



TRAITÉ COMPLET DES *ACCOUCHEMENS* NATURELS, NON NATURELS, *ET CONTRE NATURE,*

EXPLIQUÉ dans un grand nombre d'Obſervations & de Réflexions ſur l'Art d'accoucher.

Par le Sieur DE LA MOTTE, *Chirurgien Juré & Accoucheur à Vallognes.*

Nouvelle Édition augmentée de beaucoup de Remarques intéreſſantes, & miſe en meilleur ordre, avec Figures en taille-douce.

TOME PREMIER.



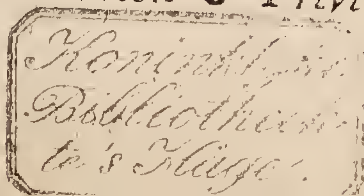
A PARIS,

Chez LAUR.-CH. D'HOURY, Imprimeur-Libraire de Mgr le DUC D'ORLÉANS, rue Vieille-Bouclerie.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.






WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



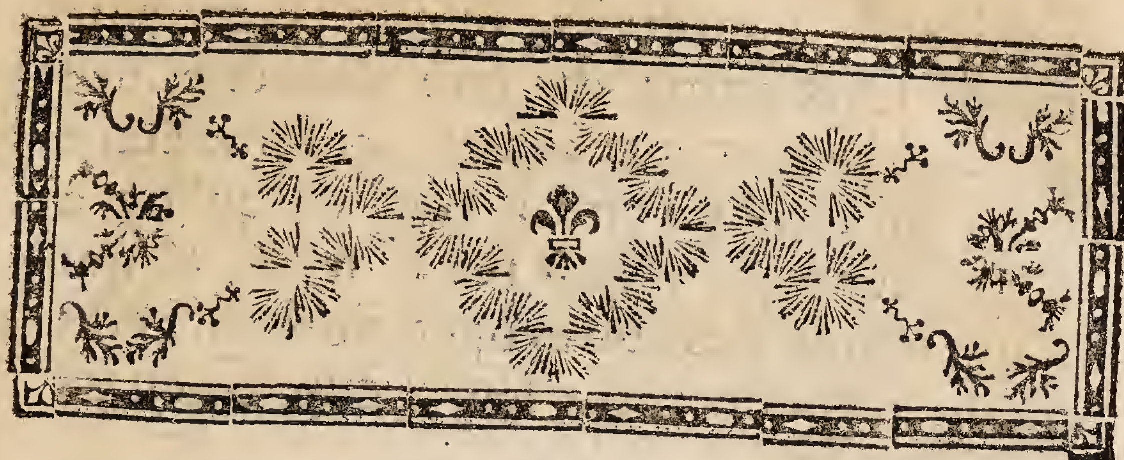
AVIS
DE L'ÉDITEUR.

LE Traité complet des Accouchemens de M. de la Motte a toujours été regardé comme un des meilleurs Ouvrages qui aient paru dans ce genre ; les meilleurs Accoucheurs en ont fait toujours beaucoup de cas : le haut dégré de perfection où l'Art des Accouchemens eſt parvenu de nos jours, n'a point donné d'atteinte à la ſolidité de ſa pratique ; les Accoucheurs les plus diſtingués ont rendu juſtice à ſa gloire, & ont aſſuré que *M. de la Motte* * *étoit un digne modele à ſuivre*. La privation d'un ſi excellent Ouvrage auroit été une grande perte pour le Public ; c'eſt ce qui a engagé l'Éditeur à entreprendre cette nouvelle édition, dont les avantages ſont

* M. Levret, Accouch. laborieux, p. 65.

bien supérieurs aux précédentes, elle rassemble sur un même sujet les matières qui étoient répandues çà & là. On les a rangées dans un meilleur ordre; on a ajouté des remarques aussi curieuses qu'utiles, soit pour jetter un nouveau jour sur celles qui en étoient susceptibles, soit pour confirmer la pratique de M. de la Motte, soit enfin pour suppléer à quelques points sur lesquels on auroit desiré quelques éclaircissemens. On a enrichi cette nouvelle édition de Figures en taille douce*, & on y a joint plusieurs Chapitres qui traitent des matières qui regardent ces Figures. On a mis ce Traité sous un format plus commode & plus portatif; enfin l'on n'a rien négligé pour répondre à l'excellence de l'Ouvrage, & pour le remettre intéressant & utile entre les mains du Public.

* M. Sue, Démonstrateur au Collége Royal de Chirurgie, & Chirurgien Major de l'Hôpital de la Charité à Paris, a bien voulu diriger le Graveur, & lui donner la plûpart des Modeles.



PRÉFACE.

LA connoiſſance des Tumeurs, des Plaies, des Ulcères, des Fractures, & des Diſlocations des Os, ayant été depuis long-tems portée à un très-haut dégré de perfection, on a lieu de s'étonner que l'Art des Accouchemens ait été juſqu'au commencement du ſiécle précédent, abandonné à des femmes ignorantes ou à des Chirurgiens qui n'avoient, comme beaucoup d'autres n'ont encore à préſent dans les Provinces, d'autres reſſources dans les accouchemens difficiles, qu'un inſtrument conduit par des mains peu adroites, toujours ſûr de tuer l'enfant, & d'expoſer la mere à un très-grand danger.

On ne ſçauroit en cela s'empêcher de remarquer un étrange renverſement dans l'ordre qu'auroient dû garder de tems immémorial ceux qui ſe ſont appliqués à

cultiver la Chirurgie, puisque cette partie de l'Art auroit dû être perfectionnée préférablement aux autres, comme étant celle qui donne l'être à tout ce qu'il y a d'Hommes qui vivent sur la terre, & qui n'ont besoin des autres opérations qu'après qu'un accouchement leur a donné lieu de voir le jour.

Pour prouver ce que j'avance au sujet des anciens Accoucheurs, il n'est pas besoin de remonter jusqu'aux siécles les plus reculés, & il ne faut que parcourir le Traité des Accouchemens de M. Ambroise Paré, de M. Jacques Guillemeau, & de M. Pierre-Paul Bienassis de la Ville de Poitiers, imprimé en l'année 1602, & plusieurs autres, pour convenir que la Pratique des Accouchemens étoit alors bien éloignée de la perfection où elle est parvenue dans ces derniers tems, par les soins & l'application de nos Accoucheurs modernes; & la manière dont ces Anciens procédoient, lorsque l'enfant se présentoit dans une mauvaise situation, en est une preuve très-convaincante; puisqu'ils s'opiniâtroient à le réduire à sa situation naturelle, au travers de mille difficultés, au lieu de le tirer par les pieds, comme font aujourd'hui tous ceux qui sont instruits de la bonne Pratique, ce procédé étant le plus propre à terminer

heureuſement tous les accouchemens contre nature.

Pluſieurs Chirurgiens plus éclairés que leurs Prédéceſſeurs, ayant réfléchi bien avant dans le dernier ſiécle aux inconvéniens qui arrivoient tous les jours dans les accouchemens contre nature, & aux avantages que le Public trouveroit dans la véritable méthode de pratiquer une opération ſi néceſſaire, en ont écrit avec quelque ſorte de ſuccès : mais ce qu'ils nous ont laiſſé là-deſſus dans leurs Ouvrages, eſt déduit avec ſi peu d'ordre & tant de confuſion, que l'on ne pouvoit ſe faire aucune régle certaine ſur leurs Obſervations, juſqu'à M. Mauriceau, qui eſt le premier qui a traité cette importante matière avec tout l'ordre, toute la netteté & toute l'érudition que l'on pouvoit deſirer.

L'impreſſion de ſon excellent Livre traduit en pluſieurs Langues, ſes Éditions tant de fois réitérées, la quantité d'Exemplaires fournis par les Imprimeurs, tant en France que dans les Païs Étrangers, font mieux connoître le mérite de l'Auteur & de ſon Ouvrage, que le foible éloge que j'en pourrois faire. Je me ſerois même difficilement déterminé à écrire ſur cette matière après un ſi ſçavant homme, ſi je n'avois eſtimé que l'on peut penſer de

notre tems, comme Séneque pensoit du sien; que toutes les choses véritables n'ont pas encore été dites; & si je ne m'étois flatté, comme M. Peu le dit dans le Livre qu'il a écrit quelques années après celui de M. Mauriceau, d'avoir trouvé quelque chose de nouveau & de singulier sur cette Pratique; puisqu'il est très-vrai que les Sciences & les Arts ne se perfectionnent qu'avec le tems, par des additions plus ou moins considérables.

Il semble en lisant les Livres de MM. Mauriceau & Peu, qu'il soit impossible de bien réussir dans la Pratique des Accouchemens, à moins que l'on n'ait travaillé à Paris à l'Hôtel-Dieu dans la Salle des Accouchées. Il est vrai que cet Hôpital est, pour les Chirurgiens, la meilleure École de l'Europe, & que j'aurois ardemment souhaité d'avoir pû y être admis aux opérations des accouchemens pendant cinq années que j'ai travaillé dans cette Maison: mais comme il n'y a qu'un Chirurgien pour l'ordinaire, qui soit chargé de cette fonction, & que c'est une place qui n'est donnée qu'à la faveur, il fallut me contenter de suivre en qualité de Topique *, les Médecins qui y faisoient la visite pendant deux mois de l'année, de

* Topique est celui qui suit le Médecin, & qui écrit ce qu'il ordonne aux Malades.

manière que j'y ſuivis ſeulement durant ſix mois, trois de ces Médecins, qui étoient Meſſieurs de Bourges, Ozon & Morin, pendant lequel tems je m'attachai à examiner la conduite que ces Meſſieurs tenoient pour garantir les Accouchées des accidens qui leur arrivoient après leurs couches. Je me dédommageai en quelque façon par ce moyen de mon manque de recommandation; mais je puis aſſurer que pendant les ſix mois que j'y fus admis en cette qualité, il n'y eut d'accouchement extraordinaire que celui d'un enfant enclavé au paſſage, où la préſence du Chirurgien fut néceſſaire, & qui ſe termina cependant ſans autres ſecours que celui de la patience, quoiqu'il y eût pendant tout ce tems-là trois cens cinquante à quatre cens femmes groſſes, qui étoient toutes accouchées par les Apprentiſſes, & rarement par la Dame de la Marche, pour lors Maîtreſſe Sage-femme de cet Hôpital. Ce qui me perſuade, ou que ces Auteurs y étoient dans un tems bien différent du mien, ou qu'ils exagerent beaucoup en comptant par centaines, les accouchemens qu'ils diſent y avoir faits. Cependant, quoique je n'aye pas eu le bonheur de m'exercer dans l'Hôtel-Dieu, le Ciel n'a pas laiſſé de bénir mes travaux, & en joignant

la lecture à la pratique, les obſervations à la lecture & les réflexions aux obſervations, je n'ai pas laiſſé d'acquérir en peu de tems plus de réputation que je n'en pouvois attendre, ayant ſouvent fait juſqu'à trois & quatre accouchemens dans un jour, & je puis dire heureuſement, en quelque ſituation que les enfans ſe ſoient trouvés, ſans le ſecours du crochet, ni d'aucun inſtrument dont l'effet ſoit à craindre. Je dis ſans le ſecours du crochet, ne m'en étant pas ſervi deux fois depuis plus de trente années; & quelques difficiles qu'ayent été les accouchemens, j'ai toujours ſubſtitué en ſon lieu d'autres moyens plus ſûrs, comme je le fais voir dans pluſieurs de mes Obſervations, ſans craindre qu'aucun Chirurgien de toutes les Villes & des autres lieux où j'ai été mandé pour faire toutes ſortes d'accouchemens, puiſſent dire de moi ce que M. Mauriceau dit dans le trente-troiſième chapitre de ſon ſecond Livre, d'un Chirurgien qui ſe vantoit de la même choſe, & ſans appréhender qu'aucune femme du grand nombre de celles que j'ai accouchées dans trente & quarante lieues de Païs, ſe plaigne d'avoir ſouffert ou de ſouffrir la moindre incommodité après ſes couches, que l'on puiſſe attribuer à une mauvaiſe manœuvre. Ce qui fait voir

clairement que ma Pratique eſt non-ſeulement la plus aiſée, mais encore la moins douloureuſe, la moins cruelle, & la plus ſûre que l'on puiſſe mettre en uſage, qui m'a preſque toujours donné les moyens de ſecourir les mères, en leur donnant des remédes confortatifs, & en retournant les enfans, quand leur mauvaiſe ſituation l'a exigé, ſans en avoir jamais abandonné aucunes dans leurs plus grandes foibleſſes, & dans quelqu'épuiſement, où je les aie trouvées, quoiqu'en pareille occaſion M. Mauriceau appelle cela prodiguer le remède. En un mot, ce qui fait connoître avec encore plus d'évidence qu'il n'eſt pas abſolument néceſſaire pour devenir habile Accoucheur, d'avoir travaillé dans l'Hôtel-Dieu de Paris, c'eſt que M. Clément qui a primé ſur tous les Accoucheurs de ſon tems, n'a jamais travaillé dans cet Hôpital.

Si je n'ai tenté en aucune occaſion l'opération Céſarienne, ce n'a point été à cauſe que M. Mauriceau la condamne abſolument, & que M. Peu ne la conſeille pas, puiſque contre leurs ſentimens la poſſibilité de la faire ſe prouve aſſez par les femmes qui en ſont échappées après l'avoir ſoufferte, mais il eſt très-rare que l'on ſoit obligé de la faire, parce que l'Art perfectionné juſqu'au

point où il eſt à préſent, rend le ſecours de cette opération preſque toujours inutile. Cependant ſi un vice de conformation empêchoit l'introduction de la main, comme il eſt rapporté par M. Mauriceau dans la vingt-ſixième de ſes Obſervations, je ne ferois aucune difficulté de la mettre en pratique. Je n'ai jamais non plus mutilé aucune partie de l'enfant de deſſein prémédité, quoique M. Peu le conſeille, & quand la choſe m'eſt arrivée ç'a toujours été contre ma volonté. Il m'eſt encore moins arrivé de tuer l'enfant quelqu'accident que la mère ait ſouffert & quelque long qu'ait été ſon travail; mais lorſqu'un enfant meurt dans les violentes convulſions de la mère, ou à l'occaſion d'une exceſſive perte de ſang, qui force le Chirurgien d'accoucher inceſſamment la femme qui eſt attaquée de ces accidens, en quelque tems de la groſſeſſe qu'elle puiſſe être, cela ne ſe peut pas appeller tuer l'enfant directement; puiſque ne pouvant vivre pour n'être pas aſſez avancé dans ſon terme, & parce que l'accouchement ſe trouve prématuré, il meurt ſeulement quelques jours plutôt ou plus tard. La mère même n'eſt pas toujours exempte de périr dans ces fâcheuſes conjonctures & c'eſt alors que le Chirurgien Accoucheur eſt beaucoup à plaindre, parce

qu'on lui impute ſouvent la cauſe de ſa mort quoique ce ſoit uniquement l'effet de ſon malheur, & non celui de ſon impéritie, puiſqu'il n'y a ni pratique, ni adreſſe, ni expérience quelques conſommées qu'elles ſoient, qui puiſſent empêcher ce triſte événement, comme on l'a vu en pluſieurs Dames de conſidération, qui n'avoient manqué d'aucun des ſecours qu'on pouvoit humainement leur donner. Il eſt vrai que je condamne les Chirurgiens qui à la honte de l'Art que nous exerçons, n'ont que l'avarice pour guide, & une groſſière ignorance en partage dans la profeſſion qu'ils font des Accouchemens. Ces gens-là ſont beaucoup à craindre pour les femmes qui ont de fâcheux travaux; car n'ayant autre choſe à leur offrir que le crochet, dans la déplorable ſituation où elles ſe trouvent, ils s'en ſervent indifféremment dans toutes les ſituations où l'enfant peut ſe préſenter.

Les mains ſeules dont d'autres veulent ſe ſervir, ne ſont pas ſouvent en ces occaſions un moins dangereux inſtrument que le crochet, & les accidens qu'elles produiſent, ſont autant à craindre, quand elles ſont mal dirigées. C'eſt-pourquoi ils ne devroient s'engager à faire des accouchemens, que lorſqu'ils ſeroient bien inſtruits de ce qu'ils doivent faire; ils s'e-

xempteroient par-là d'un honteux reproche d'être homicides en entreprenant ce qu'ils ne ſçavent pas exécuter, & ce qui ſurpaſſe leur ſçavoir faire, & ils ne repréſenteroient pas d'auſſi triſtes ſcènes que celles où je ne me ſuis que trop ſouvent trouvé, qui font frémir d'horreur, & dont le triſte ſouvenir ne s'efface qu'avec beaucoup de peine.

Je parle ici de tant de pauvres femmes dénuées de forces à l'occaſion d'une grande perte de ſang cauſée par les violences qu'on leur fait ſouffrir, auxquelles on trouve les parties toutes contuſes, ſi mal traitées & ſi déchirées, qu'à quelques-unes les inteſtins leur ſortent par le vagin, l'arrière-faix étant reſté tout entier ou en partie dans la matrice ſouvent renverſée; des enfans tronqués & démembrés, quelquefois à demi ſortis & abandonnés en cet état; aux uns la tête, aux autres les bras ou les jambes arrachées, & le corps même tout entier, la tête étant reſtée dans la matrice, & j'oſe dire cependant qu'une mauvaiſe politique ne m'a jamais empêché de ſecourir toutes ces infortunées femmes, & que par mon application & mon travail, j'en ai ſauvé pluſieurs, ſans quoi j'aurois eu le regret éternel de les avoir vû périr miſérablement, comme je le fais voir dans mes Obſervations enſuite des

Chapitres qui ont du rapport à chacun de ces accidens en particulier. J'ai cru que le plus sûr moyen qu'un Auteur doit mettre en usage pour bien apprendre aux jeunes Chirurgiens l'Art des Accouchemens, c'est de ne jamais s'écarter des principes qu'il a une fois établis, dans toute la suite d'un Livre qu'il donne au Public, parce qu'un Auteur de réputation qui s'explique d'une façon dans son Chapitre général, & ensuite d'une autre manière dans les Observations qui y ont du rapport, rend la Pratique des Accouchemens fautive & incertaine; c'est néanmoins un écueil que les plus célébres Auteurs de nos jours n'ont pu éviter, témoin M. Mauriceau Chapitre XX. Livre II. Observation DCIV & DCIX.

C'est aussi cette raison qui m'a fait suivre exactement dans tout ce Traité les principes que j'ai établis, & l'on ne trouvera pas que j'aye rien changé dans chaque Observation, de ce que j'ai enseigné dans les régles générales, à moins que la nature elle-même n'eût produit un heureux changement: comme il m'est arrivé quelquefois, que des accouchemens en apparence absolument mauvais & contre nature, se sont changés en des Accouchemens très-naturels; mais ces changemens ne se font pas toujours

de cette manière, s'il y en a quelques-uns d'heureux, il ne s'en trouve que trop ſouvent qui ſont capables de déſoler un Accoucheur, rien n'étant plus inégal, plus bizarre, ni plus trompeur que les accouchemens. Ce ſont des remarques qu'un Accoucheur peut faire tous les jours; il trouvera à une femme malade pour accoucher, dans le commencement de ſon travail tous les ſignes qui peuvent en faire eſpérer une fin prompte & favorable, qui néanmoins ſe change enſuite dans un travail très-laborieux, & qui ne ſe termine qu'après beaucoup de tems, en ſorte que l'on eſt quelquefois obligé d'en venir à l'extrême remède, au lieu que le plus difficile, le plus long & le plus laborieux, ſe termine auſſi quelquefois très-heureuſement, lorſque l'on croit tout déſeſpéré.

C'eſt dans ces occaſions qu'un Chirurgien doit ſe recueillir en ſoi-même, s'armer de réſolution, & ne perdre jamais ſon étoile; mais au contraire montrer toujours beaucoup de fermeté & de tranquillité: car s'il en uſe autrement, qu'il s'embarraſſe, ou qu'il ſe démonte, il ne ſçait plus ce qu'il devient, & pour lors tout eſt à craindre pour la mère, pour l'enfant, & pour lui-même; qu'il faſſe donc réflexion que les plus heureux accouchemens ne ſont pas ſans danger, ni les

plus fâcheux ſans eſpérance. Il en trouvera des preuves dans M. Mauriceau, Obſervations CXXXVII & CCXXX, s'il ne ſe contente pas du grand nombre d'exemples que je rapporte pour prouver cette vérité ; au reſte, quand nous avons fait ce que la prudence conſeille & ce que l'Art nous ſuggére, nous ne ſommes pas obligés à en faire davantage. L'on a beau ſçavoir la circulation du ſang & des humeurs, le nom, la figure, la ſituation, & l'uſage des parties de la génération, tant de celles qui paroiſſent à l'extérieur, que de celles qui nous ſont cachées, il y a des accidens auxquels toute la ſcience humaine ne peut remédier ; quoique l'Anatomie ait toujours fait mon attache & mon plaiſir, non-ſeulement en ce qui peut être utile pour ma profeſſion, mais auſſi pour rendre raiſon des moyens dont la nature ſe ſert pour accomplir pluſieurs opérations qui ſe paſſent chez elle : je n'en parle que ſuccintement dans ce Traité, perſuadé, que je ſuis, que le Chirurgien qui accouche ne doit pas être un novice, mais au contraire aſſez expérimenté dans l'Art pour poſſéder à fond la connoiſſance des parties génitales.

J'ai ajouté en forme de réflexions, les penſées que ces Obſervations m'ont fait naître, dans leſquelles j'éclaircis autant

que je le puis, les difficultés qui ſe trouvent dans l'Obſervation, afin de les rendre plus ſenſibles, & les moyens que je propoſe pour les ſurmonter, plus faciles à exécuter; l'on y verra quantité de faits d'une pratique nouvelle, oppoſée aux préceptes de quelques Auteurs d'un grand nom; mais j'oſe dire qu'ils ſont tous appuyés ſur des raiſonnemens ſi ſolides, & ſur des expériences ſi palpables, qu'on ne pourra les condamner ſans témérité.

Il ne faut pas au ſurplus que ces faits particuliers révoltent contre moi le Lecteur prévenu en faveur de ces ſçavans Hommes; mais toute partialité miſe à part, il doit ſe perſuader que je ne fais point ces remarques, & que je ne rapporte point ces Obſervations pour donner la préférence à mes opinions & à ma pratique; j'ai obſervé pendant vingt-cinq années avec beaucoup de ſoin & d'application; enſuite j'ai écrit mes Obſervations; & enfin j'ai fait mes réflexions ſur ce que j'avois obſervé. Mais je fais bien plus de cas des unes que des autres, les Obſervations ſont des choſes fermes, ſtables & de tous les tems; au lieu que les réflexions ou concluſions que l'on en tire, peuvent changer, & je les ai changé moi-même en pluſieurs occaſions, induit à ce changement par de nouvelles

nouvelles Obſervations que j'avois faites avec plus d'exactitude que les précédentes.

Comme je demeure dans l'extrémité d'une Province bornée de la mer preſque de tous côtés, & que je travaille le plus ſouvent dans le fonds d'une campagne, ſans Médecins ni Chirurgiens qui puiſſent m'aider de leurs conſeils, ou qui du moins ſe trouvent très-rarement à portée de le faire ; j'ai été obligé de me conduire moi-même le plus ſouvent en cherchant à aider la nature & à calmer les accidens qui accompagnent la groſſeſſe & les accouchemens, autant que le bon ſens & mes réflexions m'en ont pû fournir les moyens, ſans trop me ſoumettre aux autorités, ni me rendre eſclave des uſages généralement reçus, à moins que je n'aye connu la néceſſité de m'y conformer, eû égard à la maladie, à la conſtitution des malades, & à d'autres circonſtances d'où l'on peut tirer des indications dans la pratique.

Je me ſuis toujours attaché à expliquer mes Obſervations & mes penſées le plus nettement qu'il a été poſſible à un homme qui a beaucoup plus d'expérience que d'étude ; au reſte, j'eſpére que cet aveu ne me fera pas perdre l'eſtime du Lecteur, mais que cette ſincérité le portera à s'attacher plutôt au fond de mon ouvrage

qu'à l'arrangement des matières ; au choix des paroles & à la beauté du discours ; si j'avance même quelque chose qui semble être au-dessus de ma portée, il doit être persuadé que ce n'est ni par gloire, ni par vanité, mais seulement parce qu'il est du devoir des personnes de ma profession, de ramasser des faits sur lesquels les habiles Physiciens puissent établir des systêmes justes, pour découvrir peu à peu les causes les plus cachées des accidens qui arrivent aux malades pendant le cours des maladies dont ils sont attaqués, & préparer ainsi aux Médecins la voie de perfectionner la Médecine, qui consiste à trouver de nouveaux remédes, ou une meilleure manière d'expliquer l'effet de ceux qui sont déja trouvés, surtout à l'égard des remédes qu'il convient de prescrire pendant la grossesse, au tems du travail & durant les couches ; ce qui devroit être l'objet d'un Médecin en particulier, comme celui d'accoucher l'est des Chirurgiens, qui en font une profession expresse.

Car, en effet, quel secours quantité de nouveaux Médecins peuvent-ils donner aux femmes qui se trouvent atteintes de plusieurs accidens qui leur arrivent dans l'un de ces trois états, lorsque les plus anciens & les plus expérimentés ont le

plus ſouvent beaucoup de peine à les prévenir, & à y remédier quand ils ſont arrivés ; ſi l'on doute de ce que je dis ſans avoir égard à la plûpart de mes Obſervations qui le juſtifient, il n'y a qu'à lire celles de M. Mauriceau pour en être convaincu.

Ce qui me feroit ſouhaiter pour l'utilité publique que quelques Médecins s'adonnaſſent abſolument à ſecourir les femmes en chacun de ces états, par l'uſage du régime & des remédes propres à détruire les fâcheux ſymptômes auxquels elles ſont expoſées, comme font quelques Chirurgiens pour les accoucher : en agiſſant de concert en ces occaſions ſans prévention ni partialité, les femmes groſſes & les accouchées éviteroient beaucoup de dangers auxquels elles ſuccombent très-ſouvent, & ſeroient ſecourues plus à propos & plus efficacement.





TABLE DES CHAPITRES.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

De l'Accouchement & de ses espèces.



TABLE

DES OBSERVATIONS.

Nouvelle





TABLE
DES CHAPITRES
Des deux Éditions.

Ancienne Edition.			Nouvelle Edition.		
Livres.	Chapitres.	Pag.	*Seconde Partie.*		Pag.
I	1	1			225
	2	2	Ch.	2	228
	3	6	Liv.	3	620
	4	11	Ch.	4	34
	5	19		5	45
	6	33		6	70
	7	34	Art.	1	71
	8	47		2	95
	9	51		3	101
	10	58	Ch.	5	123
	11	62	Art.	4	111
	12	70	Ch.	3	26
	13	76	Art.	6	129
	14	78	§.	1	132
	15	81		2	136
	16	84		3	143
	17	89		4	149
	18	98		6	177
	19	103		7	187
	20	110		5	163
	21	119		8	211
	22	124		[illegible]	221

Ancienne Edition. | Nouvelle Edition.

Livre	Chapitres.	Pag.	Chapitres.	Pag.
I	23	125	0	222
	24	127	7	196
	25	134	3	261
	26	145	5	297
	27	147	5	301
	28	152	5	308
	29	156	6	314
	30	160	7	322
	31	164	1	1335
	32	166	2	1338
	33	169	3	1346
	34	173	1	1266
	35	174	2	1269
	36	177	3	1275
	37	180	4	1280

q

Livre	Chapitres.	Pag.		Chapitres.	Pag.
II.	1	185	Liv.	2	333
	2	186	Ch.	1	334
	3	193		3	378
	4	197		4	385
	5	202		5	401
	6	209		11	456
	7	211		12	461
	8	214		13	466
	9	218		14	472
	10	223		15	481
	11	225		16	484
	12	226		9	440
	13	231		6	412
	14	236		17	486
	15	238		18	489
	16	248		19	507

Ancienne Edition			Nouvelle Edition.	
Livre	Chapitres.	Pag.	Chapitres.	Pag.
II.	17	255	20	520
	18	262	21	529
	19	268	22	538
	20	272	7	423
	21	275	7	1197
	22	282	24	559
	23	290	25	947
	24	297	23	545
	25	307	25	571
	26	313	26	580
	27	315	27	583

LIVRE III.

Chapitres.	Pag.		Chapitres.	Pag.
1	321	III.		619
2	322		2	638
3	332		4	671
4	338		1	1357
5	345		7	695
6	346		8	697
7	351		9	708
8	360		10	723
6	365		11	730
10	367		12	735
11	372		3	1002
12	376		8	1096

Ancienne Edition.			Nouvelle Edition.	
Livre	Chapitres.	Pag.	Chapitres.	Pag.
III.	13	391	29	612
	14	394	37	908
	15	404	40	939
	16	410	14	752
	17	411	4	1008
	18	413	15	754
	19	418	1	632
	20	423	17	768
	21	429	18	781
	22	433	19	786
	23	438	20	794
	24	442	21	803
	25	446	22	808
	26	449	23	814
	27	453	24	822
	28	456	26	834
	29	457	27	836
	30	461	3	656
	31	470	28	841
	32	476	29	850
	33	486	30	862
	34	492	31	875
	35	495	32	879
	36	499	33	885
	37	503	34	890
	38	505	35	893
	39	508	36	898
	40	515	39	930
	41	521	42	957
	42	529	43	968
	43	536	5	679
	44	540	6	685

LIVRE IV.

LIVRE V.





TABLE
DES OBSERVATIONS
Des deux Éditions.

Ancienne Edition. *Observations.*	Pag.	Nouvelle Edition. *Observations.*	Pag.
1	3	55	230
2	5	56	233
3	9	213	626
4	10	214	630
5	13	1	40
6	13	2	40
7	15	3	42
8	16	4	42
9	17	5	43
10	18	6	44
Observation..........	32	7	68
11	35	8	74
12	36	9	76
13	38	10	78
14	39	11	80

Ancienne Edition.		Nouvelle Edition.	
Obſervations.	Pag.	*Obſervations.*	Pag.
15	40	12	84
16	42	13	87
17	44	14	89
18	45	15	92
19	48	16	96
20	49	17	97
21	49	18	98
22	50	19	100
23	52	20	103
24	53	21	104
25	55	22	106
26	56	23	108
27	57	24	110
28	59	30	125
29	60	31	126
30	61	32	127
31	63	25	114
32	65	26	116
33	66	27	118
34	67	28	120
35	69	29	121
36	78	33	133
37	80	34	135
38	82	35	139
39	83	36	141
Obſervat..... {	86	37	146
	87	38	147
40	95	39	159
41	97	40	160
42	100	45	180
43	101	46	182
44	102	47	186
45	105	48	189
46	107	49	192
47	109	50	194

Ancienne

Ancienne Edition.		Nouvelle Edition.	
Observations.	Pag.	*Observations.*	Pag.
48	110	41	167
49	112	42	170
50	114	43	172
51	115	44	174
52	116	45	176
53	122	52	216
54	123	53	217
55	125	54	217
56	131		208
57	132		208
58	133	51	209
59	137	67	275
60	139	68	277
61	140	69	278
62	140	70	279
63	141	71	281
64	142	72	282
65	143	73	284
66	144	74	285
67	146	79	300
68	148	80	303
69	149	81	304
70	149	82	305
71	150	83	305
72	150	84	306
73	150	85	306
74	152	86	310
75	153	87	310
76	153	88	310
77	154	89	312
78	154	90	312
79	155	91	313
80	156	92	317
81	157	93	318
82	158	94	319

Ancienne Edition.		Nouvelle Edition.	
Obſervations.	Pag.	*Obſervations.*	Pag.
83	159	95	320
84	159	96	321
85	161	209	607
86	162	210	609
87	171	431	1354
88	175	416	1274
89	176	417	1276
89	178	418	1231
90	178	419	1277
91	180	419	1243
92	181	411	1245
93	182	412	1255
94	188	100	337
95	188	101	338
96	189	102	339
97	190	103	340
98	191	104	341
99	194	117	381
100	195	118	381
101	195	119	382
102	196	120	383
103	198	121	388
104	199	122	390
105	200	123	391
106	201	124	392
117	203	125	404
108	205	126	406
109	209	146	458
Obſerv.......	210	147	459
110	212	148	463
111	213	149	463
112	215	150	467
113	216	151	468
114	218	152	474
115	220	153	477

Ancienne Edition. Observations.	Pag.	Nouvelle Edition. Observations.	Pag.
116	221	154	478
117	223	155	482
118	225	156	485
119	227	140	445
120	227	141	446
121	229	142	448
122	230	143	449
123	232	128	415
124	234	129	418
125	234	130	420
126	237	157	487
127	240	158	493
128	240	159	494
129	242	160	497
130	244	161	500
131	246	162	503
132	247	163	505
133	250	164	511
134	251	165	512
135	252	166	513
136	253	167	516
137	253	168	516
138	255	169	518
139	256	170	520
140	257	171	521
141	259	172	526
142	260	173	527
143	261	174	527
144	261	175	528
145	261	176	528
146	263	177	530
147	264	178	532
148	266	179	534
149	268	180	538

Ancienne Edition.		Nouvelle Edition.	
Observations.	Pag.	*Observations.*	Pag.
150	270	181	542
151	273	131	423
152	273	132	424
153	273	133	426
154	275	393	1197
155	276	394	1199
156	278	395	1201
157	280	396	1204
158	281	397	1206
159	253	188	560
160	284	189	561
161	285	190	562
Obs. particulière	287	191	565
162	289	192	570
163	292	325	949
164	293	326	951
165	294	327	953
166	295	328	955
167	298	383	546
168	299	184	546
169	299	185	547
170	300	186	548
171	301	187	549
172	307	193	572
173	308	194	573
174	309	195	574
175	310	196	576
176	311	197	577
177	315	198	584
178	316	199	585
179	317	200	586
180	317	201	586
181	319	202	588
181	319	203	589

Ancienne Edition. Observations.	Pag.	Nouvelle Edition. Observations.	Pag.
182	323	217	641
183	323	218	642
184	324	219	643
185	325	220	647
186	326	221	648
187	327	222	650
188	329	223	652
189	330	224	653
190	331	225	654
191	332	231	672
192	334	232	673
193	335	233	676
194	336	234	677
195	338	432	1358
196	339	433	1359
197	340	434	1360
198	341	435	1362
199	342	436	1364
200	347	241	699
201	348	242	700
202	349	243	701
203	352	244	709
203	354	245	713
204	356	246	717
205	358	247	720
206	361	248	725
207	362	249	772
208	366	250	733
209	368	251	736
210	370	252	740
211	373	342	1003
212	375	343	1006
213	377	361	1098
214	379	362	1100

Ancienne Edition.		Nouvelle Edition.	
Observations.	Pag.	*Observations.*	Pag.
215	380	363	1102
216	383	364	1106
217	385	365	1109
218	388	366	1114
219	392	211	615
220	393	212	616
221	394	305	909
222	395	306	910
223	396	307	912
224	397	308	913
225	399	309	915
226	401	310	918
227	401	311	919
228	402	312	919
229	402	313	920
230	405	321	940
231	405	322	940
232	407	323	942
233	408	324	945
234	412	344	1008
235	414	256	755
236	415	257	757
237	417	258	759
238	419	215	633
239	421	216	636
240	424	261	771
241	425	262	772
242	427	263	776
243	429	265	781
244	434	266	787
245	435	267	789
246	437	268	792
247	439	269	797
248	441	270	800

Ancienne Edition.		Nouvelle Edition.	
Observations.	Pag.	*Observations.*	Pag.
249	443	271	805
250	444	272	806
251	446	273	811
252	448	274	813
253	450	275	815
254	451	276	819
255	453	277	822
256	456	281	834
257	458	282	837
258	459	283	838
259	461	226	659
260	463	227	662
261	465	228	664
262	466	229	666
263	468	230	669
264	480	284	855
265	481	285	856
266	482	286	861
267	483	287	863
268	484	288	864
269	485	289	865
270	487	290	868
271	489	291	871
272	491	292	873
273	493	293	876
274	424	294	878
275	496	295	880
276	497	296	882
277	500	297	887
278	552	298	888
279	504	299	891
280	506	300	896
281	508	301	899
282	510	302	901

Ancienne Edition.		Nouvelle Edition.	
Obſervations.	Pag.	*Obſervations.*	Pag.
283	512	303	904
284	513	304	906
285	515	317	931
286	517	318	933
287	518	519	934
288	520	320	937
289	522	329	959
290	523	330	960
291	526	331	964
292	527	332	966
293	530	333	971
294	532	334	974
295	537	235	681
296	538	236	683
297	542	237	687
298	543	238	689
299	545	239	692
300	545	240	692
301	547	134	428
302	548	135	428
303	549	136	430
304	553	137	434
305	553	138	436
306	555	139	438
307	558	259	762
308	560	260	765
309	562	278	826
310	563	279	827
311	564	280	828
312	569	391	1191
313	571	392	1193
314	573	264	779
315	576	356	1065
316	578	357	1066

Ancienne Edition.		Nouvelle Edition.	
Observations.	Pag.	*Observations.*	Pag.
317	582	443	1394
318	583	444	1395
319	585	445	1398
320	587	446	1401
321	589	447	1404
322	591	448	1406
323	593	449	1409
324	598	75	287
325	600	76	291
326	602	77	293
327	603	78	295
328	605	339	994
329	606	340	995
330	608	341	1000
331	610	335	982
332	612	336	984
333	614	337	987
334	616	338	990
335	620	345	1013
336	626	346	1026
337	626	347	1027
338	629	348	1030
339	630	349	1032
340	633	350	1036
341	636	351	1040
342	637	352	1041
343	639	353	1044
344	641	354	1046
345	644	355	1052
346	656	358	1079
347	662	359	1087
348	663	360	1088
349	669	204	594
350	672	205	599

Ancienne Edition.		Nouvelle Edition.	
Observations.	Pag.	*Observations.*	Pag.
351	673	206	600
352	675	207	603
353	677	208	606
354	680	314	925
355	681	315	926
356	682	316	928
357	685	144	453
358	686	145	454
359	688	*Obs.*	347
360	689	105	348
361	690	106	349
362	693	107	352
363	695	108	355
364	696	109	357
365	698	110	359
366	700	111	362
367	701	112	363
368	703	113	366
369	703	114	367
370	704	115	368
371	710	116	375
372	713	61	245
373	716	62	248
374	718	63	251
375	720	64	254
376	722	65	257
377	724	66	259
378	727	372	1139
379	727	373	1139
380	729	374	1143
381	731	375	1145
382	733	376	1148
383	734	377	1150
384	736	378	1153

Ancienne Edition.		Nouvelle Edition.	
Observations.	Pag.	*Observations.*	Pag.
385	738	379	1157
386	739	380	1158
387	739	381	1159
388	740	382	1159
589	742	383	1162
390	744	384	1165
391	746	385	1165
392	747	386	1169
393	749	387	1171
394	750	388	1173
395	750	389	1174
396	752	390	1176
397	754	253	744
398	756	254	748
399	756	255	749
400	759	401	1215
401	761	402	1217
402	761	403	1218
403	762	404	1220
404	764	405	1222
405	768	367	1124
406	769	368	1126
407	770	369	1127
408	771	370	1128
409	773	371	1131
410	778	409	1239
411	781	410	1243
412	782	411	1245
413	789	423	1298
414	789	423	1268
415	791	424	1303
416	795	425	1309
417	798	426	1313
418	800	427	1315

Ancienne Edition.		Nouvelle Edition.	
Observations.	Pag.	*Observations.*	Pag.
419	801	428	1317
420	802	429	1319
421	806	412	1255
422	807	413	1256
423	811	414	1264
424	813	430	1322
425	816	437	1372
426	818	438	1376
427	819	439	1378
428	821	440	1381
429	822	441	1382
430	824	498	1209
431	825	499	1210
432	826	400	1212
433	828	442	1385
435	841	406	1230
436	842	407	1231
437	843	408	1231
438	846	97	329
439	847	98	330
440	848	99	332
442	850	*1	p. j
443	851	*2	ij
444	853	*3	iij
445	854	*4	iij
446	855	*5	iij
447	859	*6	iv
448	860	*7	v
449	864	*8	vj
450	867	*9	vij
451	869	*10	viij
452	872	*11	ix

Fin de la Table des deux Éditions.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier le *Traité Complet des Accouchemens* de M. DE LA MOTTE : Cette nouvelle Édition d'un Ouvrage aussi estimé, & les augmentations qu'on y a faites, ainsi que l'ordre qu'on y a gardé, ne peuvent que rendre ce Traité encore plus utile au Public. A Paris, ce 25 Novembre 1764.

Signé, SUE, Censeur Royal.

PRIVILÉGE DU ROI.

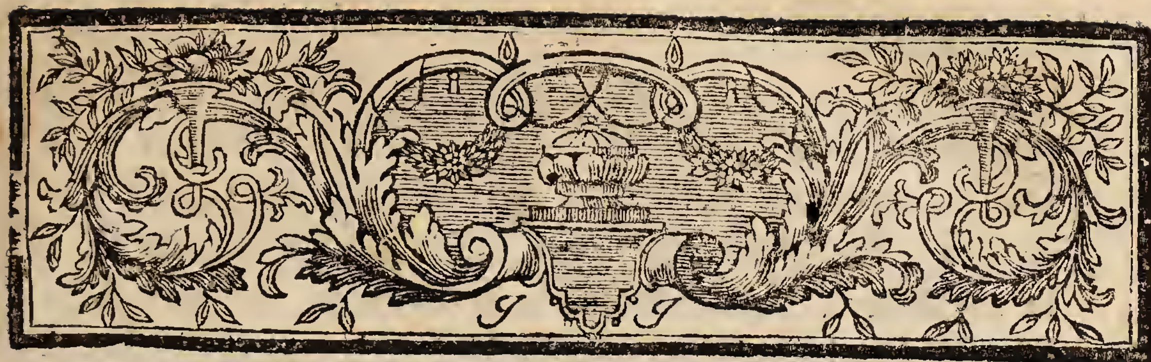
LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé LAURENT-CHARLES D'HOURY, Imprimeur-Libraire de notre très-cher & très-amé Cousin LOUIS-PHILIPPES DUC D'ORLEANS, Premier Prince de notre Sang ; & Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer

& donner au Public unOuvrage qui a pour Titre : *Traité Complet*
des Accouchemens par M. DE LA MOTTE, s'il nous plaisoit
lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires : A CES
CAUSES, voulan favorablementt traiter l'Exposant, Nous lui
avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer
ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le
vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant
le tems de *neuf années* consécutives, à compter du jour de la date
desdites Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires
& autres Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient,
d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre
obéissance. Comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre,
faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire
aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être sans la
permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui au-
ront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contre-
faits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contreve-
nans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, &
l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui
& de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que
ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre
de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans
trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage
sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier,
& beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée
pour modele sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant
se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notam-
ment à celui du 10 Avril 1725. Qu'avant que de les exposer en
vente le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit
Ouvrage, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura
été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier
de France le Sieur DE LA MOIGNON, & qu'il en sera ensuite
remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique ; un
dans celle de notre Château du Louvre ; un dans celle dudit Sieur
DE LA MOIGNON & un dans celle de très-cher & féal Chevalier
Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE
MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes. DU CON-
TENU DESQUELLES vous mandons & enjoignons de faire jouir
ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans
souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons
que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au
commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement
signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux
Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Com-
mandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de
faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires,
sans demander autre permission ; & nonobstant Clameur de Haro,
Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre
plaisir. DONNÉ à Paris, le douziéme jour du mois de Décembre,
l'an de grace mil sept cent soixante-quatre, & de notre Régne, le
cinquantiéme. Par le Roi, en son Conseil. LEBEGUE.

Régistré sur le Registre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 954. fol. 213, conformément au Réglement de 1723 A Paris, ce 20 Décembre 1764.

LE BRETON, Syndic.

TRAITÉ



TRAITÉ COMPLET DES *ACCOUCHEMENS*.



L'ART qui veille à la propagation de l'eſpèce humaine, ne ſe borne pas aux moyens de faciliter la ſortie du fœtus hors du ſein de ſa mere ; il étend ſes recherches juſques ſur la ſtructure de cet ouvrage merveilleux où eſt caché le myſtère de la génération ; il conſidere les organes où l'on peut ſe reproduire : le fruit de ces deſirs qui naiſſent en nous, ranime ſon attention ; il travaille à la conſervation de ce nouvel être ; il écarte les dangers qu'il peut courir dans ſa priſon ; il l'aide à ſurmonter les obſtacles qui s'oppoſent à ſa ſortie ; il ne le perd point de vue après ſa délivrance, & il ne l'abandonne que quand il eſt en état de veiller à ſa propre conſervation ; enfin l'art, tournant ſes vues ſur le domicile, que le fœtus a occupé pendant neuf mois, en répare les défectuoſités & le rend propre à recevoir un nouvel hôte.

Voilà en général ce qui fait le principal objet d'un art, qui est aussi ancien que le monde, & qui demande un Sujet capable de remplir des fonctions aussi délicates qu'intéressantes; car l'adresse, le jugement, la sagesse, la bonne foi, la candeur, l'affabilité, la patience, la complaisance, la discrétion, la bienséance, le désintéressement, sont les qualités que doivent avoir ceux qui se destinent à l'exercice de cette profession.

Pour mettre quelque ordre dans le grand nombre de matières qui doivent former le corps de ce Traité, nous en ferons trois Parties. La première renfermera la Description des Parties Naturelles des deux Sexes, l'Histoire de la Génération & de plusieurs autres choses qui y ont rapport.

Dans la seconde on traitera des Accouchemens naturels, non naturels & contre nature : on y exposera les cas où les efforts de la nature sont impuissans, où les obstacles sont embarrassans & quelquefois insurmontables. C'est alors qu'on a besoin du secours d'un habile Accoucheur, dont les mains adroites, petites & légéres, puissent manier le fœtus, le tourner, & le mettre en état de sortir. On y rapportera les secours que l'art a trouvés pour délivrer la mere & l'enfant.

La troisième Partie renfermera la plupart des Maladies du Sexe, qui ont rapport à la génération, celles des femmes enceintes & des accouchées; celles des enfans, avec les remédes capables de les garantir d'un très-grand nombre d'accidens.





PREMIERE PARTIE.

Des Parties Naturelles des deux Sexes, & de leurs fonctions.

QUAND Dieu a créé le Monde, il a formé dans chaque espèce d'animaux des parties qui renferment des matières d'où la nature tire & fournit de quoi produire leurs semblables. Dans l'espèce humaine, ces parties pour la plupart sont contenues dans le bassin; mais comme cette cavité formée de l'assemblage de plusieurs os, présente souvent des obstacles à la sortie du fœtus, il est bon d'en connoître la structure dans l'état naturel, pour bien appercevoir la grandeur des difficultés qui se rencontrent dans l'accouchement.

Le *bassin* (*a*) est la partie la plus inférieure

(*a*) Les os du bassin ne sont pas les mêmes dans les deux sexes. Ceux de la femme sont en général plus minces que ceux des hommes. Les os des hanches dans les femmes sont moins hauts, plus convéxes, plus larges & plus évasés du côté de la face externe & postérieure. Les branches supérieures des os pubis sont plus allongées, les inférieures sont plus courtes & les trous ovalaires plus larges, plus droits, & se portent pour l'ordinaire plus en arrière.

Comme le bassin n'est pas dans tous les sujets, d'une égale étendue, il peut résulter des accidens de deux côtés. Si le bassin est trop large, le poids de l'enfant peut entraîner la matrice & causer la chute de cette partie ou celle du vagin; si au contraire le bassin est trop étroit, il forme un obstacle à la sortie du fœtus, surtout quand les eaux sont écoulées. Quelquefois l'étrécissement du bassin vient de la grosseur des os, ou de l'os sacrum qui se porte trop en dedans; alors l'accouchement devient difficile. Il arrive quelquefois que la face intérieure de la dernière vertébre des lombes, & celle de l'os sacrum s'avancent si fort en devant que la tête du

du tronc ; on lui a donné le nom de baſſin, en latin *Pelvis*, à cauſe de ſa figure : cette cavité eſt formée en partie par deux grands os qu'on appelle *innominés*, ou os des hanches. Ils ſe joignent par devant & ſont unis par derrière à l'os ſacrum, qui acheve de former cette cavité. Les deux os innominés ſont formés par trois autres os diſtincts dans la jeuneſſe, & unis alors par un cartilage qui pour l'ordinaire ne s'oſſifie que vers la vingtième année. L'os ſupérieur eſt l'os des iſles ; l'inférieur, l'os iſchium ; & l'antérieur, l'os pubis.

L'*os ſacrum* eſt la baſe de l'épine, a une figure triangulaire, & forme en dedans une concavité. Par la partie ſupérieure il s'articule avec la dernière vertebre des lombes, & ſa pointe eſt attachée au coccyx par un cartilage élaſtique ; il eſt compoſé de trois petits os unis de même : ſa courbure qui eſt continue à celle de l'os ſacrum, ſert de ſoutien aux parties contenues.

L'os des îles, ou os *ilium*, ainſi nommé parce qu'il ſert à ſoutenir les parties que les Anciens ont appellées les îles ou les flancs, en latin *ilia*, eſt le plus grand des trois os. Il concourt par ſa partie inférieure à former l'échancrure ſchiatique & la cavité cotyloïde. A la partie inférieure de la face interne eſt une eſpèce de ligne ſaillante, qui s'unit à une ligne ſemblable de l'os pubis, & ſépare la cavité du baſſin en partie ſupérieure & en partie inférieure.

fœtus s'y arrête ; cela forme un obſtacle bien difficile à ſurmonter : la difficulté devient encore plus grande, ſi la face intérieure des os pubis eſt convexe, au lieu d'être concave ; car ſouvent dans ce cas on eſt obligé de recourir à l'opération céſarienne.

L'os Sacrum, quand il ſe porte trop en devant, rétrécit le baſſin & rend l'accouchement difficile ; mais quand la ſaillie n'eſt pas trop grande, elle ſert au contraire à diriger l'enfant ſur le devant.

L'*ischion* est la portion la plus basse des trois portions de l'os innominé. On y distingue le corps, la tubérosité & la branche. Le corps de l'Ischion forme la partie inférieure & la plus grande de la cavité cotyloïde; il jette en arrière une apophyse pointue qu'on appelle épine de l'ischion. La tubérosité est fort épaisse & tournée en bas; c'est sur cette partie que tout le corps est appuyé, quand on est assis. La branche de l'Ischion est cette partie mince & allongée, qui va se joindre au pubis; les trois parties de l'ischion forment ensemble une échancrure très-considérable, qui fait la plus grande portion du trou ovalaire.

Le *Pubis* (*b*) qu'on appelle aussi *os barré*, est placé horizontalement en devant; c'est le plus petit des os du bassin. Le corps de cet os se porte transversalement du côté de l'ilium. A son extrémité est une facette qui forme une portion de la cavité cotyloïde. On voit à sa partie supé-

(*b*) Les enfans ont l'os pubis formé de deux pièces, qui dans la suite semblent ne former qu'un seul os, par le moyen d'un cartilage qui les unit. On demande si cette union empêche que ces deux portions se séparent dans l'accouchement. *Ambroise Paré, liv.* XXIV. *de la génér. ch. 13*, dit avoir ouvert des femmes mortes immédiatement après l'accouchement, & qu'il a trouvé entre les os des hanches & l'os sacrum une distance à mettre le doigt entre deux. *Guillemeau, liv.* II *des Accouch. heur. ch. 1*, assure avoir trouvé la même chose. J'ai observé que les os des isles ou des hanches s'étoient séparés de l'os sacrum d'un bon travers de doigt de largeur, *dit M. Peu, Tr. des Accouch. p. 185*, ce que l'on découvroit facilement par le tact, & ils furent plus de trois mois, pour se rapprocher & se rejoindre, avant que l'Accouchée en fût entièrement rétablie. *M. Puzos, Tr. des Accouchemens, p. 7*, dit avoir vû plusieurs fois l'extrémité de chaque pièce de l'os pubis éloignée l'une de l'autre d'un demi travers de doigt, par l'extension & non par la rupture du cartilage qui les réunit. *M. Verdier, dans son Osteolog. p. 109*, rapporte qu'un des Chirurgiens de l'Hôtel-Dieu faisant l'ouverture d'une femme, morte à la suite d'un accouchement laborieux, trouva les os pubis entièrement séparés l'un de l'autre d'un demi travers de doigt.

rieure une ligne ſaillante, nommée épine qui s'unit à celle de l'*Ilium*; & les deux enſemble partagent le *Baſſin* en deux cavités.

La branche de l'os pubis qui deſcend & s'unit avec la branche de l'iſchion acheve la formation du trou ovalaire.

La portion antérieure de l'os pubis forme un angle & fait partie de la ſymphyſe qui unit les deux os.

L'os pubis, pour qu'il ſoit bien conformé, doit être ſuffiſamment courbé en dedans, ne pas avoir les branches trop ſerrées & ne pas être placé trop bas.

Le baſſin renferme le rectum, la veſſie & les parties internes de la génération.

EXPLICATION de la première Planche.

A, partie ſupérieure de l'os ſacrum.
B, B, os des iſles ou ilium.
C, C, C, C, l'os pubis.
D, D, cavités cotyloïdes, qui reçoivent la tête du fémur.
E, E, l'os iſchium.
e, *e*, trou ovalaire.
F, F, F, F, l'os ſacrum.
G, commencement du coccyx, dont le reſte eſt caché ſous l'os pubis.

CHAPITRE PREMIER.

Des Parties de la Génération de l'Homme.

L'ON a appellé *Parties genitales* de l'homme celles qui ſéparent la ſemence, celles qui la conſervent quelque tems, & celles qui la tranſ-


A
B
B
F
F
F
F
C
C
C
C
G
D
D
e
e
E
E

mettent dans l'uterus. Les premières ſont les teſticules, les ſecondes ſont les véſicules ſéminales, & les troiſièmes ſont les parties qui compoſent la verge.

Les *Teſticules* ſont des eſpèces de glandes qui ont une forme oblongue, & qui ſont ordinairement (*c*) au nombre de deux. Ils ſont reçus dans une eſpèce de ſac qu'on appellent ſcrotum ou bourſes.

Le ſcrotum eſt ſitué au-deſſous de la verge & eſt formé par la continuation de la peau qui couvre les parties voiſines : les rugoſités qui paroiſſent ſur toute ſa ſurface, la rendent inégale ; elle eſt parſemée d'eſpace en eſpace de glandes ſebacées. On apperçoit une ligne ſaillante, qui s'étend depuis le frein du prépuce juſqu'à l'anus. Les Grecs l'ont appellée *Raphé*, parce qu'elle paroît comme une eſpèce de couture : on nomme *Périnée* l'eſpace compris entre les bourſes & l'anus. Cette ligne eſt ſuperficielle & ne paroît pas en dedans de la peau. Le ſcrotum eſt revêtu au-dedans d'une membrane que la plûpart des Anatomiſtes regardent comme charnue ; elle embraſſe les teſticules & forme une cloiſon qui les

(*c*) Le nombre des teſticules excéde rarement celui de deux. Les teſticules dans les enfans du premier âge ſe trouvent aſſez ſouvent près des anneaux des muſcles obliques externes, & quelquefois dans les anneaux mêmes, ce qu'on a pris quelquefois pour une hernie inguinale. Le *Journal d'Allem.*, *Déc. 3 an. 7 & 8 Obſ. 20*, fait mention d'un enfant qui n'avoit qu'un teſticule ; mais il étoit une fois plus gros qu'il ne devoit être ; & *Cent. 1 & 2*, *Obſ. 191*, il parle d'un homme qui n'avoit qu'un teſticule, & dont le fils n'en avoit point. *Schurigius ſpermatolog. p. 418*, rapporte qu'un jeune homme de vingt ans avoit trois teſticules & qu'il étoit froid & peu propre au coït. Ce qu'il attribuoit à la matière ſéminale qui n'étoit pas bien élaborée. Cette Obſervation ne doit pas ſervir de régle ; car j'ai connu une perſonne avec trois teſticules, chez qui la nature faiſoit mieux valoir ſes dons.

ſépare. Cette membrane ſe trouve attachée par une eſpèce d'expanſion aponévrotique à la branche inférieure des os pubis ; on a donné à cette membrane le nom de *dartos*.

Les vaiſſeaux du ſcrotum & du dartos viennent des hypogaſtriques, & les nerfs des paires ſacrées.

Quant aux teſticules, ils ont trois enveloppes ; ſavoir, le crémaſter, la membrane vaginale, & l'albuginée : les deux premières ſont communes à chaque teſticule & aux cordons des vaiſſeaux ſpermatiques qui y répondent ; la troiſième eſt propre au teſticule.

Le *crémaſter* eſt un plan charnu très-mince, qui deſcend de la gaîne du cordon des vaiſſeaux ſpermatiques & ſe termine à la tunique vaginale du teſticule ; il environne preſque toute la gaîne & s'épanouit enſuite ſur la partie ſupérieure externe de la tunique vaginale, où ſes extrémités s'attachent & ſe perdent : le Crémaſter eſt formé par des fibres du petit oblique du bas-ventre & par la corde tendineuſe du ligament de Fallope.

La *tunique vaginale* eſt la plus conſidérable des trois ; elle eſt fort lâche autour du teſticule ; c'eſt une continuation de la gaîne du cordon des vaiſſeaux ſpermatiques ; la gaîne ſe dilate peu à peu & à meſure qu'elle approche du teſticule & forme deux capſules renfermées l'une dans l'autre ; l'externe eſt plus longue que l'interne & a le fond plus large ; de ſorte qu'entre les fonds des deux il y a un intervalle qui ſert de loge au teſticule : ce ſac particulier au corps du teſticule a été appellée *périteſtes*, parce qu'il l'entoure de toutes parts, étant ſeulement attaché à l'épidydime. La tunique vaginale s'attache dans la partie inférieure à la cloiſon du ſcrotum par des fibres membraneuſes aſſez fortes.

La *tunique albuginée* eſt la troiſième membrane qui eſt propre au teſticule & qui touche immédiatement ſa ſubſtance ; cette tunique eſt d'un tiſſu fort ſerré ; ſa ſurface externe eſt unie & polie, & de ſa face interne ſe détachent pluſieurs feuillets membraneux, qui pénétrent la ſubſtance du teſticule ; c'eſt de ces feuillets que ſont formées pluſieurs petites cloiſons qui ſe réuniſſent vers le bord ſupérieur du teſticule. Hygmore a prétendu que de toutes ces cloiſons il ſe formoit une eſpèce de tuyau commun dans toute la longueur du teſticule, dans lequel tuyau les vaiſſeaux de la ſubſtance du teſticule communiquent ; on nomme ce tuyau cylindrique, *corps* d'*Hygmore*.

Les teſticules ſont deux corps glanduleux ſitués hors du bas-ventre, l'un à côté de l'autre. Les Anciens les ont appellés *didymes*, c'eſt-à-dire *jumeaux*. La ſubſtance des teſticules eſt compoſée d'une infinité de vaiſſeaux très-fins, contournés en différentes façons, qui forment plus de vingt pelotons, diſtingués par des cloiſons cellulaires ; ces cloiſons, comme nous avons dit, viennent de la tunique albuginée aux teſticules & environnent les artères & les veines qui s'y diſtribuent. Dans chaque cloiſon il y a un conduit qui reçoit la ſemence des vaiſſeaux ſpermatiques.

Du réſeau compoſé par plus de ces vingt conduits, partent un grand nombre de petits vaiſſeaux qui ſe contournent en différens replis & forment autant de cônes vaſculeux. Ceux-ci ſe joignant par des cellules intermédiaires, forment la tête de l'épidydime & en même-tems un canal. Ce corps eſt ſitué ſur le bord ſupérieur du teſticule ; il prend le nom d'*épididyme*, terme grec qui ſignifie une choſe ajoutée au teſticule,

qu'on nommoit autrefois didyme ; sa figure approche assez de celle d'une chenille. Il est recouvert, de même que les testicules, de la tunique albuginée. Sa substance est la même que celle du testicule, & les vaisseaux qui la composent font une infinité de contours serpentins. On remarque à l'épididyme que ses extrémités sont terminées par deux éminences dont la plus considérables s'appelle *tête*, & la moindre s'appelle *queue*, c'est de cette dernière que sort le conduit déférent.

Le *Canal déférent* est un conduit blanc, ferme & un peu applati, qui est la continuation de l'épididyme. Il monte dans la gaine cellulaire des vaisseaux spermatiques, & ces vaisseaux sanguins renfermés dans cette enveloppe avec ce canal déférent prennent le nom de *cordon spermatique* : quand le canal déférent a passé par l'anneau de l'oblique externe, & sous les dernières fibres de l'oblique interne & du transverse, il se sépare de ces vaisseaux pour venir gagner la partie postérieure & inférieure de la vessie, en se glissant dans l'intervalle des deux vesicules séminales, dans lesquelles ce conduit se décharge.

Les testicules ont des vaisseaux particuliers ; sçavoir, des artères, des veines, des vaisseaux sécréteurs & excréteurs, & des nerfs.

Les artères des testicules s'appellent *spermatiques* ; elles viennent pour l'ordinaire de la partie antérieure de l'aorte, environ un pouce au-dessous des émulgentes. Ces artères descendent obliquement, & à peu de distance de leur origine, elles s'unissent par le moyen du tissu cellulaire avec les veines spermatiques, avec lesquelles elles marchent parallèlement, ne formant qu'un cordon vasculeux, qui se termine au testicule, après être sorti de la

cavité du bas-ventre par l'anneau du grand oblique. Lorſque ces artères ſont parvenues à quelque diſtance du teſticule, elles ſe partagent en deux branches principales, dont l'une va ſe diſtribuer dans la ſubſtance du teſticule, & l'autre à l'épididyme.

Les extrémités capillaires de l'artère ſpermatique donnent de petites veines, qui forment par leurs concours pluſieurs vaiſſeaux plus conſidérables; ceux-ci percent la tunique albuginée dans la partie ſupérieure du teſticule, derrière l'épididyme & près de ſa tête : les veines s'abouchent les unes avec les autres, & ſe diviſent encore : elles ſe rencontrent un peu plus haut, & forment par leurs différentes anaſtomoſes un plexus très-remarquable, qu'on appelle *corps pyramidal*, ou *pampiniforme*. Ce plexus ſe termine vers l'endroit où il rencontre l'artère ſpermatique. La veine qui réſulte de la réunion de tous ces vaiſſeaux va ſe rendre du côté droit à la veine cave, environ un pouce au-deſſous de l'émulgente, & la veine ſpermatique du côté gauche va ſe décharger dans l'émulgente du même côté.

Les veines lymphatiques qui reviennent des teſticules, ſuivent la route des veines ſanguines.

Les nerfs qui ſe diſtribuent aux teſticules, ſuivent la route des artères & ſont fournis par le plexus rénal du même côté & par la première paire lombaire; mais ce dernier va ſe perdre dans le dartos.

On entend par *Véſicules ſéminales* deux réſervoirs membraneux & cellulaires ſitués à la partie poſtérieure & inférieure de la veſſie. Leur longueur eſt de deux ou trois pouces ſur ſept à huit lignes de largeur. Elles ne ſont point parallèles entr'elles; elles ont la figure d'une petite pierre applatie; elles ſont irrégulièrement arrondies par leurs

extrêmités ſupérieures qui ſont éloignées l'une de l'autre ; les extrémités inférieures ſont terminées en pointe & ſe rencontrent après avoir reçu les canaux déférens. Ces réſervoirs ne ſe communiquent cependant point ; mais ils s'allongent en forme de canaux adoſſés, qui percent la glande proſtate & l'uréthre, & s'ouvre ſéparément dans la cavité de ce dernier canal. La cavité des véſicules ſéminales eſt irrégulière ; on y remarque pluſieurs contours en manière de petits boyaux. Leur partie la plus large s'appelle *fond*, & la plus étroite *col*, auquel ſe trouve contenu un conduit particulier qu'on appelle *éjaculateur*, un de chaque côté. Ces deux conduits viennent ſe perdre dans l'uréthre, près le col de la veſſie, après avoir traverſé un corps glanduleux qui embraſſe le col de la veſſie & le col de l'uréthre, ſous le nom de *proſtates*.

La veſſie eſt une eſpèce de ſac membraneux, ſitué dans la partie antérieure du baſſin, immédiatement derrière les os pubis, au-deſſus deſquels elle s'élève, quand elle eſt pleine. Elle eſt hors du ſac du péritoine, ne ſe trouvant attachée qu'à ſa partie poſtérieure & ſupérieure. Sa portion la plus étendue eſt ſon *fond* ou ſon *corps*, & ſa partie la plus étroite, s'appelle ſon *col* : la veſſie a trois ouvertures, dont deux ſont poſtérieures, & une antérieure : les poſtérieures ſont les orifices des urétères qui ont traverſé de haut en bas les membranes de la veſſie : la troiſième répond au col de la veſſie & au conduit qui lui eſt continu, appellé *urethre*, & dans les femmes à la partie ſupérieure de la vulve. Il ſe rencontre au milieu de la partie ſupérieure du fond de la veſſie un ligament appellé *ouraque*. Ce cordon qui va ſe terminer au nombril, paroît être une continuation des membranes de la veſſie,

il eſt accompagné de deux artères qu'on appelle *ombilicales.*

Devant le col de la veſſie on remarque un corps glanduleux, qui embraſſe le commencement de l'uréthre, & qui a la figure d'un cœur applati: on lui donne le nom de *Proſtates.* Cette maſſe eſt diſtinguée en deux lobes, par une goutière creuſée dans la face ſupérieure, depuis la baſe, juſqu'à la pointe; c'eſt dans cette goutière que la première portion de l'uréthre eſt enfoncée.

Le corps des Proſtates eſt couché ſur l'inteſtin rectum, & ſa pente eſt ſous la lèvre interne de l'arcade de l'os pubis. On trouve dans chaque lobe des proſtates pluſieurs folicules qui s'ouvrent dans la première portion de l'uréthre vers le fond de la goutière. C'eſt au-deſſous de cette glande que l'uréthre ſe coude, pour changer de direction & qu'elle devient ſpongieuſe. La Proſtate deſtinée à ſéparer une liqueur, qui peut être le véhicule de la ſemence, a dix ou douze canaux ſecretoires fort courts, qui s'ouvrent obliquement dans le canal de l'uréthre, & dont on voit les orifices autour de la baſe du vérumontanum. La Proſtate eſt encore percée par les deux vaiſſeaux que nous avons dit être les allongemens des conduits ſéminales, deſtinés à verſer la ſemence dans la cavité de l'uréthre; les orifices de ces deux tuyaux ſe remarquent ſur la baſe du vérumontanum.

La *Verge* eſt un corps rond & long, ſitué à la partie inférieure du bas-ventre. Elle eſt compoſée de deux corps caverneux & de l'uréthre.

L'*Uréthre* eſt un conduit preſque cylindrique, qui eſt continu au col de la veſſie & qui va ſe terminer à l'extrémité du gland. Cette cavité n'eſt pas ronde par tout, elle s'élargit vers le gland où elle fait une eſpèce de foſſette qu'on appelle la foſſe naviculaire.

Ce canal dans ſon principe eſt membraneux; mais après environ un pouce de chemin il devient ſpongieux. Son commencement eſt recouvert par la glande proſtate, & la portion qui eſt au-deſſous eſt embraſſée de quelques fibres charnues l'eſpace d'environ deux travers de doigt; & le reſte du canal depuis le pubis juſqu'au gland, eſt enveloppé de toutes parts par un tiſſu formé de pluſieurs cellules membraneuſes : on l'appelle *tiſſu ſpongieux de l'uréthre*. Le gland en eſt auſſi formé, de même que l'éminence qu'on appelle *bulbe de l'uréthre*. Les cellules de ce tiſſu ne communiquent point avec les corps caverneux.

La membrane interne de l'uréthre eſt percée dans pluſieurs endroits. Dans ſon commencement près du col de la veſſie ſe remarque l'ouverture des conduits éjaculateurs, & celles des canaux excréteurs des proſtates, que l'on appelle ſupérieures, à cauſe de deux autres glandes qu'on appelle proſtates inférieures; ces deux glandes ſont ſituées immédiatement à côté de cette éminence du tiſſu ſpongieux de l'uréthre, nommé bulbe ou oignon. Le volume de ces glandes approche aſſez de celui d'une petite fève & le conduit excréteur qui part de chacune, eſt très-fin, & ſa longueur eſt d'environ deux pouces. Ces conduits paſſent obliquement à travers le tiſſu ſpongieux de l'uréthre, & vont ſe rendre dans ſa cavité à trois pouces environ de diſtance du vérumontanum, c'eſt une éminence qu'on remarque dans le fond du principe membraneux de l'uréthre.

Outre ces ouvertures on y apperçoit encore l'embouchure de pluſieurs conduits aveugles, qu'on appelle *lacunes*, ce ſont des ouvertures ovales, ou des orifices de certains canaux, qui rampent entre la membrane interne & le tiſſu ſpongieux de l'uréthre; toutes ces lacunes ſont rangées ſur la

même ligne, & dans la partie du canal qui touche l'union des corps caverneux.

A l'extrémité de la verge eſt une partie preſque ronde qu'on appelle *gland*. Il eſt naturellement ſi bien recouvert par la peau, que lorſqu'on la retourne ſur elle-même on la trouve continue avec la verge, c'eſt une eſpèce de calotte qu'on appelle *prépuce*; il eſt lié par un ligament qui unit la peau avec le gland, & qui ſe nomme *frein*. La membrane fine qui tapiſſe l'intérieur de l'uréthre, recouvre tout le gland, à la baſe duquel il rencontre les tégumens ordinaires; voilà l'origine de cette enveloppe ſi ſenſible, qui n'appartient ni à l'épiderme ni à la peau. La baſe arrondie du gland, qui a plus de ſaillie que le corps de la verge, porte le nom de *couronne*.

Les Corps caverneux ſont deux tuyaux ligamenteux fort ſouples & preſque cylindriques : ils naiſſent ſéparément, un de chaque côté de la branche antérieure de l'iſchium & de la partie de l'os pubis, qui y répond, & où ces deux corps s'uniſſent l'un à l'autre juſqu'à la partie poſtérieure du gland, où ils ſe terminent. Leur ſubſtance eſt forte & ligamenteuſe; ils ſont remplis d'un corps ſpongieux, qui contient plus ou moins de ſang. Depuis l'union des corps caverneux juſqu'à leur extrémité antérieure, eſt une cloiſon faite de pluſieurs fibres tendineuſes, qui s'étendent en droite ligne d'une des parois du corps caverneux juſqu'à l'autre, vis-à-vis les deux goutières dont la moindre reçoit la veine honteuſe & la plus conſidérable, la plus grande partie de l'uréthre.

La verge a ſix muſcles; deux *érecteurs*, deux *accélérateurs* & deux *tranſverſes*, ou *triangulaires*. Les deux premiers ſervent à l'*érection*, & les quatre derniers appartiennent à l'uréthre; deux ſervent à preſſer & à accélérer l'urine & les deux autres à dilater ce canal.

Les *érecteurs* s'attachent de chaque côté à la face interne de la tubérosité de l'ischium, couvrent le commencement des corps caverneux, & vont se terminer environ à trois travers de doigt au-dessus de leur attache fixe.

Les *accélérateurs* tirent leur origine du sphincter de l'anus, du tendon mitoyen des muscles transverses, & d'une ligne blanche aponévrotique qui les unit ; ils embrassent tout le bulbe de l'uréthre & montent obliquement vers la partie laterale des corps caverneux où ils se terminent.

Les *transverses* sont attachés chacun à la face interne de la branche de l'ischium, & se portent transversalement vers l'urethre, ils vont se terminer aux parties laterales du bulbe.

Les *Vaisseaux* de la verge sont externes & internes : les externes se distribuent aux enveloppes, & les internes aux corps caverneux & à l'uréthte.

Les artères des enveloppes viennent de la crurale, les veines vont se décharger dans la veine de ce nom, & les lymphatiques vont se rendre aux glandes des aines.

Les nerfs de la peau de la verge viennent des deux premières paires lombaires.

Les artères internes au nombre de trois de chaque côté sont fournies par les *iliaques internes* ou *Hypogastriques*. Les veines sanguines & les veines lymphatiques vont se décharger dans les veines Hypogastriques.

Au reste, les artères qui vont à la verge, communiquent toutes ensemble, comme les veines le font entr'elles.

EXPLICATION *de la deuxième Planche, qui représente les Planches de la génération de l'Homme.*

A, le rein droit.
B, le rein gauche.
C, la veine-cave.

D, l'aorte deſcendante.
E, E, vaiſſeaux des capſules atrabilaires.
F, la veine-émulgente droite.
G, la veine-émulgente gauche.
F, l'artère-émulgente droite.
G, l'artère-émulgente gauche.
H, H, les uretères.
I, l'artère ſpermatique droite.
K, l'artère ſpermatique gauche.
L, la veine ſpermatique droite.
m, la veine ſpermatique gauche.
M, la veſſie.
N, teſticule gauche renfermé dans ſa tunique vaginale.
n, teſticule droit couvert de ſa tunique albuginée.
O, l'épididyme.
P, P, vaiſſeaux déférents.
Q, Q, corps caverneux.
R, le gland de la verge.
S, veine ſituée ſur le dos de la verge.

CHAPITRE II.

Des Parties de la génération de la Femme.

ON a coutume de diſtinguer les parties génitales de la femme en *externes* & en *internes*.

Les *parties externes* ſont le pénil, les grandes lèvres, le clitoris, les nymphes, le meat urinaire, l'entrée du vagin & les caroncules.

Les *parties internes* ſont le vagin, la matrice, les trompes de Fallope, & les ovaires.

Le *Pénil* eſt cette éminence qu'on remarque

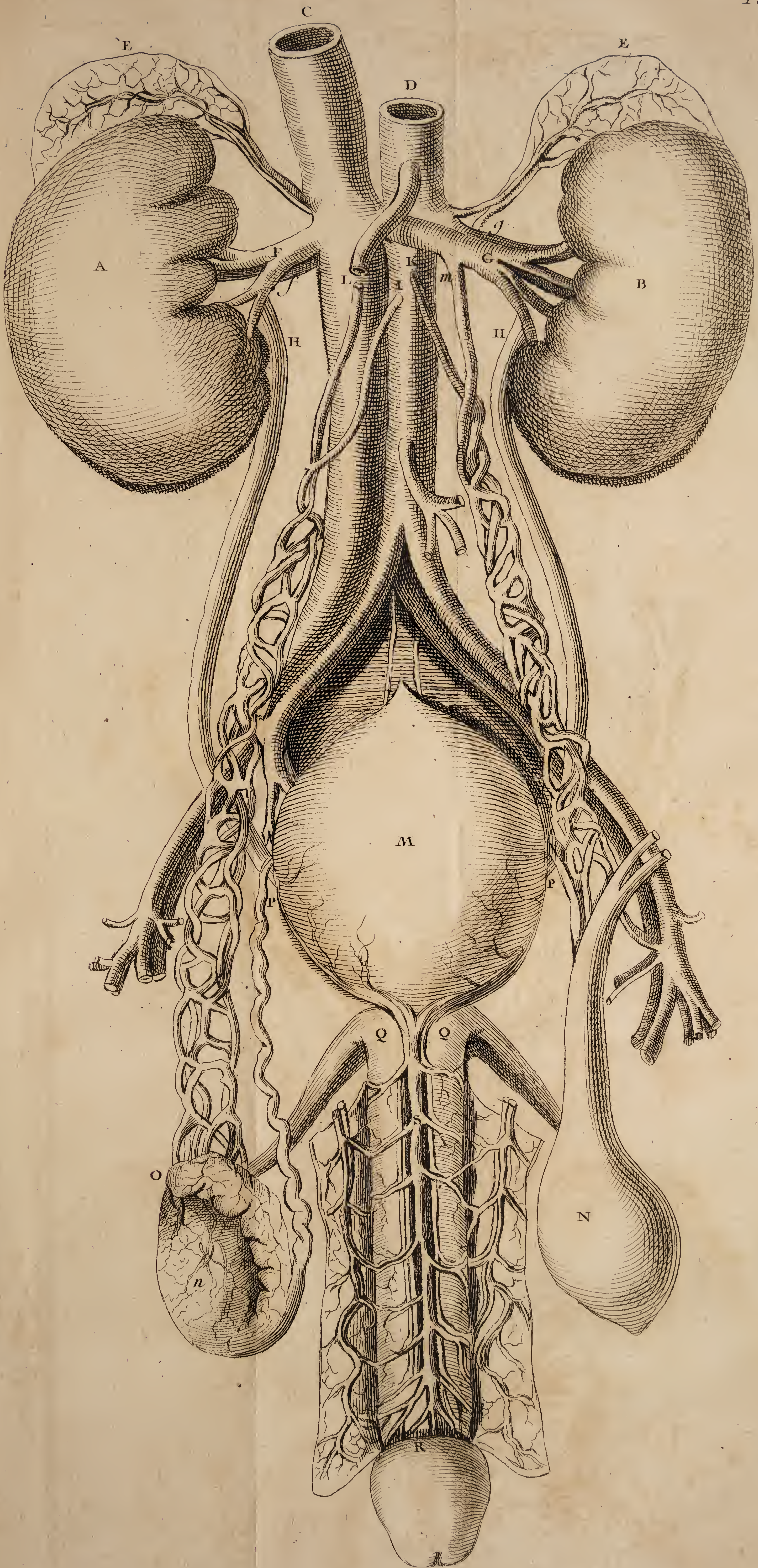
à l'os pubis, & qui se couvre de poil à l'âge de puberté.

Les *grandes lèvres* sont les rebords d'une fente qu'on appelle vulve, & qui s'étend depuis le pénil jusqu'au périnée : ce sont deux replis formés par la peau, dans lesquels il y a beaucoup de graisse, surtout dans les vierges. La peau qui les revet intérieurement est plus déliée que l'extérieure : la jonction inférieure des grandes lèvres prend le nom de *fourchette* : on y remarque un ligament membraneux, qui, conjointement avec la partie interne du bas des grandes lèvres, forme la *fosse naviculaire*. L'espace compris entre la fourchette & l'anus, s'appelle *Périnée*.

Lorsqu'on écarte les grandes lèvres, on voit au-dessous de leur commessure supérieure une petite éminence conique. Ce corps est d'une composition toute semblable à celle de la verge, à l'uréthre près, & s'appelle *Clitoris*. Il a deux corps caverneux qui partent de l'ischion & du pubis, & qui vont former un petit tronc; l'extrémité ressemble au gland qui est recouvert d'un prépuce. Le clitoris (*d*) se gonfle dans le coït, & est très-sensible. Il a deux érecteurs qui s'attachent aux os ischion & s'insérent aux corps caverneux. Ses vaisseaux sont communs avec les autres parties externes des parties génitales; les artères & les veines viennent des hypogastriques & des honteuses. Les nerfs viennent de l'os sacrum.

Au-dessous du clitoris l'on apperçoit une ouverture, qui est l'entrée de l'uréthre : on l'appelle

(*d*) Le Clitoris est quelquefois d'une longueur excessive, & devient aussi gros & aussi long que la verge d'un homme, & il arrive souvent que des femmes en abusent. *Dionis*, *Opérat. de Chir. p. 181*, en propose l'extirpation.


C
E
E
D
A
F
f
L
I
K
m
G
g
B
H
H
M
P
P
Q
Q
S
O
n
N
R

[illegible]

Meat urinaire ; ſa longueur eſt de deux travers de doigt.

En écartant les grandes lèvres, on découvre deux appendices cutanés, appellés *nymphes* ; elles ſont aſſez ſemblables aux crêtes qui pendent ſous le goſier du coq ; elles ſont une continuation du prépuce du clitoris, elles deſcendent en s'écartant l'une de l'autre ; elles ſont plus larges dans leur partie inférieure, que dans la ſupérieure, quelquefois elles débordent les grandes lèvres ; les houpes nerveuſes qui y ſont en grand nombre, leur donnent beaucoup de ſenſibilité : elles ont beaucoup de glandes ſébacées, ſemblables à celles qui ſe trouvent dans les rides du prépuce du clytoris, les nymphes dirigent le jet de l'urine, & mettent le vagin à l'abri des injures de l'air.

Entre les nymphes eſt un conduit qu'on appelle *vagin* ; l'entrée qui eſt plus étroite que le fond, prend le nom d'orifice externe du vagin. Cette ouverture eſt ſituée au-deſſous du meat urinaire. On y remarque un cercle membraneux, qu'on appelle *hymen* (*e*), & qu'on ne trouve que dans

(*e*) Il y a des Anatomiſtes qui nient abſolument l'exiſtence de l'hymen. *Dionis*, *Anat. p. 310*, dit que quelque diligence qu'il ait faite pour chercher cette membrane, il ne l'avoit jamais vue, quoiqu'il ait ouvert des filles de tout âge. On ne trouve aucun hymen, dit *Mauriceau*, *Accouchemens tom. 1*, *p. 38*, comme ont voulu pluſieurs Auteurs, qui diſent qu'il s'y rencontre une membrane ſituée en travers, & percée ſeulement d'un petit trou pour laiſſer couler les mois & les autres ſuperfluités ; mais c'eſt un pur abus.

Les Médecins, dit *Heiſter*, *not. anat. t. 2*, *p. 78*. ont de tout tems beaucoup diſputé ſur l'exiſtence de la membrane appellée Hymen dans les filles, qui n'ont donné aucune atteinte à leur virginité ; & pluſieurs, tant anciens que modernes ont nié abſolument ſon exiſtence, ou bien ont prétendu que, lorſqu'elle ſe trouvoit, c'étoit contre l'ordre naturel. Mais ceux qui en ont ainſi jugé, me paroiſſent n'avoir jamais vû les parties naturelles des filles, véritablement vierges, & n'avoir examiné que celles qui avoient été déflorées. Pour moi, dans toutes les

les vierges. Quand ce cercle eſt diviſé on y trouve quatre ou cinq boutons qu'on appelle *caroncules myrtiformes* à cauſe de la reſſemblance qu'on a cru y trouver avec les feuilles de myrte. Elles ſont liées les unes aux autres par un repli membraneux qui forme l'hymen dont nous venons de parler.

L'orifice du vagin eſt environné d'un lacis de vaiſſeaux & d'un corps calleux, qu'on appelle *corps réticulaire.* Il vient du clitoris & va en deſcendant embraſſer l'uréthre & enſuite le vagin. Tout ce plexus ſe gonfle, comme le clitoris. Le muſcle conſtricteur de l'orifice du vagin y contribue auſſi. Il prend ſon origine du ſphincter de l'anus, & intérieurement de la tubéroſité de l'iſchion il ſe porte, en s'élargiſſant en devant, le long de l'origine des lèvres, & s'inſére aux jambes du clitoris.

La *Matrice* qui eſt un corps charnu, membraneux & creux, eſt le principal organe de la génération. Ce viſcere qui eſt particulier à la femme, eſt dans l'hypogaſtre entre la veſſie & le rectum. Sa figure approche de celle d'une poire ; elle eſt applatie à la partie antérieure & poſtérieure ; mais elle devient ronde dans la groſſeſſe. Alors elle quitte l'hypogaſtre, pour ſe loger dans une capacité où elle ait la liberté de s'étendre

jeunes filles dont j'ai examiné les parties naturelles dans un âge où l'on étoit ſûr de leur intégrité virginale, j'ai toujours trouvé un corps membraneux, tantôt annulaire, tantôt ſemi-lunaire, reſſerrant l'orifice du vagin ; de manière qu'on ne doit pas le prendre pour une production contre nature.

D'autres prétendent que cette membrane ne ſe rencontre pas toujours, & que la préſence de l'hymen eſt bien une marque certaine de la ſageſſe d'une fille, mais que ſon abſence n'eſt pas une preuve de ſa corruption. Auſſi eſt-il rare que les Médecins & Chirurgiens nommés d'office pour donner leur rapport ſur cette matière, donnent des déciſions bien préciſes, à moins qu'il n'y ait des vices de conformation tout-à-fait évidens.

autant que l'exige l'accroiſſement du fœtus. La matrice, par rapport aux parties adjacentes, a ſon fond ſitué dans le baſſin ſupérieurement & poſtérieurement; ſon col antérieurement & inférieurement; la face antérieure, convexe & plane eſt oppoſée à la veſſie; & ſa face poſtérieure regarde le rectum. Le fond de la matrice eſt la partie ſupérieure & la plus large; on donne le nom de col à ſa partie inférieure qui eſt la plus étroite.

La *Subſtance* de la matrice eſt charnue & membraneuſe; les fibres muſculaires ſont différemment diſpoſées en petits cercles, ſurtout dans le fond, & ſont accompagnées de beaucoup de vaiſſeaux de toute eſpece qui s'y entrelaſſent; les interſtices ſont remplis de membranes cellulaires. Comme la matrice dans l'état naturel ne préſente qu'un petit volume, ſes fibres charnues ſont entaſſées les unes ſur les autres, mais ces fibres ſe placent à côté les unes des autres, à meſure que la matrice ſe dilate.

La matrice a deux *Membranes*, dont une tapiſſe le dedans & l'autre couvre le dehors. La premiere eſt très-mince, & eſt une continuation preſque imperceptible de l'épiderme; elle eſt perforée de pluſieurs trous qui laiſſent échapper une eſpece de roſée & même du ſang; elle n'a pas beaucoup de ſenſibilité. La membrane externe eſt une production du Peritoine, qui après avoir ſervi de tunique à la partie poſtérieure de la veſſie, monte ſur la face extérieure de la matrice; étant parvenue au fond de ce viſcere, elle deſcend le long de ſa face poſtérieure, juſqu'à l'endroit où le vagin eſt ſitué tranſverſalement; delà elle retourne en formant des plis ſemilunaires pour embraſſer le rectum.

La matrice eſt percée en trois endroits; la plus grande *Ouverture* eſt à la partie qu'on appelle col;

les deux autres qui ſont plus petites ſont chacune à l'extrémité de la baſe.

Le premier trou & le plus conſidérable eſt *l'orifice* de la matrice ; il a la figure d'une fente tranſverſe, garnie de lèvres gonflées, le col eſt embraſſé par l'extrémité du vagin, qui eſt ſitué un peu obliquement de bas en haut, entre la veſſie & le rectum, & communique par l'autre extrémité avec les parties extérieures. Sa longueur eſt d'environ cinq à ſix pouces, & ſa largeur de douze lignes. Ce conduit eſt compoſé de pluſieurs membranes. La première vient du péritoine ; la ſeconde eſt charnue, compoſée de fibres longitudinales & circulaires ; la troiſième eſt nerveuſe ; celle-ci forme dans preſque toute ſon étendue pluſieurs plis, qui ſe trouvent néanmoins en plus grand nombre dans la partie antérieure & poſtérieure du vagin, que dans le reſte de ſon étendue. La tunique nerveuſe ſe trouve percée d'une infinité de petits trous qui répondent à autant de glandes qu'on appelle *vaginales*. Le col de la matrice s'avance un peu dans le vagin, en y formant comme une eſpèce de muſeau de tanche.

Le col de la matrice eſt attaché pardevant à la veſſie, & par derrière au rectum.

Les deux trous qui ſont aux deux extrémités du fond de la matrice, ſont les orifices des deux conduits qu'on appelle *Trompes de Fallope* ; ces canaux ſont une continuation de l'uterus, & ſont très-petits en ſortant du fond de la matrice, mais ils augmentent en s'éloignant, de ſorte que dans l'endroit où ils ſont le plus dilatés, on pourroit y introduire le petit doigt, enſuite ils deviennent plus étroits, & s'épanouiſſant ils forment ce qu'on nomme le *Pavillon*, dont la circonférence eſt découpée par les bords. On donne à cette portion le nom de *Morceau Frangé*. La longueur des

trompes eſt d'environ ſept à huit travers de doigt : ils ſont attachés dans toute leur longueur aux ligamens larges, & par le moyen de ces ligamens aux ovaires, auxquels ils ſe trouvent auſſi unis par une portion de leur morceau frangé.

Les trompes ont deux membranes, dont l'externe eſt une portion du peritoine ; l'interne eſt continue avec la ſubſtance de l'uterus : elle eſt ridée en dedans & humectée par une liqueur qui s'y filtre.

Les *Ovaires*, que les Anciens ont appellé *teſticules*, ſont deux corps blanchâtres, ovales & un peu applatis, ſitués aux côtés de la matrice, à laquelle ils ſont attachés par les ligamens larges & par une eſpèce de ligament arrondi ; ils ſont éloignés de la matrice de deux ou trois travers de doigts. La membrane qui les revêt eſt blanche & forte ; ils ſont encore recouverts par le péritoine. Dans ſa ſubſtance on remarque des veſicules rondes plus ou moins nombreuſes, ſuivant l'âge & le tempérament ; elles ſont remplies d'une humeur ſemblable au blanc d'œuf. On appelle *œufs* ces veſicules dont chacune a une eſpèce d'écorce ou de calice particulier, que le tiſſu ſpongieux paroît fournir.

La matrice a deux ligamens de chaque côté, ſçavoir les ligamens larges & les ligamens ronds.

Les *Ligamens larges* ſont des replis ou allongemens du peritoine qui s'attachent à la matrice chacun de ſon côté ; ce ſont deux membranes qui ont entr'elles un tiſſu cellulaire ; ils tirent leur force des attaches qu'ils ont au rebord interne des os des îles ; néanmoins ils laiſſent à la matrice une certaine liberté pour s'approcher ou s'éloigner du vagin, & pour prendre différentes attitudes ſelon les beſoins. On les appelle les *Aîles de Chauve-ſouris* ; ils renferment les trompes

& les ovaires, pour les ſoutenir dans la capacité de l'hypagaſtre.

Les *Ligamens ronds* ſont des eſpèces de cordes vaſculeuſes, qui ſont compoſées de deux membranes, & dont la ſubſtance antérieure eſt parſemée de toutes ſortes de vaiſſeaux ſanguins, lymphatiques & nerveux; ils ſont attachés par leur partie ſupérieure à côté du fond de la matrice, auprès des trompes de Fallope, après quoi ils deſcendent obliquement de chaque côté dans la duplicature du peritoine, en diminuant peu à peu juſqu'aux aînes. Ils paſſent ainſi hors de la cavité du bas ventre au travers des anneaux des muſcles obliques & tranſverſes : parvenus à l'os pubis, ils ſe diviſent en pluſieurs portions, dont les unes s'attachent aux os pubis, & les autres vers le muſcle triceps.

La matrice a des *vaiſſeaux* de toutes eſpèces, des ſanguins, des lymphatiques, des lactés & des nerveux. Les *artères* viennent de l'aorte & des hypogaſtriques ou iliaques internes; celles qui viennent de l'aorte s'appellent *ſpermatiques*; celles qui viennent de l'iliaque interne s'appellent *utérines* : elles parcourent toute la ſubſtance de la matrice en s'anaſtomoſant d'une manière ſurprenante, & viennent ſe terminer en partie à des veines qui leur ſont propres & aſſorties, & en partie à des orifices qui s'ouvrent dans la ſubſtance ſpongieuſe de l'uterus.

Les veines qui portent le même nom que les artères, après s'être anaſtomoſées pluſieurs fois, viennent enfin ſe décharger dans des troncs pareils aux artères. Ces veines n'ont point de valvules; & ont communication par leur rencontre avec la veine porte & les hémorroïdales internes. Morgagni a obſervé des vaiſſeaux lymphatiques, & Bartholin & Winſlow, des vaiſſeaux lactés.

Les *Nerfs* viennent des lombaires, des ſacrés & des intercoſtaux.

La matrice eſt une partie que la nature a formée pour y produire, accroître & nourrir le fœtus.

EXPLICATION des Figures de la troiſième Planche, qui repréſente les Parties de la génération de la Femme.

A, la veine cave.
B, l'aorte deſcendante.
C C, la veine & l'artère émulgentes.
DD, les reins.
EE, les uretères coupés.
FF, les veines iliaques.
GG, les artères iliaques.
g, le fond de la matrice.
H, l'inteſtin rectum lié.
I la veſſie.
KK, les ligamens ronds de la matrice.
LL, les ovaires.
MM, les trompes de Fallope.
mm, les ligamens larges.
NN, les morceaux frangés.
OO, les veines & les artères ſpermatiques.
PP, les veines & artères qui viennent des hypogaſtriques.
Q, l'entrée du vagin.
RR, les lèvres de la vulve.
S, le clitoris.
TT, les nymphes.
V, l'orifice de l'uréthre.

EXPLICATION de la quatrième Planche.

A, orifice de la matrice.
BB, vagin ouvert.
bb, trompes de Fallope.
CC, ligamens ronds de la matrice.
rr, morceaux frangés.
T, corps de la matrice.
xx, ligamens larges de la matrice.

CHAPITRE III.

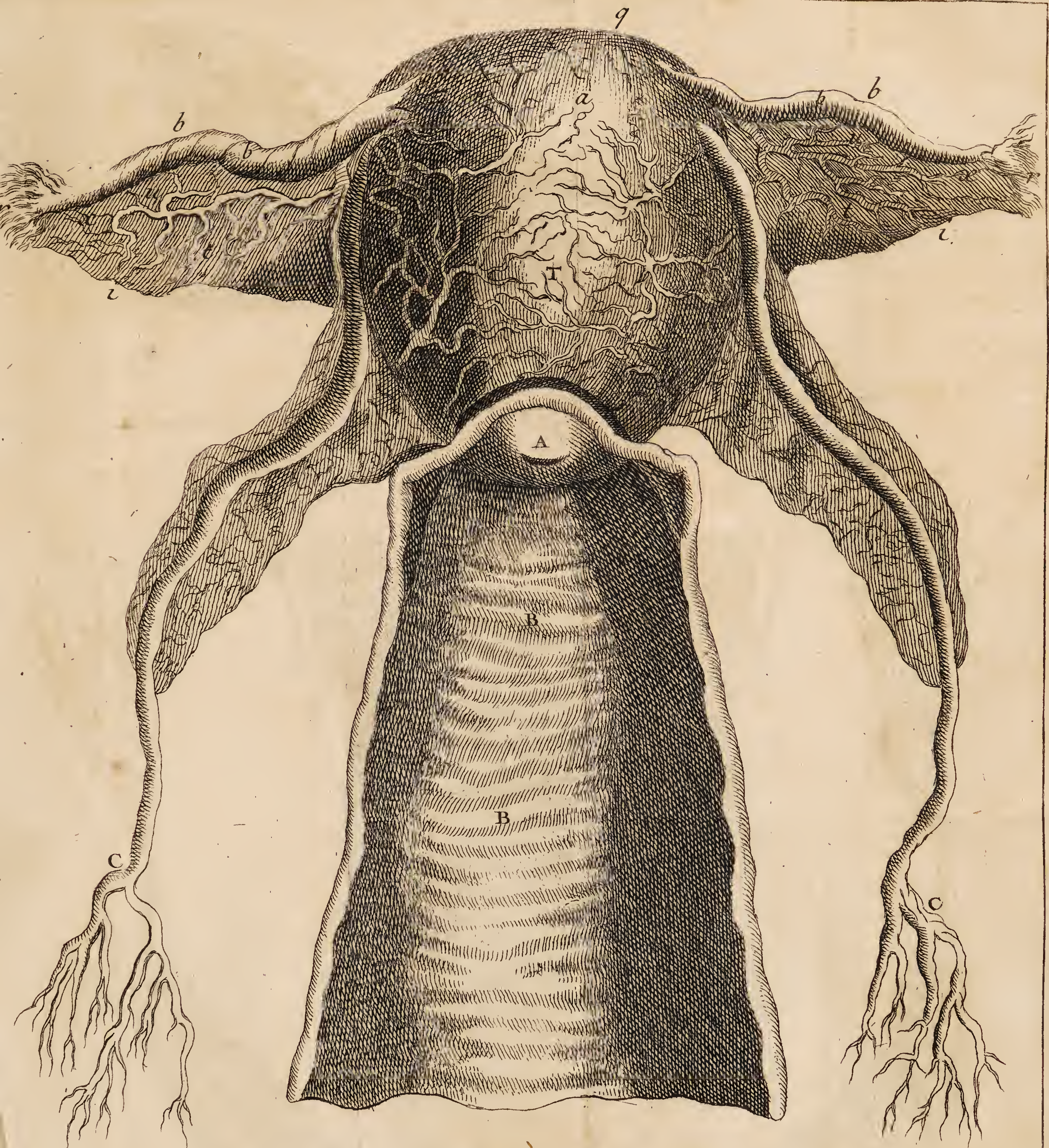
Du Flux menſtruel & de ſa ſuppreſſion.

QUAND les filles ſont parvenues à treize ou quatorze ans, la nature leur procure une évacution de ſang & d'autres humeurs ſuperflues. Ce tems néanmoins n'eſt pas abſolument (*f*) fixe, car j'en ai vû pluſieurs chez qui cette évacuation ſe faiſoit régulièrement dès l'âge de neuf ans, & j'en ai ſaigné deux à onze ans du bras & du pied, auxquelles j'ai employé tous les remédes les plus propres pour leur en procurer le retour, étant tombées dans tous les plus fâcheux ſymptômes que la ſuppreſſion pourroit cauſer. J'ai même vû & traité une petite fille de trois ans, à laquelle il parut pendant pluſieurs mois & dans un tems à peu près réglé, des marques de ſang, dont la ſuppreſſion lui cauſa un ſaignement de nez à peu près périodique, qui duroit pluſieurs jours, & qui céda aux ſaignées du bras, aux légers purgatifs & au régime que je lui fis obſerver avec autant d'exactitude que ſa grande jeuneſſe le put permettre. J'ai auſſi vû une femme à laquelle cette évacuation ceſſa dès l'âge de trente-quatre ans, ſans en avoir jamais ſouffert aucune incommodité; & j'en ai vû une autre qui avoit eu

(*f*) Cette évacuation périodique ne commence guère avant l'âge de 13 ou 14 ans. Néanmoins elle ſe fait quelquefois dans des filles de ſept ans, de ſix ans. *Ducan* parle d'une petite fille de cinq ans, qui a eu ſes régles pendant quinze mois. *Cummenus* connoiſſoit une Demoiſelle de quinze ans qui étoit réglée depuis l'âge de trois ans. Le *Journal d'Allemagne*, eſt rempli d'exemples de petites filles qui, quelques jours après leur naiſſance avoient rendu du ſang par la vulve.

Pl. 3.





q
a
b
b
b
b
i
i
T
A
B
B
C
C

trente-deux enfans à quarante-cinq ans, qui fut le tems que ſon mari mourut, & qui avoit encore ſes ordinaires à ſoixante-un ans qu'elle décéda, étant auſſi bien réglée qu'elle l'avoit été à vingt-cinq ans.

Comme cette évacuation eſt une des qualités des plus eſſentielles à la femme, par rapport à ſa groſſeſſe, c'eſt une néceſſité de ſçavoir ce que c'eſt que cette évacuation, pourquoi elle ſe fait, & la cauſe qui la produit & qui l'entretient.

Je ne regarde pas comme regle générale ce qu'Hippocrate dit de la bonne qualité de ce ſang, non plus que la mauvaiſe & pernicieuſe que Pline lui attribue, de faire mourir les abeilles par ſa vapeur, de procurer la rage aux chiens qui en goûtent, & de brûler les jeunes plantes qui le touchent. Je vois journellement des filles & des femmes qui vont partout & font toutes choſes, quand leurs ordinaires coulent, ſans qu'elles cauſent aucune perte ni dommage; mais j'en vois auſſi dont la préſence eſt à craindre, quand elles ſont en cet état, particuliérement les rouſſes. J'avois une ſervante de cette eſpèce: un jour que je donnois à déjeûner à pluſieurs de mes amis, elle alla tirer d'un vin blanc qu'ils trouvèrent excellent: le lendemain m'étant trouvé à déjeûner chez un de ceux qui s'étoient trouvés chez moi, & qui n'avoit pas de vin blanc, j'envoyai querir du mien; mais il étoit ſi gâté que perſonne n'en put boire, & il ne me ſervit qu'à faire du vinaigre. Cette même ſervante aida quelque tems après à ſaler une partie d'un cochon; cette partie fut gâtée, & l'autre, qui fut ſalée par une autre perſonne, ſe trouva très-bonne. Mais s'il y a des femmes dont l'approche eſt dangéreuſe pendant qu'elles ont leurs ordinaires, il y en a encore un plus grand nombre dont l'approche n'eſt pas plus à

craindre dans ce tems-là que dans tout autre.

A l'égard de la quantité du ſang que cette évacuation doit fournir, & du tems qu'elle doit durer, ce ſont des choſes que l'on ne peut déterminer bien préciſément, parce que cette quantité & cette durée, ſont non-ſeulement très-différentes dans les différens ſujets, mais ſouvent dans une même perſonne.

Cette évacuation ſe fait pour purger la femme d'un ſang ſuperflu dont elle eſt remplie, ſoit qu'elle en faſſe en plus grande quantité que l'homme, ou que par le défaut de tranſpiration il s'en diſſipe moins. Car la femme étant deſtinée pour engendrer en partie & nourrir entièrement l'enfant pendant la groſſeſſe, il étoit abſolument néceſſaire, ou qu'elle fît plus de ſang que l'homme, ou qu'il s'en fît moins de diſſipation au travers des pores de la peau.

Les voies (*g*) ordinaires par où cette évacua-

(*g*) C'eſt une grande queſtion parmi les Anatomiſtes, ſçavoir ſi les regles ſortent par les vaiſſeaux de l'uterus, ou par ceux du vagin. L'une & l'autre opinion a ſes partiſans; pour moi, dit *Hoffm. Méd. rat. lib. 1, ſect. 2, cap. 10, § 10*, je ne ſçaurois douter que cette évacuation ne ſe faſſe par les vaiſſeaux de ces deux parties. Cependant comme l'*uterus* reçoit beaucoup plus de vaiſſeaux que le vagin, & que les veines ſpermatiques qui ſe diſtribuent dans l'ovaire, ſont fort tortueuſes, je me crois fondé à dire que les grandes hémorrhagies, telles que celles qui cauſent l'avortement, ſe font par les vaiſſeaux de l'utérus, & l'écoulement menſtruel ordinaire par ceux du vagin.

Une autre queſtion que les Auteurs ont encore laiſſée indéciſe, c'eſt de ſçavoir ſi le ſang menſtruel ſort des artères ou des veines, & il n'eſt pas aiſé de la réſoudre. Cependant comme le ſang des mois coule goutte à goutte, j'aimerois mieux dire qu'il ſort des veines que des artères, ſurtout après ce qu'on lit dans l'Anatomie de Fantoni, que l'air pouſſé dans les veines de l'*uterus*, paſſe aiſément dans ſa cavité & dans celle du vagin; & parce qu'il eſt certain que les membranes des veines s'ouvrent plus aiſément que celles des artères.

Pluſieurs Auteurs regar-

tion ſe fait aux femmes qui ne ſont pas groſſes, ſont les vaiſſeaux qui ſe terminent au fond de la matrice, & c'eſt par ceux qui ſe terminent à la partie extérieure de l'orifice intérieur de ce même viſcere qu'elle ſe fait à celles qui ſont groſſes, quand par une cauſe extraordinaire cette évacuation leur arrive pendant la groſſeſſe.

Je ne comprends guères comment tant de grands hommes tels qu'étoient Columbus, Primeroſe, & tant d'autres, ont pû ſe débattre ſi long-tems ſur une queſtion ſi facile à décider, il ne faut que la ſeule inſpection de la partie pour en juger déciſivement. L'on verra d'abord que c'eſt au fond de la matrice que l'arrière-faix eſt le plus épais, ce qui eſt une preuve convaincante, que c'eſt en cet endroit que ſont les plus gros vaiſſeaux; que cet arrière-faix diminue à meſure qu'il s'étend vers ſon orifice, & qu'il eſt

dent la Lune comme cauſe de ces rétours reglés, parce qu'ils reviennent ordinairement dans une phaſe déterminée de cette planete; mais il eſt pitoyable, dit le même Auteur, de prétendre qu'un aſtre eſt cauſe d'un effet, parce que cet effet ſe répéte dans un mois, un jour ou heure déterminés; il eſt bien plus raiſonnable de dire que la choſe ſa paſſe de la manière ſuivante: comme le ſang circule plus lentement dans les femmes, & que leur tranſpiration eſt plus languiſſante que celle des hommes, il eſt indiſpenſable qu'il s'amaſſe chaque jour quelque peu de ſuc, ou de ſang ſuperflu, qui cauſe ainſi par degrés une augmentation de plénitude. Supoſons que la rupture des vaiſſeaux de l'utérus demande que la plénitude aille à une livre & demie, & que cette plénitude ait beſoin d'un tems déterminé pour parvenir à ce point, par exemple, de vingt-huit jours; il s'enſuit que ce n'eſt point le tems qui eſt cauſe directe de l'écoulement; mais qu'il faut une certaine meſure de tems pour que la plénitude augmente juſqu'au point d'exciter des convulſions & de cauſer la rupture des vaiſſeaux de l'utérus. La quantité de ſang que les femmes perdent chaque mois peut donc faire trouver aiſément combien elles amaſſent chaque jour de ſang & de ſuc nourricier ſuperflu, & faire auſſi connoître quelle quantité elles en doivent perdre.

intimément attachés aux parois de cette partie, dont il ferme exactement tous les vaisseaux, d'où il ne peut s'échaper la moindre goutte de sang, à moins qu'il ne s'en détache quelque portion, & cette portion détachée ne se peut réunir ni se reprendre.

Cette vérité supposée, si une femme souffre pendant sept mois l'écoulement de ces menstrues, comme je l'ai vû arriver, ce sera une nécessité qu'il se détache sept portions de cet arrière-faix à raison d'une portion par chaque mois. Combien après en restera-t-il pour porter la nourriture à l'enfant, dont l'âge avancé & la grandeur doit en exiger beaucoup plus que dans les commencemens de sa formation où il étoit très-petit, & que l'arrière-faix étoit tout entier. Car l'arrière-faix reçoit des vaisseaux dans toute sa circonférence, aussi-bien qu'à son centre; mais ces vaisseaux sont d'autant plus petits, qu'ils s'éloignent de ce centre, & l'union générale de ces vaisseaux avec l'ouraque, forme le cordon, ce qui prouve que, quand il se fait une évacuation périodique chez la femme grosse, le sang doit nécessairement sortir des vaisseaux qui aboutissent à la partie extérieure de l'orifice intérieur de la matrice, & que celle qui se fait à la femme qui n'est point grosse, vient directement des vaisseaux du fond de la matrice.

Je n'ai jamais trouvé dans toutes les épreuves que jai faites, tant aux femmes qui avoient leurs menstrues, qu'à celles que j'ai accouchées, que la Lune y ait aucune part; car la plus grande partie du Peuple prétend que l'accouchement dépend du tems de la Lune, comme aux femmes d'avoir leurs ordinaires, suivant cette maxime.

Luna vetus vetulas, juvenes nova Luna repurgat.

Pour prouver ce que j'avance, il n'y a qu'à

examiner ce qui se passe dans une Communauté de, Filles ou voir autant de femmes que j'en vois journellement : loin de trouver qu'elles aient toutes leurs ordinaires en un même tems, qu'elles coulent en la même quantité, & autant de jours aux unes qu'aux autres, l'on trouvera qu'elles sont en cela toutes différentes, & qu'il n'y en aura pas deux où ces circonstances soient exactement observées. Mais au-contraire, j'ai toujours remarqué, quand j'ai été appellé dans ces sortes de lieux, en tous les tems de la Lune, que quelques-unes de ces filles avoient leurs ordinaires, aussi-bien dans les intervalles du Croissant, de la pleine Lune, & des autres quartiers, que dans le commencement de tous ces tems-là ; il en est de même des femmes qui accouchent, il n'y a pas de jours dans l'année dans lequel il ne se fasse quelques accouchemens ; ce qui fait bien voir que la lune n'a aucune part à l'évacuation qui arrive aux filles ou aux femmes, non plus qu'aux accouchemens.

La (*h*) raison que l'on a trouvée dans ces

(*h*) Il y a plusieurs systèmes pour expliquer le retour périodique de cette évacuation. Les Anciens résolvoient la difficulté, en l'attribuant au pouvoir de la lune. Erasistrate semble avoir embrassé ce sentiment, il n'a pas manqué de Partisans, même parmi les Modernes. Mais la Chymie ayant pris le dessus, on répudia l'ancien systême, comme insuffisant, & on eut recours aux fermentations chymiques. On les faisoit consister dans une matière âcre qui s'amassoit dans quelque partie de la matrice, laquelle à force de s'accumuler venoit enfin à irriter & à distendre l'utérus, & brisoit les barrières de ce viscere, pour en faire sortir le sang menstruel.

Quelque-tems après la méchanique ayant prévalu, les Méchaniciens demandérent des certitudes & des démonstrations aux Chymistes, qui ne purent prouver leur ferment. Ils ont expliqué les symptômes qu'on remarque dans les femmes qui ont leurs régles, ou qui ne les ont pas, par la plénitude. Cette pléthore arrive dans les filles qui touchent au terme

derniers tems pour expliquer cette évacuation périodique, ſe tire de la fermentation qui ſe fait dans les humeurs. Le vin nous en fournit un exemple ſenſible, par celle qui lui arrive à l'occaſion d'un levain qu'il renferme en lui-même; ce levain ſépare les bons principes d'avec les mauvais; de manière que par cette fermentation le tartre du vin ſe trouve pouſſé au-tour du vaiſſeau qui le contient, pendant que la lie eſt précipitée au fond, après quoi le vin demeure pur & net, rien ne paroît plus juſte que cet exemple, & ne porte avec ſoi plus de vraiſemblance.

Pour en avoir une preuve plus convaincante, il n'y a qu'à faire réflexion au terme dont on ſe ſert, quand on goute le vin, lorſqu'il ſouffre cette fermentation, qui lui arrive non-ſeulement une première fois, mais encore en certains tems de l'année. On dit d'ordinaire que ce vin eſt malade, & que dans quelque-tems il n'en ſera que meilleur; ne peut-on pas dire la même choſe de la femme au tems de cette évacution; & n'eſt-ce pas la même expreſſion dont quantité de femmes ſe ſervent, en diſant qu'elles ſont malades, pour

de leur croiſſance; car c'eſt alors qu'elles commencent à faire une plus grande quantité d'humeurs qu'il n'en faut pour ſoutenir le corps, ou pour réparer les pertes; & comme elles ne les emploient plus à croître, leurs vaiſſeaux ſe rempliſſent davantage, ſurtout ceux de la matrice. Les vaiſſeaux de ce viſcére à force d'être diſtendus, s'ouvrent & répandent le ſang ſurabondant qui produit les régles : quand cette quantité ſurabondante eſt évacuée, les vaiſſeaux de la matrice ſe trouvent moins preſſés, ſe contractent & ne laiſſent plus paſſer que la lymphe qu'ils ont coutume de contenir.

Le mois n'eſt pas toujours la meſure exacte du tems périodique des régles; trois ſemaines ſont ordinairement celui des femmes ſanguines. Il y a d'autres femmes qui ont des intervalles de cinq à ſix ſemaines, même de trois mois, ſans que leur ſanté en ſoit altérée; c'eſt pourquoi il ne faut pas travailler à changer cet ordre; car ce changement deviendroit préjudiciable.

faire entendre qu'elles ont leurs ordinaires ? L'on peut donc concevoir par cet exemple, que cette fermentation se peut faire à l'occasion du levain qui est renfermé chez les filles & chez les femme, auxquelles la même chose *(i)* arrive de la même manière qu'elle se fait au vin, lorsqu'il fermente. Après quoi la cause de cette évacuation périodique est toute évidente : car comme les différentes fermentations que le vin souffre, servent à le purifier de toutes ses impuretés, & à le rendre meilleur, lorsque ses principes actifs & passifs ont eu dans sa première constitution leur parfait équilibre, & qu'au-contraire ces fermentations ne

(i) Cet écoulement, quand il se fait bien, contribue beaucoup à la santé des femmes ; mais au moindre dérangement elles deviennent sujettes à plusieurs maladies fâcheuses, soit que leurs régles diminuent ou qu'elles se suppriment. Car si le sang ne peut sortir de l'uterus, son abondance l'oblige à refluer vers quelque partie, & les accidens varient alors suivant la partie affectée ; si le sang se ralentit dans la tête, il cause le vertige, la pâleur, l'aliénation d'esprit, des migraines, des céphalalgies, des convulsions. Si la stagnation du sang se fait dans la poitrine, il cause la toux, l'asthme, le crachement de sang, la palpitation de cœur, la syncope. Si le sang se ralentit dans le ventricule & dans les intestins, il survient des rots, des gonflemens, des inquiétudes dans les hypocondres, des tranchées, des vomissemens de sang ; si le sang trop abondant engorge le foie, la rate, & autres viscéres du bas-ventre, il cause la cachexie, la jaunisse, les vapeurs, l'enflûre des pieds & des mains, des varices, &c.

Ce flux menstruel qui commence aux environs de 14 ans, cesse vers la cinquantième année, parce que les forces commencent à diminuer, le corps ne produit plus tant de sucs ; les mouvemens manquent de vigueur, le diamètre des vaisseaux de la matrice se racourcit, les orifices des vaisseaux capillaiures se ferment & refusent le passage aux liqueurs ; d'ailleurs le sang ayant plus de consistance & d'épaississement & moins d'activité, n'est plus en état de se faire un chemin par les capillaires lymphatiques. Pour empêcher les engorgemens dans les endroits où il pourroit se porter, il faut avoir recours à la saignée, qui diminue la plénitude.

servent qu'à le détruire, quand sa première constitution a été viciée par défaut ou par excès de chaleur, de froideur ou d'humidité; de même aussi la fermentation menstruelle maintient les femmes d'une bonne constitution dans une santé parfaite, & les purge de toutes leurs impuretés; au lieu que la diminution, l'excès, le retardement ou la suppression totale de cette évacuation, sont les causes les plus ordinaires de toutes les indispositions des femmes cacochymes.

CHAPITRE IV.

De la Stérilité & Fécondité.

LES noms de *stérilité* & de *fécondité* sont trop connus pour avoir besoin d'explication. Tout le monde sçait que la fécondité étoit souhaitée dans l'ancienne Loi autant que la stérilité étoit en horreur; & quoique la différence des tems ait apporté un grand changement dans les mœurs & dans les usages, il n'en a pas été tout-à-fait de même à l'occasion de ces deux états; chacun souhaite avec empressement de se voir renaître dans un successeur.

Les causes qui donnent lieu à la fécondité empêchent en même-tems la stérilité; je les réduirai à cinq. 1°. A l'impuissance de l'homme. 2°. Au déréglement de la nature chez les femmes, dans l'écoulement de leurs menstrues. 3°. A quelques vices de conformation. 4°. A la disproportion des parties de l'un & de l'autre sexe. 5°. Aux différens tempéramens.

Premièrement. Il faut entendre que dans l'hom-

me il y a des causes qui le rendent inhabile (*k*) à l'acte de la génération, car cet acte dépend de l'érection, de l'introduction & de l'éjaculation dont la verge doit être capable.

Secondement. Le déréglement de la nature

(*k*) On appelle puissance pour le mariage, dit *M. Hecquet, thes. de virilit. indic. 3. § 3.* la faculté d'en remplir le devoir; car enfin quoi qu'on n'exige point d'un homme qu'il soit mari passionné, on demande d'un mari qu'il soit un homme sensible. Ce devoir, selon les Physiciens, consiste dans l'union des deux sexes; néanmoins cette union se passe souvent sans que la fécondation s'en suive; c'est lorsque les organes vuides de sucs ou d'esprits manquent de ressort ou de matière pour cette opération. Ainsi avec la faculté aux Sexes de s'unir, ils doivent être en état de fournir la matière de la fécondation & de la transmettre vers l'endroit où elle doit s'accomplir; quoiqu'il n'y ait pas de féconds impuissans, il y a des puissans inféconds. Comme les enfans qui sortent d'un mariage, sont les témoins de sa fécondité, les signes qui montrent qu'un homme peut devenir mari, sont les preuves qu'il y est habile.... La nature qui a si bien servi un jeune homme en organes, manqueroit-elle à lui en faire sentir le pouvoir? Qu'il montre ce pouvoir, quand il est sollicité par elle, on le tient quitte; mais s'il ne se sent jamais sollicité, il faut s'en tenir à son aveu, il est impuissant.

Il est assez difficile d'avoir des signes certains de l'impuissance; le Congrès même qu'on admettoit autrefois, n'a pas été exempt d'erreurs. C'est-pourquoi il y a un Arrêt de la Cour du Parlement de Paris, du 18 Février 1677, au sujet de M. le Marquis de Langey, servant de réglement pour l'abolition du Congrès.

Un homme est censé puissant, quand il peut produire de la semence, & qu'il est capable d'érection & d'intromission pour la jetter dans l'utérus; ainsi par une raison contraire, il doit être regardé comme impuissant, quand il n'est pas en état de produire cette semence & qu'il ne parvient pas à l'érection ni à l'intromission.

La formation de la semence demande un âge compétant, une abondance des sucs convenables & des organes propres. C'est-pourquoi un homme trop jeune ou trop vieux, ou épuisé par de longnes maladies, ou qui manque de testicules, ne peut former de semence prolifique.

Au reste le premier défaut ne peut être une juste cause de la dissolution du mariage; car en cas de jeunesse trop tendre, on peut attendre un âge convenable; si le mari est trop vieux, c'est la faute de la femme qui étoit libre de

chezla femme, dans l'écoulemens de ses menstrues,

ne pas l'épouser. Le divorce n'est pas mieux fondé sur l'épuisement causé par des maladies, parceque ces maladies peuvent guérir ou sont incurables : dans le premier cas il faut employer les moyens nécessaires pour en obtenir la guérison ; dans le second cas, la femme a tort d'avoir contracté un mariage avec un homme épuisé de débauches ou par les infirmités, si elles subsistoientavant le mariage; mais si ces maladies sont survenues après le mariage, ce n'est pas la faute du malade que la maladie dispense des devoirs les plus essentiels.

Quant à la mauvaise conformation des testicules, elle fait voir l'incapacité d'un homme a engendrer, ne pouvant produire une semence prolifique & est un sujet légitime de la dissolution du mariage. On en peut dire autant de la privation de ces organes : mais il ne faut pas oublier que les testicules peuvent être cachés dans le bas-ventre ; alors l'homme n'en est que plus puissant.

Quand il n'y a qu'un testicule, il peut être cause d'impuissance, s'il est flétri & exténué ; mais lorsqu'il est d'une grosseur convenable, il suffit pour rendre un homme capable de génération.

Ceux qui ont deux testicules, même trois ou quatre qui sont défectueux, flétris, exténués & suspendus à un cordon très-délicat, passent avec raison pour impuissans. Ce qu'on ne peut pas dire, si ces deux, trois ou quatre testicules ont une consistance convenable.

Au reste ces marques d'impuissance sont ordinairement accompagnées de lenteur, de paresse, de nonchalance, de crainte, de tristesse, de pâleur.

Quand l'érection, l'intromission & l'éjaculation ne peuvent se faire à cause de la mauvaise disposition de la verge, il faut examiner si cela vient de quelque vice de conformation, ou de quelque maladie : une verge, par exemple, qui est d'une grosseur excessive, ou qui est tout-à-fait courbée dans l'érection, ne sauroit être introduite. On peut dire la même chose d'une verge qui n'a que deux ou trois travers de doigt de longueur, surtout dans un homme qui manque de force, de chaleur, d'esprits & de semence bien conditionnée. On doit mettre dans la même classe les verges paralytiques, quand la maladie vient d'une cause incurable ; les verges qui ne sont point perforées à leur extrémité, mais à la racine, à côté, par dessus, par dessous.

On demande si un eunuque peut être mariée. Cette question a été décidée par le Parlement au sujet de Denys Binet, qui quoiqu'eunuque vouloit épouser une fille qui en étoit amoureuse. Les parens de part & d'autre y consentoient, il y avoit un contrat de mariage passé devant Notaires, & pour parvenir au mariage, ils avoient prié le

est une des plus fortes causes de la stérilité (*l*). Il y a des femmes qui ont toujours, ou presque

Curé de publier les bans ; mais il en fit refus, sur ce que par notoriété publique Denys Binet étoit estimé eunuque : il avoit fait assigner le Curé, pour voir dire qu'il seroit tenu de célébrer le mariage : & Binet, pardevant le Juge des lieux, n'étant point disconvenu de son impuissance, on l'avoit mis sur sa demande hors de Cour. L'eunuque en avoit interjetté appel, & la fille étoit intervenante ; néanmoins on confirma la Sentence.

(*l*) L'absence des régles qui n'ont jamais paru dans une femme, la rend ordinairement stérile ; je dis ordinairement, car il peut se faire que des femmes conçoivent sans avoir jamais eu leurs menstrues. Mauriceau dit que si la femme n'a pas cette évacuation assez abondante, comme quand elle vient dans un âge avancé, elle devient stérile, d'autant que ce sang doit servir de nourriture au fœtus, qui est dans le sein de sa mere ; pareillement si l'évacuation est trop abondante, la femme ne peut être féconde, parce qu'elle est trop foible & que la matrice en est refroidie. Il y a néanmoins quelques femmes qui en vuident en deux ou trois jours plus que d'autres ne font en huit. Il doit couler peu à peu sans interruption & non tout-à-coup ; car les grandes & subites évacuations font grande dissipation des esprits qui sont nécessaires en quantité pour la génération ; au lieu que l'interruption de cette évacuation nous signifie quelqu'empêchement à la nature, ou quelque vice & mauvaise disposition de la matrice.

Les causes de la stérilité procédent ou de l'âge ou de la mauvaise habitude du corps, ou de la mauvaise conformation des parties naturelles: 1°, une femme trop jeune ou trop veille, n'a point d'enfant. On peut dire la même chose des femmes étiques, fébricitantes, valétudinaires. On peut quelquefois remédier à ces dernières causes, en purifiant la masse du sang, en détournant les humeurs impures qui abreuvent la matrice, soit par les injections convenables faites dans cette partie ; par des bains, par l'usage des eaux minérales & d'autres remédes capables de détruire les causes de stérilité.

Il y a encore des causes de stérilité au vagin ou à la matrice, qui empêchent l'introduction de la verge ; comme quand le vagin est trop étroit ou entièrement bouché ; quand l'orifice interne de la matrice est comprimé ou mal situé ; quand l'os pubis est trop déprimé & rétréci en dehors ; quand les os des cuisses sont contournés en dedans & extrêmement serrés l'un contre l'autre ; quand le clitoris est trop long & trop gros.

Si le vagin est trop étroit,

toujours cet écoulement, de ſorte que la matrice étant trop relâchée ne ſçauroit retenir la ſemence. D'autres au contraire ſont toujours privées de ce

comme par quelque cicatrice ſurvenue à la ſuite de quelque déchirement ou de quelque ulcère, Mauriceau dit qu'on doit tâcher de le relâcher avec des graiſſes & des huiles émollientes. Mais quelquefois le vagin eſt rempli de tant de chairs ſuperflues, que ce conduit eſt preſque tout-à-fait bouché; cette chair baveuſe devient ſolide & très-difficile à détruire.

Si les deux côtés du vagin ulcèrés ſont réunis, Mauriceau conſeille de les ſéparer avec un biſtouri ou autre inſtrument, ſelon que le cas le requiert, ayant ſoin d'empêcher par des linges interpoſés qu'ils ne puiſſent ſe joindre.

Si la vulve ou l'entrée extérieure de la matrice n'étoient pas percés il faudra les ouvrir, dit le même Auteur, en faiſant une inciſion longitudinale : il rapporte qu'une fille âgée de 17 ans, avoit une tumeur plus groſſe que le poing qui lui ſortoit hors de la vulve, & qu'on prenoit pour une deſcente de matrice. Cette tumeur groſſiſſoit de tems en tems, lorſque la nature faiſoit effort pour ſe décharger du ſang menſtruel; car ce ſang rempliſſant tout le col de la matrice & ne trouvant aucune iſſue, pouſſoit ainſi en dehors depuis deux ans une membrane charnue, aſſez épaiſſe, dont la vulve de cette fille étoit entièrement recouverte. Or, cette vulve n'étoit perforée que du ſeul conduit de l'urine, ſitué à l'ordinaire. M. Mauriceau fit une ſimple ouverture longitudinale au milieu de cette tumeur, à l'endroit où la nature avoit manqué d'ouvrir la partie extérieure : il en ſortit auſſi-tôt près de trois livres de ſang groſſier & d'un noir verdâtre. Après quoi il mit dans cette ouverture une tente de plomb cannulée de la groſſeur du doigt, qu'il laiſſa durant huit ou dix jours. Au bout de ce tems cette fille fut entièrement guérie & délivrée de beaucoup d'accidens fâcheux que ce ſang retenu cauſoit, & par cette opération il la rétablit en parfaite ſanté, & la rendit propre à la génération. On lit une ſemblable Obſervation dans les *Ephémerides d'Allemagne*, *Déc. 2, an. 3*, *Obſ. 151*. Camérarius, dans le même Journal, *Cent. 9 & 10*, *Obſ. 73*, rapporte l'hiſtoire d'une femme du peuple, qui étoit imperforée dès ſa naiſſance. Comme cela lui cauſoit de fâcheux ſymptômes, on entreprit de la guérir : on dilata avec un tuyau de plomb le paſſage de la vulve, qu'on avoit ouverte auparavant avec un trois-quart; on y mit enſuite des tentes, pour dilater davantage : on réïtéra l'inciſion & on parvint à pénétrer dans le vagin. Il en ſortit beaucoup de ſang & on empêcha la réunion.

On lit dans l'*Hiſtoire de*

flux menstruel, sont toujours valétudinaires & d'une constitution cacochyme.

Troisièmement. Le bon sens seul persuade assez qu'un vice de conformation est un obstacle invincible à la fécondité, à moins qu'il ne se puisse rétablir par la Chirurgie.

Quatrièmement. Il est nécessaire que les parties des deux sexes aient une juste proportion entr'elles.

Cinquièmement. La stérilité consiste tellement dans la différence des tempéramens, qu'il n'y a aucun sujet qui ne l'éprouve; aussi voit-on des femmes qui n'ont jamais eu d'enfans & qui deviennent fécondes en changeant d'air ou de nourriture, ou dans un second mariage.

l'Académie Royale des Sciences 1704, pag. 26. l'ouverture du cadavre d'une femme de 50 ans, qui avoit été tuée d'un coup d'arme à feu; elle n'avoit point eu d'enfans pendant neuf ans qu'elle avoit été mariée. On lui trouva l'orifice intérieur de la matrice fermé par la membrane qui tapisse intérieurement le vagin, & cette membrane y étoit aussi adhérente qu'à la superficie, elle étoit seulement percée de deux petits trous d'un quart de ligne de diamétre.

Les nouvelles de la République des Lettres 1686 Nov. pag. 1262, font mention d'une femme d'environ 30 ans, dont le col de la matrice ou le vagin étoit bouché par des carnosités, survenues à la suite d'un accouchement fâcheux. Cette femme étant devenue veuve épousa un jeune homme de 24 ans, & devint grosse, sans avoir pu consommer le mariage. Se trouvant dans cet état, elle consulta un Chirurgien qui la visita. Il apperçut à cette partie seulement un petit conduit, où l'on ne pouvoit introduire le moindre stylet: il n'étoit pas vis-à-vis celui du vagin, mais il étoit situé du côté droit à la racine de la lèvre un peu au-dessus des nymphes; ce passage si étroit est une preuve qu'il n'y a eu que l'esprit séminal qui ait pu parvenir à la matrice. Le Chirurgien croyoit qu'une incision seule suffiroit pour en lever l'obstacle; mais l'incision faite laissa voir que le reste du vagin étoit bouché: on fit une seconde opération, & l'on remit le reste au tems de l'accouchement, qui arriva trois semaines après; alors on fit la dernière incision avec tout le succès possible: la femme fut délivrée heureusement & l'enfant nâquit en vie; mais comme l'accouchement étoit prématuré, l'enfant mourut le même jour.

OBSERVATION PREMIÈRE

Cause de Stérilité de la part du Mari.

Le 22 Février 1687, un Particulier me vint trouver pour sçavoir si je ne pourrois pas lui donner quelque remede qui eût la vertu de lui faire consommer le mariage, ce qu'il n'avoit pû faire depuis plusieurs années qu'il étoit marié. L'érection ne se faisoit chez lui qu'imparfaitement, & finissoit trop promptement.

Je lui conseillai la bonne nourriture & l'usage du vin avec médiocrité, mais pourtant un peu plus amplement qu'à son ordinaire, & dans ses alimens quelques épiceries, l'usage du celleri, & enfin tout ce qui pouvoit contribuer à l'augmentation de la chaleur & des esprits. Voyant que le long usage de ces alimens n'apportoit aucun changement, je lui fis observer un régime opposé, le tout fort inutilement, la nature n'ayant pû recouvrer aucune vigueur, ce qui a été la véritable cause de la stérilité de sa femme.

OBSERVATION II.

Défaut irréparable du côté du Mari.

Un jeune homme dont la femme avoit eu plusieurs enfans, tomba dans un accident pour lequel il me consulta dans le mois de Mars de l'année 1694, qui étoit que depuis environ deux années, toutes les fois que le désir d'approcher sa femme l'occupoit, l'érection & l'éjaculation se faisoit si brusquement qu'il lui étoit impossible d'avoir le tems d'accomplir l'introduction, ce qui le privoit d'avoir des enfans, & comme il ne lui en restoit qu'un seul de plu-

ſieurs qu'il avoit eus, il étoit dans une vraie crainte de s'en voir privé.

Je tâchai par les remedes rafraîchiſſans & le régime exact de diminuer ce grand feu qui paroiſſoit dominer chez lui avec excès, en le faiſant uſer de ptiſanne avec l'avoine, la racine de guimauve & le nénuphar; en lui faiſant prendre des potions avec l'eau de nénuphar & de plantin, les yeux d'écreviſſes & le ſyrop de nénuphar, quelques grains de ſel de Saturne, l'eau de caſſe dans le petit lait, avec le ſyrop de violettes, le ris en ſoupe, & en bouillie, & je lui conſeillai de ne boire à ſes repas que peu ou point de vin, de s'abſtenir des ragoûts & de toutes ſortes d'épiceries. L'uſage de ces choſes long-tems obſervé, apporta du changement à ſon état, & rétablit à peu près le défaut que ſouffroit la nature; malgré ce changement avantageux ſa femme eſt demeurée ſtérile, quoique fort jeune, & que les remedes euſſent redonné au mari l'intromiſſion à l'ordinaire.

RÉFLEXION.

Ces deux Obſervations font voir que la cauſe de la ſtérilité abſolue de la première venoit de la part du mari, ainſi que celle qui étoit ſurvenue à la ſeconde, parce que deux mouvemens eſſentiels à l'acte génératif ne ſe faiſant qu'imparfaitement, il n'étoit pas poſſible que la génération s'enſuivît.

L'art peut quelquefois rétablir le défaut que ſouffre la nature, mais en ces deux occaſions tout ce que j'ai recherché & inventé a été ſans ſuccès, puiſque l'une n'a jamais eu d'enfans, & que l'autre n'en a pas eu depuis que ſon mari a ſouffert cet accident.

L'on voit aſſez que mes indications étoient juſtes, puiſqu'au premier je cherchois par un ſecours extérieur à animer les eſprits & à en augmenter la force & la quantité, juſques à me ſervir même des remédes, qui par une qualité prétendue ſpécifique, cauſent une irritation aux parties pour les rendre capables de l'action à laquelle

elles ſont deſtinées. Voyant enſuite que l'effet ne répondoit pas à mon attente, j'uſai de remédes oppoſés, c'eſt-à-dire, de rafraîchiſſans & d'adouciſſans, dont le ſuccès ne fut pas plus avantageux.

L'autre tout au contraire paroiſſant abonder en eſprits & en ſucs, qui devoient être d'une nature âcre & piquante, toute mon attention fut d'en diminuer la quantité & d'en adoucir la qualité, par les alimens & médicamens propres à produire ces deux effets, mais qui n'en eurent qu'un très-médiocre. Ce qui fait bien voir que la ſtérilité de ces deux femmes n'a été cauſée que par l'impuiſſance de leurs maris, & qu'il eſt rare que l'art puiſſe rétablir la nature, quand elle manque en cette occaſion.

OBSERVATION III.

Défaut par la groſſeur de la verge.

Dans le mois de Mai de l'année 1693, deux femmes & leurs maris me conſultèrent; ils ne pouvoient conſommer le mariage par la diſproportion de leurs parties génitales. Ils venoient à moi pour ſçavoir ſi je ne pourrois pas y apporter quelque remede. Je viſitai les uns & les autres, & n'y ayant trouvé d'autres obſtacles que la groſſeur exceſſive de la verge, je conſeillai à ces femmes de tremper leurs mains dans l'huile, ou de les enduire de graiſſe, puis introduire deux doigts dans le vagin, puis trois à meſure qu'il deviendroit plus large. Par ce moyen les mariés vinrent à bout de remplir leur vûe, & les femmes devinrent fécondes.

OBSERVATION IV.

Verge trop groſſe. Paraphymoſis.

Le 7 Juin de l'année 1699, un jeune homme fort & vigoureux trouva un oſtacle de même nature lorſqu'il vit ſa femme pour la premiere fois; mais

ayant forcé l'obſtacle, il ſortit de l'action avec un paraphymoſis qui lui couta plus de peine dans la ſuite que ſa victoire ne lui avoit donné de plaiſir. Il vint me trouver trois jours après, triſte & dolent; je le guéris ſans inciſion, & je lui conſeillai, dans la crainte d'une récidive, de frayer le paſſage par le même moyen que j'avois enſeigné à ces deux femmes dont je viens de parler.

OBSERVATION V.

Flux des mois trop médiocre ou trop exceſſif, cauſe de ſtérilité.

Dans le mois de Novembre 1688, je fus conſulté par deux femmes qui n'avoient point eu d'enfans après pluſieurs années de mariage. Je leur demandai ſi la nature n'étoit point trop prodigue, ou ſi elle ne s'oublioit point dans l'écoulement de leurs menſtrues, & s'il ſe faiſoit dans un tems juſte & précis.

L'une me dit qu'elle n'avoit pas eu ſes regles depuis plus de ſept années, & l'autre que tous les quinze jours elle les avoit avec tant d'abondance, qu'elles la mettoient quelquefois en état de tout craindre pour ſa vie. Je conſeillai à celle-ci un régime très-exact, un grand repos, & l'abſtinence de tous les alimens qui étoient capables d'augmenter l'abondance du ſang & des eſprits, & de la beaucoup échauffer, comme étoient le vin & toutes les liqueurs fermentées, auſſi-bien que les violens exercices; & à l'autre, outre le régime particulier & l'uſage des remedes généraux, les bains & les eaux minérales. Elles ſont toutes deux devenues fécondes.

OBSERVATION VI.

Convenance des tempéramens, néceſſaire pour la fécondité.

La femme d'un Marchand de cette Ville, & celle d'un Maître Sellier, avoient eu toutes deux des enfans: le mari de la Marchande mourut, auſſi-bien que la femme du Sellier. Ce Sellier épouſa cette veuve, & en vingt-cinq années de mariage ils n'eurent point d'enfans. Le Sellier après ce tems-là étant devenu veuf, épouſa en troiſièmes nôces une jeune femme que j'ai accouchée deux fois.

Deux Gentilshommes de cette Ville avoient épouſé chacun une jeune femme, qui eurent toutes deux des enfans. Le mari de l'une & la femme de l'autre étant venus à mourir, il ſe fit un ſecond mariage du Gentilhomme & de la Dame veuve, dont le plus vieux des deux n'avoit pas atteint l'âge de vingt-cinq ans; néanmoins ils n'ont point eu d'enfans depuis plus de vingt-cinq années qu'ils ſont enſemble, & n'en auront point ſuivant toutes les apparences; je dis ſuivant les apparences, parce que l'âge trop avancé m'eſt en quelque façon garand de ce que j'avance. Le grand feu de la jeuneſſe n'eſt pas un moindre obſtacle à la fécondité que l'âge trop avancé, ce qui ne m'eſt que trop facile à juſtifier par la quantité de femmes que j'ai accouchées pour la premiere fois après huit, dix, douze, quinze & dix-huit années de mariage; comme auſſi d'autres, après avoir eu un ou deux enfans avant l'âge de vingt-cinq ans, n'en ont pas depuis, quoiqu'elles jouiſſent, auſſi-bien que leurs maris, d'une ſanté très-parfaite.

RÉFLEXION.

Ces Obſervations ſe juſtifient tellement d'elles-mêmes, qu'il ne paroît pas qu'elles doivent laiſſer la moindre difficulté, d'autant plus que l'expérience les confirme journellement ; car y a-t-il rien de plus probable que les différens tempéramens des perſonnes engagées dans ces deux mariages, ont été la cauſe de leur ſtérilité : puiſque tant les uns que les autres avoient donné des preuves de leur puiſſance, par les enfans qu'ils avoient eus de leurs premiers mariages : & qu'enfin il ne faut point ſe récrier ſur la fécondité de quelques jeunes femmes, parce qu'elles ont un ou deux enfans dès les premières années de leur mariage, ni juger une femme ſtérile, juſqu'à ce qu'elle ait atteint un certain âge, après lequel il n'y a plus de génération à eſpérer, qui eſt le tems de la ſuppreſſion des menſtrues, ſans néanmoins pouvoir fixer le tems de cette ſuppreſſion dans l'ordre naturel, puiſque j'ai vû ceſſer cette évacuation aux unes dès l'âge de trente-cinq ans, & que je l'ai vû continuer à d'autres fort régulièrement juſqu'à cinquante-quatre.

CHAPITRE V.

De la Conception.

POUR traiter cette matière après tant de grands Hommes (*m*) qui ont parlé ſi ſçavament de la Conception, il faudroit, n'ayant rien à y ajouter de

(*m*) Il n'y a peut-être pas de queſtions anatomiques qui aient été tant agitées que celles qui concernent la génération, & il n'y en a point ſur leſquelles les Phyſiciens ſoient moins d'accord. Les Anciens croïoient qu'elle étoit entiérement due au mêlange des deux liqueurs ſéminales du mâle & de la fémelle : les Phyſiciens modernes ont adopté une autre idée : ſelon eux, les fémelles vivipares portent des œufs comme les ovipares : ces œufs placés près de l'extrémité des cornes de la ma-

nouveau que je fusse en état de juger laquelle est la plus vrai-semblable des trois opinions; sçavoir si

trice, y tombent, dès qu'ils ont été fécondés par la liqueur séminale du mâle, ils s'y développent, & enfin le petit animal parvenu au point de pouvoir subsister de lui-même, perce ses enveloppes, sort de la matrice & paroît au jour, tel est en général le systême des œufs, systême qui paroissoit confirmé par les Observations de plusieurs célébres Anatomistes, qui ont vû, ou qui ont cru voir des espèces d'œufs dans l'endroit où on les suppose, & remarquer les cicatrices des ouvertures par lesquelles ils s'étoient échappés dans les fémelles qui avoient porté.

Lewenhoeck admet le systême des œufs; mais il y en joint un autre plus singulier; il prétend que l'œuf existant dans la fémelle ne contient point le germe du petit animal, mais que ce même petit animal existe tout vivant dans la liqueur séminale du mâle: il a effectivement vû au microscope un nombre prodigieux de petits animaux vivans, nâgeant dans cette liqueur, différens suivant les différentes espèces d'animaux, & toujours les mêmes dans la même espèce. Dans cette idée les œufs de la fémelle ne servent que de receptacle à ces petits animaux: ceux qui sont assez heureux pour se loger dans la cicatricule d'un de ces œufs, y trouvent ce qui est nécessaire pour vivre jusqu'à ce qu'ils viennent à la lumière, au lieu que ceux à qui ce secours manque, périssent incontestablement.

Dans ce systême comme dans les autres, la génération humaine se fait comme dans les autres animaux par le moyen des deux sexes. L'un & l'autre fournissent une matière absolument nécessaire à la conception. Celle que fournit le mâle est une portion extraite du sang des artères & du suc des nerfs travaillée dans une longue suite de vaisseaux fins & délicats des testicules. C'est dans cette matière que sont contenus ces petits animaux qui sont faits comme des vers. Ces vers que le microscope fait voir dans l'homme, ont la tête grosse & le corps très-délié. Ceux des bêtes ont la tête plus petite & le ventre plus gros. Les uns & les autres sont dans un mouvement très-actif.

La matière que fournit la femme, sont des corps membraneux, faits en forme de petits sacs, remplis d'une liqueur qui s'épaissit aisément, on leur a donné le nom d'œufs: il y a dessus un point blanchâtre, presque imperceptible, qu'on nomme *cicatricule*; c'est une espèce de cellule propre à recevoir quelqu'un des vermisseaux contenus dans la semence du mâle. Elle est faite de manière à n'en recevoir qu'un seul; car si elle en recevoit deux, il en vient un *monstre*.

Le microscope fait appercevoir, quand l'œuf a été

c'eſt l'action propre de la matrice dans laquelle les ſemences de l'homme & de la femme ſont reçues, ou

fécondé, un petit animal dans la cicatricule, qu'on n'apperçoit pas, quand il n'eſt pas fécondé.

Mais pour entendre comment ces petits animaux rejoignent l'œuf, il faut ſavoir que ces petites *bulles* ou *œufs*, qui tiennent par leur calice aux extrémités des petits vaiſſeaux ne ſont guère ſenſibles qu'après l'âge convenable ; ils ſe tuméfient à la copulation inſenſiblement, deviennent peu à peu & de plus en plus tranſparens, ſépaiſſiſſent dans leurs membranes, élevent la membrane de l'ovaire, la diſtendent, la dilatent tellement en forme de papille, qu'ils paroiſſent ſuſpendus à leur pédoncule, s'en ſéparent & rompent la membrane de l'ovaire. D'un autre côté, les trompes irritées par l'aiguillon de l'amour, ſe roidiſſent, embraſſent les ovaires avec leurs franges, les compriment, dilatent leur orifice, & déterminent l'œuf dans leur cavité.

La ſemence de l'homme qui fourmille de petits animaux, eſt éjaculée avec impétuoſité dans la matrice, & va à la rencontre de l'œuf, ſoit dans les ovaires, ſoit dans les trompes, ſoit dans la matrice. Quand ces petits animaux ſe ſont introduits dans l'œuf, ils s'attachent par la queue aux membranes de la Cellule. Cette queue eſt un cordon compoſé de pluſieurs petits tuyaux, qui ſont déja le cordon ombilical de l'enfant, & par leſquels les ſucs nourriciers ſont portés de l'animal à l'œuf & de l'œuf à l'animal. Dans ce commerce réciproque l'animal & l'œuf ne font qu'un ſeul corps qui, lorſqu'il eſt dans la matrice, s'y attache par l'endroit qui le lioit à l'ovaire ; puis par le moyen du cordon ombilicale & des petites bouches du placenta, le fœtus toujours contenu dans l'œuf tire ſa nourriture des vaiſſeaux de la matrice. L'animal nourri alors de nouveaux ſucs, ſe développe de plus en plus, & bien-tôt après n'eſt plus un ver, pendant que l'œuf de ſon côté forme le placenta.

Quand l'œuf eſt attaché à la matrice, il en devient membre nouveau : le placenta qui eſt uni aux parois de cette partie communique par ſes veines capillaires avec les artères capillaires de la matrice, de ſorte que le ſang pouſſé par la contraction du cœur de la mere & par celle des artères juſqu'aux dernières extrémités des artères capillaires de l'*utérus*, entre dans les racines capillaires des veines du placenta, & il paſſe au fœtus qu'il développe & qu'il nourrit au moyen du cordon ombilical.

Des expériences ayant rendu le ſyſtème des œufs ſuſpects à M. de Buffon, il a voulu examiner ſi les femelles n'avoit pas, comme les mâles, une liqueur ſéminale, capable de contribuer à

l'œuf rendu prolifique par la ſemence de l'homme, développé dans la matrice ; ou enfin ce ver qui

la génération, un grand nombre d'expériences qu'il a faites l'en a convaincu. On ne peu douter (*Eſſ. ſur la man. de perfect. l'eſp. hum. t. 1. p. 153.*) depuis les découvertes microſcopiques de M. de Buffon, que les ſemences des individus mâles & fémelles ne ſoient formées de particules organiques ſemblables à l'animal d'où elles viennent ; que ce ne ſoit un extrait de tout ſon corps, qu'elles ne contiennent en abregé une infinité de parties propres à former un individu ſemblable, & que cette liqueur prolifique qui ſe ſépare de la lymphe, ne charie avec elle des petits modéles de parties les plus éloignées & les plus intimes du corps.

Auſſi-tôt que la ſemence du mâle a rencontré dans la matrice celle de la fémelle, les particules organiques dont elle eſt chargée, ſe marient, s'agitent avec une rapidité étonnante. Les étuys qui contiennent les ſpirales, ſe dilatent, s'ouvrent & continuent leur mouvement d'oſcillation, juſqu'à ce qu'ils aient trouvé les ſpirales des mêmes parties organiques de la femme. Il n'eſt pas poſſible que cette union ſe faſſe & que ces ſpirales s'uniſſent mutuellement, a moins qu'elles n'aient rencontré les vraies ſpirales propres à les engréner ; car elles ſont repouſſées par leur mouvement d'oſcillation, juſqu'à ce qu'elles ſe préſentent de façon à s'emboëter les unes dans les autres. Ainſi les parties de la tête de la femme, ne pourront s'engréner que dans les parties de la tête de l'homme, celles du cœur de la femme ne pourront s'engréner que dans les parties du cœur de l'homme ; celles du cœur de la femme ſeront repouſſées par leur action continuelle, juſqu'à ce qu'elles aient trouvé celles du cœur de l'homme, auxquelles elles s'attacheront. Chaque partie ſe rangera donc dans l'ordre convenable, qui eſt celui, qu'elles occupoient auparavant dans l'animal ; puiſque par ſa ſtructure particulière elle ne peut ſe ranger ailleurs.

Si ce ſont des particules organiques du mâle qui s'uniſſent les premières : il naîtra un enfant mâle, & s'il arrive le contraire, ce ſera une fémelle.

Voici comme on peut rendre raiſon dans ce ſyſtème de certains vices héréditaires qui ſe perpétuent. On voit des familles de louches, de borgnes, de boiteux : ſans doute le pere ou la mere qui ſont affligés de ces défauts, n'ont que des parties organiques contrefaites incapables de produire une bonne organiſation ; ſi la mere eſt boiteuſe, les particules organiques de ſes hanches étant mal conformées, ne pourront pas s'engréner, comme il faut, avec celles du pere, qui ſont dans leur état naturel.

fait

fait partie de ceux dont quelques-uns croyent que la semence de l'homme est composée, laquelle étant reçue

Ceux qui admettent le mêlange de deux semences qui se forment du sang, disent que toutes les parties du corps fournissent également leur contingent, pour en former un corps semblable à celui qu'elles composent.

C'est sur ce principe, dit *M. de la Motte*, *Dissert. sur la génér. p. 70.* qu'on prétend qu'un homme qui auroit un bras ou une jambe coupée, devroit par-conséquent engendrer un enfant avec la même difformité, aussi-bien qu'un boiteux, un borgne, ou un bossu. Mais cette difficulté est des plus faciles à lever. Pour cet effet il n'y a qu'à faire réflexion que les vaisseaux se distribuent également dans leur bifurcation à une jambe ou à un bras coupé, comme à l'autre qui subsiste, & qu'ils portent de même le sang & la nourriture; mais que se trouvant une écluse que forme la cicatrice du moignon, ce sang sembleroit être forcé de retourner plus vîte que celui de la jambe qui subsiste, & n'ayant par-conséquent pas tant besoin de nourriture que l'autre, il se trouveroit qu'au-lieu de faire une jambe de moins, il devroit au contraire fournir de la matière pour en faire une plus forte, & ainsi du bras: ensorte que, s'il manque un bras, un pied, une main, les deux bras, les deux jambes en tout ou en partie, les doigts, une portion de la tête, comme la partie supérieure du crâne, les yeux, le nez, la bouche, le verge, les testicules, le fondement clos, ce n'est pas qu'il manque une pareille partie au pere ni à la mere; mais cela est arrivé par un défaut de semence qui a péché dans sa quantité.

On doit remarquer ce qui est rapporté dans *l'Histoire de l'Académie des Sciences 1679, page 279*, sur une pensée nouvelle proposée par M. Pérault à la fin de son Traité sur la méchanique des animaux: la génération n'est pas une production, mais un développement de petits animaux de toutes espèces déja tout formés, & répandus dans tout l'Univers. Car le moyen de comprendre qu'une liqueur, quelle qu'elle soit, & quelque fermentation qu'on y suppose, vienne jamais à former un corps organisé, ou qu'un si prodigieux nombre de parties différentes aient une si prodigieuse quantité d'arrangemens si nécessaires, & si indispensables? On ne sçauroit comprendre, même de la manière imparfaite, dont nous le comprenons, ce que c'est que la machine d'un animal, & ne pas comprendre cette impossibilité. On conçoit plus facilement, à la faveur de la divisibilité infinie de la matière, que de petits animaux, trop petits pour se laisser appercevoir aux plus fins microscopes, déja organisés, du moins quant à la disposition de leurs parties principales, & cepen-

dans la matrice, & rampant sur la surface de cet œuf fécond qui y est descendu, après s'être détaché de l'ovaire, & dont ce prétendu ver, après avoir si admirablement bien trouvé le trou de cet œuf, s'y est niché & en a interdit l'entrée aux autres vers, par le moyen de cette valvule qui se trouve à l'ouverture de ce trou, qu'il bouche de sa queue avec une adresse tout-à-fait surprenante; sçavoir, dis-je, de laquelle de ces trois manieres, dont on explique la conception, la génération résulte, puisque chacune de ces opinions a ses Sectateurs & ses Partisans.

Mais quand je serois assez heureux pour lever toutes ces difficultés, ce ne seroit que pour un tems, peut-être bien court, à l'exemple de ceux qui se sont les premiers expliqués sur les principes de notre conception, & qui se sont soutenus par des raisons si fortes, qu'il sembloit que les siecles à venir n'y pourroient donner aucune atteinte; c'est néanmoins sur quoi il ne faut pas compter, puisqu'une opinion n'a pas paru plutôt affermie, qu'une autre qui vient à la combattre, se trouve, malgré sa nouveauté, bien-tôt applaudie par le plus grand nombre des Sectateurs.

1°. M. Harvée dit qu'il n'a pas trouvé d'œuf dans aucune femme pendant le premier mois de de sa grossesse, mais qu'après ce tems-là il en a trouvé un gros comme celui d'un Faisan. 2° Qu'il

dant sans vie, incapables, à cause de leur extrême petitesse, de toutes les fonctions qui appartiennent aux animaux, n'attendent que quelque liqueur assez subtile qui s'insinue dans leurs pores, & commence à étendre leur volume, après quoi le développement continue & se perfectionne toujours. Cette liqueur, qui, pour ainsi dire, est la clef propre à ouvrir des machines si déliées, est avec sa fermentation qui lui est nécessaire, la seule chose que les animaux contribuent à la production de leurs pareils. La formation de la machine est un ouvrage trop merveilleux pour ne pas partir immédiatement du Créateur.

a trouvé au ſecond mois des œufs plus gros qu'au précédent. 3°. Qu'à cinquante jours il trouva l'œuf gros comme celui d'une poule. 4°. Que l'on n'apperçoit point de placenta au fœtus de trois mois. 5°. Qu'au quatrième mois cet œuf eſt gros comme celui d'une autruche.

M. Kerkring parle tout autrement, car il dit avoir trouvé un œuf dans la matrice d'une femme, quatre jours après la conception, gros comme une ceriſe noire, dans lequel l'on voyoit déja les linéamens d'un Embryon : il dit auſſi en avoir vû un de quinze jours auquel on voyoit le nez, les yeux, les oreilles, les bras & les jambes. Il aſſure avoir vû la tête à un autre de trois ſemaines, qui n'étoit qu'une veſſie pleine de ſang & d'eſprits ; les bras, les mains & les doigts étoient diſtinctement formés, & les côtes toutes cartilagineuſes : que dans un autre d'un mois qui étoit animé, les os étoient déja formés en pluſieurs endroits, & que ceux des clavicules, des focilles, des hanches, des côtes & des bras, étoient auſſi formés & articulés ; & qu'enfin dans un autre de ſix ſemaines, il avoit vû la machoire inférieure compoſée de ſix os, qui n'en font qu'un après la naiſſance ; que les clavicules étoient aſſez ſolides : après quoi M. Bourdon conclut que ces obſervations s'accordent mieux avec l'expérience, que celles de M. Harvée ; pourquoi je ſuis perſuadé que cet Anatomiſte ne décide pas plus judicieuſement de la quantité, qualité, uſages, ſituation & connexion des parties, que la génération du fœtus ; car à moins que d'avoir autant de foi aux fables, que de ſoumiſſion aux autorités, après toutes réflexions faites, il n'eſt pas facile à comprendre comment des hommes auſſi éclairés ont pû dire de telles abſurdités.

Quelles preuves M. Kerkring peut-il avoir,

que l'œuf de la femme est gros comme une cerise noire le quatrième jour, & que les linéamens d'un Embryon y sont si bien marqués, que l'on distingue dans la tête un commencement des principaux organes, & que dans un autre de trois semaines la tête n'étoit qu'une vessie pleine de sang & d'esprits? Ces linéamens, au lieu de se former, se sont donc effacés? mais sans s'arrêter à faire valoir cette contradiction, y a-t-il homme au monde qui puisse justifier ce que ces Auteurs disent, à moins que d'avoir une quantité de sujets féminins à leur disposition, qu'ils puissent ouvrir les uns après les autres, pour prouver ce qu'ils avancent avec tant de sécurité, qu'il semble qu'on ne puisse le révoquer en doute sans s'être livré à la prévention la plus obstinée? 1°. M. Harvée peut-il dire avec vrai-semblance qu'il n'a pas trouvé d'œuf dans aucune femme pendant le premier mois, & que celui qu'il dit avoir trouvé après ce tems-là, qui étoit gros comme celui d'un Faisan, a pû être imperceptible jusqu'à ce qu'il eût acquis ce point de grosseur, ayant atteint ce volume tout à coup? 2°. M. H. manque à une circonstance essentielle en cet endroit, ne décidant pas précisément du tems où il a fait cette remarque, sçavoir si c'est dans le commencement, au milieu, ou à la fin du second mois; car du commencement à la fin du second mois, la chose peut beaucoup changer, mais comme il parle 3°. de celui de cinquante jours, où il trouva l'œuf gros comme celui d'une poule, cela doit faire entendre que c'est du commencement du second mois qu'il a voulu parler: or quel changement peut-il y avoir à cet œuf de la fin du premier mois au commencement du second? 4°. Et quand M. H. veut persuader, en parlant de la formation du fœtus, qu'on n'apperçoit presque point de placenta à un fœtus de

trois mois, cela fait voir qu'il n'en juge que comme les aveugles font des couleurs, puiſque l'expérience m'a juſtifié pluſieurs fois le contraire ; j'ai trouvé le placenta à des enfans de trois mois, grand comme le fond de la main, & d'une épaiſſeur aſſez conſidérable, mais beaucoup plus membraneux que charnu. 5°. Je ne vois pas que cet Auteur parle plus juſte au quatrième mois qu'au premier, quand il compare la groſſeur d'un enfant de cet âge dans ſes membranes avec ſes eaux & ſon arriere-faix, à celle d'un œuf d'autruche, cela eſt ſi éloigné de la vérité, qu'il ne mérite pas d'être réfuté.

Mais pour faire voir que ce ne ſont que des idées que ces Auteurs ont eues, quoiqu'ils les débitent comme autant de faits conſtans, c'eſt qu'il eſt moralement impoſſible d'aſſurer du tems qu'une femme eſt groſſe, & ce que j'avance eſt ſi véritable que du nombre infini de femmes que j'ai accouchées depuis près de trente années, je n'en ai jamais vû qu'une qui m'ait dit préciſément le jour qu'elle accoucheroit, & qui ne ſe trompa que de douze heures. Les choſes étant ainſi, comment ces Auteurs peuvent-ils parler ſi déciſivement, puiſque l'on ne trouvera rien dans les Livres de Meſſieurs Peu & M. qui détruiſent ce que j'avance ; & s'il y avoit là-deſſus une entière certitude, les Dames qui ſont éloignées de cette Ville me feroient-elles venir trois ſemaines, un mois, cinq, ſix & ſept ſemaines avant que d'accoucher ? Ne ſeroit-ce pas aſſez que de m'avoir ſeulement quelques jours plutôt que celui où elles croyent avoir beſoin de moi ? Mais non, le jour de leur groſſeſſe eſt trop incertain, & il n'y en a preſque aucune qui ſoit juſte ſur cet article, ignorant toutes également le jour qu'elles ſont devenues groſſes S'il étoit auſſi facile à un ſçavant homme de decider juſte ſur la

génération & ſur la formation du fœtus, comme des principes actifs & paſſifs qui compoſent les mixtes, ces Meſſieurs auroient été en droit de prétendre de ne s'y pouvoir tromper; mais la choſe eſt bien différente, une analiſe chymique ſe peut faire aſſis devant ſon feu, en voyant brûler les bois dont on ſe chauffe; mais ils rendroient auſſi-tôt raiſon du flux & du reflux de la mer, que de la véritable maniere dont ſe fait la conception; au ſurplus, comme c'eſt une choſe qui n'eſt fondée que ſur le raiſonnement, chacun eſt en droit de dire ce qu'il en penſe.

L'idée que nous a donné M. Andry, de la génération & de la formation du fœtus, par le moyen du ver, a auſſi ſes partiſans; rien n'eſt mieux inventé ni mieux ſuivi; la vrai-ſemblance y regne, & la penſée en eſt ingénieuſe; mais comme elle a des raiſons qui la favoriſent, elle a auſſi ſes difficultés: car ſuppoſé que ce ver ait l'intelligence que ſon Auteur lui donne, ce ne doit être que pour un tems bien court, & non pour quatre mois, comme il le dit, parce que la matrice laiſſe ordinairement échapper cette matière prétendue vermineuſe, à chaque fois qu'elle la reçoit; ſi elle agiſſoit autrement elle ſeroit continuellement remplie de ſemence, ou, ſelon cet Auteur, d'une fourmilliere de vers, dont les femmes ſeroient ſans ceſſe tourmentées & expoſées à de continuelles démangeaiſons, vapeurs & ſuffocations de matrice; ce qui feroit qu'aucune femme ne vivroit en repos; & c'eſt ce que l'expérience ne juſtifie pas, puiſqu'au contraire, une fille qui ſouffre quelques-uns de ces accidens, en eſt ſouvent guérie par l'uſage du mariage.

Ce ſeroit encore une néceſſité abſolue, pour ſoutenir ce ſentiment, que l'Auteur ôtât à la matrice la chaleur & l'humidité qui lui ſont ordinai-

res, & qui ſont les ſeules cauſes de corruption; ſans quoi cette multitude de vers n'y pourroient ſubſiſter ſans y cauſer la pourriture, & l'œuf ne pourroit s'y conſerver pendant ce long eſpace de temps, ou bien il faudroit que M. Andry fit faire journellement à la femme l'évacuation de ſes œufs, comme fait la poule, qui eſt une choſe auſſi difficile à expliquer que la première; car s'il eſt vrai, comme les partiſans des œufs le diſent, que l'œuf n'eſt rendu fécond que par la ſemence de l'homme, & au tems du coït, ce qu'ils ſoutiennent par des enfans qu'ils diſent avoir été engendrés dans la trompe, qui eſt le conduit par où l'œuf eſt porté dans la matrice, lorſque l'œuf y trouve un obſtacle qui l'empêche de deſcendre dans la cavité de ce viſcere, c'eſt une néceſſité que cet œuf reſte pendant trois ou quatre mois dans la matrice avec ces vers pour faire cette génération, & qu'il y en ait un nombre conſidérable auſſi-bien que des vers; car ſi ces œufs n'y ſont pas dès ce temps-là, il faut qu'ils y ſoient deſcendus depuis la mort du mari, & que la préſence de l'homme ne ſoit par conſéquent point néceſſaire pour le rendre prolifique, non plus que pour l'y faire tomber, & qu'il y en ait toûjours de cette eſpèce; ce qui ne ſe peut faire ſans qu'à l'exemple des poules, les femmes, les veuves, & même les filles, ne les mettent bas journellement; mais ces œufs qui doivent être très-petits, ſe perdent, ſe diſſipent & échappent tellement à la connoiſſance de celles qui les rendent, que dans la quantité de femmes, de veuves & de filles que je vois tous les jours, il n'y en a aucune qui s'en apperçoive; ce que l'on ne peut pas dire de la ſemence tant de l'un que de l'autre ſexe, qui s'écoule ſenſiblement: aſſez d'exemples, tant criminels qu'involontaires, dans les pollutions nocturnes, le prouvent évi-

demment ; mais encore plus dans le mariage, lorſqu'après l'action du coït la femme laiſſe échapper involontairement tout ce qu'elle a reçu, comme ce qu'elle a donné, ſi ce n'eſt lorſqu'elle reſte groſſe ; car alors rien ne s'en échappe pour l'ordinaire, ce qui fait que la matrice ſe trouve ſi agréablement ſurpriſe, qu'il ſe fait chez elle une agitation, au moyen de laquelle toutes les parties de la femme ſe ſentent émues ; après quoi la femme ne manque pas de ſouffrir plus ou moins les accidens que cauſent la groſſeſſe, à moins que quelque choſe d'extraordinaire n'en interrompe le cours ; il s'enſuivroit l'écoulement des matières reſtées dans la matrice, mais dont elle ſe vuideroit, & qu'au cas qu'il en reſtât quelque portion, elle ſeroit regardée comme un corps étranger, qui donneroit occaſion à des accidens d'autant plus fâcheux, que la corruption que cauſeroit ce corps étranger, ſeroit conſidérable, & la femme en ſeroit tourmentée, juſqu'à ce que la matrice ſe fût abſolument vuidée.

Cela étant ſuppoſé comme une vérité inconteſtable, où M. Andry placera-t-il ces vers & ces œufs, pour reſter pendant un tems infini dans une partie, non-ſeulement très-ſuſceptible de corruption, mais encore qui ſe vuide tous les mois, & qui ne peut rien ſouffrir chez elle, que la matière qui eſt deſtinée à la génération, comme on l'apperçoit, ſinon dans les premiers jours, au moins un mois, ainſi qu'il eſt rapporté dans les ſignes de la groſſeſſe, & non après quatre mois, ſans que la femme juſqu'à ce tems-là ne s'apperçoive de rien, comme l'avance M. Andry.

Ce qui me fait dire que l'invention toute belle & ingénieuſe qu'elle eſt, donneroit occaſion à de dangereuſes conſéquences, ſi elle prouvoit

qu'une veuve peut devenir groſſe des propres œuvres de ſon mari, quatre mois après ſa mort, conſéquence qui ſeroit extrêmement préjudiciable aux héritiers d'un homme mort ſans enfans, & donneroit une libre carrière à l'impudicité d'une veuve, pour peu qu'elle y eût de diſpoſition, & loin de donner une idée juſte des raiſons qui font qu'une femme accouche à dix, onze, douze, & même juſqu'à treize mois, auſſi-bien qu'à neuf, à huit & à ſept, elle jetteroit les eſprits dans une étrange confuſion, de voir une veuve pendant quatre mois après la mort de ſon mari, ſans reſſentir aucun des accidens que cauſe la groſſeſſe, & après un conſidérable eſpace de tems, aſſez long pour ſentir les mouvemens d'un enfant, & être aſſûré de ſa vie, commencer ſeulement à s'appercevoir d'être groſſe, ce ſeroit un contre-tems qu'une honnête femme ne pourroit ſoûtenir, ſans ſouffrir une peine mortelle, quoiqu'elle ne pût non plus s'en diſpenſer que la plus débauchée.

Quand j'ai dit que le terme de neuf mois eſt le plus ordinaire, je n'ai pas prétendu dire que la groſſeſſe ne puiſſe aller au-delà ; mais les Obſervations que je rapporte, prouvent ſuffiſamment que les femmes qui ont paſſé ce terme, ont ſçû être groſſes dès le premier mois, ce qui a été juſtifié par les mouvemens de l'enfant plus ou moins forts, mais continuellement redoublés, & capables de faire juger non-ſeulement qu'elles ne ſe ſont pas trompées dans le tems qu'elles ſe ſont crues groſſes, mais auſſi ſur le tems que leur enfant a commencé de ſe faire ſentir, qui eſt pour l'ordinaire, depuis quarante jours juſqu'à quatre ou cinq mois, comme je le fais voir dans mes Obſervations......... où j'en rapporte depuis ſept mois juſqu'à treize, ne trouvant pas plus

de difficulté à comprendre qu'une femme peut auſſi-bien être groſſe treize mois, comme dix, ſans qu'il ſoit néceſſaire de faire de nouveaux raiſonnemens pour le prouver.

Un enfant peut prendre plus ou moins de nourriture dans le ſein de la mere, & n'être pas plus en état de naître à treize mois, pour s'y être peu nourri, qu'un autre qui aura pris une plus ample nourriture, le ſera à neuf; comme auſſi être auſſi fort & vigoureux à ſept & demi, & à huit mois, qu'un autre le ſera à neuf. L'exemple de celui qui a une mauvaiſe nourrice, & qui n'eſt ni plus grand ni plus fort à un an, qu'un autre qui en aura une bonne, le ſera à trois ou quatre mois, ne vérifie-t-il pas ce que j'avance, puiſqu'il eſt infiniment plus aiſé de juger de l'état de celui-ci que l'on voit journellement, que de l'autre, que l'on ne voit point, & dont la cauſe de ſon retardement à paroître au jour ne ſe fait pas connoître aiſément; & qui nonobſtant ſon long ſéjour dans la matrice, ne vient ni plus gros ni plus fort, que celui qui vient à neuf mois, puiſqu'il n'y a eu que ce défaut de perfection, qui ait cauſé ſon retardement; la même raiſon faiſant que celui qui ſe trouve aſſez parfait & bien nourri, vient à huit mois.

La ſeule pratique m'a fourni aſſez d'exemples pour ſoûtenir ce que je dis, l'on n'y voit rien que de fort naturel, ce qui doit lever tout ſcrupule à ceux qui ſeroient intéreſſés à cet événement; mais je crois qu'il n'en ſeroit pas de même à l'égard de quelqu'un des fauteurs de ce ver, qui ſeroit marié, s'il trouvoit au retour d'un voyage de treize mois ſon épouſe dans le travail de l'accouchement: je doute que ſa nouvelle opinion le tranquilliſât ſur cet article, & qu'il ſe perſuadât ſans peine que ce ver auroit rôdé quatre

mois au-tour de l'œuf, avant que d'avoir trouvé le trou pour se nicher, & être la cause de la génération de cet enfant; & que son épouse ne fût pas bien intriguée, si après avoir passé quatre mois sans se soupçonner grosse, elle se sentoit après ce long espace de tems les accidens de la grossesse : Ne seroit-elle pas en droit de faire en elle-même ce raisonnement : comment se peut-il faire que sans avoir connu d'homme depuis quatre mois, je ne commence qu'à sentir les incommodités de la grossesse ? Quoique sa conscience ne lui reprochât rien, son honneur auroit beaucoup à souffrir, & quoi qu'en puissent dire les Partisans de ce ver, ce seroit tout ce qu'ils pourroient faire que de sauver les apparences, & de faire taire les médisans.

Quelque juste que M[r] M. parle de la conception, de la génération, de la formation, & de l'accroissement du fœtus, il s'y trouve aussi des difficultés, quoiqu'on ne puisse rien trouver de plus satisfaisant que ce que cet Auteur en dit; car outre qu'il rapporte tout ce que les Anciens & les plus célébres Auteurs ont avancé pour le prouver, tout ce qu'il allégue a tant de rapport avec la raison & l'expérience, qu'on ne peut trop y applaudir; & loin de nous faire venir d'une autre manière ni par un autre canal, que nos Anciens, il puise notre origine dans la même source, & il admet le même moyen qui leur a paru le plus probable, à la différence de ceux qui établissent les principes de notre génération sur une matière si fragile, qu'elle n'est appuyée sur rien de solide. Eh de quelle utilité sont ces nouveautés, quand elles sont si mal appuiées, qu'elle se détruisent d'elles-mêmes, puisque celles-ci, toutes anciennes, naturelles & vrai-semblables qu'elles sont, trouvent aussi leurs difficultés : car pour que l'assemblage

& l'union de deux ſemences ſe faſſe dans la matrice, c'eſt une néceſſité qu'il y ait une voie libre & ſenſible, pour que celle de l'homme y ſoit portée, ſans qu'il ſe trouve rien qui puiſſe empêcher leur union, & quoique l'introduction du membre viril, l'éjaculation, & la réception de la ſemence ſoient des choſes eſſentiellement néceſſaires, pour que la génération ſe faſſe, il s'eſt néanmoins trouvé pluſieurs femmes & filles qui ſont devenues groſſes, ſans que cette introduction ſe ſoit faite, mais ſeulement l'éjaculation à l'entrée de la vulve. Ce qui n'a pas empêché que la ſemence de l'homme n'eût été reçue dans la matrice qui s'étoit approchée pour la recevoir; ce qui s'eſt exécuté par le merveilleux mouvement dont cette partie ſe trouve agitée, lorſque l'imagination de la femme eſt fortement frappée du deſir qu'elle a de l'union.

Ce que j'avance eſt une vérité inconteſtable, prouvée par Meſſieurs Pigrai, Peu, Mauriceau, & pluſieurs autres, ſans néanmoins qu'aucun de ces Auteurs diſent avoir vû comme moi des femmes, devenues groſſes, quoiqu'elles euſſent une cohérance dans le vagin, qui n'y laiſſoit aucun paſſage ſenſible, qui marquoit la ſuite d'un accouchement laborieux, qui avoit donné lieu à une ſemblable cicatrice, ce qui n'a pourtant pas empêché ces femmes de devenir groſſes; j'en ai accouché pluſieurs de cette eſpèce, comme je le rapporte dans mes Obſervations, où j'allégue auſſi les raiſons que jai trouvées les plus plauſibles pour expliquer ces faits particuliers, & la manière dont ces générations ont pû ſe faire; ce qui ne perſuade pas qu'il ſoit abſolument néceſſaire que la ſemence y ſoit portée en ſon entier pour l'acte génératif, puiſque tous ceux qui ſont de cette opinion, ſuppoſent la voie libre, pour

que la semence soit reçue dans la matrice, laquelle suivant son admirable mouvement, s'avance & se recule, se dilate, & se resserre, en sorte que la chose s'exécute suivant le dessein de la nature ; qualités que l'on ne peut donner à une cicatrice, qui, n'ayant dans sa composition ni fibres ni nerfs, est par-conséquent privée de tout sentiment & mouvement ; ce qui fait voir que les parties spiritueuses de la semence ont trouvé les moyens de pénétrer jusqu'au dedans de la matrice, pour se joindre à la semence de la femme par des ouvertures qui sont échappées à ma connoissance, ne doutant pas qu'il n'y en eût de véritables, puisque leurs ordinaires couloient, tant aux unes qu'aux autres, fort exactement tous les mois ; mais que ces ouvertures n'étant pas assez considerables pour permettre le passage au corps de la semence dans son entier, on doit se persuader que les parties spiritueuses qu'elle contient, ont été suffisantes pour produire cet effet.

L'on m'objectera peut-être ce que je rapporte dans plusieurs Observations...... où je dis que j'ai accouché des femmes dont les enfans n'étoient pas plus gros que des mouches à miel, des frelons, des hanetons, & des souris écorchées, avec une certaine quantité d'eaux, proportionnées à la grosseur de ces fœtus, ou embryons, enveloppés dans des membranes de la grosseur des plus petits œufs de poule, jusqu'aux plus gros, & même de dinde, tels qu'on les trouve dans le corps de ces volatiles, avant qu'ils ayent des coquilles ; que toutes ces Observations sont autant de preuves évidentes, que ces générations se sont faites par le moyen d'autant de petits œufs, qui ont grossi à proportion du tems qu'ils ont été dans la matrice, rien n'étant plus facile à se persuader, par l'exemple continuel

que nous voyons des volatiles, mais ſur tout des poules, qui eſt une comparaiſon très-vulgaire; puiſque perſonne n'ignore que leurs œufs, de très-petits qu'ils ſont d'abord, groſſiſſent à meſure qu'ils approchent de leur perfection, & deviennent enfin tout ſemblables à ceux qui ſe trouvent chez la femme, à meſure que l'enfant renfermé dans cet œuf, prend ſon accroiſſement.

Mais je réponds que ſi cette raiſon prouve quelque choſe, c'eſt plutôt en faveur du mêlange des deux ſemences reçues dans la matrice, qu'en faveur de l'œuf. Car on a lieu de croire que ces ſemences y étant reçûes, le corps membraneux, auquel on donne le nom d'œuf, s'y forme de la même manière qu'il arrive dans la formation du kiſte d'une loupe, à la différence que l'un ſe peut beaucoup mieux faire que l'autre, en ce que la matrice a un vuide qui renferme beaucoup de chaleur, & qui recevant la ſemence, ſert, pour ainſi dire, de moule & de première cauſe à ce corps membraneux; d'où s'enſuit cette figure d'œuf. Mais bien mieux qu'une petite loupe, parce que plus l'œuf approche de ſa perfection, & moins il eſt attaché dans le corps de la poule, & la loupe au contraire, eſt de plus en plus attachée à la partie où elle prend ſa naiſſance, ſa forme & ſon accroiſſement, par un ou pluſieurs vaiſſeaux qui s'y diſtribuent de la partie où elle eſt attachée; ils ſont peu conſidérables dans ſon commencement, mais ils groſſiſſent à proportion qu'elle augmente, comme fait ce prétendu œuf dans le fond de la matrice; il y eſt attaché de la même manière, & ſon attache devient auſſi plus conſidérable à meſure qu'il groſſit, ce qui ſe prouve par la perte de ſang qui ſuit ſon détachement, laquelle eſt plus ou moins violente, ſuivant la cauſe qui la produit: & en effet y

a-t-il rien qui approche plus de la figure d'un œuf sans coquille qu'une loupe ? Celles qui se forment à la tête sont seules capables de prouver ce que je dis, sans qu'il soit nécessaire de parler de celles qui viennent en toutes les autres parties du corps ; l'on en trouvera de toutes sortes de grosseur, depuis celle d'une noisette jusqu'à celle de deux poings, & même d'infiniment plus grosses, remplies de différentes matières, elles sont toutes renfermées dans un Kyste ou corps membraneux, de la même manière que l'enfant l'est dans ses membranes, depuis le jour qu'il est conçu, jusqu'à son entière perfection : cependant, ces loupes ne sont pas produites par des œufs, quoiqu'elles en ayent la figure, quand la loupe n'a ni matière ni lieu désigné de la nature, si ce n'est celui du pur hazard, qui néanmoins se peut trouver en toutes les parties du corps, sans qu'aucune en soit exempte : elle s'y fait elle-même sa place, elle y reçoit sa matière, elle y forme ses membranes, & elle s'y grossit, jusqu'à ce qu'elle soit interrompue dans son action, comme, je le ferai voir dans des Observations de Chirurgie, n'en parlant en cet endroit qu'à l'occasion du rapport que je trouve, entre la formation du fœtus du corps ; puisque rien n'approche plus de la vraie grossesse que la fausse, soit à l'occasion d'une môle ou d'un faux germe, & qu'il y a moins de différence entre la loupe & cette fausse grossesse, qu'il n'y en a entre cette fausse grossesse & la vraie.

Ce qui me persuade d'autant plus, que c'est de l'assemblage des deux semences que résulte la conception, ainsi que l'explique Mr M. sans que je croie néanmoins qu'il soit nécessaire que la semence de l'homme y entre toute entière, mais seulement sa partie la plus spiritueuse, & que

par cette même raiſon une femme peut concevoir un ſecond & même un troiſième enfant, quelques jours après en avoir conçu un premier, parce que la matrice n'eſt point encore fermée ſi exactement, que cette partie ſubtile n'y puiſſe pénétrer, ce qui n'arrive plus dans la ſuite, après que cette clôture eſt exactement faite, auſſi-bien qu'elle en peut concevoir deux, trois, & même d'avantage d'une ſeule fois.

Ces opinions ſi différentes ſur la génération & la formation du fœtus, montrent aſſez la difficulté qu'il y a de rien dire de certain ſur cette matière, ſans que j'allégue d'autres raiſons pour perſuader cette vérité, quoiqu'en apparence elle ſoit infiniment plus facile à expliquer, que le tems auquel l'ame y eſt introduite. Mr M. a cherché tous les moyens d'éclaircir cette difficulté, il rapporte même tous les ſentimens des plus célébres Auteurs qui ont écrit ſur ce ſujet, & dit enſuite le ſien, qui eſt tel, qu'il croit que dès le premier jour de la conception des ſemences, l'ame eſt introduite au corps du fœtus, qui ſuivant ſon opinion, eſt entièrement formé dès ce tems-là, immédiatement après que toutes les particules des deux ſemences reçûes dans la matrice, ayant été agitées par un mouvement inteſtin, les plus nobles ſe ſont aſſemblées & concentrées au milieu de leur maſſe liquide, pour en former, comme dans un point, le petit embryon, qui pour lors n'eſt pas plus gros qu'un grain de millet, & eſt preſque imperceptible par ſa petiteſſe. Il dit enſuite qu'il eſt très-perſuadé que ſon opinion ne répugne pas aux Myſtères de la Foi, & que bien loin qu'elle ſoit d'une dangereuſe conſéquence, il ſeroit au contraire très-utile au Public que tout le monde en fût auſſi perſuadé qu'il l'eſt lui-même : ſi cela étoit, continue-t-il, beaucoup

coup de femmes auroient horreur de ſe faire avorter comme elles font ſans ſcrupule, dès le premier mois de leur groſſeſſe, dans la penſée qu'elles ont de ne pas faire un grand mal, parce qu'elles s'imaginent ſe procurer ſeulement un écoulement des ſimples ſemences reçues & aſſemblées, & non pas l'avortement d'un enfant qu'elles font ainſi miſérablement périr.

Mais cet excellent Auteur ne pouvant pas plus ſe fixer en cette occaſion qu'en quantité d'autres, quoique de moindre conſéquence, il commence le ſeptième Chapitre de ſon premier Livre par dire que ſi les Médecins, les Chirurgiens, & les Sages-Femmes, ont beſoin d'une grande prudence pour aſſûrer qu'une femme eſt groſſe, ou qu'elle ne l'eſt pas, & d'une véritable ou d'une fauſſe groſſeſſe, elle ne leur eſt pas moins néceſſaire pour juger de combien elle la peut être, afin qu'elles puiſſent être aſſûrées ſi l'enfant a vie ou s'il ne l'a pas encore; ce qui eſt de très-grande conſidération : car ſi la femme groſſe avorte pour avoir été bleſſée, celui qui l'a frappée mérite la mort, ſi ſon enfant étoit vivant; ſinon, il doit être ſeulement condamné à une amende pécuniaire.

Comment un Auteur du mérite de Mr M. peut-il parler de la ſorte, après la déciſion qu'il vient de donner au Chapitre précédent? car en ſuivant ce principe, la femme eſt groſſe, ou elle ne l'eſt pas; ſi elle eſt groſſe, il eſt ſûr ſelon ſon opinion, que l'enfant eſt vivant, & que celui qui l'aura bleſſée, en cas que l'avortement s'enſuive, eſt coupable d'homicide, ſuppoſé qu'elle ſoit groſſe d'enfant, ce qui ſe connoîtra par la ſortie de l'embryon ou du faux germe.

(*n*) Les Auteurs ne s'accordent pas ſur le tems que le

Pour parler juste sur le tems (*n*) que l'ame existe dans le corps du fœtus, peut-on rien trouver qui l'explique plus précisément que ce qui est rapporté dans le deuxième Chapitre de la Genèse, verset septième, où il est dit que le Seigneur forma l'homme du limon de la terre, & répandit sur son visage un souffle de vie, & que l'homme devint vivant & animé : ce qui se peut parfaitement bien entendre de l'homme en général, qui, à l'exemple du limon de la terre, est engendré des parties des deux semences les plus propres à cet effet, & qu'incessamment après cette

fœtus est animé. C'est un nœud gordien des plus difficile à développer, dit *M. Mauriceau, Traité des Acc. t. 1. p. 83.* que de connoître en quel tems & comment l'ame est introduite au corps de l'enfant : plusieurs croient que c'est au commencement de la génération, & qu'elle est même dans les semences conçues, néanmoins avec cette distinction, qu'elle n'est encore qu'en puissance dans les semences, & seulement en effet, quand le corps de l'enfant est entièrement formé. Quelques-uns ont dit qu'elle étoit réellement & actuellement dans les semences, & qu'elle étoit elle-même l'architecte de son domicile, qu'elle formoit dans la génération. *Hippocrate* a été de ce dernier sentiment, comme il le déclare au livre de la diète : *Si quis non credat animam animæ misceri, demens est.* Mais on ne sauroit admettre de pareils sentimens, sans rendre l'ame de l'homme corporelle & semblable à celle des bêtes. Néanmoins je crois que dès le premier jour de la conception des semences, l'ame est introduite au corps du petit fœtus, qui, suivant mon opinion, est entièrement formé dès ce tems, immédiatement après que toutes les particules des deux semences conçues ayant été agitées par un mouvement divin, les plus nobles se sont assemblées & concentrées au milieu de leur masse liquide, pour en former, comme dans un point, le petit embryon, qui est presque imperceptible. Il y en a qui fixent le tems que le fœtus est animé à trente jours ; d'autres vont jusqu'à deux ou trois mois ; mais suivant notre principe, dit *M. Dionis, Accouch. p. 98.* elle doit y arriver plutôt, qui est dans le tems que le cœur & les vaisseaux sont disposés à commencer le mouvement circulaire du sang : ce seroit en vain que la nature auroit fabriqué un corps plein d'organes & de ressorts, si l'ame n'y entroit point.

formation, le Seigneur répand ſur lui ce ſouffle de vie, en ſorte qu'il eſt dès-lors vivant & animé, ce qui donne lieu de croire que le plus petit fœtus, fut-il même imperceptible à nos yeux, eſt vivant, dès le moment que l'on peut concevoir qu'il eſt formé, parce qu'il n'eſt pas poſſible que l'on puiſſe être perſuadé qu'un enfant ſoit formé, ſans être convaincu qu'il eſt vivant.

Ce ſentiment très-conforme aux myſtères de notre Foi, fait voir que l'ame, loin d'être l'architecte de ſon domicile, comme le veulent Hippocrate & Tertulien, n'eſt reçue dans le corps qu'après qu'il eſt formé.

Cette idée ne répond pas bien à celle que M. Andry a eue de la génération du fœtus, qu'il fait naître d'un de ces vers qui font partie de ceux dont la ſemence de l'homme doit être toute remplie, & qui s'inſinue dans l'œuf de la femme, &c.

Mais comme ce raiſonnement, qui n'eſt qu'une bagatelle dans le ſens que cet Auteur le propoſe, pourroit devenir ſérieux en cette occaſion, puiſque ce feroit dire que l'ame eſt dans la ſemence, & que cette opinion eſt condamnée, comme contraire à la foi; je me contente d'avoir fait voir les dangereuſes conſéquences qu'elle pourroit cauſer dans de certaines conjonctures, ſi elle étoit ſuivie, ſur-tout à l'égard de la groſſeſſe d'une veuve, après la mort de ſon mari, &c.

Il y a d'autres Médecins qui ſont d'un ſentiment ſi oppoſé à ceux-ci, qu'ils doutent, ou plutôt qu'ils ne croyent pas que l'enfant ait vie juſqu'à ce qu'il manifeſte ſes mouvemens au ventre de ſa mere, mouvemens dont quantité de femmes ne s'apperçoivent que quand elles ſont groſſes de quatre mois & demi; ce qui leur perſuade que c'eſt en ce tems-là que l'enfant commence à avoir

la vie, & ce qui leur donner lieu d'agir ſur ce principe avec beaucoup de ſûreté en bien des occaſions, qui ne laiſſeroient pas des conſciences timorées dans l'état d'une parfaite quiétude.

OBSERVATION VII.

Le 18 Février de l'année 1699., on me pria d'aller voir une Dame à dix lieues d'ici, qui étoit très-indiſpoſée, & groſſe de trois à quatre mois, où je trouvai deux Médecins qui avoient auſſi été mandés pour le même ſujet; l'un des deux avoit toute la réputation poſſible, ſans avoir d'autre étude en fait de Médecine, ſinon une routine babillarde, que les connoiſſeurs n'entendoient que peu ou point; néanmoins il falloit applaudir en ce lieu-là, ſi l'on vouloit y faire ſa cour. Je trouvai qu'il le prenoit ſur un ton bien haut, & qu'il ordonnoit hardiment des remédes un peu violens, ſe fondant ſur ce que la Dame n'étant groſſe que de trois mois, il n'y avoit encore rien à craindre pour l'enfant; ce que l'on ne pouvoit pas faire, ſi l'on attendoit davantage, en ce que l'enfant ſeroit animé & vivant, ce qui pour lors ſuſpendroit, ſelon lui, l'uſage des remédes pendant le reſte du tems de la groſſeſſe, dans la crainte d'avancer l'accouchement, dont s'enſuivroit la perte d'une ame.

L'autre Médecin, qui en ſavoit beaucoup plus que ce premier, n'oſoit affirmer ſans crainte de répréhenſion, qu'un enfant de trois mois étoit ſûrement vivant; mais moi, qui étoit encore plus convaincu de cette vérité que ce dernier, par quantité d'expériences, & qui étoit perſuadé que l'enfant eſt vivant auſſi-tôt qu'il eſt formé, je ſoutins ſi bien ma thèſe, & prouvai mon ſentiment par de ſi fortes raiſons, que ce grand Mé-

decin n'eut point de réplique à y faire, & qu'il conſentit que cette Dame prendroit ce qu'elle trouveroit de ſon goût, pendant le reſte de ſa groſſeſſe, dans l'eſpérance, comme je le diſois, qu'avec le tems & à meſure qu'elle avanceroit, les choſes pourroient changer, de manière qu'elle ſe trouveroit peut-être dans un meilleur état; ce qui arriva comme je l'avois prévû.

J'étois prié d'aller accoucher cette Dame dans le tems qu'elle croyoit en avoir beſoin, mais elle accoucha ſans mon ſecours, avec toute la facilité poſſible, trois ſemaines plutôt qu'elle ne l'eſpéroit, d'un enfant qui ſe portoit à merveille; elle étoit groſſe par-conſéquent de plus de quatre mois, lorſqu'elle ne le croyoit être que de trois & demi au plus, tems qui n'auroit point empêché cet illuſtre Médecin de mettre tout en uſage pour faire avancer l'accouchement de cette Dame, s'il en eût été le maître, dans la penſée que l'enfant n'étoit pas vivant, qu'il n'eût quatre mois & demi, ſentiment tout opposé au précédent.

Je ne me ſerois pas cru obligé de parler ſur cette matière, ſi dans le deſſein que je me ſuis propoſé de traiter des accouchemens, elle ne m'avoit paru abſolument néceſſaire pour donner une juſte idée de la groſſeſſe dont elle eſt la baſe & le fondement. De manière que par la conception il faut entendre le mêlange des deux ſemences, le développement de l'œuf, ou enfin l'effet du ver dans la matrice, d'où s'enſuit la génération, qui eſt le commencement de la groſſeſſe.



CHAPITRE VI.

De la Grossesse, & combien il y en a de sortes.

IL y a de trois sortes de grossesses ; la *naturelle*, celle *qui est contre nature*, & *la fausse*. La naturelle est celle où la femme est grosse d'un ou de plusieurs enfans : la grossesse contre nature, est celle où la nature, au lieu d'engendrer son semblable, dégénére & produit une masse informe, comme un faux germe ou une môle ; ou des eaux, des vents, ou d'autres corps étrangers : & la fausse grossesse est lorsque la femme se croit certainement grosse & qu'elle ne l'est pas. Quoique ces trois sortes de grossesses ayent des signes assez semblables dans leurs commencemens, la longue expérience peut dans la suite en faire connoître la différence ; mais jamais si certainement que les plus anciens Médecins, ni par-conséquent les plus habiles Chirurgiens, ne s'y trompent quelquefois & ne tombent dans des fautes dont ils ont lieu de se repentir, comme tous les Auteurs qui ont écrit des Accouchemens en conviennent. Ce qui m'a toûjours fait prendre de grandes précautions, quand j'ai été obligé de traiter quelque femme dont la maladie avoit quelque rapport à la grossesse, ou lorsque pour des raisons particulières, jai été obligé de décider si une femme étoit grosse ou non, & si c'étoit d'une vraie grossesse, d'une fausse, ou d'une grossesse contre nature.

Quoique la grossesse contre nature & la fausse ne soient pas sans difficulté, aussi-bien que la vraie ; cependant comme dans les deux premieres la main du Chirurgien est la moins nécessaire,

& que les femmes s'en délivrent pour l'ordinaire sans autres secours que celui de la nature, je commencerai à traiter de la grossesse contre nature, d'autant plus que la matière étant moins abondante, sera plutôt expédiée, & qu'il se trouvera plusieurs Observations dans la suite où je serai encore obligé d'en parler par occasion.

ARTICLE PREMIER.

De la Grossesse contre Nature.

COMME le plus beau & le meilleur froment semé dans la terre, produit quelquefois contre l'intention du laboureur, un mauvais grain, si cette terre n'est pas aussi-bien disposée qu'elle le doit être, de même quelque bien conditionnée que puisse être la semence de l'homme, étant reçue dans une matrice altérée par quelque cause que ce soit, elle produit une génération (*o*) toute

(*o*) Les œufs féconds, dit *M. Puzos*, *p. 25*, sont conduits dans la matrice : à dessein d'y former un fœtus par un développement & un accroissement gradués, mais il arrive quelquefois des malheurs dans l'ouvrage de la nature ; le germe suspendu dans le milieu de l'œuf, qui ne tire sa sève que d'un petit filet imperceptible, & qui n'est encore qu'une légére concrétion glaireuse, est souvent détruit, avant que d'avoir pris une forme arrêtée ; soit parce que la nourriture aura été interceptée, soit parce qu'elle y aura été conduite avec trop de vivacité. Les vaisseaux de transmission se rompant ou s'affaissant, le sang ne peut plus aller au lieu de sa destination, & le défaut de nourriture fait tomber le germe vrai dans une confusion, dans une division des parties intégrantes, & dans une destruction si parfaite, qu'on n'y retrouve plus rien. Quand ce désordre arrive dans les premiers momens, ou dans les premiers jours que l'œuf a été déposé dans la matrice, alors le vrai germe ou plutôt ce qui constituoit la forme d'œuf, change de figure & prend celle de faux germe ; ce qui étoit transparent devient charnu, parce que tout

autre que celle que la nature s'étoit proposée ; & au lieu d'engendrer son semblable, il n'en résulte qu'une masse informe, un corps liquide, ou enfin un vent, une fumée, ou quelqu'autre corps étranger.

Les signes (*p*) qui font connoître que la fem-

faux germe qu'il est, il tient encore au fond de la matrice ; il en tire une nourriture, qui ne pouvant plus se transmettre à ce qui devoit former le fœtus, se distribue dans les membranes. Cette augmentation de nourriture produit la dilatation des vaisseaux, l'épaississement des membranes, & l'accroissement d'un corps qui peut arriver à la grosseur d'un œuf de poule, dans l'espace de deux ou trois mois, qui est le tems le plus ordinaire de sa chute. On donne à ces productions irrégulières le nom de faux germe & de môles ; & M. de la Motte met dans la même classe les corps étrangers, comme les eaux & les vents.

(*p*) Il est essentiel de bien distinguer la vraie grossesse d'avec la grossesse contre nature, & il n'est pas aisé de le faire, sur-tout au commencement où les signes sont à peu près les mêmes. Entre ces signes celui qui fait le plus soupçonner la fausse grossesse, dit *M. Puzos, p. 204.* est l'écoulement de sang en petite quantité, sans que des chutes, des peurs, ou une maladie y aient eu part en aucune façon. Ce soupçon fondé peut approcher de la certitude, si pour le toucher on reconnoît que la matrice qui devroit déborder le pubis entre deux ou trois mois, se fait trop peu sentir & n'a pas le volume qu'elle devroit avoir dans la bonne grossesse à pareil terme. J'ai toujours regardé ces petites pertes, qui sont séreuses que sanguines, comme l'effet des efforts que faisoit la nature, pour se débarrasser d'un corps devenu étranger dans la matrice, par sa mauvaise conformation. Malgré les soupçons d'une fausse grossesse qui semble donner le droit de prendre les moyens qui sont propres à accélérer la sortie du faux germe ; on est obligé d'ordonner le repos & la saignée, parce que l'un & l'autre ne peuvent jamais nuire à la mauvaise grossesse, ni l'empêcher de venir au tems marqué pour son expulsion ; mais au cas qu'on se fût trompé, ces remédes deviennent très-nécessaires à la bonne ; & comme il y a beaucoup plus de bonnes grossesses que de mauvaises, il faut tendre à conserver un fruit, qui tombe toujours, s'il est mauvais, malgré les précautions, & qui peut rester, s'il est bon, avec un pareil secours. Ce qui peut achever de convaincre qu'une

me eſt groſſe d'un faux germe ou d'une môle, ſont les mêmes qui arrivent à celle qui eſt véritablement groſſe d'un enfant, comme ſont la ſuppreſſion des menſtrues, le dégoût, les nauſées, le vomiſſement, l'envie de choſes non accoûtumées, même ſouvent de choſes étrangeres, bizarres & mauvaiſes; les laſſitudes, avec douleur aux jambes, aux cuiſſes, & à la région des reins, groſſeur, bouffiſſure, & douleur aux mammelles, tous accidens communs, tant à l'une qu'à l'autre groſſeſſes, n'y ayant trouvé d'autre différence, ſinon que le ventre de la femme nouvellement groſſe d'enfant, s'applatit ſouvent juſqu'à la fin du ſecond mois, & que celui qui eſt occupé d'une groſſeſſe contre nature, commence dès le premier jour à groſſir & augmenter conſidérablement, juſqu'au deux ou troiſième mois, qui eſt le tems où les femmes s'en défont ordinairement, ſur-tout quand c'eſt un faux germe. Un plus long ſéjour devient ſouvent funeſte à la femme qui le porte, & qui ne s'en délivre qu'avec une perte de ſang, plus ou moins grande, & quelquefois ſi violente, que j'en ai vû réduites à la dernière extrémité, & dont il eſt à croire qu'elles ſeroient mortes, ſi je n'avois été à

femme a une mauvaiſe groſſeſſe, c'eſt lorſque depuis ſix ſemaines juſqu'à trois mois, il paroît tout à coup une abondance de ſang accompagnée de douleur de reins, d'iſſue de caillots & de péſanteurs ſur le ſiége. Comme ce tems eſt communément le plus ordinaire de la chute des mauvaiſes groſſeſſes ou faux germes, & que les remédes & les précautions priſes ci-devant n'ont pu conſolider les vaiſſeaux, ni empêcher qu'il n'y ait de tems en tems quelque écoulement de ſang; ſi alors ſans cauſe manifeſte, il ſe déclare une eſpèce de travail, on peut aſſûrer à une malade en pareil état, qu'elle n'eſt groſſe que d'un faux germe, dont il importe qu'elle ſoit débarraſſée plutôt que plus tard. On eſt confirmé dans le jugement qu'on a porté, ſi en touchant la malade, on trouve l'orifice aſſez ouvert, pour y introduire le bout du doigt, & pour y ſentir un corps mollaſſe.

portée de les secourir : ce qui même est arrivé quand j'ai été appellé trop tard. C'est ce que les Observations suivantes vont faire voir encore mieux que tout ce que je pourrois alléguer pour le prouver.

OBSERVATION VIII.

Madame la Comtesse de .... se croyant grosse de deux mois ou environ, sans faire d'attention à l'état où elle étoit, se mit d'une grande partie de chasse, avec quantité de Dames & de Cavaliers; à son retour elle fut surprise d'une légére perte de sang, qui augmenta d'une manière à faire tout craindre pour sa vie. Je fus mandé en diligence, & trouvai l'accident un peu calmé, & la Dame, quoique jeune, très-ferme & très-résolue; elle me dit qu'elle étoit grosse de deux mois & demi ou environ, & que c'étoit d'une môle. Surpris qu'une Dame si jeune me tînt un pareil langage, je lui demandai quelle assurance elle en pouvoit avoir. Elle me dit que pareille chose lui étant arrivé dans sa première grossesse au deuxième mois, qui étoit le tems qu'elle s'en étoit défaite, à la suite d'une perte de sang très-violente; qu'elle s'étoit trouvée très-grosse comme elle faisoit alors, & qu'ensuite étant devenue grosse d'un enfant, que son ventre avoit diminué pendant les deux premiers mois de sa véritable grossesse; que tout cela la persuadoit quelle étoit grosse d'une môle.

J'assurai cette Dame, qu'entre toutes les marques que nous pouvons avoir, pour juger de la vraie ou de la fausse grossesse, nous n'en avions point une plus sûre que celle qu'elle disoit; mais que comme l'on s'y pouvoit tromper, il étoit bon de se tenir en repos, & même de garder le lit : ce

qu'elle fit volontiers. Je proposai aussi la saignée, mais inutilement par la crainte qu'elle en avoit. Cette perte de sang alla tellement en diminuant, qu'après un séjour de trois jours que je fis auprès de la malade, je pris congé, & m'en retournai chez moi. Mais deux jours après les douleurs s'étant fait sentir de nouveau, & tourmentant la malade à l'excès, sans que la perte de sang eût changé de l'état où je l'avois laissée qui étoit, comme j'ai dit, de nulle conséquence, l'on me vint chercher avec autant d'empressement que la première fois; mais étant d'un autre côté à la campagne, éloigné de six grandes lieues de la maison où étoit la malade; quelque diligence que je pusse faire, je n'arrivai qu'une demie-heure après qu'elle se fût défaite une seconde fois d'une vraie môle. Les douleurs & la perte de sang s'arrêterent, nonobstant quoi elle passa une mauvaise nuit, & ne fut pas moins incommodée pendant huit jours, que si c'eût été une vraie grossesse, après quoi elle se tira heureusement d'affaire, au moyen des soins que j'y donnai jusqu'à parfaite guérison.

RÉFLEXION.

Cette partie de chasse, qui auroit été très-préjudiciable à cette Dame dans une vraie grossesse, fut un bonheur pour elle dans cette grossesse contre nature, puisqu'elle donna lieu au détachement de ce corps étranger dont l'issue lui fut très-avantageuse; au lieu que dans une vraie grossesse ce violent exercice auroit causé la perte de son enfant, & peut-être la sienne; ce qui fait voir qu'une femme en cet état doit s'abstenir des plaisirs qui la mettent elle-même, aussi-bien que son enfant, en danger de perdre la vie. Si la perte de sang eût été aussi violente que dans son commencement, & que j'eusse été aussi long-tems à me rendre auprès de la malade que je le fus cette seconde fois, elle auroit sans doute couru grand risque de sa vie, par la foiblesse où

ce premier accident l'avoit réduite. Mais ce faux germe avoit d'abord, ſelon toute apparence, été détaché en ſa plus grande partie, puiſque ce n'eſt qu'à l'occaſion de ce détachement que les vaiſſeaux s'ouvrent, & fourniſſent la perte de ſang, & qu'ils ne ſe referment entièrement qu'après que la matrice s'eſt déchargée de ce corps étranger, comme il eſt aiſé de le juger par le ſuintement ou la légere perte de ſang qui continua juſqu'à ce que les douleurs achevèrent de le détacher & aiderent la nature à s'en défaire ; deux choſes abſolument néceſſaires pour produire cet effet : parce que l'humidité que cauſe la perte de ſang en cette occaſion, produit le même avantage que font les eaux dans l'accouchement naturel, en rendant l'orifice intérieur de la matrice ſuſceptible de la dilatation convenable ; ſoit pour ſe décharger du faux germe par le ſecours des douleurs, quand la perte de ſang n'eſt que légére ou médiocre, comme il arriva à cette Dame : ou par celui du Chirurgien, quand elle eſt exceſſive, comme il ſe verra dans la ſuite.

Le faux germe n'eſt point enveloppé de membranes & n'a point d'eaux comme l'enfant, ni par-conſéquent d'arrière-faix. Il en fait lui-même l'office, & eſt de la même manière attaché à la matrice, d'où il tire ſa nourriture par le moyen des vaiſſeaux ; ce qui fait que quand il eſt entièrement ſorti, il n'y a plus rien à craindre.

OBSERVATION IX.

La femme d'un Officier de cette Ville que j'avois accouchée quatre fois, & groſſe pour la cinquième, d'environ trois mois, ſe ſentit tourmentée de douleurs vives, preſſantes, & redoublées, accompagnées d'une médiocre perte de ſang, ce qui l'obligea de m'envoyer chercher le 15 Novembre de l'année 1698. Elle me dit qu'elle étoit groſſe de trois mois, beaucoup plus qu'elle n'avoit coûtume de l'être à cinq, elle avoit ſouffert juſques-là beaucoup plus d'incommodités que dans ſes groſſeſſes précédentes, & qu'actuellement elle reſſentoit des douleurs violentes ſem-

blables à celles qu'elle souffroit pour accoucher, accompagnées d'une médiocre perte de sang, dont elle craignoit fort la suite. J'inférai tant par ce rapport, que par l'état présent où elle étoit, qu'un faux germe étoit l'unique cause qui pouvoit produire tous ces accidens. Je la touchai pour m'en instruire, & je trouvai l'orifice intérieur de la matrice assez dilâté pour laisser sortir ce sang, mais trop peu pour l'introduction de mon doigt; ce qui me fit temporiser, à quoi je me déterminai d'autant plus volontiers, qu'il n'y avoit rien qui m'obligeât à en user autrement. Pendant ce tems-là il survint des douleurs assez fortes pour procurer la sortie du faux germe, gros comme un petit œuf de poule. La perte de sang & les douleurs cessérent en même-tems, & la femme se porta bien presque dans le même jour.

RÉFLEXION.

Cette Observation fait bien voir que dans la grossesse contre nature, le ventre de la femme grossit beaucoup plus dès le commencement, que dans la vraie : que les accidens qui arrivent à une femme dans cette grossesse, sont beaucoup plus fâcheux, & qu'elle se défait pour l'ordinaire du faux germe depuis le second jusqu'au troisième mois, souvent sans aucun autre secours, que celui de la nature; mais jamais sans perte de sang (*p*),

(*p*) La nature expulse presque toujours le faux germe entre deux & trois mois de grossesse; la figure qu'il prend dans la matrice, y a beaucoup de part. C'est un corps dont le centre est très-gros à proportion de ses extrémités, sur-tout celle qui l'attache à la matrice; car il n'a d'adhérence avec elle que par le premier point de surface, que l'œuf entrant dans sa cavité, a présenté à l'embouchure de ses vaisseaux; de sorte que la base qui soûtient le faux germe, & qui le nourrit, se trouvant trop foible par le poids qu'il acquiert vers le terme de deux ou trois mois, ne peut plus long-tems résister; car ce pédicule n'est jamais guères plus gros, qu'un tuyau de

par la raiſon que j'ai dite dans l'Obſervation précédente, & que cette perte eſt plus ou moins grande ſuivant la nature du faux germe, & ſelon la quantité & la qualité des vaiſſeaux qui l'attachent à la matrice. Comme cet accident eſt fort commun, c'eſt aſſez de ces deux Obſervations, pour faire voir enſuite celles où la main du Chirurgien eſt abſolument néceſſaire.

OBSERVATION X.

Le 27 Juillet de l'année 1697, je fus mandé en grande diligence à la Paroiſſe de Varreville, à quatre lieues de ma demeure, pour ſecourir une Dame que j'avois accouchée pluſieurs fois, qui ſe mouroit d'une violente perte de ſang. En arrivant je trouvai la malade dans des foibleſſes à faire tout craindre pour ſa vie, par rapport à la quantité de ſang qu'elle avoit perdu. Elle me dit qu'elle ſe croyoit enceinte de deux mois & demi, qu'elle avoit été bien plus incommodée que dans le commencement de ſes autres groſſeſſes, & qu'elle étoit plus groſſe cette fois qu'elle n'avoit coûtume de l'être à cinq mois : ce qui me fit juger que c'étoit un faux germe. La Sage-Femme que je trouvai auprès d'elle, me voulut perſuader qu'elle en étoit défaite, & qu'il n'y

plume, pendant que la maſſe eſt ſouvent de la groſſeur d'un œuf de poule. Il n'eſt donc pas étonnant qu'au moindre effort ſon adhérence avec la matrice ſe rompe tout-à-coup. Cette rupture produit une hémorrhagie qui ne ceſſe que quand le corps étranger eſt ſorti, & qui en facilite elle-même la ſortie ; car le ſang qui coule en abondance relâche l'orifice de la matrice, & les caillots qui ſe forment à ſon embouchure, ſont comme autant de coins qui le forcent à ſe dilater pour donner paſſage au faux germe. Auſſi-tôt que la matrice ſe trouve un peu débarraſſée dans ſon fond, du volume qui l'empêchoit d'agir, elle travaille à ſe contracter & à chaſſer de plus en plus ce petit corps ſur l'orifice ; c'eſt ce qui occaſionne des douleurs, la dilatation graduée de la matrice & l'expulſion du faux germe.

avoit plus rien, m'ayant même fait voir deux de ces prétendues faux germes ſelon elle, qui étoient deux caillots de ſang qu'elle avoit ſoigneuſement gardés ; qui en avoient, à la vérité la reſſemblance ; mais qui ſe trouvérent bien différens dans l'examen & dans la démonſtration que je lui en fis, & même quand ç'auroit été deux faux germes, la perte de ſang n'étant pas arrêtée, c'étoit une preuve aſſûrée que la matrice étoit encore chargée de quelqu'autre corps étranger. Ce qui me fit mettre la Dame en ſituation dans ſon lit, que j'eus ſoin de faire bien garnir, ne pouvant pas la mettre ailleurs, dans le triſte état où elle étoit. J'introduiſis enſuite mon doigt dans le vagin, où je trouvai un corps molaſſe qui occupoit l'orifice intérieur de la matrice, lequel étoit aſſez dilaté pour permettre l'introduction de ce premier doigt ; mais ce doigt ne pouvant ſatisfaire ſeul à mon intention, j'y en joignis un ſecond, avec aſſez de peine, entre leſquels je pinçai ce petit corps, que j'attirai dehors tout entier, la perte de ſang s'arrêta auſſi-tôt, & la Dame étant fort jeune, fut bien-tôt rétablie.

RÉFLEXION.

Il ne faut pas ſe tromper en prenant des caillots de ſang qui ont ſéjourné quelque tems dans le vagin, & qui ont été lavés par des ſéroſités rouſſâtres qui exſudent de la matrice & qui s'étant endurcies dans le vagin ou dans le corps même de la matrice, ont acquis la figure d'une môle ou d'un faux germe ; il ne faut pas, dis-je, les prendre pour ce qu'ils ſemblent être à la première vue, l'ouverture ne pouvant même qu'à peine éclaircir ce doute, mais ſeulement la longue expérience, qui fait auſſi connoître que tant que la perte de ſang continue, le corps étranger ne s'eſt point vuidé ; & même quand ce ſeroit un faux germe, ſi la perte de ſang ſubſiſte, c'eſt une marque qu'il n'eſt qu'en partie

sorti (r), ou qu'il y en a encore un autre, comme la suite le va faire voir.

OBSERVATION XI.

La femme d'un Greffier de cette Ville que j'avois accouchée plusieurs fois, me fit prier le 13 Août de l'année 1686 de venir la voir. Elle me dit qu'elle croyoit être grosse; que cependant ses régles avoient paru deux fois en six semaines, quoiqu'en moindre quantité qu'à l'ordinaire, que son ventre se trouvoit aussi plus gros

(r) Lorsque le faux germe est détaché, il survient une hémorrhagie qui cause de fréquentes foiblesses & paroît mettre la vie de la femme en danger; alors il faut faire tout son possible pour la délivrer. *Amand, Traité des Accouch. Obs. 55.* rapporte qu'ayant été appellé auprès d'une femme qui avoit une perte de sang très-considérable depuis dix-huit heures, il introduisit ses doigts dans l'orifice de la matrice, & qu'il en tira un faux germe, & que cette extraction fit cesser la perte de sang. Je fus mandé, dit le même Auteur, *ibid. Obs. 21.* pour voir une Dame qui étoit grosse de trois mois, elle avoit une perte de sang très-considérable. Je touchai la malade, & je lui tirai quantité de gros caillots de sang & un faux germe qui occasionnoit cette perte de sang. Pour soutenir les forces des femmes dans cet état on leur fait prendre souvent du bouillon en petite dose, & de tems en tems quelques cuillerées de vin d'Alicante; on leur présente aussi du vinaigre sous le nez; on introduit en même tems & à plusieurs reprises le doigt dans l'orifice de la matrice, pour aider sa dilatation & tourner, s'il est possible, autour du faux germe, afin de le faire sortir plus aisément. Il arrive souvent qu'une partie du faux germe déborde l'orifice de la matrice, & qu'il peut être pincé par deux doigts introduits dans le vagin, à la faveur des efforts qu'on fait faire à la malade, pour faire approcher le col de la matrice, des grandes lèvres. Mais avant que d'en tenter l'extraction, il faut examiner si la portion passée est assez considérable & a assez de consistance, pour entraîner ce qui se trouve encore enfermé & comme pincé par le col de la matrice. Si on juge cette portion assez forte, on la serre entre les doigts & à l'aide des douleurs & des efforts de la malade, on tire par de petites secousses un corps dont la sortie fait sur le champ cesser la perte.

qu'elle

qu'elle ne l'avoit à cinq mois dans ſes autres groſſeſſes ; ce qui ne pouvoit être, puiſqu'il n'y en avoit que quatre qu'elle étoit accouchée ; mais que ſes menſtrues, qui couloient avec abondance depuis le jour précédent, lui faiſoient eſpérer d'être tirée en peu de tems de tous ces accidens. Comme je ne voyois rien dans ce diſcours qui me parût preſſant, je remis au tems pour m'éclaircir du doute de cette femme, ne voyant rien ſur quoi je puſſe tabler pour en juger avec certitude. Deux jours après le mari me vint prier de retourner chez lui, diſant que ſa femme ſe trouvoit fort mal ; auſſi-tôt que j'eus fait attention à ce qu'elle m'avoit dit, & examiné ſon état, je reconnus que ce prétendu écoulement de ſes menſtrues étoit une perte de ſang, je ne doutai pas qu'un faux germe ne fût la vraie cauſe de cet accident. Je la fis mettre dans la même ſituation que la Dame précédente ; & avec les mêmes précautions, je tirai de la même manière un petit faux germe bien conditionné en apparence. Je ne doutois pas de la fin de mon ouvrage, lorſqu'au contraire la perte de ſang devint plus violente ; ce qui m'obligea de m'approcher d'elle, & d'introduire mes deux doigts bien plus avant que la première fois, pour tirer un ſecond faux germe, ou le reſte de celui que j'avois tiré, que je détachai peu à peu des parois de la matrice, & l'attirai comme le précédent. Je la touchai enſuite de nouveau, pour m'aſſurer ſi la matrice étoit entièrement vuide : après quoi je ne doutai plus que la perte de ſang ne s'arrêtât bientôt, comme il arriva ; & la femme ſe porta bien enſuite.

RÉFLEXION.

Si perſuadé d'avoir fini l'ouvrage, j'euſſe laiſſé cette

malade sans ce nouveau secours, dans l'espérance que la perte de sang alloit finir par l'extraction du premier corps étranger, elle seroit sans doute morte. Ce qui me fait dire qu'un Chirurgien ne peut avoir trop d'attention à ces sortes d'accidens, d'autant plus que la chose dépend autant du bons sens que de l'expérience même, vû qu'il n'y a pas de régles ni de préceptes à donner sur ces sortes d'événemens, que ceux que la raison nous suggére. Quoique l'on puisse assûrer en quelque façon, que si la perte de sang ne discontinue pas, non à la vérité totalement, mais en sa plus grande partie, c'est une marque certaine que la cause n'est point absolument détruite, & que quoique l'on ait fait extraction de la môle ou du faux germe, il faut nécessairement qu'il en soit resté une portion considérable, comme il arriva à cette femme. Ce que je sçus prévoir par la continuation de la perte de sang, qui ne cessa qu'après que la matrice eût été entièrement vuidée.

Cette Observation confirme le sentiment des Anciens, qui ont dit que la perte de sang ne cesse point, tant que la matrice est occupée du moindre corps étranger; parce qu'il empêche sa contraction, & tient par conséquent l'orifice des vaisseaux toujours ouvert, par où le sang coule jusqu'à ce que le corps étranger soit vuidé (r): après quoi cette contraction arrive nécessairement, & la perte de sang cesse. Cette vérité sera confirmée

(r) On présume que le faux germe est tout-à-fait détaché du fond de la matrice, lorsque la perte considérable qu'il a causé, cesse tout-à-coup, aussi-bien que les douleurs; & on a lieu de croire que la matrice qui a eu la force de rompre les attaches de ce corps étranger, & de le chasser vers son col, aura eu celle de le resserrer, & de comprimer en se contractant les vaisseaux dont la rupture causoit la perte. Mais si elle continue, les bons Praticiens travaillent à délivrer la malade le plus promptement qu'il leur est possible *M. Amand, Obs. 30, p. 136*, dit qu'ayant été appellé chez une Dame qui avoit une grande perte de sang, & qui étoit dans une grande foiblesse, il l'avoit touchée, & avoit trouvé l'orifice intérieur de la matrice tant soit peu ouvert; qu'on lui avoit fait prendre par cuillerées une potion cordiale composée d'*eau de centinode, de pourpier & de plantin, dans lesquelles l'on avoit fait dissoudre un demi-gros de confection d'hyacinthe, & autant de celle d'alkermès sans odeur, avec une once de syrop de grenade.*

par quantité d'autres Obſervations qui perſuaderont encore mieux que celle-ci, la néceſſité où eſt le Chirurgien de les vuider au plutôt, comme je fis en cette

L'uſage de cette potion avoit un peu ralenti la perte, & la malade avoit un peu plus de vigueur; mais quelques heures après, la même perte revint avec plus d'abondance qu'auparavant; ce qui m'obligea, dit *M. Amand*, de lui faire tirer un peu de ſang, fermant par intervalles l'ouverture de la veine, & cela me paroît avoir produit un bon effet; cependant la même perte revint & fit tomber la malade dans de fréquentes foibleſſes avec perte de toute connoiſſance. Ce fâcheux état m'obligea à la toucher une ſeconde fois; & ayant trouvé plus d'ouverture à l'orifice intérieure de la matrice, j'y introduiſis un de mes doigts, puis un autre, & enſuite un troiſième, avec leſquels je tirai un faux germe, dont la ſubſtance étoit aſſez dure; & les ayant introduit de nouveau, je tirai encore deux petits morceaux qui me parurent être du délivre; je ne vis point d'embryon, mais il y a apparence qu'il s'étoit perdu parmi les caillots de ſang, n'y ayant jamais d'arrière-faix ſans embryon. La perte ceſſa preſque auſſi-tôt, & la malade revint peu à peu de ſa foibleſſe.

Je fus prié d'aller chez une autre Dame pour le même cas: (*Ibid. Obſ. 32.*) M. Leauté Doct. en Méd. y avoit été appellé & lui avoit ordonné une ſaignée & une potion aſtringente. Je la trouvai dans une extrême foibleſſe, & elle perdoit à tout moment connoiſſance. Je la touchai d'abord & lui tirai en même tems quantité de caillots de ſang & un faux germe; la perte de ſang ceſſa bientôt après, & la malade ne fut pas long-tems à ſe rétablir en ſanté; & M. Leauté avoua que la main du Chirurgien-Accoucheur étoit toujours le plus prompt remède & le plus certain.

Cette vérité eſt ſoutenue par les plus habiles Praticiens: ces pertes quelquefois très-violentes, médiocres quelquefois, dit *M. Puzos dans un Mémoire imprimé parmi ceux de l'Acad. Royale de Chirurgie, tom. 1. p. 360*, ne cèdent pour l'ordinaire ni à la ſaignée ni à aucun aſtringent; il n'y a que l'expulſion du faux germe hors de la matrice, ou du moins ſon déplacement du fond de cette partie dans le col, qui ſoit capable de les diminuer; car ſouvent pour que le ſang s'arrête, il ſuffit que cette partie l'allonge aſſez dans cette opération pour contenir les deux tiers du faux germe, & pour donner la liberté au corps de la matrice de ſe reſſerrer. J'ai vu quelquefois le col de l'utérus avoir un doigt de longueur, & repréſenter une eſpèce de gaîne dans ces circonſtances. Comme cet accouchement eſt plus l'affaire de la nature que celle de l'art, on doit porter ſon attention à faire prendre des nourritures légéres, pour ſoutenir les forces, & pour

occasion, pour prévenir le plus grand de tous les malheurs qui est la mort, qui seroit sans doute arrivée à celle-ci, aussi-bien qu'à la Dame précédente, sans le secours que je leur donnai. Celle qui suit n'en put profiter, pour m'avoir demandé trop tard.

OBSERVATION XII.

La femme d'un Taillandier de cette Ville m'envoya prier le 7 Mars de l'année 1692, de venir la voir. Je la trouvai presque sans poulx, & dans une si grande foiblesse, qu'à peine me put-elle dire qu'elle se croyoit grosse de cinq à six mois, & que depuis dix-huit jours elle souffroit une continuelle perte de sang, qui avoit été assez légere dans le commencement, mais qui étoit devenue très-violente dans la suite; & qu'enfin, lorsqu'elle se croyoit guérie, & qu'il ne venoit plus que des sérosités roussâtres, elle empiroit de jour en jour d'une telle maniere, qu'elle ne croyoit pas pouvoir soutenir son accouchement, s'il arrivoit. Comme les douleurs qu'elle ressentoit depuis

donner le tems aux douleurs & aux caillots de mettre le faux germe à portée de le pouvoir saisir, quand la nature manque de force pour s'en délivrer; ou bien il faut l'abandonner à une espèce de suppuration par pourriture, lorsqu'on ne peut le pincer & que la cessation des douleurs & de la perte fait juger que le faux germe ne peut avoir d'autre terminaison. De toutes les femmes que j'ai secourues en pareilles circonstances, je n'en ai pas vu de plus épuisées par la perte de sang que le furent deux Dames de condition dans la même année. Il s'écoula à chacune d'elles six à sept livres de sang en moins de douze heures que le faux germe fut à tomber dans le col de la matrice & à en être expulsé avec un peu d'aide. J'aurois eu de quoi m'effrayer dans bien des occasions de cette espèce, si l'expérience ne m'avoit fait éprouver qu'il est extrêmement rare de voir périr des femmes dans les pertes de sang causées par des faux germes ou par des avortemens de fœtus au-dessous de quatre ou cinq mois, à moins que ces accouchemens ne soient compliqués de quelqu'autre maladie plus dangereuse, ou que la malade ait manqué de secours.

le jour précédent lui en faisoient appréhender la suite, je m'assurai de tout ce qu'elle me dit. J'examinai ces sérosités roussâtres qui paroissoient venir de quelques caillots de sang restés dans la matrice, ou des eaux qui coulent deux ou trois jours après les véritables eaux de l'enfant, & qui annoncent souvent sa mort; & la touchant pour m'instruire de la cause de cet accident, elle tomba dans une totale perte de connoissance; ce qui ne m'empêcha pas de reconnoître qu'un corps étranger, comme une môle ou quelqu'autre corps de cette nature, produisoit ces accidens, sans qu'il y eût de véritable grossesse. Le pitoyable état où cette malade étoit réduite depuis tant de jours qu'elle souffroit, ne me permit pas d'en faire davantage, dans la crainte qu'elle n'expirât dans l'opération; ce qui me fit dire à son mari que la grande perte de sang qu'elle avoit soufferte, & qui la réduisoit à la dernière extrémité, faisoit tout craindre, & ne laissoit aucune espérance pour sa vie. Je lui fis donner les Sacremens, & les choses nécessaires pour restaurer ses forces abattues; après quoi je la délivrai d'un corps étranger, gros comme les deux poings, qui étoit composé d'un nombre infini de vésicules (*a*) attachées les unes aux autres par

(*a*) Quoique l'accouchement d'hydatides ne soit pas commun, il y néanmoins bien des Auteurs qui en ont fait mention. *Viel*, *Cent*. 1. *Obs*. 70. rapporte qu'une femme de la Haye, âgée d'environ quarante-six ans, accoucha d'une grande quantité d'hydatides construites en forme de grappe de raisin; & qu'une membrane plus fine que celle qui enveloppe le fœtus, les recouvroit. Cette femme ne laissa pas d'avoir des vuidanges, quoiqu'elle n'eut pas mis d'enfant au monde.

On lit dans *Valleriola*, *lib*. 1. *Obs*. 10. l'histoire d'une jeune femme robuste, qui avoit eu tous les signes de grossesse, au terme de sept à huit mois; elle accoucha d'une masse membraneuse qui renfermoit des vésicules remplies d'une eau rousse & puante. *De Blegny*, *Journ. de Méd.*

des membranes, & qui se tenoient ensemble comme un frai de grenouille. Elle se sentit d'abord très-soulagée; nonobstant cela, elle mourut dix ou douze heures après.

RÉFLEXION.

Si cette femme m'eût envoyé chercher dans le moment que ses douleurs & sa perte de sang commencérent, je l'aurois très-sûrement sauvée, comme je fis les deux précédentes, & comme j'en ai sauvé quantité d'autres en pareil état. La manière aisée & facile dont je la délivrai en est une preuve très-certaine, quoique ce corps étranger eut séjourné long-tems dans la matrice. Mais lorsque la perte de sang & les douleurs, quelque légeres qu'elles puissent être, sont de la partie, il est constant que cela contribue beaucoup à la dilatation de la matrice, comme il arriva dans cette occasion, où je n'eus pas la moindre peine à tirer cette môle toute entière, nonobstant sa grosseur & son peu de consistance.

Si quelqu'un m'objecte qu'il y a une grande différence entre une môle & un faux germe, qu'il choisisse

volume 3. page. 73, parle d'une prétendue grossesse, où une femme mit bas une masse presque ronde, de la grosseur des deux poings, & remplie de vésicules plus ou moins grosses : ces hydatides avoient chacune leur enveloppe. On en lit encore plusieurs exemples dans le Journal d'Allemagne, & dans plusieurs autres Auteurs.

M. Mauriceau, *Obs. 377. t. 2.* dit avoir délivré une femme âgée de 32 ans, & qui se croyoit grosse de six mois. Elle avoit eu durant trois heures des douleurs semblables à celles de l'accouchement; M. Mauriceau lui tira de la matrice un corps étranger plus gros que les deux poings, composé de plus de mille vésicules de différente grosseur : elles étoient pleines d'eau claire : les unes étoient comme des grains de chenevi, & comme des pois, d'autres étoient de la grosseur d'une aveline : il y avoit aussi comme une espèce de chair confuse qui servoit de base, d'où prenoient racine une infinité de filamens où ces vésicules étoient attachées.

J'ai trouvé plusieurs fois de ces petits corps, dit M. *Peu*, *Prat. des Accouch. ch. 18 p. 558*; mais je n'en ai jamais tant vu qu'une femme de mon quartier qui en vuida pleins deux grands plats que je lui tirai à pleine main.

dans cette Obſervation & dans les précédentes : il y trouvera l'un & l'autre. Mais comme je n'y vois que du plus ou du moins de ſéjour dans la matrice, qui leur faſſe donner des noms différens, étant produits & engendrés de la même cauſe, & la nature s'en défaiſant de la même manière, ſoit par ſon ſeul ſecours ou par celui du Chirurgien, je les confonds & les prends l'un pour l'autre indifféremment.

Voilà les Obſervations que j'ai cru devoir rapporter pour donner une idée générale de la manière dont j'ai aidé les femmes qui ſe ſont trouvées atteintes d'une môle ou d'un faux germe ; voici comment j'ai ſecouru celles qui ont ſouffert des groſſeſſes de vents ou d'eaux, appellées vulgairement hydropiſie de matrice.

OBSERVATION XIII.

Le 14 Novembre de l'année 1684, une Dame de la campagne, éloignée de cinq à ſix lieues de cette Ville, ſe trouvant fort incommodée de vapeurs ſuivies de ſuffocations, ſe croyant groſſe du mois de Septembre précédent, me fit prier de venir la voir, afin de me conſulter ſur tous ces accidens, & ſçavoir à peu près le tems de ſon accouchement, afin que je puſſe me rendre auprès d'elle dans un tems convenable. Je lui conſeillai de ſe faire tirer deux palettes & demie de ſang, & de prendre la moëlle de trois onces de caſſe en bâtons, infuſée dans un grand verre d'eau, avec une once de manne ; ce qui réuſſit aſſez bien. Le tems d'être ſûre de ſa groſſeſſe, par le mouvement de l'enfant, approchoit. Six ſemaines ſe paſſerent encore ſans que ces aſſurances ſi ſouhaitées paruſſent, ce qui obligea la Dame à me conſulter une ſeconde fois. Etant couchée ſur le dos, les genoux élevés, je trouvai ſon ventre fort grand, & mou également partout, ſans qu'il y parût aucune différence entre la partie inférieure & ſupérieure ; ce qui com-

mença à me faire douter de sa grossesse. Six autres semaines s'étant encore écoulées, & la Dame s'inquiétant de ne rien sentir de plus que par le passé, me pria de venir la voir encore une fois, & de lui dire mon sentiment sur son état, qui l'inquiétoit beaucoup. J'y retournai, & après avoir mûrement examiné toutes choses, je l'assurai (vû la figure & la mollesse de son ventre, par-tout égal, & n'ayant pas senti son enfant au terme de sept mois, où elle se croyoit être, son visage étant pâle & très-amaigri) qu'elle n'étoit point grosse d'enfant, qu'elle n'étoit point non plus hydropique, puisqu'étant couchée sur le dos, l'ondulation ne se faisoit pas sentir à la main que j'appliquois sur le ventre, opposée à celle dont je frappois de l'autre côté; que je ne sçavois rien de meilleur que de réitérer la potion qu'elle avoit déja prise, & dont elle s'étoit bien trouvée, dans l'espérance qu'elle pourroit faciliter à la nature les moyens de se débarrasser de ce dont elle étoit surchargée. Mais le chagrin d'une nouvelle si peu attendue, qui lui faisoit craindre de n'avoir pas d'enfans dans la suite, lui fit chercher d'autres secours qui ne tomberent pas dans mon sens, jusqu'à un mois après, que la Dame se sentant malade, m'envoya chercher en diligence. Je la trouvai avec de légeres douleurs, & des eaux qui s'écouloient. Je conseillai un lavement, dont l'effet fut fort heureux; l'orifice intérieur étoit facile à se dilater par le long séjour des sérosités dont il étoit continuellement abreuvé; il en sortit en telle quantité que la Dame se trouva délivrée sans accident de cette extraordinaire grossesse, & se porta si bien dans la suite, qu'un mois après elle devint effectivement grosse d'une fille, dont je l'accouchai neuf mois ensuite; ce qui fit dire à plusieurs qu'elle

en avoit été grosse dix-huit à dix-neuf mois.

RÉFLEXION.

Quand j'assurai cette Dame qu'elle n'étoit pas hydropique, j'entendois d'une hydropisie de tout le ventre nommée *ascite* : car l'hydropisie est généralement prise pour tout amas d'eau en quelque partie du corps que ce soit ; celle-ci en étoit véritablement une, mais seulement de la matrice, comme on le pouvoit conjecturer par l'étendue que cette partie occupoit & par sa mollesse, qui se vuida peu à peu dans le commencement pendant un jour & une nuit, mais qui se termina aussi-tôt que les eaux se furent fait une issue plus aisée, en donnant occasion à une dilatation plus considérable de l'orifice intérieur de la matrice. Après que cette femme fut délivrée de cette grossesse d'eaux ou hydropisie de matrice, qui avoit duré près de neuf mois, elle devint grosse bien-tôt après d'une vrai grossesse, dont elle accoucha d'une fille, qui fit dire abusivemeut qu'elle avoit été grosse dix-huit ou dix-neuf mois. Il n'y a très-sûrement point de femme dont la grossesse s'étende jusqu'à un si long terme, malgré les doutes & les mesures que prit M. Peu pour ne pas se tromper en pareil cas, & les écrits que quelques Médecins de la ville de Caën mirent au jour pour en prouver la possibilité, il y a quelques années, en faveur d'une jeune Dame veuve, de ladite ville, prétendue grosse jusqu'à dix-huit ou vingt mois après le décès de son mari. Mais cette grossesse imaginaire n'ayant pu se soutenir que dans leurs écrits, disparut insensiblement chez cette Dame sans qu'on en ait plus entendu parler.

OBSERVATION XIV.

Le 25 Mars de l'année 1704, on me pria d'aller voir une Dame à huit lieues de cette Ville, qui souffroit une perte de sang depuis huit à dix jours, & qui se croyoit grosse de trois mois ou environ. Je ne tardai pas à m'y rendre, & je trouvai cette Dame dans une médiocre perte de sang ; elle me dit que les quatre premiers jours

que cet accident avoit commencé de paroître, la chose étoit si semblable au tems que ses menstrues avoient coutume de couler, qu'elle cessa de croire être grosse; mais qu'ayant souffert des douleurs vives & pressantes, elle avoit subitement vuidé une quantité d'eaux très-claires, comme il étoit arrivé dans son précédent accouchement; après quoi ses douleurs s'étoient diminuées, sans néanmoins qu'elles eussent entièrement cessé; que cet écoulement d'eaux avoit été suivi d'une perte de sang considérable, quoiqu'elle ne vint que par intervalle, à laquelle s'étoit jointe une très-fâcheuse odeur; & que voyant tous ces accidens se succéder de la sorte depuis dix jours, elle m'avoit envoyé prier de la venir voir, d'autant plus qu'une Sage-Femme qui étoit auprès d'elle, au lieu de la tranquilliser, la jettoit dans des inquiétudes continuelles.

Je trouvai à cette malade, outre ces accidens, une grande douleur de tête avec un frisson presque continuel, une chaleur brûlante au toucher, un commencement de délire, disant beaucoup de choses à contre-sens & sans suite.

Je ne doutai point, réfléchissant sur tous ces accidens, que quelque corps étranger n'y donnât occasion. Je fis situer la malade commodément, afin de me mieux assurer de la maladie. L'orifice intérieur ayant souffert l'introduction de mon doigt avec assez de facilité pour m'en éclaicir, je n'y trouvai ni fœtus, ni faux germe, ni môle, mais seulement une espèce de membrane avec quelques caillots de sang, qui avoient acquis par leur séjour une odeur insupportable. Je les tirai le plutôt qu'il me fut possible, & fis peu de tems après donner un lavement à la malade. Cette mauvaise odeur se dissipa, & les autres accidens cesserent en même-tems; de maniere que je la laissai

trois jours après en bon état, en lui recommendant de continuer encore durant quelques jours le régime de vie que je lui avois conseillé.

RÉFLEXION.

Quoique l'eau ait été la matière de ces deux accouchemens, les effets en sont pourtant très-différens; au premier la matrice étoit remplie d'eau seule qui sortit sans autre secours que la dilatation de son orifice intérieur sans que la femme en ressentît aucune peine, & sans même qu'elle s'en apperçût autrement que de se sentir toute baignée de sérosités; & dans le second la femme souffrit une perte de sang légére dans le commencement, mais très-violente dans la suite, avec des douleurs si fortes, qu'elles firent ouvrir la membrane qui contenoit les eaux, comme il me fut dit par cette Dame qui crut très-sûrement que son travail s'avançoit, & qu'un enfant alloit les suivre; ce qui l'obligea à me faire venir auprès d'elle.

Cette fausse grossesse étoit fort semblable à la vraie. La différence étoit seulement qu'il n'y avoit que des eaux dans cette membrane, comme il arriva à celle dont j'ai parlé dans une Observarion précédente; elle souffrit de même une perte de sang, mais beaucoup moindre que celle ci; la chose ne se peut faire autrement; car cette membrane est attachée à la matrice comme la môle & l'arrière-faix, par le moyen des vaisseaux, & parconséquent elle ne s'en peut détacher que ces vaisseaux ne se rompent, & ils ne peuvent se rompre sans laisser échapper du sang.

La grossesse contre nature causée par des vents, est encore plus difficile à connoître, d'autant qu'ils remplissent la matrice plus exactement que l'eau, & qu'elle en paroît plus tendue, à l'exemple d'une vessie pleine de vent ou d'eau. Il n'y a personne qui ne convienne de ce que je dis, par l'épreuve continuelle que les enfans en font; ce qui me fit beaucoup balancer pour me déclarer sur une grossesse de cette nature; & à parler sincérement, je ne répondis qu'équivoquement, comme il paroît par cette Observation.

OBSERVATION XV.

Une Dame de la campagne, résidante à dix ou douze lieues de cette Ville, ayant été grosse d'un faux germe, dont elle ne se délivra qu'avec beaucoup de peine, & après une légere perte de sang, faute d'un secours suffisant, étant ensuite devenu grosse, me consulta le 23 Décembre de l'année 1699, sur son état présent. Ses menstrues qui n'avoient manqué qu'une seule fois, & qui avoient repris leur cours ordinaire, tant pour le tems que pour la quantité & la qualité, faisoient le sujet de sa peine, quoique son ventre fût grand & dur comme celui d'une femme grosse d'environ quatre mois, qui étoit le tems à peu près dont cette Dame le devoit être; car son sein avoit augmenté considérablement, & elle avoit eu quelques légers dégoûts; c'en étoit, ce me semble, autant qu'il en falloit pour persuader la chose du monde dont la famille avoit le plus d'envie. Je n'en aurois pas douté, si les menstrues avoient péché en une seule des trois qualités trop bien conditionnées pour une femme grosse; ma difficulté étoit de décider d'où venoit ce sang, la matrice étant véritablement remplie d'un corps qui paroissoit avoir de la solidité, & dont je trouvai l'orifice intérieur fermé bien exactement, d'où je conclus que les vaisseaux extérieurs le fournissoient, sans décider autre chose, sinon qu'une femme doit être censée féconde, qui a été grosse d'un faux germe; & supposé que la fin de cette grossesse ne fût pas telle ni si heureuse qu'on se le proposoit, la nature remplissant bien ses devoirs chez cette femme qui se trouvoit bien réglée par rapport au tems, à la quantité & à la qualité du sang, il sembloit que la grossesse ne pouvoit

manquer de ſe déclarer bientôt. Je conſeillai ſeulement à la malade de ne rien faire de violent, qui pût donner occaſion à quelqu'accident fâcheux, mais auſſi de ne ſe pas abandonner à la gêne que beaucoup de perſonnes exigent d'une femme groſſe ; un juſte milieu entre ces deux extrémités étoit tout ce que j'avois à lui preſcrire. Cette perſonne continua de ſe bien porter, & ſes menſtrues à couler, nonobſtant quoi le ventre groſſiſſoit ſans ceſſe pendant huit à neuf mois, & devint ſi gros que tout le monde croyoit cette femme en état d'accoucher d'un moment à l'autre ; ce qui arriva pendant pluſieurs jours par la ſortie d'une quantité de vents preſqu'incroyable, ſortant ſouvent avec un bruit comme quand ils ſortent par l'anus, à la différence que ce bruit étoit involontaire, & dans le tems que cette Dame y penſoit le moins, parce qu'il n'y a pas de ſphincter à l'orifice intérieur de la matrice, comme à l'anus, pour les retenir ; cela l'obligea ſeulement à garder quelques jours la chambre, par la peine qu'un tel bruit, & ſi ſouvent réitéré, lui auroit fait en compagnie.

RÉFLEXION.

Si j'avois été perſuadé que cette groſſeſſe eût été cauſée par des vents (*b*), je n'aurois pas eu de peine à ſoutenir que le ſang qui couloit tous les mois, ſortoit directement du fond de la matrice, quoique ſon

(*b*) Il ſe forme des vents dans la matrice des filles & des femmes enceintes. M. Mauriceau, *Obſer. 105*, dit qu'une petite femme qu'il venoit d'accoucher heureuſement, rendoit aſſez ſouvent des vents par l'utérus, avec bruits, lorſqu'elles n'étoit pas groſſe : & dans l'*Obſervation 110*, il rapporte qu'une femme âgée de vingt-cinq ans étant groſſe de quatre mois, rendoit des vents par la matrice avec auſſi grand bruit que ſi c'eut été par l'anus.

orifice intérieur parût très-exactement fermé ; puisque quelque fermé qu'il fut, il pouvoit ne l'être pas assez pour empêcher la sortie du sang, mais bien pour celle des vents ; à l'exemple de la vessie retournée qui retient les vents, & laisse échapper l'eau, comme l'expérience le fait voir, & justifie par-conséquent ce que j'avance, sans aller chercher une nouvelle route à ce ce sang qui peut se rencontrer en certaines occasions, mais qui n'a point de lieu en celle-ci. Il me paroît moins facile d'expliquer comment ces deux grossesses se sont conservées jusqu'au terme de l'accouchement ou environ, puisque la subtilité d'une des matières qui les produisoient, & la liquidité de l'autre, auroient dû plutôt forcer l'orifice intérieur de la matrice à s'ouvrir, qui étoit le passage qui les arrêtoit, que d'exposer la matrice à la dilatation extraordinaire qu'elle avoit soufferte dans ces fausses grossesses ; à moins que par une disposition qui lui peut ou qui lui doit être naturelle, elle ne se soit dilatée jusqu'au point où elle peut s'étendre sans beaucoup souffrir, d'autant plus que cette dilatation se fait imperceptiblement, & que plus elle s'étend & s'élargit dans son fond, plus elle se resserre à son orifice, comme il arrive dans la vraie grossesse, par un ordre apparemment établie de la nature.

La femme se porta bien ensuite, & devint grosse aussi-tôt après. Je fus prié de l'aller accoucher dans le tems qu'elle croyoit en avoir besoin ; j'y allai, mais presque personne dans le lieu ne pouvoit croire que ce fût autrement que les autres fois, jusques-là que plusieurs me demandoient très-sérieusement si je croyois cette femme grosse, dont je les assurai, à n'en plus douter, par une fille dont je l'accouchai au grand contentement de toute la famille.



ARTICLE II.

De la Fausse Grossesse.

IL n'y a point de grossesse (*c*) qui porte à plus juste titre le nom de fausse, que lorsque la femme n'est point effectivement grosse, bien qu'elle semble l'être. C'est ce qui arrive pour l'ordinaire à celles auxquelles les menstrues cessent de couler : comme il y en a qui souffrent cette suppression dès l'âge de trente-cinq, quarante & quarante-cinq ans ; ces femmes encore jeunes

(*c*) On appelle fausse grossesse, lorsqu'une femme croit être enceinte, & qu'elle ne l'est point en effet : les vents & l'eau qui s'amassent quelquefois dans le ventre, causent des symptômes qui trompent : mais on est bientôt détrompé en reconnoissant que la matrice & son orifice sont dans l'état naturel. D'ailleurs l'élévation du ventre n'égale pas ordinairement celle de la véritable grossesse & n'en a point la forme. On trouve dans Mauriceau plusieurs exemples de ces fausses grossesses. Dans l'Observation 275, p. 227, il parle d'une femme de Chambre de la Reine, âgée de 38 ans & mariée depuis un an, dont le ventre étoit aussi gros que celui d'une femme prête d'accoucher. Elle se croyoit dans les douleurs. M. Mauriceau ayant examiné l'état où elle pouvoit être, reconnut qu'elle n'étoit point grosse. Les douleurs qu'elle ressentoit, n'étoient que certains tressaillemens que sentent ordinairement les femmes dans ces sortes de fausses grossesses. Son ventre s'étoit tuméfié, parce que depuis neuf mois elle n'avoit eu ses menstrues que la moitié de ce qu'elle avoit coutume d'avoir. Cette Dame étoit devenue extrêmement grasse depuis son mariage ; cet embonpoint joint à son nombril que M. Mauriceau trouva extrêmement déprimé en dedans, & à l'orifice interne de la matrice qui étoit très-menu, lui firent juger qu'elle n'étoit point grosse.

Il porta le même jugement, *Obs.* 369, au sujet d'une femme de 45 ans, qui depuis plus de quatre mois sentoit quelque chose se mouvoir dans son ventre. Ces mouvemens ne venoient que de la fermentation des humeurs retenues dans les vaisseaux de cette partie, à cause de la suppression des régles. *Voyez* les Observations 566, 579, 675, &c.

venant à reſſentir les mêmes accidens qu'elles ont ſoufferts dans leurs précédentes groſſeſſes, croyent très-ſûrement être groſſes, juſqu'à ce que la nature, par un tems trop long, ou par une perte de ſang conſidérable, viennent à les en diſſuader. J'en ai vu quantité de cette ſorte; & d'autres, qui n'ayant point eu d'enfans, ſe flattoient qu'à cet âge, avec un peu moins de feu & plus de modération, elles pouvoient être devenues fécondes, ne l'ayant point été dans leur jeuneſſe, par la raiſon contraire; & d'autres enfin ſe laiſſoient emporter à une erreur qu'on ne peut comprendre, leſquelles après avoir eu pluſieurs enfans, quelqu'avancées en âge qu'elles ſoient, ſe flattent encore d'être groſſes, quand leurs menſtrues viennent à ſe ſupprimer, plutôt que d'avouer que c'eſt l'âge avancé qui les rend ſtériles, tant elles ont la veilleſſe en horreur.

OBSERVATION XVI.

On me manda dans le mois de Mars de l'année 1689, de la part de la femme d'un Drapier & de celle d'une Fruitiere de cette Ville, à deux jours d'intervalle. Je les trouvai toutes deux également malades d'une perte de ſang des plus violentes, dont elles étoient baignées dans leurs lits, accompagnées de légeres douleurs vers les lombes & le bas ventre, ſe croyant toutes deux groſſes de trois à quatre mois. Je les fis coucher ſur le dos, afin d'examiner leur ventre à l'extérieur, qui ne me perſuada rien en faveur de la groſſeſſe dont elles ſe flattoient: elles l'avoient grand, mais mou également par-tout, ſans qu'il y eût plus de dureté ni de réſiſtance en la région hypogaſtrique qu'en l'épigaſtrique. Mais comme je ne m'aſſure pas pour l'ordinaire ſur ce ſigne qui peut tromper,

per, je voulus m'en aſſurer par un ſigne certain, c'eſt-à-dire par l'introduction de mon doigt dans le vagin; je trouvai l'orifice intérieur de la matrice béant, comme il doit être dans ſon état naturel, ſans que le corps de ce viſcere me parût occupé de rien; par où je jugeai que ni l'une ni l'autre de ces femmes n'étoient groſſes, mais qne cet accident étoit la ſuite d'une ſuppreſſion de leurs ordinaires, cauſée par leur âge avancé, qui étoit même le dernier tems où elles ceſſent de couler ordinairement, & dont cette perte de ſang étoit un préſage. Je leur conſeillai de demeurer au lit, & de ſe tranquilliſer de corps & d'eſprit, les aſſurant que ce prétendu mal préſent n'étoit que le ſigne d'une bonne ſanté dans la ſuite: ce qui arriva bien-tôt après, comme je leur avois prédit.

RÉFLEXION.

Ces deux femmes avoient plus de cinquante ans chacune, & ſe flattoient encore d'être groſſes. Comme ce n'étoit pas une choſe impoſſible, je pris les meſures que je crus les plus juſtes pour ne m'y pas tromper, par l'examen que je fis tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, qui ſont les moyens les plus propres pour s'aſſurer d'un fait ſemblable; car autrement j'aurois couru riſque de faire une faute groſſière, ſuppoſé qu'il y eût eu quelque choſe de contenu dans la matrice, qui n'auroit dû être qu'un corps étranger, quand même c'auroit été un enfant, d'autant qu'il n'auroit pu conſerver ſa vie après une ſi conſidérable perte de ſang; & dès le moment qu'il eſt mort, il ne peut plus être conſidéré autrement, & doit être tiré au plutôt, ainſi que tous les corps étrangers de quelque nature qu'ils ſoient. Par le repos & le bon uſage des alimens que je leur conſeillai, elles ſe porterent bien l'une & l'autre en aſſez peu de tems.

OBSERVATION XVII.

Le 3 Décembre de l'année 1686, je fus man-

dé pour accoucher une Bourgeoiſe de cette Ville, âgée de quarante-ſix ans, que je trouvai dans les douleurs. Elle ſe croyoit ſur la fin du neuvième mois, ayant ſouffert tous les accidens qui accompagnent la groſſeſſe, depuis le mois de Mars juſqu'à ce jour-là. Tout étoit prêt pour recevoir un enfant, que l'on ſouhaitoit ardemment, lorſque j'aſſurai que c'étoit en vain, ayant trouvé la matrice dans ſon état naturel; je conſeillai le repos à cette femme prétendue groſſe, & de ſe faire ſaigner & purger dans la ſuite, pour vuider la quantité d'humeurs dont le bas ventre étoit rempli par la ſuppreſſion de ſes menſtrues; mais elle donna peu d'attention à mon avis.

RÉFLEXION.

Ces ſortes de fauſſes groſſeſſes ſont très-communes, il eſt ſurprenant de voir l'affliction de celles qui ſe trompent de la ſorte. Si elles vouloient ſe conſulter, peut-être ne tomberoient-elles pas dans cette erreur. J'oſe bien aſſurer d'en avoir guéri pluſieurs de cette prévention, & de n'avoir jamais manqué de faire là-deſſus un juſte pronoſtic. Car dans les commencemens la choſe n'eſt pas poſſible, tant les accidens d'une ſimple ſuppreſſion ſont ſemblables à ceux qui indiquent le commencement de la groſſeſſe: la diſtinction eſt très-difficile, & l'on n'en peut avoir de certitude abſolue que par l'attouchement de l'orifice intérieur de la matrice; ce qui fait que j'excuſe volontiers les femmes qui tombent dans ce doute, quand elles ont été mariées long-tems ſans avoir eu d'enfans, comme celle-ci; mais je ne puis comprendre comment celles qui en ont eu pluſieurs, peuvent s'y laiſſer tromper.

OBSERVATION XVIII.

Le 29 Décembre de l'année 1685, une femme âgée de quarante-cinq ans ou environ, de la Paroiſſe de Morville, & mariée en ſecondes nôces

à un homme d'affaires, me consulta sur sa grossesse. Elle en avoit véritablement tous les signes équivoques. Parvenue entre le six & le septième mois, après une chute de cheval, elle fut attaquée de douleurs dans le ventre, avec une légere perte de sang. Elle m'envoya querir en diligence. Je trouvai cette femme avec des douleurs qui ressembloient beaucoup à celles de l'accouchement, & avec un mouvement sensible à la vue & à la main; mais son ventre étoit très-peu élevé. Je la touchai pour m'instruire de l'état des choses. Je trouvai l'orifice intérieur de la matrice dans son état naturel, d'où le sang couloit à peu près comme il fait à celles dont les menstrues sont un peu abondantes; ce qui n'étoit pas surprenant, par rapport au tems qu'il y avoit qu'elles étoient supprimées. Je l'assurai que son accouchement se termineroit par cet écoulement, comme il arriva deux ou trois jours après; ce qui lui procura ensuite une santé très-parfaite, sans aucun retour de cette évacuation.

RÉFLEXION.

Il n'y avoit rien d'impossible dans l'apparente grossesse de cette femme, âgée seulement de quarante-cinq ans. Le mouvement sensible que j'y remarquois, fit que je la crus grosse jusqu'à ce que je l'eusse touchée pour m'en instruire à fond. A la vérité je fus surpris de ne rien trouver qui soutînt mon attente. Je jugeai que ce mouvement sensible qui se faisoit remarquer, étoit causé par la quantité d'humeurs qui s'étoient aigries par leur long séjour, lesquelles venant à irriter la matrice, donnoient occasion à ce mouvement. Ce fut la dernière fois que ses menstrues coulerent, & la femme ne ressentit dans la suite aucune incommodité de leur suppression, s'étant toujours bien portée depuis ce tems-là.

OBSERVATION XIX.

Le 2 Janvier de l'année 1702, je fus prié de la part d'une Dame qui demeuroit à quatre à cinq lieues d'ici, de ne pas prendre d'engagement pour un tems qu'elle me marqua, & de me rendre auprès d'elle pour l'accoucher; ce que je lui promis. Mais ce tems étant venu un peu plutôt que celui qui m'étoit marqué, la Dame fut obligée de m'envoyer chercher en poste. Je rencontrai plusieurs personnes sur ma route, qui m'exhortoient à faire diligence, me disant que j'étois attendu avec impatience. Je trouvai en arrivant la Dame assez tranquille pour me donner le temps de dîner en repos, & ses douleurs ne recommencerent que le soir, mais si foibles qu'elles me permirent de m'aller coucher. Plusieurs jours se passerent dans ces bons & mauvais intervalles, jusqu'à ce qu'enfin je proposai les moyens de m'éclaircir de la vérité du fait, par lesquels je connus & assurai que la Dame n'étoit point grosse, quoiqu'elle eût eu & eût encore toutes les marques apparentes de grossesse.

RÉFLEXION.

Ces marques étoient faciles à expliquer, comme je fis, afin de tirer cette Dame de l'erreur où elle étoit, en lui faisant entendre que les dégoûts, les envies & les vomissemens dont elle avoit été incommodée dans les premiers tems qu'elle s'étoit crue grosse, étoient causés par la suppression de ses menstrues, & que la grandeur & l'élévation de son ventre en étoient la suite : que ces humeurs par leur trop long séjour ayant acquis beaucoup d'acrimonie, & venant à se répandre sur la matrice & sur les parties membraneuses du bas ventre, donnoient occasion à ces mouvemens ou tressaillemens qui se faisoient violemment & si souvent sentir, & qu'elle prenoit pour les mouvemens d'un enfant, quoiqu'ils

fussent en effet très-différens. La Dame après avoir réfléchi sur toutes mes raisons, en comprit la vérité, me remercia : m'ayant demandé mon sentiment sur ce qu'elle avoit à faire dans la suite, je lui conseillai de mettre en pratique les remédes généraux tels que je lui prescrivis, & comme j'ai coutume de faire en pareille occasion ; ce qu'elle fit & s'en trouva bien.

Article III.

De la vraie Grossesse.

Les signes de la grossesse (*x*) naturelle étant communs (*y*) avec ceux de celle qui est contre nature, comme sont par exemple le dégoût pour les choses que l'on avoit coutume de desirer, & des envies pour celles que l'on haïssoit davantage, les nausées, les vomissemens, la suppression des menstrues, &c. il n'y a de différence, sinon que tous ses accidens sont plus pressans, & que le ventre de la femme qui a une grossesse

(*x*) La *Grossesse naturelle*, la *vraie Grossesse* ou *la bonne grossesse* est celle dans laquelle il y a un fœtus vivant, qui prend son accroissement & qui se conserve dans la matrice jusqu'au tems de sa sortie marquée par la nature, à moins que quelques accidens ne l'avancent. Au lieu que dans la grossesse contre nature ce n'est pas un être vivant, & pourvû des organes nécessaires à la vie ; c'est une masse informe, des corps irréguliers & sans véritables organisations.

(*y*) Il y a des signes communs qui regardent la vraie, & la fausse grossesse, & la grossesse contre nature, comme nausées, vomissemens, dégoûts pour les choses que la femme avoit coutume de manger & de trouver bonnes, desir de manger des choses extraordinaires, & qui n'ont pas coutume de faire leur nouriture ; suppression des régles sans fiévre ni frisson, enflure des mammelles, grosseur du ventre ; ces signes se trouvent dans les filles & dans les femmes qui ne le sont point.

contre nature, groſſit pour l'ordinaire dès les premiers jours, au lieu qu'il diminue ſouvent juſqu'à la fin du ſecond mois dans une vraie groſſeſſe; ce qui donne occaſion au proverbe qui dit *qu'à ventre plat, enfant y a;* & que la femme ſe défait pour l'ordinaire d'un faux germe avant le tems que les mouvemens ſenſibles de l'enfant ſe manifeſtent, qui eſt pour l'ordinaire à quatre mois & demi, & qui pour-lors aſſurent la groſſeſſe naturelle. Il paroît donc par les regles générales qui aſſurent la groſſeſſe, & qui font diſtinguer la naturelle de celle qui eſt contre nature, qu'il faut que les menſtrues coulent à la femme avant que d'être jugée féconde; & pour être bien perſuadé de ſa groſſeſſe, il faut qu'elles ſoient ſupprimées, que ſon ventre s'applatiſſe dans le commencement & juſqu'à la fin du ſecond mois; & enfin pour une derniere preuve, qui ne laiſſe aucun doute, il faut que l'enfant ſe faſſe ſentir par ſes mouvemens, qui arrivent aux unes plutôt & aux autres plus tard, le plutôt à quarante jours, & le plus tard à quatre mois & demi, même cinq mois. Mais malgré tous ces ſignes, il faut qu'un Chirurgien ſe tienne toujours ſur la réſerve, quand il s'agit de décider, n'y ayant regle ſi générale qui n'ait ſon exception, comme je vais le juſtifier par les Obſervations ſuivantes, dans leſquelles je fais voir des femmes devenues groſſes ſans jamais avoir eu ces prétendues marques de fécondité, comme d'autres ſans que leurs régles ſe ſoient ſupprimées juſqu'au cinq, ſix & ſeptième mois; les unes qui n'ont jamais ſenti leur enfant quoique groſſes, & les autres enfin auſquelles le ventre a groſſi dès le commencement de leur groſſeſſe, & auſquelles leurs menſtrues ont coulé pendant pluſieurs mois, ſans avoir preſque ſenti leur enfant, & qui n'ont pas laiſſé de ſe trouver groſſes d'enfant, quoique

toutes ces marques fussent des pronostics comme assurés d'une grossesse contre nature ; & quelques-unes enfin qui avec des mouvemens très-sensibles, imitans ceux d'un enfant, avoient pourtant des signes certains d'une fausse grossesse, comme je l'ai fait voir dans les Observations ci-devant rapportées.

OBSERVATION XX.

Je fus prié le 7 Juillet de l'année 1691, d'aller voir une jeune femme qui n'avoit pas treize ans accomplis, qui se sentoit tourmentée de violentes douleurs à l'occasion d'une prétendue colique. Je n'eus pas de peine en arrivant à deviner la cause de ce mal. La nature des douleurs & la grosseur du ventre me la firent bien-tôt connoître, & ce fut pour moi un spectacle aussi nouveau qu'étrange, d'autant plus que cette jeune femme ne paroissoit pas avoir dix ans, ayant été affligée pendant plusieurs de ses premieres années d'une quantité d'écrouelles en plusieurs parties de son corps ; sa mere & les parens m'ayant assuré que la nature n'ayant encore rien produit chez elle, elles avoient toujours rapporté la grosseur de son ventre, plutôt à une suite de sa mauvaise santé, qu'à une vraie grossesse, paroissans même fort surpris quand je leur dis, après l'avoir touchée, qu'elle alloit accoucher. La petite femme, nonobstant sa grande jeunesse, me parut très-raisonnable. Je la soutins dans sa résolution par les discours les plus consolans que je pus lui tenir. Les douleurs suivirent à souhait. Le courage lui redoubla par les assurances que je lui donnois d'une prompte & prochaine délivrance ; elle fit des efforts sans discontinuer, jusqu'à ce que l'enfant fût venu ; après quoi je lui dis de demeurer tranquille, & que tout étoit fait.

RÉFLEXION.

Cette femme étoit si jeune, qu'après que je lui eus annoncé la venue de son enfant, elle me pria de le bien tenir, de peur qu'il ne rentrât; ce que je n'eus pas de peine à lui promettre. Je la délivrai ensuite, & elle se porta fort bien.

En insistant sur la grande jeunesse de cette femme, je ne prétends pas persuader que ce fut un empêchement à l'écoulement des menstrues, ayant connu plusieurs filles qui les avoient dès l'âge de neuf ans, comme si elles en avoient eu vingt-cinq: mais je prétends seulement prouver que ce n'est pas un obstacle à la conception, & qu'une femme peut porter du fruit avant des fleurs, comme il paroît par l'Observation *393*, p. *326* rapportée par Mr M. (*z*).

Elle nourrit son enfant & revint grosse sans rien revoir. Il est facile de comprendre que le superflu des humeurs s'évacuant par le moyen du lait, rien ne se précipitoit par en bas; ce qui fut cause que la matrice se trouva toujours dans l'état d'une nouvelle conception.

Elle est à présent d'une grosse & grande taille, & différente du tems qu'elle accoucha. Elle est bienréglée, elle se porte bien, & elle a eu depuis plusieurs enfans.

OBSERVATION XXI.

La femme d'un Officier de cette Ville, âgée de dix-huit à dix-neuf ans, jouissant d'une santé

(*z*) On voit des femmes qui n'ont jamais eu leurs régles, & qui n'ont pas laissé d'engendrer. Hildanus, *Obs. 41*, *Centurie 5*, parle d'une femme qui n'avoit jamais été reglée ni avant ni après son mariage, & qui avoit eu néanmoins sept enfans, dont la plûpart étoient encore vivans & en bonne santé: il remarque que dans les couches de cette femme, toutes fort heureuses, les vuidanges avoient toujours été abondantes. *Dethardingius*, *eph. Germ. Cent. 7 & 8. Obs. 72*, *p. 177*, fait mention de la femme d'un Jardinier dont les urines ne couloient point depuis sept jours; elle lui avoit dit n'avoir jamais eu la maladie de son sexe, & n'en pas avoir été incommodée; elle avoit ajouté que dans ses couches elle avoit eu des lochies, mais en moindre quantité, & que sa mere, qui avoit vécu 100 ans, avoit été de même.

parfaite, chez qui la nature ne faiſoit encore aucune de ſes fonctions ordinaires, ne laiſſa pas de devenir groſſe, elle ſe porta très-bien pendant ſa groſſeſſe, ſans reſſentir aucun des accidens auxquels la plus grande partie des femmes ſont ſujettes, elle accoucha heureuſement, & nourrit ſon enfant pendant une année. Un mois après l'avoir ſevré, elle tomba ſubitement dans une inquiétude étrange, ſe croyant très-proche de ſa mort, ſans en vouloir déclarer la cauſe. On m'envoya chercher en diligence le vingt-trois Novembre de l'année 1684, ſi-tôt qu'elle m'eut fait la moindre ouverture de ce prétendu accident, qui étoit un écoulement fort naturel de ſes menſtrues, je la raſſurai bien-tôt, en lui faiſant connoître que c'étoit au-contraire un effet de ſon bon tempérament, & les marques d'une continuation de bonne ſanté dans la ſuite; qu'il ne lui arriveroit rien qui n'eût coutume d'arriver avant la groſſeſſe, & que ſuppoſé que l'évacuation fût un peu plus abondante, cela ne lui étoit qu'avantageux, puiſqu'il n'avoit rien paru depuis ſes couches, ce qui n'étoit pas ſurprenant, ayant été nourrice; mais ce qui l'étoit beaucoup plus, c'eſt que le mari, qui eſt homme de ſens, & la femme qui n'en manquoit pas, m'aſſurerent tous deux qu'elle n'avoit jamais rien vu avant ſa groſſeſſe, & ignoroit à ſon âge la néceſſité de cette évacuation.

RÉFLEXION.

Si ces fleurs euſſent été prêtes à s'ouvrir, lorſque la conception s'eſt faite, comme M. Mauriceau le dit dans deux de ſes Obſervations; & qu'elles en euſſent été empêchées par le moyen de la conception, cette femme auroit dû être attaquée de tous les accidens les plus fâcheux qui accompagnent la groſſeſſe, comme

ſont les dégoûts, les nauſées, les vomiſſemens, les laſſitudes, &c. ce qui n'a pas été; & cette femme ſeroit infailliblement devenue groſſe auſſi-tôt que ſes vuidanges furent arrêtées, & avant que les menſtrues euſſent coulé; ce qui fait voir que la matrice s'étoit trouvée dans une ſi heureuſe diſpoſition avant que la nature eût donné ces prétendues marques de fécondité, comme après les avoir données, puiſque l'expérience nous montre journellement qu'une femme devient groſſe, quand la matrice s'eſt bien vuidée, ce qui eſt inceſſamment après quelque perte de ſang ou l'écoulement des menſtrues, & rarement quand elles ſont prêtes de couler; & même ſi par hazard la femme devient groſſe lorſque cette évacuation ſe fait, qui lui cauſe par-conſéquent une ſuppreſſion avant que cette partie ſoit entièrement vuidée, les ſuites fâcheuſes qu'elle en ſouffre pendant tout le tems de ſa groſſeſſe & l'enfant même après ſa naiſſance, lui donnent lieu de s'en repentir; ce qui eſt une preuve très-conſtante que la conception ne doit raiſonnablement pas ſe faire, lorſque la matrice eſt prête à ſe vuider, quoiqu'en diſe Mr M..; mais bien lorſqu'elle eſt vuide, & débarraſſée des humeurs ſuperflues qui ſe déchargent continuellement ſur elle, étant deſtinée de la nature pour en être le réceptacle; & plus elle eſt vuide, plus elle eſt ſuſceptible d'une conception avantageuſe pour la mere & pour l'enfant.

OBSERVATION XXII.

Une Bourgeoiſe de cette Ville, qui avoit un dégoût généralement de tout ce qu'elle avoit accoutumé de manger avec plaiſir, accompagné d'un vomiſſement continuel, & des envies de choſes qu'elle n'avoit jamais aimées, ſe ſeroit crue groſſe, ſi ſes menſtrues, qui couloient tous les mois, ne l'en avoient diſſuadée, ſon ventre ayant aſſez groſſi dès le premier mois contre ſon ordinaire, pour s'en appercevoir, & groſſiſſant journellement, nonobſtant les continuelles incommodités qui l'avoient fort amaigrie; elle me conſulta environ dans ſon quatrième mois, ſur toutes ces

ſortes d'accidens, vû qu'elle s'étoit très-bien portée dans ſes précédentes groſſeſſes.

Après avoir examiné ſon état avec attention, je la fis convenir que cet écoulement ne ſe faiſoit ni dans un tems réglé, ni en la même quantité & qualité qu'il ſe faiſoit avant ſon indiſpoſition; ce qui par conſéquent ne la devoit pas diſſuader d'être groſſe; mais qu'étant remplie de quantité d'humeurs extrêmement âcres & malignes, & faute de s'être purgée dans un tems convanable, elles produiſoient tous les accidens qui la tourmentoient; ce qui m'engagea à la ſaigner & la purger avec la caſſe & la manne, dans une légere infuſion de ſéné : ce qui réuſſit très-bien, tant pour le dégoût que pour le vomiſſement, ayant même rappellé l'appétit; mais la nature continua à ſe décharger comme auparavant juſqu'au ſeptième mois, nonobſtant quoi la femme groſſiſſoit toujours, ſans ſentir qu'un très-petit mouvement, juſqu'au tems qu'il ceſſa entierement, depuis la fin du ſeptième mois juſqu'à celle du neuvième, dont elle étoit fort inquiette, quelqu'aſſurance que je lui puſſe donner que la fin en ſeroit heureuſe, & qu'elle eût à ſe tranquilliſer; ce qu'elle fit, & s'en trouva bien, car je l'accouchai en moins d'un demi-quart d'heure.

RÉFLEXION.

A parler véritablement, je n'étois pas moi-même trop ſûr de l'iſſue d'une groſſeſſe de cette nature, vû l'augmentation de ſon ventre dès le commencement de ſa groſſeſſe. Ce mouvement ſi obſcur pendant un tems, & devenu imperceptible ſur la fin au lieu d'augmenter; tout cela bien conſidéré me faiſoit craindre que ce fût une môle plutôt qu'une vraie groſſeſſe : mais j'étois néanmoins comme perſuadé que cet écoulement qui ſe faiſoit tous les mois un peu plutôt ou un peu plus tard, n'auroit pas ceſſé qu'avec le détachement entier

de ce corps étranger, & non pas comme il fit au septième mois.

Ce qui me faisoit encore bien espérer, étoit que la femme étant couchée, & la faisant tourner sur un côté, puis sur l'autre, elle ne sentoit aucune pésanteur; qu'elle marchoit aisément, & qu'elle gardoit son urine comme si elle n'eût pas été grosse, encore que ses vomissemens eussent recommencé, & qu'ils accompagnassent la grossesse jusqu'au jour qu'elle ressentit quelques légéres douleurs. Elle me fit avertir dans le moment. Je me rendis auprès d'elle. Elle n'eut pas six douleurs, & même peu violentes, qu'elle accoucha d'un très-gros garçon, mais si foible qu'à peine je lui crus assez de vie pour le baptiser; il revint néanmoins en peu de tems, & se porta bien dans la suite: je délivrai la mere qui ne fut presque pas malade, & se rétablit en très-peu de tems.

Il semble que cette Observation renferme tout ce que l'on peut souhaiter pour faire voir combien l'on doit garder de mesures avant que de prononcer sur une grossesse extraordinaire, & qu'il est bien difficile de distinguer sûrement la grossesse naturelle de celle qui est contre nature, tant les marques de l'une sont semblables à celles de l'autre.

Les précédentes grossesses de cette femme commençoient par la suppression de ses menstrues: son ventre devenoit plat les deux premiers mois: sans dégoûts ni vomissemens, dans celle-ci ses menstrues continuérent de couler, & son ventre grossit d'abord. N'étoit-ce pas des marques qu'elle n'étoit pas grosse véritablement, mais au contraire qu'elle l'étoit d'une môle ou d'un faux germe? & ce mouvement presqu'imperceptible jusqu'à la fin de la grossesse, ne pouvoit il pas encore donner lieu de croire que c'étoit un faux germe, des vents ou quelqu'autre corps étranger? Ce qui ne prouve que trop la nécessité qu'il y a d'être très-réservé en ces occasions non-seulement pour l'administration des remédes, mais même pour le pronostic, les choses étant aussi douteuses & aussi équivoques.

OBSERVATION XXIII.

Une femme de cette Ville, qui avoit toutes les marques d'une bonne grossesse, à la réserve de

ſes menſtrues qui continuerent de couler pendant les deux premiers mois, pour s'éclaircir du doute où elle en étoit, conſulta ſon Chirurgien, qui l'aſſura qu'elle n'étoit point groſſe, quoique ſon ventre parût augmenter conſidérablement. Ayant été très-valétudinaire juſqu'au ſixième mois, elle fut pour-lors attaquée de douleurs violentes, aſſez ſemblables à celles de l'accouchement. Elle fit venir ſon Chirurgien, qui après l'avoir bien examinée, lui dit que c'étoit une colique, & qu'elle ne devoit pas avoir le moindre ſoupçon de groſſeſſe. Sur cette confiance il lui fit quelques remedes dont l'effet fut avantageux par le ſoulagement qu'ils apporterent à ſes douleurs. Mais continuant de groſſir ſans ſentir aucun mouvement, & étant retombée dans les mêmes douleurs deux mois enſuite, elle me fit prier de venir la voir le 17 Janvier de l'année 1686. Je la trouvai avec des douleurs preſſantes. Je la touchai pour m'aſſurer de ſon état. La matrice me parut pleine, & ſon orifice intérieur gros & ſerré; & étant couchée ſur le dos, les genoux élevés, le ventre étoit plein, grand, & dur au-deſſous du nombril; elle ne ſentoit aucune peſanteur en ſe tournant d'un côté ni de l'autre, non plus que lorſqu'elle étoit levée; ce qui me fit l'aſſurer qu'elle étoit très-ſûrement groſſe, mais que ce n'étoit pas pour accoucher encore ſi-tôt; que les douleurs étoient cauſées par une bile âcre & corroſive, qui s'épanchoit dans les inteſtins, & qui lui cauſoit même une eſpece de petit cours de ventre. Je lui conſeillai de prendre des lavemens avec la décoction de ſon lavé, de melilot, de camomille, & un peu de miel violat. Ce qui réuſſit aſſez bien pour faire ceſſer ſes douleurs l'eſpace d'un mois qu'elle m'envoya chercher une ſeconde fois. Elle étoit dans les douleurs de l'accouchement, qui ne durerent pas beaucoup; elle

accoucha d'une des plus grosses filles que l'on pût voir. Je délivrai la mere, après quoi elles se porterent fort bien l'une & l'autre.

RÉFLEXION.

J'ai cru tant dans l'une que dans l'autre de ces grossesses, pendant lesquelles les femmes ne sentoient que peu ou point leurs enfans, que c'étoit la petite quantité d'eaux dans lesquelles ces enfans se trouvérent baignés, jointe à la grosseur de ces mêmes enfans, qui étoit incomparablement plus considérable que celle de ceux dont j'avois précédemment accouché ces mêmes femmes.

Les menstrues ne coulérent pas si long-tems à celle ci qu'à l'autre, mais le mouvement de son enfant se fit encore moins sentir, quoique la fille de l'une se portât mieux que le garçon de l'autre qui vint au monde très-foible, comme je l'ai marqué dans l'Observation.

OBSERVATION XXIV.

La femme d'un Laboureur de la Paroisse de Colomby, située à une lieue de cette Ville, me vint un jour consulter sur ce que ses menstrues étoient arrêtées depuis cinq mois, que son ventre grossissoit sans rien sentir, mais que jamais elle ne s'étoit si bien portée. Je lui conseillai de se faire saigner, & de revenir me voir : ce qu'elle fit ; & deux mois ensuite elle me dit, comme auparavant, que son ventre grossissoit, mais qu'elle ne sentoit rien. Ce qui m'obligea de lui faire réitérer la saignée, dans la pensée que le mouvement que cette saignée donneroit aux humeurs, pourroit en procurer à son enfant. Mon dessein n'ayant pas réussi, je remis au tems le dénouement de l'affaire. Son ventre avoit toute la figure de celui d'une femme constamment grosse ; & en la touchant, je trouvois l'orifice intérieur de la matrice bien fermé, & le

corps de ce viſcère très-gros & très-plein. Se ſentant malade, elle m'envoya chercher, & je l'accouchai en très-peu de tems d'un gros garçon.

RÉFLEXION.

Ce ne fut pas ſans quelque ſurpriſe que je terminai cet accouchement avec un ſi heureux ſuccès. Rien ne m'ayant paru plus extraordinaire, que de voir une femme groſſe ſe porter bien pendant ſa groſſeſſe, & accoucher d'un ſi gros enfant ſans jamais l'avoir ſenti remuer; & je n'en puis apporter d'autre raiſon que celle que j'ai alléguée dans la réflexion précédente.

ARTICLE IV.

Des Signes aſſûrés que la Femme eſt Groſſe.

MON deſſein n'eſt pas d'inſinuer dans cet article que tous les ſignes (*a*) de la groſſeſſe naturelle ſont douteux, mais je prétends enſeigner

(*a*) Les ſignes de la groſſeſſe ſe réduiſent à deux eſpèces, ſçavoir à ceux qu'on tire des accidens qu'éprouvent une femme groſſe ou une fille en âge de devenir mere, & à ceux qu'on tire de la préſence d'un fœtus dans la matrice. Les premiers ſont équivoques & prennent le nom de *rationels*, parce que la connoiſſance qu'on en tire, ne vient que du raiſonnement. La ſuppreſſion des régles, le vomiſſement, le défaut d'appétit, la dépravation du goût, le gonflement des mammelles, l'enflure du ventre, la douleur des mammelons ſont des ſymptômes communs aux filles & aux femmes groſſes, quoiqu'on les regarde comme des ſignes de la groſſeſſe. On ne peut faire uſage des ſignes *rationels* que pendant les deux ou trois premiers mois de la groſſeſſe; & ſi l'on en peut tirer quelque avantage, ce n'eſt que quand il s'en joint pluſieurs en même tems.

Quoique la rencontre de pluſieurs de ces ſignes fourniſſe des raiſons très-fortes, elle ne ſuffit pas pour faire décider affirmativement une groſſeſſe; il faut attendre un terme plus avancé; alors le témoignage des ſens peut

qu'il n'y en a que deux ſur leſquels on puiſſe compter ; ſçavoir, le mouvement ſenſible de l'en-

nous donner des ſignes plus certains qu'on appelle *ſenſibles* ; alors tous les doutes ont coutume de s'évanouir, même dans la femme qui ſent remuer ſon enfant, le Chirurgien peut auſſi s'en éclaircir par le toucher.

M. Mauriceau croit que ce moyen peut auſſi ſervir pour connoître les différens tems de la groſſeſſe. Nous en jugeons le plus ordinairement par la groſſeur du ventre, dit-il, *Malad. des Femmes gr. t. 1, p. 97 ;* mais bien plus ſûrement en touchant l'orifice interne de la matrice. Au commencement de la groſſeſſe nous ne la reconnoiſſons que par les ſignes de la conception, d'autant que ce qui eſt pour-lors dans la matrice n'eſt pas d'une groſſeur aſſez conſidérable pour tuméfier le ventre, qui au contraire devient plus plat alors ; mais après le deuxième mois, le ventre vient à s'élever peu à peu, & enſuite juſqu'au neuvième mois. Au commencement en touchant avec le doigt l'orifice interne, on le ſent exactement fermé & un peu allongé, reſſemblant au muſeau d'un petit chien nouveau né ; mais enſuite il groſſit & s'amollit peu à peu juſqu'au ſixième mois ou environ ; après quoi il commence ordinairement à diminuer en toutes ſes dimenſions à proportion que la matrice s'étend ; de ſorte que, quand la femme approche de ſon terme, il eſt preſque applani & preſque confus avec le globe de la matrice, ne faiſant pour-lors qu'un petit bourlet, ou cercle un peu épais à ſon entrée, dont le couronnement eſt fait au tems de l'accouchement.

Mais *M. Puzos* dans ſon Traité des Accouchemens, p. 55, ne penſe pas qu'on doive employer le toucher indiſtinctement dans tous les tems de la groſſeſſe. Peut-on aſſeoir un jugement ſolide ſur un pareil examen dans le commencement ? En effet, rien ne varie tant que la figure, le reſſerrement & la ſituation du col de la matrice. Il y a des femmes, qui ſans être groſſes, ont le col de la matrice gros & fort court : dans d'autres il eſt fort allongé ; à celles-ci il eſt très reſſerré, & à celles-là il eſt preſque toujours un peu béant : quant à la direction, il eſt tantôt en devant, tantôt en arrière, ou ſur les côtés, ſelon les attitudes les plus ordinaires d'une femme, ſur-tout lorſqu'elle eſt couchée ou ſelon qu'elle a le plus ou moins d'embonpoint : il eſt donc étonnant, dit M. Puzos, que M. Mauriceau même ait de la confiance dans le toucher pratiqué de cette ſorte, & dans les premiers tems de la groſſeſſe, ſans être frappé des variétés dont nous venons de parler, leſquels ne font naître que des doutes, & jamais rien de certain.

Mais ſi l'expérience apprend à ſe défier des ſignes

fant

ſant & l'introduction du doigt dans le vagin, par le moyen duquel l'on trouve l'orifice intérieur de la matrice fort ſerré, & ſon col qui ne paroît point ou très-peu, ſuivant que la groſſeſſe eſt plus ou moins avancée. Les mouvemens d'un enfant de cet âge ſont ſi faciles à diſtinguer des mouvemens convulſifs de la matrice, ou des parties circonvoiſines, qu'il n'y a qu'un défaut d'expérience qui puiſſe les confondre. Lorſqu'à ces mouvemens l'on joint les accidens qui ont précédé, comme les dégoûts, la ſuppreſſion des mois; ceux qui perſéverent, comme le gonflement des mammelles, la tenſion, l'élévation & la dureté de la région hypogaſtrique, auſſi-bien que la tenſion du corps de la matrice, qui ſe remarque par l'introduction du doigt dans le vagin, ainſi que le mouvement de l'enfant. Ces ſignes ſont très-différens de ceux de la mole, des eaux ou des vents.

Ainſi, quand j'ai été appellé pour juger de la groſſeſſe, j'oſe dire que je ne me ſuis jamais trompé; je veux dire après quatre mois, parce qu'auparavant l'on ne peut fonder ſon jugement que ſur des conjectures; & quand toutes les marques de

rationels, lorſqu'il s'agit de prononcer ſur une groſſeſſe; ſi elle n'inſpire pas plus de confiance dans les lumières qu'on prétend tirer du toucher, pratiqué de la manière dont tout le monde l'a fait juſqu'à moi, il eſt pour faire cette opération une autre, qui, ſur l'état douteux d'une femme ou d'une fille, fournit des connoiſſances auſſi ſûres, que l'ancienne manière de toucher en offre d'incertaines & de fauſſes.

Pour connoître une groſſeſſe au toucher, ajoute M. Puzos, il faut qu'elle ſoit du terme de trois mois ou du moins de deux mois & demi. Dans cet eſpace de tems la matrice peut avoir pris un volume ſuffiſant pour la ſentir du côté du ventre, & pour la diſtinguer des parties qui l'environnent; communément au terme de trois mois, la matrice déborde du pubis de trois travers de doigt. Il eſt donc poſſible de la toucher en appliquant une main ſur le ventre de la femme groſſe, & en introduiſant dans le vagin un ou pluſieurs doigts de l'autre main.

grossesse se trouveroient réunies, je n'assurerai jamais qu'une femme soit grosse.

OBSERVATION XXV.

Etant allé voir un malade à la campagne, je vis entrer une jeune personne dans le lieu où j'étois. Une curiosité à contre-tems me fit demander qui étoit cette jeune femme-là. La Dame du logis me répondit que ce n'étoit pas une femme, mais bien la sœur de M... J'aurois voulu retenir ma question, mais le sort étoit jetté. Quelques momens se passerent en conversations indifférentes, & après avoir fini & conseillé ce que je trouvai à propos de faire au malade, j'étois assez content de m'être tiré si heureusement de ce pas, lorsque j'apperçus la Dame qui m'attendoit en un lieu un peu écarté du logis, pour me dire l'effroyable inquiétude où ma question l'avoit mise, d'autant plus qu'elle en avoit quelque soupçon, & qu'elle me prioit de lui dire si je croyois la chose non-seulement vraie, mais douteuse; que pour m'en éclaircir elle alloit me faire venir la Demoiselle; ce que je ne jugeai pas à propos pour l'heure; mais, puisqu'elle en étoit dans l'inquiétude & dans le doute, je lui dis que dans deux jours je reviendrois voir le malade, & que je lui dirois positivement ce que j'en pensois.

Etant arrivé deux jours ensuite, après un court examen de l'état du malade, je me rendis à la chambre de la Demoiselle. Jamais fille ne parut plus chaste ni plus assurée sur son innocence. Si bien qu'enfin après toutes mes questions, que je poussai beaucoup au-delà de la bienséance, je lui demandai, si pour tirer Madame sa belle-sœur d'inquiétude, elle ne vouloit pas bien que je fisse succéder l'attouchement aux pa-

roles. Elle ſe commit à tout ce que je ſouhaitai. L'ayant donc fait coucher ſur le dos, les genoux élevés, & les talons auprès des feſſes, je lui trouvai le ventre dur & tendu beaucoup plus en ſa partie hypogaſtrique qu'en l'épigaſtrique, avec un mouvement qui me parut être celui d'un enfant. Je la fis lever enſuite, & lui dis de ſe mettre en poſture comme ſi elle vouloit aller à la ſelle, ou à demi-accroupie. Je trouvai l'orifice intérieur de la matrice très-ſerré, preſque plus de col, & le corps de ce viſcère fort gros & tendu. Il n'en fallut pas davantage pour lui aſſurer, ainſi qu'à Madame ſa belle-ſœur, qu'elle étoit groſſe de cinq à ſix mois. Elle confirma ma prédiction trois mois & demi enſuite, par l'accouchement d'un gros garçon.

RÉFLEXION.

Voilà les meſures que je prens. Elles ſont plus ſûres qu'avec un lacet au-tour du corps. A la vérité il y a bien des femmes auxquelles la honte & la peine qu'elle ſouffriroient d'une telle épreuve, les feroient plutôt demeurer dans l'envie de ſçavoir leur état, que de s'en aſſurer par un tel moyen. A l'égard de ces perſonnes, je les remets au tems pour en décider, ſans prendre rien ſur mon compte ; mais quand elles ont paſſé neuf mois, je leur aſſûre préciſément qu'elles ne ſont pas groſſes : car, après tout, quel empreſſement à contre-tems une femme peut-elle avoir de ſçavoir ſa groſſeſſe ou non, puiſque quelques mois mettent le doute en évidence ? Ce n'eſt pas comme une fille dans le cas de celle dont je viens de rapporter l'hiſtoire, à laquelle il me feroit aiſé d'en joindre une quantité d'autres de même eſpèce. Une famille peut, quand elle le ſçait, cacher une des choſes du monde des plus deshonorantes pour elle, quand la fille s'eſt méſalliée, ou prendre de juſtes meſures pour que celui qui aura fait la ſottiſe, la boive, ſoit en épouſant la fille, ou en lui donnant une récompenſe qui répare en quelque façon ſa faute. Ç'a été dans cette vue principalement que j'ai été commis pluſieurs fois pour éclaircir ce doute, &

pour éviter la perte d'un enfant, qui eſt ſouvent la ſuite du déſeſpoir où une fille s'abandonne, dans la réflexion de la faute qu'elle a commiſe.

OBSERVATION XXVI.

Le 13 Mai de l'année 1687, une jeune fille vint me trouver, & me fit le rapport de pluſieurs indiſpoſitions qu'elle ſouffroit depuis trois mois que ſes ordinaires s'étoient ſupprimées, dont les principales étoient un dégoût effroyable pour la ſoupe & pour la viande, dont elle avoit coutume de manger beaucoup, & une envie des plus fortes de quantité de choſes qu'elle n'avoit jamais aimées; que ſes jambes & ſon ventre étoient très-enflés, & qu'elle ne pouvoit ſe ſoutenir ni marcher qu'avec peine. Comme je me défie toujours de ces maladies de filles, je lui conſeillai quelques petits remedes ſans conſéquence, afin de gagner du tems; à quoi je réuſſis, l'ayant conduite de cette manière près de deux mois; après quoi je ne doutai plus de ſa groſſeſſe, ce qui me porta à lui déclarer ma penſée ſur ſon indiſpoſition, dont elle fut ſi ſurpriſe & ſi irritée, qu'elle en porta ſur le champ ſes plaintes à ſon pere & à ſa mere. La mere me fit prier quelques jours enſuite de venir voir ſa fille: je m'y rendis auſſi-tôt, où j'interrogeai cette Demoiſelle, en préſence de ſa mere, ſur tous les accidens qu'elle avoit ſoufferts, & ſur l'état préſent où elle étoit, avec un retour d'appétit merveilleux pour la ſoupe & la viande, les jambes à leur naturel, & le ventre bien élevé en pointe en ſa partie inférieure, avec un mouvement qui ſe faiſoit ſentir pour peu qu'on eût la main appliquée deſſus.

Je demandai à cette crédule mere ſi elle ne connoiſſoit pas cette maladie à fond, elle qui avoit eu dix ou douze enfans, & pris enſuite congé d'elle ſans attendre ſa réponſe. Cette fille trouva

un Médecin & un Chirurgien qui l'aſſurerent qu'elle n'étoit pas groſſe, & promirent au pere & à la mere de la tirer de cette indiſpoſition, par le moyen de pluſieurs potions apéritives, & l'uſage continuel du ſuc de cerfeuil. Ils la conduiſirent juſqu'au tems que l'accouchement commença à ſe manifeſter par les douleurs. Une Sage-Femme y fut mandée à l'inſçu de ces deux Meſſieurs, laquelle en leur préſence toucha la fille, dont ils ſe voulurent railler, affirmant par les expériences les plus fortes qu'elle n'étoit pas groſſe, & que c'étoit bien inutilement qu'elle en uſoit ainſi. Mais ces bons Meſſieurs furent bien raillés à leur tour, quand cette Sage-Femme leur dit qu'elle en tenoit la tête. Ils ſortirent chargés de honte & de confuſion, & la fille fut accouchée avant qu'ils fuſſent dans la rue. Elle mourut quelques jours enſuite, & l'enfant la ſuivit de près; à quoi ces habiles Docteurs pouvoient bien n'avoir que trop contribué.

RÉFLEXION.

Il ne fut point néceſſaire de chercher la preuve de la groſſeſſe de cette fille, par l'introduction de mon doigt, afin d'en aſſûrer ſa mere. Car quelles marques plus certaines cette mere pouvoit-elle en deſirer, que celles que je rapporte dans cette Obſervation, puiſqu'outre les ſignes douteux du dégoût & des foibleſſes, & l'élévation du ventre, il s'y trouvoit un ſigne certain, qui étoit le mouvement de l'enfant, dont il étoit très-facile de s'appercevoir ? Quelle bévue ou quel entêtement à ce Médecin & à ce Chirurgien, ou de ne pas connoître l'état de cette fille, ou de vouloir le diſſimuler : Avoient-ils fait banqueroute à la raiſon ? Je ne dirois rien, s'ils étoient revenus de leur mépriſe après l'uſage de quelques remédes ; mais de l'avoir opiniâtrément conduite juſqu'aux douleurs de l'accouchement, ſans ſe vouloir rendre même à une preuve toute évidente, c'eſt ce que je ne ſçaurois comprendre. Ceci fait bien voir combien la pratique eſt néceſſaire en pareille

occaſion, étant perſuadé que ces Meſſieurs en manquoient à cet égard ; & ce fut la raiſon qui les fit échouer ſi lourdement, quoiqu'ils fuſſent fort éclairés d'ailleurs, & fort capables, n'étant pas les ſeuls qui s'y étoient mépris, puiſque la même choſe arriva à l'Hôtel-Dieu du tems que j'y travaillois. Je ne cherche point à condamner perſonne, mais toujours eſt-il bien probable que la mere & l'enfant furent la victime de cette mépriſe.

Je conduiſis & examinai cette fille ſans la perdre de vue que le moins que je pus, depuis qu'on l'eut miſe entre les mains de ces Meſſieurs, juſqu'à ce que je la ſçuſſe accouchée. Mon honneur y étoit trop intéreſſé pour n'y pas donner toute mon attention. Auſſi le pere & la mere me firent-ils toutes les excuſes poſſibles, & me rendirent leur confiance qu'ils m'avoient ôtée fort mal-à propos.

OBSERVATION XXVII.

Le 2 Juillet de l'année 1689, une Bourgeoiſe de cette Ville me pria de venir voir ſa Servante qui étoit fort incommodée. Comme il étoit matin, je la trouvai encore au lit. Elle me dit qu'il y avoit huit mois qu'elle avoit eu une grande peur d'un coup de piſtolet tiré à ſes oreilles, pendant qu'elle avoit ſes ordinaires, qui ſe ſupprimerent dans ce moment : que depuis ce tems elle avoit ſouffert des accidens ſans nombre, dont le détail ne me permit pas de douter de ſa groſſeſſe. Je lui en marquai ce que j'en penſois ; mais ſa bonne maîtreſſe qui étoit préſente, y parut encore plus ſenſible qu'elle, & l'excuſa de ſon mieux. Comme j'étois venu pour la ſoulager, & que je ne le pouvois faire ſans connoître la maladie à fond, je demandai à la Maîtreſſe & à la Servante ſi elles trouveroient bon que je m'en éclairciſſe pour me tirer de doute ; ce qu'elles m'accorderent volontiers. Je la fis coucher ſur le dos, les genoux en haut, & les talons auprès des feſſes. Je trouvai

un ventre bien dur & bien élevé, particulierement vers la partie hypogaſtrique ; j'y donnai quelques petites ſecouſſes, auxquelles répondirent les mouvemens ſenſibles d'un enfant bien vigoureux. C'en étoit aſſez pour aſſurer la groſſeſſe ; mais comme je voulus en ſçavoir à peu près le tems, puiſque j'en avois la facilité, je la fis lever ſur ſon lit, où à demi-accroupie, j'introduiſis mon doigt dans le vagin, au moyen de quoi je trouvai l'orifice intérieur confondu avec le corps de la matrice, qui ne faiſoit qu'un globe régulier, par où je jugeai qu'elle étoit au moins groſſe du tems auquel elle diſoit que le coup de piſtolet avoit été tiré, ne comptant pas qu'elle pût tarder à accoucher plus de quinze jours ou trois ſemaines ; ce que je leur prédis en les quittant. Elles demeurerent bien étonnées en apparence : pour moi, ſans m'embarraſſer davantage de ce qui en arriveroit, je la laiſſai aux ſoins de ſa bonne & charitable Maîtreſſe.

RÉFLEXION.

Je n'ai multiplié ces Obſervations qu'en vue de faire connoître la vraie différence qu'il y a entre les mouvemens d'un enfant, & ceux d'une môle, des eaux ou des vents. Ces mouvemens d'un enfant ſe font ſi diſtinctement remarquer par des parties différentes, qu'il eſt impoſſible de les confondre avec ceux de la fauſſe groſſeſſe, ni de la groſſeſſe contre nature, qui ſe font par une maſſe totale ; ni les confondre avec les mouvemens convulſifs de la matrice, qui ne ſont que des trémouſſemens de ſes parties, ſans dûreté ni ſolidité ; mais au cas que ces mouvemens ne ſoient pas ſuffiſans pour aſſûrer le Chirurgien de ce qu'il cherche, l'on voit par ces Obſervations que l'introduction du doigt par lequel on connoît la diſpoſition de la matrice, contribue beaucoup à s'en aſſûrer, ſur-tout lorſque l'enfant a acquis un âge aſſez avancé pour faire groſſir le corps de ce viſcère, & y donner un volume, non-ſeulement diffé-

rent du naturel, mais au-delà de celui que lui peut causer le faux germe; ce qui ne peut être sensible & bien sûr avant quatre à cinq mois. L'on trouve pour lors l'orifice intérieur de la matrice exactement fermé, & une portion du col qui s'étend & s'élargit à mesure que l'enfant & l'arrière-faix grossissent, que la quantité des eaux augmente, & que le tems de la grossesse approche de sa fin, jusqu'à ce qu'enfin il se confond & s'anéantit tellement avec le corps de la matrice, qu'elle ne fait plus avec lui qu'un corps rond, de la figure d'un gros balon. Ainsi pour être assûré, par des signes certains, que la femme est grosse d'enfant, il faut remarquer un mouvement réel & distinct, & de plus reconnoître l'état de la matrice, par l'introduction du doigt dans le vagin, qui fait aussi juger à peu près du tems de l'accouchement.

Si ces signes sont d'une grande utilité pour assûrer la grossesse de la femme, ils n'ont pas moins de mérite pour justifier celles qui ne le sont pas. J'en ai vu qui ont souffert de grandes peines, & qui se sont exposées à de terribles extrémités, pour prouver leur innocence, faute de personnes qui pussent en rendre un jugement certain, tel que j'ai fait en pareille occasion.

OBSERVATION XXVIII.

Le 12 Novembre de l'année 1702, il vint une fille qui me fut recommandée par des personnes de considération, qui la croyoient absolument grosse, quoiqu'elle assurât le contraire, & qu'elle mît tout en usage pour le persuader. Elle souffroit une suppression de ses menstrues depuis quatre à cinq mois, qui lui avoit causé des dégoûts, des nausées, des vomissemens, des vapeurs, des foiblesses, un amaigrissement de tout le corps, & une grande tension au ventre, qui lui donnoit la figure de celui d'une femme grosse. Pour m'assurer de son état, je la fis coucher sur le dos, & je ne trouvai à son ventre qu'une mollesse qui ne me donnoit aucun soupçon. Je la fis lever ensuite, & j'introduisis mon doigt dans le vagin; je trouvai

l'orifice intérieur ouvert, sans que la matrice occupât plus de volume que celui qui lui est naturel; par où j'assurai que cette fille n'étoit pas grosse, mais que tous ces accidens lui étoient causés par la suppression de ses menstrues. Je lui fis des remedes qui eurent un heureux succès, & elle revint dans la suite dans son état ordinaire.

RÉFLEXION.

La simplicité régnoit dans le rapport de cette fille; mais comme j'en ai vu de toutes les sortes, & que le déguisement est souvent de la partie, il faut que j'avoue que je n'ai jamais cru une fille plus sûrement grosse, avant que je l'eusse examinée; mais cette croyance changea bien-tôt en une compassion de son mauvais état, causé par un reflux de l'humeur qui devoit s'évacuer tous les mois. Toute mon attention fut de rappeller la nature à son devoir, par le moyen de légers purgatifs, des désopilatifs & apéritifs; à quoi je réussis de manière qu'en assez peu de tems les humeurs reprirent leur cours ordinaire; & cette fille retrouva sa première santé, par où elle fut justifiée dans l'esprit de ceux qui en avoient mal auguré.

OBSERVATION XXIX.

Le 8 Décembre de l'année 1700, l'on me fit voir une grosse gaillarde qui avoit perdu ses ordinaires sans aucune cause manifeste, dont les mammelles avoient grossi extraordinairement depuis quelques mois, & dont le ventre étoit gros, grand, & étoit aussi éminent que celui d'une femme grosse de six mois. Je la questionnai sur son état; elle me dit fort naturellement qu'elle étoit gaie & enjouée, mais qu'elle étoit d'une bonne conduite; que si elle avoit à être débauchée, étant sa maîtresse, elle en feroit selon sa volonté; qu'au reste, elle vouloit bien que je fisse ce que je

trouverois à propos pour la rétablir dans l'eſprit de ceux à qui ſon indiſpoſition la rendoit ſuſpecte. Je la fis donc coucher ſur le dos, les genoux élevés, & les talons auprès des feſſes. Je trouvai un ventre grand, bien mollet & bien gras, ſans tenſion ni dureté. Je la fis lever enſuite, & introduiſis mon doigt dans le vagin, en la faiſant accroupir ou aſſeoir. Je trouvai la matrice dans ſon état naturel : ce qui me fit certifier qu'elle n'étoit pas groſſe. Elle continua de groſſir, mais ſans incommodité. Le dangereux ſoupçon ſe paſſa par une préſence continuelle de ſa part; ce qui me fit louer par ceux qui s'étoient moqués de moi, & de mon peu de connoiſſance.

RÉFLEXION.

Cette fille étant d'un grand travail, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle ſe portât bien, quoique la nature s'oubliât entièrement; les cauſes en ſont toutes évidentes; elle conſumoit une partie de ce qu'il y avoit de trop chez elle par ſon grand exercice, & la nature convertiſſoit l'autre portion en chair & en graiſſe; c'eſt pour cela qu'elle devenoit ſi groſſe & ſi mammelue, à la différence de celles qui ménent une vie ſédentaire, qui ne peuvent ſoutenir la ſuſpenſion de cette évacuation, ſans ſouffrir tous les accidens qui ſont communs avec ceux de la groſſeſſe.

Quoique cette fille parût fort aſſurée, ſans s'embarraſſer de ce qu'on diſoit d'elle, elle fut fort contente que je donnaſſe des preuves autentiques de ſa ſageſſe, qui, quoique très-véritables, ne furent pourtant goûtées que dans la ſuite du tems, tant cette pauvre fille étoit en mauvais prédicament. Ce qui fait voir combien l'on eſt plus naturellement porté à croire le mal que le bien.

Voilà les ſignes univoques ou les marques conſtantes & aſſurées que la femme eſt groſſe d'enfant; mais à l'égard de toutes les autres, je crois avoir aſſez fait entendre qu'on ne doit y faire aucun fond. Car l'on n'en peut porter de jugement certain qu'après le trois ou le

quatrième mois ; parce que ces ſignes ou ces accidens de groſſeſſe qui viennent à l'occaſion de la ſuppreſſion des menſtrues, du faux germe, de la môle, des eaux, des vents, & de la vraie conception, ſont ſi ſemblables, que le plus expérimenté Accoucheur s'y peut tromper. Ainſi il eſt de la prudence de n'aſſurer que ce l'on croit hors de doute.

ARTICLE V.

De la Groſſeſſe de pluſieurs Enfans.

LA vraie groſſeſſe n'eſt pas ſeulement d'un enfant, elle l'eſt ſouvent de deux, quelquefois de trois (*a*), & rarement d'un plus grand nombre.

(*a*) Il n'eſt pas bien extraordinaire de voir un accouchement de trois enfans. Le Journal de *Verdun 1732, Janvier, p. 75*, fait mention de la femme d'un Marinier d'Angleterre, laquelle étoit accouchée de trois enfans, & le lendemain d'un quatrième. *Gellius, liv. 10, ch. 2*, rapporte qu'une Egyptienne en avoit eu cinq. Dans le *Journal des Sçavans, 1684 Avril, page 160*, on lit l'hiſtoire d'une femme de Xaintonge, qui étoit accouchée de neuf enfans. *Albert* rapporte qu'une femme en avoit eu vingt-deux, & une autre ſoixante-dix. De pareilles hiſtoires ſont un peu difficiles à croire, auſſi-bien que celle de Marguerite, Comteſſe de Hollande. On rapporte qu'une pauvre femme lui demandant l'aumône & portant deux jumeaux, cette Comteſſe lui fit un crime d'avoir deux enfans. *Puſſiez-vous en avoir autant qu'il y a de jours dans l'année*, répliqua avec imprécation cette pauvre femme. Ce qui arriva. On dit qu'un tombeau de marbre qui ſe voit encore aujourd'hui dans un Couvent de ce Pays-là, en fait foi.

On demande ſi la femme qui eſt groſſe de deux enfans, les a conçus dans le même tems. Pluſieurs le croyent ainſi ; mais il y en a d'autres qui penſent que cela ſe fait par ſuperfétation, c'eſt-à dire par une conception réitérée. Mais bien des Médecins n'admettent point de ſuperfétation, parce qu'ils veulent qu'après la conception l'orifice de la matrice ſoit exactement fermé. Néanmoins *Spigelius de corpor. human. fabris. l. 8. c. 22*, aſſure que l'orifice de la matrice eſt ouvert à proportion qu'elle approche du terme. *Kerkring, Obſ. 2, pag. 4.* parle des

Les ſignes qui font connoître que la femme eſt groſſe de deux enfans, ſelon Monſieur Mauriceau, ſont quand les enfans ſont parvenus à un certain tems où ils ont aſſez de force pour manifeſter leur mouvement. La femme ſe trouve extraordinairement groſſe ſans qu'il y ait aucun ſoupçon d'hydropiſie. Si l'on voit une éminence de chaque côté du ventre, & qu'il y ait une ligne un peu moins relevée au milieu, la choſe ſera preſque certaine, ſi au même inſtant on ſent pluſieurs & différens mouvemens aux deux côtés, & ſi ces mouvemens ſont beaucoup plus fréquens qu'à l'ordinaire; ce qui ſe fait à cauſe que les enfans étant preſſés, s'incommodent l'un l'autre, & s'excitent à ſe mouvoir de cette façon. Outre que M. Mauriceau dit avoir ſouvent obſervé que les femmes, qui ſont groſſes de pluſieurs enfans, ſont beaucoup plus incommodées durant tout le cours de leur groſſeſſe, qu'elles ont auſſi le ventre de tous côtés bien plus tendu en rondeur, & non ſi fort vers le devant, que les autres qui n'en ont qu'un; & que vers les derniers mois, elles ont toujours les jambes & les cuiſſes fort enflées,

ſquelettes de deux jumeaux dont un étoit de huit mois & l'autre de quatre, à en juger par la grandeur des os. *Loſſius Obſ. Med. 14. lib 4. p. 355*, rapporte que la femme de M.... encore jeune, avoit mis au monde un enfant bien formé & en bonne ſanté; mais que neuf jours après elle accoucha d'un enfant qui n'étoit point à terme & qui ne paroiſſoit avoir qu'environ trois mois.

Je ne m'arrêterai pas à tacher de ſatisfaire la curioſité qu'on a ſouvent de ſçavoir ſi la femme eſt groſſe d'un garçon ou d'une fille: on dit ordinairement qu'une femme eſt enceinte d'un garçon, lorſqu'elle eſt de bonne humeur, qu'elle ſe porte bien, qu'elle a le pouls fort & fréquent, qu'elle a bon appétit, bonnes couleurs, qu'elle a le rein droit plus gros que le gauche, qu'elle porte le fœtus du côté droit, & qu'il remue bien, & qu'elle a conçu pendant le croiſſant de la lune, &c; tous ces ſignes ſont pleins d'erreurs, que l'expérience détruit tous les jours.

& même quelquefois les deux levres de la vulve, & tout le pubis. Quand tout cela est ainsi, on peut être assuré, selon lui, que la femme est très-certainement grosse de plusieurs enfans.

Ne sembleroit-il pas que l'autorité de l'Auteur qui rapporte ces signes si circonstanciés, devroit en assurer la verité, & en détruire jusqu'au moindre doute ? Cela peut subsister dans l'esprit de ceux qui pratiquent peu; mais celui qui fera un usage continuel des accouchemens, sera bien éloigné de s'en tenir à ces signes.

Il faudroit que je quittasse mes principes pour m'en rapporter à ce que dit cet Auteur, & ne plus croire ce que mes expériences m'ont tant de fois persuadé, qui est que l'on ne peut porter un jugement plus certain sur la grossesse d'un ou de plusieurs enfans, qu'en general sur tous les accouchemens. En voici une preuve qui me semble assez le justifier. Ce sont trois femmes si extraordinairement grosses dans un même-tems, que l'on auroit été très-persuadé, selon ces prétendus signes, qu'elles auroient été grosses au moins de deux enfans chacune.

OBSERVATION XXX.

La femme d'un Perruquier de cette Ville étant extraordinairement grosse du devant, du derriere, & des hanches, me consulta sur ce qu'elle avoit à craindre ou à espérer de son état. Elle avoit les jambes & les pieds fort enflés, ne marchoit qu'avec peine, & sentoit un mouvement des deux côtés à la fois. C'étoit autant de signes comme certains que cette femme étoit grosse de deux enfans. Le tems de l'accouchement étant venu, & les douleurs commençant à se faire vivement sentir, elle m'envoya prier le 9 Juillet de l'année

1710, de venir chez elle; je trouvai que ſes douleurs redoubloient ſans ceſſe. Je la touchai & trouvai la tête de l'enfant fort proche; ſes eaux percerent à l'inſtant. Il en vint une quantité ſurprenante, & un très-petit enfant qui ſuivit ſans nulle peine, ainſi que l'arrière-faix. J'introduiſis ma main pour m'aſſurer ſi la matrice étoit bien vuide. Ce que je reconnus aiſément. L'enfant mourut un moment après. Mais la mere ſe porta aſſez bien.

RÉFLEXION.

Je n'ai jamais cru une femme groſſe de deux enfans plus ſûrement que celle-ci, ni à l'occaſion de laquelle j'aie pu mieux faire l'application de la montagne qui accoucha d'une ſouris, après que j'eus connu le contraire. Cet enfant pouvoit bien faire ſentir ſes mouvemens à ſa mere. Les eaux dont la matrice étoit remplie, lui en laiſſoient toute la liberté. Il n'eſt pas ſurprenant qu'il ſoit mort ſi-tôt qu'il fut né : mais il l'eſt beaucoup qu'il ſoit venu en vie, & qu'il l'ait conſervée dans le lieu où il étoit avec un tel déluge d'eau. C'étoit inutilement que j'introduiſis ma main, je n'aurois pas dû chercher autre choſe après avoir vu cette inondation; mais l'on ne péche jamais pour prendre des précautions qui peuvent être inutiles en d'autres occaſions, mais qui ſembloient être néceſſaires en celle-ci.

OBSERVATION XXXI.

Une Bourgeoiſe de cette Ville ayant ſouffert une groſſeſſe des plus fatiguantes, tant elle étoit lourde & peſante, auroit volontiers cherché un ſecours étranger pour lui aider à ſupporter ſon grand & large ventre. La peine qu'elle ſouffroit en marchant, & les mouvemens violens qu'elle reſſentoit ſouvent des deux côtés tout à la fois, ne me permettoient pas de douter que deux enfans ne fuſſent l'effet de ces incommodités, &

ſur-tout de cette peſanteur extraordinaire. Comme elle étoit ma voiſine, je la voyois ſouvent, & la tirois d'inquiétude autant qu'il m'étoit poſſible. L'heure de ſon accouchement étant venue, elle m'envoya chercher le 18 Juillet de l'année 1710. Je ne fus pas un demi-quart d'heure à l'accoucher d'un des plus gros garçons que j'aie vu, avec beaucoup d'eaux & un très-gros arrière-faix, qui ſuivit avec la même facilité; la mere & l'enfant ſe portant tous deux autant bien qu'on pouvoit ſouhaiter.

RÉFLEXION.

C'étoit la ſeconde fois que cette femme étoit devenue groſſe. Elle étoit libre & alerte, & n'étoit non plus incommodée la première fois qu'elle l'étoit dans tout autre tems; au lieu que dans cette ſeconde groſſeſſe elle ne marchoit qu'avec peine, ſes jambes étoient fort enflées, ſon ventre tellement péſant, qu'il lui ſembloit qu'il alloit tomber, tant il étoit grand, plein, dur & tendu. Elle ſentoit deux mouvemens égaux des deux côtés tout à la fois; après tout cela elle n'étoit groſſe que d'un enfant. Mais que faut-il davantage pour mettre un ventre en cet état, qu'un gros enfant, une quantité d'eaûx, & un gros arière-faix? Toutes ces circonſtances aſſuroient ſi bien la fin de l'ouvrage, que c'auroit été très-mal-à-propos que j'aurois voulu tenter l'introduction de la main, cela n'étant néceſſaire que pour être ſûr qu'il n'étoit rien reſté dans la matrice, lorſqu'on a lieu de douter ce qui en eſt.

OBSERVATION XXXII.

La femme d'un Cuiſinier de cette Ville étoit ſi extraordinairement groſſe, que ceux qui la voyoient marcher dans les rues, en étoient étonnés. Son ventre avançoit en pointe d'une telle manière, qu'il lui étoit impoſſible de voir que bien loin devant elle. Nonobſtant quoi elle marchoit d'une vîteſſe & d'une liberté à faire plaiſir. Elle ne ſen-

toit que peu de mouvement, n'étoit nullement incommodée, & ses jambes ni ses pieds n'étoient point enflés.

Comme c'étoit sa seconde grossesse, & que celle-ci étoit très-différente de la première, tout son soin fut de s'assurer de moi dans le besoin. Elle comptoit d'accoucher dans le mois de Juin, & elle ne m'envoya chercher que le 24 Juillet suivant de l'année 1710. Je la trouvai en arrivant dans sa chambre très-pressée de douleurs; & comme j'allois pour m'assurer de son état, les membranes s'ouvrirent, & les eaux sortirent avec une telle impétuosité, que j'en fus tout rempli. Quand je voulus la délivrer, comme je trouvai de la résistance, je coulai ma main le long du cordon, & je sentis les eaux d'un second enfant qui étoient prêtes à percer les membranes qui les contenoient. A peine eus-je fait deux ligatures au cordon du premier, & l'eus coupé, & donné l'enfant à une femme, que ces secondes eaux percerent comme les premières, & le second enfant suivit; c'étoient deux garçons. Je délivrai la femme d'un seul arrière-faix pour ces deux enfans jumeaux, qui se porterent très-bien ainsi que la mere.

RÉFLEXION.

Après ces Observations quelles assurances peut-on avoir qu'une femme soit grosse de deux enfans? & quel fonds peut-on faire sur ces marques infaillibles, qui, selon Mr M. le doivent persuader? Ces trois grossesses se sont trouvées en un même-tems, qui toutes trois faisoient prévoir une grossesse de cette nature: & néanmoins celle des trois femmes qui en avoit les plus foibles marques, fut celle qui eut deux enfans; & les deux autres auxquelles cet événement paroissoit mieux marqué, n'en eurent qu'un.

Comme je traiterai cette matière plus au long dans le

le Chapitre de l'accouchement de deux enfans, je n'ai prétendu dans celui-ci que faire connoître qu'il n'y a point de régles certaines sur lesquelles l'on puisse tabler immanquablement ; mais au contraire, que ces marques ne servent qu'à donner lieu au Chirurgien de se tenir toujours sur la réserve, & disposé à faire ce qui sera de son ministère, qnand le cas arrivera.

Article VI.

De l'utilité des Remédes généraux pendant la Grossesse.

Les remedes généraux sont d'une si grande utilité pendant le cours de la grossesse, pour prévenir quantité d'accidens (*b*) dont elle est continuellement menacée, & pour les détruire

(*b*) La femme d'abord qu'elle est enceinte, est exposée à quantité de changemens dans son corps, & à une infinité d'impressions extraordinaires dans son esprit: ces altérations sont regardées comme les premiers signes de la grossesse. En effet les régles se suppriment, & la présence de l'embryon donne plus d'étendue à la matrice & augmente sa sensibilité ; la douleur sourde qui s'y fait sentir alors, se communique à d'autres parties éloignées, par la sympatie du nerf intercostal. Ce sont là les deux sources qui procurent des lassitudes, des vapeurs, des nausées, des vomissemens, des maux de tête, des coliques, des enflûres, des difficultés d'uriner.

Le troisième ou quatrième mois voient la fin de ces symptômes dans les bonnes grossesses ; au lieu que dans les mauvaises grossesses ces accidens se soutiennent ou même augmentent jusqu'à la sortie du faux germe ; parce que la cause ne peut être détruite que par l'absence de ce fardeau. Au lieu que dans la bonne grossesse ces symptômes diminuent à mesure qu'elle avance, parce que le fœtus consomme davantage de sang, fait diminuer la plénitude & parconséquent détruit les accidens qu'elle causoit, quant à la matrice elle est moins sensible malgré le volume & l'étendue qu'elle acquiert tous les jours : sans doute à cause de la quantité d'humeurs dont elle est alors humectée & qui la rendent plus souple.

quand ils ſont ſurvenus; car ſans leurs ſecours quantité de femmes accoucheroient avant leur terme, & ſeroient ſouvent en danger de leur vie, auſſi bien que leurs enfans, qui ne peuvent que difficilement ſurvivre à un accouchement prématuré.

Cette néceſſité eſt plus ordinaire aux femmes qui ménent une vie molle, aiſée & ſédentaire, qu'à celles qui manquent de la plus grande partie du néceſſaire, & qui travaillent ſans ceſſe, parce que celles-ci diſſipent par le travail la plus grande partie de leurs mauvaiſes humeurs; ce qui fait qu'elles ſont moins ſujettes aux fâcheuſes indiſpoſitions de la groſſeſſe, & que quand même elles en ſont attaquées, c'eſt avec beaucoup moins de violence, que celles qui dans le tems qu'elles deviennent groſſes, ſe trouvent gorgées d'humeurs ſuperflues, dont la cauſe eſt toujours, mais ſouvent mal-à-propos, attribuée à la ſuppreſſion de leurs ordinaires.

Ces indiſpoſitions ſont la perte d'appétit, le dégoût des choſes que la femme aimoit le mieux avant ſa groſſeſſe, l'envie de manger des choſes extraordinaires, & ordinairement mauvaiſes, les laſſitudes, les nauſées, le vomiſſement, l'oppreſſion, la toüx, la douleur des dents, la perte de ſang, les convulſions, l'enflûre des jambes & des pieds, qui ſe communique quelquefois juſqu'au-deſſus des hanches, la difficulté d'uriner, la ſuppreſſion d'urine, l'envie ou la néceſſité d'uriner ſans ceſſe, les vapeurs & les ſuffocations, tous accidens qui cédent pour l'ordinaire aux remédes généraux; ce qui empêche ſouvent la femme groſſe d'avoir recours au dernier reméde, qui eſt l'accouchement, au lieu que ces remédes étant négligés, l'on eſt ſouvent forcé d'uſer de ce dernier moyen pour prévenir un plus grand mal.

Au reſte, ces remedes ſont d'autant plus néceſſaires aux femmes groſſes, qu'elles ſont hors d'état d'obſerver la diette, qui pourroit ſuffire dans un autre temps pour calmer ces ſymptômes; mais ayant alors beſoin de nourriture, tant pour elles que pour leurs enfans, c'eſt une néceſſité qu'elles en prennent : encore ne peut-on pas les engager à ne manger que de bons alimens, propres à fournir de bons ſucs, & faciles à digerer, comme la néceſſité & la raiſon le demanderoient; mais on eſt ſouvent contraint de leur laiſſer prendre ce que leur appétit déſire; car ſi l'on en uſoit autrement, ce ſeroit les expoſer plûtôt à un accouchement avancé, qu'en les laiſſant vivre à leur liberté.

L'expérience m'ayant donc fait connoître qu'il y a peu de tous ces accidens dont la femme eſt attaquée pendant le cours de ſa groſſeſſe, qui ne ſoient aiſément calmés par l'uſage des remèdes généraux, comme ſont les lavemens, la ſaignée, les potions purgatives, ſagement adminiſtrées, allant toûjours du moins au plus, & péchant plûtôt dans le peu que dans le trop, attendu que le peu ſe rétablit par une nouvelle addition, & que le trop détruit ſans retour : ainſi, c'eſt un abyſme dont il faut ſonder la profondeur avec réflexion, & ne s'y précipiter jamais; c'eſt ce que j'ai heureuſement évité, en prenant ces précautions, comme on le verra par quantité d'Obſervations qui y ont du rapport.

Quand je vante l'utilité des remedes généraux pendant la groſſeſſe, & que j'en recommande ſi expreſſément l'uſage, je n'entends pas que ce ſoit pour toutes les femmes groſſes en général, puiſqu'au contraire, un Chirurgien ne peut jamais prendre trop de précautions pour les mettre en pratique : Je crois m'expliquer aſſez, en diſant,

pour prévenir les accidens dont elle eſt continuellement menacée, car quand une femme jouit d'une ſanté parfaite dans le tems de ſa groſſeſſe, je me diſpenſe abſolument d'en preſcrire aucun, les regardant comme la choſe du monde la plus oppoſée à la nature, & particuliérement plutôt en ce temps là que dans tout autre.

---

§. I.

Des Lavemens pendant la Groſſeſſe.

L'USAGE des lavemens eſt généralement approuvé, c'eſt un remede très utile (*c*) aux femmes, qui pendant leur groſſeſſe ont le ventre pareſſeux ou conſtipé, à celles qui ſont ſujettes aux vapeurs, aux ſuffocations, aux nauſées, aux vomiſſemens, aux douleurs de colique, aux diſſenteries, ou aux autres accidens de la groſſeſſe. En appropriant chaque lavement à chacun des accidens en particulier; parce qu'il n'y a aucun remède qui ſoit plus conforme à la raiſon & à l'expérience: car, quel remède pourroit plus promptement que celui-là, détremper & amollir les matières

(*c*) Comme les lavemens ſont des eſpéces de bains intérieurs qui relâchent les ſolides, & portent dans le ſang une ſéroſité qui rend les humeurs plus douces & plus fluides, on doit en faire faire uſage aux femmes groſſes d'un tempérament ſec, & qui ſont naturellement conſtipées; d'ailleurs les lavemens ramolliſſent & délayent les matières; c'eſt-pourquoi on doit les employer pour les femmes groſſes qui ne vont pas aiſément à la ſelle; car les matières durcies par leur ſéjour dans les inteſtins, ne pourroient être chaſſées hors du corps, que par des efforts également dangereux pour la mere & pour l'enfant.

Quant à la nature des lavemens, on en fait ſimplement avec de l'eau de rivière, ou avec la décoction de ſon ou d'herbes émollientes, ou avec le petit-lait; ſi ces remédes ne ſuffiſent pas pour procurer l'évacuation des matières, on rend les lavemens légérement purgatifs.

endurcies dans les gros inteſtins ; & déterminer par bas les humeurs ſéreuſes, gluantes ou viſqueuſes, contenues dans l'eſtomac, qui cauſent les nauſées & les vomiſſemens. Quel autre remède pourroit mieux rafraîchir, & tempérer toute la maſſe des humeurs, par le moyen du chyle, auquel il communique cette qualité, lorſque ces humeurs échauffées donnent occaſion par leur trop grand mouvement, aux vapeurs & aux ſuffocations ; & enfin, quel autre reméde pourroit plus promptement calmer les douleurs de colique & la diſſenterie, par l'adouciſſement qu'il porte ſur la partie même qui ſouffre, & cela ſans cauſer aucun préjudice aux perſonnes qui le reçoivent, à moins que l'ignorance ou la mépriſe n'en ſoit la cauſe, comme je l'ai vû arriver dans une occaſion dont je vais parler.

OBSERVATION XXXIII.

Le 4 Septembre de l'année 1704, un Gentilhomme de cette Ville pour éviter les frais de l'Apothicaire, fit faire par la Femme de Chambre de ſon épouſe un lavement, dont il crut avoir beſoin, quoiqu'il ſe portât aſſez bien. Cette fille prit, pour en faire la décoction, la petite Titimale pour de la Mercuriale, avec laquelle elle a beaucoup de reſſemblance ; elle y ajoûta le miel commun, & donna ce lavement à ſon Maître, qui reſſentit à l'inſtant des douleurs comme ſi on lui avoit fiché un fer rouge dans l'anus, & par tout le bas ventre. L'on ne trouva pas de plus prompt ſecours que d'en donner pluſieurs autres, tant émolliens, rafraîchiſſans, anodins, que d'âcres, de purgatifs, & enfin de toutes les eſpèces, dont il n'en rendoit aucun, par l'étrange inflammation que ce premier clyſtère avoit

cauſé dans ſes entrailles. Il mourut dans les tourmens les plus terribles. Ce qui fait voir la néceſſité qu'il y a d'être attentif à tout ce qui doit entrer dans le corps humain, puiſque les remèdes les plus ſimples & les plus innocens par eux-mêmes, étant mal diſpenſés, peuvent cauſer la mort.

Entre tous les remèdes dont une fomme groſſe peut ſe ſervir, les lavemens tenant le premier lieu, il n'y a guères d'accidens qui ne cèdent à leur uſage, lorſqu'ils ſont adminiſtrés ſuivant la complexion de la perſonne, & ſelon la nature de la maladie & des accidens qui l'accompagnent.

Ces lavemens ſeront choiſis entre les purgatifs, les anodins, & les déterſifs. Les purgatifs ſont pour les femmes qui ſont d'une complexion vigoureuſe, & d'un tempérament fort & robuſte, qui ont le ventre très-conſtipé, & lorſque les plus ſimples n'ont produit aucun effet; les déterſifs ſont pour les moins fortes; & les anodins ſeulement pour appaiſer les douleurs de la colique & de la diſſenterie, ou ſeulement pour humecter & rafraîchir les inteſtins.

Les purgatifs ſeront compoſés d'une décoction émolliente & purgative, comme ſont les feüilles de mauve, de fumeterre, de mercuriale, de violier, de ſeneçon, pariétaire, & autres ſemblables, avec les miels de fumeterre ou de mercuriale, le linitif ſimple, ou fin, ou le catholicon double. Les déterſifs ſeront faits avec l'aigremoine, le bouillon blanc, les feuilles de roſes, la camomille, & le melilot, à quoi l'on ajoûtera les miels roſat ou violat : Et les anodins, avec le bouillon de tripes, la tête de mouton avec ſa laine, & la graine de lin. On en pourra compoſer qui tiendront le milieu, c'eſt-à-dire, qui tiendront des uns & des autres, que l'on préparera avec la ſimple décoction de ſon de

froment, lavé ou non, de ſimple petit lait, ou avec l'eau de rivière, ſans aucune addition; ce ſont ceux que je conſeille le plus ſouvent, & dont beaucoup de femmes reſſentent de très-bons effets, depuis le commencement de leur groſſeſſe juſqu'à la la fin.

OBSERVATION XXXVI.

En l'année *1696*, une Dame éloignée de quatre lieues de cette Ville, à qui le ventre naturellement pareſſeux, le devint encore davantage dès le commencement de ſa groſſeſſe, me conſulta pour ſçavoir ce qu'elle pourroit faire, afin de s'en procurer la liberté. Je ne trouvai rien qui pût mieux remplir ſon intention & la mienne, que le continuel uſage des lavemens; ce qui me fit lui en conſeiller de purgatifs dans le commencement, compoſés avec deux onces de miel mercurial, & une once de linitif ſimple, dans une décoction émolliente, qu'elle ne rendoit qu'en partie, & dont le reſte lui faiſoit ſouffrir des douleurs continuelles : ce qui me fit changer le linitif ſimple en linitif fin, & le miel mercurial en violat, & enfin le lenitif en catholicon double, avec aſſez peu de ſuccès, ſon ventre n'en étant que plus pareſſeux, juſqu'à ce que je lui en euſſe fait donner de petit lait bien clair, tout ſimple, & ſans aucune addition, dont elle ſe trouva beaucoup ſoulagée, & elle en continua l'uſage juſques au temps de ſon accouchement, qui fut trè-sheureux.

RÉFLEXION.

Le peu de parties âcres & purgatives qui ſe rencontroient tant dans le miel que dans le linitif & le catholicon double, quoiqu'en apparence corrigées par la caſſe, & les autres drogues lubrifiantes, qui entroient

dans la compoſition de ces lavemens, ne laiſſoient pas de cauſer de la chaleur & de l'irritation aux inteſtins, qui au lieu de recevoir le ſecours que j'eſpérois leur procurer par le moyen de ces remédes, produiſoient un effet tout oppoſé, puiſqu'ils endurciſſoient davantage ces matières, & rendoient le ventre plus pareſſeux qu'auparavant : ce qui ne paroiſſoit que trop par les douleurs preſque continuelles que cette Dame reſſentoit depuis leur uſage, & qui continuerent juſqu'à ce que je lui en fis prendre d'autres compoſés de petit-lait bien clarifié, & ſans addition d'aucune autre drogue, dont l'effet fut ſi heureux, que les inteſtins s'en étant trouvés rafraîchis & humectés, les douleurs ceſſerent, & la malade rendit ces lavemens avec facilité, & ſon ventre devint plus libre; ce qui l'engagea à en continuer l'uſage juſqu'au tems de ſon accouchement, qui fut prompt & heureux, ainſi que dans ſes groſſeſſes ſuivantes.

Ce qui fait voir qu'il ne faut pas s'obſtiner à continuer l'uſage des remédes, & même de ceux qui paroiſſent les plus convenables à notre intention; mais qu'il ne faut perſévérer dans leur uſage qu'autant que l'effet le juſtifie, ſinon en éprouver d'autres, comme je fis en cette occaſion, qui eurent un ſuccès avantageux, quoique la raiſon ſemblât y être oppoſée.

J'aurois un nombre infini d'autres Obſervations à rapporter ſur l'utilité des lavemens, pour appaiſer quantité d'autres accidens, auxquels les femmes groſſes ſont ſujettes, afin de leur en inſinuer l'uſage; ſi toutes celles qui en uſent, n'éprouvoient pas journellement l'utilité de ce reméde par leur propre expérience.

---

§. II.

De la Saignée pendant la Groſſeſſe.

QUOIQUE le ſang ſoit le tréſor de la vie, il peut être auſſi la cauſe de la mort, ou par ſa trop grande quantité, ou par ſes mauvaiſes qualités; ainſi une ou pluſieurs ſaignées faites à propos pendant la groſſeſſe, peuvent empêcher les femmes de tomber dans de fâcheux accidens;

mais aussi, ne faut-il pas suivre inconsidérément une pratique)d) mal fondée, & qui n'est appuyée ni sur la raison ni sur l'expérience, en saignant indifféremment toutes les femmes grosses, lorsqu'il n'y en a aucune nécessité : car il n'y a pas moins à craindre des saignées faites à contre-temps, qu'il y a lieu d'esperer un bon effet de celles qui sont prescrites avec prudence. Je n'ai guères employé la saignée qu'aux personnes qui sont d'une constitution fort pléthorique (e), ou lorsqu'une femme dans le commencement de sa

(*d*) C'étoit une coutume établie de saigner une femme enceinte à quatre mois & demi, à sept mois & à la fin de la grossesse, ou du neuvième mois; mais il n'est pas prudent d'assujettir toutes les femmes à une régle; il vaut mieux se conduire selon la nécessité, & avoir égard au tempérament, aux accidens inopinés & aux indispositions qui peuvent survenir.

(*e*) Les personnes plétoriques ont besoin qu'on leur tire un peu de sang. Quand il survient des maux de tête, des éblouissemens, quelquefois des convulsions & autres accidens, alors une saignée ne suffit pas. Il est rare que ces fâcheux symptômes arrivent les premiers mois de la grossesse, tems où les saignées doivent être médiocres; mais quand le terme est plus avancé, la nécessité n'a pas de loi. Mauriceau rapporte deux faits extraordinaires de cette espèce dans l'*Obs. XX*, *p. 18*. un de mes Confrères, dit-il, a saigné sa femme quarante-huit fois durant le cours d'une seule grossesse, savoir quarante-cinq fois du bras, deux fois du pied & une fois de la gorge; m'assurant qu'il n'avoit pu la soulager d'une continuelle oppression qu'elle avoit, par d'autres remédes que par la saignée si souvent réitérée, elle ne laissa pas d'accoucher heureusement à terme d'un enfant qui se portoit bien. L'autre exemple qui est plus remarquable, regarde une jeune femme de 18 ans, elle étoit heureusement accouchée à terme depuis trois mois de son premier enfant, qui se portoit assez bien & elle aussi; cependant elle avoit été saignée quatre-vingt-dix fois dans le tems de sa grossesse, & notamment vingt-deux fois du bras par l'ordonnance d'un célébre Médecin, étant dans le huitième mois de sa grossesse, & même deux fois du pied. Mais selon mon sentiment, ajoute M. Mau-

groſſeſſe ne peut uſer que de mauvais alimens; & qu'elle ſouffre un dégoût généralement pour tous ceux qui ſont capables de produire un bon ſuc & une bonne nourriture : Je la conſeille auſſi à celles qui ont des laſſitudes, des envies de vomir, des vomiſſemens, des foibleſſes, ou quelque legére perte de ſang, qui ſont les marques les plus évidentes d'une ſurcharge d'humeurs dont l'enfant trop délicat ne peut conſumer qu'une partie; en ſorte que la nature a beſoin d'une évacuation, qui ne ſe peut faire plus commodément & plus promptement que par la ſaignée.

Mais quand une femme ſe porte bien, & qu'elle n'a aucun de ces accidens, je ne regarde

riceau, ces fréquentes ſaignées, nonobſtant l'événement, qui par bonheur n'en fut pas malheureux, n'avoient pas été judicieuſement conſeillées à cette femme par pluſieurs Médecins, pour remédier, à ce qu'ils prétendoient, à une grande oppreſſion accompagnée de foibleſſe, dont elle étoit preſque journellement travaillée; ce n'étoit à ce que je crois, qu'une véritable ſuffocation de matrice, à laquelle on auroit pu remédier par d'autres voies que par ces ſaignées ſi fréquentes, qui contribuoient plutôt à lui cauſer des mouvemens convulſifs & de fréquentes récidives de cette maladie, qu'à l'en guérir véritablement. Car le ſang nouvellement engendré à la place de celui qu'on lui tiroit journellement, par toutes ces ſaignées, étant plus ſujet à ſe fermenter par l'infection de quelques vapeurs hiſtériques, réitéroit par ſon bouillonnement les grandes ſuffocations dont cette femme étoit fort ſouvent incommodée. Je ne rapporte pas ces deux prodigieux exemples pour en approuver la pratique, mais ſeulement pour faire connoître juſqu'à quel point certaines femmes groſſes peuvent ſupporter la ſaignée, lorſqu'elles en ont beſoin, puiſque celle-ci ne laiſſa pas de porter ſon enfant juſqu'à terme & d'accoucher aſſez heureuſement. *M. Puzos, Accouch. p. 94.* dit avoir accouché la femme d'un Avocat célébre, d'un enfant qui ſe portoit très-bien, quoiqu'on eût été obligé de ſaigner la mere dans cette groſſeſſe quatorze fois du bras & ſept fois du pied; & ce qui augmente la ſurpriſe, c'eſt que cette Dame ne vivoit que de mouſſe de chocolat. Elle tomboit dans des convulſions ſi fréquentes & ſi fortes, qu'on ne pouvoit l'en délivrer que par la ſaignée.

pas ſeulement la ſaignée comme inutile, mais comme très-préjudiciable, puiſque le ſang fourniſſant la nourriture de l'enfant, une ſaignée faite mal à propos, eſt capable de faire avancer l'accouchement, comme les Obſervations ſuivantes le juſtifient.

OBSERVATION XXXV.

Madame la Comteſſe de . . . . quoique d'un tempéramment ſanguin, & aſſez replette, joüiſſoit d'une fort bonne ſanté pendant ſa groſſeſſe, ſans ſe plaindre d'aucune des incommodités auſquelles quantité de femmes ſont ſujettes en ce temps-là. Elle me fit dire le 13 de Mars de l'année 1697, de venir la voir du matin pour la ſaigner. Je lui repéſentai inutilement qu'elle n'en avoit aucun beſoin, & que je ne l'avois pas ſaignée dans ſa premiére groſſeſſe, dont elle s'étoit ſi heureuſement tirée. Elle le voulut abſolument, & je fus obligé d'obéïr; je lui tirai deux palettes de ſang; elle ſoutint la ſaignée parfaitement bien; il s'en manquoit au moins douze jours ſelon ſon calcul, que les neuf mois ne fuſſent accomplis : je dis au moins, puiſqu'il s'en falloit ce tems-là, ſuivant le calcul du retour de M. ſon époux d'un long voyage. La Dame reſſentit le ſoir de légeres douleurs; elle m'envoya chercher; je l'accouchai la nuit d'un garçon, qui étoit ſi petit, qu'il n'y avoit nulle apparence qu'il pût vivre, ne croyant pas qu'il eût plus de ſept mois & demi ou environ. Il n'a pas laiſſé cependant de ſe faire nourrir, & ſe porte encore fort bien, étant à préſent un grand garçon.

RÉFLEXION.

Cet accouchement fut avancé par l'obſtination qu'eut cette Dame à vouloir être ſaignée ſans néceſſité & contre mon ſentiment. L'enfant n'avoit probablement de nourriture que ce qui lui en étoit néceſſaire pour vivre, la ſaignée lui en déroba une partie ; ce qui l'agita tellement, & lui fit faire de ſi violens mouvemens, que la matrice s'en trouva irritée, & ne put le retenir plus long-tems, & par une ſuite néceſſaire l'accouchement s'enſuivit.

La complexion replette de cette Dame s'accordoit aſſez avec le conſeil de quantité de ſes bonnes amies à lui faire une ſaignée, comme elle le ſouhaitoit, & il ſembloit qu'il n'y eût aucun riſque à l'executer : cependant toutes ces prétendues néceſſités ne m'ébranlèrent point, me tenant toujours à ne faire aucun reméde à une femme groſſe qui ſe porte bien : car que peut-on ſouhaiter mieux ? Ce qui me confirme de plus en plus dans ma méthode ordinaire de ne jamais conſeiller la ſaignée dans le cours de la groſſeſſe ſans aucune néceſſité toute évidente.

Je ne fais pas auſſi beaucoup de cas du ſpécieux prétexte dont on ſe ſert pour autoriſer la ſaignée des femmes groſſes, en diſant que l'enfant au commencement de ſa formation, n'a pas beſoin de beaucoup de nourriture ; & que n'ayant conſumé qu'une partie de celle que ſa mère a dû lui fournir juſqu'à la moitié du terme de ſa groſſeſſe, il eſt à propos de la ſaigner en ce temslà, pour la délivrer de la plénitude dont elle doit être ſurchargée. La plûpart des femmes ſont mêmes ſi bien prévenues de cette prétendue néceſſité, par une tradition qui paſſe chez elle de l'une à l'autre, qu'il y en a peu qui ne ſe cruſſent en danger d'avoir un mauvais accouchement ſi elles ne ſe faiſoient ſaigner à la moitié de leur terme. Pour moi, ſi l'on m'oblige à déclarer librement ma penſée ſur cette pratique, je n'héſiterai point à dire que je la trouve ridicule & pernicieuſe : car ce n'eſt pas aſſez qu'une femme groſſe ait beſoin d'être ſaignée, il faut encore qu'elle n'y ait point de répugnance, qu'elle la ſoutienne bien, & qu'elle ait de bons vaiſſeaux, attendu que ſi les vaiſſeaux ſont ſi petits & ſi mauvais, qu'ils ne fourniſſent pas du ſang

abondamment, & que le ſang ne coule qu'au long du bras, ou goutte à goutte, une telle ſaignée eſt plutôt préjudiciable qu'utile ; ſi la femme groſſe ne ſoutient pas bien la ſaignée, & qu'elle tombe en foibleſſe, elle ſera en danger de ſe procurer un accouchement prématuré ; & ſi enfin elle y a de la répugnance, la ſaignée opérera plutôt un mauvais effet qu'un bon. Mais comme il n'y a qu'une longue pratique qui puiſſe donner lieu de faire là-deſſus des réflexions judicieuſes, l'Obſervation qui ſuit fera mieux voir ce que l'on doit penſer là-deſſus, que je ne le puis dire.

OBSERVATION XXXVI.

Une Dame fort replette, & d'un tempérammment ſanguin, qui appréhendoit beaucoup la ſaignée, qui ne la ſupportoit qu'avec peine, & qui étoit ſujette à des evacuations, leſquelles étoient plûtôt des pertes de ſang que de ſimples écoulemens de menſtruës, fut très-incommodée pendant le cours de ſa premiére groſſeſſe, eut un long & difficile travail, la fiévre du lait violente, & ſouffrit enfin tous les accidens que les bons Praticiens prétendent devoir être prévenus par la ſaignée, plus ou moins réitérée, ſuivant que la néceſſité le requiert, pendant la durée de la groſſeſſe, & même dans un travail de cette nature ; mais la crainte de faire avancer l'accouchement pendant la groſſeſſe, ou de le rendre pire lorſqu'elle ſeroit en travail, par la répugnance que la Dame y avoit, l'emporta ſur la néceſſité de ce remède ſi utile, avec promeſſe que ſi la Dame redevenoit groſſe, il n'y auroit ni raiſon ni crainte qui pût m'empêcher de la mettre en pratique.

Cette Dame redevint groſſe deux ans après ; mais ſes incommodités furent moindres, ce qui me fit un peu perdre de l'empreſſement que j'avois témoigné pour la ſaignée, prévenu que j'étois de la grande révolution qui arrivoit à

cette Dame, quand elle étoit saignée, soit à l'occasion d'une fiévre continuë, ou de quelqu'autre maladie, qui demandoit ce remède, sans que la grossesse y eût part, d'autant plus qu'elle étoit très-difficile à saigner, n'ayant que de petits vaisseaux roulans & profonds, & qu'elle avoit été mal saignée, & manquée quantité de fois; mais enfin le temps de l'accouchement approchant, l'effet de ce remède étoit trop vanté pour avancer l'accouchement, le rendre plus facile, diminuer les douleurs du travail, & en rendre les suites heureuses, pour le négliger. La Dame en prenant son parti sçut bien vaincre sa répugnance, mais non pas sa peur. Je lui tirai deux palettes de sang; elle n'en parut presque pas émuë, ce qui n'empêcha pas qu'elle n'eût une legère foiblesse, après que son bras eût été bandé, & qu'elle n'accouchât la nuit, quoiqu'elle fût encore à plus de quinze jours près de son terme. Pour la même raison que j'ai dite dans l'Observation précédente, l'enfant qui étoit un garçon, étoit aussi très-petit, & néanmoins se fit nourrir, & s'est très-bien porté.

RÉFLEXION.

Si j'eusse inconsidérément saigné cette Dame à quatre mois & demi, comme je l'aurois dû faire, selon le commun usage, d'autant plus qu'il paroissoit y avoir une véritable nécessité, elle n'auroit pas moins accouché dans ce tems-là, quoique très-peu avancée, qu'elle le fit lorsqu'elle fut saignée, ne rapportant la cause de cet accouchement prématuré qu'à l'émotion que causa la saignée à toute l'habitude du corps, dont la matrice ressentit les principaux effets, tant par elle même, que par les secousses que lui causa l'enfant; j'eus peur qu'il ne lui arrivât quelque chose de fâcheux, lorsque je lui vis cette légére foiblesse : ce qui montre bien qu'il ne suffit pas que la saignée soit jugée nécessaire, pour la mettre en exécution dans le tems de la grossesse, mais qu'il faut encore que la femme grosse n'y ait point de

répugnance, qu'elle la ſoutienne bien, & que ſes vaiſſeaux ne ſoient pas tout-à-fait mauvais & difficiles à ouvrir.

---

§. III.

Des Potions purgatives.

LORSQU'UNE femme groſſe ſouffre les accidens (*f*) qui accompagnent ordinairement ſon état, & que la ſaignée qui eſt un des plus puiſſans remèdes pour les appaiſer, n'a pas eu lieu, pour les raiſons qui ont été rapportées dans le Paragraphe précédent; c'eſt une néceſſité abſolue de lui faire quelques remèdes, pour éviter le danger d'un accouchement prématuré; il faut pour lors chercher ce ſecours dans les purgatifs, & ſe ſervir dans les commencemens, des plus ſimples, pour venir enſuite aux plus compoſés, ſuppoſé que l'uſage des ſimples ne ſuffiſe pas, & tâcher par ce moyen de ſoulager la malade autant qu'il eſt poſſible.

La ſaignée n'eſt pas un remède qui ſoit néceſſaire pour tous les accidens qui arrivent à la femme groſſe; il y a des indiſpoſitions auſquelles la ſaignée eſt tout-à-fait contraire, & où il n'y a que

(*f*) On purge bien rarement dans les trois ou quatre premiers mois de la groſſeſſe, qui produit ordinairement des vomiſſemens & des dégoûts qui ne ſont point préjudiciables; mais quand il ſe joint des diarrhées, des dyſſenteries, des éprintes & autres accidens qui dénotent la préſence de crudités dans les premières voies, on doit avoir recours à la purgation, ſi on ne veut pas expoſer la femme enceinte à l'avortement; mais on ne doit employer que les minératifs, tels que la *manne dans une décoction de plantes amères, dans une infuſion de rhubarbe, les follicules de ſéné, les ſyrops de roſes pâles, de fleurs de pêcher, de pommes.* Dans les diarrhées on emploie le *ſyrop magiſtral*, le *catholicon double* & *la manne.*

la ſeule purgation qui puiſſe produire un bon effet; parce que par la ſaignée l'on évacue (*g*) auſſi-bien les bonnes humeurs que les mauvaiſes. Il n'en eſt pas de même de la purgation, qui vuide promptement les premieres voyes, où il ſe trouve d'ordinaire quantité de ſuperfluités, & c'eſt là l'intention que l'on doit avoir pour la mettre en pratique; ce qu'on ne doit jamais faire qu'après une ſérieuſe réflexion, & en prenant les mêmes meſures que j'ai priſes en quantité d'occaſions.

Il ne faut ſe ſervir pour purger les femmes groſſes que des purgatifs les plus ſimples & les mieux connus, dont l'effet n'eſt jamais à craindre; comme ſont le ſené, la rhubarbe, le criſtal minéral, le ſel végétal, la manne, la caſſe, le linitif fin, le catholicon double, la rhubarbe, les ſirops de fleurs de pêcher, de roſes pâles, de chicorée ſimple & compoſé, & de celui de pommes laxatif. Il n'y a aucun de ces remedes qui puiſſe produire un mauvais effet, pourvû que l'on ſoit réſervé ſur la doſe, ſans quoi les meilleures choſes deviennent mauvaiſes, & leur uſage trop réitéré ne laiſſeroit pas auſſi de faire du déſordre.

L'on voit dans le Livre de M. M. que ce ſont des fautes de cette nature que commettoient pluſieurs Medecins, qui n'avoient pas toute l'expérience

(*g*) M. Puzos veut qu'on ſaigne avant la purgation; il eſt rare, dit-il, *ibid. p. 96*, qu'il ne faille pas ſaigner une femme groſſe, avant que de la purger. Le défaut de cette précaution a cauſé plus d'une fois l'avortement le ſoir ou le lendemain d'une purgation. Au reſte ſi les purgations ne ſont ſouvent qu'utiles dans le cours de la groſſeſſe, hors les cas qui en exigent abſolument l'uſage, nous les croyons ſouvent indiſpenſables à la fin des groſſeſſes : nous les regardons même comme le moyen le plus ſûr de mettre les femmes à l'abri des coups de ces attaques furieuſes qui ſurviennent quelquefois après l'accouchement, & qui ſont preſque toujours funeſtes aux femmes qui les éprouvent.

rience néceſſaire pour bien traiter les maladies des femmes groſſes, qui l'ont obligé d'écrire contr'eux avec un peu de vivacité dans pluſieurs de ſes Obſervations ; mais ſans vouloir décider s'il en a dû uſer de cette maniere, je ne puis pourtant m'empêcher de dire que ces Meſſieurs-là ne ſe deshonoreroient pas, quand ils commencent à pratiquer leur Art, s'ils vouloient bien communiquer avec les Chirurgiens qui accouchent, pour traiter conjointement les femmes groſſes, ils éviteroient par-là de faire des fautes, que je veux bien taire, de crainte de paſſer pour envieux ou pour médiſant.

Au reſte, comme il y a quantité d'obſervations dans les Chapitres ſuivans, qui font voir les avantages que beaucoup de femmes groſſes ont reſſenti de l'uſage des potions purgatives, ce feroit inutilement que je groſſirois ce Chapitre, en rapportant un grand nombre de faits concernant cet Article, n'ayant rien de plus utile à dire là-deſſus, que d'avertir les Chirurgiens qui ont occaſion, ſur tout à la campagne, d'ordonner quelques remedes aux femmes groſſes, que l'uſage des violens purgatifs leur eſt toujours pernicieux, comme ſont, par exemple, la gomme-gutte, le jalap, la ſcamonnée, la coloquinte, & d'autres purgatifs, qui ſont capables d'avancer l'accouchement.

Mais comme il y a des filles tout-à-fait dénaturées, qui, loin de chercher dans l'uſage des remedes doux & benins, les moyens de conduire leur groſſeſſe à une heureuſe fin, ne ſouhaitent rien tant que de ſe défaire de leurs enfans, non-ſeulement aux dépens de leur ſanté, mais même de leur propre vie, & qui trouvent des gens aſſez livrés à l'iniquité pour leur donner de ces pernicieux remedes, c'eſt dans cette vue que je rap-

porte les exemples qui ſuivent, afin de donner toute l'horreur poſſible de ces ſortes d'homicides, qui, pour reſter impunis dans cette vie, ne ſeront punis que plus griévement dans l'autre, où rien ne demeure ſans punition.

OBSERVATION XXXVII.

Une jeune fille au déſeſpoir de ſa groſſeſſe, mit tout en pratique pour la faire évanouir. Elle ſe ſervit pour cela pendant un très-long tems de breuvages faits avec la rue, la ſabine, & d'autres herbes de cette nature, ſans oublier pluſieurs ſaignées du bras & du pied; mais n'ayant pû continuer ſi long-tems l'uſage de tant de drogues ſans que pluſieurs perſonnes en euſſent connoiſſance, on en informa le Curé de la Paroiſſe. Cette artificieuſe fille dans les réponſes qu'elle fit aux queſtions de ce Paſteur, ne manqua pas de vouloir juſtifier l'uſage des remedes qu'elle prenoit pour les incommodités ordinaires à ſon ſexe, & joignit à toutes ces raiſons les ſermens & les larmes, pour le perſuader de ſon innocence: cependant tout prévenu qu'il étoit de ſon état & de ſa mauvaiſe conduite, il ne put empêcher l'exécution de ſon mauvais deſſein. Elle joignit dès le ſoir une pomme de coloquinte à cette potion ordinaire; ce qui lui cauſa des tranchées ſi violentes pendant toute la nuit, que les cris qu'elle fit, obligerent pluſieurs fois ſes voiſines de courir à elle pour lui donner leur ſecours, qu'elle refuſa toujours avec obſtination, n'ayant pas même voulu dans la ſuite ouvrir ſa porte, que l'on fut obligé de rompre; & le jour ſuivant on la trouva morte, par l'effet de ſon remede, & en ayant encore auprès d'elle de tout prêt à prendre. Elle fut ouverte, & l'on trouva qu'elle étoit groſſe

d'un enfant qui paroiſſoit avoir environ ſix mois.

OBSERVATION XXXVIII.

Une jeune ſervante de cette ville que ſa Maîtreſſe croyoit ſage & vertueuſe, fut attaquée d'une maladie de langueur, dont on rapportoit la cauſe à une totale ſuppreſſion de ſes menſtrues: elle fut traitée pendant pluſieurs mois par un Médecin auſſi entendu dans ſon Art qu'il étoit ſage & prudent, qui n'oublia rien pour tâcher de rappeller la nature à ſon devoir, & donna à cette pauvre malade, qui étoit fort enflée, tous les remedes qui ſont les plus uſités pour lever les obſtructions, & rétablir le cours ordinaire des humeurs; à quoi il réuſſit ſi bien, qu'un jour cette malade vuida ſubitement de la matrice une quantité d'eaux, qui furent vues par pluſieurs perſonnes, en préſence de ſa bonne Maîtreſſe, qui la fit mettre auſſi-tôt au lit, où elle acheva de ſe guérir, & d'où elle ſe releva huit ou dix jours après en parfaite ſanté, & ſon ventre abaiſſé comme avant ſa maladie, à l'honneur & gloire du Medecin.

L'année ſuivante cette même fille ſe trouva encore attaquée de la même maladie, & fut traitée comme elle l'avoit été la premiere fois, mais avec un ſuccès bien différent; car ſoit qu'elle ne ſe contentât pas des remedes qui lui étoient preſcrits par le Medecin, ou qu'elle n'eût pas la force d'en continuer l'uſage, elle tomba en foibleſſe dans l'opération d'un violent purgatif, qui la fit auſſi vomir quantité de fois. M'étant trouvé dans le quartier, on me pria d'entrer & de la voir: après l'avoir examinée, j'aſſurai qu'elle étoit certainement morte, & conſeillai au Maître & à la Maîtreſſe de la faire ouvrir, pour

connoître à fond cette maladie, dont en mon particulier je n'ignorois pas la cause. Ils me crurent, & envoyerent le soir me prier d'en faire l'ouverture, en présence d'un Medecin & de deux de mes Confreres. Comme il ne m'importoit pas de sçavoir l'état des parties contenues dans les ventres supérieur & moyen, je me fixai à l'examen de l'inférieur, que j'ouvris, aussi-bien que la matrice, dans laquelle je trouvai, comme je le croyois bien, un enfant, qui nous parut avoir cinq à six mois, & qui étoit de travers, avec les bras étendus d'un côté & de l'autre, situation toute différente de celle dans laquelle les Auteurs nous les disent être dans ce tems-là, j'ouvris ensuite le ventricule, dont la membrane intérieure ou veloutée, étoit comme dessechée & très-rouge, que nous jugeâmes être un effet de l'inflammation qu'elle avoit soufferte dans les violentes contractions, & dans les cruels efforts que le remede lui avoit causés, n'y ayant pas trouvé la moindre portion de cette humeur mucilagineuse, dont elle est enduite dans l'état naturel.

Comme je ne cherchois pas autre chose, je remis toutes ces parties dans la cavité du ventre, & fis la suture du cadavre. Tout le monde parut surpris de ce fâcheux spectacle; mais plus particulierement sa Maîtresse, qui l'avoit toujours regardée comme une fille fort simple, & incapable de s'abandonner à un tel excès.

RÉFLEXION.

Le Médecin qui traitoit cette fille fut étrangement surpris, quand il sçut ce qui s'étoit passé, vu qu'il ne lui donnoit que des remédes fort simples, & dans l'usage desquels il n'y avoit rien à risquer, sans songer que cette rusée ne prenoit aucun des siens, mais bien ceux d'autres gens mal intentionnés, qui voyant que

la grossesse se confirmoit par les mouvemens de l'enfant, lui en donnérent des plus violens, dans la crainte continuelle où elle étoit, par l'épreuve qu'elle avoit faite l'année précédente du mauvais succès des remédes de son Médecin ordinaire ; ces remédes l'avoient conduite jusques au terme de son accouchement, où après quelques légeres douleurs qu'elle avoit souffertes sans se plaindre, & les eaux s'étant subitement écoulées sans aucune précaution, la maîtresse crioit victoire, dans l'espérance que sa servante alloit être guérie ; c'étoient celles qui précédérent l'enfant dont elle accoucha la nuit suivante, & qui fut enlevé de la maison, sans que la crédule maîtresse prévenue en faveur de cette fille libertine, en eût connoissance ; ces deux Observations sont plus que suffisantes pour faire voir de quelle conséquence sont les remédes violens, dans le cours d'une grossesse, & en même-tems combien une fille débauchée a quelquefois de peine à faire perdre son fruit, puisque souvent elle ne le peut faire sans s'exposer elle-même au danger évident de perdre la vie.

---

§. IV.

Du Vomissement qui arrive à la Femme grosse.

Quoiqu'il y ait des femmes assez éclairées pour sçavoir juger de leur grossesse dès le moment que l'acte a été accompli (*h*) ; il y

(*h*) Le dégoût, les aigreurs, les nausées, le vomissement sont les premières incommodités de la grossesse ; elles durent souvent jusques vers la fin du quatrième mois, quelquefois jusqu'à la fin de la grossesse : La cause de ces symptômes est la suppression des régles, ou plutôt la plethore que cette suppression produit ; car l'embarras des viscères, les fonctions dérangées des intestins, les irritations qui s'y font sentir, sont les suites de cette abondance de sang, qui ne peut être encore totalement employé à la nourriture de l'embryon. D'autres Auteurs ajoutent l'augmentation de l'œuf, qui écarte les parois de la matrice, & qui y cause une distention douloureuse ; de-là les fonctions dérangées de l'estomac, les aigreurs, le dégoût, les nausées, le vomissement, par le moyen du nerf *intercostal* ou *du grand sympatique*, qui fournit ceux de la matrice & de l'estomac.

en a d'autres auſſi qui ne s'en apperçoivent que par le vomiſſement, qui la ſuit de ſi près, que j'en ai vû tomber dans cet accident dès la première journée qu'elles étoient devenues groſſes ; parce que dès le moment que la conception s'eſt faite, la matrice ſouffre une contraction, qui eſt une action extraordinaire & ſenſible à cette partie, qui reçoit un rameau de la huitiéme paire des nerfs du cerveau, auſſi-bien que l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, de manière que ce nerf ſe trouvant ébranlé par ce ſentiment douloureux, communique ſon ébranlement à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, & cauſe le vomiſſement par la correſpondance que cette branche de nerf entretient entre ces deux organes.

Cette ſympathie de la matrice avec l'eſtomac eſt ſi ſenſible & ſi évidente chez quelques femmes, qu'il n'eſt pas néceſſaire qu'elles ſoient groſſes, pour en reſſentir les effets, puiſque la ſeule action du coït leur cauſe le vomiſſement ; quelques-unes m'ayant conſulté à ce ſujet, mais une particuliérement, à laquelle cet accident étoit très-ordinaire.

Il n'eſt pas même néceſſaire que le coït intervienne pour prouver cette ſympathie, puiſque j'ai vû des filles qui reſſentoient les mêmes douleurs que ſouffre d'ordinaire une femme en travail, avec un vomiſſement des plus violens dans le tems que leurs régles étoient prêtes à couler, & cela par l'irritation que la matrice ſouffroit pour lors : l'une de ces perſonnes étoit fille d'un Officier de Judicature, & l'autre celle d'un Artiſan : il n'y eut qu'un ſeul & unique remede qui ſe trouva propre à les guérir de cette incommodité, qui fut le mariage. Je les ai accouchées toutes deux, elles m'ont avoué que les douleurs de leurs accouchemens étoient beaucoup moin-

dres que celles qu'elles souffroient tous les mois avant qu'elles eussent leurs ordinaires.

Cette étroite correspondance qui se rencontre entre l'estomac & la matrice, par le moyen des branches de ce nerf, ne produit pas toujours le même effet, mais seulement à quelques femmes: car il y en a quantité d'autres qui sont grosses d'un mois, de six semaines, & quelquefois de deux mois sans vomir; parce qu'à celles-ci le vomissement n'est causé que par l'abondance des humeurs superflues, que la suppression de leurs régles retient chez elles: l'enfant à cause de sa petitesse, selon le dire des Auteurs, n'en pouvant consommer qu'une partie, la nature est obligée de se décharger du reste; ne trouvant pas de lieu plus propre pour cet effet que l'estomac, tant à cause de sa situation, de sa disposition, que de son usage; en sorte que c'est par où cette décharge se fait plus aisément. De plus sa situation facilite cette décharge, en ce qu'il est au milieu du corps, comme un lac dans lequel il aborde des ruisseaux de toutes parts.

Sa disposition y contribue aussi, parce qu'il est toujours prêt à recevoir ce qui lui est envoyé des parties supérieures; & comme les femmes par leur tempérament abondent en humidités, & surtout quand elles sont grosses, & ces humidités venant en partie à se décharger dans la bouche par les conduits salivaires, dont une partie est évacuée par le crachement, (*i*) l'autre tombe

(*i*) Si les nerfs de l'estomac ne sont pas trop irrités, & si l'humeur ne péche pas par trop d'abondance ni d'acrimonie, il n'arrive point de vomissement, & les effets se bornent à des aigreurs, à des goûts fades & à des ptyalismes séreux & incommodes; ce qui vient de l'expression des glandes de l'estomac que produisent les humeurs, & de la sortie des levains indigestes & mal préparés. Peu de chose souvent soulage; un verre d'eau pris

dans l'estomac, d'où s'ensuit la perte d'appetit, la dépravation du goût, & le vomissement.

L'appetit diminue encore ou se perd entiérement chez quelques femmes grosses, lorsque les humeurs superflues viennent à tomber dans leur estomac, où elles détrempent la liqueur qui se conserve dans les replis de la membrane intérieure de ce viscère, & en émoussent les pointes, de manière qu'elles empêchent que cette liqueur ne fermente, ou sont du moins cause que sa fermentation n'est qu'imparfaite, & qu'elle ne produit qu'un sentiment très-leger & confus à cette membrane, d'où s'ensuit la perte de l'appétit plus ou moins grande: ce qui oblige la femme grosse à exciter son goût par l'usage des mauvais alimens & non accoutumés, dont il ne résulte qu'un mauvais chyle, qui donne occasion à des goûts de plus en plus dépravés: Sur quoi l'on fait quantité d'histoires, lesquelles tout incroyables qu'elles paroissent, ne laissent pas d'être vraies. J'en ai vû une manger des entrailles de poissons toutes crues, lorsqu'il ne tenoit qu'à elle d'avoir le poisson entier, le faire cuire & bien apprêter. J'en ai vû d'autres ne pouvoir sentir ni voir de viande, de pain, ni de soupe. Il n'est pas croyable ce que quantité de femmes m'ont assuré d'avoir mangé: & ce qui est de plus surprenant, c'est que par une mauvaise honte, elles ne veulent presque jamais dire ni demander ce qui leur fait envie; & cela les réduit à de telles ex-

le matin absorbe la pituite. On trouve quelquefois sa guérison dans le chocolat de santé, dans une infusion *de thé*, *de camomille*, *de mélisse*, *de véronique*, *dans une ptisanne pectorale*. Si le mal s'opiniâtre & devient insupportable à la femme grosse, on peut avoir recours à la saignée du bras, à l'eau de *rhubarbe*, prise le matin, à la quantité de deux ou trois verres; à *l'opiate de Salomon*, aux confections d'*hyacinte* & *d'alkermès*, à la thériaque.

trêmités, que j'en ai vû une qui eut envie d'un cochon de lait dont un voisin soupoit, duquel elle n'osa non-seulement demander, mais n'en voulut jamais accepter la moindre partie, quelqu'offre qu'on lui en pût faire. Elle en fut cependant tourmentée la nuit à tel point, qu'elle fut obligée de se relever, de se jetter par terre, qu'elle mordoit à belles dents, & faisoit des contorsions comme une possédée, sans que son mari pût pénétrer la cause d'une chose si extraordinaire, dont elle ne voulut se déclarer que lorsqu'elle vit qu'il appelloit du secours. Ce qui est surprenant, c'est qu'aussi-tôt que ce mari eut la connoissance de la chose, il fut chez le voisin, & apporta de ce cochon de lait; mais le tems étoit passé, & son goût pour lors l'y portoit si peu, qu'elle ne le voulut pas regarder. Elle eut le bonheur de se conserver grosse après ce terrible accident. Comme ces histoires sont communes, je me contente de celle-ci, pour faire voir que la disposition de (*k*) l'estomac donne lieu, lorsque la femme est grosse, à ces dégoûts si bizarres & si dépravés.

L'usage de l'estomac est de recevoir les alimens pour être digérés & déchargés ensuite par le Pylore dans les intestins, afin de fournir à la masse du sang de nouveau chyle, & de remplacer la dissipation continuelle que l'on fait par la

(*k*) L'espèce de vomissement qui survient aux femmes grosses a rarement des suites fâcheuses; il est au contraire souvent salutaire à la malade, puisqu'il lui débarrasse l'estomac du résidu de la nourriture qu'elle a prise; car on remarque que les femmes qui ont beaucoup vomi, accouchent plus heureusement. Cependant si les efforts étoient trop violens, on auroit lieu d'appréhender une fausse-couche; c'est-pourquoi il faut obvier à la trop grande plénitude des vaisseaux, & débarrasser les intestins des excrémens endurcis; on remplira ces vues par la saignée du bras & par des lavemens émolliens.

nourriture : il ſe trouve au contraire dans ce tems-là rempli d'humeurs ſuperflues, & au lieu de les vuider dans les inteſtins, il les rejette par le vomiſſement, quelquefois ſans que les alimens s'y mêlent, & ſouvent avec les alimens. Ces deux mouvemens qui conſiſtent à garder les alimens & à rejetter les ſuperfluités, quoiqu'incompatibles en apparence, ſe trouvent en effet dans cette partie, comme je l'ai vû arriver à quantité de femmes, qui ne vomiſſoient que des ſéroſités, quoiqu'elles euſſent l'eſtomac plein d'alimens & qu'elles fuſſent attaquées des vomiſſemens les plus violens, auſſi-tôt qu'elles avoient mangé ſans en rejetter quoi que ce ſoit ; comme ſi la nature intelligente eût évacué les humeurs ſuperflues, pour faire place aux alimens, afin de fournir à l'entretien de la mere & à celui de l'enfant par une bonne digeſtion.

Pour moi, je ne regarde pas ces humeurs comme des humeurs corrompues, quoi qu'en diſent d'excellens Auteurs, je fais une groſſe différence entre les humeurs ſuperflues (*l*) & les humeurs corrompues. La corruption change la nature de la choſe, & la ſuperfluité ne conſiſte que dans l'a-

(*l*) L'œuf fécondé, à peu près gros comme un pois, compoſé de membranes très-fines, gliſſé des ovaires dans la matrice, placé d'abord à ſon aiſe & renfermant un petit embryon, s'augmente peu à peu par les ſucs que lui fournit l'*uterus* au moyen des premiers linéamens du cordon ombilical qui ſont unis à ce viſcère ; cet œuf devenu plus gros s'applique aux parois de ſon domicile, & augmentant toujours de volume les fait céder à ſon accroiſſement. Cette impulſion produit, comme nous avons dit ci-deſſus, une ſenſation douloureuſe, qui ſe communique à toutes les parties avec leſquelles elles ſympatiſent par le moyen de la huitième paire de nerfs, & par celui de l'intercoſtal. C'eſt de-là que viennnent la plûpart des ſymptômes énoncés ci-deſſus ; mais il en ſurvient d'autres, à meſure que le volume de la matrice augmente, comme nous verrons dans le Paragraphe ſuivant.

bondance. Si ces humeurs contenues dans l'estomac étoient corrompues, elles feroient une mauvaise impression sur la membrane intérieure de ce viscère, & quelque peu qu'il s'en glissât avec les alimens dans les intestins, elles communiqueroient leur malignité non-seulement à la mere, mais aussi à l'enfant tendre & délicat, qui n'a d'autre nourriture que celle qu'il reçoit du sang de sa mere, qui est la suite de la digestion & de la chylification; & comme l'enfant se porte bien en venant au monde, quoique sa mere ait souffert des vomissemens pendant tout le tems de sa grossesse, on doit croire que ces humeurs, dont une portion s'est mêlée au chyle, sont sans corruption.

Je regarde ces humeurs qui abondent dans l'estomac, & qui causent le vomissement pendant la grossesse, comme les principes passifs des Chymistes, dont les actifs se sont consumés pour la nourriture de l'enfant. Encore ces humeurs, quoique superflues, sont-elles trop déshonorées par cette épithete, d'autant qu'elles ne peuvent être dénuées d'esprits, comme sont ces principes passifs, quoique la nature les rejette comme inutiles, mais seulement par rapport aux autres parties de ces humeurs, qui ont été utilement employées.

Je ne dis pas pour cela que la femme grosse soit exempte de renfermer chez elle quelques humeurs corrompues, puisque je n'en vois que trop souvent qui sont attaquées de vapeurs, de suffocations & de foiblesses, qui ne peuvent avoir pour cause qu'une corruption, dont ces accidens sont l'effet. Mais je dis que cette corruption vient d'une semence corrompue, ou de quelque portion de fleurs blanches, dont la matrice ne s'est pas assez bien déchargée, & qui reste cantonnée

en quelque endroit de ce viſcère, ſoit dedans ou autour de cette partie, laquelle y acquiert par ſon ſéjour un dégré de corruption, qui venant à ſe communiquer dans le ſang, eſt portée au cerveau; elle y trouble le cours des eſprits, & donne occaſion à ces accidens, qui ſont plus ou moins fâcheux, ſuivant le dégré de corruption que cette humeur a contractée, ſans que les humeurs ſuperflues qui ſe précipitent dans l'eſtomac, & qui cauſent le vomiſſement, y aient aucune part.

Par ce qui vient d'être dit il ſembleroit que toutes les femmes groſſes devroient vomir; mais l'expérience y eſt contraire, car s'il y a des femmes groſſes qui vomiſſent dès le commencement de leur groſſeſſe, & d'autres qui ne vomiſſent qu'un ou deux mois après, il y en a qui ne vomiſſent que juſqu'au quatre ou cinquième mois, parce que, ſelon les Auteurs, l'enfant venant à croître, conſume plus d'alimens qu'auparavant, & détruit par ce moyen la cauſe du vomiſſement. Mais quelles raiſons allégueront ces mêmes Auteurs, pour expliquer le vomiſſement de quelques autres, qui continue juſqu'au jour de l'accouchement, ſoit que cet accident leur ſoit arrivé dès le premier jour, ou qu'il ne leur ſoit ſurvenu qu'un ou deux mois après leur groſſeſſe; ou d'autres qui vomiſſent étant groſſes d'un garçon, & qui ne vomiſſent jamais quand elles le ſont d'une fille; d'autres tout au contraire qui vomiſſent ſans ceſſe, lorſqu'elles ſont groſſes d'une fille, & jamais quand elles le ſont d'un garçon; d'autres enfin qui ne vomiſſent point du tout, & qui loin de reſſentir aucune incommodité, ne ſe portent jamais mieux que quand elles ſont groſſes, de manière que la groſſeſſe ſemble être à ces ſortes de fem-

mes une eſpèce d'abſorbant, qui conſume les mauvaiſes humeurs qui s'engendrent en tout autre tems chez elles, & qui même les délivre d'une quantité d'indiſpoſitions auſquelles elles ſont ſujettes hors de ce tems-là. Auſſi en ai-je traité pluſieurs qui étoient tourmentées de vapeurs ſi fortes qu'elles les portoient juſqu'à l'aliénation d'eſprit; d'autres à des ſuffocations, & d'autres enfin à des eſpèces de convulſions épileptiques, tous accidens qui ceſſoient au tems de la groſſeſſe, & qui ſe trouvoient heureuſement remplacés par une bonne diſpoſition, un teint frais, une humeur gaie & un bon appétit. De manière que rien n'eſt plus différent que la groſſeſſe d'une femme, par rapport à celle d'une autre, puiſque la groſſeſſe détruit à l'une les mêmes accidens qu'elle fait naître à l'autre : ce qui fait voir que la cauſe des vapeurs, des foibleſſes, des ſuffocations & des convulſions, dont quelques femmes groſſes ſont attaquées, vient des humeurs corrompues & retenues vers les parties baſſes, puiſque celles qui ne ſont pas groſſes y ſont également ſujettes. Mais comme je ne parle de ceci que par occaſion, je reviens au vomiſſement, dont la cauſe la plus vrai-ſemblable eſt la quantité d'humeurs ſuperflues, deſquelles la femme groſſe regorge, par la ſuppreſſion de ſes ordinaires. Il faut donc les diminuer autant qu'il eſt poſſible, pour la mettre à couvert des mauvais effets que le vomiſſement peut produire, ce qui ne ſe peut faire que par le ſecours des remedes généraux, qui conſiſtent dans les ſaignées, les lavemens & les purgations que l'on doit adminiſtrer ſelon la force, la complexion & le tempérament de la perſonne qui eſt atteinte de cette ſorte de réplétion; mais les faire toujours fort prudemment, & pécher plutôt par le

moins que par le plus, pour éviter le dangereux accident où quantité de Médecins sont tombés, pour en avoir usé autrement.

Les Médecins ordonnent pour l'ordinaire aux femmes qui sont violemment attaquées de dégoûts & de vomissemens, de se nourrir d'alimens de bon suc & de facile digestion. Mais ce conseil est fort inutile à la plus grande partie de celles qui sont en cet état; car qui voudroit forcer une femme grosse à prendre ce qui n'est pas selon son goût, augmenteroit son mal; & j'ai toujours trouvé que c'étoit beaucoup que de les empêcher d'user des choses absolument mauvaises. J'en ai conduit depuis le commencement de leur grossesse jusqu'à leur accouchement, qui prenoient si peu de nourriture & d'une si mauvaise qualité, qu'il seroit très-difficile de s'imaginer comment elles pouvoient vivre, accoucher heureusement, & leurs enfans se bien porter, après que les meres étoient tombées dans un dégoût si géneral de tout ce qui peut fournir de la nourriture, & qui au cas qu'elles eussent voulu se forcer à prendre quelque chose de meilleur, pour déférer à mon conseil, étoient aussitôt attaquées d'un vomissement qui leur faisoit rendre avec usure ce qu'elles avoient pris. Ce qui m'a souvent obligé de mettre les remedes géneraux en pratique; l'intention de rappeller l'appétit, & de détruire le vomissement, ne pouvant vrai-semblablement s'accomplir sans leur secours, quoique l'expérience y soit souvent contraire.

Entre les remedes généraux que l'on peut employer contre le vomissement, je n'en ai point trouvé de plus propre & de plus efficace que la saignée, qui vuide la plénitude dont la malade se trouve surchargée. Mais il faut, comme je l'ai

déja dit, que ce grand remede ſoit adminiſtré avec prudence & modération.

Les lavemens ſont auſſi d'un merveilleux ſecours, particulierement aux femmes groſſes qui ont le ventre pareſſeux, parce qu'ils déterminent les humeurs ſuperflues à s'évacuer par bas ; & il eſt bon d'y joindre quelquefois de légers purgatifs. Ce fut en uſant de cette méthode que je rendis un grand ſervice à une femme de cette Ville, affligée de tous ces accidens.

OBSERVATION XXXIX.

Le 16 Novembre de l'année 1693, une Fripiere de cette Ville, groſſe de trois mois, me conſulta ſur un dégoût général qu'elle avoit pour tout ce que l'on a coutume de manger, ſatisfaiſant ſon appétit par quelques coquillages de moules, d'huitres, homars, ou choſes ſemblables, avec un peu de bouillie de bled noir ou ſarazin, détrempée d'eau, ne goûtant ni pain, ni viande, ni aucune choſe qui y eût du rapport, & vomiſſant ſans ceſſe depuis ſix ſemaines, ce qui la réduiſoit dans une extrême foibleſſe. Je lui tirai ſix onces de ſang du bras ; elle ſoutint ſi bien cette ſaignée que je la réitérai trois jours après. Je lui fis auſſi donner deux lavemens, à trois jours l'un de l'autre, & la purgeai enſuite avec un gros de rhubarbe, infuſé dans un verre d'eau, & j'ajoutai à la colature une once de manne & autant de ſyrop de pommes laxatif. Ces remedes eurent un ſi heureux ſuccès, que le vomiſſement diminua conſidérablement, & que cette femme commença à manger du pain d'orge & un peu de ſoupe ; je lui fis prendre enſuite vingt grains de rhubarbe en poudre, dans une cuillerée de cette ſoupe, qui réuſſit ſi bien que le vomiſſement ceſſa

entierement, & que son appétit revint, jusqu'au septieme mois, que le vomissement se fit sentir plus violent qu'auparavant, ce qui me fit réitérer les mêmes remedes ; mais le vomissement n'ayant pas cédé si aisément, je fus obligé d'y joindre la rhubarbe en poudre, & de la réitérer trois fois en trois differens jours, avant que d'en appercevoir le bon effet. Le vomissement cessa ; mais dans la crainte que j'eus du retour de cet accident, je continuai de lui faire prendre douze grains de rhubarbe en poudre de tems-en-tems, jusqu'à son accouchement, qui fut heureux, & son enfant étoit aussi gros & gras que si la mére s'étoit toujours parfaitement bien nourrie.

RÉFLEXION.

Quelque foible que fût cette femme en apparence ; comme la cause de cette foiblesse ne se pouvoit rapporter qu'à la réplétion, eu égard aux accidens qu'elle souffroit, je ne trouvai point de plus prompt reméde pour la soulager que la saignée ; la manière dont elle la soutint m'engagea à la réitérer, & le succès qu'elle eut est une preuve évidente du besoin qu'en avoit la malade, aussi-bien que des lavemens & de la potion purgative pour débarrasser l'estomac & déterminer les humeurs à prendre leur cours par les selles, après quoi l'appétit lui revint & continua pendant plus de trois mois, jusques au six & au sept de sa grossesse que le vomissement recommença, & fut calmé ensuite par l'usage réitéré des mêmes remédes ; mais un peu plus difficilement, la cause en étant plus ancienne, & par-conséquent plus difficile à détruire.

OBSERVATION XL.

Le 5 Février de l'année 1687, on me pria d'aller à deux lieues de cette Ville voir une Dame, grosse de deux mois, qui étoit travaillée de vomissemens continuels, avec les efforts les plus violens,

violens, quoiqu'elle ne mangeât presque rien, & qu'elle se trouvât fort foible. Aucun remede ne me parut plus convenable que la saignée, pour désemplir les vaisseaux, & avoir lieu ensuite de faire passer un léger purgatif, d'autant plus que cette Dame ne dormant point paroissoit très-échauffée. Je lui tirai deux palettes de sang, qui vint fort bien, & qu'elle soutint encore mieux; ce qui m'engagea à réitérer la saignée, & à lui faire prendre de simples lavemens de petit lait, sans aucune addition. Ces saignées & ces lavemens ayant eu tout le succès que je pouvois en attendre, par le retour du repos, d'un peu d'appétit, & par la diminution du vomissement, je ne doutai plus que la purgation n'achevât de remettre cette Dame dans un aussi bon état qu'une femme grosse le peut espérer. Pour cela je fis mettre la moëlle de quatre onces de casses en bâtons, dans deux grands verres d'eau, que l'on fit bouillir dans un poëlon, & j'ajoutai dans la colature une once de manne & une once de syrop de pommes composé. Je partageai le tout en deux verres, que je fis prendre à la malade à deux heures l'un de l'autre.

Je mis cet intervalle entre les deux prises, afin que si elle rejettoit le premier verre, le second pût satisfaire à mon intention, qui étoit d'évacuer les humeurs superflues qui croupissoient dans son estomac, & qui ne se vuidoient qu'en partie par ses vomissemens, de maniere qu'il y en restoit encore assez pour fournir un levain capable de corrompre le peu d'alimens qu'elle prenoit, & d'y causer une continuelle & vicieuse fermentation, dont le vomissement étoit la suite.

Ces remedes réussirent assez bien pendant quelque tems; mais ses vomissemens ayant recommencé après deux mois, qui étoit environ le

ſixième mois de ſa groſſeſſe, je ne balançai pas à réitérer les mêmes remedes, après l'uſage deſquels ce ſymptôme ceſſa abſolument. Je l'accouchai à ſon terme d'une fille, qui ſe porta fort bien; & la mere n'eut pas de peine à ſe rétablir.

RÉFLEXION.

Cette Dame n'attendit pas ſi long-tems dans ſes autres groſſeſſes à remédier à ſon vomiſſement. Si-tôt qu'elle ſe ſentoit atteinte du moindre dégoût ou de quelque nauſées, je la ſaignois & la purgeois de la même manière que la première fois, & elle s'en trouvoit parfaitement bien.

Au lieu de l'infuſion de rhubarbe dont je me ſervis à la première de ces Dames, qui avoit le ventre aſſez libre, je me ſervis à la ſeconde de l'infuſion de caſſe, parce qu'elle étoit fort conſtipée, fort échauffée, & qu'elle dormoit très-peu, la caſſe étant le purgatif le plus convenable aux vues que l'on doit avoir dans ces circonſtances, parce qu'elle eſt de tous les purgatifs celui qui échauffe moins, & qui procure plutôt le ſommeil : la manne & le ſyrop de pommes y étoient joints pour aider à la faire paſſer, afin d'obtenir plutôt l'effet que je me propoſois.

Le retour des vomiſſemens qui tourmenterent ces malades, nous fait bien voir que les Auteurs (*m*) parlent plutôt ſelon leur idée que ſuivant l'expérience, quand ils diſent que l'âge avancé & la force de l'enfant fait qu'il conſume beaucoup plus de nourriture, & que ne ſe trouvant plus tant d'humeurs ſuperflues, le vomiſ-

(*m*) Les Auteurs qui ont rendu raiſon de la ceſſation de ces ſymptômes vers le quatrième mois de la groſſeſſe, diſent que le fœtus qui devient plus fort, fait céder la matrice qui devient plus foible en devenant plus mince : les nerfs ſont moins comprimés par les fibres charnues, & diſtribuent les eſprits plus facilement : les vaiſſeaux ſanguins ſont moins ſerrés, ont leurs calibres plus libres, & donnent plus de liberté au ſang qui s'emploie en plus grande quantité pour le fœtus. La mere dont l'eſtomac digére beaucoup mieux, conſomme plus d'alimens, & ſe remet en bon état en faiſant évanouir tous les accidens dont nous avons parlé.

ſement ceſſe ; puiſque ces deux Obſervations & quantité d'autres prouvent ſuffiſamment que ce n'eſt qu'un nouveau dépôt de ces mêmes humeurs, qui fait renaître cet accident : car ſi la raiſon de ces Auteurs avoit lieu, toutes les femmes vomiroient juſques au quatre ou cinquième mois de leur groſſeſſe, & ce vomiſſement ceſſeroit abſolument dans ce tems-là & ſans retour. Mais loin que cette régle ſoit générale, le contraire arrive à la plûpart des femmes qui ſont fort pléthoriques.

---

§. V.

De la ſuppreſſion d'urine, de la difficulté d'uriner, & de la néceſſité d'uriner ſouvent.

SI la difficulté d'uriner (*n*) eſt un accident fort à charge à une femme groſſe, la ſuppreſſion d'urine l'eſt encore davantage. Une grande

(*n*) Les différens accidens ſuivent les différens volumes du fœtus & de la matrice. Au terme d'environ trois mois, la matrice commence à ſortir du baſſin ; & elle en occupe la partie ſupérieure vers la fin du quatrième mois ou au commencement du cinquième. Alors elle comprime le ſphincter de la veſſie, & produit par cette compreſſion une difficulté d'uriner, & même quelquefois elle occaſionne une ſuppreſſion totale des urines. L'on voit qu'il ſe doit faire une preſſion de toutes les parties qui ſont dans le baſſin, & qu'il doit en naître des douleurs de colique & la fiévre. Le poids de la matrice, qui comprime la partie ſupérieure du *rectum*, & la partie inférieure du *colon*, empêche les excrémens de paſſer ; ces matières par leur trop long ſéjour dans les inteſtins s'y durciſſent, cauſent des conſtipations, & font des compreſſions ſur la matrice capables de faire avorter. La compreſſion de la matrice ſur les veines hemorrhoïdales & iliaques internes cauſent un gonflement dans toutes les parties inférieures, & produit ce qu'on appelle *hémorrhoïdes*. Tous ces accidens ceſſent ordinairement quand la matrice plus diſtendue s'éléve aſſez haut pour s'appuyer ſur les bords du baſſin ; mais comme les ſuites de ces ſymptômes pourroient être funeſtes, il faut les prévenir par des remédes

chaleur, une humeur fort âcre, quelques sables qui s'échappent des reins, & tombent par les uretères dans la vessie, ou même qui peuvent y

capables de les détruire.

La retention d'urine demande un prompt secours, & la sonde est celui qu'on doit choisir ; & comme il faut craindre les récidives, il faut avoir recours aux saignées du bras, aux lavemens, aux fomentations, & aux bains domestiques.

M. Smellie, Accouch. p. 150, t. 2. dit avoir été appellé auprès d'une femme au cinquième mois de sa grossesse ; qu'il lui trouva le fond de la matrice abbaissé en arrière vers la partie inférieure du vagin, l'orifice de la matrice en avant & intérieurement au-dessus de l'aine droite ; que le col & la partie inférieure de la vessie étoient si comprimés, que la malade avoit été plusieurs jours sans pouvoir uriner. La vessie remontoit jusqu'à la fossette du cœur, & on y sentoit une fluctuation semblable à celle de l'ascite. M. Smellie eut recours à la sonde, & par ce moyen il vint à bout d'évacuer une grande quantité d'urine. Le lendemain, après une pareille opération, elle fit une fausse couche ; au moyen de quoi cette suppression n'eut plus de suite ; mais elle avoit beaucoup déperi faute de nourriture, & elle mourut de la diarrhée deux ou trois jours après.

Le même Auteur rapporte encore qu'ayant été appellé auprès d'une femme grosse de son premier enfant, & dont les urines étoient tout-à-fait arrêtées, il la soulagea tout d'un coup par la sonde ; ensuite, il la fit saigner, & lui ordonna un lavement, parce qu'elle étoit constipée. Le lendemain il la trouva dans le même état, n'ayant point rendu d'urine. Il examina la matrice qui étoit baissée considérablement par la compression qu'elle recevoit de la vessie. La matrice étoit si abaissée, dit M. Smellie, qu'on pouvoit sentir toute la longueur de son col, & la dilatation de son fond, qui sembloit remplir tout l'espace du pubis : je l'examinai aussi au travers du rectum, & je reconnus qu'elles n'étoit pas moins serrée contre l'os sacrum que contre l'os pubis. Comme je sentois dans cette partie une chaleur extraordinaire, je conjecturai que tout son corps étoit enflammé. Ayant poussé avec mon doigt contre l'orifice de la matrice de manière à l'élever, & comme il sortit trop peu d'urine, j'employai ma sonde derechef, & la malade se trouva soulagée d'une grande douleur qu'elle sentoit auparavant au-dessus du pubis ; mais elle se plaignoit toujours d'une autre au fond du bassin. Comme elle avoit de la fiévre, je réitérai la saignée, & ordonnai une once de manne fondue avec deux gros de sel de Glauber dans un verre d'eau de fontaine ; ajoutant qu'on lui donneroit un lavement, en cas que cette potion ne produisît aucun effet

être engendrés, sont les causes les plus ordinaires de la difficulté d'uriner, qui peuvent toutes être détruites par les remedes généraux & particuliers; mais il n'en est pas de même de la suppression qui est causée ou par *(o)* une pierre en-

avant deux heures. On me manda le lendemain pour la faire uriner; j'appris que sa médecine lui avoit procuré plusieurs évacuations, mais que ses douleurs dans le vagin, & la fiévre continuoient toujours; je lui ordonnai les ventouses & les bains, & elle se trouva soulagée; je fus cependant encore obligé de la faire uriner une fois dans la journée pendant onze jours; au bout desquels elle se porta bien pendant le reste de sa grossesse. S'étant trouvée grosse ensuite pour la seconde fois, elle eut encore une suppression d'urine à peu près dans le même terme; mais par le moyen de la saignée & des lavemens la suppression n'eut pas de suite. J'ai vu deux autres femmes travaillées du même accident vers le même tems de leur grossesse : leur suppression a duré quatorze jours, & a cédé aux saignées réitérées, à l'usage des lavemens & à la sonde. J'ai souvent vu survenir une difficulté d'uriner vers la fin du quatrième mois, qui se dissipoit ensuite vers le milieu du cinquième.

Dans les hémorroïdes, dans les constipations, dans les coliques, on doit avoir recours aux lavemens émolliens, laxatifs, & un peu stimulans; si le *rectum* bouché interdit le passage aux clysters, il faut auparavant recourir aux suppositoires, qui raniment la faculté du *rectum* & du *colon*, que la pression de la matrice affoiblit; ensuite on passe à l'usage des lavemens qui détrempent les matières endurcies & en facilitent l'évacuation.

Quand les excrémens sont retenus trop long-tems, l'inflammation qui s'y produit & la chaleur qui s'y fait sentir, dilatent l'air qui y est contenu, & produisent des coliques très-violentes. Les remédes ci-dessus en étant la cause, détruisent ces espèces de coliques.

(*o*) Pour bien connoître les causes qui produisent les douleurs des femmes grosses, il faut bien distinguer les lieux où elles se font sentir. Quand c'est au bas du ventre & à la région de la matrice, & que c'est au commencement de la grossesse, on doit penser que c'est cette partie qui est en souffrance, sur-tout lorsque les lavemens n'ont pas apporté de soulagement, & que les vomissemens accompagnent ces coliques. La saignée, la liberté du ventre, un exercice modéré & un régime

gagée au col de la vessie, ou parce que la tête de l'enfant venant à s'affaisser sur la partie intérieure de l'os pubis, où le col de la vessie se trouve pla-

convenable suffisent ordinairement pour appaiser ces douleurs. Mais si elles se font vers les flancs, à la région de la vessie, si elles donnent des envies fréquentes d'uriner, si les urines sont crues & en petite quantité, il y a tout lieu de croire que c'est une *colique néphrétique.* Les saignées réitérées, les potions huileuses, les lavemens émolliens, les émulsions, les ptisanes faites avec la racine de guimauve ou avec la graine de lin font dissiper ces douleurs.

Quand ces douleurs sont produites par la présence d'une pierre dans la vessie, il seroit dangereux d'en faire l'extraction, & la femme doit s'attendre à de grandes souffrances dans le tems de l'accouchement; car lorsque les membranes sont rompues & que la tête de l'enfant se trouve engagée dans la partie supérieure du bassin, la pierre se trouve prise au-devant de la matrice sur le col de la vessie, de façon qu'elle y occasionne de vives douleurs & retarde l'accouchement; le seul secours qu'on puisse donner à la malade, c'est d'introduire le catheter & un ou deux doigts dans le vagin, pour repousser la pierre au-dessus & par derrière la tête de l'enfant; ou bien enfin lorsqu'il n'est pas possible d'y réussir, il faut tourner l'enfant de façon qu'on puisse le recevoir par les pieds, avant que sa tête soit engagée trop avant dans le bassin.

M. *Smellie Obs. sur les Accouch. p. 164.* rapporte l'histoire d'une femme qui étoit au septième mois de sa grossesse, & qui depuis plusieurs années étoit cruellement tourmentée de graviers dans les reins. Il en étoit passé plusieurs petites pierres dans la vessie, d'où elles étoient sorties avec les urines. En arrivant chez elle, il la trouva dans de grands tourmens pour une pierre qu'elle croyoit être arrêtée dans l'uréthre du côté droit; elle vomissoit avec de grands efforts, qui faisoient craindre un avortement; c'est pourquoi il lui fit tirer dix onces de sang du bras, il lui fit donner ensuite un lavement, & après l'effet de ce clystère, il lui fit prendre dix grains des pillules de *Starkey*; au moyen de quoi ses douleurs se calmérent, & bientôt après la pierre descendit dans la vessie. Depuis ce tems-là cette femme a encore été sujette de tems en tems à quelques douleurs occasionnées par la difficulté que les graviers avoient à descendre; mais elles n'ont jamais été si violentes.

Les femmes sont plus sujettes aux coliques néphrétiques dans la grossesse que dans l'état ordinaire, par la pression qui se fait de la part de l'enfant sur les reins &

cé, s'engage entre ces deux corps durs, qui causent à ce col un étranglement si complet, qu'il intercepte absolument le cours de l'urine. Ces remedes généraux n'étant d'aucune utilité à l'un ni à l'autre de ces accidens, c'est une nécessité d'y faire intervenir celui de la main.

Une inflammation au col de la vessie, qui est causée par les violentes douleurs des hémorrhoïdes, ne cause pas moins un étranglement & une suppression d'urine, qu'une pierre, ou la tête de l'enfant: cet accident se guérit par la sonde & par les remedes généraux.

L'envie ou la nécessité d'uriner souvent est causée par des humeurs âcres ou échauffées, ou par l'approche de l'enfant au passage, qui est un présage que le tems de l'accouchement n'est pas éloigné, & qu'il est même d'autant plus proche, que cette nécessité devient plus fréquente.

OBSERVATION XLI.

Au mois d'Avril de l'année 1701, une Bourgeoise de cette Ville qui étoit grosse, me consulta sur de prétendues ardeurs d'urine qu'elle souffroit très-souvent, même long-tems avant sa grossesse, mais plus violentes depuis ce tems-là, qu'elle avoit des difficultés terribles quand elle vouloit uriner, même quelquefois des suppressions qui lui arrivoient par intervalles, & qui duroient très-peu: mais que jamais elle n'urinoit

sur les uretéres, par la difficulté qu'ont les reins de filtrer une urine plus louche & plus épaisse à cause du lait qui s'y trouve mêlé, ou de la bile qui les charge, & qui les rend plus âcres. J'ai été obligé quelquefois d'ordonner des lavemens avec deux ou trois gros de *philonium Romanum*, dit M. Puzos, pour procurer un calme que les remédes précédens n'avoient pu donner, & je l'ai fait avec succès.

ſans peine, depuis qu'elle avoit commencé d'être atteinte de cette incommodité; ce qui m'obligea de lui tirer du ſang au bras, après quoi je lui ordonnai des lavemens émolliens, faits avec une décoction de feuilles de mauves, guimauves, pariétaire, violiers, camomille & deux onces de miel violat: & pour ſa boiſſon, une ptiſane faite avec une racine de guimauve & du chiendent, dans un verre de laquelle on mettoit le ſoir une cuillerée de ſyrop des cinq racines un jour, & autant de celui de nenuphar un autre jour; ce qui lui fit rendre du ſable & pluſieurs petites pierres, & elle ſe trouva très-ſoulagée.

Je fus ſurpris le trois de Juillet de la même année, de la voir venir me trouver à ma chambre dès trois heures du matin, ſe plaignant de ſouffrir les plus cruelles douleurs qu'une femme pût reſſentir, faiſant des contorſions qu'on ne peut exprimer qu'à peine, ſans ſe pouvoir réſoudre à m'en déclarer la cauſe: mais pouſſée à bout par la douleur, elle ſe coucha enfin au milieu de ma chambre, où elle me fit voir & toucher une pierre (*p*) qui occupoit l'urethre; elle étoit ſi groſſe, que je n'oſois eſpérer, vû ſon état, de la pouvoir délivrer de ce douloureux fardeau, après une auſſi courte réfléxion que cet accident preſſant me permit de faire. Je tirai ma feuille de myrthe, que je pris de ma main droite,

(*p*) Mme *Bourgeois* rapporte dans ſes Obſervations page 130, qu'une femme étoit venue la conſulter, ſe plaignant d'avoir toujours eu une extrême douleur en urinant; que l'ayant examinée, elle avoit trouvé une pierre dans le col de la veſſie: cette pierre étoit longue de trois doigts, pointue par le bout, courbée par le milieu, & groſſe comme le doigts. Elle prit une pincette dans l'étui de ſon mari, puis portant le doigt le long du col de la veſſie & preſſant par derrière, elle fit ſortir le bout qu'elle ſaiſit avec la pincette, & elle en fit ainſi l'extraction.

& j'introduisis le doigt du milieu de ma main gauche dans le vagin, sur lequel j'assurai cette pierre, que je fis un peu rétrograder, pour avoir la liberté d'introduire sans peine mon instrument; après quoi je poussai violemment cette pierre avec mon doigt, sans avoir égard à la délicatesse ni à la sensibilité des parties sur lesquelles je travaillois, faisant intervenir le secours de ma feuille de myrthe, qui m'étoit d'une grande utilité, pour procurer la dilatation de l'urethre; de manière que sans écouter les cris de la malade, ni faire attention à l'état où elle étoit, je finis heureusement cette opération par l'extraction de cette pierre, plus grosse que la plus grosse amande, & qui pesoit une once à bon poids. Cette femme n'en fut pas incommodée trois jours, je l'accouchai heureusement dans son tems, & depuis elle ne s'en est point sentie.

RÉFLEXION.

Cette malade fut bien étonnée, après l'usage des remédes les plus convenables à sa guérison, & après avoir rendu du sable & des petites pierres, de se trouver encore tout à coup plongée dans l'état le plus pitoyable où elle eût encore été; j'ajoutai seulement à la situation où elle se mit, celle d'écarter ses genoux, & d'approcher les talons de son siége, & sans temporiser ni me rendre aux plaintes ni aux cris de la malade, je me servis de l'occasion qui me parut favorable, étant de celles qu'il faut brusquer dans la crainte de ne la pouvoir recouvrer, sans quoi cette femme se seroit trouvée dans la dure nécessité de souffrir l'opération de la taille que je lui épargnai, par ma ferme résolution & prompte execution : car peut-on disconvenir qu'elle n'eût bien souffert davantage, si j'avois négligé ce moment? Quelle différence par rapport aux douleurs, de faire l'extraction d'une pierre de la vessie avec une feuille de myrthe, pour tout instrument, ou de la tirer par l'opération régulière de la taille, qui n'auroit pu se faire sans introduire par une ouverture aussi petite qu'est l'uréthre, deux conducteurs, & entr'eux une tenette, qui au-

roient ensemble été plus gros que la pierre, & puis charger cette pierre dans cette tenette, dont le volume auroit sans doute encore grossi considérablement par le long séjour qu'elle y auroit pu faire avant cette extraction, après cette occasion perdue ? Ainsi ne valoit-il pas mieux en venir à cette prompte opération, que de remettre la chose après l'accouchement ? ce que j'aurois pu faire fort aisément, en faisant rétrograder cette pierre, dans la crainte d'avancer l'accouchement de cette malade, qui en fut quitte pour un écoulement d'urine, en partie involontaire pendant deux ou trois jours, après lesquels elle ne s'est jamais sentie d'aucune incommodité : bonheur qu'elle n'avoit pas goûté depuis plusieurs années, & dont elle ne s'étoit plainte que dans l'extrême nécessité.

OBSERVATION XLII.

Une femme grosse de cinq à six mois, éloignée de quatre grandes lieues de cette Ville, m'envoya prier de venir la voir, souffrant les plus cruelles douleurs, à l'occasion d'une suppression d'urine. Je m'y rendis en diligence, & la trouvai, comme elle me l'avoit écrit, dans le fâcheux état d'une entière suppression qui lui causoit d'extrêmes douleurs, ayant toujours envie d'uriner, & s'y présentant sans cesse, sans qu'il s'en échappât une seule goutte ; ce qui l'avoit obligée d'être toujours levée depuis le jour précédent. Sans autre examen que cette apparente & pressante nécessité, je la fis mettre sur une paillasse, couchée sur le dos, les genoux éloignés l'un de l'autre, & les talons repliés auprès des fesses ; après quoi je voulus introduire ma sonde : mais y trouvant une résistance insurmontable, quelque effort que je fisse pour en venir à bout, sans que la malade se plaignît en aucune manière des douleurs que je lui faisois souffrir, dans l'espérance qu'elle avoit d'être bientôt soulagée, je changeai de batterie, & j'introduisis mon doigt

dans le vagin ; je trouvai la tête de l'enfant tout proche, & appuyée sur la partie intérieure de l'os pubis, entre lesquels étoit le col de la vessie : la compression interceptoit absolument le cours de l'urine, qui sortit en abondance & jusqu'à la dernière goutte, dès que j'eus fait un peu rétrograder la tête de l'enfant ; & la malade se sentit entiérement soulagée. La crainte qu'elle eut que cette suppression ne récidivât, fit qu'elle m'engagea à demeurer le reste du jour auprès d'elle, & à y coucher ; ce que je lui accordai volontiers, & fort à propos, étant retombée le soir dans le même accident : & cette récidive me porta à lui enseigner à se rendre à elle-même le service que je lui rendois ; à quoi elle réussit fort bien le matin qu'elle en fit l'essai, avant que je fusse entré dans sa chambre, se sentant dans la même nécessité ; ce qu'elle fut obligée de continuer jusqu'à son accouchement, qui fut très-prompt, quoique ce fut d'un des plus gros enfans dont je l'eusse encore accouchée.

RÉFLEXION.

Comme il n'y a point de souffrance égale à celle que cause la suppression d'urine, je me rendis avec toute la diligence possible auprès de cette malade, pour lui procurer un prompt soulagement ; quoique je dise qu'elle sentit de grandes douleurs à l'occasion des moyens que je tentai pour introduire la sonde, il ne faut pas croire que j'usasse d'une violence outrée ; tout au contraire, je sçai que j'en faisois trop pour que la maladie y fut insensible ; mais que je n'en faisois pas assez pour causer des contusions & des excoriations, qui seroit ce qu'on pourroit appréhender en ces parties, qui sont des plus sensibles de tout le corps ; elle avoit souffert cette incommodité plusieurs fois, avant que de m'en avertir, & ce ne fut qu'à la dernière extrémité ; & lorsqu'elle désespera de tout secours du côté de la nature, qu'elle s'y détermina ; mais depuis elle se reprocha plusieurs

fois sa fausse crainte, parce que si elle avoit pris d'abord cette résolution, elle se seroit épargné de grandes souffrances.

Ce fut cette même répugnance qui mit une autre femme en danger de périr en pareil cas, dont je parle dans une autre Observation ; & j'ai encore secouru plusieurs autres malades par le même moyen, sans qu'elles ayent été exposées à ma vue, ni que j'aye été obligé de les toucher, à moins que d'autres causes ne s'y soient jointes, comme il arriva à celle qui suit.

OBSERVATION XLIII.

La femme d'un Cordonnier de cette Ville souffrit dans ses trois premieres grossesses à diverses reprises une totale suppression d'urine, à l'occasion des violentes douleurs d'hémorrhoïdes, que lui causoit une très-grande inflammation à toutes les parties basses; de maniére que cette femme ne pouvoit aussi rendre ses excrémens qu'avec beaucoup de peine; ce qui l'obligeoit de me venir trouver plusieurs fois à toutes les heures du jour & de la nuit, quand elle le pouvoit; ou quand elle ne le pouvoit pas, elle m'envoyoit prier de venir chez elle : je la faisois très-bien uriner par le moyen de la sonde, après quoi elle étoit guérie, ne comptant pour rien les douleurs des hémorrhoïdes, par rapport à la peine qu'elle avoit à se laisser sonder. Je lui faisois prendre plusieurs lavemens émolliens, je la saignois deux fois du bras, deux palettes à chaque fois, & lui préparois un bain avec quelques poignées de mauves, guimauves, bouillon blanc, feuilles de violiers, & camomille en quantité néceſsaire, dans lequel on la plongeoit jusqu'au dessus du bas ventre, étant assise dans un vaisseau convenable, les jambes dehors, auquel bain ou décoction émolliente j'ajoutois deux pintes de lait doux. La malade demeuroit dedans, l'es-

pace d'une heure le matin, & autant le ſoir. Ce remede rétabliſſoit admirablement bien toutes ces parties ; mais ce n'étoit qu'après en avoir réiteré l'uſage pendant deux ou trois jours, durant lequel tems j'étois obligé de la ſonder, comme je l'ai dit. Ce remede diſſipoit l'inflammation, ramolliſſoit & relâchoit la tenſion que ſouffroient les parties, & leur rendoit leur reſſort, ſi bien qu'elle étoit quelque tems ſans reſſentir cette incommodité ; mais elle retomboit dans ce fâcheux état deux & trois fois durant le cours d'une même groſſeſſe. Enfin cet accident ayant toujours diminué depuis ce demi-bain, elle n'en fut plus incommodée à ſa ſuivante groſſeſſe.

RÉFLEXION.

L'on voit dans cette Obſervation que les remédes généraux & particuliers furent d'un grand ſecours à cette malade. Je craignois que ces bains n'avançaſſent l'accouchement ; ce qui m'engagea d'y procéder d'abord avec beaucoup de circonſpection ; mais voyant que leur uſage produiſoit un bien effectif, je m'en ſervis avec la même liberté que j'aurois fait à une femme qui n'auroit pas été groſſe : d'un autre côté les douleurs, que la malade ſouffroit avant l'uſage de ce remède, étoient ſi violentes, que j'appréhendois qu'elles ne la fiſſent accoucher encore plutôt que le bain ; je m'en ſuis ſervi depuis à pluſieurs autres perſonnes attaquées du même mal, & il a toujours fort bien réuſſi. D'ailleurs on eſt comme forcé de mettre tout en œuvre pour appaiſer les violentes douleurs le plutôt qu'il eſt poſſible ; je ne me ſervis en cette occaſion que de la ſonde, que j'introduiſis avec bien de la facilité, parce que la ſuppreſſion d'urine n'étoit cauſée que par l'inflammation des parties contigües au col de la veſſie, qui ſe gonfloient & faiſoient l'étranglement, à la différence de la précédente malade, où la tête de l'enfant faiſoient l'obſtacle.

Cet accident n'arrive pas ſeulement aux femmes groſ-

ſes, une autre femme qui étoit accouchée depuis plus de trois ſemaines n'en fut pas moins affligée.

OBSERVATION XLIV.

M. Doucet, Docteur en Médecine, m'envoya prier le 18 Février 1692, d'aller à la Paroiſſe de Teurteville voir une pauvre femme de ſes voiſines, qui ſe mouroit d'une totale ſuppreſſion d'urine, qui avoit réſiſté à tous les remédes qu'il avoit pû lui preſcrire; enſorte qu'il ne voyoit plus pour elle de ſecours à eſpérer que de celui de la ſonde. Je m'y rendis inceſſamment, & nous nous y trouvames enſemble. Quand cette femme auroit été groſſe de pluſieurs enfans, elle n'auroit pas eu le ventre plus grand; & elle étoit continuellement tourmentée des plus violentes douleurs que les hémorrhoïdes puiſſent cauſer, qui étoient la véritable cauſe d'une ſuppreſſion entière des matières fécales & de l'urine, nonobſtant tous les lavemens que ce Médecin lui avoit fait donner depuis trois jours que cet accident duroit. Je la fis mettre en ſituation ſur le dos comme la précédente; j'introduiſis ma ſonde trempée dans l'huile avec toute la douceur poſſible, mais qui ne put néanmoins paſſer ſans faire quelque ſorte de douleur à la malade, tant ces parties étoient ſenſibles. Elle rendit neuf fois plein une écuelle d'urine, qui tenoit près d'une chopine, meſure de Paris. Cette femme ſe ſentit ſi ſoulagée, que ſe tournant ſur le côté, la tête en bas & le cul en haut, elle leva ſa chemiſe, & me dit tranquillement: Monſieur, vous qui voyez tout, & à qui rien n'eſt caché, puiſque vous m'avez bien fait vuider de ce côté-ci, faites-moi auſſi vuider de celui-là: à quoi je conſentis volontiers; & pour cet effet je fis

un lavement, tel que la commodité du lieu le put permettre, que je lui donnai, & dont l'effet lui fut aussi favorable que celui de la sonde : elle se porta si bien ensuite, que je n'en entendis plus parler.

RÉFLEXION.

J'aurois souhaité que l'Auteur du Livre qui a pour titre, *De l'Indécence aux hommes d'accoucher les femmes* eût été avec moi, pour voir si son fameux exemple de la Princesse, héritière de Bourgogne, qu'il auroit sans doute proposé à cette femme, auroit eu tant de force sur son esprit, pour préférer la mort au reméde, que ma sonde en eut pour la tirer d'affaire, & si ces raisons auroient pu lui persuader de préférer la mort à ce salutaire reméde ? Non elle n'auroit jamais consenti à être, selon M. Bayle, l'héroïne, ni la martyre de la pudeur à des conditions si dures ; mais après tout, la pudeur peut-elle avoir lieu où les douleurs sont extrêmes, & celles que cette pauvre femme souffroit l'étoient à un tel point, qu'elle comptoit pour rien celles qu'elle avoit souffertes dans ses accouchemens, en comparaison de celles-ci ; outre que dans celles de ses accouchemens elle avoit quelque intervalle, & qu'elle sçavoit à-peu-près à quoi s'en tenir pour la durée du mal, au lieu que celles-ci étoient continuelles, & sans espérance de les voir finir. Elle fut agréablement trompée par le secours que je lui donnai, tant du côté des matières fécales, que de celui de l'urine ; car l'inflammation que les hémorroïdes causoient en ces parties, avoient comme pétrifié ces matières, dont ce lavement procura l'évacuation, bien mieux que le demi-bain, & tous ceux que le Médecin lui avoit fait donner, bien entendu que la sortie de cette prodigieuse quantité d'urine y fut d'un grand secours, en rendant le passage libre. Les demi-bains dont elle s'étoit servie furent continués, & les lavemens, qui relâcherent les fibres du sphincter de l'anus & de la vessie ; de manière que tant l'un que l'autre, retrouverent leur ressort, & le tout alla dans la suite de mieux en mieux.

Comme la nécessité d'uriner souvent peut avoir deux causes, dont l'une est l'inflammation de la vessie, &

l'autre l'affaissement de l'enfant & de la matrice sur ce même organe, qui arrive pour l'ordinaire quand la femme approche de son terme, il ne m'est arrivé aucun fait qui les explique mieux, que celui que je vais rapporter.

OBSERVATION XLV.

Une jeune fille de cette Ville m'ayant consulté sur une chaleur insupportable qu'elle sentoit aux parties basses, & qui lui causoit une ardeur d'urine très-incommode ; je devinai par hazard qu'elle mangeoit du poivre, ainsi que plusieurs autres de son espéce, pour les rendre, à ce qu'elles croyent, plus blanches & plus jolies qu'elles ne sont naturellement. Je la tançai vertement sur l'usage continuel & immodéré de cette drogue, qui lui causoit cette chaleur insupportable à l'estomac, au ventre, & à d'autres parties, & qui donnoit occasion non-seulement aux ardeurs d'urine, mais qui lui inspiroit en même-tems une inclination violente à l'amour, qui causoit la suppression de ses ordinaires en tout ou en partie, & par conséquent le mauvais teint de son visage, & qui répandoit une pâleur sur tout son corps. Je lui recommandai fort de discontinuer l'usage aussi fréquent & aussi abondant de cette drogue ; qu'au surplus elle n'avoit qu'à s'humecter & à se rafraîchir pour réparer ce désordre : après quoi je la quittai, & n'en entendis plus parler.

Une année après, comme je passois devant sa porte entre onze heures & midi, sa mere me pria d'entrer pour la voir, me disant qu'elle avoit une suppression d'urine ; à quoi je ne me rendis qu'à peine, & après m'en être bien fait prier ; mais comme je connois le besoin que l'on a d'un prompt secours dans cette maladie, j'entrai enfin, & je demandai à cette malade si elle

elle avoit une ſuppreſſion totale d'urine, ou ſi c'étoit ſeulement une ardeur, ſi elle en rendoit ſouvent, & ſi c'étoit avec douleur ou ſans douleur. Elle me répondit tranquillement qu'elle n'avoit pas ceſſé d'en rendre, mais que c'étoit en petite quantité & ſouvent: Vous reſſentez, lui dis-je, les effets du poivre; ſans doute que vous en avez continué l'uſage, au mépris du conſeil que je vous donnai l'an paſſé; mais puiſque vous urinez un peu & ſouvent, il n'y a point de ſuppreſſion, exécutez ce que je vous ordonnai l'an paſſé, & vous guérirez. Il y eut une femme qui me dit en ſortant qu'il y avoit long-têms qu'elle n'avoit pas ſes ordinaires, qu'elle étoit actuellement dans les remedes, & qu'elle avoit encore pris le matin un lavement avec la rue, par ordre d'un Médecin, pour en procurer le retour; à laquelle je répondis que c'étoit une pratique bien différente de celle que je voudrois tenir, mais qu'il étoit prudent & ſage. Je fus à peine arrivé chez moi, que j'appris que cette jeune fille étoit accouchée.

---

§ VI.

De l'enflure des Hanches & des extrêmités inférieures.

QUelquefois la ſuppreſſion des menſtrues cauſe une ſi grande répletion dans les vaiſſeaux, que toute l'habitude du corps en ſouffre des douleurs très-violentes, mais ſur tout vers l'eſtomac, les lombes & les hanches, avec une eſpéce de laſſitude dans les bras & dans les jambes, & une nonchalance univerſelle; de maniére que les vaiſſeaux exceſſivement pleins ne

pouvant se décharger, les humeurs surabondantes se précipitent sur les pieds & sur les jambes. Mais cette enflure se continue quelquefois jusques aux hanches, & rarement par toute l'habitude du corps.

J'ai aussi quelquefois vû le transport de ces humeurs superflues se faire si subitement d'une partie sur une autre, & en si grande quantité, que j'en étois tout-à-fait surpris, ne pouvant comprendre comment cela se pouvoit faire en si peu de tems, comme je le rapporte dans les Observations suivantes.

Le remede qui m'a le mieux réussi pour ces sortes d'œdèmes, (*q*) a été la saignée; la né-

(*q*) Vers le cinquième mois ou au commencement du sixiéme, la matrice s'éléve au-dessus des bords du bassin, jusqu'à l'espace qui est entre le pubis & l'ombilic; & étant devenue plus pésante, elle presse sur les vertébres des lombes, & sur les os des îles, & acquérant plus de volume, elle pousse les intestins en haut & sur les côtés; les veines iliaques en sont comprimées, & n'ont pas la liberté d'admettre facilement le sang qui revient des pieds, des jambes & des cuisses: cet engorgement occasionne des tumeurs œdemateuses & inflammatoires dans toutes ses parties, & des varices dans les veines qui en rapportent le sang.

Quand cette enflure des pieds, des jambes & même des cuisses disparoît après le repos de la nuit, le seul moyen de la prévenir, c'est de marcher peu, de se tenir une partie de la journée sur un lit de repos, & de se purger quelquefois; car cette enflure ne vient que de la difficulté que les liqueurs ont à remonter de bas en haut, à cause du poids de l'enfant qui s'y oppose dans cette situation perpendiculaire.

Si le lit & la situation horizontale ne font point disparoître l'enflure, on doit penser que l'obstacle est plus considérable & attribuer cette enflûre à la pésanteur de la matrice, & aussi à la mauvaise qualité du sang, qui est trop lent & trop épais, surtout si la fiévre se met de la partie. Il faut employer les bouillons apéritifs dans lesquels entreront le cresson de fontaine, le cerfeuil & les feuilles de chicorée sauvage, la poudre de cloportes, de vipéres; on mettra dans les tisannes ou aposémes apéritifs l'antimoine draphorétique; & comme les vaisseaux sanguins sont comprimés, la saignée ne sera pas inu-

ceſſité de la mettre en uſage en cette occaſion, ſe montre d'elle-même, ayant toujours employé ce moyen, à moins que de fortes raiſons ne m'ayent obligé de m'en abſtenir; comme par exemple, la grande appréhenſion que pluſieurs Dames ont de ce remede, parce qu'il cauſe une révolution ſi terrible, qu'il vaut beaucoup mieux en pareil cas, ne pas faire la ſaignée, quelqu'utile qu'elle paroiſſe, de peur de jetter la malade dans quelque accident. Il faut pour ſoulager ces perſonnes-là, ſubſtituer à la ſaignée d'autres remedes, qui rempliſſent la même intention, comme des lavemens, des purgations douces, & les réitérer ſelon le beſoin.

Celles à qui cet accident arrive, n'ont pas ordinairement de vomiſſement; ce qui fait aſſez voir que ces humeurs ſuperflues, au lieu d'être évacuées par les parties ſupérieures, coulent de l'eſtomac dans les inteſtins, paſſent enſuite avec le chyle, ſe mêlent après cela dans le ſang, avec lequel elles ſont précipitées vers ces parties inférieures, & enſuite ſéparées par les glandes de la peau ſous laquelle elles demeurent renfermées par le défaut de tranſpiration.

L'intention que l'on doit avoir pour appaiſer ces accidens, eſt l'évacuation de l'humeur, ſoit

tile, ſur-tout ſi la femme eſt d'une forte complexion, parce que cette enflure ne vient que de l'affaiſſement des vaiſſeaux qui rapportent le ſang des extrêmités & non pas d'un relâchement tel que celui qui occaſionne l'anaſarque & la leucophlegmatie; ces moyens employés ſagement peuvent détourner l'humeur & donner le tems à la groſſeſſe d'arriver au terme de l'Accouchement. *M. Mauriceau, Obſ. 81, p. 68,* rapporte qu'une femme groſſe de huit mois avoit de très-grandes douleurs dans le ventre, les parties inférieures extrêmement tuméfiées, avec une très-grande enflûre œdemateuſe de toutes les deux lèvres de la vulve; qu'il fit des ſcarifications légéres à cette partie; que les eaux s'évacuérent & qu'elle accoucha heureuſement le lendemain.

par la saignée, ou en procurant la transpiration, ou la précipitant par les urines ou par le siége, ce que l'on obtiendra par l'usage des bons alimens, par celui des lavemens, des diurétiques & des legers purgatifs.

OBSERVATION XLV.

Le 11 de Mai de l'année 1687, j'allai voir une Dame grosse de cinq mois qui souffroit beaucoup, qui avoit du dégoût pour toutes sortes de nourriture, & qui étoit enflée depuis les pieds jusqu'aux hanches, laquelle enflure diminuoit considérablement, lorsqu'elle étoit au lit; mais d'ailleurs la respiration devenoit plus difficile, l'impression du doigt restoit sur cette enflure, comme si on l'avoit poussé dans de la pâte, & elle étoit si profonde, qu'elle y demeuroit très-long-tems. Je conseillai à cette Dame de se tenir plutôt levée que couchée, du moins pendant le jour, & l'ayant bien examinée, je la saignai deux fois en quatre jours, & lui tirai à chaque fois deux palettes de sang. Je lui fis donner un lavement, & le lendemain je la purgeai avec un demi gros de rhubarbe, & une pincée d'anis vert infusé dans un grand verre d'eau, avec une once de manne, & j'ajoutai dans la colature demi-once de casse nouvellement mondée, & une once de sirop de fleurs de pêcher : je me servis de la manne pour évacuer les sérosités dont les parties inférieures étoient beaucoup abreuvées; j'y joignis la rhubarbe, pour purger l'estomac & le soutenir contre la qualité lubrifiante de la casse, & l'aider par ce moyen à faire une digestion mieux conditionnée que celle qui produisoit cette prodigieuse quantité de sérosités; ce qui réüssit si bien, que l'enflure commença à céder au re-

mede, & qu'une semblable potion réïtérée fit revenir l'appétit comme avant la grossesse, & qu'il ne lui resta d'enflure qu'aux jambes, encore étoit-elle très-legère, & la malade se porta bien jusques à son accouchement, qui fut très-heureux.

RÉFLEXION.

L'oppression que cette Dame souffroit étant couchée, quoique légére & de peu de conséquence en apparence, & l'enflure dont les parties inférieures étoient délivrées dans ce tems-là, faisoient soupçonner ou qu'il se faisoit un reflux de ces humeurs vers la poitrine, ou que la nature ne s'en déchargeant pas sur les parties basses faute d'une situation commode, la poitrine s'en trouvoit remplie, & que la diminution qui arrivoit aux jambes, la Dame étant au lit, se faisoit par la situation égale de tout le corps, & parce que les pores de la peau s'ouvroient par la chaleur du lit, qui donnoit lieu à la transpiration d'une partie de ces humeurs, & par conséquent à la diminution de l'enflure dont la Dame s'appercevoit le matin.

Ce fut sa respiration difficile qui me détermina principalement à la saigner, & qui me porta à lui conseiller d'être plutôt levée que couchée, aimant beaucoup mieux que ces humeurs se précipitassent sur les parties inférieures, que de se porter vers les supérieures, l'hydropisie surtout de la poitrine étant d'autant plus à craindre, que c'est presque toujours un mal sans remède; au contraire de l'enflûre qui arrive aux extrêmités, laquelle ne cause qu'une maladie incommode, mais qui se termine le plus souvent avec les couches.

Je n'ai jamais vu périr de femme par ces enflûres quelques considérables qu'elles ayent été pendant leurs grossesses, à moins qu'elles ne fussent la suite d'une grande perte de sang, ou qu'elles ne fussent accompagnées de convulsions, ou de quelqu'accident extraordinaire.

Les femmes qui ménent une vie aisée & sédentaire, y sont plus sujettes, que celles qui sont forcées de travailler, parce que le travaille consume beaucoup d'humeurs, & que prenant des alimens moins succulens, elles engendrent moins de superfluités, au lieu que les alimens succulens, dont les autres se nourrissent, en

produisent une quantité qui remplissent extraordinairement leurs vaisseaux dont la décharge se fait ensuite sur les parties inférieures, à cause de leur situation déclive, depuis les pieds jusques aux cuisses, & souvent jusques aux hanches ; j'ai même quelquefois vu des enflûres se communiquer aux mains & aux bras, mais rarement : le plus grand mal que j'en ai vu arriver, étoit la difficulté d'agir sur les fins de la grossesse ; & j'ai presque toujours vu les vuidanges emporter en très-peu de tems ces gonflemens, comme il est arrivé dans l'occasion dont je vais parler.

OBSERVATION XLVI.

Deux Dames environ dans un même tems, l'une éloignée d'une lieue de cette Ville, & l'autre de deux, devinrent tellement enflées dans les derniers mois de leur grossesse, depuis les pieds jusques au-dessus des hanches, qu'elles étoient obligées d'envelopper leurs jambes avec des serviettes, leurs cuisses étoient d'une grosseur surprenante, la ceinture de leurs jupes faisoit une impression dans les chairs, à y mettre deux & trois doigts, & il leur étoit impossible de passer d'un appartement à l'autre, à moins qu'elles ne fussent aidées.

Je les accouchai toutes deux dans le mois de Mars de l'année 1699, leurs accouchemens furent des plus heureux, & elles se releverent en moins de trois semaines. Leurs jambes & les autres parties qui avoient été si excessivement enflées, revinrent en leur premier état, sans qu'il y parût en aucune façon.

RÉFLEXION.

L'enflure (*r*) de ces deux Dames étoit si prodi-

(*r*) Quand il y a une grande quantité d'eau répandue dans les cellules graisseuses & dans toutes les

gieuſe, qu'il falloit les tourner en tirant le drap à deux perſonnes, quand elles étoient couchées, ne le pouvant faire elles ſeules, & étant obligées de reſter dans

membranes, cette eſpèce d'hydropiſie vient d'un relâchement, & d'une foibleſſe univerſelle, & ſi l'on n'y remédie pas à propos, on auroit lieu de craindre un épanchement dans quelques-unes des capacités, & autres accidens; pour les prévenir, il faut mettre en uſage tout ce qui peut fortifier les ſolides & ranimer la circulation; tels ſont les bons alimens, les viandes roties & aſſaiſonnées, le bon vin, des confections cordiales; il faudra auſſi donner iſſue à l'eau ſtagnante ſous la peau, en faiſant de legeres ſcarifications aux lèvres de la vulve.

Les Auteurs parlent de pluſieurs autres eſpèces d'hydropiſies qui ſe forment dans le corps de la matrice & dans quelques-unes de ſes parties. Quand l'amas de ſéroſités ſe fait dans la matrice, il eſt ordinairement conſidérable, & plus ou moins fâcheux ſelon l'endroit qu'il occupe. Si l'amas ſe fait entre les membranes du placenta & les parois de l'utérus, ces eaux s'écoulent d'elles-mêmes, auſſi-tôt que l'orifice de ce viſcère commence à ſe dilater, & l'accouchement ne ſuit pas toujours, parce que les membranes reſtant dans leur entier, peuvent conſerver entr'elles, & l'enfant, aſſez d'eau pour faciliter ſes mouvemens, & le faire reſter juſqu'au terme.

J'ai vu une Dame de Condition groſſe de ſept mois, *dit M. Puzos*, ibid, *page 86*, qui tout-à-coup rendit une chopine d'eau à la ſuite d'une petite douleur; l'ayant examinée, je ne trouvai aucune apparence de travail.... Seize jours après, elle ſentit une douleur aſſez forte, qui fut ſuivie d'un écoulement d'eau pareil en quantité à celui qu'elle avoit eu précédemment. J'en fus averti & après y être reſté quelques heures, je ne vis rien ſe déterminer. Le mois ſuivant, il y eut encore deux écoulemens d'eau; ce ne fut qu'à la fin du quatrième mois que le travail commença: je ſentis la tenſion des membranes à l'ordinaire, il s'écoula fort peu d'eau, lorſqu'elles ſe rompirent, l'enfant vint vivant & me parut d'une groſſeur raiſonnable.

Il y a toute apparence qu'il ſe faiſoit une reproduction d'eau après chaque écoulement; que ces eaux n'étant point renfermées dans des membranes, forçoient l'orifice à s'ouvrir, lorſqu'elles étoient amaſſées en aſſez grande quantité pour diſtendre la matrice douloureuſement; mais qu'après leur écoulement l'orifice ſe reſſerroit & s'oppoſoit à la ſortie de l'enfant, qui trouvoit encore de quoi ſe nourrir & s'accroître dans ſon habitation.

Quelquefois il s'amaſſe des eaux entre le chorion & l'amnios, la membrane qui les renferme étant diſtendüe, devient mince, tandis que l'autre qui eſt au-deſſous

la même ſituation juſqu'à ce qu'on les aidât à en changer.

Comme ces enflures ne devinrent ſi exceſſives que ſur les derniers mois de leurs groſſeſſes, & que je ne

conſerve toute ſa force; ce qui fait que la première peut laiſſer échapper les eaux ſans accouchement, parce que l'amnios retient les eaux où l'enfant demeure. Malgré ce délai le travail ſurvient preſque toujours à la ſuite de ces fauſſes eaux, & l'on ſent la ſeconde membrane s'élever dans la douleur; mais dans une forme plus platte, parce qu'elle renferme bien moins d'eau qu'il ne s'en trouve ordinairement, quand les douleurs ſont aſſez fortes & l'orifice de la matrice aſſez mince pour eſpérer un prompt travail, il faut laiſſer agir la nature & attendre que l'effort des eaux ſur la membrane qui reſte, la faſſe ouvrir & laiſſe approcher l'enfant. Mais ſi, quoique la matrice ſoit bien dilatée, les douleurs languiſſent, ou ſi elles n'ont pas la force d'ouvrir la membrane, parce qu'elle eſt trop épaiſſe, & qu'il y a trop peu d'eau pour la forcer, on eſt obligé de l'entamer & de procurer l'écoulement des eaux; il eſt ordinairement ſuivi de la prompte ſortie de l'enfant.

Quelquefois l'amas d'eaux ſe joint à celles de l'enfant où elles ſont moins gênées & où l'enfant ſouvent périt; il n'en eſt chaſſé pour l'ordinaire que lorſque la matrice dilatée juſqu'à ſon dernier dégré ne peut plus s'étendre. Elle s'ouvre donc par l'endroit le plus foible, qui eſt l'orifice: les petites douleurs que la femme reſſent, & la légére tenſion des eaux ſur le cercle formé par l'orifice de la matrice ouvert & dilaté, annoncent que le travail commence, & qu'il aura peut-être beſoin d'être aidé.

On connoît que les eaux ſont immédiatement avec l'enfant dans les membranes, quand on ne ſent point l'enfant remuer, qui alors eſt mort, ou lorſqu'on ne ſent qu'un très-petit mouvement; quand le ventre de la femme eſt d'une groſſeur énorme, ſans que les jambes & les cuiſſes ſoient fort enflées, & ſans que la reſpiration ſoit extrêmement gênée. Cette hydropiſie forme un travail très-lent, malgré les heureuſes diſpoſitions de l'accouchement: ſouvent la matrice eſt ouverte de la largeur d'un petit écu par le poids des corps qui preſſent ſur ſon orifice, plus que par la violence des douleurs. Elle eſt mince comme un parchemin dans le lieu de ſon ouverture, & l'enfant qu'elle renferme eſt bien tourné; malgré cependant des circonſtances auſſi favorables, la matrice reſte dans le même état des heures entières, & ne fournit que de foibles douleurs; ce qui jette une femme dans la langueur. Il faut dans une pareille conjoncture que l'Accoucheur examine bien le volume énorme des eaux. Il portera un ou deux doigts dans l'orifice ouvert, & les

voyois rien qui m'obligeât leur faire des remédes, parce qu'elles avoient l'appétit bon, ſans nauſées ni vomiſſemens, je m'en abſtins, & je laiſſai aux vuidanges le le ſoin de leur rétabliſſement, qui firent tout ce que je pouvois en attendre, après quoi je les purgeai; car il eſt hors de doute qu'elles en avoient un très-grand beſoin.

Au ſurplus quoique je diſe que les femmes qui vivent à leur aiſe, ſont plus ſujettes à ces ſortes d'incommodités, que celles qui ſont forcées par leur état de travailler, je ne prétends pas pour cela que celles-ci en ſoient abſolument exemptes; mais, je dis ſeulement, qu'il eſt plus rare que cet accident leur arrive : car d'un autre côté, les mauvais alimens dont elles ſe nourriſſent, ne ſont pas moins capables de cauſer des enflures conſidérables par le ſuc groſſier qui en réſulte, que le trop de bons alimens ne l'eſt à celles qui ſont fort à leur aiſe, comme il eſt facile de le remarquer par l'Obſervation ſuivante.

appuyant contre la tête de l'enfant, il ſoulevera avec ſes deux doigts le fœtus. La facilité avec laquelle l'enfant flottera dans l'eau, ſera une preuve qu'il n'y a qu'un fœtus, ou ils ſeroient bien petits, s'il yen avoit deux; on connoîtra encore par cette facilité que la matrice eſt mince & dilatée par une ſi grande quantité d'eaux, qu'elle a perdu la plus grande partie de ſon élaſticité. Dans ce cas il eſt à propos d'ouvrir les membranes qui contiennent ces eaux, & qui n'auront d'action qu'après cet écoulement.

M. Puzos confirme cette pratique par l'hiſtoire d'une Dame attaquée d'une pareille hydropiſie; elle étoit ſi groſſe au terme de ſept mois, qu'elle ne pouvoit plus marcher. Il ne lui étoit plus poſſible de reſter au lit, ni d'être debout. Il lui ſurvint quelques douleurs vers le minuit pour leſquelles on le vint chercher : il trouva la matrice aſſez ouverte pour connoître, à l'aide de quelques légéres douleurs, que le travail étoit commencé. Il en attendit le progrès juſqu'au lendemain matin, ſans qu'il s'en fût fait aucun. Il prit le parti d'ouvrir toutes les membranes : il s'écoula tant d'eau, qu'il y en eut de quoi remplir un ſceau de fayence en fort peu de tems : l'enfant mort ſortit peu après, & la femme ſe rétablit. Il ouvrit les membranes à une autre femme dans une circonſtance pareille; il ſe trouva deux enfans aſſez petits, que le torrent des eaux entraîna juſqu'au pied du lit.

OBSERVATION XLVII.

Le 7 Février de l'année 1691, je fus mandé pour voir la femme d'un Batteur en grange, qui étoit très-pauvre, enflée depuis la tête jusqu'aux pieds, & fort près de son terme, tellement accablée & si foible, qu'elle ne pouvoit ni se remuer ni changer par elle-même sa situation. Il ne lui manquoit pourtant rien du nécessaire, qui lui étoit fourni par les Dames de la charité. Comme je ne voyois d'espérance que dans l'accouchement, je lui promis de l'assister dans ce tems-là; aussi m'envoya-t-elle avertir aussi-tôt qu'elle s'apperçut de son travail. Je me rendis auprès d'elle, & l'accouchai très-heureusement, & en peu de tems, nonobstant le pitoyable état auquel elle étoit réduite. J'en eus soin pendant ses couches, dont les suites furent si bonnes qu'elle ne tarda pas à se bien porter, mais son enfant mourut presqu'aussi-tôt.

RÉFLEXION.

Je ne fus pas surpris de voir mourir cet enfant, mais je le fus beaucoup du bonheur qu'il eut de venir vivant, & de s'être conservé avec une nourriture aussi corrompue. Je doutois même beaucoup que cette pauvre malheureuse pût soutenir les douleurs d'un accouchement. Toute l'habitude du corps se déchargea par les vuidanges; je la purgeai ensuite deux fois, & lui prescrivis ce que je crus nécessaire au rétablissement de sa santé.



§. VII.

De la Toux, & de la difficulté de reſpirer.

LA Toux eſt un des plus fâcheux ſymptômes dont la femme groſſe puiſſe être attaquée, parce qu'il la met en danger d'accoucher avant ſon terme, par les ſecouſſes fâcheuſes qu'il cauſe à ſa poitrine, & à tous les viſcères du bas ventre. Il y a des toux ſi violentes, qu'elles ne laiſſent dormir ces pauvres malades ni jour ni nuit, & qui leur cauſe un vomiſſement général de tout ce qu'elles prennent. Ces toux fâcheuſes ſont même ſouvent ſuivies de vomiſſemens de ſang, & quelquefois de pertes violentes, leſquelles arrivent par le détachement d'une portion de l'arrièrefaix, plus ou moins conſidérable; ce qui nous oblige d'en venir à l'accouchement, pour ſauver la vie à la mere & à l'enfant, s'il eſt poſſible; la matrice même ſe trouve quelquefois tellement comprimée par les cruels efforts, que la toux cauſe au diaphragme, & aux muſcles de l'abdomen, qu'elle eſt forcée de s'ouvrir, & de mettre dehors l'enfant qu'elle contient.

Les femmes groſſes ſont auſſi ſujettes à quantité d'autres accidens, qui ceſſent auſſi-tôt qu'elles ſont accouchées, comme ſont les dégoûts, le vomiſſement, les enflures des extrêmités, &c. mais la toux, au contraire, lorſqu'elle accompagne la groſſeſſe juſqu'à l'accouchement, ſe fait dans ce tems-là ſentir encore plus vivement, & eſt beaucoup plus difficile à ſupporter par les ſecouſſes qu'elle cauſe pendant le travail & par les grandes incommodités qu'elle produit pendant la durée des vuidanges, en ſe joignant

aux douleurs de la fiévre, que la plus grande partie des femmes souffrent en ce tems-là, & à la fiévre de lait; ce qui leur fait perdre le repos, & leur cause des maladies dont elles ne se tirent qu'après s'être trouvées dans un péril éminent. Ce qui fait voir combien une femme grosse doit être réservée sur sa conduite, sur sa manière de vivre, & l'attention qu'elle doit avoir à éviter ce terrible accident.

La cause la plus ordinaire de la toux, selon les Auteurs, est une humeur sereuse & acre, qui inonde les poumons & la trachée artère, sans dire comment cette humeur se sépare, ni par quels canaux elle est déchargée sur ces parties, quoiqu'elle paroisse assez visiblement se séparer par l'entremise des glandes salivaires & amygdales, & se décharger par les vaisseaux salivaires dans la bouche, dont une partie est évacuée par le crachement, & l'autre partie qui s'échappe par dessous l'épiglotte, coule dans la trachée-artère, & par son irritation y cause une toux d'autant plus violente, que cette humeur est acre, & en petite quantité, parce que la membrane dont cette partie est revêtue intérieurement, est d'un sentiment si délicat, que la moindre chose qui la touche, pour peu qu'elle ait d'acrimonie & même sans en avoir, lui cause une contraction sans relâche, jusqu'à ce qu'elle l'ait rejettée, & cette contraction est d'autant plus violente, que l'humeur est en petite quantité, par la nécessité où est la trachée-artère de se resserrer intimement pour l'expulser, outre que cette humeur acre se peut aussi filtrer dans la propre substance du poumon par le moyen des glandes qui se trouvent dans la tissure de ce viscère, & se répandre ensuite sur ses membranes, qui sont très-sensibles, & qui s'en sentant irritées, font les efforts les

plus violens pour s'en décharger; & comme cette décharge ne se peut faire que par le moyen de la toux, il faut nécessairement qu'elle arrive, particuliérement lorsque l'humeur est en petite quantité, par la raison que je viens de dire; car pour lors les Poumons sont obligés de se resserrer bien plus fortement & bien plus frequemment que lorsque l'humeur est plus abondante. Si ces raisons sont justes & suffisantes pour faire concevoir les dangereux accidens que la toux peut causer, il s'ensuit que l'on ne peut donner trop d'attention pour l'appaiser, tant par le régime, que par les remedes généraux & particuliers, comme je l'ai fait en l'occasion que je vais rapporter.

OBSERVATION XLVIII.

Le 23 Décembre de l'année 1683, une Bourgeoise de cette Ville grosse de trois mois, m'envoya prier de venir la voir. Je la trouvai tourmentée de la plus fâcheuse toux que l'on puisse imaginer; elle la poussoit jusques aux heurlemens; elle vomissoit pour l'ordinaire tout ce qu'elle avoit pris; & ces vomissemens étoient souvent suivis de gorgées de sang; elle étoit aussi toujours baignée de son urine, qu'elle ne pouvoit retenir. Comme heureusement elle n'avoit point de dégoût pour les alimens, je commençai par lui faire user de petites soupes mitonnées, avec très-peu de sel pendant le jour, & un bon bouillon le soir, sans rien de solide, & pour sa boisson dans trois pintes d'eau mesure de Paris, une once & demie de dates, jujubes & sebestes, & deux figues grasses; la faisant boire toujours tiéde. Je lui tirai deux fois du sang, deux palettes à chaque fois, & à quatre jours d'intervalle, & com-

me elle avoit le ventre très-pareſſeux, je lui fis prendre des lavemens, faits avec la décoction émolliente, & deux onces de miel violat. Je lui donnois le ſoir une once de ſirop de pavot rheas, dans un verre de ſa tiſanne ordinaire, & je la purgeai enſuite avec une once de manne dans l'infuſion d'un gros de rhubarbe, faite auſſi dans un verre de ſa tiſanne. Tous ces remedes ainſi adminiſtrés diminuerent conſidérablement cette toux, mais ils ne la guerirent pas à beaucoup près; ce qui m'engagea à les réïterer, & j'y joignis dans la ſuite l'eau de poulet, avec une once des quatre ſemences froides concaſſées, trois ou quatre amandes douces, & un petit bâton de regliſſe auſſi concaſſé, dont elle prenoit trois verres par jour; avec ce nouveau ſecours la toux diminua encore conſidérablement, mais pas aſſez pour être indifférente à la malade, qui en fut tourmentée au tems de ſon travail & pendant ſes couches, & n'en fut entiérement quitte que long-tems après s'être relevée, je lui fis prendre le lait d'âneſſe avec le regime & les meſures que l'on doit garder pendant ſon uſage. Je l'accouchai en très-peu de tems, & ſon enfant ne reſſentit aucun mauvais effet de cette fâcheuſe incommodité.

RÉFLEXION.

Si la toux eſt l'accident le plus à charge, le plus dangereux, & le plus inquiétant de tous ceux qui arrivent à une femme pendant le cours de ſa groſſeſſe, c'eſt auſſi celui qui demande plus d'attention pour l'adminiſtration des remédes, & plus d'exactitude pour le régime de vivre, comme il eſt aiſé de le remarquer dans l'Obſervation précédente, tout le ſolide que cette femme prenoit le matin & à midi, conſiſtoit dans un peu de ſoupe mitonnée, parce que cet aliment eſt facile à digérer, qu'il fournit un bon ſuc, & qu'il ſe diſtribue promptement; & elle ne prenoit qu'un ſeul bouillon

le ſoir, pour ne remplir ſon eſtomac que le moins qu'il étoit poſſible, parce qu'elle vomiſſoit toute autre choſe dans les accès de ſa toux. Il eſt aiſé de juger que mon intention étoit par l'uſage de la ptiſane que je lui faiſois faire avec les dates, les jujubes, les ſebeſtes, & les figues graſſes, pour ſa boiſſon ordinaire, d'épaiſſir l'humeur ſéreuſe qui paroiſſoit être la matière de cette toux, & d'en adoucir l'acrimonie ; & que le ſyrop de pavot rheas le ſoir dans un verre de ſa ptiſane lui étoit donné pour fixer cette humeur & empêcher qu'elle ne ſe portât ſur les poumons ; que les lavemens étoient preſcrits pour déterminer quelque portion de cette ſéroſité à prendre ſon cours par en bas, & la ſaignée & les légéres purgations pour en diminuer la quantité ; & enfin les bouillons de poulet avec les ſemences froides, les amandes douces & la régliſſe, afin de lier, embarraſſer & adoucir par leurs parties graſſes & huileuſes, les parties ſubtiles & piquantes de cette humeur, qui ne laiſſa pas de réſiſter au long uſage de ces remédes, leſquels, quoique très-bons, étoient fort à charge à cette pauvre malade, à laquelle je craignois toujours qu'il n'arrivât quelque funeſte accident dans la ſuite. Il ne faut pas croire que les ſemences froides fuſſent ici employées dans l'intention de rafraîchir, puiſque je leur attribue une qualité toute différente & que ſouvent leur uſage m'a été d'un grand ſecours en pareille occaſion.

Au ſurplus, ce n'étoit pas l'eſpérance ſeule de guérir la toux, qui me faiſoit réitérer la ſaignée autant de fois que je le fis, mais auſſi pour prévenir un vomiſſement de ſang conſidérable, par les ſecouſſes & les contractions fréquentes que cette toux cauſoit aux poumons, dont les vaiſſeaux trop pleins auroient pû donner occaſion à cet accident, & dont les gorgées qu'elle rendoit étoient les avant-coureurs, outre qu'il étoit à craindre par cette même raiſon, qu'il ne ſe fit un détachement d'une partie de l'arrière-faix, qui auroit cauſé un autre accident non moins funeſte, & dont j'étois encore plus inquiet, que du précédent ; ce qui me fit mettre la ſaignée en pratique plus volontiers en cette occaſion qu'en toute autre.

L'uſage de la boiſſon tiéde n'eſt pas moins utile aux femmes groſſes qui ont la toux, que tous les autres remédes, parce que rien n'eſt plus capable de l'entre-

tenir & même de l'augmenter que la boiſſon froide; rien n'étant plus contraire aux poumons, pour peu qu'ils ſoient affectés.

La toux n'eſt pas toujours cauſée par cette humeur âcre & ſubtile, rendue telle par le grand froid, le rhume qui arrive par l'inégalité du tems & des ſaiſons, qui eſt chaud un jour & froid l'autre, comme il arrive ſouvent dans le printems & l'automne, & qui fait que les femmes groſſes négligent autant de ſe bien vêtir pendant le jour, qu'elles ont peu d'attention à ſe bien couvrir dans leur lit pendant la nuit, n'ayant ſur-tout aucun égard à ſe couvrir les bras & la gorge pendant les gelées blanches & les brouillards, & à éviter certaines vapeurs & exhalaiſons qui régnent dans certains tems, & en certains pays, comme ceux dont M. Peu fait mention; toutes ces cauſes donnent occaſion à des rhumes plus ou moins violens, dont la toux & le crachement ſont les principaux effets, & ces crachats deviennent plus doux, plus traitables, & plus faciles à expulſer, ſelon que la coction s'en fait plutôt ou plus tard.

OBSERVATION XLIX.

Le long & fâcheux hiver qu'il fit en l'année 1684, produiſit quantité de rhumes, dont une Marchande de cette ville groſſe de cinq mois, eut le malheur d'être attaquée. Sa toux étoit des plus fortes, & elle crachoit une humeur viſqueuſe & épaiſſe en quantité, comme il arrive ordinairement dans les gros rhumes. Elle m'envoya prier de venir la voir le 7 de Mars de la même année. Il ne fut pas néceſſaire qu'elle m'en dît la cauſe, la toux & ſon crachement la déclaroient aſſez; ce qui m'engagea à la ſaigner une fois ſeulement, & à lui conſeiller pour ſa boiſſon ordinaire, un hydromel, avec une poignée d'orge & une cuillerée de miel dans deux pintes d'eau, que l'on faiſoit bouillir dans un coquemard, juſqu'à ce qu'elle ne jettât plus d'écume; le long uſage de cette boiſſon adoucit l'acrimonie de l'humeur qui cauſoit ſa toux violente, & détergea ſi bien

bien les matiéres, qu'elle les crachoit en quantité & sans peine. Elle fut guérie quelque tems avant son accouchement, qui fut fort prompt, & elle & son enfant se porterent très-bien.

RÉFLEXION.

Cette Marchande eut ce malheur commun avec quantité d'autres, comme il arrive pour l'ordinaire de voir beaucoup de gens enrhumés dans de certains tems, comme dans d'autres de n'en voir presqu'aucun ; ce qui fait voir la nécessité où sont les femmes grosses, de se précautionner contre ce fâcheux accident, quoiqu'il soit difficile d'y réussir, en ce que l'air est chargé de la cause du rhume & que c'est une nécessité de le respirer pour vivre. Cependant une femme peut se tenir dans sa chambre bien fermée & par le moyen d'un bon feu changer la nature de cet air ; ou si la nécessité de son état ne lui permet pas ce ménagement, elle peut au moins ne pas négliger de s'habiller selon que sa commodité le lui peut permettre ; ensorte qu'elle résiste mieux aux mauvaises influences de cet air âcre & froid, afin d'éviter cette toux qui n'est pas tant à craindre que la précédente, mais qui peut toujours incommoder beaucoup, quand elle vient à un point pareil à celle de cette femme grosse dont je viens de parler. Je la saignai une seule fois, afin de la mettre à couvert du crachement de sang, ou de l'ouverture de quelque vaisseau plus considérable dans la poitrine, par les efforts de la toux, & pour détourner la fluxion qui tomboit continuellement sur ses poumons & qui fournissoit cette quantité de matière qu'elle vuidoit par ses crachats ; à quoi l'eau d'orge miellée fut d'un grand secours, rien n'étant plus propre à dissoudre & à déterger ces sortes de matières épaisses, gluantes, & visqueuses, qui tombent ou se forment dans les poumons, que l'usage long-tems continué de ce remède à ceux qui peuvent s'en servir ; tout le monde ne s'en accommodant pas également bien.

L'on voit par ces deux Observations, que mon intention est aussi différente que le sont les causes qui y donnent occasion, puisque je cherche tous les moyens les plus convenables d'adoucir, lier & épaissir l'une de ces hu-

meurs, par les remédes les plus propres à produire cet effet, afin d'en faciliter la sortie, & de fondre & déterger l'autre pour la même fin.

Comme cette femme étoit déja avancée dans sa grossesse, je ne jugeai pas qu'il fut nécessaire de la purger, parce que la coction de l'humeur étant faite, il n'y avoit plus qu'à trouver les moyens d'en délivrer la partie, comme il arriva bientôt par la conduite que j'ai marqué y avoir tenue.

La difficulté de respirer n'est pas un accident si ordinaire à la femme grosse, ni si fâcheux à beaucoup près que les précédens, en ce que la cause est plus facile à détruire.

Il y a deux choses qui rendent la respiration difficile à une femme grosse, sçavoir la réplétion qui vient de la suppression de ses ordinaires, sur-tout à celles qui avoient coutume d'avoir des évacuations considérables, la nature ne se déchargeant plus par les voies ordinaires, c'est-à-dire, par la transpiration, par le vomissement, ni sur les parties inférieures, c'est une nécessité que les poumons s'en remplissent; ce qui donne lieu à la difficulté de respirer, pour laquelle je n'ai point trouvé de meilleure reméde que la saignée, que l'on doit proportionner au soulagement que la malade en reçoit. J'entends pour la quantité des saignées, & non pas pour la quantité du sang, dans la crainte de la trop affoiblir tout d'un coup, dont l'accouchement prématuré pourroit être la suite; ainsi j'estime qu'il suffit de tirer deux palettes, ou au plus deux palettes & demie à chaque saignée en faisant précéder & suivre les lavemens, qui ne peuvent manquer de soulager les malades dans cette indisposition, en se réglant sur la nécessité & sur leur état.

La seconde cause de cet accident est la petitesse de la personne qui lui fait porter son enfant trop haut, lequel en comprimant l'estomac & successivement le diaphragme, rend la respiration difficile.

OBSERVATION L.

J'ai accouché cinq fois une femme de cette Ville, qui portoit ses enfans si haut, qu'ils paroissoient être dans son estomac. J'ai accouché

quatre fois la femme d'un Officier, qui étoit si petite & si grosse qu'à peine les alimens pouvoient-ils trouver place, tant son estomac étoit comprimé entre la matrice & le diaphragme : ce qui faisoit que l'une & l'autre de ces femmes rejettoient par gorgées ce qu'il y avoit de trop, & souffroient une oppression considérable sur la fin de leur grossesse; ce qui m'engagea à leur conseiller d'être réservées sur la quantité de leurs alimens ; leurs accouchemens ont toujours été assez heureux.

RÉFLEXION.

Quoi qu'en dise M. Mauriceau, je n'ai point remarqué que ces deux espèces de grossesse, que j'ai vues à quantité d'autres femmes, aient causé la toux, mais seulement quand un rhume ou le dépôt de quelques sérosités s'y sont jointes, ou que le poumon s'est trouvé trop plein : pour lors il se joint à l'oppression une toux, qui bien que légére, ne laisse pas d'être fort incommode. Cette toux se passe souvent par la coction du rhume & par l'évacuation de ces humeurs âcres, ou par la déplétion du poumon au moyen de la saignée ; au lieu que, quand elle est causée par la grossesse, elle ne guérit qu'après l'accouchement.



CHAPITRE VII.

De l'utilité des Membranes, & des eaux qu'elles contiennent.

MR Mauriceau a parlé avec tant d'exactitude de la formation (*f*) des membranes & de leurs usages, que ce seroit inutilement que je

(*f*) Dès les premiers jours de la conception, l'œuf parvenu dans la matrice tire toute sa substance de ce viscère auquel il est appliqué intimément. Les vaisseaux & les nerfs de la mère transmettent dans ce germe des sucs & des esprits ; c'est d'eux qu'il tient son augmentation par l'assimilation qui s'en fait, & par la circulation qui s'y établit. Depuis le moment de la conception jusqu'au tems où toutes ses parties sont distinctes & bien formées, on l'appelle *embryon* ; ce qui arrive ordinairement vers le troisième mois ; mais depuis ce terme jusqu'au moment de l'accouchement, il retient le nom de fœtus. Le développement de ses parties produit non-seulement le fœtus, mais encore le placenta, le cordon ombilical & les membranes qui contiennent les eaux dans lesquelles nâge le fœtus.

Du Placenta.

Cette masse plate & orbiculaire qui par sa convéxité est attachée à la partie concave de la matrice, qui donne naissance au cordon ombilical, qui soutient les membrannes du fœtus, s'appelle *placenta*. Ce nom latin signifie *gâteau*, & a été donné à cette masse à cause de la ressemblance qu'elle a avec un gâteau ; on l'appelle aussi *délivre* & *arrière faix*, en latin *secundina* ; parce qu'il sort ordinairement après l'enfant ; ce corps spongieux est composé principalement de l'entrelassement d'une infinité de vaisseaux sanguins. Il a huit ou neuf pouces de circonférence & un pouce d'épaisseur dans son milieu, mais ses bords sont minces. Sa partie convexe est inégale & tient fortement à la partie concave de la matrice dans ses inégalités, les vaisseaux fortifient cette adhérance ; car les artères qui sortent de la matrice s'abou-

prétendrois y pouvoir rien ajouter. Je garderois aussi le silence sur les eaux qu'elles contiennent

chent avec les veines du placenta, & les artères du placenta s'anastomosent avec les veines de la matrice.

Le placenta a deux faces; celle par laquelle il touche à la matrice est un peu convéxe, & l'autre est applatie; sa grandeur & son épaisseur varient suivant la disposition du corps du fœtus & suivant le tems de la grossesse : dans les derniers mois le placenta a environ huit travers de doigt de largeur, sur un pouce d'épaisseur dans son milieu; mais elle diminue insensiblement en approchant de la circonférence. Le placenta soutient les membranes dans lesquelles sont contenues les eaux & le fœtus.

On remarque sur la surface plane du placenta un grand nombre d'artères & de veines qui forment le cordon ombilical. On croyoit communément que le *placenta* étoit toujours attaché au fond de la matrice, mais ce préjugé a été détruit par des Observations qui en ont désabusé. Il est décidé, dit M. *Levret, suite des Obs. sur les ch. des Acc. labor. p. 104.* que le lieu naturel, & par conséquent le plus ordinaire de l'attache du *placenta* se trouve au milieu de la voute de la matrice; cependant il est très-probable que cela arrive rarement, parce que le fond de la matrice étant, dans tous les tems, beaucoup plus spacieux dans sa superficie que ne l'est celle du *placenta* qui s'y attache, il en doit nécessairement résulter que, plus le centre du *placenta* sera éloigné du centre de la voute de la matrice, quoique placé dans le fond de cet organe, plus le fond de ce viscère aura de propension du côté de l'attache du *placenta*; en sorte que, comme le dit *Deventer*, *de dix personnes, à peine y en a-t-il une, où il n'y ait plus ou moins de déviation* : ce ne sera pas à la vérité comme le prétend cet Auteur, par la raison que les ligamens se trouvent insérés dans les derniers tems de la grossesse, plus bas que la partie moyenne de la matrice, & seulement sur les côtés, ni même parce que l'un de ces deux ligamens ronds s'est plus relâché que l'autre, mais parce qu'une masse permanente l'entraîne de tel ou tel côté par les loix de la gravité des corps, & que le côté où ce viscère s'incline, tire moins le ligament rond qui lui répond, que celui du côté opposé. Ainsi plus le *placenta* sera éloigné du fond de la matrice, plus l'inclination sera grande, & par une suite de conséquence, le lieu de l'inclinaison sera déterminé par celui de l'attache du *placenta* dans le fond de la matrice, ensorte que si cette attache se trouve, par exemple, entre le point du milieu de la voute de la matrice & l'une des cornes de cet organe, l'inclinaison sera laterale; si au contraire

avec l'enfant, si elle n'étoient pas d'une aussi grande utilité qu'elles le sont dans l'accouchement naturel.

elle est antérieure, le ventre de la femme sera ce qu'on nomme *en besace ;* & si elle est postérieure, l'orifice de la matrice sera porté vers le pubis.

Mais il y a une remarque à faire, ajoute M. *Levret*, lorsque le *placenta* se trouve attaché dans un des lieux mitoyens, ou des espaces désignés par les quatre places que nous venons d'énoncer ; car alors non-seulement le *placenta* entraîne le fond de la matrice de l'un de ses côtés, mais en l'entraînant par son propre poids, il le *tord*, pour ainsi dire, surtout lorsqu'il est attaché entre la partie antérieure & les parties laterales droite & gauche ; on reconnoît ce cas, lorsqu'on touche la femme dans le commencement du travail; car pour lors on trouve l'orifice non-seulement porté dans le bassin ou dans le vagin du côté opposé à l'attache du *placenta*, mais encore comme contourné. Au reste la nature est si vraie que des Auteurs recommandables ont parlé de la contusion de l'orifice, mais sans en avoir connu la cause. On en trouve entre autres un exemple dans *Sennert*, *pract. lib. 4*, *part. 2*, *ch. 2*, *sect. 4*. Mais sans en chercher d'autres, qui le croiroit ! *Deventer*, lui-même, qui traite d'idiots, p. 36. ceux qui ont avancé que le *placenta*, peut quelquefois s'attacher latéralement dans la matrice, lui-même, disje, reconnoît page 319, qu'il est possible que, dans une situation oblique & laterale de la matrice, l'orifice se trouve un *peu tors :* ainsi nous l'en croirons sur sa parole ; car quoiqu'il fût aveuglé, pour ce moment sur la cause, par la prévention qui l'obsédoit, le tact lui suffit alors pour reconnoître ce qu'il ne pouvoit appercevoir des yeux de l'esprit. Néanmoins la vérité a guidé sa plume, lorsqu'elles nous a transmis cette remarque.

La situation du *placenta*, dans le fond de la matrice ne préserve donc pas toujours cet organe de l'inclinaison de son fond vers les points de la circonférence, mais il y a plus ; car comme il est décidé que, dans les premiers mois de la grossesse, le *placenta* est bien plus considérable que l'embryon, & qu'au contraire dans les derniers mois, c'est l'enfant qui l'emporte en volume sur le *placenta*, il en doit résulter de toute nécessité que le lieu du fond de la matrice où se trouve attaché le *placenta*, ne peut s'étendre autant que les autres endroits de ce même fond où le *placenta* n'a point d'adhérence. Il doit donc arriver que le centre de la voute de la matrice ne peut plus se trouver dans le milieu du fond de ce viscère ; mais qu'il est panché du côté où le *placenta* a pris racine ; ce qui forme une raison de plus

Il y a presque autant de sentimens sur l'origine de ces eaux & sur leur cause, qu'il y a d'Au-

pour que le *placenta* paroisse situé plus latéralement qu'il ne l'est en effet. Ainsi l'on voit que, quand le centre du *placenta* n'est pas situé sur le centre du fond de la matrice, non-seulement la matrice perd sa direction naturelle, mais aussi sa figure. Ce qui doit lui donner à quelque chose près, la forme du corps d'une *cornue* ou *retorte*, au lieu d'avoir celle du corps d'une cucurbite. Alors le ligament rond du côté, où la matrice s'est inclinée, n'étant pas autant travaillé que celui du côté opposé, se trouve plus court. Ce n'est donc pas, comme le croit *Deventer*, que la matrice soit déjettée de côté, parce qu'un des ligamens ronds est relâché ; car plus la femme approche de son terme & plus les ligamens sont tendus, loin d'être relâchés. Or si, lorsque le centre du *placenta* n'est pas d'accord avec le centre du fond de la matrice, quoique situé dans ce même fond, la mattice perd sa forme & sa direction naturelle, que ne doit il pas arriver à cet organe, lorsque le *placenta* aura pris racine dans quelques-unes des parois de son corps ; aussi est-ce alors que la situation oblique de la matrice est très-décidée, & que l'accouchement devient souvent le plus laborieux ? Voilà ce que Deventer n'a point connu.

L'expérience prouve ce qu'on vient d'avancer : quand la matrice est chargée de deux enfans, souvent un *délivre* est à droite & l'autre à gauche, sur-tout, quand ils n'ont pas contracté d'adhérence ensemble. Dans le décollement des *placenta* adhérens, on en a quelquefois trouvé dans les parties latérales ; il y a eu plus d'un exemple de femmes qui n'ont pu accoucher, parce que le *placenta*, s'étant collé sur l'orifice de la matrice, le tenoit hermétiquement clos, & qu'il empêchoit sa dilatation lors du terme de l'accouchement. Quelquefois des femmes n'ont pu être délivrées, parce que le *placenta* s'étoit formé une espèce de niche ou poche dans une des parties laterales de la matrice ; & parce que cette poche comme un sac herniaire, renfermoit le *placenta* & le retenoit par des adhérences qu'il n'étoit pas possible de rompre. C'est donc un peu légérement que *Deventer* soutient que le *placenta* est toujours au fond de la matrice, & que si on s'est imaginé en avoir trouvé dans les parties latérales, c'est que la matrice étant située obliquement, en avoit imposé par cette position. Mais n'a-t-on pas vu des *placenta* prendre adhérence dans les trompes, dit M. *Puzos p. 99*, l'enfant s'y nourrir & croître jusqu'à quatre à cinq mois : n'y a-t-il pas des exemples de germes tombés dans la capacité du ventre, qui s'y sont formés, s'y

teurs qui en ont écrit. Fernel, Du Laurens, & Bartholin, ſont perſuadés que l'urine de l'enfant

ſont accrus, & y ont vécu pendant pluſieurs mois, par le moyen des adhérences que le *placenta* avoit priſes avec différens vaiſſeaux de cette capacité ? On peut donc appeller du ſentiment de *Deventer* au tribunal de l'expérience, & conclure que, ſi le *placenta* a pu ſe lier à des parties auſſi diſpoſées à une pareille adhérence, il le peut bien plus facilement dans tout l'intérieur de la matrice, où il ſe trouve de tous côtés des lacunes, d'où ſortent continuellement des humidités par une multitude prodigieuſe de petites artères, qui ſont très-propres à s'unir aux veines correſpondantes du *placenta* & à devenir par-là le principe de la liaiſon de *l'utérus* avec le *placenta* : liaiſon qui eſt encore fortifiée par l'union des petites artères qui partent du ſommet de l'œuf avec les veines de *l'utérus*.

Sur la ſurface plane du *placenta* ſe remarque un grand nombre d'artères & de veines : les veines forment par leur union un tronc aſſez conſidérable qu'on nomme *veine ombilicale* : les artères ſe réuniſſent en deux troncs principaux, qui portent auſſi le nom d'*artères ombilicales*. Ces trois vaiſſeaux unis enſemble par le moyen d'un tiſſu cellulaire, & recouverts d'une membrane continue à celles qui enveloppent le fœtus, forment le cordon ombilical dont nous allons parler.

Le *Cordon ombilical* eſt un aſſemblage de vaiſſeaux entortillés en forme de ſpirale autour d'une ſubſtance qui paroît comme cartilagineuſe. Par une des extrémités le cordon ombilical s'implante le plus ſouvent dans le centre du *placenta*, & quelquefois hors du centre, vers le bord : par l'autre extrêmité il pénétre dans le ventre du fœtus par l'ombilic. La veine qui fait partie du cordon, a le calibre deux fois plus gros que celui des artères ; elle prend ſon origine dans le *placenta* ; par une infinité de rameaux qui ſe réuniſſent pour former un gros tronc, qui marche contre les deux artères & en imite les circonvolutions : elle ſe ſépare des deux artères après ſon entrée dans le ventre du fœtus par l'ombilic & va ſe terminer au ſinus de la veine Porte ; c'eſt dans ce ſinus que la veine ombilicale décharge le ſang qu'elle a apporté du *placenta*, & peut être de la matrice, pour le tranſmettre au cœur, après lui avoir fait traverſer le canal veineux & une partie de la veine cave. Les deux artères du cordon ombilical ſortent ordinairement des deux iliaques du fœtus, s'avancent vers l'ombilic d'où elles ſortent, & en formant une ligne ſpirale autour du cordon, elles gagnent le *placenta* dans lequel elles ſe diviſent en troncs, & les troncs en une infinité de branches. Ces artères portent le ſang du fœtus au *placenta* & de-là vraiſemblablement à la mère,

y a bonne part. Le dernier veut qu'elle sorte par la verge, & les au[...]es par l'ouraque ce qui

Il se rencontre dans le fœtus un quatrième vaisseau qu'on appelle *ouraque*, il tire son origine du fond de la vessie, passe par l'anneau ombilical & le long du cordon, & se termine à l'allentoïde : l'allentoïde est une membrane dans laquelle le fœtus décharge l'urine qu'il a reçue de la vessie. L'ouraque dans le fœtus humain n'a pour l'ordinaire aucune cavité, & ne paroît s'étendre que depuis le fond de la vessie jusqu'à l'ombilic.

Les *membranes* qui enveloppent le fœtus, sont nommées *chorion* & *amnios* : le *chorion* est la membrane externe & a six fois plus d'épaisseur que l'*amnios*. Sa surface externe est inégale : M. Puzos dit qu'elle est parsemée des extrémités d'une multitude de vaisseaux sanguins par lesquels elle est adhérente à la concavité du *placenta*. Cette membrane s'attache aussi à la matrice dans la circonférence du *placenta*.

La seconde membrane se nomme *amnios* ; elle est transparente & beaucoup plus mince que le *chorion*, elle a peu de vaisseaux sanguins. Elle se termine au cordon & renferme une liqueur dans laquelle nâge le fœtus. Ces membranes, qui dans l'origine n'étoient que les enveloppes de l'œuf, croissent d'abord & s'étendent plus que le fœtus ; mais au bout d'un certain tems, c'est tout le contraire : le fœtus croît à proportion plus que les enveloppes. Ainsi quand le fœtus est à terme, le *placenta* étant plus petit à proportion que le fœtus, sort après lui avec plus de facilité. On voit aussi par-là pourquoi les accouchemens prématurés sont plus dangereux, quoique plus faciles par la petitesse du fœtus ; car le *placenta* étant plus volumineux, a plus de peine à sortir. Les membranes trop épaisses ou trop minces, peuvent encore causer quelques accidens ; si elles sont trop fortes, elles se rompent plus difficilement & retardent l'accouchement ; si elles sont trop minces, elles sont sujettes à se rompre & à laisser écouler les eaux, avant que l'orifice de la matrice soit suffisamment dilaté.

Quant aux eaux dans lesquelles le fœtus nâge, on croit qu'elles viennent des vaisseaux lymphatiques qui s'ouvrent à la surface intérieure de l'amnios. La quantité de ces eaux est beaucoup plus grande dans les premiers mois de la grossesse, que dans les derniers, proportionnellement au volume du fœtus. Dans le premier mois elle sera peut-être dix fois au-de-là du poids de l'embryon ; dans le second mois au contraire, elle y est comme *un* est à *deux* ; & lorsqu'il y a six livres d'eau autour d'un fœtus de douze livres, on trouve qu'il y en a beaucoup.

est réfuté par M. M. d'une manière à ne souffrir point de replique; à quoi j'ajoute, que si c'étoit l'urine qui fournît ces eaux, comme ces Messieurs le prétendent, elle acquereroit sans doute une odeur fâcheuse, par la longueur du tems qu'elle est obligée de croupir en ce lieu-là, comme fait celle qui séjourne long-tems dans la vessie par quelque cause que ce soit, non-seulement

---

Explication des Figures de l'Arrière-Faix.

Figure 1ere représente l'arrière-faix d'un fœtus.

A A, *a*, le placenta ou la partie qui s'attache à la matrice avec les membranes qui le couvrent.

B B B, les membranes repliées du côté de l'orifice de la matrice.

c c c, le cordon ombilical tenant au point *d* par un grand nombre d'artères & de veines, coupé du côté qu'il tenoit au fœtus.

Figure 2e représente un arrière-faix double de deux jumeaux.

a a a a, le placenta vu par la partie inférieure.

b b, portion repliée de la membrane avec celle qui séparoit l'arrière-faix en deux portions.

c c c c, la même membrane repliée vers les bords.

d d d d, cordons ombilicaux avec leurs adhérences au placenta.


Fig. 2.
a
a
a
b
b
c
c
c
c
d
d
d
d
B
a
d
c
c
Fig. 1.
B
B
c

aux adultes, mais aussi aux plus jeunes enfans: j'en ai sondé un trois jours après que j'eus accouché la mere, sans qu'il eût rendu une seule goute d'urine, auquel je trouvai le bas ventre dur, tendu & douloureux; il faisoit des cris continuels, & il seroit mort en peu de tems, si on ne m'eût pas appellé à son secours. Je trouvai en le sondant sa petite verge bien ouverte jusqu'au col de la vessie, où il s'étoit fait une espéce d'adhérence assez considérable pour intercepter le cours de l'urine; mais qui céda au moindre effort de la sonde, que j'introduisis ensuite jusques dans la vessie, & fis par ce moyen sortir l'urine dans une assez grande quantité, eu égard à l'âge de l'enfant; elle avoit une odeur d'urine croupie assez fâcheuse.

D'où il est facile de conclure que si les eaux de l'enfant provenoient de l'urine, il n'auroit dû s'en trouver que peu ou point dans l'accouchement de celui-ci, lequel apparemment ne pissoit pas, au lieu que j'y en trouvai beaucoup.

2°. Que ces eaux devroient acquérir une odeur bien fâcheuse, par le long séjour qu'elles font, comme il arrive à ceux qui ont une rétention d'urine, & notamment à cet enfant; ce qui ne se trouve jamais, à moins que la mort de l'enfant, ou quelqu'autre cause étrangère n'y donne occasion, encore l'odeur ne peut devenir fâcheuse qu'après l'ouverture des membranes, lorsque l'air s'y est introduit, sans quoi les eaux n'ont point d'odeur, comme il est facile de le voir dans une de mes Observations, où je parle d'un enfant qui étoit mort depuis deux mois entiers.

M. Mauriceau croit que ces eaux sont seulement engendrées des humidités vaporeuses qui transudent & exhalent perpétuellement du corps de l'enfant, &c. Le sentiment de cet excellent

Homme souffre aussi ses difficultés, comme toutes les autres choses, qui ne sont pas évidemment connues.

J'ai été surpris que M. Peu ait passé par dessus une matière si importante sans en rien toucher, vû la longue expérience qu'il avoit en cette pratique, comme il paroît par le Traité qu'il nous en a laissé.

Après avoir parlé des sentimens de ces Auteurs, ne pourrois-je pas dire, avec quelque sorte de vrai-semblance, que ces eaux sont séparées du sang dans le placenta, par le moyen des glandes, & portées dans les membranes qui sont destinées à les contenir avec l'enfant, par l'entremise des vaisseaux lymphatiques qui se trouvent en quantité dans toutes ces parties, comme le savant M. Mery nous le fit voir autrefois à l'Hôtel-Dieu dans la Salle des Accouchées, par l'ouverture qu'il fit pour tirer l'enfant d'une femme grosse qui venoit d'expirer. Cet excellent Anatomiste voulut bien nous démontrer ces vaisseaux lymphatiques, qui étoient très-sensibles, & remplis d'une serosité fort claire, & qui rampoient non-seulement sur les membranes qui contenoient les eaux, mais généralement sur toutes les parties qui servent à la génération, nous en ayant aussi fait remarquer en quantité & de très-considérables, sur les tuniques des grosses veines & artères. Il nous fit connoître en même-tems qu'il étoit sûr de nous faire voir encore aussi-bien ces vaisseaux qui disparoissent un moment après la mort, & que l'occasion étoit pour cela des plus favorables.

Je suppose donc, qu'il y a une quantité de vaisseaux lymphatiques qui rampent sur ces membranes, & dans lesquelles ils vuident la serosité dont ils sont remplis, pour satisfaire à l'intention

qu'a la nature de les y raſſembler, pour les uſages auſquels elles ſont deſtinées.

L'on peut m'objecter que ces vaiſſeaux laiſſant couler ſans ceſſe des ſeroſités dans ces membranes, qui n'ont aucune ouverture ſenſible, par où elles puiſſent les laiſſer échaper; & que lorſqu'il y en auroit une trop grande quantité, ce ſeroit une néceſſité que la mere devint dans la ſuite d'une groſſeur extraordinaire. Mais l'on peut faire la même objection à l'égard de l'urine & des vapeurs, quand on les ſuppoſera pour cauſe de ces eaux, leſquelles augmentant journellement leur volume, par l'abord continuel d'une nouvelle matière, pourroient de même jetter la femme groſſe dans un état auſſi fâcheux que ſi les eaux étoient produites ou déchargées dans ces membranes par les vaiſſeaux lymphatiques: or en ſupoſant cette décharge continuelle de ſéroſités dans les membranes qui contiennent l'enfant, dont les pores ſont très-ouverts, le plus ſubtil de ces ſeroſités ne peut-il pas s'inſinuer dans ces pores, & être reçu par les vaiſſeaux capillaires qui y aboutiſſent, puis être porté dans les plus gros, & ſucceſſivement juſqu'au tronc de la veine ombilicale, pour être reporté à la mere. La manière dont le mouvement de ces humeurs ſe fait alors de la mere à l'enfant, le perſuade aiſément, allant de la circonférence au centre, au lieu que dans le corps de la mere, elles vont du centre à la circonférence; c'eſt pourquoi l'enfant demeureroit à ſec dans ces membranes, ſi la nature prévoyante ne fourniſſoit ſans ceſſe de nouvelles eaux, par le moyen de ces vaiſſeaux lymphatiques: car je ne puis me perſuader que ces eaux ſoient toujours les mêmes, & je ne doute pas qu'elles ne circulent comme les autres liqueurs, ſans quoi elles ſe tariroient, ou elles ſe corrom-

proient infailliblement, par le long sejour qu'elles feroient dans ces membranes, à la différence que cette circulation peut n'être pas si prompte que celle des autres liqueurs, & que nous ignorons encore les canaux de leur décharge, comme nous ignorons quantité d'autres actions qui se font chez nous, dont nous ne pouvons rendre un compte juste & précis; comme sont la géneration de l'homme, la route par où le lait est porté aux mammelles, ce qui fournit & entretient la serósité dans le pericarde, & les conduits excréteurs de la ratte; à quoi l'on peut ajouter les eaux contenues dans les membranes avec l'enfant.

Si les Auteurs les plus célebres conviennent que les serosités qui sont contenues dans le pericarde circulent, quelle difficulté y a-t-il d'en dire autant de ces eaux? Et quel obstacle peut-il y avoir, à ce que ces serosités s'insinuent dans les pores de la peau de l'enfant, pour accomplir leur mouvement circulaire, puisque l'on convient qu'un abscès du bas ventre qui se vuide par les selles, traverse les pores des membranes de l'intestin, pour être ensuite reçû dans son canal, & être évacué par cette voye. La peau de l'enfant étant beaucoup plus susceptible de cette pénétration par sa molesse, que ne doivent l'être les membranes de l'intestin. Il en est de même d'un épanchement de pus qui se fait dans la capacité de la poitrine, & qui s'évacue ensuite par le vomissement, en pénérant les poumons, d'où il passe par la trachée-artère; & la même chose lui arrive encore, quand il est vuidé par les urines, ce qui ne se peut faire qu'au moyen d'une circulation particuliere. Tous ces faits constans, quoique rares, font au moins comprendre la possibilité de ce que j'avance de la circulation

des eaux, dans lesquelles l'enfant est contenu durant tout le tems de la grossesse.

Quoique l'usage de ces eaux soit de soutenir l'enfant au ventre de sa mere, & d'empêcher qu'il ne heurte avec trop de violence contre les parois de la matrice, dans les continuels mouvemens qu'il fait: il faut avec cela que cet enfant soit vivant; car dès qu'il est mort, ces eaux ne sont plus que d'un foible secours à la mere, puisqu'une des plus essentielles marques que ce malheur est arrivé, est que cet enfant, malgré ces eaux, tombe comme une lourde masse du côté que la femme se tourne, étant couchée, ou qu'il lui pese si fort sur le bas ventre, quand elle est debout, qu'elle ne peut que très-difficilement en soutenir le poids, qui lui cause une continuelle envie d'uriner, par la compression que cette enfant mort fait à la vessie; ou quand il vient à descendre davatange, & à occuper le bassin, il donne occasion à l'accident opposé, qui est une suppression d'urine, par l'étranglement qui arrive au col de la vessie, qui se trouve engagée entre cet enfant & les os pubis. Ce fut par le rapport de ces accidens que souffroit une Dame de considération, éloignée de douze lieues de cette Ville, que j'assurai que son enfant étoit mort en son ventre; mais comme j'étois à la suite d'une Dame grosse & prête d'accoucher, que je conduisois chez elle, je ne pus rien faire de plus pour cette Dame, qui accoucha heureusement trois jours après que je fus parti, d'un enfant mort & tout pourri, dont elle se tira fort bien & en peu de jours.

Si l'usage de ces eaux est d'une grande utilité à la mere & à l'enfant pendant le temps de la grossesse, elles ne sont pas moins avantageuses pour faciliter l'accouchement; la comparaison que

l'on a trouvée d'une poutre qui est entraînée par la rapidité d'un courant d'eau, qui diminue à proportion de ce courant, & qui reste là où l'eau vient à lui manquer, a assez de rapport à l'heureux accouchement, où l'enfant immédiatement après l'ouverture des membranes, suit les eaux, ou peu après, c'est-à-dire, avant leur entier écoulement, comme il arrive pour l'ordinaire à quatre ou cinq personnes de cette Ville, que j'ai coûtume d'accoucher. Ces femmes ont tant de bonheur dans leurs accouchemens, que venant à ressentir à leur réveil, une légere douleur, ou plûtôt cette douleur les éveillant, elles m'envoyent chercher à l'instant; pour peu que je m'arrête, je les trouve accouchées.

Ce que je viens d'avancer est si vrai, qu'une de ces femmes étant un jour surprise des douleurs pour accoucher, & étant seule dans sa chambre, voulut appeller quelqu'une de ses voisines par la fenêtre; elle y accoucha, & laissa tomber son enfant sur le plancher : à cet accident elle y en joignit un second, qui fut de retourner de la fenêtre à son lit, en traînant ce pauvre enfant par le cordon tout au travers de la chambre, sans que la mere ni l'enfant en souffrissent la moindre incommodité, sans que le cordon se rompît, & sans que l'arriére-faix fut arraché. Voilà ce qui s'appelle l'enfant suivre les eaux, comme cette poutre entraînée par le torrent, dont s'ensuit l'heureux accouchement; mais qui devient plus ou moins fâcheux, à mesure que ces eaux sont plus ou moins écoulées, & très-pénible quand elles le sont entiérement.

J'ai toûjours crû sur cette idée mes espérances si bien fondées, que je n'ai jamais eu d'inquiétude auprès d'une femme, quelque long qu'ait été son travail, tant que les membranes ne se sont

ſont point ouvertes, & que les eaux ne ſe ſont point écoulées prématurément, ne les ayant même preſque jamais ouvertes, à moins que quelque accident fâcheux dans le commencement, ou que j'avois lieu de craindre dans la ſuite, ne m'y ait forcé; & je m'en ſuis ſi bien trouvé, que je conſeille aux nouveaux Accoucheurs de ſuivre cette méthode, & de ne pas imiter les Sages-Femmes, qui dans la fauſſe eſpérance d'avancer l'accouchement, tombent journellement dans cette faute, & mettent par conſéquent les femmes & les enfans dans un péril évident de leur vie, comme je le rapporte dans pluſieurs de mes Obſervations. Mais quand au contraire les eaux s'écoulent aux premiéres douleurs, que dans la ſuite il ne ſe trouve plus qu'une eſpèce d'aridité aux parties, & que l'on retire ſa main auſſi ſéche, qu'elle étoit, quand elle y a été portée; quelle inquiétude & quelle peine cette mauvaiſe diſpoſition ne cauſe-t'elle pas, principalement quand la malade n'a que de legeres douleurs, & ſi éloignées, qu'elles ne ſont propres qu'à l'affoiblir, ſans qu'elles ſervent le moins du monde à avancer ſon accouchement?

Ce que l'on peut faire de mieux dans une occaſion ſi épineuſe, eſt d'avoir patience, ſans tourmenter en aucune façon la malade, ſe contentant de lui faire prendre une nourriture facile à digérer, comme une ſoupe, un bouillon, une rôtie au vin, afin que la diſtribution venant à s'en faire promptement, la nature s'en trouve récréée & confortée.

OBSERVATION LI.

J'en uſai de cette manière pour accoucher heureuſement la femme d'un Menuiſier de cette Ville, dont les eaux étoient écoulées il y avoit

cinq jours, pendant lesquels elle souffrit sans cesse de legéres douleurs entrecoupées, qui ne répondant nullement en bas, me faisoient apréhender une mauvaise suite de ce travail. J'eus grand soin de lui faire prendre une bonne nourriture sans la contraindre, la laissant dans la situation qu'elle pouvoit souffrir plus commodément. Je la conduisis jusqu'au temps que les douleurs se firent sentir de la dernière violence, & au lieu que deux ou trois douleurs de la nature de celles que cette femme souffroit, l'auroient fait accoucher, si les eaux y eussent contribué, l'enfant étant demeuré à sec, il arriva que cette femme eut pendant cinq grosses heures les plus violentes douleurs, malgré l'huile que j'introduisois continuellement, le plus avant qu'il m'étoit possible, pour rendre les parties plus disposées à laisser passer l'enfant, & suppléer par ce moyen au défaut des eaux. Elle accoucha enfin après un si violent travail d'une grosse fille, qui se portoit fort bien, & je la délivrai ensuite avec facilité. Cette femme étoit d'un tempérament fort & vigoureux, sans quoi je doute qu'elle eût pû soutenir un si long & si rude travail.

RÉFLEXION.

C'étoit ici une belle occasion de tenter la potion laxative dont M. Mauriceau se sert si souvent, & qui lui a fourni la matière de quantité d'Observations, ou de pratiquer la saignée, si recommandée par ces Messieurs en pareille occasion ; mais comme ni l'un ni l'autre ne m'ont jamais réussi, je me suis déterminé à m'en passer à l'avenir ; car si j'ai mis d'abord ces remédes en pratique, je n'en ai tiré d'autres fruits que celui d'être convaincu de leur inutilité, n'ayant depuis eu d'autres vues en pareil cas, que de soutenir les forces de la malade, au lieu de les diminuer par l'usage de ces médicamens.

Ce ſeroit inutilement que je citerois d'autres accouchemens, que l'écoulement prématuré des eaux a fait durer deux & trois jours, puiſqu'il eſt facile d'en uſer en pareil cas, comme jai fait dans un accouchement auſſi lent que celui dont je viens de parler.

CHAPITRE VIII.

De la ſituation de l'Enfant au ſein de ſa Mère.

TOUS ceux qui ont écrit de la ſituation de l'enfant dans la matrice, diſent qu'il a le dos tourné du côté de celui de ſa mere; les talons auprès des feſſes, les mains ſur les genoux, & la tête appuyée deſſus, juſqu'au ſeptiéme mois. (voyez la planche ſuivante,) Que dans ce temps-là, la tête venant à s'appéſantir par l'augmentation de ſon volume, elle entraîne le corps par ſon poids, lui fait faire la culbute, & par conſéquent tomber la tête en bas & les pieds en haut; ce qui lui donne pour lors une ſituation oppoſée à celle qu'il avoit auparavant, ayant alors le viſage tourné du côté du dos de ſa mere, demeurant au ſurplus comme il étoit avant cette culbute, qui eſt la ſituation en laquelle il doit reſter juſqu'à la fin du neuviéme mois, & dans laquelle il doit venir au monde, pour donner lieu à un accouchement naturel, toutes les autres ſituations étant appellées contre nature. Mais je puis aſſurer que cette ſituation eſt bien incertaine, & que je l'ai ſouvent trouvé fort oppoſée à ce qu'en diſent tous ces Auteurs, tant par l'ouverture de pluſieurs femmes groſſes, que par l'accouchement de quantité d'enfans, dont j'ai dé-

livré les meres à quatre, cinq, ſix, & jusqu'à la fin du ſeptième mois.

Si cette ſituation étoit auſſi conſtante que ces Auteurs l'aſſurent, ce ſeroit une néceſſité que tous les enfans qui viennent au monde avant le ſeptiéme mois, ſe préſentaſſent par les pieds ou par le cul, & depuis le ſept juſqu'au neuf, par la tête ou par les mains; mais c'eſt ce qui ne s'accorde nullement avec l'expérience, puiſqu'il n'y a aucun Chirurgien-Accoucheur, ni aucune Sage-Femme qui ne conviennent qu'ils ont accouché des femmes dans tous les temps de la groſſeſſe, dont les enfans préſentoient la tête ou la main la premiére, auſſi bien depuis le quatre juſqu'au ſeptiéme mois, & qui préſentoient les pieds & le cul, depuis la fin du ſept juſqu'à celle du neuf, par le ſeul bénéfice de la nature, ſans que la Sage-Femme ni le Chirurgien ayent en rien contribué à les faire venir en cette poſture: c'eſt une choſe que j'ai trop éprouvée, pour n'en parler pas affirmativement, dans la quantité d'accouchemens avancés que j'ai faits, où j'ai été obligé d'introduire ma main dans la matrice pour aller chercher les pieds de l'enfant, que j'ai preſque toûjours trouvés au fond de ce viſcère, au lieu d'y rencontrer la tête, dans un temps où j'aurois dû les trouver dans une ſituation toute contraire, ſi l'on pouvoit compter ſur la ſituation de l'enfant dans la matrice.

Il eſt bien vrai que dans les premiers mois l'enfant n'a encore nulle ſituation. Ce ſont de ces malheureuſes expériences qui ne ſe préſentent que trop ſouvent à un Accoucheur, dans les accouchemens de deux & de trois mois, lorſque l'enfant ſort envelopé de ſes membranes, nageant dans ſes eaux, ſans aucune apparence de ſituation fixe, comme je le ferai voir dans la ſuite;



mais lorſqu'il vient à croître, c'eſt une néceſſité qu'il prenne une ſituation qui lui ſoit avantageuſe, & qui s'accommode au lieu où il a été engendré, qui ſuivant les différens dégrés de grandeur qu'il y acquiert, doit avoir les jambes pliées, les talons auprès des feſſes, & la tête appuyée ſur les genoux, dans la figure à peu près, comme dit M. M. d'un homme qui pouſſe une ſelle, & les mains d'un côté ou d'autre, ſans croire néanmoins que cette ſituation ſoit fixe, comme je le ferai voir dans pluſieurs Obſervations propres à le juſtifier.

Pour ſe détromper de cette erreur, il n'y a qu'à faire attention aux mouvemens que l'enfant fait au ventre de ſa mere. S'il étoit toujours en cette ſituation fixe, l'on ne pourroit s'appercevoir que d'un mouvement de totalité ; mais au contraire, il y a des enfans dont les mouvemens ſont ſi diſtinctement de partialité, qu'il ſemble qu'ils vont percer le ventre de leurs meres, par l'angle aigu que forme la partie qu'ils font mouvoir, ou par la groſſeur exceſſive que l'on apperçoit à la vûe & au toucher, tantôt à un endroit du ventre, & tantôt à l'autre, comme ſi c'étoit le cul, la tête, ou les genoux, & par quantité d'autres marques différentes. D'autres fois ces enfans frappent le ventre par des temps ſi reglés, que pluſieurs femmes m'ont dit que leurs enfans étoient ſujets au hoquet, & qu'ils l'avoient ſouvent. Tous ces mouvemens ſe font merveilleuſement bien remarquer aux femmes qui joüiſſent d'une bonne ſanté, dont la groſſeſſe eſt favorable, qui ne ſont point trop graſſes, & dont les enfans ne ſont pas exceſſivement gros, mais forts & vigoureux : ce que je n'avance qu'après quantité d'épreuves que j'en ai faites : car les enfans bien gros rempliſſent tellement la matrice, que quelquefois la mere a

de la peine à ſentir leur mouvemens, qui ſouvent même ne peuvent être que de totalité, pareils à celui d'une boule que l'on remue, comme on le voit dans quelques-unes de mes Obſervations, où ils ſont ſi foibles, que leurs mouvemens ſont tout-à-fait inſenſibles à la mere.

Voici une Objection que l'on m'a faite là-deſſus, & ma réponſe.

L'accouchement d'un enfant avant ſon terme, ni la femme qui meurt groſſe de cinq à ſix mois, ne peuvent point détruire la ſituation fixe en laquelle tous les Auteurs aſſurent que les enfans ſont au ſein de la mere.

1°. L'accouchement avancé ne prouve rien à cet égard, en ce que l'enfant ne cherche à ſortir que par la douleur qu'il ſouffre, de maniere que l'enfant qui ſouffre quelque douleur extraordinaire, change auſſi-tôt ſa ſituation, de naturelle qu'elle étoit, en une étrangere, ou contre nature, telle que le hazard la peut produire.

2°. L'on ne peut non plus juger préciſément de la ſituation de l'enfant trouvé mort par l'ouverture du corps de la femme morte de maladie, puiſque l'on ne peut douter que la femme n'ait ſouffert de grands maux avant ſa mort, dont l'enfant qui jouit d'une vie commune avec elle, n'a pas été exempt ; ce qui peut par conſéquent lui avoir cauſé de violens mouvemens & lui avoir fait encore plutôt changer ſa ſituation, qu'aucune autre raiſon que l'on puiſſe alléguer.

De maniére que l'accouchement avancé, ni l'ouverture des femmes groſſes mortes avant le terme de leur accouchement, ne prouvent rien pour établir une ſituation fixe à l'enfant dans la matrice.

Mais pour répondre juſte à cette difficulté, il faut ſçavoir ſi ceux qui ont les premiers inventé cette ſituation, l'ont établie ſur leur ſimple pré-

jugé, ou ſi ç'a été l'effet d'une connoiſſance ſure & bien fondée.

Si cet établiſſement a été l'effet d'un ſimple préjugé, tel que le préjugé de ceux qui prétendent avoir trouvé la maniére dont la génération ſe fait, tout le monde eſt en droit de condamner ce préjugé, ou de l'approuver, dès qu'il n'eſt point établi ſur une démonſtration qui ne ſouffre point de replique. Mais ſi c'eſt au contraire l'effet d'une parfaite connoiſſance, il n'y a que l'expérience qui puiſſe prouver ce que j'avance, & cette expérience ne ſe peut trouver que dans les accouchemens avancés, ou par l'ouverture des femmes mortes étant groſſes.

Il n'eſt pas ſoutenable que les enfans ſouffrent dans tous les accouchemens avancés, & par conſéquent qu'ils ſoient obligés à faire des mouvemens qui leur faſſent prendre une ſituation extraordinaire, & contre nature, puiſque pour accoucher des femmes en perte de ſang, j'ai été obligé d'ouvrir les membranes qui contenoient les eaux pour aller chercher les pieds, les enfans n'ayant eû aucun lieu de changer leur ſituation, que j'ai trouvée le plus ſouvent oppoſée à celle que les Auteurs diſent qu'ils doivent avoir, puiſque j'ai été obligé d'aller chercher les pieds au fond de la matrice, dans le temps que je les aurois dû trouver à l'entrée, les femmes n'étant groſſes que de cinq à ſix mois; & au contraire, l'étant de ſept ou huit mois, j'ai trouvé les pieds de l'enfant à l'entrée de la matrice, au lieu que ç'auroit dû être la tête, comme mes Obſervations le juſtifient.

Et qu'à l'égard des femme mortes avant le terme de leur accouchement, dont les douleurs doivent avoir fait changer cette ſituation, je ne puis prouver le contraire plus clairement, que par

l'ouverture du corps de Mademoiselle . . . . . morte dans un accès d'apoplexie qui fut fort court, sans convulsions : car si l'on meurt sans douleurs, c'est dans cette maladie, où il y a privation de mouvement & de sentiment.

OBSERVATION LII.

Je fus prié le 29 Avril de l'année 1702, d'aller à la Paroisse de Colomby pour voir une Demoiselle grosse de six mois, tombée en apoplexie ; je m'y rendis en très-peu de temps, quoiqu'il y eût une assez grande lieue. J'emportai avec moi l'émétique, l'esprit de sel armoniac, les ventouses, & des vésicatoires ; mais la Demoiselle étant expirée au moment que j'arrivai, je n'eûs besoin que de mon scalpel pour faire l'ouverture de son corps, afin de procurer la grace du saint Baptême à son enfant. Mais quelque diligence que je pusse faire, je le trouvai mort, la tête, les mains & les pieds occupoient la partie inférieure de la matrice, comme s'ils eussent été soutenus par la face intérieure des os des isles, & son dos faisoit une espèce de voûte, qui répondoit à la figure de la matrice, dont l'arrièrefaix étoit entre les deux.

RÉFLEXION.

Je n'ai point douté que cet enfant ne fût dans la même figure que je le trouvai, avant que cette Demoiselle tombât dans ce funeste accident, & qu'il ne l'eût conservée, jusqu'au tems de l'accouchement, d'autant qu'il ne paroissoit contraint en aucune manière ; ensorte que sa tête se seroit indubitablement avancée, lorsque les douleurs se seroient fait ressentir, pour venir naturellement au monde.

OBSERVATION LIII.

Le 13 Novembre de l'année 1704, l'on me vint chercher en diligence pour voir une grande jeune femme, grosse de cinq mois ou environ, que l'on croyoit tombée en foiblesse; mais que je jugeai très-certainement morte, & dont je proposai l'ouverture, pour tâcher de procurer la grace du saint Baptême à l'enfant, qui pouvoit être vivant : mais comme l'on crût, contre mon sentiment, que ce n'étoit qu'une foiblesse, dont elle pouvoit revenir, l'on différa trop long-temps à délibérer sur cette opération, que je fis, mais trop tard; & je trouvai l'enfant mort, couché de travers dans la matrice, les bras étendus le long de son corps de chaque côté, les jambes repliées, & les talons auprès des fesses; je vuidai les eaux, & laissai le reste dans le ventre de la mere.

RÉFLEXION.

Je suis très-persuadé que la mort de cette femme ne fit rien changer à la situation de cet enfant, que je trouvai très-sûrement dans celle qu'il avoit, lorsque sa mere fut surprise de cette prétendue foiblesse, qui étoit une mort subite, dont je ne pus pénétrer la cause.

OBSERVATION LIV.

Le 29 Mai de l'année 1705, je fis l'ouverture du corps d'une femme grosse de cinq à six mois, morte d'une fluxion de poitrine, avec une fiévre continue, dont l'enfant avoit les jambes vers le fond de la matrice, & pliées, les talons contre les fesses, les bras étendus le long du corps, & la tête en bas, comme il arrive dans les accouchemens naturels. Cette femme

ne ſentit point ſon enfant pendant ſa maladie, & n'eut aucune douleur au ventre, ni dans les reins; ce qui me perſuada que la ſituation où je trouvai cette enfant, étoit ſans conſéquence, & qu'il en auroit encore pû changer pluſieurs fois, avant que de prendre celle dans laquelle il ſeroit venu au monde.

RÉFLEXION.

Si cette femme avoit ſenti quelques douleurs pendant ſa maladie, l'on pourroit dire que la nature auroit voulu ſe décharger de cet enfant dans la poſture où je le trouvai, par l'ouverture du corps de ſa mère; quoi qu'au dire des Auteurs, je l'aurois dû trouver autrement; ce qui me perſuade que cette ſituation étoit indifférente, auſſi-bien que les précédentes; & je ne vois pas que l'on puiſſe tirer d'autres conſéquences de ces ouvertures, ſinon de dire que la ſituation de l'enfant au ventre de ſa mère, n'eſt ni fixe ni continuellement la même; mais qu'elle change autant de fois qu'il arrive quelque choſe d'extraordinaire à la mère ou à l'enfant.

Si enfin l'on veut dire que cette ſituation eſt la plus commode que l'enfant puiſſe trouver, cette raiſon ſe détruit en même-tems, en ce que l'enfant doit être moins ſenſible juſqu'au ſeptième mois, parce qu'il eſt moins parfait, qui eſt le tems qu'il a la tête en haut, que depuis le ſept juſqu'au neuf, qu'il en doit tenir une toute oppoſée, qui pour lors devroit être la plus commode; ce qui ne paroît pas être, ayant la tête en bas: c'eſt ce qui me fait dire, ſuivant ces raiſons & mes expériences, que la ſituation (*t*) de l'enfant au ventre de ſa mère n'eſt pas fixe, comme on ſe l'eſt perſuadé juſqu'à préſent; mais qu'elle eſt différente & ſans

(*t*) A ces trois Obſervations de M. de la Motte que cite *M. Smellie*, il en ajoute pluſieurs autres qu'il a rencontrées dans ſa pratique d'une longue ſuite d'années. Il dit avoir vu deux femmes, en 1727 & en 1748, au quatrième & cinquième mois, dont les enfans préſentoient les bras: qu'en 1746 il avoit délivré une femme vers le ſixième mois de ſa groſſeſſe, dont l'enfant préſentoit la tête. J'ai vu, dit-il, le *placenta* venir le premier, &

regle, & que lorſqu'il arrive à l'enfant quelque choſe d'extraordinaire, il change cette ſituation dans les mou-

lorſqu'il fut deſcendu dans le vagin, la tête l'expulſa, quand les membranes furent rompues. En 1747, une femme accoucha de deux jumeaux au ſixième mois, ſes deux enfans préſentoient les feſſes, & les douleurs du travail ſuffirent pour les délivrer l'un après l'autre de cette poſture.

Le Docteur Camper a ouvert une femme dans laquelle il a trouvé l'enfant ſitué de manière qu'une des oreilles répondoit au *pubis* & l'autre à l'os *ſacrum*, quoique ce fœtus ait été trouvé la tête en bas.

L'embryon, *dit le même Auteur, t.1, p.180*, ou le fœtus conſidéré dans la matrice, y eſt d'une figure à-peu-près circulaire, ou plutôt ovale, ſous laquelle il eſt replié de manière à n'occuper que le moins d'eſpace qu'il eſt poſſible. Il a le menton appuyé ſur la poitrine, les cuiſſes repliées le long du ventre, les talons appliqués contre les feſſes, la face placée entre les deux genoux, & les bras croiſés autour des jambes : ſa tête porte le plus ſouvent ſur la partie inférieure de la matrice; & lorſque l'enfant eſt replié ſous une forme ovale, la plus grande longueur de cet ovale s'étend de la tête aux feſſes; mais il y a beaucoup moins de diſtance d'un côté à l'autre, que du devant au derrière; parce que ſes cuiſſes & ſes jambes ſont repliées le long de ſon ventre & de ſon eſtomac, & qu'il a la tête repliée en avant ſur la poitrine. Or la matrice étant bornée par les vertébres des lombes, elle doit avoir moins de diamétre de derrière en devant, que d'un côté à l'autre; de ſorte que l'enfant eſt probablement tourné dans la matrice, de façon qu'il a un de ſes côtés appliqué contre le derrière, & l'autre contre le devant de ce viſcère. Mais comme la partie poſtérieure de la matrice forme une petite cavité oblongue de chaque côté des vertébre, les parties antérieures du fœtus peuvent par ce moyen pencher pour l'ordinaire plus en arrière qu'en avant.

Les Maîtres de l'art ont ſuppoſé en général que la tête de l'enfant eſt appliquée contre le fond, & qu'il a les feſſes à l'origine de la matrice, & les parties antérieures de ſon corps tournées vers le ventre de ſa mère, enfin qu'il conſerve cette ſituation juſqu'au commencement de l'accouchement, que la tête ſe précipite en bas, & qu'il ſe trouve le viſage tourné vers le dos de ſa mère.

Quelques-uns diſent à cet égard que la tête ſe précipite vers la fin du huitième ou au commencement du neuvième mois, parce qu'alors elle devient ſpécifiquement plus péſante que le reſte du corps. D'autres aſſurent qu'à meſure que l'enfant acquiert plus de volu-

vements qu'il fait, sans être fixé par aucune cause, à reprendre celle qu'il avoit auparavant, si ce n'est par

me, particulièrement pendant les deux derniers mois, les eaux qui les environnent, doivent nécessairement diminuer, de manière qu'à la fin il se trouve gêné dans son mouvement, & qu'en s'efforçant continuellement pour changer sa position, la tête se trouve enfin appliquée sur l'orifice de la matrice, où elle demeure jusqu'au tems de l'accouchement.

Mais il me paroît plus probable, selon les Observations suivantes, que la tête est pour l'ordinaire tournée vers la partie inférieure de la matrice depuis le commencement de la conception jusqu'au tems de l'accouchement.

Dans le premier mois l'embryon a la tête fort considérable & une espèce de queue qui augmentent insensiblement de volume, jusqu'à ce que les bras & les cuisses commencent à pousser sous la forme de petits mammelons qui paroissent sortir des épaules & des fesses. On voit de chaque côté de sa tête deux points noirs, entre lesquels on distingue un petit trou, ou une ouverture que l'on reconnoît aisément dans le second mois, pour être les yeux & la bouche. Les jambes & les bras se forment de proche en proche, à mesure que le corps augmente de volume; mais les doigts ne sont réellement distincts, ou ne se séparent les uns des autres que sur la fin du second ou au commencement du troisième, tel est pour l'ordinaire le progrès de son accroissement.

Néanmoins il arrive quelquefois que le volume & la forme varient de beaucoup dans les différens embryons du même âge. Plus l'embryon est jeune, plus il a la tête grosse & pésante à proportion du reste du corps & ceci a lieu dans tous les différens états du fœtus. De sorte que si on le plonge dans l'eau, ou qu'on l'y tiennent suspendu par le cordon ombilical, la tête doit naturellement se précipiter la première & le plus bas. De plus, lorsqu'une femme avorte dans le quatrième, le cinquième, le sixième & le septième mois de sa grossesse, c'est ordinairement la tête qui se présente & qui sort la première. Si l'on porte le doigt dans vagin on sent souvent la tête dans le septième mois, quelquefois le sixième, mais le plus souvent dans le huitième mois; & si l'on continue d'examiner ainsi les mêmes femmes de tems à autre jusqu'au commencement de leur travail, on sentira toujours la tête sous la forme d'une masse ferme & arrondie, située à la partie antérieure du bord du bassin, entre l'orifice interne & le pubis, au travers de la substance du vagin & de la matrice.

Au reste, toutes ces opinions sont sujettes à beau-

un pur effet du hazard ; mais que l'ordre de la nature n'y a aucune part.

Quand ce que j'avance seroit sans fondement, comment se pouvoir persuader que l'enfant ait une situation fixe & égale dans la matrice, & voir au temps de l'accouchement le cordon de l'ombilic embrasser si souvent tant de différentes parties: car il faut ou que ces circonvolutions soient dès la premiére conformation, ou depuis que l'enfant est non seulement formé, mais aussi depuis qu'il s'est accru & fortifié, pour qu'il s'embarrasse de ce cordon d'une maniére si bizarre ; ce qui ne peut arriver sans que l'enfant fasse différemment mouvoir toutes ses parties ; car sans cela le cordon ne pourroit faire que le

coup d'objections : en effet, si la descente de la tête vient de sa pésanteur, on devroit toujours la trouver à l'orifice interne, parce que cette raison auroit toujours lieu : si elle venoit de la diminution de la quantité des eaux, pourquoi l'enfant présenteroit-il si souvent les fesses au passage dans le tems qu'elles sont encore en assez grande quantité pour donner la liberté à la tête de s'élever vers le fond de la matrice, ou selon l'opinion des autres, pour se précipiter par sa pésanteur à l'orifice interne ? Quelques-uns ont supposé que la tête se présente toujours la première, à moins qu'elle n'en soit empêchée par le cordon ombilical, entortillé & embarrassé autour du col & du corps de l'enfant, de façon à l'empêcher de suivre son cours. Mais si cette hypothèse étoit bien fondée, on trouveroit toujours les enfans plus ou moins embarrassés dans leur cordon ombilical, toutes les fois que l'on retourne & que l'on délivre par les pieds ceux qui se présentent contre nature. Or, j'ai trouvé aussi souvent le cordon ombilical entortillé autour du corps, lorsque la tête se présentoit la première, que dans toute autre circonstance ; & lorsqu'il se présentoit quelqu'autre partie, j'ai souvent délivré l'enfant sans appercevoir sur son corps aucune impression de ce cordon. Enfin il me paroît plus raisonnable de croire que le fœtus a la tête en bas pendant tout le tems de la grossesse. Au reste, comme il est aussi commodément dans une situation que dans l'autre jusqu'au tems de sa naissance, cette dispute est de très-peu de conséquence dans la pratique des accouchemens.

tour de son corps, en l'état qu'on le suppose situé; c'est-à-dire, lui embrasser le corps avec les jambes & les bras, & en faire comme un peloton, dont la mere ne pourroit absolument se défaire dans l'accouchement, qu'après que ce cordon seroit rompu; ce qui n'est rapporté par aucun Auteur, & que je n'ai jamais vû arriver, dans le grand nombre d'accouchemens que j'ai faits.

Si l'idée que j'ai donnée de la situation de l'enfant au ventre de la mere n'est pas soutenable, & que mes expériences me trompent, je n'espére pas être plus heureux à vouloir combattre l'ordre d'une nature prévoyante, que l'on prétend établi de tems immémorial, laquelle donne ses soins si à propos, pour obliger l'enfant à faire une culbute au septiéme mois de la grossesse, afin de le disposer à sa sortie, & dont il se trouve si fatigué, & la matrice si irritée par la violence de ce mouvement, que la mere en accouche quelquefois, & que l'enfant en meurt souvent, par l'impuissance où il est de souffrir à sept & à neuf mois, deux si violens efforts, & si près l'un de l'autre.

C'est néanmoins le sentiment de tous les Auteurs; cependant j'ose avancer que si cette culbute se fait, ce n'est ni tous ces enfans qui la font, ni dans le temps fixe de sept mois qu'elle arrive, puisque, comme je l'ai dit, ils viendroient tous la tête la premiére; & c'est ce qui ne se trouve pas; & supposé que cette culbute se fasse quelque-temps avant celui de l'accouchement, ce que je ne crois pas, mais bien lorsque la nature s'y dispose, selon l'ordre naturel, tant au moyen des glaires qui exudent de la matrice, que par les eaux qui s'échapent à l'occasion des douleurs; supposé, dis-je, que cette culbute se

faſſe, la raiſon ne permet pas de croire que la matrice s'en doive trouver plus irritée, que des autres mouvemens violens, que l'enfant fait journellement, quand il eſt fort & vigoureux ; & ſi par hazard la mere accouche dans ce temps-là prématurément, & que l'enfant en meure, ce n'eſt pas par l'irritation que la matrice a ſoufferte de ce prétendu mouvement violent,ou de ce changement de ſituation, ni que la mort de l'enfant arrive, pour n'avoir pû réſiſter à ces deux violences conſécutives ; mais bien par des indiſpoſitions ou par des accidens de cauſe intérieure ou extérieure, & par la trop grande foibleſſe de la plus grande partie de ces enfans venus au monde trop jeunes & ſi foibles, qu'ils ne peuvent prendre ce qui leur eſt néceſſaire pour leur nourriture & leur accroiſſement.

A examiner la choſe avec attention, & en reflêchiſſant ſérieuſement ſur la maniére dont l'enfant eſt ſitué dans la matrice, autant que le raiſonnement & l'expérience le peuvent perſuader, ne le trouvera-t'on pas à peu près comme une boule oblongue, & dans une quantité d'eaux, ſinon ſuffiſante pour le faire nager, au moins capable de faciliter tous les mouvemens qu'il peut faire, ſoit la tête en haut ou en bas, d'un côté ou de l'autre, en devant ou en arriére, aidé par la ſituation de la mere, qui eſt debout, aſſiſe, ou couchée ſur le dos, ou ſur l'un des deux côtés : & le Chirurgien en ſera aſſuré, quand il voudra examiner la choſe, lorſque par quelque cauſe que ce ſoit, il ſera obligé d'ouvrir les membranes qui contiennent les eaux, pour aller chercher les pieds de l'enfant, ce ſera dans ce temps qu'il connoîtra que la figure de la matrice peut permettre à l'enfant, la liberté de prendre indifféremment toutes ſortes de ſituation,

ſans être obligé d'en conſerver une fixe, à moins qu'il n'y ait une cauſe extraordinaire qui l'y retienne.

Si les Auteurs conviennent que ce n'eſt que dans les différens mouvemens, & ſouvent réitérés, que le cordon fait pluſieurs circonvolutions autour du col & des bras, ne doivent-ils pas convenir par la même raiſon, qu'il eſt obligé de faire pluſieurs fois la culbute pour faire paſſer le cordon du col entre les jambes, ou des jambes au col, comme je l'ai trouvé pluſieurs fois.

Ce qui me perſuade que l'enfant au ventre de ſa mere n'a point de ſituation fixe, & que s'il fait la culbute dans un tems éloigné du terme complet de l'accouchement, c'eſt plutôt par un effet du hazard, que par un ordre établi de la nature, ne voyant pas qu'il doive le faire avant le tems de l'accouchement, dont la mere & l'enfant ne doivent ſouffrir aucune peine, comme je crois m'en être aſſez expliqué, en faiſant voir que de la manière que les parties ſont diſpoſées, toutes les ſituations lui ſont indifférentes.





TRAITÉ COMPLET DES ACCOUCHEMENS.

SECONDE PARTIE.

De l'Accouchement & de ses Espèces.



'ACCOUCHEMENT est la sortie de l'enfant hors du sein de sa mère.

Il y en a de trois sortes (*a*); le naturel, le non naturel, & celui qui est contre nature.

L'accouchement naturel est celui où l'enfant vient au monde au terme de neuf mois, sans presque d'autre secours que celui de la natu-

(*a*) On a coutume d'établir deux sortes d'accouchemens; les accouchemens naturels & les accouchemens contre nature. Les premiers sont ceux qui s'opérent par le secours seul de la nature, c'est-à-dire, par les efforts, & la contraction de la matrice.

L'accouchement contre na-

re, où le miniſtère de la Sage-Femme, ou celui du Chirurgien, ne ſont que peu ou point

ture eſt celui qui n'eſt plus abſolument ſoumis aux loix de la nature, & où l'enfant a beſoin d'être aidé pour venir au monde.

M. de la Motte en admet de trois ſortes, & M. Smellie eſt dans la même opinion. Quoique les Anciens, dit-il, ne ſe ſoient pas ſervis, comme nous d'une troiſième diviſion, il paroît cependant par leur pratique qu'ils l'ont ſuppoſée : en effet lorſqu'ils traitent des opérations chirurgicales relatives à cet art, ils donnent toujours un chapitre particulier ſur la manière de délivrer les enfans morts, c'eſt pourquoi ils conſeillent de lui ouvrir la tête & de la tirer avec le crochet.

Aujourd'hui on diviſe les Accouchemens *en naturels*, c'eſt-à-dire, ſelon l'idée qu'en avoient les Anciens, lorſque la tête ou les cuiſſes ſe préſentent les premières ; en *laborieux*, lorſque malgré la ſituation avantageuſe de l'enfant, l'accouchement eſt ſi ennuyeux & traîne tant en longueur, que la femme riſque d'y perdre la vie, à moins qu'elle ne ſoit ſecourue par quelqu'habile Opérateur, qui pour cet effet eſt obligé de ſe ſervir de ſa main, & lorſqu'elle ne ſuffit pas, de l'armer de *filets*, de *forceps* & de *crochets*.

Par *accouchement contre nature* on entend ceux dans leſquels ni la tête ni les feſſes ne ſe préſentent pas les premières ; de ſorte qu'on eſt ordinairement obligé de retourner l'enfant & de le recevoir par les pieds.

Mais la diviſion des accouchemens a varié relativement aux opinions des différens Auteurs : quelques-uns ont cru qu'on devoit mettre au nombre des accouchemens contre nature, ceux dans leſquels ils ſe préſente quelque partie du corps, ſans en excepter même la tête, dans un autre poſture qu'à la manière accoutumée. D'autres veulent que l'accouchement ſoit réputé naturel, ſi l'enfant vient ſans aucun autre ſecours que celui des douleurs de l'enfantement, quelque partie qui ſe préſente la première, ou en quelque poſture qu'il puiſſe être. Lorſqu'en pareilles circonſtances l'enfant naît avec beaucoup de peine, ils appellent ces ſortes d'accouchemens laborieux. Enfin ſelon eux, les accouchemens contre nature arrivent lorſque l'enfant eſt ſitué en travers dans la matrice, & qu'il faut le tourner & le délivrer.

Quant à moi, ajoute M. Smellie, je trouve tous ces principes ſuſceptibles de différentes objections ; ce qui m'a déterminé à ſuivre une méthode plus ſimple & qui m'épargnera quantité de répétitions.

J'appelle un *accouchement naturel*, lorſque la tête ſe préſente la première & que la femme ſe délivre au moyen de ſes douleurs & du ſimple ſecours qu'on a cou-

utiles, si ce n'est que pour recevoir l'enfant,

tume de lui donner en pareil cas.

Mais lorsque l'accouchement devient si ennuyeux & si long, qu'on est obligé d'employer une force extraordinaire à dilater les parties, pour tirer l'enfant avec les forceps, pour ouvrir la tête de l'enfant & en faire l'extraction avec le crochet; j'appelle celui-ci *laborieux*.

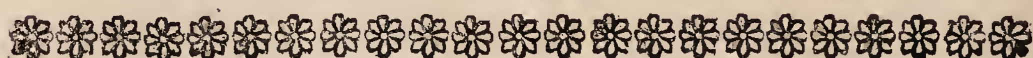
Enfin je comprends sous la division des *Accouchemens contre nature* tous les différens cas dans lesquels on tire l'enfant par les pieds, ou dans lesquels on délivre le corps avant la tête. Je ne considére pas tant ici la posture dans laquelle l'enfant se présente que la manière dont il sort. En effet il y a des cas dans lesquels la tête se présente la première, & l'on croit pendant plusieurs heures que l'enfant sortira de la manière ordinaire; mais dans ces cas, si la mère n'a pas assez de force pour pousser la tête de l'enfant, & pour la faire avancer dans le bassin, ou s'il survient quelque perte de sang, on est enfin obligé de retourner l'enfant & de l'attirer par les pieds, parce qu'il est resté si haut, qu'on ne pourroit pas lui saisir la tête, avec les forceps. D'un autre côté si l'enfant n'est point par trop gros, & que le bassin ne soit point trop étroit, ce seroit dommage d'ouvrir le crane de l'enfant pour en faire l'extraction avec le crochet. Ainsi quoique dans ce cas l'enfant se présente dans la situation naturelle, on est obligé de le retourner & de le délivrer de la même manière que s'il s'étoit présenté d'abord au passage une épaule, la poitrine ou le dos; & cette opération est ordinairement de beaucoup plus difficile que dans l'un ou l'autre de ces cas, parce que si par hazard les eaux sont évacuées & que la matrice se soit resserrée sur le fœtus, il est alors beaucoup plus difficile de relever la tête vers le fond de la matrice. Lorsque les fesses se présentent on est le plus souvent obligé de les repousser, de chercher les jambes & de les amener au passage, après quoi on procéde à la délivrance du corps, pour passer tout de suite à celle de la tête.

Nous appellerons donc *naturels* les accouchemens, dans lesquels la tête se présentant la première la femme se délivre sans aucun secours extraordinaire. Nous appellerons *laborieux* ou *non naturels* ceux dans lesquels la tête vient avec peine, & a nécessairement besoin de secours, soit de celui de la main pour dilater les parties, ou de quelque instrument, tel que le *filet* ou le *forceps*, ou même dans lesquels il faut absolument ouvrir la tête & en faire l'extraction avec les crochets. Enfin nous appellerons *contre nature* ceux dans lesquels on délivre l'enfant par les fesses ou par les pieds, parce qu'alors l'accouchement se termine d'une manière contre nature.

lorſque la femme accouche, la délivrer enſuite de ſon arrière-faix, lier le cordon de l'ombilic, viſiter l'enfant après l'accouchement, pour voir s'il n'a aucun vice de conformation qui demande quelque reméde, le faire emmailloter comme il le doit être, enſuite accommoder la mère, puis la coucher dans ſon lit; c'eſt en cela que conſiſte l'accouchement naturel, pur & ſimple.

L'accouchement non naturel, eſt celui où il ſe rencontre des cauſes qui s'oppoſent à la diſpoſition qu'a la nature de finir ſon ouvrage, & qui rendent l'accouchement long & difficile; mais ces cauſes n'étant pas inſurmontables, elles permettent l'accouchement dans la ſuite.

L'accouchement contre nature eſt celui où la mere ne peut ſe délivrer de ſon enfant, que par un ſecours étranger, ſoit d'une habile Sage-Femme, ou d'un Chirurgien expérimenté.



LIVRE PREMIER.

De l'Accouchement naturel.

LE temps de la groſſeſſe étant accompli, la femme s'apperçoit par quantité de marques que l'accouchement fait preſſentir ſes approches; le volume de l'arriere-faix, des eaux & de l'enfant ayant atteint ſon dernier période, & la matrice ayant acquis le plus haut dégré d'extenſion qu'elle puiſſe ſouffrir, leur poids lui devient extrêmement à charge; ce qui fait que le ventre de la femme groſſe tire en bas, & lui cauſe de la difficulté à marcher, de la nonchalance

dans ses actions, de la lassitude aux bras, aux jambes, & de legères douleurs vers la région des lombes & des reins. La tête de l'enfant qui doit pour lors se trouver tournée vers les parties basses, presse la vessie par son poids, & oblige la femme à laisser souvent couler son urine; & enfin des humeurs glaireuses qui exudent de ses parties basses, la disposent à l'accouchement, en rendant par leur qualité onctueuse & lubrifiante le passage plus aisé & plus glissant. Ce sont là les plus certaines marques d'un accouchement prochain. *(b)*

(*b*) C'est un accouchement naturel, lorsque le fœtus approche le visage à l'os sacrum de la mère, & n'a pas besoin des secours de l'Art pour sortir de sa prison. On a proposé diverses causes de l'accouchement naturel; 1°, le *meconium*, qui donne la colique au fœtus, & lui fait faire de grands efforts: Drelincourt a soutenu que les intestins en étant remplis, & qu'ensuite le ventricule venant à s'en remplir, il ne se pouvoit pas qu'il n'arrivât des douleurs de colique au fœtus; ce sont ces douleurs, selon lui, qui l'agitent & l'obligent à sortir de l'utérus. 2° La tête du fœtus renversée & pésante. 3°. Le défaut de respiration & d'aliment. 4°. D'autres l'attribuent aux convulsions de la matrice, parce que les nerfs sont plus tendus qu'auparavant.

La première cause irritante est sans doute dans le fœtus; car dans les autres animaux le fœtus rompt son œuf par son propre effort: cela se voit dans les quadrupédes, dans les oiseaux, dans les vivipares & dans les insectes.

Le fœtus se trouve de plus en plus incommodé, tant par le *méconium* que par le resserrement de sa prison & & par la diminution des eaux; ce qui produit de plus fréquens froissemens contre la matrice, qui naissent du mal aise que sent le fœtus, d'autant plus que le cerveau s'étend d'avantage & que ses organes se perfectionnent; de-là tous ces fœtus, venus vivans après la mort de la mère, ou sortis par une chute de la matrice, qui étoit sans action.

Il est indubitable que l'irritation se communique à la matrice, proportionnellement aux plus grandes inquiétudes du fœtus, à sa pésanteur, à sa force & à la petite quantité d'eau qui l'enveloppe, dit *M. de la Mettrie, inst. de Boerrh. t. 6, p. 319.* Car il paroît que la matrice ne peut s'étendre que jusqu'à un certain point fixe, & que la mère ne peut manquer de beau-

OBSERVATION LV.

Le 28 Novembre de l'année 1684, une Marchande de cette Ville m'envoya prier de venir chez elle, afin de me consulter sur tous les accidens, qu'elle souffroit depuis quelques jours. Je l'assurai que toutes ces petites incommodités étoient les avant-coureurs d'un accouchement prochain. Les douleurs augmenterent dans le moment. Je la touchai avec le doigt trempé dans l'huile, je trouvai les eaux toutes préparées, qui étant poussées en quantité au devant de la tête de l'enfant pendant la force de la douleur, m'empêcherent de connoître sa situation. Je fus obligé d'attendre que la douleur fût cessée, après quoi je touchai la tête au travers des membranes, qui me parut fort proche, & le tout assez bien disposé, pour espérer que l'enfant sortiroit aux premiéres douleurs.

coup souffrir d'une dilatation forcée par le fœtus. Cette irritation engage d'abord la matrice à se resserrer ; enfin la cause prochaine efficiente, est l'inspiration de la mère excessivement augmentée ; ce qui la délivre d'un fardeau, qu'elle ne peut plus supporter. C'est sans doute cette inspiration qui a ici le plus d'efficacité ; puisque nous voyons tous les jours des accouchemens de fœtus morts, & que le fœtus a encore trop peu d'instinct pour pouvoir s'aider, & que l'accouchement naturel ne se fait jamais sans des efforts violens. Harvey montre de la sagacité, lorsqu'il dit que si la couche est attendue de l'action du fœtus, alors il le faut tirer par la tête ; & par les pieds, quand on l'attend de l'utérus.

Les enfans commencent à remuer les pieds & en donnent de bons coups depuis trois ou quatre mois jusqu'au neuvième. Les mouvemens augmentent sans cesse, de sorte qu'enfin ils excitent efficacement la mère à faire ses efforts pour accoucher, parce qu'alors les mouvemens & le poids du fœtus ne peuvent plus être endurés par la matrice. Mais il ne faut pas croire que cela arrive en un tems plutôt que dans un autre, parce que le fœtus ne peut plus supporter le défaut d'air qui manque à son sang.

Je fis le petit lit avec une paillasse devant le feu, une chaise renversée par dessous, pour servir de chevet, un petit matelas, deux draps & une couverture par dessus, & cela de maniére que ce petit lit fût en glacis; j'y fis coucher la femme sur le dos; on mit une petite nappe pliée en quatre sous ses reins; je fis une espèce de fosse sous le siége; je lui fis écarter les genoux, approcher les talons auprès des fesses, & appuyer les pieds contre quelque chose de solide; on posa une nappe sur les genoux de la malade pour la couvrir, & je plaçai deux femmes de côté & d'autre pour tenir ses genoux écartés d'une main, & de l'autre tenir la nappe qui étoient sous les reins de la malade, pour les lui élever, quand il seroit nécessaire, & je lui fis en même temps prendre les côtés de son matelas avec ses deux mains, & pousser en bas. Les douleurs suivirent si brusquement, que je n'eus que le temps de prendre ces précautions & recevoir l'enfant, délivrer la mere, lier le cordon de l'ombilic, & donner ensuite l'enfant à une femme pour l'emmailloter, puis faire accommoder l'accouchée avec un linge ou serviette molette sur son sein, une chemise & une chemisette, un linge en quatre doubles sur les parties basses, une nappe doublée autour d'elle, & je la fis coucher dans son lit. Tout ce manége ne dura pas un quart-d'heure.

RÉFLEXION.

Tous les signes que j'ai d'abord énoncés étant équivoques, il n'y a que le seul attouchement qui se fait par l'introduction du doigt dans le vagin, qui en puisse assurer l'événement. Par ce moyen l'on juge si c'est l'accouchement qui y donne occasion, par la disposition de la matrice, c'est-à-dire, par la dilatation de son orifice intérieur, & par la préparation des eaux, que l'on connoît, lorsqu'elles remplissent extraordinaire-

ment les membranes, & qu'elles se présentent au fond du vagin; car lorsque ces marques ne se trouvent pas, l'on peut s'assurer que l'accouchement n'a nulle part à ces accidens.

C'est d'ordinaire inutilement que le Chirurgien touche la femme dans le fort de la douleur, pour connoître la situation de l'enfant, & savoir quelle partie il présente, parce que dans ce tems-là les eaux sont poussées en bas & au-devant de l'enfant, avec tant de force & en si grande quantité, qu'elles en ôtent absolument la connoissance; ce qui oblige le Chirurgien à différer jusqu'à ce que la douleur soit entièrement cessée, ou du moins très-diminuée, pour s'en assurer, parce qu'il se fait alors un mouvement opposée de ces mêmes eaux, qui au lieu de se précipiter comme elles font dans le tems de la douleur, y étant forcées par la compression des muscles de l'abdomen & du diaphragme : la douleur étant cessée, ces mêmes parties reprennent leur situation ordinaire, & les eaux par conséquent se rétablissent dans le même état qu'elles étoient avant la douleur, & ce mouvement de précipitation & de rétrogradation se continue, jusqu'à ce qu'une douleur assez forte fasse rompre ces membranes, & écouler les eaux qu'elles contiennent, qui est ce qui fait dire que les eaux sont percées, après quoi le Chirurgien connoît distinctement quelle partie l'enfant présente.

C'est ce qui arriva dans l'occasion dont je parle: aussi-tôt que je vis que cette femme avoit des douleurs fortes, je la touchai pour m'assurer de son état. Je trouvai l'orifice intérieur de sa matrice dilaté, & les eaux dans une telle quantité, que je ne pus connoître la situation de l'enfant, jusqu'à ce que cette douleur fût presque entièrement cessée; après quoi, je touchai la tête de l'enfant au travers des membranes qui contenoient les eaux, & la trouvai si avancée, qu'à la première douleur ces mêmes membranes s'ouvrirent, les eaux s'écoulérent, & l'enfant suivit dans le moment.

C'est souvent tout le tems qu'une femme peut avoir, pour prendre ses précautions dans un accouchement naturel; étant même quelquefois surprise sans l'avoir prévu par aucun de ces signes si ordinaires; ce qui fait qu'en pareille occasion, elle n'a donné ordre à rien, de ce qui est nécessaire pour elle & pour son enfant. J'ai même été appellé à plusieurs femmes de mes plus proches voisines, que j'ai trouvé accouchées, quoique je

partisse aussi-tôt que j'avois été mandé, & que ces femmes m'eussent fait appeller dès la première douleur qu'elles avoient sentie.

OBSERVATION LVI.

Le 7 Décembre 1684, je fus appellé pour accoucher la femme d'un Serrurier ; je la trouvai couchée & délivrée, sans que cette premiére douleur eût été précédée par aucune autre, ni par aucun des signes qui eussent pû faire prévoir ce qui venoit d'arriver. Je n'eus que la peine de lier le cordon de l'ombilic à l'enfant ; la femme s'accommoda elle-même & se coucha, sans aucun autre secours, & ne se trouva pas plus incommodée que si elle n'avoit pas accouché.

RÉFLEXION.

Ne semble-t-il pas qu'il n'y ait rien à observer dans des accouchemens aussi heureux ; ils font voir que la nature prudente & sage n'a pas besoin de tous les secours prétendus nécessaires qu'un Chirurgien ou une Sage-Femme s'empressent de donner souvent inutilement (*d*).

(*d*) Si l'Art vient offrir ses secours à une femme qui est en travail, dit M. *Puzos*, en parlant de l'accouchement naturel, ce n'est ni pour guider la nature, ni pour abreger le tems qu'elle veut mettre à son ouvrage. Mais les douleurs que ressent une femme sur la fin de sa grossesse, ne sont pas toujours celles qui annoncent le travail ; il faut donc une personne de l'Art pour juger de leur valeur. La présence d'un Accoucheur ou d'une Sage-Femme devient encore plus nécessaire à une femme qui est sur le point d'accoucher, à cause des accidens qui peuvent survenir dans le travail, & qui sont capables de traverser l'opération de la nature. Ne voit-on pas même assez souvent des accouchemens qui se présentent sous les plus belles apparences devenir fâcheux dans la suite ? Combien de femmes & d'enfans ne doivent pas la vie à une saignée faite à propos dans le tems du travail ? ou à la hardiesse éclairée d'un Maître de l'Art, qui lui a fait traiter comme contre nature, un accouchement qui s'annonçoit comme devant être naturel ?

CHAPITRE PREMIER.

Du peu de fonds qu'on doit faire sur le succès des Accouchemens.

L'Accoucheur le mieux sensé & le plus expert ne doit jamais affirmativement décider de l'heureux succès de ses opérations, même les plus faciles, & où tout semble concourir à sa satisfaction. C'est une vérité dont ma longue pratique m'a persuadé; & quoiqu'il me souvienne d'avoir déja tâché de l'insinuer à ceux que j'ai prétendu instruire dans le cours de ce Traité, elle m'a paru d'une assez grande conséquence pour ne pas négliger de la confirmer par de nouvelles Observations & Réflexions.

Je ne prétens pas au reste persuader de cette vérité ceux qui moins entendus dans l'Art que des Sages-Femmes, se donnent tout d'un coup pour Accoucheurs, sans avoir aucune connoissance des Accouchemens: mais je m'adresse à ceux qui par une longue lecture des Auteurs les plus accrédités, en ont étudié les principes, & se sont éclaircis des difficultés qui se rencontrent dans l'exécution des Accouchemens contre nature, & à des Chirurgiens, qui ayant acquis par une longue pratique l'expérience qui leur a fourni le moyen de lever les plus fâcheux obstacles, sont plus en état de goûter cette vérité, que d'autres moins éclairés peuvent regarder comme un paradoxe; & les habiles gens comprendront aisément qu'il se trouve des accouchemens qui quelquefois

paroiſſent déſeſpérés, auſquels néanmoins il arrive des changemens ſi favorables, qu'ils ſe terminent plus heureuſement que leurs commencemens ne le faiſoient eſpérer : ce que l'on verra dans les Obſervations ſuivantes, comme dans celles que j'ai déja rapportées dans le cours de mon Traité.

OBSERVATION LVII.

Une Dame qui demeuroit à cinq lieues de cette Ville, m'avoit fait avertir de me rendre auprès d'elle le 12 Mars 1721. Elle étoit groſſe de ſon premier enfant. Dès le 10, s'étant ſentie attaquée de douleurs legéres dans le commencement, qui augmentérent ſi fort en peu de tems, qu'elles ne laiſſérent pas douter que l'accouchement n'en dût être la ſuite, l'on m'envoya prier de me rendre chez elle en toute diligence; ce que je ne pus faire ſi promptement, que je ne trouvaſſe cette Dame accouchée il y avoit quatre à cinq heures, & qui ſe portoit autant bien qu'une femme en cet état le peut faire. Elle dormit toute la nuit fort tranquillement. M'étant à ſon réveil aſſuré du bon état dans lequel elle étoit, je lui conſeillai ce qui convenoit qu'elle obſervât pendant ſes couches, après quoi je revins chez moi.

Le bon état dans lequel je laiſſai cette Dame, continua juſqu'au ſoir du cinquiéme jour, que le lait commença à ſe faire ſentir par la fiévre qui accompagne d'ordinaire ſon mouvement. Elle augmenta toute la nuit; & on ne s'en ſeroit pas beaucoup mis en peine, étant un accident commun à preſque toutes les femmes nouvellement accouchées, ſi à l'augmentation rapide de cette fiévre, il ne fût pas ſurvenu un délire, qui étant

d'une extrême violence, obligea d'envoyer courier sur courier, me prier de venir sans délai au secours de la malade. Je me mis en chemin sur l'heure, mais fort inutilement, en ayant trouvé un troisiéme à une lieue du logis, qui venoit me donner avis de sa mort.

RÉFLEXION.

Où chercher, & à quoi attribuer la cause de la mort de cette jeune Dame ? Elle avoit été très-peu de tems en travail; elle fut bien accouchée, bien délivrée d'un arrière-faix entier & bien conditionné ; elle ne souffrit aucune douleur après son accouchement, & ses couches alloient autant bien qu'on le pouvoit souhaiter ; elle s'étoit conduite jusqu'à ce jour très régulièrement dans son régime. Il est vrai qu'elle s'étoit mal portée dans les premiers mois de sa grossesse, & que sa poitrine parut souffrir ; mais deux saignées que je lui fis vers le quatre & le cinquième mois, rendirent la respiration facile, de manière qu'elle ne s'étoit jamais mieux portée qu'elle fit pendant le reste de sa grossesse ; & son accouchement étoit bien à terme, puisqu'il n'y avoit que deux jours de différence de celui où elle accoucha à celui qu'elle avoit cru son terme parfait ; & les suites de son accouchement parurent heureuses. Tout cela ne l'empêcha pourtant pas de mourir au commencement du dixième jour. Après un tel exemple auquel j'en pourrois joindre plusieurs autres semblables, peut-on faire aucun fond assuré sur les accouchemens les plus heureux en apparence, sans craindre qu'ils ne puissent devenir les plus pernicieux, & même mortels dans la suite, & sans que le Chirurgien le plus expérimenté dans l'Art des Accouchemens, puisse prévenir ni empêcher de tels malheurs, desquels même il seroit regardé comme l'auteur par les sots & les ignorans dont j'entends parler ; & j'aurois moi-même essuyé cette disgrace, si j'étois arrivé assez à tems pour accoucher cette Dame.

OBSERVATION LVIII.

Le 6 Juillet 1721, comme je paſſois par hazard dans la Paroiſſe de Flotmanville, devant la maiſon d'un pauvre homme de journée, où j'entendis des cris & des lamentations extraordinaires, l'on me pria de deſcendre de cheval pour voir ſa femme qui venoit d'accoucher, ce que je fis volontiers. Je la trouvai morte, & l'enfant dont elle venoit d'accoucher tenoit encore à l'arriere-faix. La ligature du cordon n'étant pas faite, la Sage-Femme tenoit ſur elle l'enfant qui ſe portoit fort bien, en attendant les choſes néceſſaires pour l'emmailloter. On me rapporta qu'enſuite du détachement de cet arriere-faix, qui n'étoit que très-peu adhérant, le ſang étoit ſorti en telle abondance, qu'en un moment la femme étoit expirée, & en ſi peu de tems qu'à peine avoit-on pû s'en appercevoir, quoique le travail n'eût pas duré une demie-heure, la Sage-femme m'ayant aſſuré qu'une heure auparavant cette femme n'avoit aucun preſſentiment d'un accouchement ſi prochain.

RÉFLEXION.

Après avoir accouché pluſieurs femmes dont les accouchemens ont été longs, laborieux & contre nature, & celle du Prieuré de la Sale, qui néanmoins ſe ſont tirées d'affaire, & voir périr celle-ci de la ſorte, après deux accouchemens les plus heureux dans les commencemens; c'eſt une fatalité ſi étrange, qu'elle force de convenir qu'il n'y a guères de fond à faire ſur les accouchemens, quelqu'heureux qu'en ſoient les commencemens. Car quel eſt l'Accoucheur qui peut prévoir ni prévenir un accident de cette nature? Une femme eſt atteinte de douleurs pour accoucher, elle accouche en une heure,

l'arrière-faix se détache presque de lui-même & sans la moindre violence ; & cette femme en un moment perd tout son sang, & elle meurt. Quelle est la femme qui peut être exempte d'un pareil accident, & combien n'en ai-je pas vu qui après les avoir accouchées & délivrées, souffroient des pertes si considérables ; suivies de foiblesses si extrêmes, qu'étant sans sentiment, mouvement ni connoissance, elles donnoient d'étranges inquiétudes, non pas tant par rapport à moi, qui avec mes trente-huit années de pratique n'aurois pas été épargné, que pour les malades. Car un Accoucheur a beau se dire à lui-même : *Que m'importe que les sots & les ignorans raisonnent ?* La longue expérience qu'il a par devers lui l'excusera bien envers les personnes raisonnables, qui sont pourtant rares sur ce chapitre ; mais elle ne lui servira jamais de bouclier contre les attaques des envieux. Et outre qu'il n'est nullement agréable d'être cru cause de la mort de qui que ce soit, c'est qu'il y a si peu de personnes qui rendent justice, qu'un malheur que toute l'adresse & l'expérience la plus consommée d'un Chirurgien dans la Pratique des Accouchemens, ne peut empêcher, lui fait plus de tort que cent & cent faits, tous plus heureux les uns que les autres, ne peuvent lui faire d'honneur. Heureux celui qui peut éviter ces accidens, dont la guérison dépend uniquement du Tout-Puissant, & non de l'Accoucheur : vérité dont les gens un peu sensés conviendront, quand ils sçauront que si après l'accouchement & l'extraction de l'arrière-faix, la matrice ne se contracte pas à l'instant, la femme est en état de perdre tout son sang, par la quantité de vaisseaux qui restent ouverts après que l'arrière-faix est détaché, soit de lui-même, ou par le secours que la Sage-Femme ou le Chirurgien lui peuvent donner ; & que ce sang ne s'arrête qu'autant que ces vaisseaux se ferment : ce qui n'arrive qu'à proportion que cette contraction se fait de la manière que je l'ai dit ailleurs, & que cette Observation me porte à répéter.

OBSERVATION LIX.

Je fus prié de me rendre à Coutances le 20 Mai 1721, pour accoucher Madame la Comtesse de . . . . dont les eaux percerent en allant à la selle. Cette Dame naturellement inquiette ayant entendu dire que quand un pareil accident arrivoit, l'accouchement en étoit pour l'ordinaire plus difficile, se crut dans un si grand danger, qu'il n'y eut que la confiance qu'elle avoit en moi qui la pût rassurer. M'étant heureusement trouvé auprès d'elle, & dans une chambre voisine de celle où l'accident venoit d'arriver, je me présentai tout à propos pour la tirer de l'embarras où cette évacuation prématurée l'avoit jettée, en l'assurant que c'étoit une chose de très-peu de conséquence, & & que si les douleurs dont elle se plaignoit venoient à augmenter, l'accouchement seroit bien-tôt terminé. Je m'assurai ensuite en la touchant de la situation de l'enfant; mais n'ayant pû m'en éclaircir dans ce premier essai, je remis au tems à en décider; après quoi les douleurs étant diminuées, je conseillai à la Dame de ne pas se priver de ses petits divertissemens ordinaires, & de voir compagnie, afin de détourner ailleurs la trop grande attention qu'elle donnoit au petit accident qui lui étoit arrivé. Elle me crut, & en usa à son ordinaire jusqu'au soir du troisiéme jour que ses eaux s'étoient écoulées, qui fut le tems où de legeres douleurs se firent sentir de nouveau; & étant augmentées à un point qu'elles me parurent décisives, je la touchai une seconde fois pour m'assurer de la situation de l'enfant, que je ne trouvai pas encore assez avancé pour

m'en éclaircir ſuffiſamment, à moins que d'uſer de quelque violence, dont je me diſpenſai, parce que je ne voyois rien qui m'obligeât à le faire ſi promptement. Ce retardement fut dignement récompenſé par la tête de l'enfant que je trouvai enſuite bien ſituée, quoiqu'elle fût encore fort éloignée; mais qui s'avança une demi-heure après de maniere à faire d'autant mieux eſpérer un accouchement prochain, que les douleurs devinrentplus fréquentes & plus vives,mais qui produiſirent un accident plus fâcheux, en ce que faiſant avancer la tête au paſſage,elle comprimoit les parties qui ſe rencontroient entr'elle & les os pubis. Je memis en devoir dans l'intervalle des douleurs, de promener mon doigt autour de cette tête, dont je n'avois encore pû toucher que la ſurface. Je trouvai qu'elle étoit appuyée ſur le coude du bras gauche de cet enfant qui étoit replié, & qu'elle étoit accompagnée du cordon qui la devançoit à chaque douleur. Quand je me fus apperçu de ce changement, ſans faire paroître aucune ſurpriſe, je prévins la malade par des diſcours généraux ſur la néceſſité d'accoucher une femme en travail en bien des occaſions, & qu'un tel accouchement étoit ſouvent plus prompt & plus heureux que celui qu'on attend du ſeul ſecours de la nature, ſon enfant n'étant pas encore ſi avancé que je ne puſſe abréger ſon travail avec beaucoup plus de facilité que je ne pourrois le faire, ſi je lui donnois le tems de s'avancer davantage.

La Dame qui comprit où j'en voulois venir, me dit qu'elle n'étoit pas ſurpriſe de mon diſcours; mais puiſque c'étoit une néceſſité de mourir, qu'elle me demandoit le tems de mettre ordre à ſes affaires & à ſa conſcience, & qu'après je ferois ce que je trouverois à propos.

Elle

Elle me demanda s'il y avoit longtems à souffrir, & si une heure y suffiroit ; je l'assurai que l'accouchement seroit fini en un demi-quart d'heure. Je disposai cependant les choses nécessaires, puis je fis coucher la malade dans la situation ordinaire, & la fis tenir par des personnes adroites. J'allai ensuite chercher les pieds de l'enfant, que j'attirai au-dehors ; je le baptisai, & le débarrassai du cordon qui, outre qu'il sortoit, comme je l'ai dit, lui faisoit encore deux circuits autour du col, & terminai ainsi l'accouchement. Je délivrai après cela la mere d'un fort gros arriere-faix : le tout ne dura qu'approchant un *miserere*. La mere & l'enfant qui étoit une fille, se portant bien, j'eus soin de les faire accommoder ; & je puis dire que de toutes ses couches précédentes, quoique naturelles, elle ne s'étoit pas si bien portée que de celle-ci. Comme je ne quittai cette Dame qu'après que le lait fut entiérement passé, j'en puis parler avec certitude.

RÉFLEXION.

Si l'on pouvoit faire quelque fond, & s'assurer sur les apparences les plus flateuses d'un heureux accouchement, ç'auroit dû être de celui-ci. La Dame que j'avois accouchée de six autres accouchemens toujours très-heureux & naturels, & la tête de l'enfant qui se présentoit au passage d'une maniére à ne pas douter qu'il ne finît aussi heureusement que les précédens, fut pour moi une surprise des plus étranges, lorsque je m'apperçus de ce changement inopiné, non par la crainte de la réussite, mais par rapport à l'esprit inquiet de la Dame, que je ne pouvois guérir de la peur. Je voulus, avant que de me mettre en devoir de l'accoucher, que la Sage-Femme qui n'étoit pas mal-adroite, fût assurée par elle-même de la situation extraordinaire de cet enfant, & des parties qui s'opposoient à sa sortie ;

qui reconnut, comme moi, que la tête étoit fort proche; mais que le coude se présentant au passage, & le cordon de l'ombilic le devançant, il n'y avoit pas d'apparence que les suites d'un accouchement de cette nature pussent être heureuses, si la mère n'étoit promptement secourue. La tête située comme elle étoit, auroit pû venir dans la suite, supposé que la Dame eut eu des douleurs fortes & fréquentes; mais l'enfant étoit dans un danger évident de sa vie, puisqu'il seroit certainement mort au passage, dès que sa tête l'auroit exactement occupée; le cordon y étant déja placé, qui étoit une raison plus que suffisante d'avancer l'accouchement, quand le bras n'auroit point été de la partie, qui seul en auroit imposé la nécessité, puisqu'il faisoit élever la tête d'une manière à ne se pouvoir absolument placer au passage, & en risque quand elle y auroit été placée de la manière que M. Mauriceau l'enseigne, & que je n'ai jamais tentée par les raisons que j'ai dites ailleurs, d'y rester plutôt que de passer en avant, par l'obstacle, que l'enfant y auroit toujours formé, quelque précaution que j'eusse pu prendre à le repousser. Ces raisons me déterminérent à finir l'accouchement pour sauver la vie à l'enfant, qui par ce secours fut tiré de ce danger évident, & la mère de son inquiétude, en moins de tems qu'il n'en faut pour réciter le *miserere*.

J'eus soin de baptiser l'enfant, ce que je ne manque jamais de faire, quelques heureuses dispositions que je trouve à finir l'accouchement. Je baptise toujours l'enfant sur la première partie que je puis attirer au dehors, pour me tirer d'une inquiétude fondée sur la perte éternelle d'une ame, qui est une chose d'une conséquence si terrible, qu'on ne doit jamais la risquer, quand l'adresse de l'Accoucheur peut lui fournir les moyens d'y réussir, comme je le fis en cette occasion & en quantité d'autres, & toujours sur une partie qui soit hors du ventre de la mère, au lieu que le baptême qui se fait avec une seringue peut être inutile, & la preuve en est trop récente pour ne la pas alléguer ici, afin de faire voir que je n'avance rien que je ne puisse justifier par des faits incontestables.

OBSERVATION LX.

Le dernier jour de Mai 1721, un Gentilhomme qui demeure à quatre lieues de cette Ville, me vint chercher de grand matin & en très-grande diligence, pour aller voir Madame son épouse qui étoit en travail depuis trois jours sans accoucher, quoiqu'il y eût un Chirurgien auprès d'elle assez entendu, & que la tête de l'enfant fût assez avancée pour espérer d'un moment à l'autre un accouchement qui néanmoins ne finissoit point. Ce Monsieur ne m'ayant pas trouvé, fut avertir un de mes Confrères, fort habile Accoucheur, qui s'y transporta à l'instant, & qui trouva la Dame en l'état que ce Gentilhomme lui avoit dit, à laquelle il ne pouvoit proposer d'autre remède que la patience, en attendant des douleurs plus fortes & plus fréquentes que celles qu'elle avoit, pour finir l'accouchement; ce qui pouvoit arriver plutôt ou plus tard. Le Chirurgien qui étoit auprès de cette Dame dès le commencement du travail, connoissant le danger auquel l'enfant étoit depuis long-tems exposé, la mere laissant sans cesse écouler des eaux, que ce Chirurgien, quoiqu'expérimenté, prenoit pour celles qui précédent l'accouchement, ce Chirurgien, dis-je, ne perdit pas l'occasion de baptiser l'enfant au moyen d'une seringue, dont le second Chirurgien Accoucheur lui sçut bon gré, quand il se fût assuré par lui-même, en touchant la tête de l'enfant, combien elle étoit encore éloignée, après quoi ils demeurerent tranquilles jusqu'au soir, que les douleurs étant devenues plus fortes & plus fréquentes, les eaux se préparerent au-dedans des membranes qui percerent & l'enfant suivit; preu-

ve très-constante que l'eau avoit été lancée au moyen de cette seringue sur les membranes qui n'étoient par conséquent point ouvertes, & que cet enfant n'étoit point baptisé.

RÉFLEXION.

J'ai honte de faire un tel récit, mais la conséquence du fait m'y oblige; la vie éternelle d'un innocent perdue pour jamais par l'ignorance de Chirurgiens qui sans avoir ni régles, ni principes des accouchemens, ni expériences pour les mettre en pratique, se donnent impunément pour Accoucheurs, est une chose si indigne du nom Chrétien, que je ne puis rien penser au-dessus; sans néanmoins que je prétende blâmer ceux qui bien que plus éclairés, ne laissent pas d'être faillibles.

J'ai seulement rapporté cette Observation pour soutenir ce que j'ai dit dans ce Traité général, du peu de fond que l'on peut faire sur la validité d'un bâtême administré au moyen d'une seringue, & de la facilité qu'il y a à le faire sûrement sur une partie bien découverte, étant un article des plus importans dans tout ce qui concerne les accouchemens. C'est pourquoi j'exhorte les Chirurgiens qui embrassent cette partie de leur Art, de ne jamais risquer la vie éternelle d'un enfant, en commettant son salut à l'usage d'un seringue, dont cette Observation prouve l'invalidité, mais de le baptiser toujours sur une partie qui soit palpable, hors du ventre de la mère. Je les exhorte encore à s'appliquer de tout leur pouvoir à inventer quelque chose de nouveau, propre à perfectionner cette partie de la Chirurgie, comme j'ai tâché de le faire. Et comme je reconnois que le Seigneur a béni mes travaux d'une manière à m'engager indispensablement à lui en rendre de continuelles actions de graces, je n'oublierai rien pour m'acquitter de ce devoir pendant le peu de tems qui me reste à vivre, le suppliant très-humblement de me faire sentir les effets de sa plus grande miséricorde dans le séjour de ses élus, pour récompense de mes pénibles travaux.

OBSERVATION LXI.

Le dix-ſept Mars de l'année 1707. Madame la Marquiſe de *** âgée d'environ 38 ans, qui avoit la poitrine naturellement très-mauvaiſe, & qui étoit ſujette à ſouffrir de temps-en-temps quelques accès d'aſthme, étant devenuë groſſe la quatriéme année de ſon mariage, & ayant été ſouvent attaquée d'un aſthme pendant ſa groſſeſſe, elle en eut, ſur tout dans le dernier mois, un accès ſi violent, qu'il l'auroit ſans doute ſuffoquée, ſi je n'euſſe été à portée de la ſaigner deux fois en dix heures de temps, au moyen de quoi la reſpiration reprit ſa premiere liberté; parce que la poitrine fut dégagée, & les poulmons vuidés de ce qu'il y avoit de ſang trop abondant.

Comme cette Dame avoit une entiere confiance en moi, & qu'elle comptoit de m'avoir quinze ou vingt jours auprès d'elle, avant que d'accoucher, & qu'elle ſe trouva par malheur en travail plûtôt qu'elle ne le penſoit, l'on fit partir couriers ſur courriers, dès qu'elle ſe trouva mal; mais quelque diligence qu'ils puſſent faire, comme il y avoit dix lieues de chemin, je ne pus arriver dans la chambre de la Dame, que dans le temps que l'enfant venoit au monde. Je m'approchai du Chirurgien qui l'accouchoit, que je trouvai ſi préoccupé, qu'il ne s'appercevoit pas que l'enfant avoit pluſieurs tours du cordon au col, ſans une femme qui l'en avertit. Je lui dis de le débarraſſer, & voyant que ce cordon étoit très-foible, je lui recommandai d'aller doucement, pour avoir le délivre ſans le rompre; mais s'étant trop précipité, & l'ayant tiré avec trop de violence, il ſe leva bruſquement, & me dit que le cordon étoit rompu. Comme cette ma-

niere d'agir étoit m'abandonner la place, j'examinai si l'arriere-faix trop gros, quoique détaché, ne seroit point resté à l'entrée du vagin, d'où le cordon n'avoit pû le tirer sans se rompre, comme il arrive quelquefois; mais ne l'y ayant pas trouvé, j'introduisis ma main au-dedans de la matrice, de la circonférence de laquelle je le détachai, & l'attirai bien entier avec ses membranes, après quoi la Dame ne souffrit plus aucune douleur. Elle eut besoin, & se servit du pot de chambre sans aucune difficulté, avant qu'on la couchât dans son lit, & passa la journée & la nuit dans une grande tranquillité. Le matin je pris congé pour m'en revenir chez moi; je fus surpris de voir un exprès le lendemain de grand matin, pour m'avertir de retourner voir cette Dame, comptant bien que la fiévre de lait étoit la cause de mon retour; je la trouvai eu arrivant très-inquiéte, & qui n'avoit pas reposé la nuit, à cause d'une douleur qui lui occupoit la surface extérieure de l'os des isles, & l'aîne du côté droit, avec quelque sorte de difficulté d'uriner. Je fis à l'instant deux sachets avec les feuilles de Camomille & Melilot, & la graine de Lin, que je mis bouillir dans une grande casserolle pendant une demie-heure, après quoi j'en appliquai, un qui embrassoit toute la partie douloureuse, un moment après la malade urina sans peine, & la douleur fut si bien calmée, qu'elle dormit pendant deux heures & demie; les vuidanges alloient très-bien, elle n'avoit aucunes tranchées, point de tension, ni de dureté au ventre. M. Von, Docteur en Médecine, qui y fut appellé, & qui y arriva le soir, ne trouva non plus que moi autre chose à faire à cette Dame, sinon un petit lavement le lendemain, fait de la décoction, dans laquelle ces sachets avoient bouilli, avec un peu de miel

commun ; ce lavement fit tout l'effet que nous en pouvions attendre : le jour ſuivant, qui étoit le ſixiéme jour d'après l'accouchement, cette Dame reſſentit quelques vapeurs ; mais comme la choſe lui étoit ordinaire, lorſque ſes menſtrues couloient, rien ne nous parut ſurprenant, & la fiévre étoit très-médiocre, néanmoins avec ces legers accidens, ſur les dix heures du ſoir, dans le temps que nous étions ſans aucune inquiétude, la reſpiration devint fréquente & difficile, la poitrine s'embaraſſa, & cette malade mourut en deux heures, ſans avoir ſouffert rien davantage ; ce fut le ſujet d'une ſurpriſe étrange pour le Médecin & pour moi, ſans que nous euſſions à nous reprocher d'avoir rien omis pour empêcher cette cataſtrophe.

RÉFLEXION.

Comme la mort n'a jamais de tort, & que l'on en attribue pour l'ordinaire la faute au Médecin ou au Chirurgien, l'on chercha tous les moyens les plus mauvais pour rejetter la cauſe de celle de cette Dame ſur celui qui l'avoit accouchée, dont je l'excuſai comme je le devois pour rendre juſtice à la vérité ; n'ayant pas vu qu'il eut rien fait qui pût porter aucun préjudice à la malade, alléguant de mon mieux ſa mauvaiſe poitrine ſuſceptible d'un nouveau retour tel que l'accident qu'elle avoit pluſieurs fois reſſenti pendant la durée de ſa groſſeſſe, qui ſe trouvant de plus attaquée de la fiévre & occupée du lait, l'avoit fait inopinément ſuccomber. Ce fut dans la vérité ce que nous jugeâmes être la vraie & unique cauſe de ſa mort, ne l'ayant pu attribuer à aucune autre, ni trouver de reméde pour l'empêcher.

Étant dans une Ville où cette défunte Dame étoit très-conſidérée, quelques Dames en plaignant ſon malheureux ſort, me dirent que c'étoit un grand malheur qu'elle ne m'eût pas auprès d'elle, & que le Chirurgien qui l'avoit accouchée, lui avoit arraché la veſſie & la matrice, je les aſſurai, que ſi elle avoit ſouffert cet accident, j'en étois la propre cauſe, puiſque je l'avois dé-

livrée ; un aveu si sincère fut le sujet d'une étrange surprise à ces Dames qui parurent fâchées de m'en avoir parlé, ce dont je les relevai avec tant d'honnêteté & de si justes raisons, qu'elles furent dans la suite ravies d'avoir eu avec moi cette explication.

Une Dame avoit la vessie & la matrice arrachées dans son accouchement, disoit-on ; cependant elle s'étoit servie du pot-de-chambre incessamment après être accouchée sans douleurs, & se portoit autant bien qu'on le pouvoit souhaiter les deux premiers jours : elle n'avoit point eu le reste du tems le ventre dur, tendu, ni douloureux. Néanmoins le fait étoit regardé comme très-véritable sur le récit qu'en avoit fait la Femme-de-Chambre qui étoit présente, lorsque je délivrai cette Dame ; mais n'ayant jamais vû accoucher de femme, elle fut détrompée en voyant l'arrière-faix que je tirai, qu'elle prit d'abord & confondit pour les parties qu'elle disoit avoit été arrachées, au tems de l'accouchement : fausse relation sur laquelle on fondoit ce jugement téméraire, sans faire réflexion que, si l'une ou l'autre de ces parties pouvoit être arrachée, (ce qui ne s'est jamais vu ni entendu) & qu'elles l'eussent été effectivement, la malade n'auroit pu survivre un moment à un accident de cette nature ; ce qui prouve bien qu'en fait de Médécine l'on condamne à tort & à travers sans raisonner sur la possibilité ou l'impossibilité du fait dont on décide, par le penchant que l'on a, à rendre le Médecin ou le Chirurgien coupable de la mort des malades, & d'excuser leur mauvaise constitution, & la violence du mal qui en sont les causes les plus ordinaires.

OBSERVATION LXII.

Une jeune Demoiselle attaquée de vapeurs, qui étoient souvent suivies d'oppressions & de suffocations, & qui de plus étoit atteinte d'une tumeur schirreuse dans l'hypocondre droit, avec une rétention d'urine, qui la prenoit de temps en temps, s'etant mariée, & étant devenue grosse, se porta assez bien dans les quatre & cinq premiers mois de sa grossesse ; mais après ce temps-là,

plus elle avançoit vers ſon terme, & plus elle reſſentoit les accidens dont elle avoit été tourmentée étant fille ; & comme l'oppreſſion ne manquoit pas de ſuivre les vapeurs & les ſuffocations, je lui conſeillai des lavemens de deux jours l'un, & une ſaignée. Le ſuccès de ces remedes fut ſi heureux, que les vapeurs & les ſuffocations ceſſerent pour un temps, & que la reſpiration reprit ſa premiere liberté ; mais ce temps ne fut pas bien long ; car tous ces accidens revinrent en foule, & plus violens qu'auparavant : ce qui me fit prendre jour avec la Dame pour lui faire une ſeconde ſaignée, & j'en voulois faire une troiſiéme dans le même deſſein. Un matin après avoir dormi juſques après dix heures, elle ſe ſentit à ſon réveil la poitrine extrêmement dégagée, ſans aucune oppreſſion : ce qui m'empêcha de la ſaigner ; & comme je reſtai dans la chambre de cette Dame pendant qu'elle ſe leva, elle fut auſſi ſurpriſe que moi de voir que ſes pieds, ſes jambes, & ſes cuiſſes étoient ſi tendues & tellement enflées, qu'elle ne pouvoit qu'à peine mettre des bas à botter, & des mulles d'hommes, ſans pouvoir ni marcher ni ſe ſoutenir. Ses vapeurs & ſes ſuffocations devinrent plus violentes qu'auparavant ; & quand ces vapeurs ceſſerent, elle fut attaquée des douleurs pour accoucher. Son travail fut long & pénible, à la fin duquel je l'accouchai d'un enfant mort. Je la délivrai avec aſſez de facilité, & elle ſe porta autant bien enſuite que je le pouvois ſouhaiter pendant les cinq premiers jours, après leſquels le lait, qui contre l'ordinaire n'avoit encore produit aucun effet (ce qui me faiſoit croire qu'il n'en viendroit point) commença de paroître, la fiévre s'y joignit, avec tous les mêmes accidens qu'elle avoit eut étant fille, & ſur la fin de ſa

grossesse ; mais qui augmenterent à un tel point que je désespérai d'autant plus de sa vie, que la fiévre, qui n'étoit que lente & legere en ce temps-là, devint double tierce continue, à laquelle outre sa rétention d'urine, se joignit un cours de ventre des plus violens ; la nature ne pouvant soutenir une maladie si longue, & étant accompagnée de tant de fâcheux simptomes, fut enfin forcée de succomber, & cette Dame mourut après avoir soutenu ce grand orage pendant six semaines, & avoir épuisé tous les remedes que l'on put inventer pour la tirer de cette maladie compliquée de tant d'autres fâcheux simptômes.

RÉFLEXION.

Cinq jours s'étant écoulés sans que cette malade sentît aucun mal, & sans qu'elle souffrît aucun de ces accidens que peut causer l'accouchement, m'en faisoient d'autant mieux espérer que ses jambes étoient revenues en leur premier état, comme il arrive ordinairement aux femmes, qui ont non-seulement les jambes, mais aussi plusieurs parties du corps enflées, sur la fin de leur grossesse, auxquelles ces enflures se dissipent, aussi-tôt qu'elles sont accouchées ; mais c'étoit un si mauvais sujet, & un corps si cacochime, que j'éprouvai mieux sur cette Dame que sur aucune autre, que l'Art ne peut rien où la nature manque.

Il n'y eut accident fâcheux, qui puisse accompagner une couche, que cette Dame ne ressentît, comme vapeurs, suffocations, fiévre continue & intermittente, douleurs & tension au ventre, rétention d'urine, flux de ventre, fleurs blanches en quantité, tous accidens qui se rapportoient à la dureté qui se faisoit sentir en l'hypocondre droit, qui étoit un schirre confirmé au foie, qui ne faisant par conséquent plus ses fonctions, & l'humeur bilieuse ne se séparant pas, c'étoit une nécessité qu'elle refluât dans la masse du sang & par toute l'habitude du corps, qui donnoit occasion à tous les accidens dont cette malade étoit tourmentée.

Il n'est pas difficile de comprendre que les remédes doivent être sans effet quand on est assuré

qu'un organe comme le foie eſt un viſcère, dont l'action ſoit abſolument néceſſaire à la vie de l'animal, il n'eſt pas moins vrai que la privation de cette action lui doit être funeſte.

OBSERVATION LXIII.

Le 19 Octobre de l'année 1711, j'accouchai la femme d'un Greffier de cette Ville pour la cinquiéme fois. Le ſuccès de ſes quatre accouchemens précédens avoit été très-heureux. Il n'en fut pas de même du dernier, dont je prétends parler, qui étoit de deux enfans, qui ſe ſuivirent de près, & qui avoient un arriere-faix qui leur étoit commun. Cette Accouchée ſe porta très-bien pendant les ſix premiers jours de ſes couches. Un Médecin de ſes amis vint la voir, & cauſa avec elle environ une heure. Elle ſe trouva le ſoir en ſueur, & ſa Garde eut grand ſoin de la maintenir dans cet état, qu'elle ſoutint ſans aucune peine l'eſpace de deux heures, après quoi elle fut changée de linge, & eſſuyée fort à propos, ſe portant encore aſſez bien, à un peu d'inquiétude près, qui augmenta de maniere après cette ſueur, que l'on fut obligé de m'envoyer chercher. Je fus ſurpris de trouver cette malade non ſeulement très-inquiéte, mais avec un pouls tres-petit, fort enfoncé & inégal; elle me dit qu'elle ſe trouvoit agitée de quelques petits mouvemens & d'inquiétudes; mais qu'elle s'appercevoit fort bien que ce n'étoit rien, qu'elle étoit toutefois bien aiſe de me voir. Je fis ce que je pûs pour mettre le calme & la tranquillité dans ſon eſprit; mais je m'apperçûs que le mal augmentoit tellement & ſi promptement, que j'envoyai chercher tous les ſecours les plus préſens, &que je crûs les plus éficaces, & entr'autres, celui du Médecin qui l'avoit vûe & entretenue

l'après-midi dans une si belle apparence d'un prompt & heureux rétablissement ; ce qui ne servit pourtant qu'à augmenter sa surprise, & toute la diligence & les soins que nous pûmes apporter pour son secours, furent inutiles, d'autant que cette malade perdit la parole presqu'aussi-tôt, & la connoissance avec la vie en moins d'une heure, sans que nous pussions pénétrer M. le Médecin ni moi, quelle en pouvoit être la cause.

RÉFLEXION.

Cet accouchement ayant été des plus heureux, & les vuidanges ayant fait tout ce que l'on en pouvoit attendre, sans même que l'accouchée eut souffert que de très-légéres tranchées, son ventre mou & sans douleur, point de cours de ventre, point de vomissement, le lait passé & sans fiévre, & six jours d'écoulés, que reste-t-il à souhaiter à une femme qui se conduisoit avec autant de précaution que de sagesse, sinon d'être encore quelques jours en repos pour la revoir dans un entier rétablissement ? lorsqu'au contraire la fin de ce sixième jour fit naître une sueur, qui étoit dans ses precédentes couches le sceau de sa guérison, pour ainsi dire, qui dans ce dernier accouchement fut un signe si funeste, qu'au lieu d'une parfaite santé qui étoit la fin des précédens, la mort succéda à celle-ci, sans qu'aucuns simptômes m'en ayent pû faire connoître la cause ; ce qui me fait dire après quelques autres expériences aussi tristes que celles de ces trois accouchemens auxquels j'ai été appellé, & après lesquels des femmes, quoique très-bien accouchées, n'en sont pas moins mortes, que dans la plûpart des faits de Médecine & de Chirurgie, Hippocrate a eu raison de dire que le jugement est difficile par rapport aux événemens.



CHAPITRE II.

De plusieurs femmes d'un bon tempérament qui se sont bien portées pendant leur grossesse, & dont l'accouchement a été court & heureux, qui sont néanmoins mortes après être accouchées, sans aucune autre cause que la contagion de l'air.

DE tous les Auteurs qui ont traité des Accouchemens, je ne sçai pas qu'il y en ait aucun qui ait remarqué que dans de certaines saisons il étoit mort quantité de femmes après être heureusement accouchées, quoiqu'elles fussent d'un bon tempérament, qu'elles se fussent bien portées pendant le temps de leurs grossesses, & qu'elles eussent eu un accouchement heureux, sans autre cause que les mauvaises influences qui régnoient dans l'air. M. Peu parle dans son Traité des Accouchemens, d'un rhume, qui dans un certain temps fit mourir quantité de femmes à Paris. Il en mourut beaucoup d'une autre maladie en l'année 1678, qui fut la premiere année que je travaillai à l'Hôtel-Dieu; mais ce qui vient de se passer dans notre Province de Normandie, principalement à Roüen & à Caën dans le commencement de l'année 1713, à l'endroit des femmes qui se portant bien, après être heureusement accouchées, étoient néanmoins après trois, quatre, & même jusqu'à sept & huit jours, attaquées d'une légére fiévre, qui augmentoit en

peu de temps, à laquelle ſe joignoit le cours de ventre, la ſuppreſſion des vuidanges, avec le ventre dur, tendu & douloureux, & enfin le délire, à quoi le régime & les remedes étoient d'un ſi foible ſecours, que preſque toutes en mouroient, ſans que cette maladie attaquât d'autres femmes, s'étant fixée, pour ainſi dire, ſur celles qui étoient nouvellement accouchées.

Je fus prié dans ce temps-là d'aller accoucher une Dame à Caën; mais comme l'air s'étoit purifié, en ſorte qu'il n'en mourut que deux de toutes celles qui accoucherent pendant quinze jours que j'y reſtai, cela me fit eſpérer que cette Dame s'en tireroit heureuſement, auſſi-bien que de ſon accouchement, quoiqu'elle fût d'une groſſeur ſurprenante; mais comme la quantité d'eaux, ou pluſieurs enfans y pouvoient donner occaſion, je n'en eus pas la moindre inquiétude; comme il eſt aiſé de le remarquer dans l'Obſervation qui ſuit.

OBSERVATION LXIV.

Le 28 Mai de l'année 1713, j'accouchai une Dame de à Caën, dont le travail commença à ſe déclarer le matin par de legéres douleurs, qui perſéverent de la ſorte juſqu'à neuf heures du ſoir; après quoi elles augmentérent aſſez pour m'aſſurer de la ſituation de l'enfant, dont je trouvai la tête; mais qui avançoit ſi peu, à cauſe que les douleurs, quoique très-fortes, étoient ſi éloignées, que le travail en fut prolongé de deux grandes heures, après quoi les eaux percerent, & s'écoulerent en grande quantité. L'enfant, qui étoit très-foible, ſuivit aſſez tôt après. Je le plaçai, quand il fut venu, comme il le devoit être, juſqu'à ce que j'euſſe délivré la mere;

mais m'étant apperçû que le cordon quittoit l'arriere-faix dans sa racine, sans attendre qu'il fût entiérement séparé, je coulai ma main au dedans de la matrice, avec laquelle je détachai une portion de l'arriere-faix qui y étoit encore attachée, & le tirai tout entier en un instant : je mis un carreau sur les genoux de la Garde, & l'enfant dessus, auquel après avoir fait la ligature de l'ombilic, je donnai tous les secours qui conviennent en cette occasion, pour rappeller un enfant de la foiblesse où celui-ci étoit, en lui faisant appliquer sur le bas ventre des compresses trempées dans le vin tiéde, aussi-bien que sur la tête, & sur la poitrine; lui faisant prendre quelque peu de vin & de sucre, si bien qu'après qu'il eut été une heure dans ce dangereux état, il commença de crier peu d'abord; mais bien-tôt après avec beaucoup de violence, & persévéra de la sorte jusqu'au matin qu'il se tût, sans que pendant tout ce temps il eut voulu rien prendre, pas même le mammelon de sa Nourrice; ce qui le rendit si foible, que l'on crut une seconde fois qu'il ne se tireroit pas d'affaire. Il resta huit jours en cet état, ne prenant que quelques goutes de vin, & quelques cuillerées de bouillon, que je lui faisois donner alternativement, & de temps-en-temps, après quoi il s'avisa de prendre le mammelon, & s'est depuis fort bien porté; ce qui fait voir qu'il faut continuer ses soins en ces occasions, & n'abandonner pas un enfant quelque foible & moribond qu'il paroisse.

RÉFLEXION.

Cet accouchement rapporté tel qu'il a été executé & dans la conduite duquel l'on peut remarquer que la raison, l'expérience, & la délicatesse de l'Art se soutiennent également bien, paroîtroit devoir m'avoir

mis à couvert de la censure, il m'est cependant revenu de plusieurs endroits, que j'étois accusé d'avoir laissé couler le sang de cet enfant en si grande quantité avant que de faire la ligature du cordon de l'ombilic, qu'il en fut réduit à cette extrême foiblesse, & sur ce faux préjugé j'ai été regardé comme l'auteur de sa mort, quoiqu'il soit vivant, & qu'il se porte très-bien, ayant pris le sang qui coula après le détachement & l'extraction de l'arrière-faix, quoiqu'en petite quantité, pour être sorti du cordon, sans songer qu'un Accoucheur qui sçait son métier ne quitte point un cordon, quand il s'apperçoit qu'il a de l'inclination à se détacher de l'arrière-faix, comme faisoit celui dont il s'agit, puisque c'est un guide assuré qui le conduit où la nécessité l'appelle, pour finir comme je fis cette accouchement, & je liai le cordon à l'instant même que je l'eus placé sur les genoux de sa garde, sans qu'il en sortît une seule goute de sang après cette ligature; mais ce qui détruit encore d'avantage cette calomnie, sont les cris que cet enfant fit toute la nuit sans cesser un moment, qui n'étoit pas une marque qu'il eut été affoibli par une perte de sang, qui l'eût laissé si languissant, qu'à peine eût-il pu soupirer; ce fut l'indigne récompense que j'eus d'avoir accouché & délivré la mère si à propos, & de l'attention que je donnai à l'enfant, pour le tirer de l'extrême foiblesse où le mauvais tempérament de sa mère extrêmement chargée de sérosités, l'avoit jetté, & les avoir enfin préservés du précipice où tant d'autres dans ce tems-là ou à peu près étoient tombées; mais ce qui me console c'est que la mère & l'enfant se portent bien.

Je remarquerai à cet accouchement, ainsi que j'ai faits à plusieurs autres de la même espècé, que les enfans qui se trouvent avec une si grande quantité d'eaux, quoique plutôt gros ou médiocres que petits, sont pour l'ordinaire très-foibles, & viennent quelquefois morts; que les cordons sont gros, mais foibles & faciles à se rompre, ou à se séparer dans leur racine, les arrière-faix gros & aisés à se détacher des parties de la matrice, sans pourtant que je prétende persuader que la grosseur & le peu de consistence de ces parties viennent de ce qu'elles sont plus abreuvées de sérosités, parce qu'il y en a en plus grande quantité, qu'à celle où il ne s'en trouve qu'une juste proportion, puisque les unes & les autres ne séjournent pas moins dans ces sérosités en plus ou moindre

moindre quantité ; mais que les enfans, ainſi que le cordon & l'arrière-faix de celles qui en ont une quantité ſi exceſſive, ſont nourris & entretenus d'un ſang trop aqueux, qui loin de fournir à l'enfant un bon ſuc & une nourriture ferme & ſolide, ne peut donner à tout ſon corps qu'un conſiſtance molle, & le rend tout œdémateux, auſſi-bien que l'arrière-faix & le cordon, d'où il arrive qu'un enfant auſſi mal conſtitué, ayant le principe de vie très-mal établi, il ne peut ſoutenir ſans mourir les peines qu'il a à ſouffrir au tems de l'accouchement, ainſi qu'il arrive pour l'ordinaire.

Voilà, ſelon mon ſentiment, la cauſe la plus vraiſemblable de la foibleſſe & de la mort des enfans, dont les mères ont une quantité exceſſive d'eaux contenues dans la matrice avec l'enfant pendant la groſſeſſe.

J'aurois laiſſé cette fauſſe accuſation qui me fut faite ſans la relever, la faute que l'on m'imputa étant ſi groſſière, que non-ſeulement une Sage-Femme ; mais une Garde ne ſeroit pas capable d'y tomber ; j'aurois, dis-je abſolument gardé le ſilence ſur cette fauſſeté toute viſible, ſi je ne m'étois crus obligé de détromper ceux qui croient cet enfant mort, quoiqu'il ſoit vivant, me mettant peu en peine de faire connoître l'injuſtice de ceux qui firent courir le faux-bruit de ſa mort, leur mauvaiſe volonté étant ſi notoire, qu'il ne peut leur en reſter autre choſe dans la ſuite, que la honte & la confuſion d'une calomnie ſi mal inventée.

Cette Obſervation m'a donné lieu d'en faire ſuivre une autre qui pourra me dédommager d'une allégation ſi peu fondée.

OBSERVATION LXV.

Le premier Juin de l'année 1713, l'on vint à deux heures après minuit chez la Dame dont j'ai parlé dans la précédente Obſervation, pour me prier d'aller ſecourir la femme d'un Marchand de la même Ville, dont l'enfant préſentoit le bras. Je trouvai la malade dans ſon lit qui avoit perdu beaucoup de ſang, dont le bras de ſon enfant étoit ſorti juſqu'au-deſſus du coude. Je demandai à la Sage-Femme qui étoit auprès

d'elle, s'il y avoit long-temps que les choses étoient en cet état, elle me dit qu'il y avoit environ deux heures, & que dans un autre temps elle auroit fait cet accouchement; mais que la quantité de femmes qui lui étoient mortes de celles qu'elle avoit accouchées depuis deux mois, l'avoit tellement rebutée, qu'elle n'avoit osé entreprendre celui-ci, ni demander de Chirurgien, par le triste spectacle qu'elle venoit de voir, ayant appellé le plus habile quelques jours auparavant pour en terminer un pareil à celui dont il s'agissoit, où il avoit été plus de deux heures avant que d'avoir pû tirer l'enfant quoi qu'en quatre morceaux. Je lui dis qu'elle auroit pû me faire appeller deux heures plûtôt, & que j'aurois sans doute sauvé la vie à celui-ci, que je trouvois très-certainement mort. Je fis lever la malade, lui accommodai son lit, & la fis tenir, comme il convient. Je coulai ensuite ma main le long du bras de cet enfant, jusqu'au dedans de la matrice, où en voulant chercher les pieds, je trouvai une considérable portion de l'arriere-faix détachée, que j'évitai, en le rangeant à côté; je joignis les deux pieds, & les attirai hors du passage; puis le corps & la tête, en si peu de temps, que l'accouchement fut fini en moins qu'il n'en faut à réciter un *Pater* & un *Ave*, pour me servir des mêmes termes de la Sage-Femme, & m'exprimer comme elle fit; je couchai la malade dans son lit, elle eut aussi-bien que la Dame le bonheur de se sauver de ce péril, dont l'un étoit cette espèce de contagion, & l'autre cet accouchement difficile pour ceux qui ne sont pas au fait, mais qui auroit été encore plus facile pour moi, si la Sage-Femme m'eut appellé dès le moment que les eaux furent percées, & qu'elle vit que cet accouchement étoit au-dessus de sa portée.

RÉFLEXION.

Le sang qui étoit répandu dans le lit, la portion considérable de l'arrière-faix que je trouvai détachée, l'enfant mort, & plus de deux heures écoulées depuis que les eaux étoient percées, & que le bras de l'enfant se présentoit, étoient autant de circonstances qui prouvent bien que la Sage-Femme avoit travaillé de son mieux, & qu'elle ne m'appella que quand elle connut que la chose étoit au-dessus de son pouvoir. Elle fut agréablement surprise, quand elle vit que je lui mis l'enfant entre les mains en si peu de tems, sans peine & sans embarras, ni du côté de la malade, ni de la part des assistans placés à propos, ni de mon côté, à la différence du Chirurgien qui fut deux heures pour tirer un enfant par pièces, ignorance dont je n'en aurois cru aucun capable, si je ne l'avois vu arriver en ma présence, quelque-tems après, sans que je puisse dire si c'étoit le même, en ce qu'il eut l'enfant entier.

OBSERVATION LXVI.

Le 12 Novembre de l'année 1713, comme j'arrivois à Caën pour accoucher une Dame, je fus prié en descendant de cheval, de voir une autre Dame sa voisine, qui étoit en travail, il y avoit bien quatre heures, dont l'enfant étoit mal placé, & pour laquelle j'avois été demandé plusieurs fois avant que je fusse arrivé : je m'y fis conduire à l'instant; j'entendis en entrant dans la cour, & en montant l'escalier, des cris effroyables; & ayant été introduit dans la chambre, je trouvai (sans que je le sçusse) un Chirugien de la Ville en besogne, avec sa veste & son juste-au-corps, sans que les manches en fussent retroussées, qui étoit situé à côté de la malade, un genou en terre, & l'autre pied écarté, se servant d'une de ses mains seulement, avec laquelle il exerçoit des violences outrées, pour tirer un enfant qui étoit

ſorti juſqu'aux aiſſelles, & ſon autre main appuyée ſur le bord du lit, qui étoit à côté, & proche le petit lit ſur lequel étoit la malade. J'y reſtai environ un quart-d'heure, & juſqu'à ce qu'il eût fini, pendant lequel temps les cheveux me dreſſoient à la tête, & je frémiſſois d'horreur de voir exercer une telle cruauté. Je lui offris par trois fois mon ſecours, ſans qu'il le voulût accepter. L'enfant jetta encore quelques ſoupirs, à ce que l'on me dit, n'ayant pas eu la fermeté d'y être davantage, pour voir comment il s'y prendroit pour la délivrer. Je croyois qu'après avoir vû ſouffrir de telles violences, cette Dame ne paſſeroit pas la nuit, & encore plus quand je ſçus qu'il y avoit une heure & demie qu'il avoit commencé quand j'arrivai, & néanmoins elle vécut trois jours.

RÉFLEXION.

Les mânes de cette Dame ne crieront-elles pas vengeance contre un homme auſſi indigne du nom d'Accoucheur qu'eſt celui dont je parle ? s'eſt-il jamais vû témérité égale à celle de ce malheureux opérateur, d'entreprendre d'accoucher une femme de conſidération, ſans ſçavoir ſeulement la ſituer à propos, & ſans donner la liberté qu'il convient à ſon bras en ôtant ſa veſte, & ſans avoir perſonne pour lui aider à tenir la malade, & ne ſe ſervant que d'une main, dans un tems qu'un Accoucheur ſe ſerviroit de quatre fort utilement s'il les avoit ; enfin pour comble de ſon ignorance outrée, ſe placer à côté de la malade, au lieu d'être vis-à-vis d'elle, ſeule place d'élection & de néceſſité où il convient que le Chirurgien ſoit pour accoucher une femme qui doit alors être au moins tenue par deux femmes pour lui écarter les jambes & lui tenir la talons auprès des feſſes, & le reſte, qui ſont les premiers principes qu'un Accoucheur doit ſçavoir ? Ce qui prouve bien que cet homme n'avoit vu aucun accouchement, ni lû un ſeul Auteur, ſoit Accoucheur ou Sage-Femme, qui en ait traité, pour en uſer de la ſorte,

sans quoi je n'aurois pu me persuader qu'un homme eut eu la hardiesse d'entreprendre une chose si fort au-dessus de ses connoissances : ce qui fait bien voir combien un bon Accoucheur est à désirer, & combien il est rare d'en trouver, puisqu'une ville aussi peuplée & aussi considérable par quantité de personnes de Condition qui l'habitent, en manque absolument, & combien les Magistrat qui la gouvernent, devroient avoir d'attention à lui en procurer un bon par rapport à son utilité, puisqu'aucune femme n'est hors d'état d'avoir besoin de son ministere.

CHAPITRE III.

Ce que le Chirurgien doit sçavoir pour aider sûrement la femme, & éviter ce qui peut lui nuire dans l'Accouchement naturel.

Quoique l'accouchement naturel soit celui qui arrive le plus souvent, & qui se termine avec le plus de facilité, il ne mérite pas moins l'attention du Chirurgien, puisqu'il est constant qu'il meurt plus de femmes dans la suite d'un tel accouchement, soit par quelques précautions négligées ou autrement, qu'après les plus difficiles & les plus laborieux.

Le tems de la grossesse étant donc accompli, la femme grosse a par-conséquent atteint son terme pour accoucher, & l'enfant doit se trouver la tête en bas, s'il est vrai que cette culbute se soit faite, comme l'on prétend, par un ordre établi de la nature, aussi-bien que les douleurs dont la nonchalanche dans les actions, la difficulté de marcher, & les inquiétudes que la mere souffre à la région des lombes, sont les suites

néceſſaires; & à meſure que la tête de l'enfant s'avance, non-ſeulement ces accidens augmentent, mais il s'y en joint ſans ceſſe de nouveaux (*d*), comme ſont la néceſſité d'uriner ſou-

(*d*) Lorſque l'orifice de la matrice demeure toujours étroitement fermé, dit M. *Smellie*, p. 196, on peut établir pour certain que la femme n'eſt point en travail, quelques violentes que puiſſent être ſes douleurs : ces ſortes de circonſtances demandent cependant de l'attention, & ſi ſon mal vient d'un tiraillement forcé de la matrice par cauſe de pléthore ou par la plénitude des vaiſſeaux des parties circonvoiſines, il faut ordonner une ſaignée de ſix ou huit onces, ſoit du bras ou du pied, & la faire réitérer, ſi le cas l'exige. Quand les douleurs ſont occaſionnées par quelque dévoiement ou diarrhée, il faut tout de ſuite employer les narcotiques pour en arrêter le cours.

On diſtingue les douleurs de colique d'avec les vraies douleurs du travail, en ce que les premières ſe font ſentir principalement dans le ventre, qu'elles ne ſe paſſent point, & qu'elles ne reviennent point par intervalles diſtincts. Ces ſortes de douleurs ſont le plus ſouvent occaſionnées par un amas d'excrémens retenus trop long-tems dans le *colon*, ou par des matières propres à occaſionner une raréfaction ou une expenſion d'air dans les inteſtins qui les irrite, les tiraille & les diſtend outre meſure. Pour détruire de pareils accidens il faut ordonner à la malade des lavemens appéritifs, afin de débarraſſer les inteſtins des matières nuiſibles, dont ils ſont farcis, & lorſqu'on en a procuré l'évacuation, on peut recourir à l'uſage des narcotiques, afin de calmer les douleurs, ſoit qu'on les faſſe injecter par l'anus, ſoit qu'on les donne à prendre par la bouche, ou qu'on les applique extérieurement en forme d'épithème ou d'embrocation.

Il peut arriver quelquefois que l'orifice interne ſoit un peu dilaté, & que malgré cette circonſtance il ſoit encore difficile de bien juger ſi la femme eſt véritablement en travail. On pourra cependant s'en aſſurer par les réflexions ſuivantes : il faut examiner ſi la femme eſt arrivée au terme de ſa groſſeſſe, ſi elle a évacué par le vagin une eſpèce de *mucus* glaireux, ſi les douleurs ſont bornées dans la région du bas-ventre, ſi elles ne s'étendent point dans les lombes ni dans les aînes, ſi les douleurs ſont légéres & ſi elles continuent ſans aucune intermiſſion ni augmentation ; enfin ſi elles ont de longs intervalles & ſi elles reviennent ſous une force ſuffiſante pour abaiſſer les eaux & les membranes ou la tête de l'enfant, & les porter par ce moyen à forcer

vent, l'écoulement des glaires, très-utiles pour faciliter l'accouchement ; ces glaires viennent

l'orifice interne de la matrice. Si cet orifice est épais & dur, au lieu d'être mol, mince & relâché, on peut dire en toute sureté que le travail n'est point encore commencé. On remédiera à ces fausses allarmes suivant les indications des fausses douleurs & des coliques ; d'un autre côté si le pouls est fréquent & fort, & que la malade se plaigne de point de côté, de douleurs aigues dans le dos ou à la tête, il sera encore à propos d'en venir à la saignée.

Je fus appellé pour voir une femme grosse de son premier enfant vers le milieu du neuvième mois de sa grossesse, dit le même Auteur, *tom. 2, pag. 270*, elle se plaignoit pour lors de douleurs à la tête & au dos, d'où je compris qu'elle étoit constipée, & qu'elle pouvoit avoir un tenême qu'elle prenoit pour les douleurs du travail. Je lui trouvai le poulx agité, l'orifice interne de la matrice assez mal ; mais n'étant point encore ouvert, cette circonstance me fit juger que le travail n'étoit point encore commencé. En conséquence je lui fis tirer environ huit onces de sang & donner un lavement. Par ce moyen les douleurs se calmérent. Quinze jours après on m'appella une seconde fois : pour lors le travail étoit commencé, l'orifice interne étoit extrêmement mince & dilaté de la grandeur d'un petit écu ; les membranes & les eaux étoient poussées à chaque douleur, mais la tête de l'enfant restoit toujours engagée au-dessus des os pubis ; depuis trois ou quatre jours la malade avoit de legeres douleurs avec de long intervalles ; mais pour lors elles étoient devenues plus fréquentes, elles revenoient de deux heures en deux heures, & quand on m'appella, elles étoient devenues plus fortes, & encore plus fréquentes. Comme la malade étoit encore constipée, j'ordonnai un lavement émollient qui procura la décharge des matières endurcies, après quoi le travail avança, lentement à la vérité, mais d'une manière assez avantageuse, d'autant que les membranes dilaterent peu à peu l'orifice de la matrice. Je ne jugeai point à propos de contraindre cette femme à garder aucune position particulière ; au contraire, je lui laissai la liberté de se promener & d'essuyer ses douleurs ou assise ou couchée dans son lit. Lorsque les membranes eurent ouvert l'orifice interne, qu'elles furent descendues en forme de boule jusqu'à la partie inferieure du vagin, elles cédérent aux efforts d'une douleur & se percérent, la femme étant alors appuyée sur le dos d'une chaise. L'ouverture des membranes procura l'issue d'une grande quantité d'eaux, à la faveur desquelles la tête de

quelquefois mêlées de petits filamens sanguins & un peu rouges, que plusieurs regardent comme

l'enfant se précipita jusqu'au fond du bassin. Cette femme étoit d'un tempérament fort & avoit les parties extérieures encore dans leur état naturel, de sorte que je ne jugeai point à propos qu'elle se mît au lit avant que la tête fût descendue plus bas, & qu'elle eût insensiblement disposé l'orifice externe à s'ouvrir. Enfin lorsque les parties extérieures furent assez étendues & que tout parut disposé à un prompt accouchement, on fit mettre la malade sur un lit fait exprès où elle se coucha sur le côté gauche, à chaque douleur la tête avançoit de plus en plus, & d'autant mieux encore que le reste des eaux qui descendoient à mesure, lubrifioit les parties & les disposoit à prêter d'avantage. Je sentis pour lors très-distinctement l'oreille de l'enfant du côté du pubis, le derrière de la tête contre la partie inférieure de l'*Ischium*, du côté gauche, où je reconnus la suture lambdoïde qui traversoit l'extrêmité de la sagittale & la fontanelle du côté opposé, mais plus haut dans le bassin; ce que je reconnus également par la rencontre de la suture sagittale avec la coronale. A mesure que la tête baissa, l'occiput se tourna intérieurement vers le dessous des os pubis. Les parties basses de la femme s'allongérent postérieurement en forme de grosse tumeur, l'orifice externe se dilata de plus en plus, le périnée s'allongea de trois travers de doigt & le fondement de deux. Le sommet de la tête remonta par dégré vers la partie supérieure des lévres, le front étant pour lors en arrière contre la partie inférieure de l'*os sacrum* & du *coccix*. La tête étant descendue encore d'avantatage, je sentis le derrière du col au-dessous de l'os pubis; pour lors voyant le périnée allongé de quatre ou cinq travers de doigts, fort tendu & fort mince, j'appliquai ma main dessus pendant toutes les douleurs suivantes, afin d'empêcher qu'il ne se déchirât, & délivrer la tête doucement en lui faisant faire un demi tour en haut, par dessous les os pubis. La même douleur qui fit sortir la tête, fit tout de suite sortir les épaules que je dégageai avec la plus grande facilité, en plaçant pour cet effet mes doigts sous les aisselles. Lorsque l'enfant fut au monde, je le tins sous les couvertures jusqu'à ce qu'il commençât à respirer & à crier; alors je liai & coupai le cordon; je lui mis un petit bonnet chaud sur la tête & l'enveloppai dans un lange, puis je le confiai aux soins des assistans. Le *placenta* se trouva ensuite expulsé par dégrés jusques dans le vagin, d'où je le dégageai en le tirant doucement par son bord inférieur & par le cordon. L'enfant étoit un très-gros garçon,

un présage qui annonce la venue d'un garçon ; cela n'a cependant pour cause que la tête de l'en-

fort & vigoureux ; & la mère se rétablit très-bien.

J'ai entré dans un détail particulier du progrès de cet accouchement, ajoûte l'Auteur, afin de mieux faire entendre aux jeunes Praticiens la méthode ordinaire qu'ils ont à suivre dans les accouchemens naturels, d'autant plus qu'il s'est rencontré dans cette Observation toutes les circonstances où se trouvent pour l'ordinaire les femmes en bonne santé, lorsqu'elles viennent à accoucher de leur premier enfant. Les légéres douleurs qui se font sentir de tems à autres pendant les derniers jours qui précédent le travail, sont d'un grand secours pour dilater doucement & insensiblement l'orifice de la matrice. De sorte que, quand les douleurs deviennent plus aiguës, le travail avance bien plus vite. L'orifice interne varie dans différentes femmes eu égard à son épaisseur & à sa tension ; il lui faut par conséquent plus ou moins de tems; à se dilater en raison de ces différences. Sur cinquante femmes on en rencontre quarante-neuf dont les membranes se rompent d'elles-mêmes, lorsque l'orifice interne est assez dilaté pour les laisser avancer jusqu'au milieu ou vers la partie inférieure du vagin. Quand les membranes sont rompues, il arrive souvent que les douleurs tombent pendant plus ou moins de tems, après quoi elles redeviennent plus fortes ; pour lors elles chassent davantage la tête de l'enfant, & le front se tourne insensiblement de l'*ischium* vers la cavité de l'*os sacrum*. Il arrive ensuite que le vertex ouvre l'orifice externe, ce qui s'opére en toute sûreté par la succession des douleurs. En effet il est rare que l'on ait véritablement besoin de lubrifier les parties ou de recourir à tout autre moyen pour les dilater. Losqu'il est question d'un accouchement naturel, l'Accoucheur n'a presque rien autre chose à faire qu'à encourager la malade & à prévenir les déchirures de la fourchette, lorsque la tête vient à traverser l'orifice externe. Avec la patience, la nature toute seule acheve l'ouvrage. C'est donc bien mal-à-propos qu'on fatigue une femme en la mettant en travail trop tôt ; au contraire on doit attendre patiemment que les douleurs contribuent d'elles-mêmes à sa délivrance, & pour lors il arrive le plus souvent, qu'il n'est besoin que de recevoir l'enfant.

Quand la matrice céde à l'impulsion du fœtus, il survient des dégoûts, des nausées, des vomissemns, des lassitudes universelles, des foiblesses, & cela à cause de la compression des nerfs qui se distribuent dans la substance de la matrice ; l'impression douloureuse qui se fait sur eux, se communi-

fant, qui venant à s'avancer pour se placer au passage, dilate & écarte les parties, au moyen de quoi quelques petites veines se trouvent ouvertes & laissent échapper quelques gouttes de sang, qui fournissent également cette derniere teinture, quand c'est une fille ou un garçon; j'ai même vu ce sang sortir dans une quantité assez considérable pour faire craindre le danger qu'une perte de sang peut causer.

Ces inquiétudes aux lombes venant à se changer en douleurs, qui répondent dans tout le bas ventre, & qui se terminent aux parties basses, augmentent d'autant plus que la tête l'enfant s'avance, & les autres accidens à proportion. Il s'y joint de plus l'envie d'aller à la selle & d'uriner sans le pouvoir faire, à cause de la compression que la tête de l'enfant cause tant à l'anus qu'au col de la vessie.

Les vomissemens y surviennent aussi par la sympathie qui est entre l'estomac & la matrice,

que aux parties avec lesquelles elles ont rapport par le moyen de la *huitième paire* & de *l'intercostal*. Plus la résistance de la matrice sera grande, plus l'action sur les nefs sera forte, & plus l'estomac souffrira de secousses qui produiront des vomissemens, des douleurs de reins & un abbattement universel : si la matrice oppose moins de résistance, il ne surviendra que des nausées, des maux de cœur & des foiblesses.

L'endroit de la matrice le plus fort, est celui d'où naissent les fibres longitudinales, c'est-à-dire, le centre qui est son fond; ces fibres longitudinales sont entrelassées de vaisseaux de toute espèce avec les forces circulaires; ces dernières résistent davantage vers le fond, parce que dans cet endroit elles sont plus courtes. Les fibres qui composent la tissure des parties latérales de la matrice comme plus étendues devroient être plus foibles; mais elles sont soutenues, quand elles se contractent, par les muscles de l'épigastre & par les fibres du fond de la matrice, ce qui fait qu'elles l'emportent sur celles qui viennent se replier pour former le col & l'orifice qui n'ont aucun soutien.

celle-ci ne pouvant ſouffrir ſans que l'autre ne s'en reſſente. Or cette ſympathie ne ſe communique pas ſeulement à l'eſtomac, mais à toutes les parties membraneuſes du corps, ce qui ne ſe manifeſte que trop par les friſſons qui annoncent les douleurs prochaines, dont la matrice eſt le ſiége principal.

Les impatiences, les cris redoublés, la difficulté de garder une même ſituation, un regard inquiet, & la volonté inégale, ſont autant de ſignes que l'accouchement s'avance.

Les choſes étant en cet état, le Chirurgien doit toucher (*e*) la femme avec ſon doigt trempé

(*e*) Le *toucher* eſt le moyen le plus ſûr pour juger de la vérité ou de la fauſſeté des douleurs; c'eſt-pourquoi il n'en faut rien négliger pour ne pas ſe tromper dans cette opération. Il faut qu'un Accoucheur & une Sage-Femme ſache parfaitement toucher les femmes groſſes, dit Deventer; *toucher* n'eſt rien autre choſe que d'introduire dans le vagin de la femme les deux premiers doigts de l'une ou de l'autre main, après les avoir frotés de graiſſe, de beure ou d'huile, de ſorte qu'en touchant l'orifice de la matrice, on puiſſe connoître ſa figure, pour découvrir par ce moyen ce qu'on ne pourroit connoître certainement par un autre.

Je ne me ſers jamais, ajoute Deventer, des termes d'*orifice intérieur* & *extérieur*. Je ne connois dans la matrice qu'un ſeul orifice, & par le terme de *matrice*, je n'entends que ce corps *pyriforme* où la ſemence eſt reçue, & dans lequel le fœtus ſe conſerve juſqu'à l'accouchement. Ce que les Auteurs appellent *orifice externe* de la matrice, & qui n'eſt, ſelon eux-mêmes, que l'orifice du *vagin*, je l'appelle *orifice du vagin*. Ainſi il n'y aura point d'équivoque.

Par le *toucher* on ſe propoſe de s'aſſurer ſi une femme eſt groſſe, de ſçavoir où elle en eſt de ſa groſſeſſe, d'examiner ſi elle n'eſt point en danger de perdre ſon fruit, ou d'eſſuyer une fauſſe-couche, ſi le tems de l'accouchement eſt proche ou éloigné, ſi l'enfant eſt bien ou mal ſitué, ce qu'il faut faire pour le ſoulagement de la mère & de l'enfant, s'il faudra avancer l'accouchement.

En ſuivant l'ordre naturel le tems de l'accouchement ne vient jamais que quand la grandeur & la force du fœtus ſont ſuffiſantes; ce qui arrive ordinairement au neuvième mois, quelquefois au ſeptième, & quelquefois dans l'eſpace intermédiaire, ſui-

dans l'huile ; s'il trouve pendant la douleur les membranes trop tendues par les eaux qu'elles

vant les forces de l'enfant. Cependant ce n'eſt pour l'ordinaire qu'au neuvième mois qu'il en a ſuffiſamment.

Nous avons déja fait remarquer que l'orifice interne de la matrice change de figure, à meſure que la femme approche du terme. Mais on ne s'apperçoit pas d'un changement bien conſidérable, ſi ce n'eſt dans les derniers tems de la groſſeſſe, qu'il devient quelquefois plus large & plus mol. Pendant les quatre premiers mois, dit *M. Smellie, tom. 1, p. 188.* On peut ſentir le col de la matrice ſuſpendu dans le vagin, en inſinuant ſon doigt à côté de l'orifice externe ; mais on ne peut s'appercevoir de la dilatation de la matrice, ni ſentir la partie ſuperieure de ſon col qu'au cinquième mois & quelquefois au ſixième mois, encore faut-il alors abaiſſer la matrice par une forte compreſſion ſur le bas-ventre.

On peut quelquefois ſentir la dilatation du fond de la matrice, en introduiſant le doigt dans le *rectum* ; plutôt qu'on ne pourroit l'appercevoir en l'introduiſant dans le vagin. Mais lorſqu'on introduit le doigt dans le *rectum*, il gliſſe tout du long de la partie poſtérieure de la matrice, preſque juſqu'à la partie ſupérieure de ſon fond, qu'on ſait applati poſtérieurement & faiſant ſaillie ſur les côtés, lorſque la femme n'eſt point groſſe ; mais lorſqu'il y a un enfant, il s'y fait ſentir comme une eſpèce de groſſe tumeur arrondie.

Vers le cinquième ou le ſixième mois la partie ſupérieure de la matrice eſt ſi diſtendue, qu'elle s'éléve de trois ou quatre pouces au-deſſus de l'os pubis ou juſqu'à l'eſpace mitoyen entre les os pubis & le nombril, de manière qu'on l'apperçoit fort ſouvent, particulièrement dans les femmes maigres, en appuyant avec la main ſur le bas-ventre ; & ſi l'on introduit en même tems le doigt index de l'autre main dans le vagin, le col ſemblera raccourci, particulièrement par ſa partie antérieure & ſur ces côtés & l'on en connoîtra ſenſiblement le poids. Mais ſi c'eſt après avoir bien mangé, on pourra être trompé par la compreſſion de l'eſtomac, parce que le poids & la compreſſion font le même effet. Au reſte ces ſignes ſont beaucoup plus ſenſibles vers les derniers mois de la groſſeſſe.

Depuis le cinquième mois juſqu'au neuvième le col de la matrice ſe racourcit de plus en plus, la dilatation de la matrice ſe manifeſte auſſi dans les mêmes proportions. Au ſeptième mois, ſon fond s'éléve juſqu'au nombril ; au huitième il gagne juſqu'à l'eſpace qui eſt entre le nombril & la foſſette du cœur. Enfin dans le neuvième, il

renferment, il faut qu'il attende que la douleur ait cessé, parce qu'alors le reflux de ces eaux

monte jusqu'à la fossette du cœur, excepté dans celles qui ont le ventre saillant ; mais tous ces dégrés peuvent varier dans différentes femmes.

Il suit de ce que nous venons de dire que plus ces dispositions de la matrice sont sensibles, & plus le tems de l'accouchement est proche. Dans quelques femmes après les deux ou trois premiers mois, l'orifice de la matrice commence à s'ouvrir, dit *Deventer*, jusques-là même que l'ouverture est de la grandeur d'un écu d'or, ou même plus ; d'où il arrive que l'on sent distinctement le mouvement de l'enfant. Il arrive même à quelques femmes d'avoir l'orifice si ouvert, que les secondes ou les troisièmes douleurs suffisent pour l'accouchement : dans ces cas une Sage-Femme expérimentée peut aisément deviner par l'attouchement si le tems de l'accouchement est proche, ou combien il y a encore à attendre ; mais cette connoissance exacte ne s'acquiert que par un long exercice.

Comme les femmes n'accouchent pas toutes aussi heureusement, on ne trouve pas dans l'orifice de la matrice de toutes les femmes les mêmes dispositions, cela arrive ordinairement dans celles dont le fœtus est mal placé, surtout aux femmes robustes ou qui accouchent pour la première fois dans un âge avancé : elles ont l'orifice de l'utérus fermé jusqu'à la fin, & ce n'est qu'à force de douleur qu'il s'ouvre ; c'est pour quoi il ne faut pas s'étonner si elles accouchent avec tant de peine & de douleurs.

Il est cependant certain que dans ces femmes l'orifice de l'utérus, quoiqu'il reste long-tems fermé, n'est pas à la fin de la grossesse aussi pointu & aussi épais qu'au commencement.

Il arrive quelquefois, même à des femmes qui accouchent heureusement, que l'orifice de la matrice est épais au toucher, mais c'est par accident, lorsqu'une chute d'humeurs sur cette partie rend son tissu mollasse ou spongieux.

L'orifice de l'utérus dans une femme âgée, robuste, accoutumée au travail & qui n'a jamais été grosse, a des dispositions différentes que n'a l'orifice d'une femme jeune & délicate.

Une Sage-Femme ne peut avoir trop de lumière sur la disposition de l'orifice de la matrice. *M. Mauriceau, l. 1. chap. 7, pag. 96*, rapporte qu'une femme grosse de six mois ou environ, ayant ressenti de grandes douleurs à peu près semblables à celles de l'accouchement, se donna de grands mouvemens par le conseil de sa Sage-Femme. Elle prit des lavemens âcres, qui heureusement ne produisirent pas l'effet qu'on en espéroit ; lasse de souffrir inutilement

donne la liberté de s'assurer de la partie que l'enfant présente; si c'est la tête, il faut qu'il

depuis deux jours, elle appella M. Mauriceau, qui l'ayant touchée, trouva l'orifice de la matrice dilaté à y mettre le bout du petit doigt; mais ne voyant d'autres accidens que ses douleurs, il la fit mettre au lit qu'elle garda huit jours, les douleurs se dissipérent & la matrice se referma pour ne s'ouvrir qu'au terme.

Mais y a-t-il un tems propre pour toucher une femme grosse, est-ce avant, pendant ou après les douleurs? Il est nécessaire de le faire avant l'accès des douleurs, dit *Deventer*, p. 88, parce que la membrane qui contient les eaux, est alors plus lâche, & qu'ainsi on peu plus aisément reconnoître la situation de l'enfant. Mais il ne faut pas retirer la main aussi-tôt; il faut au contraire attendre l'accès, pour sentir distinctement si l'enfant continue à se présenter à l'orifice pour voir la forme que prennent les eaux, si elles se resserrent en long, ou si elles s'applanissent & s'étendent en large. Pour examiner la force des douleurs, & enfin faire toutes les remarques nécessaires, ou du moins pour s'instruire de tout ce qu'on peut connoître par le *toucher*. Il faut encore toucher la femme après les douleurs, pour voir si elles ont mal avancé l'accouchement, d'où je conclus qu'il faut toucher les femmes avant, pendant & après les douleurs. Mais on doit prendre garde de rompre la membrane en la touchant durement; sur-tout si les douleurs expulsives l'ont considérablement étendue.

Il y a néanmoins des mesures à garder pour cette opération: lorsqu'une femme n'a que des douleurs médiocres & qui ne durent que depuis peu de tems, les parties sont encore seches & l'orifice est encore trop en dessous & trop tourné vers le *rectum*. On ne peut donc pas alors toucher la femme sans lui causer beaucoup de douleurs, & l'on ne procure aucun avantage pour la femme, puisqu'on n'en peut tirer aucune lumière. Le contraire arrive lorsque le tems & les douleurs ont entamé le travail. Tout est mieux préparé, les parties sont humectées & relâchées, l'orifice est abaissé & plus en devant, il se présente au doigt & on le touche sans effort. En un mot tant que les douleurs ne sont pas vives & de quelque durée, il n'y a que l'écoulement du sang, ou l'écoulement des eaux causé par la rupture des membranes, qui mettent le Chirurgien dans la nécessité de toucher promptement la malade, afin de reconnoître l'état de la matrice, & si le premier flot n'auroit pas entrainé à l'orifice le cordon ou quelque partie de l'enfant. Il y a encore une autre précaution à prendre, qui regarde la situation de la femme qu'on doit toucher. Les

examine ſi elle eſt ſituée comme elle le doit être, c'eſt-à-dire la face en bas ou vers le dos de ſa

uns la touchent debout, appuyée ſur quelque choſe; d'autres la font aſſeoir ſur le bord d'un lit ou d'une chaiſe longue, d'autres aiment mieux la ſituation horizontale, c'eſt-à-dire couchée ſur un lit, mettant un oreiller ſous la tête & la couvrant depuis la poitrine juſqu'au bout des pieds. Alors le Chirurgien étant aſſis ſur une chaiſe & ayant fait approcher les talons des feſſes & écarter les genoux, paſſe ſa main pardeſſous les cuiſſes, ſépare les grandes lèvres, & introduit le doigt indicateur enduit de pommade ou d'huile dans le vagin, le plongeant un peu du côté du *rectum*, parce que l'orifice de la matrice eſt ordinairement tourné de ce côté-là ſur la fin de la groſſeſſe, & lorſque le travail n'eſt pas avancé. Cette ſituation paroît d'autant plus favorable, qu'on peut la garder longtems: car à la première douleur le Chirurgien n'eſt point éclairé ſur ce qu'il veut connoître, il faut qu'il en attende une ſeconde, une troiſième & quelquefois plus.

Si l'on ne ſent point l'orifice ni hors le tems de la douleur ni pendant la douleur, c'eſt une marque que la femme n'eſt point en travail. Quelquefois on ſent les parois de la matrice s'éloigner de l'enfant, ou les eaux ſe loger entre les parois de la matrice & le corps du fœtus, alors on peut préſumer que les douleurs ſont vraies & que leur continuation procurera bientôt l'ouverture de l'orifice qui avec les douleurs eſt la vraie marque du travail.

Si en touchant la femme, l'orifice ſe préſente d'abord à l'extrêmité du doigt, ſi les parties que le doigt, traverſe ou qu'il touche, ſont ſouples & humectées; ſi les corps enfermés dans la cavité de la matrice commencent à s'inſinuer dans ſon orifice pendant la douleur, ſi ce même orifice prête & céde facilement à leur impulſion, on peut aſſurer que non-ſeulement la femme eſt en travail, mais même qu'elle ſera bientôt accouchée, ſur-tout quand les douleurs ſont vives & rapprochées les unes des autres, & quand les eaux enfermées dans les membranes les étendent conſidérablement & les font ſortir de l'orifice. C'eſt par une ſuite de douleurs excitées par les contractions répétées de la matrice que s'opére l'accouchement naturel, dit M. Puzos, *pag. 107*, cette action de la matrice qui ſe contracte, preſſe les corps contenus dans ſa cavité, & les détermine à ſe porter vers ſon orifite qui a moins de réſiſtance. Les corps par les efforts qu'ils font, forcent l'orifice de s'ouvrir & de ſe dilater inſenſiblement, juſqu'à ce qu'ils puiſſent s'y inſinuer & ſe faire jour au dehors. Tout le tems qui s'écoule depuis les premières douleurs, juſ-

mere, qui eſt la ſituation qu'elle doit avoir pour terminer heureuſement ce que de ſi beaux commencemens font eſpérer.

Etant donc convaincu autant qu'on le peut être que la tête ſe préſente la premiere, & que la face eſt placée en deſſous, il doit ordonner que l'on faſſe un petit lit auprès du feu en hyver, ou ailleurs en été, ſuivant le beſoin, ou ſelon la diſpoſition du lieu où l'on ſe trouve; mais ſonger qu'en tout tems la femme en travail étant ſujette à des friſſons, on doit lui chauffer des linges; ce qui fait la néceſſité d'avoir du feu à portée de les chauffer commodément, en quelque ſaiſon que ce ſoit, & quelque chaleur qu'il faſſe : ce petit lit doit être fait en ſorte que la malade étant couchée, ait la tête un peu élevée, depuis les épaules juſqu'au ſiége, qu'il ſoit égal, mais qu'il y ait un *dégagement ſous le ſiége, c'eſt-à-dire une foſſe ou chûte* depuis ce lieu-là juſqu'au bas du lit, afin que rien ne faſſe d'obſtacle à la ſortie de l'enfant; un linge en double ſous le ſiége pour recevoir l'enfant, & tout autre choſe qui peut venir, comme glaires, urine, eaux ou matiere fécale. Une petite nappe doublée en quatre ſous les reins, les genoux élevés & éloignés, avec deux perſonnes pour tenir les deux bouts de la nappe, afin d'élever la malade dans le beſoin, avec chacune une main, & de l'autre tenir les genoux écartés, & les talons le plus près des feſſes qu'il eſt poſſible, appuyés contre les pieds du petit lit, ou contre quelqu'autre

qu'à ce que la mère ſoit entièrement délivrée, eſt celui du travail. Il eſt plus ou moins long ſuivant la nature & la force des douleurs, ſelon qu'elles ſont plus ou moins rapprochées les unes des autres, & ſelon que l'orifice de la matrice & les autres parties qui doivent ſe dilater pour laiſſer ſortir l'enfant, font plus ou moins de réſiſtance.

corps

corps ſolide, mis exprès; faire en ſorte que la malade en cette ſituation tienne avec ſes mains quelque choſe qui lui réſiſte, & que quelqu'un ſoit au chevet du petit lit pour appuyer ſes mains ſur ſes deux épaules en cas de beſoin, afin qu'elle ne puiſſe pas ſe remonter trop haut dans la violence & le redoublement des douleurs, & au tems de la ſortie de l'enfant, ce qui pourroit faire de la peine au Chirurgien.

Il faut auſſi avoir ſoin de mettre une nappe ſur les genoux de la malade pour la couvrir juſqu'aux pieds, tant pour ne la pas expoſer à l'air, que pour garder les regles de la bienſéance.

Il eſt encore à propos d'engager la malade à s'aider dans ſes douleurs, en pouſſant comme ſi elle avoit des envies d'aller à la ſelle; & en cas que l'effet s'enſuive, comme il arrive ſouvent, changer au plûtôt le linge pour éviter la peine que pareille ſaleté lui peut faire. Si le travail dure aſſez long-tems pour que la malade ſoit fatiguée de cette ſituation contrainte, mais abſolument néceſſaire en cette occaſion, pour faciliter la ſortie de l'enfant, elle peut en toute liberté allonger ſes jambes entre les douleurs, afin de ſe délaſſer, reprenant ſa premiere ſituation à leur retour.

Il faut de plus avoir ſoin de ne laiſſer parler perſonne bas ni à l'oreille, car rien n'inquiéte tant la malade, qui croit toujours que c'eſt d'elle que l'on parle, & que c'eſt ſon arrêt de mort que l'on prononce.

Il faut que le Chirurgien ſe précautionne d'eau nette, d'un fil ciré & de ciſeaux, avec de la liqueur ſpiritueuſe, s'il eſt poſſible, de quelque nature qu'elle ſoit, afin d'en donner de petites cuillerées à la malade, pour rappeller ſes forces abattues, ſans oublier le bouillon, la rotie au

vin, ou enfin ce que l'on pourra avoir, ſelon la commodité & l'état de la perſonne.

La malade étant en cette ſituation, le Chirurgien ſe placera commodément auprès d'elle pour être tout prêt, après que les membranes ſeront ouvertes & les eaux écoulées, à aider la femme dans la ſortie de l'enfant, prenant la douleur à propos, afin qu'il ne ſoit que peu ou point arrêté au paſſage; examiner s'il n'a pas un ou pluſieurs tours du cordon qui environnent le col, ou quelqu'autre partie du corps, afin de l'en débaraſſer. Quand l'enfant eſt ſorti, il faut le mettre entre les jambes de ſa mere, juſqu'à ce qu'elle ſoit délivrée, puis la laiſſer un peu repoſer; après lui avoir fait prendre un bouillon, lier le cordon de l'ombilic à l'enfant à un travers de doigt du ventre, & le couper à une pareille diſtance au-de-là de la ligature, puis le faire emmailloter: après quoi l'on mettra une ſerviette molette & bien chaude, pliée en pluſieurs doubles, ſur le ſein de l'accouchée, la chemiſe courte & ouverte par devant, la chemiſette par deſſus, le tout bien chaud; des alaiſes ou une nape en double autour d'elle, qui l'enveloppera depuis la ceinture juſqu'aux pieds, un linge en cinq ou ſix doubles pour la boucher, avec une coëffure commode, puis la mettre dans ſon lit, le tout bien chaudement, tirer les rideaux, & laiſſer la malade en repos. C'eſt ainſi que l'on doit aider la femme dans l'accouchement naturel, & l'on doit être perſuadé que l'obſervation de toutes ces circonſtances eſt ſi néceſſaire que la moindre étant négligée, expoſe les femmes en travail aux peines & aux inquiétudes qui ont donné lieu aux Obſervations qui ſuivent.

OBSERVATION LXVII.

Une femme de cette Ville étant en travail, m'envoya prier le troisième de Juillet de l'année 1687, de venir la voir. Je la trouvai effectivement dans cet état, & que tout alloit autant bien qu'on le pouvoit souhaiter : l'enfant étoit bien placé, s'avançoit à chaque douleur, faisoit par conséquent dilater l'orifice intérieur de la matrice, & donnoit occasion à l'ouverture de quelque petit vaisseau, ce qui donnoit aux glaires qui sortoient une légere teinture de sang, & cette teinture augmentoit à mesure que la tête avançoit par l'ouverture plus considérable du vaisseau d'où ce sang sortoit, de maniere qu'il venoit comme une petite saignée, laquelle diminuoit au moment que la tête rétrogradoit, ce qui me faisoit espérer que l'accouchement qui alloit finir, selon toutes ces marques, termineroit ce léger accident; mais deux femmes qui en parurent étonnées, se parlant à l'oreille, jetterent un tel trouble dans l'esprit de cette pauvre malade, qu'elle fut prise dans le moment d'un frisson, & que les douleurs cesserent depuis onze heures du matin jusqu'à près de six heures du soir. Je m'étois épuisé dans ce long intervalle à lui dire tout ce que je pus pour lui persuader que son accident n'étoit qu'une bagatelle, puisqu'elle voyoit bien qu'il cessoit avec les douleurs, & qu'il lui étoit commun avec quantité de femmes. Les douleurs revinrent enfin, & le sang recommença à couler de plus en plus, à mesure qu'elles augmentoient, sans qu'elle se voulût aider en aucune façon, ni seconder ses douleurs par aucun effort, dans la crainte qu'elle avoit d'augmenter le cours de ce

ſang ; mais l'enfant étant vigoureux, y joignit lui-même ſes efforts, & ainſi finit cet accouchement, où j'oſe dire que la confiance que la malade avoit en moi, lui fut d'un grand ſecours, l'ayant tirée en quelque façon de l'inquiétude où l'avoit jettée le diſcours que ces deux femmes s'étoient tenu à l'oreille, parce qu'elle croyoit leur avoir entendu dire qu'elle alloit mourir de cette perte de ſang.

RÉFLEXION.

Il eſt facile de juger que la tête de l'enfant dilatoit extraordinairement l'orifice intérieur de la matrice, & donnoit occaſion à l'ouverture d'un ou de pluſieurs petits vaiſſeaux qui fourniſſoient ce ſang, puiſqu'il augmentoit à proportion que la tête de l'enfant avançoit, & qu'il ceſſoit auſſi-tôt qu'elle rétrogradoit ; ce qui arrivoit à la fin de chaque douleur, la matrice étant alors moins dilatée, l'ouverture des vaiſſeaux ſe trouvoit bouchée, & par-conſéquent le cours du ſang arrêté, durant l'affaiſſement de cette partie.

Si ce ſang fut venu du fond de la matrice, il ſe ſeroit au contraire arrêté à meſure que la tête ſe ſeroit avancée, en lui fermant le paſſage, & auroit coulé avec plus d'impétuoſité, lorſqu'elle ſe ſeroit retirée, par la liberté qu'il auroit eu à ſortir ; d'où il eſt aiſé de conclure que l'accouchement étoit la guériſon de cet accident, qui ne fut de conſéquence, que par rapport à la peur que l'indiſcrétion de ces deux femmes cauſa à la malade.

L'on voit par cet exemple, auquel j'en pourrois joindre pluſieurs autres, de quel importance il eſt de ne laiſſer jamais parler perſonne bas ni à l'oreille auprès d'une femme qui eſt en travail, quoique ce ne ſoit ſouvent que des bagatelles & des choſes indifférentes qui font l'entretien de ces perſonnes. Une femme en cet état ingénieuſe à ſe tourmenter, juge toujours mal de ce que l'on dit par rapport à elle, & croit que c'eſt ſa condamnation que l'on prononce ; ainſi il eſt bon que le Chirurgien ſoit toujours prêt à propoſer quelque choſe d'agréable à une femme en travail, & que l'on parle à haute voix afin de la tranquilliſer ;

mais quelque précaution qu'il prenne, il n'eſt pas toujours en ſon pouvoir de tenir des langues babillardes, ni même d'empêcher toutes les inquiétudes qu'une femme en cet état peut avoir, faute de les lui déclarer, comme il m'eſt arrivé dans l'occaſion ſuivante.

OBSERVATION LXVIII.

Le 28 Juillet de l'année 1697, Madame la Marquiſe de . . . auprès de qui j'étois, à près de trente lieues de cette Ville, fut attaquée le matin à ſon réveil de douleurs les plus violentes: m'étant rendu dans ſa chambre, & ayant trouvé ſon enfant bien placé, les eaux formées, & les membranes prêtes à s'ouvrir à la premiere douleur, je crus qu'elle ne ſeroit pas long-tems ſans accoucher, non-ſeulement par ces marques preſque aſſurées, mais auſſi par ſes plaintes redoublées, par ſes mouvemens violens, & par ſes impatiences & ſes agitatons preſque continuelles, ce que l'expérience fait mieux connoître qu'on ne le peut décrire: mais cet état changea preſque auſſi-tôt que je l'eus miſe ſur le petit lit, par la crainte qu'elle eut que mes yeux ne ſe joiguiſſent à mes mains en l'accouchant; erreur dont elle ne pût être tirée, faute de s'en éclaircir, juſqu'à ce que ſa Demoiſelle, en qui elle avoit beaucoup de confiance, fût auprès d'elle, à qui elle déclara le ſujet de ſon inquiétude; mais l'ayant aſſurée que quand elle eût été ſans mules, il auroit été impoſſible de voir ſes pieds: revenue de ſon erreur, les douleurs revinrent, & ſe firent bien-tôt ſentir autant & plus violentes qu'auparavant, & la Dame accoucha en aſſez peu de tems, ſans que les plus vives douleurs l'empêchaſſent de demander à ſa Demoiſelle ſi elle étoit bien couverte.

RÉFLEXION.

Cet accouchement auroit pu devenir fâcheux par sa longueur, si la Dame n'avoit pas eu auprès d'elle une personne de confiance pour lui déclarer sa peine, qui néanmoins étoit sans fondement ; puisque j'avois pris les précautions qu'elle souhaitoit, & auxquelles je ne manque jamais, pour les raisons que j'ai déclarées, regardant cette précaution comme une régle indispensable.

Mais ce n'est point assez que de ne point parler bas ni à l'oreille, & d'avoir soin qu'aucune partie d'une femme en travail, ne soit exposée à la vue, il la faut délivrer des personnes qui peuvent lui être désagréables, leur présence n'étant pas un moindre obstacle à l'accouchement que la négligence des précautions précédentes ; en voici la preuve.

OBSERVATION LXIX.

Etant allé le 2 Octobre de l'année 1698, à douze lieues de cette Ville pour accoucher une Dame ; le travail commença assez bien pour espérer qu'il finiroit bien-tôt ; mais une Dame de ses voisines, & apparemment sa bonne amie, étant venue pour lui faire visite, & la trouvant malade, entra sans autre façon dans sa chambre, pour l'aider de ses services ; mais en cette occasion les services de cette bonne amie furent mal reçus de la Dame malade, sans qu'elle osât s'en expliquer, ni à moi ni aux autres assistans, ce qui fit que les douleurs cesserent depuis le soir jusqu'après minuit, sans en ressentir aucune, ce qui me fit conseiller à cette bonne amie de s'aller coucher, aux conditions que j'aurois soin de la faire éveiller, si le bonheur vouloit que les choses vinssent à changer ; ce qui arriva un moment après que la Dame fut couchée. Mais la malade, loin de permettre qu'on allât l'éveiller,

parut fort mécontente qu'elle fût venue ſans être demandée : je l'accouchai en peu de tems au retour de ſes douleurs, d'un gros garçon, & la délivrai enſuite, & tout alla le mieux du monde, tant pour la mere que pour l'enfant.

RÉFLEXION.

Cet accouchement auroit ſans doute été beaucoup plus long, ſi cette Dame n'avoit pas pris le parti que je lui inſpirai, plus par hazard que dans l'intention de faire plaiſir à la malade, n'ayant garde de penſer qu'une amie qui venoit de ſi bonne volonté, ſecourir ſa bonne amie, pût lui faire de la peine ; ce qui me fait pour l'ordinaire demander aux femmes où je vais, quelles perſonnes elles veulent pour les aider, dans la crainte d'un pareil accident.

Comme tout doit également contribuer à l'accouchement, il faut parler de toutes les précautions qu'un Chirurgien eſt obligé de prendre, par rapport à lui & qu'il ait encore celle de faire entendre raiſon à ſes malades ſur les cris perçans que certaines femmes font, comme très-nuiſibles & propres à prolonger un accouchement. En voici un exempble.

OBSERVATION LXX.

Le 3 Décembre de l'année 1691, une pauvre femme à la charité de la Ville, dont le mal étoit preſſant, m'envoya prier de l'aller accoucher. Je trouvai en arrivant qu'elle m'avoit déclaré juſte : l'enfant étoit bien placé, fort avancé, & les membranes contenoient les eaux prêtes à s'ouvrir, ce qui arriva à la premiere douleur ; mais la femme au lieu de pouſſer en bas & ſeconder la douleur, s'abandonna à des cris ſi violens, qu'ils paroiſſoient plûtôt des hurlemens d'un animal féroce, que des ſons d'une voix humaine, en retenant ſa reſpiration ; de maniere que la tête de l'enfant qui étoit au couronne-

ment, & qui ne demandoit qu'à ſortir, demeuroit comme clouée au paſſage. Je ménageai cette malade entre deux ou trois douleurs, en voulant lui faire entendre raiſon; mais ce fut inutilement; ce qui me fit prendre un parti contraire, & lui parler d'un ton de voix fort haut, avec un air de colere, la menaçant de l'abandonner ſi elle ne vouloit m'obéir, en faiſant valoir ſes douleurs, & en modérant ſes cris. Elle donna à la crainte ce qu'elle avoit refuſé à la douceur, & pouſſa en bas avec la même force qu'elle avoit crié : l'enfant à la premiere douleur, ménagée de la ſorte, ſortit comme une anguille entre les mains, ſans que j'euſſe le tems de lui donner le moindre ſecours. Je délivrai auſſi-tôt la mere, & tout réuſſit parfaitement bien.

RÉFLEXION.

Rien ne retarde tant un accouchement que ces cris perdus, qui cauſent enſuite à la malade une raucité, à ne pouvoir plus parler, & une chaleur de poitrine très-incommode, avec une grande douleur de tête; joint à cela que l'enfant reſte ſouvent pendant tous ces cris au lieu où la douleur ſe trouve, ou n'avance qu'avec une grande longueur de tems; au lieu qu'il paſſe ſouvent comme une anguille qui gliſſe dans la main, & ce d'autant plus vite que l'on veut ſerrer l'enfant plus fortement au premier effort que la femme fait en fermant la bouche, pouſſant en bas, comme je l'ai donné pour régle générale, & que je prends ſoin toujours de le faire exécuter, autant qu'il m'eſt poſſible, pour empêcher la multiplication des douleurs & avancer l'accouchement, parce que le plus prompt eſt toujours le plus favorable; témoin cette femme, qui après avoir blâmé mon ton menaçant, fut fort contente de l'effet qu'il avoit produit, quand je voulus lui faire remarquer que ſon manque d'attention à exécuter ce que je lui conſeillois, avoir prolongé ſon mal; celle qui ſuit ne fut pas plus raiſonnable.

OBSERVATION LXXI.

Le 7 Février 1689, une Couturiere de cette Ville, dont les travaux étoient pour l'ordinaire fort prompts, & elle très-patiente, s'avisa dans ce dernier accouchement, où je trouvai les eaux écoulées & l'enfant prêt à venir à la premiere douleur, de s'abandonner à un cri si haut & si long, qu'elle le poussa jusqu'à extinction de voix. J'eus beau lui remontrer que ses clameurs inutiles prolongeroient son travail, & qu'au lieu de continuer de crier comme elle faisoit, elle n'avoit qu'à faire valoir sa douleur, qui étoit sans relâche, fermer la bouche, & pousser en bas, qu'elle alloit être délivrée aussi promptement que dans ses accouchemens précédens. Elle ne se rendit à mes raisons que quand elle ne put plus crier, & n'accoucha qu'un gros quart-d'heure plus tard qu'elle auroit dû faire, selon la situation où étoit son enfant, & selon la fréquence de ses douleurs; au lieu que son accouchement se fit très-promptement dès qu'elle voulut s'aider & se taire.

RÉFLEXION.

Quand je voulus reprocher à cette femme qui avoit toujours été très-raisonnable, la foiblesse qu'elle avoit eue, elle me dit pour excuse, que ce dernier accouchement lui avoit paru plus terrible que tous les autres, & j'en convins avec elle, ne voulant pas aller contre le proverbe, qui dit, que les derniers maux sont toujours les pires; mais s'il y a des Accoucheurs qui permettent aux femmes en travail, de crier autant qu'elles veulent, je suis à mon égard persuadé qu'il leur est beaucoup plus avantageux de faire valoir leurs douleurs & de se taire, comme les Observations suivantes le font assez connoître.

Quand j'ai dit qu'une ſituation telle que tous les Auteurs la demandent pour un heureux accouchement, étoit celle où il falloit mettre la femme, ce n'a été qu'autant que cette ſituation ſeroit poſſible; car il faut ſouvent que les régles générales cédent aux particulières, par rapport à quantité d'indiſpoſitions dont le corps peut être affligé, & il faut pour lors prendre celle qui convient le mieux, & s'accommoder au tems, aux lieux & à la néceſſité, comme je l'ai fait en quantité d'occaſions, dont les deux qui ſuivent ſerviront d'exemples.

OBSERVATION LXXII.

La femme d'un faiſeur de Cercles de la Paroiſſe de Tamerville, ſituée à une lieue d'ici, paralitique depuis pluſieurs années, de la ceinture en bas, ſans ſe pouvoir non plus plier qu'un bâton; étant devenue groſſe en cet état, me fit prier par quelques-uns de mes amis, & des perſonnes de conſidération, de vouloir bien venir l'accoucher, lorſqu'elle ſeroit en travail; ce que je lui promis. Etant malade, elle m'envoya avertir. Je me rendis à l'inſtant auprès d'elle; je la trouvai dans les vraies douleurs de l'accouchement, les eaux préparées, l'enfant bien placé & fort avancé, mais ſans pouvoir lui donner une ſituation convenable, non ſeulement parce que ſes extrémités inférieures étoient inflexibles, mais auſſi par l'impoſſibilité qu'il y avoit d'éloigner ſes cuiſſes l'une de l'autre, pour faciliter la ſortie de l'enfant; ce qui me fit aviſer de garnir la planche du bord du lit, qui étoit un peu plus haute que le lit même, ce qui mettoit la malade, qui étoit par le travers du lit, dans une ſituation déclive, depuis l'os ſacrum, qui étoit appuyé ſur cette planche, juſqu'à la tête, & le reſte du corps, c'eſt-à-dire depuis l'os ſacrum juſqu'aux pieds, qui étoient hors du lit, plus

élevés de beaucoup, avec deux femmes assez fortes pour tenir ses deux jambes, qui étoient fort roides. Les choses étant en cet état, j'aidai la mere & l'enfant par-dessous, je veux dire par derriere, y ayant trouvé beaucoup plus de lieu pour la sortie de l'enfant que par-devant ou par-dessus, parce que quelques roides & inflexibles que fussent ses cuisses & ses jambes, il restoit toujours quelque sorte de convexité vers l'articulation du femur avec l'ischion, & que le contraire se trouvoit au dedans des cuisses & de l'hypogastre. Nonobstant ces difficultés qui paroissoient insurmontables, les choses étant conduites de cette maniere, l'accouchement finit en assez peu de tems; la petitesse de l'enfant y contribua beaucoup, l'arriere-faix suivit sans peine; en sorte que je la recouchai heureusement, & la laissai aux soins de plusieurs bonnes & charitables personnes.

RÉFLEXION.

C'est avec bien de la raison que nos Anciens ont dit qu'il faut que le Chirurgien soit inventif, & qu'il réduise en acte ce que son génie peut lui fournir selon les occurrences : l'importance de ce précepte se remarque assez dans cette Observation; la situation de cette femme dans son travail, fut toute opposée à celle qu'on doit lui donner ordinairement, puisqu'elle avoit la tête & la poitrine en bas, le siége & les jambes en haut, qui n'étoient que peu ou point écartées, & qui étoient élevées au-dessus de ma tête; il semble que cette bizarre situation, & la foiblesse où la femme étoit réduite, par une longue maladie, devoit mettre un grand obstacle à son accouchement, qui néanmoins fut fort heureux, & qui se termina en assez peu de tems, parce que de fortes douleurs & fort fréquentes se joignirent au secours que je lui donnai, outre que l'enfant étoit fort petit, mais qui malgré les longues infirmités de la mère, se trouvoit à son terme, & bien vivant.

OBSERVATION LXXIII.

Une pauvre femme perdue d'écrouelles en presque toutes les parties de son corps, mais particulierement aux aînes & à toutes les jointures des parties inférieures, qui n'avoit pour tout bien que la liberté de demander à la porte de l'Eglise, devint grosse en cet état : comme je l'avois accouchée avant qu'elle eût eu le malheur de tomber dans ces infirmités, elle me pria de lui continuer la même charité, ce que je lui promis volontiers.

Le tems du travail étant venu, elle m'envoya chercher le 4 Décembre de l'année 1701 : ses douleurs, de lentes qu'elles étoient, devinrent en peu de tems assez fortes pour chercher les moyens de lui donner la situation qu'elle pourroit supporter, ne l'ayant pas contrainte à en garder aucune qu'après que les eaux furent écoulées, & l'enfant au couronnement : comme la flexion des cuisses s'étoit conservée, nonobstant les ulceres des aînes, & qu'elle n'avoit perdu que celle des genoux, les cuisses & les jambes étant roides comme des bâtons, je la fis coucher sur le petit lit fait à l'ordinaire, & je donnai à deux femmes fortes le soin de lui tenir chacune une de ses jambes toutes droites & en haut, dont la cuisse avec le siége faisoit une figure d'angle mousse, qui dégageoit presque autant le passage que si elle avoit eu les talons auprès des fesses, & laissoit par ce moyen la liberté à l'enfant de sortir ; ce qui arriva bien-tôt après que je fus venu : c'étoit une grosse fille. Je délivrai en suite la mere, à laquelle il ne manqua rien pendant ses couches, par les soins des Dames charitables.

RÉFLEXION.

Ce seroit inutilement que l'on demanderoit pourquoi & comment bien des choses se peuvent faire, il faut s'en rapporter à la Providence, & se soumettre à ses ordres : voir journellement tant de femmes qui jouissent d'une santé parfaite & auxquelles il ne manque rien, avoir des accouchemens si fâcheux, lorsque des pauvres infirmes, sans secours ni moyens, accouchent avec tant de bonheur, c'est ce que l'on ne peut comprendre. Je ne rapporte pas aussi ces Observations pour servir de régle, quoiqu'il ne soit pas impossible qu'il ne s'en trouve de pareilles dans la suite ; mais seulement pour faire voir que la pauvreté, la misére & la maladie se laissent vaincre à la fragilité humaine, aussi-bien que la sainteté, la force & la sagesse.

Le vomissement, qui souvent se joint au travail & qui l'accompagne, est, comme je l'ai déja marqué, un signe de l'accouchement prochain. J'en vais donner un exemple.

OBSERVATION LXXIV.

Le 5 Juin de l'année 1694, je fus prié d'accoucher une Marchande de cette Ville, qui étoit fort inquiete de ce qu'elle vomissoit à toutes ses douleurs. Je lui fis entendre que cet accident qui l'inquiétoit, étoit une marque d'un accouchement prochain : en effet les douleurs étoient vives & redoublées, les eaux préparées & l'enfant fort avancé & bien situé, de sorte que je l'accouchai à la premiere douleur.

RÉFLEXION.

La quantité d'accouchemens que j'ai faits, où le vomissement s'est rencontré avec toutes les autres marques d'une prochaine délivrance, doivent supposer que c'est un présage assuré d'un accouchement prochain ; mais en cette occasion, comme en toute autre, il ne

se faut jamais faire de régles générales ; les plus belles apparences peuvent changer, sans qu'il soit presque possible d'en pénétrer la cause. Trop d'occasions m'ont confirmé cette vérité, & m'ont persuadé qu'on ne doit jamais faire là-dessus de réponses positives.

CHAPITRE IV.

De plusieurs Accouchemens particuliers.

IL y a quantité d'accouchemens où il faut qu'un Chirurgien travaille de tête sans se rebuter, & qu'il se serve de toutes ses réflexions pour approfondir l'état où une femme & un enfant se trouvent, avant que d'en porter un jugement certain. Les Observations suivantes ne prouveront que trop ce que j'avance, pour douter de cette nécessité, & l'on y verra des enfans abandonnés à la corruption & à la pourriture dans le ventre de leurs meres, après y avoir perdu la vie ; & qui auroient sans doute trouvé leur perte, par le manque de connoissance du Chirurgien & de la Sage-Femme, si elles n'eussent pas eu d'autre secours, les ayant assurées qu'elles n'étoient point grosses.

On verra encore que par une ignorance aussi grossiere, mais opposée à la précédente, une femme qui se croyant grosse & malade pour accoucher, mais d'un accouchement avancé, envoya querir sa Sage-Femme, qui trouvoit un enfant, quoiqu'il n'y en eut point, & qui par une ignorance la plus inconcevable, prenoit l'orifice intérieur de la matrice (tumefié & grossi pas les violences qu'elle avoit faites) pour la tête de cet enfant prétendu, qu'elle auroit sans doute

arraché, pour finir ſon ouvrage, ſi je ne fuſſe venu à propos pour ſecourir cette malade.

L'on en verra une autre groſſe, & jugée telle par la Sage-Femme, mais ſans aſſurer que ce fût d'un enfant, parce qu'elle ne le trouvoit point, quoiqu'elle introduisît ſon doigt ſans peine de toute ſa longueur dans la matrice, dont l'orifice intérieur ſe trouvoit aſſez dilaté pour cet effet: elle avoit trop ſenti les deux premiers jours du travail les mouvemens d'un enfant, pour douter que c'en fût un; mais ces mouvemens ayant diſcontinué par ſa mort, le troiſieme jour, qui fut l'effet de la longueur de ce travail, manque d'être ſecourue, cette Sage-Femme ſe trouvoit dans un doute, dont je fus ſeul capable de la tirer.

L'on verra enfin une femme abandonnée par une Sage-Femme & un Chirurgien, à tous les remedes qui peuvent rappeller la nature déréglée dans les fonctions ordinaires, comme la ſeule cauſe de ſes indiſpoſitions, perſuadés qu'ils étoient, tant l'un que l'autre, que la groſſeſſe n'y avoit aucune part.

OBSERVATION LXXV.

Le 18 Mai 1587, la femme d'un Maréchal de cette Ville, qui avoit eu pluſieurs enfans, étant devenue groſſe, ſentit ſon enfant fort & vigoureux, depuis quatre mois & demi juſqu'à ſon terme: ſe trouvant malade pour accoucher, elle envoya chercher la Sage-Femme. Les douleurs devinrent très-violentes & redoublées, les membranes s'ouvrirent, & les eaux s'écoulerent en grande quantité: la Sage-Femme toucha la malade ſans trouver l'enfant; les douleurs diſcontinuerent comme il arrive aſſez ſouvent après

l'écoulement des eaux, mais cette femme n'en ressentit aucune le reste du jour, non plus que la nuit, ni les deux jours suivans. Ce fut en vain que la Sage-Femme toucha & retourna plusieurs fois cette malade, parce qu'au lieu que l'accouchement se rendit plus palpable par l'approche de l'enfant, l'orifice intérieur de la matrice se resserra, en sorte que la Sage-Femme assura à la malade qu'elle s'étoit trompée, & qu'elle n'étoit point enceinte : comme elle étoit d'une taille grosse, lourde, & bien chargée d'embonpoint, elle entra d'autant mieux dans la pensée que cette Sage-Femme lui suggéroit, qu'elle y fut fortifiée par un Maître Chirurgien qu'elle envoya chercher, qui lui fit entendre qu'une humeur âcre & étrangere, dont la matrice s'étoit remplie, l'irritoit par son séjour, & étoit la cause des mouvemens qu'elle avoit ressentis, & qui lui persuadoient qu'elle étoit grosse : la chose paroît s'expliquer assez, lui dit-il, par la quantité d'eaux que vous avez rendues, qui étoient la matiere d'une vraie hydropisie de cette partie, & la cause de ces mouvemens, puisqu'après leur évacuation elle se trouvoit exempte de tous ces accidens : après quoi le Chirurgien & la Sage-Femme la quitterent.

Cette femme me fit prier de l'aller voir le matin du troisieme jour, après que ses eaux furent écoulées : après m'avoir fait un rapport assez fidéle de ce qui s'étoit passé à son égard, depuis le commencement de son mal jusqu'alors, je lui demandai si avant cette grossesse prétendue supposée, elle étoit bien réglée, & si ses ordinaires couloient en quantité, si elles n'avoient point paru depuis qu'elle s'étoit crue grosse, si elle avoit ressenti les accidens communs à quantité de femmes dans le commencement de leur grossesse ;

comme

comme dégoût, perte d'appétit, naufée, vomiſſement, &c. qui ſont moindres aux unes qu'aux autres; ſi au tems accoutumé, c'eſt-à-dire à quatre mois & demi ou environ, elle avoit ſenti remuer ſon enfant; ſi les mouvemens avoient continué juſqu'au tems qu'elle comptoit d'accoucher; ſi après que ſes eaux furent écoulées, & que les douleurs eurent ceſſé, elle n'avoit plus rien ſenti; & enfin ſi depuis qu'elle n'avoit plus rien ſenti, c'eſt-à-dire des mouvemens comme d'un enfant vivant, elle ne ſentoit point une lourde maſſe dans le bas ventre, ou comme une très-groſſe boule, qui tomboit du côté qu'elle ſe couchoit. Elle répondit très-juſte à toutes mes queſtions, & particulierement à la derniere; ce qui m'obligea de la faire placer ſur le dos, les talons repliés auprès des feſſes: en ſorte que je trouvai cette groſſeur comme elle venoit de me le dire, avec beaucoup de duretés au travers des parties contenantes, communes & propres. Je la fis tourner ſur un côté & puis ſur l'autre; je trouvai dans toutes les ſituations que cette lourde maſſe tomboit par ſon propre poids, du côté ſur lequel la malade ſe couchoit: la matrice produiſit après l'accouchement un effet à peu près ſemblable, mais beaucoup moins gros que n'étoit celui-ci, ce qui acheva de me déterminer à dire à la malade que ſon rapport, joint à ce que je voyois, ne me permettoit pas de douter qu'elle ne fût certainement groſſe, & que j'allois l'accoucher le plus promptement & avec le moins de douleur qu'il me ſeroit poſſible; à quoi je me diſpoſai ſur l'heure.

Après avoir mis la malade dans une ſituation convenable, je trouvai l'orifice intérieur de la matrice exactement fermé, mais ſi facile à dilater que j'y introduiſis un doigt, puis deux, trois,

quatre, & enfin le pouce, enſuite la main & le bras aſſez avant pour aller chercher les pieds d'un très-gros enfant, que je trouvai préſentant le dos. Cette ſituation étoit une des plus mauvaiſes dans leſquelles l'enfant ſe puiſſe préſenter pour accoucher naturellement; mais en récompenſe facile pour l'Accoucheur. Je n'y eus auſſi nulle peine. J'attirai les deux pieds au paſſage, & comme l'épiderme quittoit, à cauſe de la pourriture que l'enfant avoit contractée depuis le tems qu'il étoit mort, je fus obligé de prendre une ſerviette pour l'envelopper, & pour achever de le tirer; ce que je fis très-aiſément par le ſecours de cette ſerviette & l'heureuſe diſpoſition des parties de la femme, qui en permirent la ſortie ſans peine, quoiqu'elles euſſent dû, ſuivant ce qu'en diſent les plus célebres Auteurs, s'être reſſerrées & rendues incapables de la dilatation néceſſaire, depuis trois jours que les eaux étoient écoulées, ſans que le paſſage eût été occupé de rien. De ceci comme de tout le reſte, point de regle ſi générale qu'elle ſoit ſans exception; l'arriere-faix ſuivit avec la même facilité, & la femme ſe ſeroit bien relevée dès le lendemain, tant elle fut peu malade de cet accouchement.

RÉFLEXION.

Il eſt auſſi aiſé de voir que la ſituation extraordinaire de cet enfant cauſa la mépriſe de la Sage-Femme, que de juger de ſon extrême ignorance; ne falloit-il pas qu'elle eut perdu la raiſon, pour ne pas remonter plus loin, chercher les ſignes certains que cette femme étoit groſſe d'enfant, au lieu de l'être d'eau, comme elle en fit convenir le Maître Chirurgien, qui pour un homme auſſi éclairé qu'il étoit, ne devoit point s'en tenir à l'infidéle rapport de cette Sage-Femme, mais s'en aſſurer par lui-même, & examiner la choſe plus réguliérement qu'il ne fit, puiſque ſans un troiſiéme ſe-

cours, la femme n'auroit jamais pû s'en ſauver, à moins que par un bonheur extraordinaire il ne ſe fût fait un abſcès à la matrice, & en la partie hypogaſtrique, & qu'après ſon ouverture, toutes les parties ſolides de cet enfant ne fuſſent ſorties, comme il eſt arrivé à pluſieurs femmes en pareille occaſion, rapportées, non-ſeulement dans Rouſſet, mais dans les Journaux des Sçavans de Paris & de Trévoux.

Quand je dis que cet enfant étoit mal ſitué pour l'accouchement naturel, mais facile pour l'Accoucheur; c'eſt que le vagin n'étoit occupé d'aucune partie qui empêchât l'introduction de la main, ce qui faiſoit que l'on pouvoit trouver les pieds de l'enfant, avec plus de facilité qu'en aucune autre ſituation.

S'il eſt fort ſurprenant qu'une Sage-Femme ne puiſſe pas connoître qu'une femme ſoit groſſe, lorſqu'elle l'eſt d'un ſi gros enfant, il ne l'eſt pas moins qu'une autre Sage-Femme en veuille trouver un, lorſqu'il n'y en a point.

OBSERVATION LXXVI.

Le 28 Novembre de l'année 1698, un Gentilhomme de cette Ville me vint prier, ſur les dix heures du ſoir, d'aller ſauver la vie à Madame ſa ſœur, qui étoit groſſe de quatre à cinq mois, & qui avoit depuis le matin une perte de ſang des plus violentes, à quatre lieues d'ici, dans un très-mauvais chemin, au travers d'une forêt, dans un tems fort pluvieux, & une nuit fort obſcure; c'étoient les peines qu'il me falloit eſſuyer pour aller où la néceſſité me demandoit. J'y allai en toute diligence, & y arrivai entre une & deux heures après minuit; j'y trouvai la prétendue moribonde avec un médiocre écoulement de ſang, & la Sage-Femme fort occupée auprès d'elle; je lui demandai où elle en étoit, & en quel état étoient les choſes. Elle me dit ſans balancer que la perte de ſang continuoit, que l'enfant n'étoit pas encore au couronnement,

mais ſeulement ſur les os , & qu'il lui paroiſſoit être de cette longueur là, en me la marquant de la main gauche ſur la moitié de ſon avant bras droit. Je crus qu'elle étoit de ces Sages-Femmes hardies, qui après avoir connu la grandeur du péril, & la néceſſité de l'accouchement, l'avoit voulu tenter; & que pour cet effet elle avoit introduit ſa main dans la matrice de cette Dame; mais qu'y ayant trouvé plus de difficulté qu'elle n'avoit penſé, elle avoit été obligée de l'abandonner, juſqu'à ce que je fuſſe venu, car autrement qui l'auroit pû faire parler de la ſorte? J'y fus trompé, elle n'étoit ni aſſez intelligente, ni aſſez hardie.

Je touchai cette prétendue femme groſſe, & je trouvai que le ſang couloit comme il a coutume de faire dans un flux menſtruel bien conditionné, & que l'orifice intérieur de la matrice étoit beaucoup plus gros qu'il ne devoit être naturellement, par les continuelles irritations que cette Sage-Femme y avoit cauſées en y touchant ſans ceſſe depuis plus de vingt-quatre heures, & cet orifice étoit la prétendue tête de cet enfant, qui faiſoit croire à cette Sage-Femme qu'il étoit de la longueur de la moitié de ſon avant-bras.

Je fis ôter tout l'appareil de ce prétendu travail, & coucher la Dame dans ſon lit bien fait & bien chaud, où elle accoucha encore pendant deux ou trois jours de ſon flux menſtruel, lui conſeillant de ſe tenir en repos pour ſe rétablir des peines que la Sage-Femme lui avoit fait ſouffrir pendant qu'elle fut auprès d'elle, & avant que je fuſſe arrivé.

RÉFLEXION.

Cette Dame après avoir souffert pendant quelques mois un retardement assez considérable, qui donna occasion à des accidens que l'on jugeoit être l'effet d'une grossesse, & la nature s'étant ensuite remise dans ses régles, par un écoulement de menstrues un peu plus considérable qu'à l'ordinaire, mais qui se remit incessamment dans son état naturel, donna occasion à une des plus grandes bévues que l'on puisse faire, & & il est sûr que si je n'étois pas venu, la Sage-Femme se seroit à la fin impatientée, & auroit arraché la matrice à cette Dame, en tout ou en partie, dans la fausse croyance que c'étoit un enfant.

Le peu de réflexion de ces deux Sages-Femmes les fit décider aussi hardiment sur une idée fausse, que celle qui suit avoit peu de sujet de douter d'un fait réel & effectif.

OBSERVATION LXXVII.

L'on me vint chercher à minuit pour aller à la Terre de Marandé, près de cette Ville, voir la femme d'un Laboureur qui étoit en travail depuis deux jours. La Sage-Femme m'assura que l'enfant étoit fort & vigoureux quand elle étoit venue il y avoit trois jours; mais que depuis que les eaux étoient écoulées, ces mouvemens avoient discontinué peu à peu, & qu'il y avoit plus de quinze heures qu'il n'en avoit fait aucun; que même elle ne pouvoit se persuader que ce fût un enfant, parce qu'elle ne trouvoit rien quand elle touchoit la femme, quoique l'orifice intérieur fût disposé d'une maniere à ne faire aucun obstacle pour s'en assurer. Je situai la femme commodément, & j'introduisis mon doigt aussi avant que je le pus faire, sans trouver le fond d'un canal que la Sage-Femme prenoit pour la matrice même, & qui véritablement me parut

du premier abord extraordinaire ; mais ſans retirer mon doigt je le promenai d'un côté & de l'autre avec tant de facilité, que je m'aſſurai dès ce premier eſſai que l'enfant étoit mort, & qu'il préſentoit la face, & que l'ouverture de ſa bouche s'appliquoit ſi juſte à l'entrée de l'orifice intérieur de la matrice, qu'il ſembloit que ce n'étoit qu'un même canal, au moyen duquel cette Sage-Femme ſe trouvoit ſi embaraſſée, à quoi la petiteſſe de l'enfant contribuoit beaucoup. Je repouſſai cette petite tête, paſſai ma main à côté, allai chercher les pieds, & finis l'accouchement en un moment ; l'enfant ne paroiſſoit pas avoir plus de ſept mois. Je délivrai la mere enſuite d'un petit arriere-faix, dont la foibleſſe du cordon m'obligea de lui prêter du ſecours, en le détachant en partie, avant que d'avoir pû le tirer ; avec cette précaution il vint tout entier, & la mere ſe porta bien enſuite.

RÉFLEXION.

Dans la ſituation où étoit cet enfant, jointe à ſa grande foibleſſe, par rapport à ſon petit corps, quoique la Sage-Femme l'eut trouvé fort vigoureux dans le commencement du travail, il n'y avoit que l'accouchement ſeul qui pût lui ſauver la vie, auſſi-bien qu'à ſa mère ; la preuve en eſt ſenſible, puiſqu'il ne put s'ouvrir un paſſage, dont les parties étoient ſi diſpoſées à en permettre l'iſſue, que très-ſurement elles ne ſe ſeroient pas moins aiſément dilatées le premier jour, que le troiſiéme que j'y fus appellé ; ce qui fait voir la néceſſité qu'il y a de s'aſſurer le plutôt qu'il eſt poſſible, de la ſituation d'un enfant, afin de prendre des meſures juſtes, pour finir l'accouchement, par le moyen de l'Art, quand il eſt impoſſible à la nature de le terminer.

Comme celui-ci préſentoit la face la première, ſans être engagé dans le vagin, c'étoit une néceſſité de finir l'accouchement, dès que le travail ſe fut déclaré, puiſ-

qu'un Chirurgien & une Sage-Femme, se doivent faire une régle générale, d'accoucher incessamment la femme dont l'enfant se présente en cette situation, à moins que des raisons plus fortes ne leur imposent la nécessité d'agir autrement, par la crainte d'un plus grand mal.

OBSERVATION LXXVIII.

La femme d'un Eperonnier de cette Ville, qui avoit eu plusieurs enfans, & qui se croyoit grosse de cinq à six mois, ressentit des douleurs si violentes & si égales à celles qui précedent l'accouchement, qu'elle fut obligée d'envoyer chercher la Sage-Femme, qui après l'avoir touchée & examinée, autant que sa capacité lui put permettre d'en juger, avoua ingénument qu'elle n'y connoissoit rien, pourquoi elle fit prier le Chirurgien de la malade de la venir voir, lequel après de sérieuses réflexions, & avoir plusieurs fois touché cette femme, avoir examiné son ventre, étant couchée & levée, l'assura qu'elle n'étoit pas grosse, lui ordonna quelques lavemens carminatifs & anodins, pour évacuer des vents, qui selon lui, gonfloient les intestins, & causoient les mouvemens qui aidoient à la tromper; après l'usage desquels elle se sentit très-soulagée pendant trois semaines, après quoi elle fut atteinte des mêmes douleurs. Inutilement auroit-elle fait revenir la Sage-Femme; elle s'en tint à l'avis du Chirurgien, qui l'examina encore avec plus d'attention que la premiere fois, & demeura aussi de plus en plus persuadé qu'elle n'étoit point grosse, & l'en assura encore plus fortement; mais que quelque humeur âcre & grossiere causoit les douleurs qu'elle souffroit, que les vents gonfloient son ventre, & donnoient occasion aux petits mouvemens qu'elle ressentoit, joint à la sup-

preſſion de ſes menſtrues, ce qui lui fit ordonner des lavemens comme auparavant : à la vérité l'effet n'en fut pas ſi avantageux, en ce que les douleurs continuerent, nonobſtant leur uſage ; ce qui le mit dans la néceſſité de conſeiller d'autres remedes pour calmer cet accident, & engager la nature à ſe rétablir dans ſes regles ordinaires ; mais leur uſage étant ſans effet, cette malade me fit prier de venir la voir. Je la trouvai avec de légeres douleurs, paroiſſant fort peu groſſe, quoiqu'elle comptât être à ſept mois de ſon terme. Je la fis coucher ſur le dos, les deux genoux élevés, & les talons auprès des feſſes. Je trouvai ſon ventre plus dur, plus élevé & plus grand entre les os pubis & le nombril, que du nombril au cartilage xiphoïde, mais aſſez grand dans ſon étendue pour juger que cette femme étoit certainement groſſe, & j'achevai de m'en aſſurer par l'introduction de mon doigt dans le vagin, la femme étant dans une ſituation comme pour aller à la ſelle, au moyen duquel je trouvai l'orifice intérieur de la matrice clos, ſerré, & preſqu'à l'uni du corps de cet organe, qui ne faiſoit qu'une eſpece de globe bien plein & bien gros ; ce qui me fit en aſſurer la malade, qui m'engagea à vouloir bien avoir ſoin d'elle pendant le reſte de la durée de cette extraordinaire groſſeſſe, à quoi ayant conſenti, je l'empêchai de ſe purger davantage, mais de continuer l'uſage des lavemens de petit lait ſeulement, dans lequel elle feroit bouillir une pincée d'anis vert, quand ſes douleurs ſe feroient reſſentir, & rien de plus ; & même quand ſes douleurs ſeroient ſupportables, qu'elle demeurât tranquille ſans rien faire ; par ce moyen je la conduiſis juſqu'à ſon terme, & l'accouchai d'une groſſe fille qui ſe portoit fort bien, & la mere dans la ſuite, quoi-

qu'elle eut paru fort groſſe juſqu'à ſon accouchement.

RÉFLEXION.

C'eſt bien à propos que je conſeille de ne décider jamais ſur des choſes incertaines, ni de propoſer aucuns remédes qui puiſſent être préjudiciables à une groſſeſſe, qu'après une longue & ſérieuſe réflexion. Les potions données à contre-tems, tant purgatives qu'apéritives, ou hyſtériques, pour faire revenir les ordinaires à cette femme, auroient pu produire de mauvais effets, dont je la garantis, en lui conſeillant quelques petits lavemens pour tous remédes, la patience & le repos. Si le Chirurgien s'en fût tenu aux ſeuls lavemens, voyant que leur uſage étoit avantageux, tout au plus à quelques légérs purgatifs, ſans accabler cette femme de remédes, dans un tems où l'on n'en doit faire que dans une néceſſité urgente; il auroit fait ſagement, en attendant l'événement des accidens dont cette femme étoit attaquée, dans le tems où ils devoient arriver.

CHAPITRE V.

De l'Accouchement à terme.

POUR qu'un accouchement ſoit naturel, il faut qu'il ſoit à terme, & pour être à terme, tous les Auteurs conviennent que c'eſt une néceſſité que la femme ſoit groſſe de neuf (*f*) mois complets avant que d'accoucher.

(*f*) Quand le fœtus eſt parvenu à un certain point de perfection, il cherche à ſe délivrer de ſa priſon; la maniére la plus naturelle eſt qu'il ſe préſente la tête en bas; les autres ſituations rendent l'accouchement difficile, laborieux & quelquefois impoſſible. Le neu-

Ce nombre de mois est si nécessaire, selon ces Auteurs, que M. M. le plus éclairé de tous ceux

vième mois de la grossesse est ordinairement le terme où se fait cette sortie. On demande si la nature a fixé un tems pour accoucher. Les Médecins & les Jurisconsultes agitent cette question, & l'examinent avec beaucoup de soin. Les Jurisconsultes veulent être assurés d'un tems fixe pour la naissance des enfans, dit *Nicolas Venette*, *tom. 1*, *pag. 180*, *art. 4*, afin de partager justement un patrimoine, & de n'en pas faire héritier un enfant qui ne seroit pas légitime. Et comme les Jurisconsultes ne jugent que sur le sentiment des Médecins, je veux ici rapporter en peu de mots ce que la plûpart en pensent; mais avant que de dire quelque chose d'assuré sur cela, il est à propos de répondre d'abord à quelques difficultés qui se présentent.

Quelques Médecins ont fait des livres exprès, dans lesquels ils prétendent prouver qu'il n'y a point de tems déterminé pour la naissance des hommes, & que la nature étant la maîtresse d'elle-même, avance ou retarde le tems des couches, quand il lui plaît. En effet, ceux qui sont dans ce sentiment, ne manquent ni de raisons ni d'autorité pour faire valoir leur opinion : ils disent que les tempéramens des hommes étant presque infinis, les enfans qui ont le plus de chaleur, sont plus formés dans le sein de leur mère, & naissent plutôt, ainsi il y en a qui viennent au monde à six mois, comme fit *Livia*, femme d'*Auguste*, suivant le sentiment des Médecins de ce tems-là ; & d'autres enfans qui ayant moins de vigueur ne peuvent naître qu'avec plus de tems, témoin *Ruffus* que *Vestilia* mit au monde à onze mois ; & l'enfant dont une femme de soixante ans accoucha, lequel demeura quinze mois dans le sein de sa mère, si nous en croyons *Masse*.

Ils disent encore qu'une femme qui a la matrice petite & étroite & qui d'ailleurs a fort peu de nourriture pour donner à son enfant, ne sçauroit s'empêcher d'accoucher à six ou sept mois, au lieu qu'une grande femme & bien nourrie portera son enfant jusqu'à dix ou douze mois. Ils ajoutent que la femme participant des animaux qui ont beaucoup de petits d'une seule portée, & de la nature de ceux qui n'en ont qu'un, elle ne doit pas avoir un tems fixe pour accoucher. Que l'homme n'ayant point de tems déterminé pour caresser sa femme, la nature n'en a point aussi de fixe pour le faire naître ; qu'il n'en est point de même des autres animaux qui ont leur tems reglé pour produire leurs petits, de sorte que l'on ne verra pas en hiver une linotte pondre & couver ses œufs. Qu'au reste l'autorité d'Hippocrate dé-

qui avoient écrit jusqu'à lui, prétend qu'un jour de plus ou de moins cause toujours quelque chose d'extraordinaire dans l'accouchement, comme il le fait remarquer par plusieurs Observations qu'il a rapportées sur ce sujet, pour en prouver la vérité.

Cet Auteur, pour soutenir ce qu'il avance à l'égard du tems préfix de la grossesse de la femme, rapporte celle des femelles de plusieurs animaux,

cide cette question qui a été suivie des Jurisconsultes; sçavoir que les enfans peuvent naître depuis le septième jusqu'au onzième mois.

Mais si nous voulions examiner de près tous ces raisonnemens, nous pourrions dire que, bien que les femmes & les enfans aient des complexions bien différentes, il y a lieu néanmoins d'être persuadé qu'une vieille *Espagnole* & qu'une jeune *Laponoise* accouchent naturellement l'une & l'autre au bout de neuf mois accomplis; que l'on ne doit point établir un sentiment sur ce que les femmes nous disent du nombre des mois de leur grossesse; que la grandeur de la matrice devroit plutôt avancer ses productions que les retarder; qu'une femme qui a peu de sang devroit accoucher plus tard, ayant besoin de plus de tems pour perfectionner ce qu'elle porte dans ses entrailles; & qu'enfin on ne doit pas regarder les défauts d'une partie, ni les erreurs de la nature, pour établir un principe universel.

Nous pourrions encore dire que les femmes ont un tems aussi fixe pour accoucher qu'ont les autres animaux pour faire leurs petits, & qu'il ne faut pas confondre, par un sophisme évident, le tems auquel nous caressons les femmes & auquel elles conçoivent, avec le tems que la nature garde comme inviolable pour la naissance des enfans.

D'ailleurs, si la nature garde une loi fixe dans les corps des bêtes, lorsqu'elles sont pleines, & que cette même nature ne manque pas presque d'un jour à les irriter, pour mettre bas, quand le fruit a reçu tout l'accomplissement qui lui est nécessaire, on ne peut douter que l'homme qui est le plus parfait de tous les animaux, ne soit réglé par les mêmes loix; en effet l'expérience nous montre que la plûpart des enfans naissent depuis les dix derniers jours du neuvième mois jusqu'au dix premiers du dixième, c'est-à-dire dans l'espace de vingt jours, & qu'ils vivent presque tous; & que ceux qui naissent à sept ou huit mois, sont toujours imparfaits ou valétudinaires, & que de vingt il n'en vit pas trois.

qui ne ſont pas moins juſtes, & regarde la choſe comme une loi établie de la nature, ſans qu'elle s'y puiſſe méprendre d'un ſeul jour : heureux qu'il n'ait pas entré dans l'eſprit de ce prétendu Aſtrologue, qu'il cite dans ces mêmes Obſervations, qui ajouta au jour de l'accouchement de ſa femme l'heure & les minutes. Je ne dis pas que la choſe ſoit impoſſible, puiſque j'ai des expériences qui le juſtifient, mais je dis que c'eſt une choſe bien rare.

OBSERVATION LXXIX.

Le 7 Janvier de l'année 1692, j'accouchai une femme qui s'étoit mariée le 7 d'Octobre ; elle fut groſſe dès la même nuit, & elle accoucha à la même heure du même jour de la ſemaine, qui ſe trouva par hazard le même que celui du mois, & dans le même moment, ſans qu'il y eut le moindre intervalle de plus ou du moins.

Comme j'étois auprès d'une Dame pour l'accoucher, à ſept lieues de cette Ville, je fus prié le 3 Janvier de l'année 1706 d'en aller accoucher une autre dans la même Paroiſſe, qui eut le même ſort que la précédente, à la différence que le jour de la ſemaine ne ſe trouva pas le même que celui auquel elle s'étoit mariée.

RÉFLEXION.

Voilà ſeulement deux accouchemens entre pluſieurs mille que j'ai faits, ſur leſquels je puis compter juſte pour le terme de neuf mois ; mais je ne donne pas ces deux Obſervations pour prouver ſûrement que tous les accouchemens ſe doivent faire ſi préciſément au terme de neuf mois, tout au contraire rien n'eſt plus rare que d'en voir quelqu'un arriver juſte à un jour ou deux près, les conſéquences qui ſuivroient une telle régle

feroient trop difficiles à foutenir à quantité de femmes, qui n'ayant rien en fi grande recommandation, ni de plus cher que leur honneur, que l'on n'a pas lieu de foupçonner, quoiqu'il fe trouve dans le calcul de la groffeffe quelques jours, ou quelques femaines ou même quelques mois de plus ou de moins, feroient trop expofées à la médifance. Une honnête femme a affez à fouffrir de l'inquiétude que lui peut caufer un accouchement retardé, ou avancé, fans que fon honneur foit expofé aux infultes de la calomnie, faute aux Accoucheurs de n'avoir pas examiné avec affez d'attention une chofe fi utile à la tranquillité du fexe.

Quand je dis qu'il faut pour qu'un accouchement foit dit naturel, que l'enfant foit à terme, & que ce terme eft pour l'ordinaire la fin du neuviéme mois de la groffeffe, je n'entends pas compter neuf mois jour pour jour, mais feulement environ la fin de ce neuvième mois, n'ayant jamais remarqué que quelques jours de plus ou de moins foient d'aucune conféquence au terme de la groffeffe; je fuis même bien éloigné de regarder ce terme comme une regle générale pour tous les accouchemens, puifque j'appelle l'enfant être à terme depuis le commencement du feptième mois jufqu'au dix, douze, & même au treizième; ce tems avancé ou retardé n'eft felon moi d'aucune conféquence, quand cela n'arrive par aucune caufe violente, mais parce que la nature eft obligée de fe décharger d'un fardeau qui l'oppreffe, & que l'enfant prend plus ou moins de nourriture au ventre de fa mere, dans la penfée que quand ce retardement arrive, ce n'eft qu'à caufe que l'enfant eft trop petit ou trop foible, ce qui fait que la mere ne fe fent point incommodée, ni la matrice irritée; car quelque foible & petit que foit l'enfant, dès qu'il irrite par trop la matrice, c'eft une néceffité qu'il en forte, parce que cette irritation

donne occaſion aux douleurs, d'où s'enſuit l'accouchement, auſſi-bien à ſept (*g*) & à huit mois, qu'à dix ou à douze.

Cela ſuppoſé, j'appelle un enfant né à terme, quand il eſt en état de ſe conſerver la vie, & de prendre le téton de ſa nourrice, en quelque tems que la mere accouche, ce qui peut arriver dès le ſeptième mois, ſans que je regarde cet accouchement avancé comme un accident fâcheux, non plus que celui qui tarde d'un ou de pluſieurs mois, étant perſuadé que l'enfant ne reſte ſi

(*g*) Quoique le terme de neuf mois ſoit le plus ordinaire, il s'eſt trouvé des accouchemens prématurés & tardifs dont les fœtus ont été viables. *Montanus* a connu un enfant né à cinq mois, qui eſt parvenu à un âge mur. *Cardan* rapporte que la femme d'un marchand de vin lui avoit montré ſa fille qui étoit venue à cinq mois & demi. *Valeſius* a connu une fille de douze ans, qui étoit née à cinq mois : *Spigelius* a connu un courier âgé alors de quarante ans, qui étoit venu au monde au commencement du ſixième mois ; il en montroit de bonnes atteſtations qu'il portoit toujours avec lui ; ſa mère lui avoit raconté qu'il étoit ſi petit & ſi foible qu'elle avoit été obligée de le mettre dans du coton, juſqu'à ce que ces os euſſent acquis aſſez de conſiſtance pour le mettre dans des langes.

On lit dans *le Mercure* 1762 Juin, page 130, l'extrait d'une diſſertation de M. *Hoin*, ſur la vitalité des enfans, où il eſt prouvé qu'un enfant eſt viable avant le ſeptième mois de la groſſeſſe de ſa mère. L'hiſtoire de l'avorton de Marſeillan raconté par Brouzet, dit-il, en fournit une nouvelle preuve : cet enfant né en 1748, ſa mère étant dans le cinquième mois de ſa groſſeſſe, a vécu à la manière des fœtus pendant les quatre premiers mois après ſa naiſſance ; c'eſt-à-dire, ſans crier, ſans tetter, ſans faire aucune excrétion apparente & ſans aucun autre mouvement que celui d'avaler quelques gouttes de lait tiéde. Après ces quatre mois, ou neuf mois après ſa conception, il eſt ſorti tout à coup de cette eſpèce de léthargie, a crié, tetté, remué ſes membres, & a cru au point de devenir à ſeize mois plus fort que ne le ſont ordinairement les enfants de cet âge. *Thébéſius* dit à peu près les mêmes choſes d'un enfant de ſept mois, qui ne cria qu'au neuvième, quoiqu'il eut reſpiré dès le moment de ſa naiſſance ; mais celui-ci étoit encore foible à l'âge de 25 ans.

long-tems, que parce qu'il n'a pas pris dans le commencement de la grossesse assez de nourriture pour son entiere formation, & que par cette raison il ne s'est pas trouvé assez de force pour venir au monde, que lorsque la mere en a accouché en quelque tems que ce soit, comme les Observations que j'ai faites sur cette matière, le le justifient suffisamment.

OBSERVATION LXXX.

La femme d'un Intéressé aux Fermes du Roi, étant venue de Paris en ce Pays, pour passer quelque tems avec son mari qui y demeuroit, devint grosse presqu'aussi-tôt qu'elle fut arrivée. Etant éloignée de Paris & dans le fond d'une Province, elle ne put vaincre les inquiétudes où elle étoit de n'y être pas heureusement accouchée, ce qui lui fit prendre le partie de s'en retourner à Paris dans une chaise, qui paroissoit une voiture assez commode : elle n'eut pas cependant fait une demi-lieue qu'elle se sentit baignée de sang ; ce qui l'obligea de revenir dans une chaise à porteurs : le repos fut le remede à cet accident, qui ne dura que fort peu, & la Dame s'en trouvant bien rétablie, & jouissant d'une bonne santé en apparence, prit une seconde fois le parti de s'en aller par une voiture plus douce que la premiere ; mais la perte de sang revint encore plus violente, & après avoir fait moins de chemin que la premiere fois, elle fut obligée de s'arrêter, se trouvant attaquée de douleurs si violentes, qu'elle m'envoya prier le 5 Janvier de l'année 1684 de la venir voir ; elle me dit être sur la fin du septième mois de sa grossesse ; je l'assurai que ses douleurs étoient pour accoucher, & je n'eus que le temps d'accommoder un petit

lit & le reste de l'équipage le plutôt que je pus ; les eaux qui étoient préparées, s'écouloient, & l'enfant qui étoit bien placé, vint aussi-tôt, & après l'avoir délivrée, tout se termina fort heureusement.

RÉFLEXION.

Cette Dame n'étant grosse que de sept mois, l'enfant étoit si petit, que les linges & les langes qui servent pour l'ordinaire aux autres enfans, lui furent inutiles ; mais quelque petit qu'il fût, il prit très-bien le mammelon de sa nourrice ; & après avoir été un peu langoureux pendant les deux premiers mois, il prit ensuite tant de vigueur & de force, qu'en deux autres mois il égala les plus forts & les plus grands enfans de son âge, & s'est parfaitement bien porté, aussi-bien que celui dont je vais parler.

OBSERVATION LXXXI.

Le 4 d'Août de l'année 1703, une Dame éloignée de quatre lieues de cette Ville, m'envoya prier de la venir voir, se trouvant fort mal d'une colique, comme il n'y avoit que huit mois qu'elle étoit accouchée, & qu'elle n'étoit grosse que de sept ; elle ne crût pas être malade pour accoucher. Je pris les drogues que je crûs nécessaires pour cette prétendue colique, & m'en allai la trouver sans perdre de temps. Je ne fus pas surpris en arrivant de trouver cette Dame, au lieu des douleurs d'une colique, dans celles d'un accouchement prochain. Je la mis sur le petit lit, je trouvai l'enfant bien situé & fort avancé, les eaux qui commençoient à se former, qui s'écoulerent à la deuxiéme ou troisiéme douleur, & l'enfant les suivit. Il étoit petit, mais assés vigoureux : aussi-tôt que la mere fut délivrée & couchée dans son lit, je fis présenter à l'enfant

l'enfant le mammelon d'une nourrice, qui se trouva là par hazard, il le prit, & téta à merveille, & s'est bien fait nourrir dans la suite.

RÉFLEXION.

Ces deux Observations font parfaitement bien concevoir que, quand les femmes accouchent à sept mois sans accident qui puissent y avoir donné occasion, les enfans quoique fort petits, peuvent vivre; ainsi ce seroit inutilement que je rapporterois d'autres Observations pour le justifier, quoi que j'en pusse rapporter un plus grand nombre, dont j'ai dans mon païs des témoins irréprochables : malgré ce qu'en a dit Mr M. dans plusieurs des siennes.

OBSERVATION LXXXII.

Le 4 d'Août, j'accouchai une Marchande de cette Ville, qui n'étoit grosse que de sept mois & demi, supposé qu'elle le fût devenue dès la premiére nuit qu'elle coucha avec son mari après être relevée de ses couches; son enfant, qui étoit une fille, étoit plus forte que ceux dont je viens de parler, quoique fort petite, mais qui se fit fort bien nourrir, & qui fut à six mois aussi grande qu'aucune de son âge.

OBSERVATION LXXXIII.

Madame de . . . . étant allée faire un voyage de plusieurs mois, & n'ayant pas couché avec M. son époux depuis son dernier accouchement, devint grosse à son retour, & accoucha à huit mois jour pour jour d'un gros garçon, qui s'est fait nourrir à merveille. Cette Dame ne comptant nullement qu'elle fût malade pour accoucher, attendit si tard à m'envoyer chercher, que je n'arrivai qu'un quart-d'heure avant qu'elle accouchât.

OBSERVATION LXXXIV.

Madame la Comtesse de ..... se plaignoit d'une colique fâcheuse, sans soupçonner que l'accouchement en fût la cause, parce qu'il n'y avoit que huit mois que M. son époux étoit de retour de Paris ; l'on m'envoya chercher en relais & en grande diligence, tant le mal étoit pressant ; quoiqu'il y ait cinq grandes lieues de cette ville, j'arrivai encore une demi-heure avant qu'elle accouchât.

Ce fut une surprise extrême quand j'annonçai cette nouvelle ; je mis tout le monde en besogne pour avoir les choses nécessaires tout au plutôt, tant pour la mère que pour l'enfant, rien n'étant préparé pour recevoir une belle petite Demoiselle, qui se portoit fort bien, & qui se fit nourrir à merveille. Je fis ces deux accouchemens dans le mois de Mars de l'année 1695.

OBSERVATION LXXXV.

Le 13 de Mai de l'année 1696, j'allai accoucher Madame la Comtesse de ..... qui ne me demanda qu'après que les eaux furent écoulées, ne comptant pas d'être en travail, quoiqu'elle fût violemment tourmentée des plus fortes douleurs, parce qu'il s'en manquoit quatorze jours que les neuf mois ne fussent accomplis, depuis le retour d'un long voyage qu'avoit fait Monsieur son époux ; j'eus à peine le tems de préparer le petit lit, & les autres choses les plus uécessaires pour son accouchement, tant il fut prompt. C'étoit un gros garçon, qui se portoit fort bien, & qui s'est très-bien fait nourrir.

RÉFLEXION.

Me voici tombé dans la controverse de Messieurs Peu & Mauriceau, ces deux Accoucheurs de réputation, lesquels aussi d'accord dans leurs sentimens sur la pratique des Accouchemens, que les François & les Espagnols le sont en leur maximes & coutumes, parlent fort différemment sur ces accouchemens qui arrivent avant le tems de neuf mois de la grossesse. M. Mauriceau veut que les enfans nés à sept mois soient tous des avortons incapables de vivre; ce qu'il rapporte dans ses Observations CCCXLIV, CCCXLV, & en plusieurs autres; mais qu'à huit mois ils ont assez de force pour pouvoir vivre; & qu'il en meurt rarement; Observation CLXXX & quantité de pareilles.

M. Peu tout au contraire dit, page *95*; que les enfans qui naissent à sept mois sont forts, robustes, vigoureux, qu'ils ont de l'embon-point, & qu'ils vivent tous comme s'ils étoient à terme, & qu'à huit mois il n'en échape aucun: le blanc & le noir ne sont pas plus différens.

Quoique ces Accoucheurs si expérimentés fondent leurs raisonnemens sur l'Astrologie, les Mathématiques & la Philosophie, & bien que je n'aye que ma pratique pour soutenir ce que j'avance, contre leur sentiment; je ne laisse pas d'en soutenir la vérité avec autant de force, dans les précédentes Observations, que si je possédois à fond ces hautes & sublimes sciences.

Et en effet ces six Observations choisies entre une infinité d'autres sur un pareil fait, ne sont que trop suffisantes pour faire voir que ces Messieurs ne sont pas infaillibles, malgré leur haute réputation & leur pratique consommée, puisque je prouve par la même expérience que les enfans peuvent vivre à sept & à huit mois; mais mieux à huit qu'à sept, ceux-ci étant encore si petits & si foibles qu'ils sont tous plus en dangers de mort que l'on n'a lieu d'espérer pour leur vie; m'en étant mort beaucoup plus de ceux qui sont nés à ce terme peu avancé, qu'il n'en est échappé: au lieu que ceux, dont j'ai accouché les mères à huit mois, se sont trouvés si forts, qu'ils se sont presque tous élevés. La raison insinue suffisamment qu'un enfant est d'autant plus en état de vivre, qu'il approche plus au terme de

neuf mois. Rapportant même la cause de l'accouchement avancé de ceux-ci, à la force de leurs mouvemens, qui excitent de si violentes irritations à la matrice, qu'ils l'obligent de se disposer à l'accouchement. Ce qui me confirme dans cette pensée, est que j'ai presque toujours trouvé ces accouchemens fort prompts & très-heureux, au contraire de la plus grande partie de ceux que j'ai faits au terme de sept mois, qui se sont souvent trouvés longs & pénibles, & les enfans très-petits & très-foibles.

M. Mauriceau ne convient pas, comme d'une chose très-assurée, du tems plus ou moins avancé dont beaucoup de femmes déclarent être grosses, se pouvant facilement tromper au compte qu'elles font, depuis que leurs ordinaires se sont supprimées ; mais il cite comme un fait assuré celui d'une femme accouchée à huit mois par rapport à l'absence de son mari, ce qu'il rapporte dans l'Observation CCXXV.

C'est sur ce principe que j'ai fait mes Observations, & même encore plus régulières, puisque plusieurs sont la suite du retour au lit après un accouchement : qui peut donc mieux justifier que bien que le terme de neuf mois doive être celui de l'accouchement naturel, ceux de sept, sept & demi ; de huit, & de huit & demi ne doivent pas moins être censés tels : puisqu'à tous ces âges les enfans vivent ; mais seulement que leur vie est d'autant plus assurée que la mère est plus avancée dans sa grossesse, c'est-à-dire, qu'elle approche plus de la fin du neuvième mois.

Comme j'ai justifié par mes Observations que le terme de neuf mois n'est pas infaillible pour l'accouchement naturel, parce que ce terme peut très-souvent s'avancer, il ne sera pas moins à propos de faire voir par d'autres Observations que, la foiblesse de l'enfant ou d'autres causes de cette nature, peuvent aussi-bien le retarder (*g*) : Car

(*g*) On a plusieurs Observations de l'accouchement tardif. *Cardan* assure que son père étoit venu à quatorze mois. *Harvée*, au rapport de *Verduc*, *usag. des part. tom. 1*, *pag. 60*, dit avoir vû une femme qui au bout de seize mois, après avoir senti remuer son enfant du-

qu'y a-t-il de plus naturel que de penser qu'un enfant foible, & qui n'aura pas pris autant de nourriture & d'accroissement en neuf mois, qu'un autre en aura pu prendre en sept ou huit, demeure encore au lieu qui lui est destiné, pour finir & accomplir ce qui est si heureusement commencé, & ce lieu étant le ventre de sa mère, où il doit prendre la nourriture, la force & la vigueur qui lui convient; pourquoi en sortiroit-il avant que d'être parvenu au dégré de perfection qui lui est nécessaire, comme il arrive aux fruits qui sont aux arbres; car n'en voit-on pas qui ont atteint leur parfaite maturité avant le tems ordinaire, & qu'il en reste quelques-uns au même arbre long-tems après que les autres ont été cueillis, parce que ces derniers fruits n'ont pas si-tôt atteint leur parfaite maturité.

Cet exemple fort naturel justifieroit assez ce fait constant; mais comme les faits, qui ont un vrai rapport à la chose même, ont encore plus de poids; il est juste que j'en propose de plus sensibles, pour en ôter tout le doute.

rant plus de dix mois, ne laissa pas d'accoucher heureusement : on lit dans le *Mercure de France 1717, Novembre p. 218.*, l'histoire d'une femme grosse depuis quatorze mois, qui peut encore servir de preuve. Comme elle ne se sentoit pas disposée pour accoucher, elles fit faire plusieurs consultations de Médecins & de Chirurgiens, qui n'étoient point d'accord sur son état. Les uns assuroient que cette grossesse ne venoit que d'un corps étranger qui n'avoit pas pris place dans la matrice; les autres que c'étoit un monstre, ou une molle. Enfin un des Chirurgiens la toucha & déclara que c'étoit une masse de chair déplacée, qu'il étoit impossible de pouvoir tirer du ventre de la mère, sans faire l'opération césarienne, & l'exposer à perdre la vie. Les choses en cet état obligérent le mari d'avoir recours à une Sage-Femme, qui protesta que l'enfant étoit dans la matrice & qu'elle sauveroit la mère & l'enfant : ce qui arriva heureusement le 24 Novembre, c'étoit un garçon qui a eu vie contre toute espérance.

OBSERVATION LXXXVI.

Une Dame éloignée de quinze lieues de cette ville, me pria de me rendre auprès d'elle, le douze de Juin de l'année 1699, comptant d'accoucher depuis le dix-huit jusqu'au vingt, son mari étant revenu d'un long voyage le dix-huitième Septembre; & étant tombé malade le 21, trois jours après son arrivée; mais malgré ce comte si juste en apparence, elle n'accoucha que le trente, qui étoit dix jours de plus que les neuf mois.

OBSERVATION LXXXVII.

J'ai accouché une Dame le 18 Novembre de l'année 1702, dont le mari étoit parti le 25 Janvier, pour un voyage, où il fut près de quatre mois. Elle auroit dû pour être juste à son terme, accoucher le vingt-cinq d'Octobre; d'où il s'ensuit qu'elle accoucha vingt-trois jours plus que les neuf mois, supposé qu'elle ne fût grosse que du dernier jour du départ de son mari; mais au contraire elle étoit si assurée de l'être de plus long-tems, qu'elle me fit venir auprès d'elle dès le commencement du mois d'Octobre, ayant souffert les petits accidens que cause la grossesse avant le départ de son mari.

OBSERVATION LXXXVIII.

La femme d'un faiseur d'arçons de cette ville, que j'avois accouchée plusieurs fois, sans s'être trompée une seule sur le tems à peu près qu'elle devoit accoucher, étant grosse en dernier lieu, me pria de lui vouloir bien rendre encore le même

service, lorsqu'elle seroit à son terme. Je lui demandai en quel tems elle comptoit d'accoucher ; elle m'assura que ce seroit sur la fin du Carême, & nous n'étions qu'à Noël de l'année 1688. Elle n'accoucha cependant que la veille de de Saint Jean, trois grands mois après.

La femme d'un Drapier que j'avois aussi accouchée, me fit la même priére vers le tems de la Saint Jean, bien-tôt après que cette autre fut accouchée, m'assurant qu'elle étoit grosse de cinq mois ; elle n'accoucha pourtant que dans le mois de Janvier de l'année suivante ; m'ayant toutes les deux assuré & affirmé d'avoir été grosses une année entière, & même d'avantage, tant par les marques ordinaires, que pour avoir senti leurs enfans forts & vigoureux comme elles avoient coutume de les sentir les autres fois à quatre mois & demi.

RÉFLEXION.

Après ces Observations aussi fidelles qu'elles sont exactes & de notoriété publique, quelle difficulté y aura-t-il de croire que l'accouchement peut se retarder ou s'avancer, rien n'étant plus facile que de rendre raison de ces differens tems ? Les raisons en sont si naturelles, qu'il faut en être absolument dépourvû pour en douter, puisque rien n'est de plus vrai qu'une femme ne peut accoucher par un effet determiné de sa volonté, mais seulement lorsque l'enfant vient à irriter la matrice par son poids, ou par ses mouvemens, & que l'un ou l'autre peut arriver dès le septième & le huitième mois ; mais par la même raison il peut aussi aller jusqu'à dix, onze, douze, & même jusqu'à treize mois par un pur effet de l'insensibilité de cette partie, ou par la légereté, la foiblesse, ou le défaut de mouvement de l'enfant.

Ces raisons peu goûtées ou plutôt ignorées par la plus grande partie des hommes, dont quelques-unes des femmes ont eu le malheur d'accoucher avant le ter-

me de neuf mois ou quelque tems après, n'ont pas laissé de s'inquiéter au possible, mais chez qui un retour heureux a rétabli le calme qu'une nature dérangée avoit presque détruit.

OBSERVATION LXXXIX.

La femme d'un homme vivant de son bien, éloignée de trois lieues de cette ville, accoucha heureusement à sept mois de son mariage, d'un garçon, qui se fit bien nourrir.

Le mari fut tourmenté de l'inquiétude la plus violente pendant tout le tems des couches de cette jeune femme, qui ne se porta pas mieux pour avoir accouché si-tôt ; mais sa santé s'étant rétablie, & étant jeune & jolie, le mari malgré les violentes résolutions qu'il avoit conçues, oublia le passé & renouvella ses approches. Cette femme devint grosse à l'instant, & accoucha une seconde fois à sept mois d'un second garçon : ce fut une vraie consolation pour tous les deux ; & afin de ne rien laisser en doute de cette histoire, c'est que les filles de cette Dame accouchent de même à sept mois ; ces deux garçons ont été tous deux Gardes-du-Corps de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans.

OBSERVATION XC.

Une Dame de Paroisse de quatre lieues de cette ville, accoucha à sept mois juste du jour qu'elle avoit été mariée, quoique M. son mari l'eut épousée à la sortie du Couvent : l'imagination de l'époux n'en eut pas moins à souffrir ; mais ayant caché son ressentiment, il ne laissa pas de l'approcher aussi-tôt qu'elle fut relevée de ses couches. Elle devint aussi-tôt grosse, & accoucha une seconde fois à sept mois. Elle fut surprise,

croyant son mari mécontent de sa fécondité, de s'entendre au contraire féliciter sur ce second accouchement prématuré, & lui dire qu'il n'avoit jamais eu la foiblesse de la condamner de son premier; mais aussi qu'il n'avoit pas eu la force de l'absoudre, dont il lui en faisoit de très-humbles excuses : ces deux enfans nés à sept mois, se sont si bien élevés, qu'un a été tué à Ramilly, & l'autre à la bataille de Malplaquet.

OBSERVATION XCI.

Madame la Marquise de . . . , revenant d'une de ses terres de haute Normandie en ce païs, passa chez Madame de . . . . . . sa cousine, qui étoit grosse, & si bien à terme, qu'ayant cru accoucher la nuit précédente, elle envoya querir sa Sage-Femme, qui ne bougea plus d'auprès d'elle. Madame la Marquise tomba malade chez cette parente, où elle fut six semaines, après lequel tems ayant en partie recouvré sa santé, elle partit de chez sa parente, qu'elle laissa grosse comme elle l'avoit trouvée, & qui n'accoucha qu'au commencement de Février d'un garçon, beaucoup plus gros que ceux dont elle étoit accouchée auparavant au terme ordinaire.

Cette Dame prétend ne s'être pas trompée, & avoir été grosse treize mois entiers. Elle avoit souffert tous les accidens que lui causoient ses précédentes grossesses pendant tout le mois de Janvier, & avoit senti son enfant à la moitié du mois de Mai comme dans ses précédentes grossesses, comptant d'accoucher à la fin de Septembre, quoiqu'elle ne soit accouchée qu'au commencement de l'année suivante.

Après ces faits incontestables, M. Mauriceau a-t-il eu raison de dire que les enfans de sept mois

ne ſont que des avortons, dont aucun ne peut vivre ? Mais ſes expériences ſont mieux fondées, quand il dit que les enfans qui paſſent le terme de neuf mois, ſont plus forts, plus robuſtes, & plus gros que ceux qui viennent préciſément à ce terme ; je l'ai remarqué, auſſi-bien que lui, en pluſieurs occaſions.

CHAPITRE VI.

Quelque partie que l'enfant préſente, quand il vient bien, l'accouchement doit être toujours appellé naturel.

LES Auteurs prétendent qu'il n'y a d'accouchement naturel, que celui où l'enfant préſente la tête la première ; mais ils s'éloignent de la définition de l'accouchement naturel, qui doit être celui où l'enfant vient avec le ſeul ſecours (*h*) de la nature, ſans que l'Art y ſoit

(*h*) Quand le fœtus a acquis ſa perfection, il eſt la première cauſe irritante de l'accouchement ; car dans les autres animaux, il rompt ſon œuf par ſon propre effort & éclôt ; cela ſe voit quelquefois dans les quadrupédes, toujours dans les oiſeaux, dans les vipéres & dans les inſectes. On a trouvé des fœtus vivans qui étoient ſortis après la mort de leur mère. Cette irritation ſe communique à la matrice proportionnellement aux inquiétudes de l'enfant, à ſa péſanteur, à ſa force. Cela paroît vraiſemblable à beaucoup de gens, dit M. *Mauriceau*, *tom. 1*, *p. 203*. Mais ſi ceux qui pratiquent les accouchemens, y font bien attention, ils connoîtront qu'il n'y a que la matrice, aidée de la compreſſion des muſcles du bas-ventre & du diaphragme ; qui faſſe l'expulſion de l'enfant, lorſqu'étant irritée par ſa groſſeur & ſa péſanteur, elle ne peut s'étendre d'avan-

que peu ou point utile. Pour moi je dis que, quelque partie que l'enfant présente la première,

rage pour le contenir. Cette opinion, ajoute M. Puzos, qui suit la même idée, donneroit toujours matière à contestation, si l'on ne faisoit connoître comment cette opération se détermine & par quels moyens elle s'exécute.

Dans la description de la matrice, continue M. Puzos, j'ai répété ce qu'on a toujours dit qu'elle avoit dans son état naturel, la figure d'une bouteille renversée, que dans la grossesse elle perdoit peu à peu cette ressemblance en s'étendant; & que sur la fin elle devenoit toute ronde, parce que son col étoit effacé, que ses deux orifices n'en faisoient plus qu'un, lequel de fente qu'il étoit auparavant, devenoit un trou, ou un petit cercle rond, de sorte que le tout ensemble représentoit la figure d'un balon. La matrice n'a pris cette forme que pour fournir autant de place qu'il en faut à un enfant, dont le volume augmente à chaque instant; mais cette facilité de la matrice à s'étendre a des bornes, & quand elle est parvenue à un certain dégré, elle ne peut plus prêter, faute d'étoffe; elle créveroit même infailliblement par quelque endroit, lorsqu'elle est parvenue à son dernier dégré d'extension, si la nature toujours sage n'avoit fait une ouverture à sa partie la plus déclive. La figure de la matrice dans les derniers tems de la grossesse & son étendue prodigieuse; changent insensiblement la forme de cette ouverture circulaire; qui forme un vuide incapable de soutenir l'enfant; il s'affaisse donc & par-conséquent il étend moins la matrice dans son fond.

La matrice un peu soulagée, parce qu'elle est moins étendue, se contracte à proportion du terrein qu'elle a gagné: elle chasse les membranes, les eaux & l'enfant du côté de l'orifice qui est l'endroit de toute la matrice qui résiste le moins; ce qui occasionne les premieres douleurs; & comme la matrice tend toujours à sa contraction; sitôt qu'un peu d'espace en elle lui permet de se resserrer, le vuide qui continue de se former vers son fond, par la dilatation de l'orifice, fournit de nouveaux moyens aux fibres charnues du fond & des parties laterales, d'agir sur les corps qu'ils renferment pour les chasser du côté qui résiste le moins. Cette suite de contractions qui ne pourroient durer long-tems, si les fibres charnues n'entroient dans une espéce de repos nécessaire à toutes les parties qui agissent, occasionne les douleurs périodiques marquées par des plaintes entremêlées de tranquillité. Mais le repos que prennent les parties, bien loin de leur faire perdre le fruit de tant de travaux, en leur faisant

quand il vient sans le secours du Chirurgien ni de la Sage-Femme, l'accouchement doit être appellé naturel, soit que l'enfant présente les pieds, les bras, le cul ou la tête, comme les Observations suivantes en font foi.

abandonner le terrein qu'elles ont gagné, leur donne au contraire de nouvelles forces, pour agir plus violemment sur ce qui fait encore de la résistance, & pour augmenter les douleurs; aussi commence-t-on alors à sentir bien distinctement les membranes tendues par les eaux qui se présentent à l'orifice, comme une hernie à travers les anneaux, & la douleur finie, il est très-facile de connoître en quelle situation se présente l'enfant. Si l'orifice fait beaucoup de résistance dans le commencement du travail, on le voit sur la fin obéir avec une facilité qui ne surprendra point, quand on sçaura qu'il se trouve attaqué de toutes parts. D'un côté le poids des eaux & de l'enfant qui l'ont pénétré, a fait étendre son cercle à proportion de leur volume; de l'autre, les efforts de la matrice qui a dans son fond gagné tout le terrein que son orifice a perdue, venant à le frapper continuellement doivent alors faire faire plus de chemin à l'enfant dans une demie heure qu'il n'en auroit fait auparavant en deux heures; cette méchanique s'accorde à merveille avec les Observations des Gens de l'Art: ils ont toujours remarqué qu'il faut plus de tems & de douleurs pour dilater l'orifice de la largeur d'environ un écu, qu'il n'en faut de ce point d'extension pour arriver jusqu'au couronnement qui fait quatre fois autant d'ouverture; & c'est ce qui a trompé tant de fois des gens qui faute d'expérience ou occupés d'autres affaires s'imaginent avoir le tems d'aller ailleurs, par le peu d'avancement des choses; mais à leur retour ils ont trouvé la besogne faite sans eux. Sur la fin le travail va plus vite, les douleurs sont aussi plus fortes, & c'est alors que les femmes sont dans une chaleur extrême, qui marque bien l'effervescence du sang; elles ont des frissonnemens & des tremblemens sans avoir froid, par l'irrégularité du cours des esprits dans les nerfs; & elles vomissent tout ce qu'elles prennent par les secousses que cette même irrégularité des esprits communique aux reins & à l'estomac. Les douleurs des cuisses & des jambes s'expliquent aussi très-aisément par la tension & le tiraillement des ligamens de la matrice qui viennnent s'y distribuer.

OBSERVATION XCII.

Le 17 Février de l'année 1686, une Dame de cette ville, d'un tempérament foible & délicat, m'envoya prier de me rendre chez elle ; elle me dit en arrivant qu'elle étoit malade pour accoucher, mais que ce n'étoit pas comme les accouchemens précédens. Sans ſavoir quelle raiſon elle avoit de me tenir ce langage, je la touchai pour m'en inſtruire, je trouvai que les eaux étoient préparées, & les membranes prêtes à s'ouvrir, & quelques parties en confuſion aſſez avancées. Sans m'arrêter à examiner ſi c'étoit les pieds ou les bras, je fis au plutôt faire le petit lit pour y mettre la malade ; mais quelque diligence que l'on y pût apporter, les membranes s'ouvrirent avant que le lit fût accommodé, & les pieds ſe préſentérent au paſſage. Je n'aidai que foiblement à recevoir l'enfant, n'y ayant donné aucun tems, tant l'accouchement fut prompt. Je délivrai la mère, qui ſe porta fort bien, ainſi que l'enfant, qui étoit un garçon.

RÉFLEXION.

Voilà ce qui s'appelle à bon droit un accouchement naturel, n'y ayant eu qu'un peu de précaution à prendre, ſuppoſé qu'il y eût quelque choſe d'extraordinaire qui pouvoit être de retourner la face de l'enfant en bas, quand elle ſe trouve en haut, dégager les bras, quand ils ſont quelque empêchement, & au cas qu'ils ne viennent pas volontiers ; & que la tête réſiſte quelque peu au paſſage, il faut porter ſa main applatie par-deſſous le menton & lui mettre le doigt du milieu dans la bouche, ſonger à ne faire de violence que le moins qu'il eſt poſſible, en tirant doucement par cet endroit, pendant que l'on tire le corps avec l'autre ; en uſant de cette manière, l'accouchement ſe termine en peu de tems.

C'eſt cette ſituation (quoi qu'elle ſoit appellée par les Auteurs contre nature) que l'on doit d'autant plus ſouhaiter, qu'elle eſt l'unique qui aſſure dans le moment la fin de l'ouvrage, celle par laquelle l'on termine toutes les autres, & où l'on ne voit jamais l'enfant arrêté ni enclavé au paſſage, pour peu que l'on uſe de prévoyance, & que l'on ſuive les principes qui ſont établis pour y réuſſir. Ce que je dis eſt ſi vrai, & cette ſituation a tant d'avantage au-deſſus de toutes les autres, qu'il périra dix enfans dans les accouchemens où ils préſenteront la tête, contre un qui ſera de la peine, lorſqu'ils ſe préſenteront par les pieds ; celle qui ſuit eſt plus rare, mais elle n'en eſt pas moins poſſible, lorſqu'elle eſt poſée ſous ces mêmes conditions.

OBSERVATION XCIII.

Le 24 de Novembre de l'année 1703, comme j'étois à Cherbourg pour voir un Officier qui étoit bleſſé ; l'on vint à minuit me prier d'aller voir la femme d'un Corroyeur, qui étoit malade pour accoucher, & dont l'enfant préſentoit la main ; j'y allai très-promptement. Je trouvai la main de l'enfant qui ſortoit du vagin, comme on me l'avoit dit, & la tête à côté, prête de paroître au couronnement, avec des douleurs piquantes, qui redoubloient ſans relâche ; j'encourageai la femme autant que je pus, par l'eſpérance d'un prompt accouchement. Je travaillai à dégager la tête avec mes deux doigts du côté oppoſé à celui où le bras ſe préſentoit, ſans toucher en aucune façon de ce côté-là, parce que ce bras y aidoit plus que je n'aurois pû faire ; je continuai ce même ſecours juſqu'à ce que la tête fut aſſez avancée au paſſage, pour lui aider dans ſa ſortie, à quoi je donnai toute mon attention, ſans me ſervir du bras en aucune manière, que je laiſſois ſortir à ſa volonté, ne le tirant qu'autant qu'il étoit néceſ-

faire pour empêcher qu'il ne se repliât dans le vagin ; parce que si j'en avois usé autrement, je n'aurois pas manqué de faire biaiser la tête ; & qu'au lieu de venir directement comme elle fit, elle se seroit présentée par le côté, & auroit par-conséquent rendu l'accouchement, (de naturel qu'il étoit, puisqu'il venoit sans presque de secours,) tout-à-fait contre nature, & l'enfant n'auroit pour lors pu venir que par l'aide que j'aurois été obligé de lui donner, & même en danger de perdre la vie.

RÉFLEXION.

Quoiqu'il soit chagrinant de voir venir un enfant dans cette situation, cet accouchement ne doit pas moins être mis au nombre des accouchemens naturels, puisque je ne rendis qu'un foible secours à la mère & à l'enfant. Comme la tête étoit placée directement au passage ; qu'il n'y avoit que le bras qui l'accompagnoit, sans y faire d'autre obstacle que d'en grossir un peu le volume, & que les douleurs venoient à souhait pour finir cet accouchement, en aussi peu de tems qu'il le fut, rien ne peut empêcher qu'il ne soit mis au nombre des accouchemens naturels, aussi-bien que celui qui suit.

OBSERVATION XCIV.

Le 28 Mars de l'année 1687, la femme d'un faiseur de paniers, très-jeune, & grosse de son premier enfant, se sentant vivement pressée, m'envoya chercher comme je dînois ; je quittai tout, & me rendis incessamment auprès d'elle. Je trouvai les eaux écoulés, & que l'enfant qui présentoit le siége, étoit trop avancé pour prétendre le retourner, & trop peu pour lui pouvoir aider, à quoi je réussis néanmoins bien-tôt après qu'il se trouva plus avancé à la faveur des

douleurs qui redoubloient ſans relâche. Je lui gliſſai un doigt de chacune de mes mains dans les plis des cuiſſes vers les aînes ; & au moyen de ce foible ſecours, j'accouchai cette jeune femme en très-peu de tems. Je la délivrai enſuite ; elle ſe ſeroit bien portée, ſi ſon ſein n'avoit pas abſcédé par le peu de ſoin qu'elle prit d'elle, & cet accident lui cauſa bien plus de mal que ſa couche.

RÉFLEXION.

Ne doit-on pas appeller naturel un accouchement auſſi prompt que celui-ci, dont l'enfant & la mère ſe tirérent ſi aiſément d'affaire, encore que l'enfant ne ſoit pas venu la tête la première, n'eſt-il pas plus à propos que la fin de l'ouvrage terminé heureuſement donne le nom à l'accouchement, que la partie que l'enfant préſente, vû que ſi c'étoit la partie qui fût en droit de lui donner le nom de naturel, ce devroit être celui où l'enfant préſente les pieds, par les raiſons que je rapporte dans l'Obſervation précédente.

L'accouchement de deux enfans, qui eſt de la nature des précédens, n'eſt pas moins naturel, que celui où la femme n'accouche que d'un ſeul, il faut ſeulement que le Chirurgien faſſe attention qu'il y en a qui n'ont qu'un arriere-faix ; mais auſſi qu'il y en a qui en ont deux, comme je le fais voir dans les deux accouchemens qui ſuivent.

OBSERVATION CXV.

Le 14 Juin de l'année 1685, j'accouchai la femme d'un Charpentier de cette ville d'une fille paſſablement groſſe, qui vint la tête la première ; comme je me mis en devoir de délivrer la mère, je trouvai de la réſiſtance à l'arrière-faix, ce qui m'obligea de couler ma main le long du cordon pour en connoître la cauſe, que j'apperçus bien-tôt par de nouvelles membranes, qui occupoient le fond du vagin, avec des eaux

préparées

préparées qui s'écoulèrent dans le moment, & une seconde fille, dont la tête s'avança au passage, & en sortit à la première douleur. Après quoi je liai les deux cordons chacun avec deux ligatures; entre lesquels je coupai ces cordons, afin de me débarrasser de ces deux enfans, que je donnai à tenir à deux femmes pour en avoir soin. Je délivrai ensuite la mère, tenant ces deux cordons de mes deux mains, que je faisois agir successivement jusqu'à l'extraction de cet arrière-faix, qui étoit fort gros, & commun à ces deux enfans.

OBSERVATION XCVI.

Le 19 Janvier de l'année *1687*, j'accouchai la femme d'un Procureur de cette ville d'un gros garçon, dont l'arrière-faix suivit de lui-même; de secondes eaux qui percérent dans le moment, accompagnées d'une douleur vive & piquante, me firent retourner à la malade, avant même que j'eusse le tems de réfléchir à ce qui se passoit, par rapport à la grosseur de l'enfant & de l'arrière-faix, que je croyois unique: dans la crainte que ce ne fût une perte de sang, erreur dont je me tirai dans l'instant, par la tête d'un second enfant, que je trouvai au passage, & qui ne tarda à venir que jusqu'à la première douleur, qui survint à l'instant; c'étoit une fille, qui avoit aussi son arrière-faix, dont je délivrai la mère, qui se porta bien, & ses deux enfans pareillement.

RÉFLEXION.

Voilà deux accouchemens, quoique semblables dans le commencement, assez différens dans la suite, & où

la conduite que l'on y doit garder ne différe de l'accouchement où il n'y a qu'un enfant seul, sinon qu'à trouver de la résistance au délivre ; il faut s'assurer de ce qui en peut être la cause, afin d'y apporter le reméde qui est d'aller doucement, & sans rien précipiter, attendre la venue du second enfant, sur-tout quand les apparences & l'effet se trouvent telles qu'en ces deux Observations. En usant ainsi, tout finira heureusement.

Je ne parle ici que succintement de ces deux accouchemens, parce que dans la suite je m'étendrai plus au long sur cette matière dans un autre Chapitre, n'ayant présentement d'autre idée que de faire voir qu'un accouchement de deux enfans n'est pas plus à craindre que celui d'un seul, & de lever la difficulté qu'un accouchement de cette nature peut faire à un nouvel Accoucheur, qui se le représente beaucoup plus difficile qu'il ne l'est en effet, comme il m'est arrivée à moi-même, avant que j'eusse beaucoup pratiqué.

CHAPITRE VII.

De l'extraction de l'arrière-faix, de la ligature du cordon de l'ombilic.

Lorsque l'enfant est venu au monde (*i*), il faut le coucher sur le côté entre les jambes de sa mère, ensorte qu'il ait la respi-

(*i*) Il y a des Accoucheurs qui veulent que l'on délivre la femme, aussi-tôt que l'enfant est sorti ; c'est le sentiment & la pratique de Mauriceau. La raison qui le détermine à faire promptement l'extraction de l'arrière-faix, est parfaitement bonne, dit le Commentateur de *Deventer*, p. 161. Le ressort de la Matrice est si fort, qu'elle se referme, à mesure que la résistance qu'elle trouvoit dans les corps qu'elle contenoit, diminue. On ne se peut donc trop presser de délivrer la femme dans l'incertitude où l'on est de le pouvoir faire commodément un quart-d'heure après. Commencer

ration libre, & qu'il ne puiſſe rien entrer dans la bouche. Il faut enſuite que l'Opérateur en-

donc, comme le veut M. *Clément*, par la ligature du cordon, c'eſt perdre un tems qui peut être employé beaucoup plus utilement.

La raiſon qui détermine M. Clément, ne peut-être regardée que comme une chimère. Il dit que l'enfant perd autant de ſang, qu'il en ſort par les artères ombilicales. Cela eſt vrai; mais il en gagne autant qu'il lui en eſt rapporté par la veine: ainſi point de danger de ce côté-là; cet échange même doit lui être avantageux; puiſque le ſang raporté par la veine eſt vivifié, pour ainſi dire, par le liquide qui y vient des artères de la matrice.

Le milieu que prend Dionis, ne me paroît pas plus judicieux, dit le même Auteur. Il commence par faire la ligature, ſi l'arrière-faix eſt adhérent, & commence par l'extraction, s'il ne l'eſt pas, Mais comme il ne ſçait qu'après un certain tems, ſi l'arrière-faix eſt adhérent ou non; & le tems néceſſaire pour le connoître n'étant pas déterminé, le cordon ſe refroidit, la circulation s'y ralentit & l'enfant reçoit des ſemences de maladies, qui ne peuvent manquer de ſe déclarer tôt ou tard.

Le plus ſûr eſt donc, ſelon moi, de faire l'extraction de l'arrière-faix, le plutôt qu'il eſt poſſible, c'eſt le moyen le plus court pour prévenir tous les inconvéniens.

Mais M. *Puzos* n'approuve pas cette opinion. Je ne ſçaurois paſſer, dit-il, à un auſſi grand Praticien que l'a été *Mauriceau*, le précepte abſolu qu'il donne tom. 1, pag. 248, de délivrer la femme, auſſi-tôt que l'enfant eſt ſorti, dans la crainte que la matrice ne ſe referme, & que le tems de nouer le cordon & de mettre l'enfant en ſûreté, ne devienne par ſa longueur un obſtacle au paſſage du placenta. Il eſt vrai qu'auſſi-tôt que l'enfant eſt paſſé, la matrice ſe contracte, en ſe repliant ſur elle-même; mais la méchanique de l'accouchement, la ſtructure de la partie, & l'uſage de porter la main dans ce viſcère pour les cas de néceſſité, nous ont appris que ſa contraction commencée dans le fond, comme étant le centre des fibres charnues, & de la force de ce viſcère, que la contraction, dis-je, du fond chaſſe néceſſairement vers l'orifice le corps contenu dans ſa cavité, & que la préſence de ce corps & la ſortie continuelle du ſang, doive le tenir dilaté. Nous ſçavons encore que le reſſort de la matrice doit être extrêmement affoibli par l'exceſſive dilatation qu'elle a ſoufferte dans l'accouchement. D'ailleurs c'eſt une méchanique reconnue que plus le fond de la matrice ſe dilate, plus l'orifice ſe reſſerre; & c'eſt ce qu'on voit arriver dans la groſſeſſe; qu'au-contrai-

gage deux tours du cordon au-tour des deux doigts de sa main gauche, & au-dessus le plus près de la partie qu'il lui est possible, y joindre les deux doigts & le pouce de la main droite, pour tirer doucement, ensuite par de légéres secousses de côté & d'autre. Si ce secours ne suffit pas, & que l'arrière-faix y résiste, il faut y ajouter celui de faire souffler l'accouchée dans sa main, la faire épreindre comme pour aller à la selle, & enfin lui mettre son doigt dans la bouche, comme si elle vouloit se faire vomir, & continuer à tirer sans violence, afin de tâcher de délivrer l'accouchée, sans que le cordon se rompe, & que l'arrière-faix vienne tout entier;

re, plus le fond se resserre, plus l'orifice est obligé de se dilater, comme on l'observe dans le travail; parce que chacune de ces parties fait une action contraire, pour tendre néanmoins au bien d'une même opération. Or, tant qu'il reste quelque corps renfermé dans la matrice d'un volume tel que le placenta d'un enfant à terme, l'orifice est la partie la plus lente à se resserrer. Il est donc possible d'y passer la main une heure, & plus après la sortie de l'enfant, & l'on doit conséquemment attendre une partie de ce tems l'expulsion naturelle du placenta, si aucun accident n'oblige d'en précipiter la sortie.

Condamnant dans Mauriceau la méthode de délivrer trop promptement, continue M. Puzos, je ne devrois pas être plus indulgent à l'égard de M. Clément, malgré le respect & la reconnoissance dont je suis pénétré pour cet habile Praticien, que j'ai eu l'honneur d'avoir pour maître. Il s'y prenoit de la même façon que Mauriceau; mais par un motif bien différent. Il s'étoit accoutumé à délivrer sur le champ, en laissant l'enfant dans le lit de la mère, par la sage précaution de ne le point abandonner, qu'il ne l'eut fait voir sain & sauf aux personnes intéressées. Comme il avoit eu l'honneur d'accoucher, étant jeune, la première Dauphine de France, sous le régne de Louis XIV, & d'avoir été appellé au secours de la Reine, & qu'on est obligé dans ces sortes d'accouchemens d'éclat, de montrer aux Princes du Sang, & aux Ambassadeurs le nouveau né, nud & de leur faire voir son sexe; il s'étoit fait une loix de délivrer d'abord, de prendre ensuite l'enfant pour le montrer aux assistans & de le remettre entre les mains de la garde.

lorsqu'il s'y trouvera de plus grandes difficultés, l'on aura recours au Chapitre qui traite de cette matière à fond, au Livre de l'accouchement contre nature.

L'arrière-faix étant venu avec le secours ordinaire, & la femme étant ainsi délivrée, il faut mettre l'enfant & l'arrière-faix dans un linge propre entre les mains de la Garde, sur les genoux de laquelle il y aura un carreau mollet, si cela se peut, alors le Chirurgien prendra un fil ciré d'une moyenne grosseur, avec lequel il liera (*k*) ce cordon à un travers de doigt du

(*k*) Aussi-tôt que l'enfant est au monde, on fait la ligature du cordon ombilical. Quelques Praticiens proposent de lier & de couper le cordon avant que le placenta soit sorti ; ils conseillent de faire une première ligature contre le ventre de l'enfant, pour prévenir, disent-ils, les hernies ombilicales ; d'en faire ensuite une autre à deux pouces de distance de la première & de couper le cordon entre les deux ligatures ; ils croient que cette seconde ligature prévient une hémorrhagie, qui seroit dangereuse à la femme, si le placenta étoit encore adhérent à la matrice. Mais toutes ces précautions sont mal fondées, dit M. *Smellie*, pag. 238, la méthode suivante me paroit la meilleure, & en même tems la plus aisée : si les doulours n'ont pas assez de force pour expulser le placenta immédiatement après l'enfant, & qu'il ne survienne aucune hémorrhagie qui engage à en précipiter l'extraction, on peut accorder un moment de repos à la femme, dont le fœtus profite aussi pour se rétablir. Si l'air ne passe pas tout de suite dans les poumons, & si la circulation continue encore de l'enfant au placenta, il faut différer de lier & de couper le cordon, essayer toutes sortes de remédes pour provoquer la respiration, & quelquefois même lui exciter de la douleur. Lorsque la circulation est languissante, la respiration commence à peine, & ne se fait que par de longs intervalles, & lorsqu'elle est tout à fait interceptée dans le cordon, si l'enfant est encore en vie, il n'en revient pas aisément. Tout ce qui peut animer la circulation, excite la respiration, & à mesure que celle-ci augmente, la circulation devient plus forte. Pour les exciter, il faut tenir chaudement l'enfant, le remuer, l'agiter, lui frotter la tête, les tempes & la poitrine avec quelque liqueur spiritueuse, lui mettre

ventre de l'enfant, en ſorte que ce lien ne ſoit ni trop ſerré, ni trop lâche ; car ſi le fil étoit

dans la bouche & ſous le nez de l'ail, de l'oignon ou de la moutarde. On a quelquefois rendu la vie à des enfans, en leur ſouflant dans la bouche avec une canule d'argent, afin d'introduire par ce moyen de l'air dans les poumons & de les dilater.

Lorſque le placenta eſt ſorti de lui-même immédiatement, ou peu de tems après l'enfant, ſoit par la continuation des douleurs du travail, ſoit que l'Opérateur en ait fait l'extraction pour donner à la matrice la liberté de ſe contracter, afin d'arrêter les pertes de ſang, lorſqu'elles ſon trop conſidérables ; en ce cas, lorſque l'enfant n'a point encore reſpiré & que l'on ſent la pulſation dans les vaiſſeaux, quelques-uns ordonnent de plonger dans un baſſin de vin ou d'eau chaude, le *placenta* & autant qu'il eſt poſſible du cordon ombilical, afin de ranimer la circulation de l'un à l'autre ; d'autres conſeillent de placer le placenta ſur le ventre de l'enfant, avec des couvertures bien chaudes ; mais de tous ces expédiens, le meilleur & le plus ſûr eſt de le mettre dans l'eau chaude.

Cependant ſi le *placenta* étoit encore retenu dans la matrice, & qu'on n'eut point de perte de ſang dangereuſe à craindre, l'enfant ne peut être mieux placé pour maintenir une chaleur uniforme, pendant que l'Accoucheur fait de ſon côté tout ſon poſſible pour faire revivre l'enfant.

Mais ſi l'enfant eſt vigoureux & qu'il crie avec beaucoup de force, on peut faire la ligature du cordon. On doit avoir eu la précaution de ſe munir d'une ou de deux ligatures faites de cinq ou ſix brins de fil cirés enſemble, en forme de petit ruban d'environ ſept à huit pouces de longueur & noués par les deux bouts. On en prend une dont on lie le cordon environ à deux travers de doigt du ventre de l'enfant ; on fait d'abord un tour, ſi le cordon ombilical eſt petit, & l'on fait enſuite deux nœuds pour l'aſſurer ; mais ſi le cordon eſt épais, après ce premier tour il faut en faire deux autres, qu'on aſſure auſſi par un double nœud ; enſuite on coupe le cordon avec de bons ciſeaux à un doigt de diſtance de la ligature vers le placenta ; après cette opération on lave l'enfant, on enveloppe d'un morceau de linge le bout reſtant du cordon, on le replie ſur le ventre, & on applique par deſſus une compreſſe quarrée ; que l'on y tient ferme en emmaillotant l'enfant.

Cette portion du cordon ſe deſſéche bientôt, elle prend d'abord une couleur livide, elle noircit enſuite, & vers le cinquième jour elle tombe dans ſa racine auprès du ventre ; enfin dans quelque partie, ou à quelque diſtance du ventre qu'on

trop ſerré, il couperoit le cordon trop tôt, & il ſeroit en danger de donner du ſang; & s'il étoit

en a fait la ligature, la portion reſtante tombe toujours au même endroit, de ſorte qu'il eſt à préſumer que les hernies ombilicales ne dépendent pas toujours de la manière de lier le cordon; mais plutôt de ce qu'on n'aura pas bien aſſujetti la compreſſe, & de ce que l'on n'aura pas ſerré le lien, pendant quelque tems encore après la ſéparation de la portion deſſéchée du cordon, particulièrement lorſque les enfans crient beaucoup.

Il faut toujours ſerrer la ligature du cordon tellement qu'elle bouche exactement l'ouverture des vaiſſeaux; ainſi lorſqu'il continue à laiſſer couler le ſang, il faut appliquer une ſeconde ligature au-deſſous de la première, de peur qu'en négligeant cette précaution, l'enfant ne meure d'hémorrhagie. Cependant ſi l'on coupe ou ſi l'on déchire le cordon à 7 ou 8 pouces de diſtance du ventre, & qu'on l'expoſe au froid, ſans y faire aucune ligature, les artères ſe contractent & ſe reſſerrent d'elles-mêmes ſi étroitement, qu'il ne ſort que très-peu ou point du tout de ſang; il arrive même quelquefois qu'après avoir lié & coupé le cordon à trois travers de doigt du ventre de l'enfant, de manière qu'on y intercepte le cours du ſang pendant une heure ou deux, il n'en ſortiroit plus de ſang, quand même la ligature ſe lâcheroit, alors que l'on chaufferoit le cordon & le ventre de l'enfant, & qu'on les tremperoit dans de l'eau chaude.

On s'imagine peut-être que c'eſt un tems perdu que celui qu'on employe à faire les ligatures, à couper le cordon & à mettre l'enfant en mains ſûres, avant que de travailler à l'extraction du placenta; mais on ſe trompe, dit M. Puzos, p. 148, ce délai facilite l'extraction de l'arrière-faix; pendant qu'on eſt occupé à faire les ligatures, la matrice ſe reſſerre peu à peu & ſon reſſerrement ou ſa contraction tend à décoler le placenta, s'il ne l'eſt pas; & ſi il l'eſt, à le chaſſer du côté de l'orifice, & à le mettre à l'aide de quelques tranchées & de quelques efforts involontaires de la mère, à la portée d'être ſenti avec le doigt introduit dans le vagin. Ce progrès qui s'eſt fait, ſans que l'art s'en ſoit mêlé, laiſſe peu de beſogne à faire à la perſonne chargée de tirer le placenta: on eſt tout étonné qu'en s'armant du cordon pour le faire venir, on le trouve prêt à ſortir au moindre effort, quelquefois même il eſt chaſſé pendant cet intervalle par une ou pluſieurs tranchées, avant qu'on ſe ſoit occupé de ſon extraction. Voilà l'avantage qu'on retire du délai que je préférerai toujours à la précipitation, parce qu'elle peut cauſer la rupture du cordon, ſi le pla-

trop lâche, le sang ne s'arrêteroit pas, de sorte que l'un ou l'autre défaut mettroit l'enfant en danger de mourir, si il ne mouroit pas avant que de s'en appercevoir.

Après que le cordon sera lié, il faut le couper à un bon travers de doigt au-dessus de la ligature. Si le cordon étoit trop gros ou trop petit, & que l'on craignit que la ligature ne le coupât trop-tôt, il n'y auroit qu'à faire cette ligature médiocrement serrée, & en faire une autre un bon pouce au-dessus aussi forte que l'on voudroit, & couper le cordon au-dessous de cette seconde ligature; c'est une précaution, qui loin d'être blamable, peut bien avoir son mérite.

Pour voir si ce cordon est assez serré, il n'y a qu'à essuyer le bout avec un linge, après l'avoir coupé, & examiner s'il n'en sort rien, s'il en sort quelque chose, c'est une marque alors qu'il n'est pas assez serré.

Cette ligature étant faite, il faut avoir du vin chaud avec lequel on lavera tout le corps de l'enfant, mais particulièrement son visage & sa tête; il faut après cela le visiter exactement, pour voir s'il n'y a rien d'extraordinaire, comme six doigts aux mains, ou aux pieds, si l'anus ou la verge n'est point fermée; car il faut y re-

centa n'est pas encore décolé; & la perte de sang, s'il ne l'est qu'en partie, quelquefois même le renversement de la matrice, si le cordon est aussi fort, que l'adhérence du placenta est considérable.

Le petit délai que je propose avant l'extraction du placenta n'est pas seulement avantageux à la mère il l'est encore à l'enfant. Si l'enfant est foible en le tirant de la fange, il se trouve sous la couverture, on lui donne les secours dont il a besoin, on l'échauffe, on l'anime extérieurement avec le vin chaud, on lui en fait avaler, si cela est nécessaire. J'ajoute que l'Accoucheur profite de ce délai pour se débarrasser d'un enfant qui le génoit dans les circonstances d'un délivre adhérent, d'une perte, des mouvemens involontaires de la mère, & d'une nécessité de porter la main pour décoler le placenta.

médier sur le champ, comme on le verra dans la troisième Partie de cet ouvrage.

Je viens de dire que la ligature du cordon ombilical ne doit pas être ni trop près, ni trop éloignée du ventre de l'enfant, ni trop lâche, ni trop serrée ; parce que selon le sentiment des Auteurs, cette ligature étant faite trop près du ventre, peut causer de l'inflammation ; en étant trop éloignée, elle peut produire une hernie ; étant trop lâche, elle peut laisser échapper le sang ; & étant trop serrée, elle peut couper le cordon trop tôt, ce qui causeroit une perte de sang qui donneroit la mort à l'enfant : aussi s'est-il trouvé des Sages-Femmes & des Chirurgiens qui par ignorance ou par terreur panique ont fait des fautes notables, mais dont quelques-unes n'étoient pourtant pas si dangereuses que les Auteurs nous l'ont voulu persuader.

OBSERVATION XCVII.

L'enfant d'un de mes amis d'une ville considérable, ayant eu le cordon de l'ombilic lié trop près du ventre, & d'un fil trop délié & trop serré, joint à la délicatesse du cordon qui étoit très-petit, tomba le lendemain à l'uni du ventre, qui par ce moyen laissoit échapper un peu de sang, ce qui donna l'allarme dans la maison. L'on envoie aussi-tôt chercher le Chirurgien du logis, qui plus allarmé que personne, en appella plusieurs autres pour conférer ensemble sur un accident qui leur parut aussi étrange, qu'il leur étoit nouveau, non par rapport à la légére perte du sang qui couloit actuellement ; mais dans la crainte d'une plus considérable, dont la mort de l'enfant devoit selon eux s'en suivre infailliblement, ce qui leur fit abandonner ce beau pré-

cepte de la Chirurgie, qu'en fait de remède il faut aller du plus ſimple au plus composé, pour ſuivre cette autre maxime, qu'à mal extrême il faut une extrême remède : ſur quoi il réſolurent de prendre avec le bec de corbin aſſez des tégumens & de ce qu'il pouvoit y avoir de la racine de ce cordon, afin de le pouvoir ſerrer ſelon que la néceſſité le requéroit, avec un fil ciré & aſſez gros, noué à double nœud pour le ſerrer dans la ſuite encore davantage ; & au moyen de cette ligature ils s'aſſurerent parfaitement bien de la perte de ſang, mais ils tuérent l'enfant, cette ligature ayant causé une douleur ſi violente au ventre, que l'inflammation ſurvint, à laquelle ſuccéda la gangrenne, & enfin la mort.

RÉFLEXION.

Ces Maîtres Chirurgiens ſe trouvérent déconcertés à la vue de ce prétendu grand mal, qui conſiſtoit plutôt dans un défaut d'expérience que dans un danger effectif, qu'ils crurent pourtant bien évident, pour ſe déterminer à une pareille opération. Il y a à la vérité des précautions utiles que l'on ne doit jamais négliger ; mais des précautions pareilles à celle-ci ſont infiniment plus à craindre que le mal même, puiſque le ſang ne venoit que foiblement, & que c'étoit plutôt un ſuintement qu'une perte d'aucune conſéquence, qui auroit ſans doute été arrêté par les moindres remédes, comme je l'ai fait en une occaſion plns dangereuſe en apparence, & pour laquelle cette opération, ſi elle eut été praticable, auroit été plus néceſſaire.

OBSERVATION XCVIII.

Le 28 Novembre 1699, un pauvre manœuvre de mes voiſins, dont la femme étoit en travail, vint me chercher à deux heures après minuit avec beaucoup d'empreſſement, pour l'aller ac-

coucher. J'y allai à demi habillai ; mais quelque diligence que je pus faire, je n'arrivai qu'après la sortie de l'enfant qui étoit tombé sur le plancher, parce la femme étoit alors debout ; l'arrière-faix étoit resté dans la matrice, & le cordon de l'ombilic rompu, ou plutôt arraché jusques dans le ventre de l'enfant, de manière qu'il n'étoit pas resté la moindre extrêmité d'aucun des vaisseaux, pas même aucun vestige, d'où il ne sortoit aucune goute de sang : je couchai la mère sur son lit, après quoi je lui détachai un très-petit arrière-faix des parois de la matrice, qui étoit fort adhérent, & le tirai dehors, le cordon qui étoit trop foible & très-petit, ne m'ayant été d'aucun secours. J'appliquai ensuite un petit tampon de charpie séche, qui remplissoit le lieu ou la place du cordon de l'enfant, un emplâtre de poix noire par-dessus, une compresse, & un petit bandage contentif d'un linge plié en quatre, auquel je ne touchai point d'avantage. L'emplâtre tomba dans la suite, & la place du cordon se trouva parfaitement cicatrisée.

RÉFLEXION.

On ne pouvoit se dispenser de mettre un peu de charpie séche au lieu où le cordon fut arraché, avec un emplâtre de poix noire qui est adhérent par-dessus & un petit bandage : le surplus étoit inutile, puisqu'il ne paroissoit aucune goutte de sang. Pour ce qui est du bandage, la précaution en auroit été utile, parce qu'il se pouvoit faire que tant que l'enfant étant revenu de sa foiblesse, & les esprits dans un plus grand mouvement qu'auparavant, il survint une perte de sang assez considérable pour lui causer la mort ; on ne s'en seroit apperçu qu'après que toutes les hardes qui servent à emmaillotter les enfans, en eussent été imbibées : ce qui fut la raison qui m'engagea à en user de la sorte, d'autant plus que cette précaution ne causoit aucune dou-

leur à l'enfant, au lieu que le reméde employé par ces Chirurgiens, fit périr celui qui en fut la victime.

OBSERVATION XCIX.

Le 18 Janvier de l'année 1705, je fus appellé pour voir une petite fille de trois jours, à laquelle le cordon de l'ombilic venoit de tomber, & dont il avoit suintée assez de sang pour imbiber une petite compresse plié en quatre, qui causoit une allarme d'autant plus grande, que l'âge de la mère ne laissoit guère espérer d'autres enfans. Après que j'eus examiné la maladie, je rassurai ceux qui s'y intéressoient, & rétablis le calme dans la maison par la promesse d'une prompte guérison, qui fut suivie de l'effet, puisqu'elle ne consistoit que dans l'application d'un petit plumaceau de charpie séche, avec un emplâtre de diapalme par-dessus, & un petit bandage, jusqu'à ce que l'endroit d'où le cordon étoit tombé trop tôt, fut cicatrisé, ce qui arriva sept ou huit jours après.

RÉFLEXION.

Voilà la manière dont j'ai traité & guéri ces deux enfans dans ces apparens dangers, où il ne s'en trouva pourtant aucun, quoique la chose fut fort délicate, mais beaucoup plus au premier qu'au dernier; car celui-ci indiquoit presque de lui-même ce qu'il falloit faire pour sa guérison, au lieu que l'autre donnoit plus à penser, en faisant réflexion que des artères & une veine non-seulement coupées & mal ou point liées, exposoient l'enfant à un péril évident, par la perte subite de tout son sang; & il est surprenant que les vaisseaux étant arrachés jusques dans leur racine, cet accident ne soit point arrivé.



LIVRE SECOND.

De l'Accouchement non naturel.

LES Auteurs qui ont écrit des Accouchemens n'en ont fait que de deux ſortes, les *naturels* & ceux qui ſont *contre nature*; mais comme un accouchement long & difficile differe beaucoup de celui qui eſt *naturel*, qui néanmoins ne peut être appellé *contre nature*, puiſque l'enfant vient au monde ſans le ſecours de la main du Chirurgien; on ne pent donc mieux le diſtinguer des autres, qu'en l'appellant *Accouchement non naturel.*

Cet accouchement eſt l'écueil contre lequel la ſcience & l'expérience des plus habiles Chirurgiens échouent; car dans un accouchement naturel l'enfant vient aiſément ſans que le Chirurgien y ſoit que peu ou point néceſſaire; & celui qui eſt contre nature ſe termine ſouvent en un inſtant, lorſqu'il eſt exécuté par une main adroite & expérimentée: mais pour celui dont je parle, c'eſt en vain que le Chirurgien poſſede ſes plus beaux ralens, le plus ſur eſt de ne rien faire, de s'en remettre à la Providence, & de laiſſer le tout à la prudence & à la diſcrétion de la nature, qui, par des reſſources que nous ne pouvons le plus ſouvent comprendre, opere des miracles dans le tems que l'on en eſpere le moins; & après trois, quatre, cinq, ſix, & même juſqu'à ſept jours de travail, une femme accouche, elle & ſon enfant ſe portant bien, quoique l'Accoucheur lui-même

crût un moment auparavant que tout étoit défespéré.

C'eſt dans un accouchement de cette nature qu'il faut que le Chirurgien cherche tous les moyens de ſecourir la femme malade, par une nourriture propre, par un grand repos, par une grande tranquillité de corps & d'eſprit, & par une ſituation commode, afin de conſerver ſes forces, & de faciliter la ſortie de l'enfant autant qu'il lui eſt poſſible, ſans fatiguer la mere; parce que, quand après pluſieurs jours d'un mal & de douleurs foibles & éloignées, l'accouchement vient à ſe déclarer, comme il arrive pour l'ordinaire dans l'*accouchement non naturel*, un Accoucheur qui ſçait ſa profeſſion a toujours aſſez de tems pour prendre ſes meſures, & pour ſecourir de ſon mieux la mere & l'enfant.

Mais comme les obſervations qu'un Chirurgien fait ſur ces accouchemens, ſont l'unique moyen d'en donner une idée certaine, & la maniere de les terminer heureuſement, c'eſt ce qui m'a particulierement engagé à en rapporter de toutes ſortes, après avoir fait connoître les cauſes qui peuvent y donner occaſion.

CHAPITRE PREMIER.

Des cauſes de l'Accouchement non naturel.

LES cauſes de l'accouchement non naturel ne peuvent venir que de trois choſes : ſçavoir, du côté de la mere, du celui de l'enfant, ou de l'une & de l'autre en même-tems.

Du côté de la mere, en ce qu'elle eſt trop

jeune ou trop âgée, ou enfin trop foible, soit à l'occasion de quelque maladie, comme fievre continue, intermittente ou autre, ou de quelque accident, comme perte de sang, dysenterie, &c.

Du côté de l'enfant, qui peut être excessivement gros, pour avoir pris par trop de nourriture au sein de sa mere ; ou trop foible pour n'en avoir pas reçu autant qu'il auroit fallu pour son accroissement, soit à l'occasion de quelque obstruction qui s'étoit faite aux vaisseaux du cordon, qui intercepte le cours du sang; ou que la mere, par quelque accident assez commun aux femmes grosses, n'ait pas pris assez de nourriture pour faire autant de sang qu'il étoit nécessaire pour l'accroissement de l'enfant; ou enfin parce qu'il est mort au sein de sa mere, ce qui n'arrive que trop souvent : la mere & l'enfant peuvent en même tems causer *l'accouchement non naturel*, lorsqu'ils sont tous deux si foibles qu'ils ne peuvent se donner aucun secours l'un à l'autre, ce qui rend l'accouchement lent, long & difficile, & par conséquent *non naturel.*

Le défaut d'une situation convenable à la mere, pendant le travail, peut aussi être un obstacle à l'accouchement, ce qui fait que le Chirurgien doit en éprouver plusieurs, afin de trouver celle qui convient.

M. Rulleau & quelques autres Auteurs prétendent que le coccix ou l'os de la queue, en se recourbant trop en dedans, est un fâcheux obstacle à la sortie de l'enfant, parce qu'en s'approchant de l'os pubis, il retrecit beaucoup le passage, & rend par ce mauvais effet l'accouchement très-difficile.

M. M. dit en plusieurs de ses Observations, que les premiers accouchemens sont pour l'ordinaire plus longs que les autres, parce qu'il pré-

tend que le premier fait le passage à ceux qui viennent ensuite.

Toutes ces causes, quoiqu'apparemment fondées sur le bon sens, la raison & l'expérience, ne sont pas infaillibles ; tout au contraire, un Accoucheur employé voit journellement quantité de femmes de toutes sortes d'états, foibles, jeunes & vieilles, accoucher avec tout le bonheur possible, quoique d'enfans foibles, moribonds, & même quelquefois morts, lorsque quantité d'autres femmes de toutes sortes d'âge, de tempérament, des plus fortes & vigoureuses, ont des accouchemens longs, difficiles, & même laborieux, quoiqu'elles ayent heureusement accouchées plusieurs fois.

Cette continuelle expérience me persuade qu'il n'y a aucune regle générale & absolument certaine dans tous ces accouchemens, & qu'un Accoucheur doit toujours être entre la crainte & l'espérance, jusqu'à l'accomplissement de son ouvrage, vû que le plus heureux accouchement en apparence, peut devenir long & difficile, & que le plus fâcheux peut se terminer dans le tems qu'il y pense le moins ; ce qui prouve bien que nous nous trompons, quand nous disons que la foiblesse, l'âge avancé, comme les femmes trop jeunes, aussi-bien que celles qui ont eu plusieurs enfans, ou qui ont un âge compétant, qui sont d'ailleurs fortes & vigoureuses, ne doivent point être regardées comme les causes essentielles de l'*accouchement naturel*, non plus que celles du *non naturel*, puisque c'est une nécessité d'avouer que c'est par un ordre supérieur que les choses arrivent ainsi, sans que nous les puissions pénétrer ni comprendre, quelque attention que nous fassions.

Ce seroit en cet accouchement que le *pourquoi*

de

de M. Peu (*a*) feroit plus juftement appliqué, qu'au fujet d'une queftion frivole. Mais loin de demander compte à la Providence de ces faits fi furprenans, il faut fans murmure & fans impatience obéir à fes ordres divins, & donner felon l'étendue bornée de nos connoiffances, tous les fecours poffibles, aux femmes qui ont des accouchemens de cette nature, comme je l'ai fait en toute occafion, & que je le rapporte dans les Obfervations fuivantes, où je me fuis attaché, autant que j'ai pu, à faire voir qu'il n'y a point de regles fur lefquelles un Accoucheur doive s'affurer de l'événement bon ou mauvais de fes opérations; ces prétendues regles pouvant toutes également le tromper; mais qu'au contraire il doit toujours fe tenir fur fes gardes; & être prêt à remédier à toutes fortes d'accidens.

OBSERVATION C.

La femme d'un Maître Tailleur de cette Ville, âgée de treize ans, étant groffe & malade pour accoucher, m'envoya prier de venir la voir. Je trouvai que les douleurs commençoient à fe faire vivement fentir, que les eaux étoient préparées, & l'enfant bien placé, je l'accouchai & la délivrai en moins d'une heure d'un travail affez médiocre;

(*a*) M. Peu, *p.* 202 *de la Pratique des Accouchemens*, répond à une queftion qu'il fuppofe qu'on lui fait; fçavoir pourquoi les enfans, dès qu'ils font fortis de l'*uterus*, portent plutôt les mains à leur face qu'ailleurs, & pourquoi ils les ferment plus volontiers, qu'ils ne les ouvrent. M. Peu fatisfait à cette queftion en difant que cette action dans eux n'eft pas volontaire ni raifonnée, puifque la raifon n'y guide la volonté qu'à mefure que la matière fe développe, & que les organes acquiérent leur perfection. C'eft plutôt par une habitude des mufcles, qui leur refte de la fituation où l'enfant a été durant la groffeffe dans le fein de fa mère, &c.

elle & son enfant se portant bien, nonobstant sa grande jeunesse, cette femme étant moins haute de presque toute la tête au tems de ce premier accouchement, qu'elle ne l'étoit à vingt-deux ans, que je l'ai accouchée d'un troisieme.

OBSERVATION CI.

La femme d'un Potier d'Étain de cette Ville, âgée de quatorze ans & un jour, s'étant fort bien portée dans sa grossesse, sa mere jugeant qu'elle étoit malade par de certains gestes extraordinaires qu'elle faisoit sans se plaindre, m'envoya prier de l'aller voir le 12 Avril de l'année 1691. Je doutai moins de la violence de ses douleurs, par ces mouvemens, que je n'aurois fait à beaucoup d'autres par les plus grands cris : ce qui m'engagea à vouloir m'assurer de la situation de l'enfant. Elle étoit si jeune qu'elle me demandoit pardon, quand j'allois la toucher, afin de m'en instruire; elle faisoit les mêmes contorsions & figures que fait une petite fille pour se défendre du fouet. Je l'accouchai en moins de deux heures de travail, & la délivrai ensuite; l'enfant, qui étoit un garçon se portant très-bien & la mere aussi, que j'ai accouchée sept fois depuis ce tems-là, & qui n'avoit encore que vingt-cinq ans.

L'exemple de la jeune femme rapportée dans l'Observation précédente, joint à celle-ci, sont plus que suffisans pour prouver que la jeunesse de la mere ne doit point être regardée comme un obstacle à l'heureux accouchement.

RÉFLEXION.

La jeunesse de ces deux femmes paroissoit encore

plus en leurs personnes & en leurs manières qu'à leur âge, étant encore des enfans à jouer avec des poupées, & à s'occuper à d'autres badinages aussi puériles, qui néanmoins ont eu des accouchemens aussi prompts & aussi heureux que l'on puisse souhaiter. Ce bonheur des accouchemens ne consistant pas à finir dès la première douleur; de crainte que la nature n'étant pas si-tôt disposée à la sortie de l'enfant, il ne se fasse des dilacérations terribles, dont les femmes sont en danger de se sentir long-tems. Mais au contraire la tête de l'enfant étant poussée à chaque douleur qui la fait avancer peu à peu; & venant à rétrograder ensuite lorsque la douleur cesse, comme il arrive pour l'ordinaire dans les heureux accouchemens, rend par ce moyen le passage susceptible de la dilatation nécessaire pour permettre la sortie de l'enfant, sans qu'il se fasse de dilacération, dont la nature ne puisse d'elle-même procurer le rétablissement, & remettre les parties qui ont souffert quelque violence, à peu près dans leur premier état.

Ainsi l'on peut appeller un accouchement prompt & heureux, quand il ne dure qu'une ou deux heures.

OBSERVATION CII.

Une Demoiselle de la Paroisse Darneville, qui demeuroit à trois lieues d'ici, ayant vécu dans une heureuse tranquillité jusqu'à l'âge de quarante-huit ans, sans avoir voulu entendre au mariage, s'y étoit enfin engagée, espérant qu'à cet âge avancé elle n'auroit point d'enfans, d'autant que les marques de jeunesse commençoient à s'effacer chez elle, le tems n'en étant plus réglé, ce qui donnoit occasion à un fond de mauvaise santé, dont elle espéroit que le mariage la délivreroit; mais au contraire, ses indispositions ne firent qu'augmenter; ses pieds & ses jambes devinrent enflées, ensuite le ventre; les degoûts, les nausées & les vomissemens s'y joignirent; il n'y eut point de remedes que les Médecins ne

fiſſent pour lui procurer quelque ſoulagement; mais ils furent fort inutiles, le mal au contraire ne faiſoit qu'empirer. L'augmentation de ſon ventre, & l'amaigriſſement de ſon corps, ne laiſſerent plus douter d'une hydropiſie formée, juſqu'à ce qu'enfin des mouvemens violens & ſouvent redoublés d'un enfant fiſſent connoître aux Médecins ce qu'ils n'avoient pû croire de l'état de cette femme dans un âge ſi avancé. Enfin l'accouchement prochain s'étant enſuite déclaré par des douleurs, je fus mandé pour y mettre la derniere main, & je l'accouchai en fort peu de tems d'un garçon; je la délivrai enſuite, & la mere & l'enfant ſe porterent très-bien.

RÉFLEXION.

Les Médecins ne peuvent jamais prendre trop de précautions, lorſqu'ils ſont obligés d'ordonner des remédes à une femme nouvellement mariée, pour quelqu'incommodité qu'elle puiſſe ſouffrir, notamment quand elles ont du rapport à celles que cauſe la groſſeſſe, comme il arriva à cette Dame, quoique ſon âge avancé parût les mettre hors de tout ſoupçon. Il ne lui en arriva par bonheur aucun inconvénient, & elle n'en accoucha pas moins heureuſement, nonobſtant ſon âge & l'état valétudinaire où elle ſe trouva pendant tout le tems de ſa groſſeſſe.

OBSERVATION CIII.

Une fille de la Paroiſſe de Sepville, âgée de cinquante & un an, s'aviſa de ſe marier, n'y ayant jamais voulu entendre avant ce tems-là, par la ſeule crainte d'avoir des enfans, & dans l'eſpérance de gouter les plaiſirs du mariage ſans en reſſentir les peines: cependant elle devint groſſe ſans y faire la moindre attention, rapportant toutes ſes incommodités à ſon âge

avancé, qui avoit fait cesser l'écoulement de ses ordinaires, jusqu'à ce que les mouvemens de son enfant fussent assez violens pour ne la laisser plus douter de la réalité de sa grossesse. Comme des personnes que je considérois beaucoup l'avoient en une particuliere recommandation, & que la chose leur paroissoit extraordinaire & délicate, ils me prierent, quand elle seroit malade, de vouloir bien m'y rendre au plutôt. Je leur promis de le faire, & y allai effectivement au premier avis que j'en eus. Je la trouvai accouchée quand j'arrivai, quelque diligence que j'eusse faite, & son accouchement fut très-heureux.

RÉFLEXION.

Si l'âge avancé causoit quelque difficulté à l'accouchement, cette vieille fille nouvellement mariée auroit sans doute attendu que j'eusse été arrivé; n'y ayant pas plus de quatre à cinq heures qu'elle avoit commencé à ressentir les premières atteintes des douleurs, qui firent que l'on dépêcha un homme pour me venir avertir & je la trouvai accouchée, quelque diligence que j'eusse faite, son travail n'ayant pas duré deux heures entières.

OBSERVATION CIV.

Le 12 Mai de l'année 1688, l'on me vint querir pour aller accoucher la femme d'un Charpentier de la Paroisse de Saint Germain. Je trouvai cette femme en travail, n'ayant d'autre accident extraordinaire que l'âge de cinquante ans; les douleurs étoient vives & redoublées, & les membranes qui contenoient les eaux prêtes à s'ouvrir; l'enfant au surplus étoit bien placé, tous signes qui me persuaderent que la suite en seroit heureuse, ce qui arriva en effet après une

demi heure ou environ; les eaux percerent presqu'aussi-tôt que je fus arrivé, en sorte qu'après que je me fus bien assuré de la situation de l'enfant, dont la tête étoit au couronnement, je ne touchai plus la femme que cette tête ne fut assez avancée pour la prendre avec mes deux mains au-dessous des oreilles, & aider à sa sortie pendant la durée de cette douleur, de crainte que l'enfant ne restât pris par le col, & d'être forcé d'attendre le retour d'une autre douleur pour finir comme je fis l'accouchement, au moyen de celle-ci, dont je me servis à propos.

Je trouvai plus de difficulté à tirer le délivre, parce qu'il étoit fort petit, très-desséché, & si étroitement uni & attaché aux parois de la matrice, que j'eus besoin d'une grande patience pour en venir à bout, ce qui m'obligea de lier le cordon, & d'ôter l'enfant, pour avoir plus de liberté : ce cordon, quoique petit, se trouva assez fort pour soutenir le tiraillement & les secousses que je fus obligé de lui donner pendant un assez long-tems, sans être obligé d'introduire ma main dans la matrice pour l'aller détacher, le tout s'étant terminé fort heureusement avec un peu de patience.

RÉFLEXION.

Les Anciens qui ont écrit des accouchemens, ont prétendu que les bains, les étuves, les embrocations, les onctions, fomentations d'herbes, de semences, & de racines émollientes, les huiles & les graisses employées pendant le tems & sur la fin de la grossesse, produisoient un merveilleux effet pour procurer la dilatation néçessaire aux parties basses, & pour faciliter la sortie de l'enfant, & par ce moyen les préserver des grandes dilacérations que la sortie d'un gros enfant doit faire appréhender.

Je n'ai pas manqué dans les commencemens que je

me suis appliqué aux accouchemens, de suivre une maxime établie sur une si foible théorie ; mais détrompé par plusieurs expériences, & persuadé en quantité d'occasions de l'inutilité de cette précaution, & plus particulièrement dans celle-ci, je l'ai absolument abandonnée : car où devoit-elle avoir plus d'effet, qu'à cette vieille femme nouvellement mariée, qui vu son âge avancé, devoit avoir les parties membraneuses dures, solides & incapabes de la dilatation nécessaire au passage de l'enfant, sans un secours extérieur, qui néanmoins est accouchée si heureusement sans cela.

Ce n'est pas la seule remarque que j'ai faite en cet accouchement, il m'a encore persuadé de l'avantage qu'une femme reçoit de la laisser accoucher seule, sans le prétendu secours que plusieurs Chirurgiens & quantité de Sage-Femmes veulent faire entendre qu'ils donnent aux femmes en travail, en portant toujours leurs mains aux parties basses, & en faisant sans cesse agir leurs doigts trempés dans l'huile au-tour de la tête de l'enfant, prétendant par là contribuer beaucoup à la dilatation de ces parties, & à faciliter la sortie de l'enfant.

Je ne condamne pas absolument certe pratique ; il y a même des occasions où il est nécessaire d'en user de la sorte, mais seulement dans la nécessité (*b*) ; car

(*b*) On observera de ne toucher la malade que le moins qu'on pourra, dit M. *Peu*, *Traité des Accouchemens*, *pag. 145.* C'est à quoi beaucoup de Sage-Femmes manquent. Outre beaucoup d'autres inconvéniens que peuvent causer ces attouchemens fréquens sans nécessité, ils font aisément changer de situation à la tête de l'enfant ; car étant fort peu avancée & même enfermée dans ses eaux, elle céde & se retourne sans peine au mouvement que les doigts lui donnent ainsi de droite ligne qu'étoit la situation & en état de suivre naturellement à la sortie des eaux, elle prend une situation oblique, qui fait présenter au fœtus l'oreille, le front, la joue, la face, la nucque, &c. Par-là un travail de naturel qu'il étoit, devient contre nature ; souvent une femme y souffre long tems avant que d'accoucher, y court risque de la vie d'elle & de son enfant, que l'on est ensuite dans la nécessité ou même quelquefois dans l'impuissance de tirer par force.

Il ne faut donc toucher une femme que le moins que vous pourrez ; seulement pour examiner l'état des choses, & pour en remarquer le progrès, selon lequel on

autrement, loin de faciliter la sortie de l'enfant par ces attouchemens continuels, l'on cause à ces parties membraneuses, qui sont d'un sentiment très-délicat, une inflammation, dont s'ensuit un gonflement qui rend leur dilatation très-difficile, & qui cause par une suite nécessaire un déchirement, lorsque l'enfant poussé par les extrêmes douleurs vient à force le passager; ainsi le Chirurgien ni la Sage-Femme ne doivent selon moi toucher la femme en travail qu'autant qu'il est nécessaire absolument pour aider l'enfant à forcer le passage.

L'on voit encore dans cette Observation que le délivre ne vint qu'avec bien du tems, & que sa résistance m'obligea à me débarrasser de l'enfant, après quoi je fis deux ligatures au cordon, en deux endroits différens; la première à un pouce près du ventre de l'enfant, & la seconde à quatre doigts au-delà de la première, puis je coupai le cordon entre ces deux ligatures: ce qui me donna la liberté d'agir à mon aise, en tirant ce cordon par secousses, d'un côté & d'autre, en faisant soufler la malade dans sa main, & mettre enfin son doigt aussi avant dans sa gorge qu'il étoit nécessaire pour l'exciter à vomir, ou du moins à en avoir l'envie, & de tems à autre je la faisois élever par les deux femmes qui tenoient la nappe qu'elle avoit passée sous ses reins, jusques à ce que ce petit arrière-faix très-desséché se fut entièrement détaché; ce qui arriva après bien du tems, de l'attention, & de la peine.

J'ai toujours remarqué que ces arrière-faix qui ont si peu d'épaisseur, & qui paroissent plus membraneux que charnus, sont pour l'ordinaire beaucoup plus adhérens; que ceux-là étant entièrement détachés, viennent d'eux-mêmes & fort aisément; au lieu que l'on est quelquefois obligé de prendre ceux-ci à l'entrée de la matrice pour aider à leur sortie, parce que leur extrême grosseur y cause une difficulté qu'on ne peut lever que par ce moyen qui est très-facile, le cordon se rompant même souvent en cet endroit, ce qui empêche de le tirer sans ce secours.

prend ses mesures ou pour la disposer à ne point s'impatienter, ou pour la consoler dans l'espérance d'un prompt soulagement.

Les anciens Accoucheurs ne se seroient pas donné tant de peine pour tirer cet arrière-faix, ils auroient attaché le cordon à la cuisse de la femme accouchée, & auroient laissé à la nature le soin de s'en défaire comme elle auroit pû, ce qui a causé dans ces tems-là la mort à beaucoup de femmes, mais à présent que la pratique des accouchemens est arrivé à un plus haut dégré de perfection, qu'y a-t-il à craindre ? (supposé que le cordon se fût rompu dans l'occasion dont je parle, qui étoit le plus grand mal qui en pût arriver) j'en aurois été quitte pour détacher l'arrière-faix des parois de la matrice & l'attirer déhors, comme je l'ai fait, & que je l'ai rapporté dans d'autres Observations.

Quoique la chose me soit très-facile, j'ai toujours beaucoup mieux aimé tirer l'arrière-faix avec le cordon, que d'en venir à cet extrême moyen. Je suis assuré que tout en va mieux, que l'on risque moins à le rompre, qu'il doit venir plus entier, & que la matrice en souffre moins ; mais il faut s'armer de patience lorsqu'on délivre une accouchée d'un arrière-faix si fort adhérent, & se garder bien de ne pas tirer le cordon trop fortement, de peur qu'en voulant attirer l'arrière-faix l'on n'attirât aussi la matrice, qui souffriroit un renversement ou une perversion, dont s'ensuivroit la mort de la malade, à moins d'un prompt secours, comme je le ferai voir en son lieu.



CHAPITRE II.

Un Chirurgien ne doit jamais assurer qu'un accouchement sera heureux, quoiqu'il soit accompagné des marques & des plus belles apparences que l'on puisse avoir, pour en juger de la sorte, parce que l'évènement ne laisse pas d'en être fort douteux.

Quoique la nature semble ne chercher d'elle-même que les moyens de se soulager, en se déchargeant de ce qui lui est incommode; elle rencontre néanmoins des obstacles si opposés à ses bons desseins, qu'au lieu de lui laisser suivre son cours ordinaire, ils la traversent en tant de manieres, qu'elle est souvent prête à succomber sous le poids dont ils l'accablent; & quoique ces oppositions ne soient que trop communes, sans qu'il soit nécessaire d'en citer des exemples, je ne laisserai pas de rapporter dans ce Chapitre quelques faits propres pour justifier ce que j'avance, & pour faire voir l'impossibilité qu'il y a de décider juste de l'issuë d'un accouchement prochain; car bien qu'il soit dans son commencement accompagné des meilleurs signes, il peut cependant devenir très-long, très-difficile, & même laborieux & contre nature.

Le grand nombre d'expériences qui s'offrent journellement à un Accoucheur employé, ne le persuade que trop de cette vérité; mais comme c'est lui qui est pour l'ordinnaire sacrifié aux

caprices d'une nature foible, languiſſante, ingrate ou pareſſeuſe, c'eſt une néceſſité de le juſtifier ſur cet article, & de faire voir que c'eſt elle qui a toute la part dans les accouchemens de cette eſpéce ; ce qui ſe trouvera prouvé par ceux qui ſuivent.

Le trois Novembre de l'année 1712, une Dame de cette Ville malade pour accoucher, envoya me donner avis de ſon état. Je me rendis dans le moment auprès d'elle. Je la trouvai ſouffrant les plus vives douleurs, & qui redoubloient ſans ceſſe ; les membrannes percées, & les eaux qui s'écouloient peu à peu, au temps des douleurs, ſans être venues ſubitement & fréquemment, comme elles font pour l'ordinaire, l'orifice intérieur de la matrice étoit aſſez dilaté, & la tête de l'enfant commençoit à ſe placer au paſſage. Ces violentes & fréquentes douleurs, jointes aux autres circonſtances, paroiſſoient devoir terminer l'accouchement en très-peu de temps, elles diminuerent de telle ſorte, que la femme n'en ſentit aucune deux heures après, que je fus arrivé. Je reſtai juſques bien avant dans la nuit, & voyant que j'y étois inutile, je pris le parti de m'aller repoſer durant quelque peu de temps.

Une heure après, l'on me vint chercher pour une autre Dame voiſine de la malade, que je trouvai dans des douleurs auſſi preſſantes, accompagnées des mêmes accidens que la premiere, mais qui ayant ceſſé de la même maniere, je ne reſtai qu'environ deux heures auprès d'elle, après quoi j'allai de nouveau prendre du repos. Ces deux Dames furent ſans ceſſe tourmentées de ces ſortes de douleurs, tantôt fortes & tantôt legeres, ſans que ni l'une ni l'autre accouchât juſqu'au matin du ſeptiéme jour, que j'accouchai celle pour laquelle j'avois été premierement ap-

pellé, après quatre jours d'un travail très-long; les douleurs qui s'étoient ainsi ralenties, n'ayant pas redoublé plus d'un quart-d'heure pour finir l'accouchement : c'étoit un garçon, fort & vigoureux. Je délivrai la mere, qui se porta fort bien peu de temps après, nonobstant ce long travail, plus ennuyeux que pénible, à l'exception du sommeil, dont les femmes qui souffroient ces travaux, ne font pas un grand usage, étant sans cesse réveillées par les douleurs, bien qu'elles soient légeres.

OBSERVATION CV.

L'autre Dame, au lieu de se tirer d'affaire comme celle-ci, n'accoucha que vingt-huit jours ensuite, quelque heureuse disposition que j'eusse trouvée aux parties, & quelque bien situé que fût l'enfant, quand je touchai la premiere fois; c'étoit aussi un garçon, mais très-petit & très-foible, quoiqu'elle crût l'avoir porté dix mois. Je la délivrai d'un gros arriere-faix, qui ne vint qu'avec beaucoup de temps & de peine. La mere essuya de grandes souffrances pendant ses couches; mais elle s'en tira heureusement; après un mois de temps, elle se porta très bien.

RÉFLEXION.

A en juger selon les apparences, ces deux accouchemens paroissoient devoir finir en très-peu de tems, l'orifice intérieur dilaté, les membranes ouvertes, les eaux écoulées, l'enfant bien situé, & les douleurs fortes & redoublées, étoient des marques qui faisoient espérer qu'ils approchoient non-seulement de leur fin, mais qu'ils seroient également heureux. Cependant le plus prompt des deux ne se termina que le quatrième jour, & l'autre vingt-huit jours ensuite, après un travail d'un jour & demi, sans un moment de relâche, tant les douleurs étoient violentes & se sui-

voient de près ; mais qui malgré cette considérable différence de tems furent tous deux également favorables aux mères & aux enfans : ce qui fait bien voir qu'il ne faut pas faire un fond assuré sur les marques les plus plausibles d'un accouchement prochain, ni même se persuader qu'il se terminera heureusement, dans la crainte d'être trompé par un changement, dont souvent l'Accoucheur ne peut pénétrer la cause, ni y apporter d'autre reméde que la patience, quelque pratique qu'il ait dans l'Art des Accouchemens, comme on le peut observer dans celui qui suit.

OBSERVATION CVI.

Le 4 Décembre, la femme d'un Greffier de cette Ville, grosse de son premier enfant, qui croyoit être sur la fin de son neuviéme mois, eut un rêve dans lequel elle crut voir un spectre hideux & effroyable, qui vouloit coucher avec elle, dont elle fut réveillée dans un tel saisissement, & une si grande peur, qu'elle fut dans le moment suprise d'un frisson, les douleurs de l'accouchement survinrent si fortes & si fréquentes, que l'on m'envoya chercher en diligence. Je trouvai les eaux percées, & l'enfant dont la tête étoit au passage, & assez avancée, pour espérer avec ces violentes douleurs que l'accouchement alloit bien-tôt finir. J'y fus trompé ; car au lieu que des douleurs, quelque fortes qu'elles fussent, auroient dû encore augmenter, pour finir promptement l'accouchement, ou du moins continuer pour le terminer un peu plus tard, elles cesserent peu à peu ; en sorte que, quand il fut jour, elle en fût entiérement exempte.

Comme la même chose m'étoit arrivée nombre de fois, je pris la liberté d'aller vaquer à des affaires plus pressantes, & donnai à cette jeune femme celle de reposer, s'y trouvant alors plus favorablement disposée qu'elle n'avoit fait durant

toute la nuit. J'entrai plusieurs fois chez elle pendant la journée, & je la trouvai toujours dans une grande tranquillité, qui fût pourtant un peu troublée le soir, par quelques legeres douleurs; mais ayant connu que ce n'étoit rien de décisif, j'allai moi-même profiter du repos que celui de la malade me procuroit, avec ordre de me venir avertir, en cas qu'il y eût quelque changement; & n'en ayant rien appris pendant la nuit, j'allai dès le matin m'informer de son état, & comme on me dit qu'elle dormoit, je n'y retournai que sur les trois à quatre heures après midi. Elle eut en ce temps-là quelques legeres douleurs, lesquelles étant devenuës un peu plus fortes, me donnerent occasion de m'instruire de l'état où étoit l'enfant, & s'il n'y avoit point de changement. Je fus surpris de rapporter ma main baignée d'une liqueur roussâtre, comme une laveure de chairs, avec une odeur insuportable. Le pouls de cette femme qui avoit toûjours paru très-bon, étoit comme perdu, tant il étoit foible & languissant, & elle changea si fort en moins d'une heure, qu'au lieu d'un ton de voix plein de vigueur, elle ne faisoit que balbutier. Les douleurs ayant encore augmentées, j'envoyai chercher son Confesseur, & en attendant je la fis coucher fort à son aise, & en même-temps commodément pour l'accoucher, étant tenue par des femmes, & son lit bien garni; la tête de l'enfant étoit si molle, que je n'eus aucune peine à la faire avancer, vû le peu de chemin qu'elle avoit à faire, & je trouvai le moyen d'en dégager le menton, & de tirer l'enfant en un moment; il étoit si corrompu & pourri, que l'on me laissa seul avec la malade, que je délivrai d'un arriere-faix d'une puanteur insuportable. Après lui avoir donné un peu de vin, elle parut reprendre des forces; ce qui n'empêcha que

je ne la fiſſe confeſſer. Il lui ſurvint des vomiſſemens qui l'empêcherent de recevoir le ſaint Sacrement, & elle mourut deux heures après être accouchée, ſans s'être plainte d'avoir ſouffert un moment de mal.

RÉFLEXION.

Cette jeune femme ne ſe raſſura point du tout, & ne revint en aucune façon de l'inquiétude que ſon rêve lui avoit cauſé : ce qui fit que je ne fus point étonné que la mort de cet enfant fut la ſuite funeſte de l'extrême peur dont elle avoit été frappée, ni du violent friſſon dont elle fut ſuivie ; par l'ébranlement qu'il cauſa au genre nerveux : ce qui concentra les eſprits, les extrémités, & les parties extérieures en étant en quelque façon dépourvues, il lui arriva la même choſe qui ſurvient dans un fort accès de fiévre qui eſt précédé d'un violent friſſon ; l'enfant en ſentit lui-même à l'inſtant les mauvais effets, qu'il fit connoître par les grands mouvemens qu'il ſe donna, ils occaſionnérent les douleurs violentes que ſouffrit la malade à l'ouverture des membranes, & à l'écoulement des eaux, tous accidens que l'on ne peut imputer, qu'à la grande peur à laquelle ſon rêve avoit donné occaſion, & dont la mort de l'enfant fut l'effet, ainſi que celle de la mère dans la ſuite.

De moindres frayeurs que celle dont cette jeune femme fut frappée, ſont bien capables de cauſer la mort à l'enfant, pluſieurs exemples que je rapporte en d'autres endroits, le juſtifient. Cette conſidération m'auroit fait douter de la vie de l'enfant, ſi cette femme ne m'eut pas continuellement aſſuré qu'elle le ſentoit remuer ; ce qui me fit rapporter le ſentiment de ces prétendus mouvemens à la fermentation que pouvoient cauſer ces humeurs corrompues à un tel dégré, conformément à la raiſon que Mr M. en donne, dont l'expérience juſtifie la vérité.

Si j'avois été prévenu de ce qui ſe paſſoit ; comme l'enfant étoit encore très-certainement vivant quand j'arrivai auprès de cette femme, j'aurois riſqué l'accouchement, avant que cette peur eut détruit le prin-

cipe de vie de cet enfant ; mais comme l'on ne peut prévoir ni s'assurer que la mort de l'enfant doive arriver en si peu de tems, quelque versé que l'on soit dans les accouchemens, je n'eus pas la moindre idée de m'y déterminer ; quand je vis la malade réduite dans ce triste état, je fus fort surpris par rapport à la tranquillité où elle avoit été pendant les deux jours & la nuit qui succédérent à ses douleurs, & après que ses eaux furent écoulées ; ce fut le sujet de cette corruption, qui sans doute ne seroit pas arrivée, si l'enfant eut été toujours dans ses eaux & enveloppé de ses membranes ; puisqu'il n'y a que la communication de l'air au-dedans de la matrice, qui produit ce mauvais effet ; je ne doute pas que cette pourriture, n'ait corrompu le sang & les humeurs de cette personne, dont s'ensuivit la mort & dont j'espérois pourtant la tirer, tant son accouchement fut aisé, & tant elle fut bien délivrée, quoique d'un arrière-faix très-corrompu.

OBSERVATION CVII.

Le 24 Novembre de l'année 1712, je fus prié d'aller voir la femme d'un pauvre Aveugle à la Ferme de Cu-de-Fer, à trois quarts de lieuë de cette Ville, qui étoit en travail depuis trois jours ; mais les douleurs avoient considérablement augmenté, & les eaux s'étoient écoulées avant que je fusse arrivé, & l'enfant, au rapport de la Sage-Femme, s'étoit fort avancé au passage ; & avoit donné des marques de vie par des mouvemens sensibles, tout cela ensemble me fit espérer un heureux accouchement. Je restai trois à quatre heures auprès de cette malade, où voyant que les choses alloient de bien en mieux, & qu'il n'y avoit que le temps qui lui pût apporter les secours qui lui étoient nécessaires, & de plus la Sage-Femme m'assurant sans cesse avoir fait un nombre infini d'accouchemens pareils à celui-ci : ces raisons, qui me parurent assez plausibles, me déterminerent à lui en laisser la direction, & à m'en

retourner

retourner chez moi. Je fus ſurpris d'apprendre le lendemain après midi que les choſes étoient dans le plus triſte état du monde ; l'enfant étant reſté au même lieu que je l'avois laiſſé, & la femme à l'extrémité de ſa vie, & que l'on me prioit avec inſtance d'avoir la charité de retourner pour la voir : quoique ce fût en apparence fort inutilement ; pour ſatisfaire à la derniere priere de cette pauvre femme, j'y conſentis volontiers. Mais comme j'étois très-fatigué d'une pareille beſogne, que j'avois faite pendant la nuit, où j'avois beaucoup ſouffert, je priai M. des Roſiers, mon Confrere, de m'y accompagner, pour m'aider en cas de beſoin, ſuppoſé que mes ſeules forces n'y puſſent ſuffire. Je trouvai que la longueur & la violence de ce travail avoit réduit cette femme à l'extrémité, ſon pouls étoit petit & foible au poſſible, avec une forte oppreſſion, une extinction de voix, & le ventre élevé juſqu'au menton ; elle n'avoit point ſenti ſon enfant depuis le jour précédent, la portion du cuir chevelu qui ſe préſentoit, étoit tumefiée de la groſſeur du poing, & elle s'y étoit très-deſſéchée. J'examinai le tout avec attention, & le fis examiner à mon Confrere ; nous convinmes que l'enfant ayant reſté ſi long-tems ſans mouvement, & la femme étant prête à mourir, ſi elle n'avoit un prompt ſecours, il falloit en venir à l'accouchement ; ce à quoi je me déterminai dans le moment. Mais comme je trouvai la matrice ſi reſſerrée, qu'elle paroiſſoit comme appliquée & unie à l'enfant, avec toutes ſes parties deſſéchées, depuis le long-temps que les eaux étoient écoulées ; la tête engagée au paſſage, & que l'éminence que formoit le panicule chevelu continuoit ſon progrès juſqu'à l'extrémité du vagin, & bouchoit le canal de l'urine, de telle ſorte, qu'il ne s'en étoit écoulé aucune goutte de-

puis plus de trente heures; ce qui m'empêchoit de glisser ma main à côté, pour aller chercher les pieds de l'enfant; je fus obligé de faire une ouverture au crane avec mes ciseaux, que je plongeai dedans, dont ensuite j'ouvris les branches, afin d'augmenter l'ouverture; ce que je fis encore d'autant plus que nous avions jugé l'enfant mort: après quoi j'introduisis mes doigts dans cette ouverture, que je tournai vers l'occiput en forme de crochet, avec lesquels j'attirai tant soit peu la tête au passage, une douleur survint à propos, & la malade, à quelque extrémité qu'elle fût réduite, la fit si bien valoir, qu'avec le foible secours que je lui donnai, je tirai l'enfant d'un seul coup. Il avoit encore assez de vie pour recevoir la grace du saint Baptême, en cas qu'il ne fût pas baptisé, car il avoit déja été ondoyé au ventre de sa mere, dès que la Sage-Femme l'avoit connu en péril. Je délivrai la mere d'un arriére-faix, dont le cordon, quoique gros, étoit si foible, qu'il se rompit par plusieurs fois, & jusque dans sa racine: ce qui m'obligea de l'aller détacher des parties de la matrice. Il sortit une si grande quantité d'urine après l'enfant, que non seulement le ventre, mais aussi la poitrine se trouverent dégagez; en sorte qu'en moins d'une heure le poulx se reveilla, la respiration se trouva plus aisée, & la malade parut si bien reprendre un nouveau courage, qu'un mois ensuite elle fut parfaitement rétablie.

RÉFLEXION.

Cette femme souffrit pendant quatre jours un travail des plus laborieux, accompagné d'accidens si menaçans, que nous doutions très-fort, mon Confrère & moi, qu'elle eût assez de force pour soutenir l'accouchement, quelque légére violence que je pusse lui faire pour le terminer, & l'enfant dont la tête étoit tumé-

fiée au possible & desséchée au passage, sans qu'il eût donné aucune marque de vie depuis trente heures, & que nous jugions mon Confrère & moi certainement mort ; la vie de cet enfant fut pour moi une de ces choses qui surprennent au possible ; mais la droiture de l'intention doit lever le scrupule, qu'un tel accident & aussi imprévu fait naître d'abord, ce qui fit que je fus très-réservé dans celui qui suit.

OBSERVATION CVIII.

Le 17 Décembre de l'année 1712, je fus prié d'accoucher la femme d'un Meûnier de cette Vile de son premier enfant ; je la trouvai avec les plus pressantes & fréquentes douleurs, la tête de l'enfant très-avancée, & les membranes, qui contenoient les eaux en quantité, prêtes à s'ouvrir, comme il arriva après deux ou trois douleurs ; les eaux étant écoulées, il ne revint que des douleurs très-legeres & très-éloignées : comme il étoit dix heures du soir, je m'allai coucher. Ces legeres douleurs continuerent les deux jours & les nuits d'après, sans que l'accouchement parût s'avancer en aucune maniere, jusqu'au soir du quatriéme jour, que les douleurs étant devenues plus fortes & plus fréquentes, parurent propres à terminer l'accouchement, joint à ce que la tête de l'enfant s'avança jusqu'à l'extrémité du passage ; mais les douleurs s'étant encore une fois ralenties, elle y demeura encore près de vingt-quatre heures, sans que l'enfant donnât pendant tout ce temps, la moindre marque de vie. La mere ayant sans cesse pris du bouillon, de la rôtie au vin, & d'autres alimens fortifians, soutint la longueur de ce fâcheux travail, sans avoir souffert aucune foiblesse, quoique fatiguée au possible, & n'ayant pas dormi l'espace d'une heure depuis qu'elle avoit commencé d'être malade. Deux ou trois douleurs étant

enfin survenues, dans le temps que j'en attendois le moins, je l'accouchai d'un enfant si foible, qu'il fut plus d'une demie-heure comme mort; mais après l'avoir bien lavé de vin chaud, & l'avoit bien chauffé, la force & la vigueur commencerent à lui revenir, & il se porta bien nonobstant une éminence qu'il avoit à la tête, qui étoit presqu'aussi grosse que la tête même, cette tumeur s'absceda, & je l'en guéris; en sorte qu'il s'est depuis fort bien porté. Je délivrai la mere avec beaucoup de facilité, qui n'eut aucunes tranchées & qui se recompensa par un long sommeil du mal qu'elle avoit souffert pendant cinq jours & autant de nuits.

RÉFLEXION.

Du nombre infini d'accouchemens que j'ai faits, il ne s'en est trouvé que très-peu qui m'ayent donné tant d'inquiétude que celui-ci, l'enfant dans la situation, où il étoit sans avoir donné la moindre marque de vie pendant un si long-tems, me convioit à donner les mêmes secours à cette femme, que j'avois donnés à la précédente, & je m'y serois peut-être déterminé, si je n'avois pas eu une expérience aussi triste & aussi récente devant les yeux. Car autant cette femme me faisoit bien espérer, par rapport à son grand courage, autant l'autre me faisoit craindre une mort prochaine, par son épuisement & sa grande foiblesse, qui me fit voir la nécessité, ou de laisser périr la mère & l'enfant, selon le passage de Saint Ambroise, ou d'en sauver l'un au dépend de l'autre, comme il arrive dans cet accouchement, quoique sans dessein prémédité, qui eut pourtant son principal effet, puisque cet accouchement assura la vie éternelle à l'enfant, qui ne pouvoit être que douteuse, & mit la mère en état de vivre, qui seroit sans doute très-certainement morte peu de tems après.

OBSERVATION CIX.

Le 22 de Décembre de l'année 1712, une jeune femme grande & forte que j'avois accouchée six fois, & entr'autres d'un enfant qui venoit le bras devant, que je retournai pour l'accoucher par les pieds, étant grosse à terme, & malade pour accoucher, envoya m'en donner avis. Je la trouvai avec des douleurs lentes & entrecoupées; mais qui augmenterent considérablement peu de temps après que je fus arrivé : ce qui me fit juger qu'elle alloit accoucher aussi promptement qu'elle avoit fait les autres fois; mais ses douleurs s'étant ralenties, je m'en retournai chez moi, & n'en appris rien que le lendemain à l'occasion de quelques douleurs qui s'étoient fait sentir plus vivement sans qu'elles parussent vouloir encore rien décider, ce qui dura huit jours entiers, les douleurs étant tantôt plus & tantôt moins fortes; mais après ce long & pénible délai, elles redoublerent tellement, que les eaux percerent, & que l'enfant suivit. Je la délivrai en même-temps; elle se porta assez bien les six premiers jours, malgré cet ennuyeux travail; mais soit qu'on n'en ait pas pris assez de soin, ou autrement, elle fut surprise d'un frisson violent, qui fut suivi d'une très-grosse fiévre, accompagnée de délire, cours de ventre, vomissement; son ventre devint tendu, dur & douloureux, sans néanmoins que les vuidanges cessassent de couler copieusement, ce fut le seul rayon d'espérance qui resta dans un assemblage de tant de maux, qui mettoient cette femme dans un extrême danger, elle s'en tira pourtant heureusement.

RÉFLEXION.

Rien ne me surprit d'avantage, que de voir cette femme qui avoit joui d'une assez bonne santé, pendant toute sa grossesse & qui avoit accouché six fois fort heureusement, & en très-peu de tems, être huit jours en travail dans ce dernier accouchement; car à quelle cause peut-on rapporter cette longueur? La force ne lui manquoit pas, & le passage suivant Mr M. devoit être assez fait, supposé ce qui n'est pas vrai, que plusieurs accouchemens rendent la voie plus aisée. Elle se portoit toutefois si bien après ce long & fatiguant travail, que je la regardois le sixième jour, comme tirée d'affaire (quoiqu'elle n'eut pas dormi, un seul moment depuis qu'il avoit commencé, il y avoit quatorze jours), lorsqu'elle fut subitement prise d'un frisson des plus violens auquel succéda une grosse fiévre, ses forces abbattues, de fortes tranchées, un flux avec le ventre dur, tendu & douloureux. Je travaillai d'abord à appaiser les tranchées par des lavemens dont la décoction étoit faite de son lavé, de bouillon blanc, de fleurs de camomille & de melilot, & de semence de lin, avec partie égale de bouillon, dont je ne faisois remplir la seringue qu'à demi, que la malade recevoit quatre fois par jour. Et on lui appliquoit sur le ventre une serviette doublée & trempée dans le lait doux aussi chaud qu'elle le pouvoit souffrir, & on la changeoit de tems en tems; elle prenoit pour sa boisson, une tisane faite avec la racine de guimauve, la rapure de corne de cerf & d'yvoire, & quelque dose de coings confits, & le soir deux cueillerées de sirop de capillaire avec une once d'huile d'amande douce, & quatre cuillerées de vin d'Espagne ou autre; de bon bouillon, une petite soupe, & un peu de bouillie de froment pour sa nourriture ordinaire, cette manière de vivre & ces remédes ainsi administrés réussirent si bien, qu'en quatre à cinq heures, l'acrimonie de l'humeur qui irritoit les intestins & lui causoit les violentes douleurs dont elle se plaignoit, & qui l'obligeoient à les vuider sans cesse, fut adoucie, & évacuée, en sorte que ces douleurs discontinuerent & le ventre revint en son premier état; après quoi le flux s'arrêta,

& la malade commença à dormir ; l'appétit lui revint, aussi-bien que les forces, de manière qu'un mois après cet accouchement, & les accidens fâcheux qui le suivirent, cette malade se releva se portant bien. Ce qu'il y eut de consolant & qui soutint toujours mon espérance, c'est que les vuidanges ne s'arrêterent pas, ce qui étoit une marque que la nature se soutenoit, & ne cherchoit qu'à se soulager.

Le spécifique pour calmer ces accidens en toute autre occasion, est le laudanum ; mais il faut bien se garder de s'en servir à une femme en couche, ni d'aucuns narcotiques, soit sirop de pavot blanc ou autre semblable, parce que ces remédes ne manquent pas de supprimer les vuidanges & de causer la mort ; comme je l'ai vu arriver à une Dame qui mourut quatre jours après avoir pris un julep avec le sirop de pavot blanc & l'huile d'amandes douces, pour adoucir ses tranchées & arrêter un violent cours de ventre, ce qu'il fit effectivement, aussi bien que les vuidanges, qui résisterent à tous les remédes que l'on mit en pratique pour en procurer le retour ; aussi-bien qu'une autre Dame à qui un pareil accident arriva, pour avoir par la même raison pris un grain de laudanum dont s'ensuivit une hydropisie, qui la fit mourir quelques mois ensuite, après avoir pris toutes sortes de remédes sans aucun succès.

OBSERVATION CX.

Une femme aussi jeune, grande & bienfaite qu'étoit celle qui fait le sujet de l'Observation précédente, s'étant aussi-bien portée qu'elle avoit fait les quatre premiers mois de sa grossesse, déclina pendant les cinq derniers, de ce bon état en un tout-à-fait valétudinaire, pendant lesquels elle essuya tous les plus fâcheux accidens dont une femme peut être affligée sur les fins d'une grossesse, qui commencerent à se faire sentir par un dégoût général & absolu de tout ce qu'elle avoit coutume de désirer pour aliment, avec un feu si dévorant qu'elle disoit sentir une chaleur qui sortoit de sa gorge, dont sa langue & ses

lèvres étoient toutes rôties, ſuivie d'une ſuppreſſion d'urine preſque entiere, d'un cours de ventre des plus incommodes, non-ſeulement par la fréquence des ſelles, mais auſſi à cauſe des douleurs qu'elle reſſentoit en les rendant, auxquelles ſe joignirent celles des hémorrhoïdes. Je fis tous les remedes que je crûs propres pour calmer ces accidens, dans l'intention de conduire cette malade à ſon terme, à quoi je réuſſis ſi bien, que le 12 Février de l'année 1713, l'on me vint querir à trois heures du matin pour l'accoucher. Je trouvai ſon enfant bien ſitué, dont je l'accouchai en moins d'une heure de travail; je la délivrai de même, & elle ſe porta ſi bien enſuite qu'elle comptoit le huitieme jour de ſe relever dans peu; lorſqu'elle fut ſubitement attaquée d'un violent friſſon, auquel la fievre ſuccéda, avec un petit flux de ventre, une perte totale d'apétit, & de plus un ventre tendu & douloureux; mais heureuſement ſans ſuppreſſion des vuidanges, qui étoit la ſeule marque qui me faiſoit eſpérer que la nature ne s'oubliant pas, elle feroit quelque effort pour tirer la malade de ce dangéreux pas. Pour comble d'inquiétude, il ſurvint des mouvemens convulſifs, qui s'emparerent tellement de toutes les parties de ſon corps, que la tête même n'en fut pas exempte: la malade ſe tira pourtant de cet extrême danger, ayant été ſecourue à propos, par le régime & les autres remedes qui lui furent preſcrits & adminiſtrés avec beaucoup de ſoin & d'exactitude.

RÉFLEXION.

Cette groſſeſſe étoit la neuvième de cette femme, quoiqu'elle fut fort jeune, dont les ſix premières avoient été auſſi heureuſes depuis le commencement juſqu'à la

fin, que les trois dernières furent fâcheuses & difficiles sur la fin seulement ; au lieu que la plus grande partie des femmes souffrent plusieurs accidens dans le commencement de leurs grossesses, qui disparoissent à mesure qu'elles approchent de leur terme ; celles de cette femme alloient de mal en plus mal, ce qui fit que, pour prévenir ce que j'avois déja vû arriver dans les précédentes, je la saignai dans le trois & quatrième mois, parce qu'avant que d'être grosse, elle avoit souffert de tems-en-tems de très-grandes pertes de sang, ce qui n'empêcha pas son dégoût général pour tous les alimens, non plus que la chaleur demesurée qu'elle ressentoit dans l'expiration ; ce qui me fit réitérer la saignée une troisième fois, & voyant que le cidre aussi-bien que le vin & l'eau, pour peu qu'elle en usât pour sa boisson ordinaire, augmentoit cette chaleur, je lui fis user d'eau toute claire & bien fraîche, dont elle se trouva mieux que d'aucune autre liqueur, & pour cette espèce de suppression d'urine presque entière, je lui fis une ptisane avec une racine de guimauve, du chiendent, une once des quatre semences froides, concassées, & deux gros de sel vegétal dans deux pintes d'eau mesure de Paris, dont je lui faisois prendre trois verres chaque jour, ajoutant dans celui du soir une once de sirop de nenuphar. Cette ptisanne apéritive, anodine & rafraîchissante réussit si bien, que la malade dormit, urina abondamment, & son cours de ventre cessa entièrement ; mais par malheur ne s'étant pu garantir du rhume qui étoit un mal universel, (accident auquel la saison moins fâcheuse par rapport au grand froid qu'il faisoit, qu'aux longues pluyes, donnoit occasion) & ce rhume accompagné d'une toux continuelle & violente, d'une fiévre lente, du dégoût, & des douleurs d'hémorrhoides, qui étoient entretenues par l'irritation des fortes secousses que cette toux lui causoit, continua avec tous ses symptômes plusieurs jours encore après qu'elle fut accouchée.

Quand je parle de cette suppression d'urine presqu'entière, c'est que cette femme pendant les derniers mois de sa grossesse, n'en rendoit qu'en très-petite quantité, avec de grandes cuissons & des épreintes souvent réitérées ; cette urine étoit d'une mauvaise qualité, loin d'être claire, elle paroissoit comme de la chaux détrempée, tantôt blanche & tantôt rousse, elle fournissoit un sédi-

ment considérable, & s'attachoit au pot-de-chambre. Tous ces accidens furent calmés au moyen de cette ptisane, soit que les particules âtres ou acides de l'urine se fussent trouvées liées & embarrassées par les parties mucilagineuses de la racine de guimauve, ou par les parties huileuses que les semences froides contiennent, & que cette ardeur ou chaleur d'urine se fût adoucie par le sirop de nenuphar, & qu'enfin le sel végétal eût déterminé l'urine à se précipiter plus abondamment, ou qu'il eût facilité la séparation qui se fait dans les petites glandes des reins.

OBSERVATION CXI.

Il faut sçavoir que je fais une grosse différence entre cette suppression d'urine presque totale, & une rétention : la rétention se fait connoître par les accidens qui lui sont propres, comme envie d'uriner souvent sans le pouvoir faire, ainsi que la cause qui la produit ; mais cette suppression presque totale consistoit en ce que la malade en avoit rarement envie, & qu'elle satisfaisoit cette envie dans le moment ; accident qui devient d'une bien plus dangéreuse conséquence, lorsque cette envie d'uriner cesse absolument, comme je l'ai vu arriver à une jeune fille de dix-sept ans, pour qui je fus appellé avec un Médecin. Il y avoit dix jours que cette jeune fille n'avoit rendu aucune goutte d'urine, & qu'elle n'étoit sollicitée d'aucune envie d'en rendre. Ce Médecin me la fit sonder, dans l'espérance qu'il en sortiroit, quoique je lui fisse voir que la région hypogastrique, où la vessie est contenue, loin d'être tendue, étoit très-molle, affaissée, en sorte que la malade n'y ressentoit aucune douleur ; le pouls très-petit, foible & embarassé, qui étoit une preuve que la nature regorgeoit d'humeurs, par le mêlange de la limphe, dont il ne se faisoit point de séparation, & qui, selon les apparences, avoit détruit les

principes du ſang, & par conſéquent ceux de la vie, ne doutant pas que cette jeune fille ne la perdît en peu de tems, comme il arriva le lendemain, malgré tous les remedes que ce Médecin lui pût faire prendre, pour engager la nature à faire ſa fonction, auſſi-bien que la ſonde, que j'introduiſis ſans qu'il ſortît une ſeule goute d'urine, tant il eſt vrai qu'il ne s'en faiſoit aucune ſéparation.

OBSERVATION CXII.

J'ai vû une Bourgeoiſe de cette Ville, âgée d'environ ſoixante ans, attaquée d'un pareil accident, enſuite d'une fâcheuſe & longue maladie; mais d'une maniere différente, en ce qu'elle n'en mourut point. Elle fut dix-ſept jours ſans rendre une ſeule goutte d'urine, ni ſans en avoir aucune envie. Comme c'étoit une femme à laquelle je m'intéreſſois très-fort, je la fis voir à tous les Médecins du Pays, ainſi qu'à mes Confreres. J'exécutai ponctuellement tous les remedes qu'ils me conſeillerent, tant intérieurs qu'extérieurs, avec tout ce que je pus m'imaginer, ſans aucune réuſſite; & comme la choſe leur étoit plus nouvelle qu'à moi, ils exigerent que je me ſerviſſe de la ſonde, quoique la raiſon s'y oppoſât de même qu'à la précédente; je le fis néanmoins, mais avec auſſi peu de ſuccès, n'étant pas ſorti une ſeule goute d'urine. Je laiſſai enſuite la liberté à toutes les commeres d'y faire tous leurs remedes, qui n'eurent pas d'autre effet, ce qui me fit prendre le parti de ne lui en plus faire. Cette malade perdit la connoiſſance, & étant réduite à la derniere foibleſſe, l'on s'apperçut le matin du dix-huitieme jour qu'elle ſe frottoit avec quelque ſorte de violence, & qu'elle rendoit en même-tems du ſang en quantité par les parties baſſes;

qui, d'une louable consistance qu'il paroissoit être d'abord, devint séreux dans la suite, & puis l'urine toute claire. Cet écoulement de sang auquel succéda celui d'urine, dura environ trois heures sans s'arrêter, après quoi les choses revinrent en leur premier état, & la malade se guérit en assez peu de tems.

Mais comme je m'écarte insensiblement de mon sujet, je laisse aux Sçavans à développer cette difficulté, ou la cause de cette totale suppression d'urine, qui paroît n'avoir été que dans le dérangement des parties qui composent le sang, ou dans les glandes qui servent à séparer cette liqueur, ou enfin dans les canaux où cette liqueur devoit passer.

Pour finir la réflexion que j'ai faite sur les accidens qui ont suivi cet accouchement, comme je viens de faire sur ceux qui l'ont précédé; cette accouchée, après s'être portée de mieux en mieux jusqu'au huitieme jour d'après ses couches, se sentit subitement attaquée d'un violent frisson, auquel succéda une grosse fievre, qui fut suivie d'une sueur copieuse & universelle. Cette malade ni sa garde ne furent pourtant pas surprises de ce nouvel accident, le regardant au contraire comme un bienfait de la nature pour se décharger du reste des immondices de sa couche, comme il avoit coutume de lui arriver dans ses précédentes, ce qui engageoit cette garde à en prendre un grand soin pendant vingt-quatre heures que duroit cette sueur, qui finissoit avec la fievre & le reste, en sorte que cette femme se trouvoit dans une grande tranquillité, & se portoit bien après que cette sueur étoit cessée.

C'est une chose assez ordinaire que de voir arriver un frisson suivi d'une grosse fievre, qui se termine par une sueur, à quantité de femmes en couche, aux unes plutôt & aux autres plus tard,

qui leur eſt d'un merveilleux ſecours ; mais qui néanmoins ne réuſſit pas à cette accouchée auſſi favorablement qu'elle avoit fait dans ſes précédentes couches, puiſqu'au lieu de la laiſſer tranquille, le flux de ventre s'y joignit, & cette partie lui devint dure, tendue & douloureuſe ; mais comme elle continuoit de ſe purger abondamment, la tenſion & la douleur du ventre céda à une ſerviette pliée en pluſieurs doubles, trempée dans le lait doux, & continuellement appliquée deſſus, auſſi chaude que la malade la pouvoit ſoutenir ſans peine, & le flux de ventre fut calmé par les petits lavemens anodins ſouvent réitérés d'une ſimple décoction de bouillon blanc, de ſon lavé, & de pelures de camomille avec moitié bouillon, dont on faiſoit recevoir à la malade une demie ſeringue pluſieurs fois chaque jour.

Mais la fievre ayant perſévéré, & s'y étant joints des mouvemens convulſifs, qui, quoique légers dans le commencement, devinrent ſi univerſels & ſi violens, que toutes les parties du corps s'en trouverent également affligées. Comme cet accident fut un fait nouveau pour moi, je me crûs obligé d'appeller ce que je pus de Médecins, avec deux de mes Confreres, & nous convinmes que cet accident ne pouvoit être cauſé que par une humeur acide & piquante qui ſe répandoit ſur les parties nerveuſes ; que cela ſuppoſé, c'étoit une néceſſité de ſe ſervir de remedes, qui, par une qualité oppoſée, euſſent la force d'abſorber ces acides ; que nous trouverions ce ſecours dans l'uſage des yeux d'écreviſſes, & dans les confections d'hyacinte & d'alkermes, propres à lier & embaraſſer, par le moyen des alkalis qu'ils contiennent, les parties acides qui ſe répandoient ſur les membranes, ſur les muſcles, tendons, & généralement ſur toutes les parties nerveuſes,

qui causoient les continuels trémoussemens dont cette malade étoit agitée à l'excès ; nous y joignîmes la thériaque, afin de pousser par la transpiration ; & enfin nous nous servîmes des purgatifs, aussi-tôt que les vuidanges furent cessées, & qu'elles nous eurent permis de les mettre en usage, afin que tous ces remedes agissant successivement, pussent, en détruisant cette cause maligne, rétablir le sang & les humeurs dans leur premier état, tant en détruisant les levains qui régnoient dans les premieres voies, & en déterminant la nature à s'en décharger par en bas, qu'en obligeant les mauvais levains contenus dans le sang, & qui irritoient les membranes, à se dissiper par l'insensible transpiration. Ce procédé remplit si parfaitement toutes nos vûes, que cette malade, étant débarassée de tous ces levains étrangers, se trouva guérie en six semaines de cette cruelle maladie.

OBSERVATION CXIII.

Le 5 Décembre 1712, la femme d'un Avocat de cette Ville, qui est des plus petites de taille, & qui avoit été très-incommodée pendant tout le tems de sa grossesse, étant devenue malade pour accoucher, m'envoya avertir à trois heures du matin qu'elle souffroit quelques légeres douleurs. Je me rendis auprès d'elle ; ces légeres & courtes douleurs persévérerent encore pendant une demie-heure, auxquelles deux fortes douleurs succéderent, dans lesquelles elle accoucha ; je la délivrai ; son enfant & elle se porterent parfaitement bien.

OBSERVATION CXVI.

Le 19 Décembre de l'année 1712, la femme d'un Cordonnier, d'une taille des plus petites, & qui avoit été fort valétudinaire pendant tout le tems de sa grossesse, celui de son accouchement étant venu, m'envoya avertir de son état. Je la trouvai avec de légeres douleurs entrecoupées. Je voulus m'assurer de la situation de l'enfant, dont la tête me parut fort proche, mais dont les eaux n'étoient pas encore formées; deux douleurs suivirent un peu fortes, dans lesquelles les eaux se formerent, percerent les membranes, & l'enfant suivit sans difficulté. Je fus obligé de détacher l'arriere-faix de la circonférance de la matrice, ne l'ayant pû tirer par le moyen du cordon, tant il étoit adhérent au fond de la matrice. L'enfant & la mere se porterent bien ensuite.

RÉFLEXION.

La raison ne persuaderoit-elle pas que des femmes si petites, & aussi foibles que devoient l'être celles-ci, ayant été valétudinaires pendant tout le tems de leur grossesse, devroient avoir de rudes travaux; & qu'au contraire celles qui sont fortes & vigoureuses par le secours qu'elles se peuvent donner en cet état, devroient accoucher avec beaucoup plus de facilité?

S'il y avoit quelque fond à faire sur les accouchemens, & quelque chose de certain à espérer ou à craindre, ce seroit en se fondant sur les différentes dispositions du corps, & sur les différentes marques d'une forte ou foible complexion; mais comme il n'y a rien de plus incertain que la suite des accouchemens, un Accoucheur expérimenté ne doit jamais parler décisivement de peur d'être trompé, mais laisser la chose entre la crainte & l'espérance.

Si en moins de deux mois je donne autant de preuves

de ce que j'avance, par les Obſervations de ce ſeul Chapitre, par combien d'autres ne ſerois-je pas en état de ſoutenir cette vérité, ſi, à l'exemple de Mr M. je faiſois un Journal de mes accouchemens depuis trente années que j'en ai la pratique, qui quelque longue qu'elle ſoit, ne laiſſe pas ſouvent de me bien confirmer ſur le peu de fond que l'on doit faire ſur les plus heureuſes marques d'un accouchement prochain, auſſi-bien que ſur la ſuite des couches, à l'occaſion des femmes qui ont eu les travaux les plus favorables?

OBSERVATION CXV.

Le 24 Novembre 1712, la femme d'un Marchand de cette Ville, étant groſſe & à terme, m'envoya donner avis à huit heures du ſoir, qu'elle ſouffroit des douleurs aſſez fortes pour me prier de venir la voir. Je me rendis auſſi-tôt auprès d'elle, où je trouvai une garde entendue, & une Dame d'un rare mérite, très-charitable, & bonne amie de la malade. Les douleurs me parurent aſſez fortes pour m'aſſurer de la ſituation de l'enfant, dont je trouvai la tête, l'orifice intérieur de la matrice dilaté de la grandeur d'un écu, & les eaux qui paroiſſoient commencer à ſe former. Les douleurs qui ne ceſſerent d'augmenter encore pendant une demie-heure, me perſuaderent que cet accouchement approchoit de ſa fin; ce qui ſeroit ſans doute arrivé ſi elles n'euſſent pas diminué comme elles firent, de maniére que la malade n'en ſentoit aucune à minuit, & qu'elle ſe trouva dans une ſi grande tranquillité qu'elle s'endormit: ce que voyant, je pris le parti d'en aller faire autant, & laiſſai la Dame auprès de cette malade avec ſa garde, qui n'en partit que deux heures après moi. Je l'allai voir le matin, & la trouvai comme ſi elle n'avoit rien ſouffert; mais le ſoir elle envoya me chercher en diligence: je crus, à en juger par la fréquence des douleurs &

par

par leur violence, que l'accouchement alloit finir. La tête de l'enfant étant prête à s'engager au paſſage, l'orifice intérieur de la matrice étant très-dilaté, & les membranes étant prêtes à s'ouvrir, je doutois ſi peu du ſuccès, que je l'aſſurai à cette Dame & à la garde, auſſi-bien qu'à la malade; ce qui ſeroit ſans doute arrivé ſi les douleurs euſſent continué; mais s'étant peu à peu ralenties, puis ayant entierement ceſſé comme le jour précédent, elles me permirent de m'en retourner comme j'avois déja fait, & la Dame ſe retira auſſi quelques heures après.

Cette malade fut attaquée le matin ſuivant d'une douleur à la jambe gauche, des plus violentes, qu'elle reſſentoit depuis la malleole externe juſqu'au genou, ſe plaignant comme ſi on lui eut écorché ces parties, & dans d'autres momens comme ſi on les lui eut rompues avec une barre. Comme j'ai accouché pluſieurs femmes qui ſouffroient de pareilles douleurs au tems de leur accouchement, j'examinai ſi l'accouchement n'y avoit point de part; mais m'étant aſſuré que non, je fis à l'inſtant chauffer de l'eau de vie, dont je lui frottai l'endroit douloureux, & je l'enveloppai enſuite d'une ſerviette fort chaude; la malade s'endormit, & ne ſentit aucune douleur à ſon réveil; elle fut trente-cinq jours fort tranquille, après lequel tems les douleurs recommencerent, & furent aſſez vives pour me faire revenir, ainſi que cette Dame ſa bonne amie. Quoique les douleurs furent fortes & redoublées, aſſuré que j'étois de la ſituation de l'enfant, je ne me preſſai pas de la toucher, juſqu'au tems que je crus les douleurs aſſez fortes pour la devoir mettre ſur le petit lit, & que je fus perſuadé que l'accouchement alloit finir. Je trouvai dans le retour de ces douleurs les membranes ſi tendues,

que je fus forcé d'en attendre la fin; & pour lors, au lieu de trouver la tête de l'enfant comme je l'avois trouvée précédemment, je ne trouvai rien, quoique je fisse couler mes doigts le plus avant qu'il me fut possible, dans l'intervalle d'une douleur à l'autre, & ces douleurs étant devenues assez fortes pour faire ouvrir les membranes & écouler les eaux, j'introduisis alors avec assez de facilité, non seulement mes doigts, mais ma main entiere jusqu'au poignet, avant que de trouver la premiere partie de l'enfant, qui fut un pied & une main, & ensuite l'autre pied, mais d'un enfant si fort & si vigoureux que je fus obligé de me servir de mes deux mains pour attirer les deux pieds, une seule ne les pouvant fixer tous deux, parce que l'un s'échappoit quand je tenois l'autre, tant cet enfant le retiroit avec force. Après les avoir joints de la sorte, & enveloppés d'une serviette pour les tirer en meilleure prise, je fus obligé de faire jusqu'aux plus grands efforts pour tirer les hanches, que je n'attirai dehors qu'avec de très-grandes peines, tant cet enfant étoit gros; ayant après cela une meilleure prise au-dessus du siege que je ne l'avois eue aux jambes, je crus avoir bien-tôt fini; mais au contraire, mes plus grands efforts devenoient inutiles. Je ne doutois pas que les bras ne contribuassent beaucoup à me rendre la fin de cet accouchement si difficile; mais le passage étoit si occupé & si rempli par le corps de l'enfant, qu'il m'étoit impossible de couler ma main jusqu'où j'aurois dû la porter pour les débarasser. Quelques douleurs étant heureusement venues à propos, qui furent vivement soutenues des efforts de la malade, & que je secondai de mon mieux, firent avancer le corps de maniere que je trouvai le moyen de glisser ma main par dessous la poitrine, où j'en

trouvai une de l'enfant ; & l'autre qu'il avoit par dessus sa tête, ce qui m'obligea de pousser la mienne jusqu'au coude de cet enfant, que je repliai avec toute la douceur possible, pour ensuite lui prendre la main & allonger le bras le long du corps comme j'avois fait l'autre, & les attirer jusques hors de la matrice, afin de les prendre avec le corps, pour attirer le tout en même tems. Mais quelque précaution que je prisse ; j'entendis un petit craquement qui me fit connoître que le bras étoit rompu ; je le dis à l'instant à cette Dame & à la garde ; mais la crainte que la tête d'un si gros enfant ne me fit encore plus de peine que le reste du corps, m'empécha de faire beaucoup d'attention à cet accident, & me fit prendre des mesures si justes, & engager la malade à s'évertuer si bien, que la tête de l'enfant suivit immédiatement ses épaules, sans être restée un seul moment au passage, ce qui me consola du malheur qui me venoit d'arriver. Au reste l'enfant se portoit parfaitement bien. La foiblesse du cordon, quoiqu'il fut des plus gros, & l'adhérence de l'arriere-faix, ne me firent pas moins de peine à délivrer la femme, que la mauvaise situation & la grosseur de l'enfant m'en avoient donné à l'accoucher ; elle se porta bien dans ses couches, & se releva quinze jours après, jouissant d'une parfaite santé. Je pensai deux fois le bras de cet enfant qui étoit rompu en sa partie moyenne, avec deux compresses, deux petits cartons & une bande. Il fut parfaitement guéri en trois semaines.

RÉFLEXION.

Cette Observation n'est-elle pas suffisante pour prouver que la prétendue culbute que les enfans doivent faire

dans le ventre de leurs mères au terme de sept mois, est une pure fiction & une vraie chimère, aussi-bien que la prétendue situation fixe qu'ils y doivent observer? car quand j'aurois trouvé la tête de cet enfant au passage au tems de son accouchement, de la même manière que je l'avois fait cinq semaines auparavant, je n'aurois pas été plus persuadé que l'enfant eut été pendant ce long intervalle dans cette situation, puisque la mère que je voyois assez souvent, me disoit qu'elle se croyoit avoir deux enfans, tant elle se trouvoit grosse & tourmentée de tous les différens mouvemens qu'il faisoit, croyant sans cesse sentir leurs têtes des deux côtés de son ventre; car quoique je fusse très-assuré d'avoir touché la tête plusieurs fois, au travers des membranes qui contenoient les eaux, la matrice étant assez dilatée pour n'y former aucun obstacle, & qu'il eut sur la fin présenté le moignon de l'épaule ou le cul; l'on auroit pu m'accuser de m'être trompé; mais ce furent les pieds; culbute toute contraire & opposée à celle que l'enfant doit faire selon les Auteurs; puisqu'à huit mois ou environ cette culbute sembloit avoir été faite, & qu'à neuf il n'en étoit rien; & si le ventre de cette femme eut été transparent, j'ose bien assurer que l'on auroit vu que tous les mouvemens qu'elle ressentoit avec ces prétendues têtes des deux côtés de son ventre, qui lui faisoit craindre d'être grosse de deux enfans, étoient de continuels changemens de situation que cet enfant prenoit, ainsi qu'ils font tous sans qu'ils en gardent aucune qui soit bien fixe jusqu'au tems de l'accouchement que la tête se présente pour l'ordinaire au passage, ce qui arrive par une conduite de la nature toute singulière, ainsi qu'une infinité d'autres choses dont on ne peut bien pénétrer la cause.

Les anciens Auteurs donnoient une intelligence à l'enfant par laquelle ils lui faisoient rompre les membranes qui contiennent les eaux, lorsqu'elles étoient en état de sortir, par les piétinemens qu'ils lui faisoient faire pour lors, sans réfléchir que si cela arrivoit de la sorte, les membranes s'ouvriroient toujours dans le fond de la matrice, quand l'enfant auroit présenté la tête, & jamais à l'entrée de l'orifice intérieur, à moins qu'il ne fût venu les pieds les premiers, quoiqu'il fut aussi facile de connoître dans ce tems-là, que dans ce-

lui-ci, que la matrice faiſant des mouvemens de contraction & de précipitation au tems des douleurs, c'eſt une néceſſité que les membranes qui contiennent ces eaux, ſuivent ce mouvement, qui font peu à peu dilater l'orifice intérieur de la matrice, enſorte que ces eaux n'étant plus ſoutenues dans cet endroit comme elles le ſont dans toute la circonférence intérieure du corps de cet organe, & qu'elles ſont d'elles-mêmes très-foibles, joint à la ſubſtance liquide des eaux qu'elles contiennent, qui ne cherchent qu'à s'échapper par l'endroit où elles trouvent le moins de réſiſtance, cela fait par néceſſité avancer la portion de ces membranes, qui ſe trouve vis-à-vis de la dilatation de cet orifice intérieur; & ces eaux étant pouſſées avec violence à chaque douleur, le rempliſſent juſqu'à un tel point, que cet eſpace n'en pouvant contenir d'avantage, elles ſont obligées de ſe rompre & de s'ouvrir, en quelque ſituation que ſoit l'enfant, ſans qu'il ſoit néceſſaire de chercher le ſecours des pieds ni des mains, pour produire cet effet, comme il eſt aiſé de le juſtifier par cet accouchement où je ne trouvai aucune partie, juſqu'à ce que les membranes fuſſent ouvertes, & les eaux écoulées, qui néanmoins étoient les pieds que cet enfant préſentoit, mais qui en étoient ſi éloignés, qu'ils n'avoient pu contribuer en rien à cette ouverture.

La délicateſſe de la plus grande partie de ces membranes fait aſſez voir qu'il faut peu de choſe pour les faire ouvrir, par la quantité de femmes auſquelles elles s'ouvrent prématurément, ſans qu'elles ſentent la moindre douleur, ni qu'elles s'apperçoivent que leur enfant faſſe aucun mouvement extraordinaire, mais ſeulement par un effet de la nature, & par la proximité de l'accouchement qui eſt cauſe que les membranes ne peuvent s'étendre d'avantage pour contenir ni plus d'eaux ni un enfant d'un plus gros volume.

Nonobſtant toutes les heureuſes diſpoſitions à mettre une femme en travail, je me gardai bien de le faire, parce qu'en fait d'accouchement, il ne faut jamais rien précipiter, quand les choſes ſont dans l'état où elles étoient ici, vu que l'art ne doit être de la partie, que lorſqu'une ſituation extraordinaire l'exige, ou bien lorſque l'on eſt bien perſuadé que la nature épuiſée ne peut pas remplir ſon intention qui ne s'accomplit que dans le tems néceſſaire.

Ce seroit encore une belle occasion d'expliquer une difficulté qui se présente, si je mettois (comme un Auteur moderne dit l'avoir trouvé) cet enfant à califourchon sur son bras, comme celui qui se promene à cheval sur un bâton ; car rien n'est plus vrai que le bras de cet enfant étoit situé de la sorte entre ses jambes ; mais aussi-tôt que j'eus attiré les pieds, ce fut une nécessité que, de la figure courbée en arc où son corps étoit, il se redressât, & qu'en se redressant comme il convenoit, à mesure que j'attirois les pieds, le bras se tirât d'entre les jambes, & qu'il suivît le mouvement du corps, sans qu'il causât aucune difficulté à cet accouchement (par la facilité que j'eus à le tirer, au contraire de l'autre que j'eus le malheur de rompre) ni que telle chose en puisse faire aucune, par la raison que j'allégue, & de la manière que je l'explique.

La fracture qui se fit au bras de cet enfant, étoit la seconde fois que ce malheur m'étoit arrivé ; ce qu'il y a de consolant, c'est qu'autant que cette fracture est facile à faire, autant l'est-elle à guérir, parce qu'outre le petit bandage qu'on y fait, l'enfant est emmailloté le bras étendu & en repos au long de son corps, qui est une situation non-seulement favorable, mais la plus avantageuse que l'on peut donner en pareil accident, & comme c'est du bandage, de la situation, & de la jeunesse du sujet, que dépend la prompte guérison des fractures, il est facile de juger que celle d'un enfant en cet état se fait surement & en très-peu de tems, celle-ci l'ayant été en moins de trois semaines.

Je fus d'autant plus content de voir cet accouchement fini de la sorte & que l'enfant en fut quitte pour une fracture au bras, que je craignois qu'il ne perdit la vie, tant il étoit gros, & que j'eus de peine à le tirer dehors, jusqu'à cette partie, qui me faisoit le plus de peur, & qui me fit le moins de peine, quoique le passage, selon Mr M. dût être assez fait ; puisque c'étoit le quatrième dont j'accouchois cette femme, & que ce dernier étoit le moins mal placé, & que les trois précédens eussent tous été environ de la même grosseur.

Si les violentes douleurs que cette femme sentit à la jambe eussent été en la partie intérieure de la cuisse, j'en aurois attribué la cause à quelque humeur âcre & piquante qui se seroit jetté sur le ligament rond, ou à

quelque inflammation qui auroit pu y être communiquée, par rapport à l'état où étoit la matrice; mais au lieu où ces douleurs se faisoient sentir, je ne pus les attribuer qu'à un épanchement de ces mêmes humeurs sur la membrane commune, ou la membrane propre des muscles, dont je procurai la transpiration, au moyen des parties spiritueuses & pénétrantes de l'eau-de-vie, après que j'eus ouvert les pores de la peau, par la forte friction que je fis à la partie malade, & par les serviettes chaudes, dont je l'enveloppai si bien, que la malade s'endormit, & qu'après cela elle ne sentit plus aucune douleur. J'eus toutefois la précaution d'examiner si les douleurs de l'accouchement n'étoient point de la partie, comme je l'ai vu arriver en quelques occasions; mais m'étant assuré du contraire, je travaillai autrement que je n'eusse fait, mon intention étant alors fort différente.

Je parle dans cette Observation d'une Dame non-seulement d'esprit, de mérite & charitable au possible, mais entendue aux accouchemens & à la Médecine, comme un autre Cléopatre, qui étoit bonne amie, & qui s'intéressoit pour cette malade, de manière qu'elle s'étoit trouvée à tous ses accouchemens, qui ne fut pas moins surprise que moi, quand je lui annonçai la mauvaise situation de cet enfant, après lui avoir donné pendant deux jours, & cinq semaines auparavant, les plus belles espérances du monde, pour retomber ensuite dans les inquiétudes qu'elle avoit déja essuyées par trois fois dans ses accouchemens précédens, qui néanmoins avoient tous été heureusement terminés, aussi-bien que le fut ce dernier; puisque ces quatre enfans & la mère se portent bien.

Sur la fin du mois de Novembre il m'arriva un fait assez particulier, pour lui trouver place en cet endroit, qui bien qu'aussi rare qu'il est extraordinaire, n'en a pas moins son mérite, puisqu'aucun Auteur que je sçache n'en a parlé.

OBSERVATION CXVI.

Dans le mois de Décembre de l'année 1712, une femme que j'avois accouchée de dix enfans, sçavoir quatre filles & six garçons, étant grosse

de l'onzième, ſe trouva tourmentée des plus cruels vomiſſemens, ce qui lui fit juger que c'étoit un garçon, ne ſouffrant pas pour l'ordinaire le même accident quand c'étoit d'une fille; ce qui ſe trouva vrai dans la ſuite. Comme elle paroiſſoit fort plethorique, je jugeai à propos de lui faire deux légeres ſaignées, afin de la déſemplir, & lui conſeillai de prendre quelques lavemens pour humecter & rafraîchir les inteſtins & tout le bas ventre, en ce que la chaleur de ces parties venant à les gonfler, pouvoit contribuer à cet accident; ce qui parut être de quelque ſecours durant ſix ſemaines ou environ, après quoi ces vomiſſemens furent beaucoup plus violens qu'auparavant; ce qui me fit réitérer la ſaignée & les lavemens. Je fus encore plus ſurpris après cela de voir ces vomiſſemens devenir continuels & par gorgées, ſans preſque aucune violence; cette malade ayant rendu généralement tout ce qu'elle avoit pris pendant deux mois, ſans qu'elle eût eu un ſeul moment de repos.

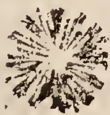
Un vomiſſement de cette nature me paroiſſant tout-à-fait extraordinaire, m'obligea d'y donner toute mon attention; & comme heureuſement j'en avois vu de pareils à pluſieurs perſonnes, ſans que la groſſeſſe y eût part, dont je les avois heureuſement tirées, je demandai à cette femme ſi elle vouloit bien conſentir à me laiſſer faire ce qui convenoit pour la mettre hors de ce dangereux état, à quoi elle avoit donné les mains. Je la fis aſſéoir dans ſon lit, la tête & la poitrine panchée vers ſes genoux; je coulai mes doigts peu à peu ſous le cartilage xyphoyde, au travers des tégumens & des muſcles, dont j'attirai la pointe en dehors, qui étoit recourbée en dedans, en ſorte qu'elle irritoit le ventricule par une compreſſion continuelle, & l'obligeoit à ſe vuider

ſans ceſſe, ce qui ne ſe fit pas ſans quelques douleurs, mais qui procura l'entiere guériſon de la malade, qui ne vomit plus pendant le reſte de ſa groſſeſſe, & qui accoucha heureuſement dans ſon tems.

RÉFLEXION.

Il y a certaine maladie à l'occaſion de laquelle, on dit en langage vulgaire de ce pays, que ceux qui en ſont atteint, ont l'eſtomac bas, & on la nomme en d'autres la poitrine chûte; & cette maladie conſiſte dans un vomiſſement continuel, cauſé par le cartillage xyphoïde, qui ſe trouve recourbé en dedans, lequel par ce moyen irrite l'eſtomac & l'oblige à ſe vuider dès qu'il eſt chargé de quelqu'aliment par le mouvement convulſif que lui cauſe cette irritation, en ſorte que ceux, qui en ſont affligés, ne peuvent garder aucuns alimens, ce dont les Chirurgiens & Médecins ſe moquent; mais comme je trouvai à mon retour de l'Hôtel-Dieu, que ma mère âgée de ſoixante & dix-ſept ans étoit très ſujette à cette indiſpoſition, qui lui cauſoit de grands vomiſſemens, elle voulut que je lui fiſſe cette réduction qu'elle ſe faiſoit elle-même, & elle vomit juſqu'à ce que je fus arrivé chez elle, & que je lui eus redreſſé ce cartillage, que je trouvai recourbé en dedans, ce qui fit ceſſer le vomiſſement à l'inſtant & ſans retour.

Perſuadé que je fus de cette vérité par cette expérience, loin de m'en tenir à un faux jugement de ceux qui s'en mocquent; comme je n'ai jamais rien négligé de tout ce qui peut m'apprendre quelque choſe dans ma profeſſion, j'ai connu que cette maladie étoit réelle, quoique le terme dont on ſe ſert pour la déſigner, ſoit impropre, ayant depuis ce tems-là guéri pluſieurs perſonnes de tout âge & de tout ſexe, en redreſſant ce cartillage & nommément cette femme, dont le vomiſſement étoit cauſé par cette courbure, puiſqu'auſſi-tôt elle fut guérie.



CHAPITRE III.

La foibleſſe de la mère, celle de l'enfant, ni celle des deux en même-tems, ne rendent pas toujours l'accouchement plus difficile.

QUOIQUE les Auteurs regardent la foibleſſe de la mere & celle de l'enfant comme une des principales cauſes de la longueur & de la difficulté de l'accouchement, mais encore plus celle de tous les deux enſemble, je ne vois pas que ce ſoit une choſe ſur laquelle un nouvel Accoucheur puiſſe beaucoup ſe fonder, tant il y a peu de regles générales & infaillibles en fait d'accouchemens. J'ai ſi ſouvent été témoin que toutes ces circonſtances ont ſi peu cauſé de difficulté & de peine aux femmes, que je n'ai ſçû quelquefois ſi je ne les aurois pas plutôt ſouhaité dans cet état que dans un excès d'embonpoint & de bonne ſanté, & j'oſe dire que j'ai plus trouvé de longs & difficiles travaux à des femmes qui jouiſſoient d'une ſanté parfaite, qu'à des valétudinaires (*c*), qui

(*c*) M. Smellie met la foibleſſe de la femme au nombre des dangers qui peuvent ſurvenir dans les couches. Il rapporte, tom. 2, pag, 346, qu'on l'avoit appellé pour une pauvre femme, jeune, mais ſi exténuée faute de nourriture, qu'en la voyant, on auroit dit qu'elle alloit expirer; elle lui dit que depuis trois jours elle n'avoit pris que de l'eau pour toute nourriture. Elle avoit ſenti quelques douleurs la nuit & le jour précédent. En la touchant il trouva l'orifice de la matrice entièrement ouvert, les membranes rompues & l'enfant préſentant la tête. Mais les douleurs gardoient entre elles de ſi longs intervalles, & ſa grande foibleſſe

accouchent souvent avec beaucoup de facilité & en très-peu de tems, si ce n'est que celles qui accou-

paroissoit si pressante, qu'il envoya sur le champ chercher de la bière dans laquelle il fit mettre un peu de sucre, de muscade & d'eau de genièvre, & à laquelle cette pauvre femme étoit accoutumée, ce qui lui fit préférer cette composition au meilleur cordial. Il lui dit de prendre de tems en tems cette nourriture, au moyen de laquelle ses esprits abattus se réparérent; de sorte qu'elle fut en état de soutenir les douleurs du travail, quoique l'accouchement ait été long.

Le même Auteur parle d'une autre femme d'une complexion foible & d'un tempérament mélancholique; c'étoient les suites d'une perte, dont elle avoit été attaquée dans un accouchement antérieur; elle étoit devenue enceinte avant que d'avoir réparé ses forces; elle avoit beaucoup de peine à se soutenir hors du lit, & son estomac étoit si affoibli qu'elle ne pouvoit prendre ni digérer qu'une très-petite quantité de nourriture: la Sage-Femme qui fit appeller M. Smellie, lui dit que les douleurs étoient si foibles, qu'elle ne croyoit pas que cette femme put accoucher sans secours; que depuis quarante-huit heures elle n'avoit presque point dormi, & qu'il lui étoit survenu de fréquentes foiblesses. M. Smellie attendit pour la toucher l'instant d'une douleur, qui ne poussa que très-imperceptiblement, les eaux & les membranes, au travers desquelles il sentit la tête: il attira en avant avec le doigt l'orifice de la matrice vers le pubis, & il le trouva beaucoup plus ouvert que la Sage-Femme ne le croyoit. Il sentit en même tems qu'il y avoit dans le *rectum* des matières endurcies. Il ordonna qu'on lui fit prendre fréquemment une petite tasse de bouillon & ensuite une autre dans lequel il fit dissoudre deux grains d'*opium*, afin qu'elle put le garder plus long-tems. Cependant il la fit tenir tranquillement dans son lit; il lui prescrivit aussi une once d'eau de canelle spiritueuse pour en prendre de quatre en quatre heures. Avec ces précautions les foiblesses quitterent la malade qui dormit cette nuit dans les intervalles des douleurs, qui devinrent plus fortes par dégré, & elle accoucha heureusement le lendemain matin.

Il parle encore d'une autre femme grosse, qui au terme de huit mois rejettoit tout ce qu'elle prenoit, soit solide, soit liquide; ce qui l'avoit réduit dans une foiblesse, extrême. J'ordonnai à la garde, dit M. Smellie, de donner à la malade cinq ou six lavemens par jour, faits avec une pinte de bouillon de bœuf & de mouton, de la lever par intervalle, de faire quelques tours dans sa chambre

chent étant attaquées de grandes maladies, sont exposées à de plus grands dangers pendant leurs couches, que celles qui accouchent en se portant bien, parce que celles-ci sont plus en état de soutenir les douleurs du travail & les suites de leurs couches, aussi-bien que les tranchées qui se font encore sentir à quelques-unes plusieurs jours après qu'elles sont accouchées, l'écoulement des vuidanges, la fievre du lait & le lait même, que celles chez qui la nature épuisée par la longueur d'une maladie violente, ne trouve plus de ressource pour soutenir ces derniers maux & ces évacuations copieuses, ce qui fait qu'elles y succombent quelquefois, & c'est là de tous les accidens celui qui est le plus à craindre, puisque c'est le terme & la fin de tous les autres; ce qu'elles ne peuvent quelquefois éviter dans les fâcheuses conjonctures où

& même de monter quelquefois en carosse, autant qu'elle en pourroit soutenir la fatigue. Moyennant ce régime la malade reprit un peu ses forces, & avec un peu d'eau de menthe & d'eau anti-hystérique, son estomac se rétablit, de sorte qu'il gardoit un peu de bouillon: au terme de l'accouchement, son travail qui fut long, a été très-heureux.

Les parties extérieures forment quelquefois par la résistance qu'elles opposent au passage de l'enfant, un obstacle capable de retarder l'accouchement. Cela s'observe particulièrement dans les femmes fortes & musculeuses, dont les chairs sont fermes & compactes, surtout si elles sont déja avancées en âge; lorsqu'elles accouchent pour la première fois. J'ai vu plus d'une fois, dit *M. Puzos*, *pag. 122.* dans des femmes ainsi constituées, l'enfant être cinq ou six jours à faire son passage, tandis qu'il s'opére souvent en moins d'une demie heure dans des femmes délicates, qui ont les fibres charnues, moins fortes & moins serrées, & la texture de la peau plus molle & plus lâche. Mais le tems & la patience viennent à bout de vaincre cet obstacle, qui n'est rien en comparaison de celui qui forme l'espace trop petit qui se trouve quelquefois entre l'os sacrum & l'os pubis. Tous les efforts de la mère sont souvent alors impuissans pour faire franchir ce détroit à l'enfant & il y périt quelquefois malgré tous les secours de l'art.

elles se trouvent, mais qui heureusement sont assez rares.

OBSERVATION CXVII.

La femme d'un Officier de cette Ville fut malade pendant tout le tems de sa grossesse, & ne mangeoit pas en quinze jours ce qu'elle avoit coutume de manger en un repas dans sa bonne santé, quoiqu'elle mangeât ordinairement très-peu; elle devint si foible qu'à peine pouvoit-elle aller du lit au feu: comme elle étoit très-estimée pour son mérite particulier, beaucoup de personnes inquietes de son mauvais état, craignoient que dans le tems de l'accouchement elle ne succombât aux violentes douleurs du travail. L'heure en étant venue, elle m'envoya chercher le 17 Octobre de l'année 1687, à minuit & trois quart. J'entrai dans sa chambre, & elle étoit accouchée & délivrée d'un gros garçon à une heure & demie, c'est-à-dire trois quarts-d'heure après que je fus venu.

OBSERVATION CXVIII.

La femme d'un Chapelier de cette Ville étant tombée dans le commencement de sa grossesse dans toutes les plus fâcheuses incommodités qu'elle peut causer, comme étoit un dégoût général & un vomissement continuel, fut plus de quarante-trois jours sans aller à la selle, quoiqu'elle en eut quelquefois des envies; ce qui l'obligea à me consulter plusieurs fois sur ce qu'elle avoit à faire, mais fort inutilement, n'ayant jamais voulu prendre aucun remede de tous ceux que je lui avois conseillés. Je ne sçaurois dire le peu de nourriture qu'elle prit pendant tout le tems de grossesse, car si son rapport & celui de sa mere

ſont véritables, elle ne mangea que deux prunes en cinq jours, encore les vomit-elle, & moins que deux livres de pain en neuf mois. L'extrême fiobleſſe où elle fut réduite devint au point de ne pouvoir plus ſe lever du lit, quoiqu'elle ne fut naturellement ni fainéante ni pareſſeuſe, & qu'elle eut d'ailleurs beaucoup d'eſprit & fut très-bonne ménagere. Je l'accouchai le 27 Avril de l'année 1691, d'une groſſe fille, & la délivrai en moins d'une heure de travail. L'appétit lui revint enſuite, & tant elle que ſon enfant ſe porterent très-bien.

RÉFLEXION.

Il ne ſe peut rien ajouter à la foibleſſe de ces deux femmes, dont les accouchemens furent ſi prompts & heureux. Je les voyois très-ſouvent pendant tout le cours de leur groſſeſſe. Je ne leur aurois pas fait de plaiſir, ſi j'avois été moins politique à leur égard qu'à celui de tant d'autres. Je les conſolois ſans ceſſe, dans l'eſpérance d'un heureux accouchement, qui fut pourtant, tant à l'une qu'à l'autre plus favorable que je n'oſois l'eſpérer; mais ce qui me ſurprit d'avantage, fut la groſſeur de leurs enfans, vu le peu d'alimens qu'elles avoient pris pendant leurs groſſeſſes, & la foibleſſe où elles étoient réduites dans le tems de leur accouchement. Cependant elles ſe rétablirent en bien moins de tems que je ne l'aurois cru, & la cauſe étant ôtée, tous les accidens ceſſérent d'eux-mêmes.

OBSERVATION CXIX.

Le 13 Juillet de l'année 1697, j'accouchai la femme d'un Voiturier de cette Ville, en une heure & demie de travail, d'un enfant qui étoit ſi foible qu'il y avoit pluſieurs jours qu'elle ne l'avoit ſenti, & je n'eus que le tems de le baptiſer, avant que de délivrer la mere, étant mort bien-tôt après. Je la délivrai enſuite, & elle ſe porta bien.

Dans le mois de Juin de l'année 1700, j'accouchai la femme d'un Officier du Roi & celle d'un Officier de Judicature, toutes deux de cette Ville, chacune en moins de deux heures, & d'enfans morts, ſans que je l'euſſe pû prévoir avant l'accouchement, ni que les femmes ſe fuſſent apperçues d'y avoir donné la moindre occaſion.

RÉFLEXION.

Si la foibleſſe de l'enfant prolongeoit l'accouchement & le rendoit difficile, ce premier qui étoit foible à un tel excès, qu'il mourut un moment après que la mère en fut délivrée, & ces deux autres qui ſont venus morts au monde, auroient dû cauſer des travaux longs & fâcheux, qui ont été néanmoins beaucoup plus courts & plus aiſés, que lorſque ces mêmes femmes ont accouché d'enfans qui ſe portoient bien; ce ſont là des événemens qui paroiſſent très-ſurprenans, mais celui qui ſuit le paroîtra encore d'avantage.

OBSERVATION CXX.

La femme d'un Serrurier de cette Ville, que j'avois accouchée pluſieurs fois, étant devenue très-infirme, ſe trouva groſſe dans la ſuite, nonobſtant toutes ſes infirmités, auxquelles ſe joignit encore une palpitation de cœur des plus violentes. Son accouchement l'inquiétoit ſans ceſſe, non-ſeulement par rapport à elle, mais auſſi par la foibleſſe où elle ſentoit ſon enfant, dans la crainte de n'en pas ſortir heureuſement. Elle fut trompée. Se ſentant malade, le 12 d'Août de l'année 1698, elle m'envoya appeller à dix heures du ſoir. Je la trouvai avec des douleurs aſſez fortes pour m'aſſurer de la ſituation de ſon enfant, qui étoit bien placé, & je l'accouchai en moins d'une heure d'une fille bien grande & bien maigre, qui mourut quelques jours enſuite, & la mere

manqua bien des fois d'en faire autant, & ne se tira d'affaire qu'avec bien de la peine & du tems.

RÉFLEXION.

La maladie de cette femme étoit un abrégé de toutes celles que l'on peut souffrir sans mourir, comme fiévre, oppression, cours de ventre, rétention d'urine, palpitation de cœur, sans compter les accidens ordinaires qui accompagnent la grossesse. Je n'aurois jamais cru qu'elle eût pu se conduire jusqu'à son terme comme elle fit, & y étant parvenue, qu'elle eût pu avoir la force d'accoucher; cependant tout le contraire arriva; & en si peu de tems, que j'en fus agréablement surpris. Je ne fus pas étonné que l'enfant mourut bientôt après, mais je le fus beaucoup de ce que la mère se tira d'affaire. On peut dire qu'elle n'en étoit redevable qu'à son grand courage, qui la portoit à prendre tout ce que je lui conseillois de bonne nourriture, comme consommés, panade, rôtie au vin, & enfin tout ce que je croyois propre à la tirer de l'état périlleux, où elle fut réduite tant durant sa grossesse, que devant & après ses couches, ne lui étant resté que la peau sur le dos, encore n'étoit-elle pas entière.



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

La longueur & la difficulté de l'accouchement ne viennent point de ce que la femme n'a pas encore eû d'enfans ; le premier ne fait point la voie pour les autres, ni le coccix ne cause point d'obstacle à l'accouchement.

Les Observations que j'ai rapportées dans les Chapitres précédens, leveroient assez les difficultés dont je traite dans celui-ci sans en parler davantage, si je ne m'attachois pas autant que je le fais à approfondir cette matiere, & à ne rien laisser à souhaiter aux nouveaux accoucheurs, pour les mettre au fait de certaines circonstances, qui, n'étant pas suffisamment expliquées par ceux qui en ont écrit jusqu'à présent, sont plus capables de les embarasser que de leur donner les moyens de terminer heureusement les accouchemens où elles se trouvent impliquées.

C'est ce qui se peut remarquer en cet endroit où les plus célebres Accoucheurs veulent insinuer que la difficulté & la longueur d'un premier accouchement viennent de ce que le passage (*d*) n'est

(*d*) Tous les Accoucheurs ne sont pas d'accord sur cet article. Car le passage dans la première grossesse d'une jeune femme n'ayant pas encore été frayé, ou dans une femme déja avancée en âge opposant des parties peu flexibles, doit exposer la mère ou le fœtus à bien des accidens : M. Puzos, pag. 128 met de ce nombre le déchirement de l'espace qui sépare la vulve de l'anus. Ce déchi-

pas encore fait ; mais il est constant par les remarques que j'ai faites sur toutes sortes de femmes, depuis les plus jeunes jusqu'aux plus vieilles, qu'il arrive tout autrement.

La longueur & la difficulté des premiers accouchemens viennent pour l'ordinaire de ce que la plus

rement entraîne dans des incommodités insupportables : car la femme dans la suite ne peut retenir ses excrémens, quand ils sont liquides ; elle n'a pas plus de pouvoir sur les lavemens, & sur les vents qui s'échappent involontairement. Les parties naturelles ont leur entrée béante, sans ressort & exposées à recevoir les impressions de l'air extérieur. l'étendue du déchirement dépend de la vivacité de la dernière douleur & de la grosseur de la tête de l'enfant dans un premier accouchement : les secours étrangers n'y sont presque pour rien, la nature fait tout dans ce dernier moment. Le passage est tellement serré sur la tête de l'enfant dans la douleur, qu'il ne seroit pas possible d'y introduire un stylet, à plus forte raison les doigts pour diriger l'écartement. Ainsi l'enfant chassé par des agens ausquels il est forcé d'obéir, réagit & brise les obstacles qu'il rencontre.

Quant à l'âge, une femme trop jeune dont le corps n'a pas encore acquis toutes ses dimensions, peut fort bien pécher par un espace insuffisant pour le passage d'un enfant trop gros, & être exposée à un déchirement de ces parties violentées. Les femmes qui sont avancées en âge, sont encore plus sujettes à cet accident, parce que leur peau séche & dure se déchire plutôt que de s'étendre. Ce déchirement va quelquefois jusqu'à l'anus, sur-tout quand l'enfant a une tête monstrueuse, comme dans l'hydrocéphale, parce qu'on est obligé de porter la main seule, ou armée de quelque instrument dans la partie, pour détruire l'embarras qui s'y trouve ; ou lorsqu'un premier enfant qui se présente en mauvaise situation, a besoin d'être retourné. Ce passage qui n'a pas encore été frayé, oppose une résistance très-forte : Si la tête s'y trouve arrêtée & prise par le col, si l'on craint qu'en y restant trop longtems, l'enfant ne périsse, on est dans la nécessité de redoubler les efforts & de le tirer avec violence. La nécessité d'agir avec promptitude devient contraire à ce qui se doit passer pour obtenir la dilatation graduée des parties naturelles : & les momens sont si précieux, qu'on ne peut commettre au tems & aux efforts modérés l'extraction d'un enfant, dont le séjour au passage est si pernicieux.

grande partie des femmes sont persuadées dès les premieres douleurs qu'elles commencent à sentir, qu'elles sont assez malades pour accoucher ; ce qui fait qu'elles ne manquent pas aussi-tôt de se plaindre, de crier, & de se débattre très-fort. J'en juge ainsi, parce qu'étant appellé à ces sortes de malades, quand je les touche pour m'assurer de la situation de l'enfant, je le trouve fort éloigné, & les eaux ne paroissent quelquefois que deux & trois jours après, même plus tard ; & lorsque ces douleurs fausses, de courtes & lentes qu'elles étoient, deviennent vraies, fortes & fréquentes, l'accouchement s'ensuit ; mais au premier accouchement qu'elles ont ensuite, elles laissent passer toutes ces légeres douleurs sans se plaindre, & ne demandent du secours que dans le pressant besoin, ce qui fait appeller ce second accouchement prompt & heureux, qui auroit été de la nature du premier, & même peut-être plus long, si la femme ne s'étoit pas armée d'une plus grande résolution, & s'étoit abandonnée aux plaintes dès les premieres douleurs qu'elle avoit senties, comme elle avoit fait la premiere fois.

Ce qui me persuade que cette prétendue cause de l'accouchement long & difficile est mal fondée, c'est que de six femmes que j'accoucherai de leur premier enfant, il y en aura à peine une qui ait le malheur d'avoir un accouchement long, & qu'il est même plus rare de voir périr une femme dans son premier accouchement que dans un autre.

Il n'y a pas plus de raison de dire que le *coccix* (e)

(e) *M. Deventer* pense tout autrement, pag. 139, il n'est pas possible, dit-il d'écarter ou de resserrer les os du bassin. Il n'y a que le *Coccix* ou la pointe de l'os sacrum qu'on puisse reculer, s'il empêche le passage de l'enfant, en avançant trop en dedans. Son *Commentateur*, pag. 150, rapporte plusieurs autorités qui confirment cette opinion. *Sennert, liv. 4, pract. part.*

qui se renverse par trop en dedans, doit être un obstacle à la sortie de l'enfant; il n'y a qu'à considérer sa figure, son usage & son articulation pour s'en détromper & être convaincu du contraire; ce que je justifierai par les Observations suivantes.

OBSERVATION CXXI.

En l'année 1684, la femme d'un Marchand de cette Ville, âgée de 28 ans, tomba bien-tôt après son mariage dans tous les accidens que cause la grossesse, qui sont le dégoût, la perte d'appétit, sans pouvoir même soutenir l'odeur de la soupe ni de la viande, & le vomissement continua, non-seulement dans le commencement de la grossesse, comme il arrive à quelques-unes, ou jusqu'à la moitié, mais jusqu'au moment même de l'accouchement, qui fut néanmoins si heureux, quoique ce fût son premier, que j'eus à peine le tems

2, *Sect.* 6, dit que le coccix, *non-seulement cause la difficulté de l'accouchement, quand ses ligamens sont trop roides, mais la mort de la mère & de l'enfant.* La dureté du coccix, dit Amand, p. 16. *contribue au retardement de la sortie du fœtus: car cet os se courbe en dehors dans l'enfantement, & c'est de-là d'où viennent les douleurs vives que les femmes ressentent à l'anus. Les jeunes au contraire ont cette partie encore cartilagineuse, & par-conséquent plus flexible.* M. Peu dit, *que le reculement du coccix est ordinairement une des conditions sans lesquelles l'enfant ne sortiroit pas*, p. 184. Mauriceau en parlant à ce sujet, dit, Observ. 1, pag. 2. *Le plus grand empêchement dans ces sortes d'accouchemens, ne procéde pas des parties charnues externes; mais seulement des parties intérieures, & principalement de l'articulation du Coccix, qui ne céde pas aussi facilement, en se réfléchissant en arrière, pour le passage de l'enfant, aux femmes avancées en âge, qu'aux jeunes dans leur accouchement, comme aussi de l'orifice interne de la matrice, qui étant plus dur & plus coriacé, ne se dilate pas pour lors si aisément qu'il faut dans un âge moins avancé.*

d'apprêter le petit lit, & que me mettant en devoir de m'aſſurer de la ſituation de ſon enfant, les membranes que je trouvai fort avancées, s'ouvrirent, & l'enfant ſuivit avec les eaux & avec l'arriere-faix. C'étoit un fort gros garçon.

L'année ſuivante elle eut une ſeconde groſſeſſe, dans laquelle elle n'eut ni dégoût ni vomiſſement, mais au contraire le teint frais & vermeil, & ſe porta auſſi-bien dans celle-ci qu'elle s'étoit mal portée dans la précédente, & étant à ſon terme, elle alla voir une de ſes amies qui étoit malade pour accoucher, mais avec des douleurs lentes & éloignées, & ſe trouva malade elle-même. Sa maiſon étant fort proche, elle me pria de l'accompagner juſques chez elle, & me prit ſous le bras pour cet effet, ce que je lui accordai d'autant plus aiſément, que la malade auprès de qui j'étois n'étoit nullement preſſée : j'eus peur qu'elle n'accouchât dans la rue, d'une douleur qu'elle y eut, ſi forte & ſi longue qu'elle continua juſqu'à ſa maiſon, où j'eus à peine le tems de lever la courtepointe du lit, ſur lequel je la jettai comme je pus, les eaux étant déja écoulées, & l'enfant ayant la tête bien avancée au paſſage. J'achevai de l'accoucher, & je la délivrai avec la même facilité. La mere & l'enfant ſe porterent très-bien.

J'ai accouché cette femme huit fois depuis ce tems-là; mais tous ces accouchemens allerent toujours de mal en pis, ne l'ayant accouchée du dernier que plus de vingt-quatre heures après que les eaux furent écoulées, ſans que ſes enfans fuſſent ni plus forts ni plus foibles.

RÉFLEXION.

Cette femme n'étoit ni jeune ni avancée en âge; elle accoucha deux fois fort heureuſement, le paſſage

ſelon Mr M. devoit donc être fait, & les accouchemens qu'elle a eus depuis, auroient dû aller de mieux en mieux, ou du moins être comme les précédens : cependant tout le contraire eſt arrivé.

Ce n'eſt pas ſeulement pour ſoutenir qu'un pareil accouchement ne fait point le paſſage des autres ; mais auſſi pour faire voir qu'il n'y a nul fond à faire ſur ces prétendues prophéties qui diſent que la femme qui eſt groſſe d'un garçon, jouit d'une meilleure ſanté, & accouche plus heureuſement & en moins de tems, que celle qui eſt groſſe d'une fille : ce qui eſt bien détruit par cette Obſervation.

OBSERVATION CXXII.

Une Dame de Cherbourg avoit eu dix enfans à l'âge de vingt-huit ans, & tous ſes accouchemens avoient été auſſi heureux qu'on les eût pu déſirer. Elle ſe trouva malade pour accoucher de l'onzième, & quoique l'enfant fût bien ſitué, après trois jours de travail, pendant leſquels l'on avoit toujours eſpéré ſans voir rien avancer, l'on ſe détermina à m'envoyer prier de la voir. Je trouvai en arrivant une femme épuiſée. Je commençai par lui faire prendre un grand bouillon, en uſant d'autorité, n'en ayant pu ou voulu prendre depuis un très-long-tems, après quoi les douleurs donnant quelque ſorte de trève, je l'obligeai à ſe coucher. Elle repoſa un peu, ce qui lui fut d'un grand ſecours. Je lui fis enſuite prendre de la rôtie au vin ſans la fatiguer; mais au contraire, la retenant couchée juſqu'à ce que les douleurs vinſſent un peu fortes; pour lors je la fis lever & aſſéoir ſur une femme forte, qui étoit aſſiſe ſur un fauteuil garni de carreaux, & je fis mettre à ſes côtés les femmes néceſſaires à la ſoutenir, comme je le dirai dans la ſuite. L'enfant commença à ſe déplacer, & pouſſa en avant. Cette ſituation me paroiſſant favorable, je forçai par raiſons

la malade à y rester, jusqu'à ce que la tête de l'enfant fût bien avancée, après quoi je la fis coucher sur le petit lit, parce que la grande foiblesse où elle étoit depuis le long-tems qu'elle souffroit, ne me permettoit pas de la laisser davantage en cette situation gênante : les douleurs continuerent heureusement, & je l'accouchai d'un gros garçon qui se portoit fort bien : je la délivrai ensuite, & la laissai en bon état deux jours après que je la quittai, & je l'ai encore accouchée une fois depuis, après un travail presque semblable.

OBSERVATION CXXIII.

Une femme de Montebourg ayant eu douze enfant sans souffrir le moindre mal, puisqu'elle alloit elle-même avertir la Sage-Femme, se mettoit sur le petit lit qu'elle avoit fait, accouchoit & se délivroit souvent sans aucun secours ; & même si la Sage-Femme tardoit un peu à venir, elle trouvoit l'enfant emmailloté, qui étoit le plus grand service que l'accouchée exigeoit d'elle. S'étant trouvée malade pour accoucher du treizième, elle fut pendant cinq jours dans les plus violentes douleurs, qui furent suivies de foiblesses & de perte de connoissance, qui dura si long-tems, qu'après trois heures entieres l'on se détermina à me venir chercher. Je trouvai cette malade dans une autre foiblesse encore plus considérable que la précédente, son enfant étant bien placé, & sa tête bien avancée : le long-tems qu'il avoit passé dans cet état, joint aux autres marques qui faisoient juger de sa mort, je ne délibérai qu'autant de tems qu'il en fallut pour m'instruire de ces choses, & prendre le parti de l'accoucher ; ce que j'allois exécuter, si elle ne fût pas morte, comme il arriva, en la faisant mettre sur un lit propre à faire l'accouchement.

RÉFLEXION.

Ces deux Observations choisies entre quantité d'autres de cette nature, font voir qu'un premier enfant ne fait point le passage aux autres, dont la femme accouche dans la suite avec plus de facilité, comme les Auteurs le disent, puisqu'elle est dans un aussi grand danger au dixième, au douzième & au quinzième, qu'elle le peut être au premier, & que ce n'est pas moins un effet du hazard, quand les femmes ont un second accouchement plus heureux que le premier, que lorsque le premier est plus heureux que tous les autres. Il seroit même facile de soutenir le contraire par le propre aveu de ces mêmes Auteurs, en raisonnant sur leurs principes, puisqu'ils disent que la fourchette souffre un déchirement dans le premier accouchement : en supposant ce déchirement, il faut aussi supposer que la réunion s'en fait par une cicatrice à laquelle une dureté doit succéder, qui la doit par conséquent rendre moins propre à se dilater, qu'elle n'étoit au premier accouchement, où rien de pareil ne devoit faire obstacle. Si l'on doute de cette vérité, que l'on lise mes Observations pour en être convaincu, sans que cela puisse éclaircir pour quoi l'on trouve souvent tous les accouchemens d'une même personne très-différens, ni que l'on puisse faire un fond assuré sur le second, ni sur le troisième, non plus que sur le premier, ni sur tous les autres.

Quoique je n'aye jamais trouvé d'occasion de faire aucune Observation sur le prétendu empêchement que doit causer l'os nommé coccix, je me contente de ce que j'ai remarqué en traitant une jeune fille d'une maladie de cet os, qui vient assez à propos pour soutenir ce que j'avance.

OBSERVATION CXXIV.

Une jeune fille tomba sur un escalier, dont elle compta plusieurs marches avec son derriere. Elle ressentit à l'heure même une violente douleur au coccix, sans oser s'en plaindre, dans la crainte

d'être obligée de montrer la partie malade. La violente contuſion qui s'y fit, s'abſcéda dans la ſuite, & l'excès du mal la força de venir au remede ; je lui ouvris cet abſcès quand je jugeai que la ſuppuration en étoit faite : le premier & le ſecond des os du coccix ſe détacherent & ſortirent avec le pus, & le troiſième ſuivit quelques jours après. Je détergeai, mondifiai & cicatriſai l'ulcère, & la fille n'en a jamais ſouffert la moindre incommodité.

RÉFLEXION.

Eſt-il poſſible qu'il y ait des Auteurs qui ayent prétendu que les os iſchion & pubis s'entrouvroient (*f*) pour

(*f*) M. de la Motte nie la poſſibilité de l'écartement des os du baſſin, que pluſieurs auteurs graves admettent : voyez les remarques de la page 5. M. *Smellie* tom. 2. p. 1. rapporte qu'en 1736, une femme âgée d'environ 35 ans, en travail de ſon premier enfant ſentoit une violente douleur dans l'endroit de l'articulation de l'os *ilium* avec l'os *ſacrum* du côté gauche ; dans le tems de ſes plus fortes douleurs, il lui ſembloit que ces os étoient violemment écartés les uns des autres. Elle n'avoit pas encore auprès d'elle la Sage-Femme qui l'accoucha enſuite, après un travail aſſez long, quoique naturel, & néanmoins la douleur qu'elle avoit ſentie dans les os du baſſin, ſubſiſtoit encore après ſon accouchement, & la tourmentoit plus que tous ſes autres maux ; je fus appellé le cinquième jour, dit M. Smellie : je lui trouvai le poulx vite, plein & dur. Elle avoit la peau chaude & ſéche, ſes lochies étoient arrêtées, ſa reſpiration étoit gênée ; elle ſe plaignoit auſſi d'une forte douleur dans une des mammelles qui étoit devenue un dure. Mais la peine qu'elle ſentoit dans l'endroit du baſſin l'empêchoit de prendre aucun repos. Je lui fis tirer ſur le champ du bras, douze onces de ſang, & lui fis donner un lavement émollient, qui procura une évacuation copieuſe de matières très-dures. Cette évacuation calma un peu les douleurs qu'elle ſentoit au dos & à la tête ; elle lui rendit auſſi la reſpiration un peu plus libre ; mais comme ſes premieres douleurs perſiſtérent toujours dans les os du baſſin, je fis appliquer ſur les hanches des étoupes chau-

faciliter l'accouchement, les connoiſſeurs étant perſuadés qu'ils ne ſeroient pas écartés par deux hommes, des; je lui fis tenir les pieds chaudement par le moyen des bouteilles pleines d'eau chaude, & lui ordonnai de boire beaucoup d'une décoction d'orge. Ces remédes la firent ſuer conſidérablement; elle dormit bien la nuit ſuivante, & le lendemain la fiévre étoit tombée. Pour lors les écoulemens ordinaires reprirent leurs cours; la douleur & la dureté du ſein diminuérent beaucoup, & les mammelles commencerent à former du lait, de maniére que l'enfant, qui précédemment avoit toujours fait des efforts inutiles, lorſqu'on lui avoit préſenté le ſein de ſa mére, y trouva à ſon aiſe de quoi ſatisfaire ſes beſoins: enfin il n'y avoit plus qu'une ſeule choſe qui s'oppoſoit à ſon repos & à l'évacuation des ſueurs, c'étoit cette premiére douleur toujours exiſtante au baſſin. Pour y remédier plus efficacement, j'ordonnai une embrocation du *baume tranquille*, & le bol ſuivant.

♃ *Pillul. de Starkey. gr. viij. blanc. de baleine* 1 ℈. *ſyrop diacod. q. ſ.* faites un bol pour prendre le ſoir. Elle fut obligée de réitérer l'uſage de ce bol tous les ſoirs & quelquefois plus ſouvent pour ſe procurer un peu de repos, & pour maintenir l'ouverture des pores de la peau. Elle fut auſſi obligée de recourrir aux lavemens de trois jours en trois jours.

Avec toutes ces précautions on fut dix jours ſans pouvoir la tirer de ſon lit, & il s'en paſſa vingt tout entiers avant qu'elle pût ſe tenir à ſon aiſe ſur une chaiſe. Pour peu qu'on vînt à lui remuer la jambe droite, elle ſe plaignoit d'un ſentiment auſſi vif entre l'os *ſacrum* & *l'ilium*, que ſi on lui avoit déchiré ces parties, & en appliquant la main ſur la région de ces os, j'y appercevois un mouvement ſenſible. Cette femme ne put encore ni marcher ni ſe tenir debout de plus d'un mois, à moins qu'elle ne fût ſoutenue par les aiſſelles du côté droit: enfin elle demeura dans cette triſte ſituation pendant cinq à ſix mois, après quoi elle prit les bains froids qui lui furent ſi ſalutaires, qu'elle pouvoit enſuite marcher appuyée ſeulement ſur une canne. Cette même femme a eu depuis pluſieurs enfans, dont elle eſt accouchée heureuſement; mais pour l'ordinaire ſes travaux affectoient toujours davantage cette partie, qui n'a jamais repris ſa premiére force ni ſon ancienne fermeté.

M. *Smellie*, joint à cette Obſervation celle de M. Smollet qui confirme la ſienne. Il s'agit d'une Dame d'environ vingt-ſept ans, d'une complexion foible & fluette & d'un tiſſu aſſez lâche. Comme elle étoit au huitiéme mois de ſa groſſeſſe, elle ſe trouva incommodée en marchant d'une

quand ils tireroient de toutes leurs forces ? Et peut-on croire ce que d'autres avancent que le coccix peut causer le même empêchement (*g*) lorsqu'il se recourbe

douleur accompagnée de craquement, vers les os *pubis*. On l'appella pour sçavoir ce qui pouvoit en être la cause, & en la cherchant il sentit un relâchement extraordinaire dans le ligament qui maintient ensemble les os pubis : ce relâchement étoit si considérable, que quand la malade étoit couchée sur un côté, le Médecin pouvoit aisément mouvoir ces os, de manière qu'ils paroissoient se croiser l'un pardessus l'autre. L'allongement de ce ligament n'a cependant pas été d'un grand préjudice; au contraire il devoit augmenter la capacité du bassin & faciliter le passage de l'enfant. Après l'accouchement les parties ont repris insensiblement leur *ton*, & en deux mois les *os pubis* étoient réunis.

(*g*) Comme la plûpart des succès des accouchemens dépendent de la conformation du bassin, il est essentiel de bien connoitre cette partie, & les défauts qui peuvent faire quelqu'obstacle à la sortie du fœtus. Nous avons parlé au commencement de la première partie de cet ouvrage, du nombre, de la situation & de la structure naturelle des os qui composent le bassin. La connoissance de ces huit os sert à déterminer le lieu, ou le siége de la maladie de ces parties ; à distinguer d'où viennent les difficultés dans un travail long & pénible ; & les moyens qu'on peut employer pour les vaincre.

Le bord du bassin est composé postérieurement de la partie la plus large de l'*os sacrum*, dans l'endroit où cet os est articulé avec la dernière vertébre des lombes, latéralement de chaque côté par la partie inférieure des os des *iles*, & anterieurement par la branche supérieure de chaque os pubis. La circonférence inférieure du bassin est formée postérieurement par la partie inférieure de l'*os sacrum*, & par son Appendice qu'on appelle *coccix* ; latéralement de chaque côté, par la partie inférieur de l'os *ischium* & par un ligament large qui prend naissance à l'épine de cet os & va s'insérer aux parties latérales du coccix & à la partie inférieure de l'os sacrum ; enfin antérieurement par la partie inférieure des os pubis, & par les deux apophyses de ces os qui descendant de chaque côté vont à la rencontre des apophyses correspondantes des os *ischium* pour former le trou ischiatique.

Quoique les dimensions respectives du bassin varient dans différentes femmes ; il est cependant nécessaire de les connoître dans l'état le plus ordinaire : il est de la

par trop en dedans, parce qu'en ce cas il s'approche beaucoup de l'os pubis, & étrecit tellement le passage, qu'il rend la sortie de l'enfant très difficile & même

dernière conséquence de sçavoir que l'espace du bord du bassin mesuré diametralement d'un côté jusqu'à l'autre, est plus grand que l'espace mesuré depuis le pubis jusqu'à l'*os sacrum*; cette étendue est ordinairement de quatre pouces & un quart, & celle d'un côté à l'autre de cinq pouces & un quart; mais la largeur de la partie inférieure du bassin est en raison inverse, quand le coccix est forcé en arrière par la tête de l'enfant, parce qu'alors l'étendue entre le coccix & la partie inférieure & postérieure du pubis est de cinq pouces & un quart, pendant que la partie inférieure & postérieure de l'un des *os ischium* n'est éloignée que de quatre pouces & un quart.

La mesure ordinaire de la profondeur du bassin prise depuis la partie supérieure de l'os sacrum dans l'endroit où il est articulé avec la dernière vertébre des lombes jusqu'à l'extrêmité du coccix est d'environ cinq pouces en droite ligne; mais quand le coccix est porté en arrière, la distance augmente d'un pouce.

La profondeur des côtés de son bord vers sa partie antérieure, jusqu'aux parties inférieures des os ischium, est de quatre pouces.

La profondeur de la partie supérieure des os pubis à l'inferieure des mêmes os dans l'endroit de leur symphyse, est de deux pouces; ainsi la partie postérieure du bassin considérée par rapport à sa profondeur est à sa pertie antérieure, comme *trois* est à *un*; & à ses côtés *trois* à *deux*.

L'intérieur du bassin forme postérieurement une cavité & descend en droite ligne antérieurement, pendant que les os des iles se jettent en déhors à mesure qu'ils s'élèvent, & les vertébres des lombes en arrière pour former un angle obtus avec l'*os sacrum*.

On comprendra encore mieux la nécessité de connoître la disposition de ces parties, en considérant la figure de la tête du fœtus qui doit franchir & traverser le bassin.

La tête mesurée d'une oreille à l'autre est ordinairement plus étroite d'un pouce, qu'elle ne l'est en la mesurant du front à la nuque. Ce n'est pas la fontanelle qui se présente dans l'accouchement, dit M. Smellie, pag. 84, comme on se l'imaginoit anciennement; c'est l'espace qui se trouve entre la fontanelle & l'endroit où la suture lambdoïde traverse l'extrémité de la suture sagittale .... Supposons que ce soit le vertex qui se présente le premier au toucher; dans la progression de sa descente, la fontanelle est ordinairement tournée plus en

impossible, *Voyez* Ruleau dans son opération Césarienne. Il n'y a qu'à examiner la situation, la figure, l'articulation, & l'usage des trois petits os qui le compo-

haut & vers un côté du bassin ; & lorsque le derrière de la tête est parvenu à l'*ischium* du côté opposé on peut sentir la suture *lambdoïde* dans l'endroit où elle traverse la *suture sagittale* : enfin à moins que le cuir ne soit fort gonflé, on peut distinguer l'occipital dans l'endroit de son articulation avec les pariétaux, par son angle supérieur, qui est plus obtus que les deux autres qui sont aux deux côtés du crane. A mesure que la tête avance, le derrière de la tête s'éléve insensiblement dans l'ouverture qu'il trouve au-dessous du pubis, qui est deux pouces plus haut que l'*ischium* ; pendant ce même tems le devant de la tête tourne dans la cavité de l'os *sacrum*.

Voici de quelle manière l'enfant sort :

Lorsque la tête se présente la première au bord du bassin, le devant de la tête en occupe un côté, & le derrière l'autre ; quelquefois encore elle se trouve placée diamétralement dans la cavité, ainsi la partie la plus large de la tête répond à la partie la plus large du bassin ; & sa partie la plus étroite, d'une oreille à l'autre, s'applique à la partie étroite du bassin entre le pubis & l'os *sacrum*. A mesure que la tête est poussée en avant, le vertex descend vers la partie inférieure de l'*ischium*. Or comme le bassin se rétrecit sur ses côtés, la partie la plus grosse de la tête, ne peut pas avancer plus loin dans la même direction ; mais l'*ischium* étant beaucoup plus bas que le *pubis*, le derrière de la tête est poussé sous ce dernier os, où il trouve moins de résistance. Alors le devant de la tête se trouve dans la concavité de la partie inférieure de l'*os sacrum*, & dans le même tems la partie étroite de la tête se range dans la partie étroite du bassin. L'os pubis n'ayant que deux pouces d'épaisseur, le vertex & le derrière de la tête se dégage de dessous lui, le devant de la tête porte le coccix en arrière, & la tête s'élevant en haut par dégrés, sort en faisant un demi-tour par-dessous l'os *ischium*, le plus grand diamétre de la tête se trouve alors entre le *pubis* & le *coccix*, qui étant pressé en arrière, laisse en bas un espace plus large, & permet au-devant de la tête de se dégager aussi de dessous l'orifice externe, en faisant un demi-tour.

On peut aisément appercevoir par tout ce détail de quelle importance il est dans la pratique de se souvenir que le bord du bassin a plus de diamétre d'un côté à l'autre, que de sa partie antérieure à sa partie posté-

ſent, pour être convaincu du contraire par la diſtance qu'il y de l'os pubis au coccix, l'on verra qu'il en eſt beaucoup plus éloigné que l'os ſacrum, & que quand

rieure; enfin que l'*os ſacrum* & le *coccix* forment dans leur deſcente une concavité ample, au lieu que la deſcente des os pubis eſt perpendiculaire. Il n'eſt pas moins important de bien ſe rappeller la forme de la tête: toutes ces connoiſſances ſont d'un grand ſecours pour ſe former une idée claire du mode de la progreſſion de la tête dans les accouchemens laborieux, pour ſçavoir dans qu'elle occaſion il eſt à propos de ſe ſervir des forceps; quand il faut délivrer le corps avant la tête, enfin les différens cas où il convient de changer de méthode, ſelon que la forme de la tête, ou du baſſin s'éloigne de la conſtitution naturelle; car ſa mauvaiſe conformation eſt un des plus grands obſtacles, & qui augmente les douleurs. Or il peut pécher par un excès de largeur, ou de petiteſſe du baſſin.

Quand le baſſin eſt trop large, il n'oppoſe aucune réſiſtance aux efforts que fait la main de l'Accoucheur pour tirer l'enfant; il eſt même à craindre que les ligamens de la matrice ne ſe rompent, ou que la matrice même ne ſoit entraînée au déhors avec l'enfant, ſi l'Accoucheur n'a ſoin de faire retenir par un Aide la portion de matrice qui ſe préſente, & s'il n'opére avec la lenteur que demande ſon prolongement ou ſa chute.

Les baſſins étroits ſoutiennent au contraire la matrice, pendant que les douleurs la baiſſent. Ce qui fait que la tête de l'enfant & les eaux comprimées dilatent ſon orifice par la preſſion qu'elle font contre lui. Si le baſſin eſt aſſez rétreci dans quelques-unes de ſes parties, pour que le trajet de l'enfant ſoit gêné ou empêché, il le tiendra longtems arrêté, ſur-tout ſi les eaux ſe ſont écoulées. Cependant les efforts, le tems, les attitudes favorables, l'allongement de la tête feront à la fin précipiter l'enfant dans le bas du baſſin. J'ai remarqué dans les mêmes ſujets, dit M. Puzos, qu'après avoir terminé de premiers accouchemens avec toutes les peines imaginables, & long-tems après les eaux écoulées, j'avois mieux réuſſi dans les accouchemens ſuivans, en laiſſant entière la membrane des eaux, quoique ſortie en dehors, ſans la rompre, juſqu'à ce que la tête de l'enfant deſcendue à la faveur des eaux conſervées, ſuivît preſque leur écoulement; enſorte que j'avois par cette manœuvre un travail ordinaire, après en avoir eu un ou deux auparavant d'une extrême difficulté.

Le baſſin peut ſe trouver trop étroit dans une femme

même il ne feroit pas poffible à l'Accoucheur de renverfer cet os avec fon pouce, ce qui paroît pourtant très-facile à faire, en l'examinant fur un fquelete ou par

grande, bien faite, & qu'on ne peut foupçonner de vice de conformation, fi les os qui le compofent font trop gros & peu proportionnés à la ftructure du corps, ou fi l'*os facrum* fe porte trop en dedans. J'ai vu périr des femmes, continue M. Puzos, p. 4, qui paroiffoient être bien faites, quoiqu'intérieurement mal conformées, & fur lefquelles on avoit été obligé d'employer des moyens violens pour terminer leur accouchement. Au contraire j'ai accouché heureufement des femmes dont l'épine étoit contournée par fa partie inférieure, qui avoient une hanche plus élevée que l'autre, & en qui tout paroiffoit devoir donner des peines infurmontables; il eft vrai que dans ces cas les enfans fe trouvoient heureufement d'une groffeur médiocre.

Enfin il y a des baffins, dont la cavité eft trop étroite même pour un enfant d'une groffeur moyenne : la face intérieure de la dernière vertébre des lombes & celle de l'os facrum font une faillie fi confidérable en devant que la tête de l'enfant eft arrêtée dans l'accouchement, & ce n'eft qu'avec des peines infinies qu'on vient à bout de lui faire franchir ce détroit. L'accouchement même devient abfolument impoffible, s'il y a en même tems un vice de conformation dans les os pubis, c'eft-à-dire, fi la face intérieure de ces os fe trouve convexe, au lieu d'être concave. Car il arrive quelquefois que la diftance de la partie poftérieure du baffin à l'antérieure, n'eft pas de plus d'un pouce & demi. Dans ces cas, qui heureufement font rares, on eft obligé de recourir à des moyens extrêmes.

J'ai rencontré quelques cas de cette efpèce, dit M. Smellie, tome 2, page 9, & j'ai été appellé en particulier auprès de trois femmes chez lefquelles l'ouverture du baffin s'eft trouvée fi étroite, qu'il n'y avoit pas plus de deux pouces & demi de diftance entre la vertébre inférieure des lombes & les os pubis. J'ai accouché la première quatre fois, mais je n'ai jamais pu fauver qu'un de fes enfans qui étoit très-petit, encore eut-il une épaule luxée dans le travail.

La feconde a eu auffi plufieurs enfans; un autre Accoucheur l'a délivrée trois fois, & trois autres fois j'ai été appellé pour lui rendre le même office; mais on n'a pu fauver qu'un de fes enfans qui eft venu à huit mois de groffeffe & étoit très-petit. Ces deux femmes étoient d'une petite taille & avoient l'épine torfe.

La troifième étoit affez

l'ouverture d'un cadavre, il ne pourroit très-surement résister à l'impétueuse sortie d'un enfant, qui non-seulement déchire la fourchete, mais rompt, brise & écarte tout ce qui s'oppose à son passage, particulièrement dans un accouchement prompt, où le Chirurgien doit donner toute son attention à prévenir ce désordre, en soutenant ces parties contre la violence de ces efforts, & empêchant par ce moyen que de deux ouvertures, il ne s'en fasse qu'une seule.

Je dis plus, si un enfant venoit brusquement, comme il arrive pour l'ordinaire, dans les accouchemens dont j'entens parler, & qu'il ne trouvât que le coccix pour obstacle à sa sortie, de la manière que cet os est construit & composé, s'il ne pouvoit pas le renverser, ce dont je ne puis pourtant pas douter, il feroit plutôt une impression sur la face & sur le corps de cet enfant que de lui fermer le passage; ce qui me fait dire que ce n'est que manque de réflexion, que les Auteurs ont regardé cet os comme un grand obstacle à l'accouchement.

haute, mais elle avoit été rachitique dans ses deux ou trois premières années. Je l'ai accouchée trois fois, toujours avec beaucoup de peine, sans pouvoir sauver aucun de ses enfans. Mais depuis elle en a eu un qui est venu en vie au terme de sept mois.



CHAPITRE

CHAPITRE V.

Des vraies causes qui rendent l'accouchement long & difficile.

LA cause la plus essentielle de l'accouchement long & difficile, est lorsque les vertebres inférieures des lombes, avec la partie supérieure de l'os sacrum (*h*), ou même cet os tout entier, s'a-

(*h*) L'articulation qui unit la dernière vertébre des lombes à l'*os sacrum*, forme une avance qui contribue à soutenir la matrice & à prévenir sa chûte, lorsqu'elle est arrivée au terme de sa plus grande pésanteur. Si cet os porte trop en dedans, il rétrecit la cavité du bassin & rend l'accouchement difficile, & quelquefois impraticable; mais quand la saillie n'est pas trop grande, loin d'être nuisible, elle sert à diriger l'enfant sur le devant & à le rejetter sur l'écartement formé par les branches de l'*os pubis* & de l'*Ischion*. M. Smellie, tome 2, page 11, dit avoir trouvé quelquefois une ou deux des vertébres, qui entrent dans la composition de l'*os sacrum* déjettées en avant, de manière que la tête de l'enfant avoit beaucoup de peine à passer. Dans deux de ces circonstances, il a été obligé d'ouvrir les os du crâne, & d'autant que les extrémités de l'os *ischium* de chaque côté étoient à peine éloignées de trois pouces l'une de l'autre. Il dit encore avoir été appellé pour des femmes qui avoient quelque entorse à l'épine, & en avoir accouché huit mal conformées; il y en eut six qui ont accouché naturellement, & avec assez de facilité; les deux autres ont eu plus de peine, mais cette peine ne venoit que de la grosseur extraordinaire des enfans par proportion à la petitesse de la mère.

Une épine tournée vers les lombes déplacera l'os sacrum, les os des iles & le pubis, & rendra la cavité supérieure du bassin plus large d'un côté que de l'autre. J'ai vu une épine tournée, tenant à son bassin vicié par une hanche plus haute que l'autre, dit M. Puzos, p. 4, la cavité la plus large étoit insuffisante pour le passage d'un enfant; cependant, quand ce dérangement de taille se rencontre dans une

vancent si fort en dedans, ou que les os pubis, au lieu de s'élever en devant, se trouvent applatis, de maniere à ne laisser qu'un très-petit espace entr'eux & l'os sacrum. J'ai tant de fois fréquenté ce détroit, & il m'a fait souffrir tant de peines, que j'en puis parler avec une vraie connoissance de cause. Lorsqu'une situation extraordinaire de l'enfant oblige l'accoucheur d'en aller chercher les pieds, c'est en cette occasion que l'on peut s'assurer que les femmes, quoique semblables à l'extérieur, sont bien différentes au dedans. C'est cet espace plus ou moins large, qui rend la sortie de l'enfant plus ou moins facile : & quand les premiers accouchemens ont été heureux, & que les autres ne se trouvent pas semblables, quoiqu'en apparence les enfans soient aussi gros les uns que les autres, c'est que la tête des précédens étoit ou moins grosse ou plus tendre pour s'ajuster à la grandeur du passage ; car il faut convenir que bien peu de chose de plus ou de moins fait un grand changement en ces occasions.

Quoique (*i*) de tous ceux qui ont écrit des ac-

jeune personne, il ne faut pas toujours regarder cet obstacle comme formidable dans l'accouchement. Néanmoins si l'on est consulté avant le mariage, il est mieux de ne le pas conseiller, parce que cette espèce de perversion est toujours contraire à l'accoument, à moins que l'enfant ne soit extrêmement petit.

(*i*) Si l'on en croit la Motte, dit *le Commentateur de Deventer*, *p. 148*, il est le premier de nos Accoucheurs François qui ait parlé ouvertement du bassin applati, & de ses désavantages. Cet Auteur n'avoit point lû le Traité de Deventer. Il est difficile de concevoir comment il a fait attention à la trente-sixième Observation de Mauriceau dont il parle dans sa préface, sans voir que cet Accoucheur avoit parlé de ce défaut en termes exprès. *L'enfant*, dit-il, *restera toujours au même lieu, sans pouvoir avancer au passage, que cette femme extrêmement petite avoit tellement le bassin étroit & les os si serrés, qu'il me fut impossible d'y introduire la*

couchemens avant moi, il n'y en ait aucun qui se soit plaint que ces parties, par leur disposition, pouvoient apporter aucun obstacle à l'accouchement, la chose n'en est pas moins vraie. Je n'avance rien que je ne puisse prouver par un nombre infini d'expériences, si deux ou trois sur chaque article n'étoient pas suffisantes pour le justifier.

Ces nouveautés ne seront peut-être pas du goût de quelques Accoucheurs; mais comme Améric Vespuce ne découvrit la quatriéme partie du monde qu'à force de naviger, & comme Harvée ne découvrit la circulation qu'après avoir travaillé long-tems à l'anatomie, je ne propose rien aussi sur la plus grande difficulté de l'accouchement, que ce qu'un nombre infini d'expériences m'ont persuadé, & ce que les conséquences que j'en ai tirées, m'ont rendu tout-à-fait palpable; les observations suivantes en sont les preuves. De quelle conséquence seroient les parties extérieures de la vulve, à un accouchement prompt, si elles ne se pouvoient pas dilater assez pour permettre la sortie de l'enfant? Quand il ne trouvera que cet obstacle à

main pour l'accoucher.... Et l'ayant introduite, elle étoit si serrée, qu'il m'étois impossible d'en remuer seulement les doigts.

M. de la Motte mériteroit peu de reproche à ce sujet, mais il n'en est pas de même de ce qu'il dit par rapport au coccix. Il ne le regarde en aucune manière comme un obstacle à la sortie de l'enfant. Ce n'est pas par la raison qui engage Mauriceau à conseiller *qu'on éléve, s'il est besoin, les fesses de la femme par un petit oreiller mis dessous, afin que le coccix ou croupion ait plus de liberté de se reculer en arrière;* aussi la Motte parlant de la difficulté de l'accouchement par la grosseur de la tête de l'enfant, chap. 2, pag 225, ne conseille pas d'écarter le coccix.

Il est vrai qu'aucun de ceux qui ont écrit avant notre Auteur, n'a conseillé comme il fait, de reculer le coccix avec la main; il suffiroit de ce qu'il dit, pour juger de la possibilité & de la nécessité de cette opération.

vaincre, ne s'ouvrira-t-il pas une route à quelque prix que ce ſoit, même aux dépens de ces parties, quelque réſiſtance qu'elles puiſſent y apporter. Et qui eſt l'Accoucheur qui peut dire avoir vû périr un enfant par le manque de dilatation de ces organes, dont le tiſſu eſt tout membraneux ? & qui eſt celui qui n'en a pas vû périr pluſieurs, retenus dans le détroit dont je parle, ſans pouvoir avancer, qu'après beaucoup de tems & de peine ? Ainſi cet oſtacle vaincu, quelques douleurs de plus ou de moins finiſſent l'ouvrage, comme il eſt arrivé aux femmes qui ſont le ſujet des Obſervations ſuivantes.

OBSERVATION CXXV.

Une Dame éloignée de quatre lieues de Caën, & de vingt-deux de cette Ville, me fit prier de l'aller accoucher. Je lui promis, & j'y allai le 20 Avril de l'année 1699. Quelques jours après que je fus arrivé près d'elle, elle ſe trouva atteinte de légeres douleurs, accompagnées de la ſortie de quelques glaires teintes de ſang. Elle me conſulta à ſon réveil ſur cet accident. Je ne balançai pas à lui dire que c'étoient les avant-coureurs de l'accouchement, ce qui l'intrigua un peu, ayant choiſi ce jour-là, qui étoit le Dimanche, pour faire ſes dévotions. Je lui dis, pour la tirer d'inquiétude, qu'elle pouvoit exécuter ſa bonne intention, en prenant des meſures aſſez juſtes pour n'être pas ſurpriſe, & que ſes porteurs, que j'allois ſuivre, modéraſſent leur marche ; ce qui s'exécuta fort heureuſement. La Dame entendit la Meſſe, fit ce qu'elle ſouhaitoit, & revint ſans peine, mais toujours ſouffrant de légeres douleurs : je lui conſeillai de ne les faire paroître que les moins qu'elle pourroit, jugeant par ces commencemens que le

travail pourroit tirer en longueur. Le Lundi se passa de la sorte, sans que la malade pût reposer un seul moment: les douleurs suivirent de plus près, & furent plus fortes le Mardi. Le Mercredi elles augmenterent encore pendant tout le jour, sans rien faire espérer, tant elles étoient lentes & peu fréquentes. La Dame qui n'avoit pas reposé depuis le Vendredi, étoit dans un abattement terrible; mais la confiance qu'elle avoit en moi diminuoit beaucoup son inquiétude, ne me voyant embarassé de rien, & lui laissant prendre toutes ses commodités sans la contraindre jusqu'au soir; alors les douleurs ayant redoublé, & l'enfant, qui avoit pendant tout ce tems-là paru très-fort, s'étant avancé davantage, en sorte que sa tête qui avoit toujours été engagée sans avancer, & sans que je me fusse apperçu de l'écoulement des eaux, qui s'étoit fait dès le premier jour; cette tête, dis-je, ayant commencé à s'ébranler, & poussant en avant à chaque douleur, j'assurai la Dame qu'en peu de tems elle alloit accoucher; ce qui arriva une heure après que ces douleurs eurent commencé à redoubler: l'ayant accouchée d'un gros garçon, qui se portoit assez bien, je la délivrai ensuite avec un peu de tems & de peine, après quoi elle se dédommagea dès la nuit même du long-tems qu'elle avoit passé sans prendre aucun repos.

RÉFLEXION.

La longueur de cet accouchement commençoit à m'inquiéter par la crainte que cette malade, quoique jeune & forte, venant à s'affoiblir par les douleurs continuelles, par l'insomnie & par la répugnance qu'elle avoit à prendre des alimens, je ne fusse obligé d'en venir à l'accouchement. Toute l'espérance que j'avois, étoit que l'enfant quoiqu'engagé, mais peu

avancé au passage & toujours vigoureux, venant à unir ses forces à celles de sa mère, qui ne manqua jamais de courage, l'accouchement seroit bien-tôt fini; comme il arriva fort à propos.

OBSERVATION CXXVI.

Cette Observation, qui est des plus extraordinaires, regarde la femme d'un Cordonnier de cette Ville, grosse de son premier enfant; elle sentoit des douleurs dans tout le ventre & dans les reins, qui répondoient aux parties basses; comme elle étoit sur la fin du neuviéme mois de sa grossesse, elle m'envoya prier de venir la voir la nuit du Lundi au Mardi 16 Mai de l'année 1698. Je la trouvai avec d'assez fortes douleurs, mais peu fréquentes, l'enfant bien situé, & les eaux qui commençoient à se former. Comme j'étois son proche voisin, je m'en retournai chez moi, ne voyant encore rien qui me dût faire demeurer auprès d'elle plus long-tems. Le matin je la trouvai dans le même état que je l'avois laissée. Je continuai de la voir de tems en tems pendant le jour, & jusqu'au Vendredi au soir, que les douleurs avoient considérablement augmenté, la tête de l'enfant s'étoit beaucoup avancée, aussi-bien que les eaux, qui paroissoient si formées que les membranes poussoient jusqu'au dehors; ce qui m'engagea à faire ce que je n'avois encore jamais fait, de rompre les membranes pour les faire écouler, prétendant par ce moyen avancer l'accouchement; mais cela fut très-inutile, les douleurs resterent au même état qu'elles étoient avant que j'eusse ouvert les membranes, & la femme n'accoucha que la nuit du Dimanche au Lundi, d'un gros garçon, qui, à force d'avoir la tête pressée au passage, l'avoit toute allongée, & les tégumens du crâne étoient tellement bouffis qu'il

sembloit que c'étoit une tête double. Je délivrai la mere au plutôt, qui se porta bien ensuite, & je l'ai accouchée douze fois depuis, toujours d'accouchemens longs & difficiles.

RÉFLEXION.

Je me trouvai si fatigué après que j'eus terminé cet accouchement, que je dormois tout debout. J'y passai trois nuits entières & cinq jours. La femme fut malade pendant tout le tems que je marque, presque sans relâche & sans avoir dormi une heure ; mais par bonheur le courage ne lui manqua point, au contraire, elle prenoit sans cesse de quoi soutenir ses forces ; ce qui fut la cause de son salut, sans quoi elle auroit succombé à ce long travail. Toute la ville étant imbue de la longueur de cet accouchement, fut surprise voyant porter l'enfant à l'Église, & encore plus de voir sa mère dans la rue dix jours ensuite, jouissant d'une parfaite santé. Je la laissé pendant tout le tems du travail, prendre ses commodités sans la contraindre en rien : car autrement elle n'auroit pu résister seulement trois jours à un travail de cette nature, qui ne finit qu'au septième : ce qui fait voir que cet accouchement n'étoit retardé que par la mauvaise disposition des os sacrum & pubis, qui s'approchoient trop : ce qui est aussi confirmé par la longueur du tems que l'enfant fut à forcer ce détroit, malgré de si longues & de si fortes douleurs & encore plus par la bouffissure & la contusion du cuir chevelu qui formoit à l'endroit par où la tête se présentoit, une tumeur si considérable qu'elle paroissoit une tête double.

Si par un empressement à contre-tems j'avois, sous l'ombre d'un prétendu secours, touché sans cesse cette femme, au retour de toutes les douleurs, dans l'espérance d'aider à cet accouchement, & de faciliter par ce moyen la sortie de l'enfant en prétendant dilater le passage, je n'aurois pas manqué de faire tomber toutes les parties en mortification, par la contusion & meurtrissure qu'un attouchement continuel y auroit causé pendant un si long-tems. Comme je suis persuadé que ce prétendu secours est très-inutile & même pernicieux, je conseille aux Accoucheurs de s'en bien garder, comme je le fais en pareil cas.

Quoique je n'ouvre jamais les membranes dans l'espérance que l'enfant ſuivra les eaux, & que leur ouverture ſe faiſant naturellement, elle terminera l'accouchement, ſçachant par quantité d'expériences que leurs ouvertures prématurées, ſoit qu'elles ſe faſſent d'elles-mêmes, ou par l'indiſcrétion des Sages-Femmes, eſt ordinairement fatale, j'ouvris néanmoins celles-ci : la ſituation de l'enfant, les douleurs de la mère, & la manière dont elles étoient avancées, toutes ces raiſons me perſuaderent qu'il n'y avoit que la dureté des membranes qui retardoit cet accouchement ; ce qui m'engagea, après avoir bien temporiſé, à les ouvrir comme je fis, dont je me repentis plus d'une fois pendant les trois jours que la femme fut encore avant que d'accoucher, m'imaginant que ſi les eaux y avoient toujours été, elles auroient par leur ſéjour pû ramollir & lubrifier ce paſſage, & faciliter la ſortie de l'enfant ; ce qui m'a fait prendre la réſolution de ne les ouvrir jamais, quand l'enfant eſt bien placé, à moins que ſa tête ne ſoit aſſez avancée pour pouvoir aider à ſa ſortie, comme il arrive quelquefois, & comme en pareille occaſion ces eaux ne ſont plus qu'une charge, c'eſt une néceſſité de leur donner iſſue pour procurer la reſpiration de l'enfant qui s'en trouve enveloppé ; c'eſt ce que l'on appelle être né coëffé, & que l'on regarde comme le préſage d'une félicité future pour l'enfant, préſage qui ne peut être vrai que par le ſoin que l'on a eu de l'en débarraſſer, parce qu'autrement il en auroit été étouffé : ce qui lui auroit fait perdre la vie, de manière que c'eſt un bonheur pour lui d'avoir été ſecouru dans une occaſion ſi preſſante.

OBSERVATION CXXVII.

Je fus demandé dans le mois d'Octobre de l'année 1701, pour aller accoucher une Dame à côté de Vire, à vingt-deux lieues de cette Ville : ſon travail s'étant déclaré par les plus beaux commencemens qu'on pût ſouhaiter, m'en faiſoient eſpérer une fin prompte & heureuſe. Les douleurs ne donnoient pas le tems de coëffer la mala-

de, non plus que de dresser le petit lit pour l'accoucher, tant elles étoient vives & fréquentes. Je croyois aussi-tôt que le lit fut ajusté, que je n'avois qu'à y coucher la Dame & recevoir l'enfant, d'autant plus que j'en trouvai la tête assez proche quand je la touchai pour m'assurer de sa situation. Un vomissement s'y joignit, qui me mit en état de ne plus douter du succès de mon ouvrage; & pour me le confirmer absolument, les eaux qui étoient formées s'écoulerent bien-tôt après, & la tête de l'enfant s'avança de maniere à croire qu'il alloit venir; ce fut néanmoins ce qui n'arriva que trente-six heures ensuite, & après le plus violent travail que j'aye jamais vu, tant par la nature des douleurs longues, violentes & redoublées, accompagnées de vomissemens, & précédées de frissons, que par toutes les autres marques les plus assurées qu'une femme va incessamment accoucher; & je puis dire qu'il n'y eut que le grand courage & la force d'esprit de cette malade qui la tirerent d'affaire, n'ayant pendant presque tout ce tems gardé ni vin, ni bouillon, ni enfin quoi que ce soit qui fût propre à soutenir ses forces, de maniere que le vomissement que l'on auroit pu regarder d'abord comme un heureux présage de l'accouchement, manqua d'être funeste à cette dame, par la longueur du travail, les violens efforts qu'elle faisoit pour vomir, & par l'insomnie dont elle se trouvoit si épuisée, que je commençois à me désorienter moi-même, parce que de fort & vigoureux qu'étoit l'enfant dans le commencement, il devint si foible, qu'il y avoit plus de trois heures qu'il ne s'étoit fait sentir, quand il vint au monde, ce qui m'avoit obligé de le baptiser une heure auparavant sa sortie; c'étoit un fort beau garçon, qui se portoit bien, quoiqu'il eût la tête bien allongée & en-

flée comme le précédent, par l'étréciſſement du paſſage entre les os. Je délivrai la mere dans le moment, qui ſe porta bien enſuite. Son ſecond accouchement ne fut pas moins difficile, à la différence des autres, qui ont été très-heureux, parce que ſes enfans étoient moint gros.

RÉFLEXION.

Voici un accouchement qui ne paroît retardé que par l'étreciſſement du paſſage, cauſé par les os ſacrum & pubis qui s'approchoient trop, qui en faiſoient la difficulté; ce ne fut que la bonté du tempérament, la force, la vigueur & le grand courage de cette Dame qui la tirérent d'affaire, tant le travail fut rude, long & laborieux. La tête de l'enfant s'étant tellement enclavée dans ce détroit, qu'elle me paroiſſoit toute applatie à meſure qu'elle avançoit.

C'eſt bien mal-à-propos que les Auteurs diſent que le moyen ſûr de juger ſi l'enfant eſt vivant, eſt de toucher ſur la fontaine de la tête pour ſentir le battement du cerveau, ou pour parler plus juſte, celui des artères, étant le lieu où l'on peut s'en appercevoir fort diſtinctememt.

Car cet expédient eſt inutile dans un accouchement prompt : mais de quelle utilité ſeroit-il dans un accouchement pareil à celui que je viens de rapporter, lorſqu'il s'eſt fait une tumeur au-deſſus de cette fontaine de la tête, qui a quelquefois deux à trois pouces d'épaiſſeur, par le long ſéjour que la tête a fait au paſſage, qui eſt le tems où il faut juger de ſa vie, puiſque cette tumeur énorme, ôte tout moyen de s'appercevoir de ce battement d'artère; ne vaudroit-il pas mieux dire que l'on ne peut juger de la vie de l'enfant, du moins par aucun ſigne qui ſoit univoque & certain, lorſqu'il eſt dans cet état?

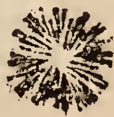
Ces mêmes Auteurs propoſent encore un ſecond moyen de juger de la vie de l'enfant, plus inutile que le premier, c'eſt d'aller chercher le cordon de l'ombilic, le toucher & remarquer s'il y a du battement, car s'il n'y en a point, diſent-ils, c'eſt un ſigne aſſuré que l'enfant eſt mort. Mais là où la moindre ſonde ne

peut paſſer, comment y introduire la main pour lever ce doute ? Cette propoſition a lieu, lorſque l'enfant eſt mal placé, & qu'il faut que le Chirurgien aille en chercher les pieds pour finir l'accouchement, ou quand le cordon de l'ombilic ſort avant l'enfant ; mais jamais dans un cas pareil à celui-ci.

Ce fut cette incertitude qui me fit baptiſer cet enfant au ſein de ſa mère, mais ſous condition, en diſant ces paroles, *Si tu es vivant, je te Baptiſe, &c.* C'eſt une précaution que nous devons prendre dans un pareil danger, parce qu'on doit préférer un doute agréable, à une vérité fâcheuſe.

Il eſt bien difficile de ſoutenir ſi long-tems les inquiétudes que cauſent de ſemblables travaux, avec un viſage toujours égal, c'eſt néanmoins ce qu'un Chirurgien doit faire, car s'il a la foibleſſe de s'ouvrir au plus fort eſprit de la compagnie, une malade qui donne ſon attention à tout ce qui ſe paſſe, & que la crainte du péril inquiéte, venant à juger par le changement que produira une telle nouvelle ſur le viſage de celui ou de celle à qui le Chirurgien aura eu l'imprudence de s'en ouvrir, lui fera connoître ſon mauvais état, le trouble s'emparera de ſon eſprit, & fera d'un mal douteux une perte aſſurée.

Ce qui me fait dire que ce n'eſt pas aſſez qu'un Chirurgien ſe précautionne contre tout ce qui peut faire de l'inquiétude à la malade à l'égard d'autrui ; mais qu'il faut encore qu'il ſache ſe compoſer lui-même, de manière que la malade ne puiſſe conjecturer qu'avantageuſement de ſes paroles & de ſon maintient, ſur-tout en ces occaſions, dont l'événement n'eſt pas ſûr.



CHAPITRE VI.

Se garder de prendre les fausses douleurs pour un accouchement non naturel.

TOUTES les douleurs (*k*) qu'une femme grosse qui approche de son terme, ressent dans le ventre & dans les reins, & qui répon-

(*k*) Pour bien connoître les douleurs de l'accouchement, bien distinguer les vraies d'avec les fausses, il faut sçavoir comment s'exécutent les mouvemens de la matrice, comment elle se dilate & comment elle se contracte. Cette connoissance conduit non seulement a bien décider sur le tems de l'accouchement, mais encore aux moyens de se rendre le maître de ses deux fonctions de dilatation & de contraction, selon le besoin, c'est à-dire, de les diminuer ou de les augmenter au gré de l'Accoucheur.

On sçait qu'à mesure que l'embryon grossit, la matrice céde & lui fait place. Plusieurs expériences physiques prouvent cet effet; telle est l'eau ou l'air poussés dans une vessie qui levent un poids considérable, l'air enfermé dans une bouteille & raréfié par la chaleur, &c. Mais ce triomphe n'est pas toujours complet; l'action de l'embryon sur les parois de la matrice révolte souvent sa sensibilité : il en résulte des nausées, des vomissemens, des douleurs de reins, des indigestions. Ces accidens finissent ordinairement, quand le fœtus occupant plus de place, a fait étendre davantage la matrice, & l'a rendue plus foible.

Mais quand elle n'est plus attaquée dans tous les points, que le poids du fœtus l'entraîne vers quelque côté, elle reprend force, & fait tous ses efforts pour se débarrasser de son fardeau. Et c'est au centre que cela se passe; car à ce fond se réunissent les fibres longitudinales : les fibres circulaires de cette partie résistent aussi davantage, parce que là elles sont plus courtes, & leur gonflement doit rapprocher plus intimément les parois : celles des parties laterales de la matrice n'ont pas tant de force, mais elles sont aidées dans leurs contractions par les muscles de l'épigastre; celles du col de l'orifice sont foibles.

dent mêmes aux parties basses, ne sont pas toujours des douleurs qui annoncent l'accouchement,

Ainsi, quand il y aura quelque corps dans la matrice, qui l'irrite, les fibres longitudinales & circulaires du fond s'accourciront par une espèce de gonflement que la douleur excite, & le corps pressé ira vers la partie qui fera moins de résistance.

Mais les douleurs que ressent une femme grosse, ne sont pas toujours des douleurs pour accoucher. Les jeunes femmes s'imaginent aisément dans la première grossesse, lorsqu'elles sont attaquées de douleurs de reins & de tranchées, que ce sont les douleurs du travail; mais par le toucher on connoît si elles sont vraies, en sentant que l'orifice de la matrice se dilate & s'ouvre, & qu'il est encore plus ouvert après les douleurs : ce qui n'arrive pas dans les fausses douleurs qui en augmentant resserrent davantage l'orifice de la matrice. Une Sage-Femme ignorante pourroit se tromper, voyant beaucoup de ressemblance entre les douleurs que sent la femme & celles du travail; sentant d'ailleurs que l'orifice de la matrice est ouvert & relâché, elle ne manquera pas d'assurer que ce sont des douleurs du travail; & voyant que l'orifice ne se dilate pas davantage, & que les douleurs n'augmentent pas, elle a recours aux remédes, oblige la femme à se donner différens mouvemens, la met dans différentes situations, & la tourmente si fort qu'elle s'affoiblit, perd ses forces & est exposée à avorter.

Les femmes qui approchent du terme de l'accouchement, ressentent souvent des envies d'aller à la selle, quelquefois des douleurs de colique, qui leur font croire qu'elles vont accoucher. C'est par le toucher qu'on peut s'en éclaircir: on lit dans les Auteurs que, quand une femme n'est pas grosse, l'orifice de la matrice est pointu, épais & ferme, & qu'après les deux ou trois premiers mois il devient plus plat, plus mol & plus mince: ils ajoutent que le même orifice s'ouvrent & se dilate sensiblement dans les derniers tems de la grossesse. On ne peut se refuser à la vérité de ces Observations en général, dit M. Puzos, p, 61. mais il n'est pas rare de voir des femmes accoucher promtement, quoique l'orifice de la matrice paroisse & soit réellement épais au toucher. Il est encore moins rare d'en voir qui ont l'orifice de la matrice ouvert & plat pendant quinze jours ou trois semaines avant l'accouchement; quelquefois cette ouverture égale presque la largeur d'une pièce de vingt-quatre sols. Dans quelques femmes au contraire, dans celles, par exemple, qui accouchent pour la première fois dans un âge avancé, & dans les femmes robustes, ce n'est

quand même à force d'introduire le doigt en avant, l'on trouveroit la tête de l'enfant, notamment si ces douleurs ne sont pas accompagnées de glaires, & que les eaux ne s'y forment point; il faut alors bien se garder de mettre une femme

souvent qu'à la fin du travail que l'orifice de la matrice se dilate : il faut dire la même chose dans les cas d'obliquité de la matrice, où l'orifice ne prend aucune bonne situation, ne s'ouvre & ne devient plus mince qu'à force de douleurs. Il suit de toutes ses variétés qui s'observent assez fréquemment en pratique, qu'on ne peut asseoir de jugement solide d'un accouchement prochain ou éloigné, sur des signes aussi incertains que le sont ceux dont les Auteurs font mention. Cependant la main d'un Accoucheur habile distingue plus facilement ce qui est dans la régle générale d'avec ce qui n'est que dans l'exception.

Mais un signe qui ne trompe point & qui annonce avec certitude un enfantement prochain, c'est quand l'introduction des deux premiers doigts dans le vagin fait sentir une tumeur, qui reste plus ou moins selon la partie que présente l'enfant qui fait des efforts pour sortir : dès qu'on sent cette tumeur, on peut assurer que les douleurs dont la femme se plaint, sont celles du travail qui précéde l'accouchement.

Par le même moyen on connoîtra que l'accouchement sera facile & heureux, si la matrice est bien placée, si son orifice répond au milieu de l'espace du bassin & s'il est disposé à se dilater facilement, s'il n'y a pas d'obstacle du côté de la situation du fœtus, & de la conformation du bassin.

On ne doit pas gêner une femme pour la situation qu'elle doit tenir, quand le travail n'est pas encore bien avancé. Elle peut rester debout, assise ou couchée, ou se promener ; on peut profiter de cet intervalle de tems pour prendre des moyens propres à abbréger le travail & à faire réussir l'accouchement ; on peut, par exemple, ordonner un lavement, si le *rectum* est rempli de grosses matières ; une saignée, si la femme est pléthorique.

La saignée accélére aussi le travail, quand la foiblesse des douleurs vient de la pléthore ; puisqu'elle relâche les fibres trop tendues de la matrice ; on peut y joindre les boissons délayantes & rafraîchissantes. Mais quand la foiblesse des douleurs vient d'épuisemens qui enlèvent l'action & la force expulsive de l'utérus ; pour y remédier, on fera coucher la femme, on relèvera ses forces abattues par une bonne nourriture, par quelque liqueur cordiale.

en travail; mais il faut au contraire la laisser en repos, & remettre au tems le dénouement de l'affaire, qui ne tarde guère à se manifester, soit du côté de l'accouchement, si ces douleurs en sont les signes, par leur continuation & augmentation, ou par leur diminution, quand elles sont causées par quelques humeurs superflues, indigestes, âcres, corrosives ou par des vents.

En prenant ces précautions, l'Accoucheur ne sera jamais la dupe de l'Accouchée, parce qu'au cas que ce ne soit que de simples douleurs, les plus simples lavemens anodins, ou quelques remédes semblables, suffiront pour l'en délivrer; & si au contraire l'accouchement se déclare dans la suite, elle accouchera bien plus heureusement, quand elle n'aura pas été tourmentée inutilement pendant plusieurs jours, puisque les fâcheux accidens qui en restent assez souvent, sont les tristes preuves de l'ignorance des Accoucheurs & des Sages-Femmes, qui les fatiguent & maltraitent sans nécessité.

OBSERVATION CXXVIII.

La femme d'un Matelot de la Paroisse de Bretteville, à quatre lieues d'ici, dont le mari étoit parti quelques jours après son mariage pour aller servir le Roi sur la flotte, y ayant resté treize mois, & étant ensuite revenu chez lui, apprit pour nouvelle que sa femme étoit grosse, & que le Curé l'avoit mise hors de l'Eglise, à raison du scandale qu'une telle grossesse causoit; la femme sans s'ébranler, soutenue par son innocence, & par la certitude d'une conscience pure & nette, souffrit non-seulement l'insulte que lui fit ce Pasteur indiscret, en présence de tous les Paroissiens,

mais avec une fermeté égale les durs reproches d'un mari qui se croyoit offensé par une femme à laquelle, quoiqu'outré de colère & de rage, il ne pouvoit encore s'empêcher de marquer de la tendresse.

Cette femme, quoique jeune, assura son mari avec beaucoup de douceur que son absence avoit fait son mal, dont lui, le Curé & tous les Paroissiens seroient éclaircis dans la suite, sans craindre que la grosseur de son ventre donnât aucune atteinte à sa conduite.

Le mari écouta ses excuses ; mais il croyoit sa colère trop juste & trop bien fondée pour céder si-tôt, de manière qu'il fallut que le tems changeât les choses ; & voyant que sa femme persévéroit dans sa première fermeté, & qu'elle ne changeoit ni d'état ni de visage, il commença à l'écouter, n'étant pas absolument déprévenu en sa faveur de la part de son ancienne amitié. Huit mois ensuite, s'étant écoulés, cette femme sentit des douleurs comme celles qui présagent un accouchement prochain. L'on alla chercher la Sage-femme, qui demeura deux jours auprès d'elle à lui faire souffrir bien des maux, la croyant en travail, sans que la continuation des douleurs fît rien paroître. Le mari qui ne vouloit avoir rien à se reprocher de ce côté-là, en ayant assez d'ailleurs, vint le septième Novembre de l'année 1692, me prier d'aller chez lui. Je trouvai la malade grosse d'un enfant fort & vigoureux, avec des douleurs, qui n'étoient point celles d'un accouchement, n'étant accompagnées d'aucun des accidens qui le précédent ordinairement. L'on trouvoit à la vérité la tête de l'enfant, mais si éloignée, que l'on n'auroit pas pû assurer que ce fût elle, à moins que de pousser ses connoissances plus

plus loin, ſans que les eaux paruſſent s'y intéreſſer le moins du monde; ce qui me porta à conſeiller à la malade de renvoyer la Sage-Femme chez elle, après qu'elle lui auroit donné un lavement carminatif & anodin, tel que je l'ordonnai, afin de la ſoulager; au lieu que c'étoit un bonheur que les attouchemens violens & continuels que cette femme avoit faits à cette malade, dans l'eſpérance d'un accouchement prochain, ne l'avoient pas dès-lors fait accoucher; ce qui n'arriva qu'après plus de trois ſemaines.

RÉFLEXION.

La groſſeur du ventre qui avoit cauſé ce ſcandale à cette jeune femme, étoit la ſuite des obſtructions cauſées par la ſuppreſſion de ſes menſtrues, à l'occaſion de la douleur & de l'ennui qu'elle eut du départ de ſon mari, qu'elle aimoit tendrement. C'étoit un vrai bonheur que cette Sage-Femme n'eut pas avancé l'accouchement par tout ce qu'elle lui avoit fait ſouffrir pendant deux jours par des attouchemens inutiles. Il eſt vrai que l'on trouvoit l'enfant, mais c'étoit dans la matrice, dont l'orifice intérieur étoit encore bien fermé, ſi elle eût été aſſez ſçavante, elle auroit ſans doute pouſſé ſa témérité juſqu'à le dilater; mais il ſemble que c'étoit une grace de Dieu toute particulière, qui voulut conſerver juſques aux neuf mois accomplis la groſſeſſe de cette femme, pour juſtifier ſon innocence, & faire un reproche auſſi honteux au Curé que l'affront qu'il avoit fait à cette pauvre femme étoit criant, le mari homme pacifique, fut aſſez content de voir ſa femme auſſi-bien juſtifiée devant le monde qu'elle l'étoit devant Dieu, & ne s'embarraſſa que de ce qui étoit néceſſaire pour la ſoulager dans ſon état préſent, qui céda aux petits lavemens faits d'une décoction d'orge, d'aigremoine, & bouillon blanc, moitié de cette décoction & moitié petit lait, avec une cuillerée de miel & un peu de ſemence d'anis donné à la malade; deux lavemens de cette compoſition diſſipérent les vents, & évacuérent l'humeur qui cau-

ſoit les douleurs, & rendirent le calme & la tranquillité à la malade, juſques à la fin du neuvième mois (comptant du jour qu'elle avoit couchée avec ſon mari) elle accoucha en très-peu de tems & ſans ſouffrir que de légéres douleurs, comme par une juſte récompenſe des peines qu'on lui avoit fait.

L'ennui & la triſteſſe peuvent cauſer une totale ſuppreſſion des menſtrues, ou ſeulement en partie; ce qui donne lieu aſſez ſouvent à des accidens aſſez ſemblables à ceux que ſouffre une femme nouvellement groſſe, & dont l'élévation du ventre eſt l'effet; comme il arriva à cette jeune femme, qui fut heureuſe d'avoir autant de ſoumiſſion qu'elle en fit paroître, & de conſtance pour la ſoutenir, en obéiſſant ſans murmure aux ordres indiſcrets d'un Curé; aſſurée que la ſuite du tems juſtifieroit ſa conduite; ce qui prouve qu'il ne faut pas être ſi facile à condamner, ſur-tout dans une matière auſſi délicate qu'étoit celle-ci, où la réputation, l'honneur, & même la vie ſont intéreſſés, puiſque non ſeulement les filles du monde les plus ſages peuvent être expoſées aux mêmes diſgraces que cette jeune femme; mais même les Religieuſes les plus auſtères. Ce qui fait voir auſſi que tous ceux qui ſont prépoſés pour paître le troupeau des fidéles, n'ont pas tous le bonheur de profiter de l'avis du Paſteur ſuprême, quand il leur dit que leur devoir eſt de tondre leurs ouailles, & non de les écorcher.

OBSERVATION CXXIX.

Le 2 de Mai de l'année 1703, la femme d'un Tiſſerand qui ſe croyoit prête d'accoucher, ſe ſentit attaquée de douleurs lentes & entrecoupées, qui répondoient vers les parties baſſes. Elle envoya querir la Sage-Femme, qui après avoir paſſé la nuit auprès d'elle, ſans avoir pu trouver l'enfant, quoiqu'elle eût ſans ceſſe touché la malade, m'envoya prier de la venir voir. Je trouvai, comme à la précédente, cette malade avec de légéres douleurs dans le ventre vers les parties baſſes; mais l'orifice intérieur de la matrice bien

fermé, & l'enfant dans l'état où il devoit être. Je la fis coucher dans son lit, lui fis faire un lavement à peu près comme le précédent ; ces douleurs cessérent, après quoi je renvoyai la Sage-Femme, & m'en retournai aussi chez moi. Je l'accouchai un mois après, & son travail fut prompt & assez doux.

RÉFLEXION.

En tenant cette conduite, on ne mettra jamais une femme en travail que les choses ne soient dans un état à ne pouvoir douter de la nécessité de les y mettre ; mais lorsqu'on en use autrement, l'on risque la mère & l'enfant, comme je le rapporte dans ces deux Observations, où on les eut exposé à une mort comme certaine, si je n'avois pas tenu une conduite opposée à celles de ces deux Sages-Femmes : mais pour ces deux qui se sont heureusement sauvées, combien y en a-t-il de sacrifiées à l'ignorance de ces femmes si mal nommées, auxquelles pour toutes capacités je ne demanderois autre chose, sinon qu'elles demeurassent auprès des femmes qui sont en cet état vrai ou faux, dans la tranquillité & dans l'inaction ; mais loin de cela, je les résoudrois plutôt au silence, que d'être oisives auprès d'une femme grosse qui approche de son terme, & qui ressent des douleurs, soit que ce soient de véritables douleurs, qui présagent l'accouchement, ou qu'elles soient fausses.

Si je pouvois leur inspirer cette méthode de n'agir point, telle femme qui a été trois jours dans un rude travail, n'y seroit que quelques heures, comme il arrivoit pour l'ordinaire à la Dame qui fait le sujet de l'Observation suivante. Elle avoit des enfans souvent, & ses travaux toujours très-longs, très pénibles & très-fatiguans : étant grosse, elle me pria de venir l'accoucher, quand elle me demanderoit ; ce que je lui promis.

OBSERVATION CXXX.

Le 29 de Mars de l'année 1685, une Dame éloignée de cinq lieues de cette Ville, m'envoya querir pour l'accoucher. Je la trouvai avec de légéres douleurs & fort éloignées, le petit lit & toutes les choses nécessaires étoient prêtes comme si elle alloit incessamment accoucher; mais au lieu de la faire coucher, comme faisoit la Sage-Femme, pour connoître la situation de l'enfant, & l'exciter ensuite à faire valoir ces légéres douleurs, comme de plus fortes, & de mieux marquées, je la menai promener jusqu'au dîner, & j'en fis de même de tems en tems, le reste du jour, passant les intervalles assise, & dans des occupations indifférentes, quoiqu'elle eût de légéres douleurs, mais fort éloignées. Je la conduisis de cette manière jusqu'à l'heure de se coucher, & y allai aussi; elle n'eut que des sommeils fort interrompus, & se leva quantité de fois. J'entrai du matin dans sa chambre, je la trouvai encore couchée, mais habillée; & si-tôt qu'elle sentoit venir une douleur, elle se jettoit vite hors de son lit; ce que je lui défendis, & l'exhortai autant que je pus à y demeurer, & y laisser passer la douleur. Elle se contraignit encore quelque-tems; mais heureusement pour elle l'heure du lever vint, qui fut une raison pour ne pas demeurer au lit davantage. Elle se leva, & nous passâmes ce second jour de la même manière que le précédent, à la différence qu'au lieu de me coucher, quand la Dame se fut couchée, je me mis dans un fauteuil auprès du feu. La Dame reposa quelque peu d'abord, mais comme ce soir elle s'étoit couchée avec sa jupe & sa robe de chambre, elle se leva à la première douleur

qu'elle ſentit ; je la laiſſai un peu de tems de la ſorte, puis je l'exhortai à ſe recoucher ; ce qu'elle fit juſqu'à minuit, ſe couchant & ſe levant ſans ceſſe, quoique je lui puſſe dire : c'étoit un mouvement continuel, que je ne pus faire ceſſer comme je le ſouhaitois, parce que ſes douleurs ne diſoient encore rien, & qu'elle ſe fatiguoit ſans néceſſité ; je fis tant enfin qu'elle ſe deshabilla entièrement & ſe coucha ; mais avec cette inclination de ſortir toujours de ſon lit à la première douleur, comme font ordinairement les femmes qui ſont malades pour accoucher, qui croyent preſque toutes qu'il n'y a de mauvaiſe place que celle qu'elles occupent, & de bonne que celle en laquelle elles ne ſont pas ; ce qui les excite à la vouloir continuellement changer ; mais le tems qu'il falloit à cette Dame pour prendre ſa jupe & ſa robe de chambre, étant toujours plus long que la douleur, l'obligeoit à demeurer au lit comme par force. Les choſes furent en cet état depuis le Lundi matin juſqu'au Mercredi à midi, que les douleurs commencérent à être plus violentes, à ſe ſuivre de près, & même à redoubler ; je la touchai pour m'aſſurer de la ſituation de l'enfant, qui étoit bonne, les eaux commençoient à ſe former, & les douleurs augmenterent ſi bien, qu'en moins d'une heure les eaux percérent, & la Dame accoucha d'un garçon, qui ſe portoit bien, & la mère auſſi. Je la délivrai ſur le champ, la plus contente du monde, de n'avoir été qu'une heure en travail, quoiqu'elle eût été malade de la même manière qu'elle l'avoit été dans toutes ſes accouchemens précédens, où la Sage-femme étoit trois jours au-tour d'elle à la tourmenter, dont elle demeuroit ſi accablée, qu'à peine pouvoit-elle ſe relever qu'après un long-tems.

RÉFLEXION.

L'objet de cette Obſervation eſt de faire diſtinguer les vraies douleurs d'avec les fauſſes, & d'engager les Sages-Femmes à demeurer en repos auprès des malades : quoiqu'il ſemble que ce ſoit la choſe du monde la plus facile, c'eſt cependant la moins poſſible à exécuter. Je joindrois plus de cent Obſervations à celle-ci ſur le même ſujet, ſans que cela les rendît plus ſages ; je ne le dis pas moins pour les nouveaux Accoucheurs, puiſqu'il tombent dans la même faute, comme je le ferai voir en pluſieurs occaſions, qui en ſont les triſtes & funeſtes preuves.

L'on voit par la manière dont je me comportai à l'égard de cette Dame, que ſi le tems de l'accouchement ne s'étoit pas déclaré, je n'y aurois rien avancé, puiſque je ne l'avois pas encore touchée deux heures avant qu'elle accouchât, parce que les douleurs n'étoient point telles qu'elles auroient dû être, pour m'engager à le faire : au lieu que j'allai chez une Dame de ſes voiſines quelques jours après, dont les douleurs approchoient tellement de celles qui annoncent un accouchement prochain, que je la touchai d'abord pour m'en inſtruire ; au moyen de quoi je l'aſſurai qu'elle ne ſeroit de long-tems en cet état, comme en effet elle n'accoucha que cinquante jours enſuite, & une autre trois ſemaines après. C'eſt la marque la plus certaine que nous puiſſions avoir, pour juger d'un accouchement éloigné ou prochain ; mais qu'on ne doit jamais mettre en uſage que la néceſſité n'y oblige, & que les douleurs n'y concourent, parce qu'outre que l'accouchement eſt inutile, il eſt toujours fort déſagréable à la malade.



CHAPITRE VII.

Les douleurs de l'Accouchement ſuccédent quelquefois à d'autres douleurs.

Quoique j'aye dit dans un Chapitre précédent, qu'il ſe faut bien garder de prendre des fauſſes douleurs pour celles de l'accouchement, encore qu'elles aient beaucoup de rapport avec elles, mon intention n'eſt pas qu'on les néglige, mais que l'Accoucheur les ſache ſi bien diſtinguer, qu'il puiſſe profiter des unes quand elles ſont favorables, & de calmer les autres qui ſont à charge à la nature : car les douleurs qui approchent le plus de celles de l'accouchement, peuvent diſcontinuer, ſans que l'accouchement s'enſuive, comme il arrive que celles qui n'y ont pas rapport, engagent quelquefois la nature à des mouvemens qui donnent lieu aux véritables douleurs de l'accouchement ; ce qui doit porter l'Accoucheur à avoir une continuelle attention à tout ce qui ſe paſſe chez une femme groſſe, particuliérement ſur la fin de la groſſeſſe, parce qu'il n'arrive aucune douleur violente en aucune partie de ſon corps, à qui celle de l'Accouchement ne puiſſent ſuccéder, comme je l'ai vu très-ſouvent arriver.

OBSERVATION CXXXI.

Le 7 Août de l'année 1692, on me manda pour voir une Dame à deux lieues de cette Ville, qui étoit groſſe, & fort près de ſon terme. Je la

trouvai atteinte d'une douleur de côté des plus violentes, accompagnée d'une toux fâcheuſe, & avec beaucoup d'oppreſſion, mais heureuſement ſans fiévre. Le dépôt de quelques ſéroſités âcres répandues ſur les poumons & ſur la plévre, paroiſſoit être en partie cauſe de ces accidens ; je dis en partie, parce qu'un enfant un peu élevé, ou des vents ſeuls, peuvent produire les mêmes accidens ; ce qui m'engagea à lui faire un lavement, que je lui fis donner à l'heure même, & une heure enſuite je lui tirai deux palettes de ſang ; ces deux remédes eurent tout le ſuccès que j'en pouvois attendre ; l'oppreſſion diminua peu à peu, ainſi que la toux, & la douleur qu'elle avoit à la poitrine ſe répandit au-tour des reins & dans le ventre, & de continuelle qu'elle avoit été, elle ne ſe faiſoit plus ſentir que par intervalles, ſe changeant de cette manière dans les vraies douleurs de l'accouchement, qui ſe termina heureuſement en moins de quatre heures depuis que je fus arrivé. Je laiſſai la mère & l'enfant qui ſe portoient bien pour leur état.

RÉFLEXION.

Qui auroit jamais penſé que des douleurs de cette nature auroient donné occaſion à celles de l'accouchement, & qu'il ſeroit arrivée en ſi peu de tems ? C'eſt ce qui prouve qu'il ne faut jamais rien négliger en fait d'accouchemens, ſur-tout quand une femme eſt prête de ſon terme.

OBSERVATION CXXXII.

La femme d'un Perruquier de cette Ville m'envoya prier de venir la voir le quatrième Janvier de l'année 1687, je la trouvai froide comme glace, avec un violent cours de ventre, une dou-

leur de côté très-pressante, grosse, & au terme de sa grossesse. Si elle eût eu un peu de force, & qu'elle n'eût pas été froide comme elle étoit, je l'aurois saignée; mais tout le service que je pus lui rendre, fut de lui dire qu'elle fît préparer ce qui lui étoit nécessaire, qu'elle alloit accoucher en très-peu de tems, & que je ne doutois nullement que les douleurs de l'accouchement ne suivissent bien-tôt celle qu'elle ressentoit au côté; ce qui la surprit d'autant plus, qu'elle n'en ressentoit pas la moindre, & cependant deux heures après elle étoit accouchée d'un petit enfant, qui mourut aussi-tôt. Je la délivrai, elle fut très-mal; mais le grand soin que j'en eus, & son bon courage, la tirérent d'affaire avec le tems.

RÉFLEXION.

L'excès de foiblesse & le grand accablement où cette jeune femme étoit réduite, y furent les raisons qui me firent prévoir son accouchement prochain, & en effet, tout étoit tellement relâché chez elle, qu'il étoit impossible que la matrice ne s'en ressentît. Si elle eut été forte & vigoureuse, je n'aurois pas manqué de lui donner un lavement anodin, à cause de son cours de ventre, qui la tourmenta encore beaucoup dans sa couche, & dont je ne fus le maître, que par le moyen de ces lavemens. Je l'aurois aussi saignée; mais le moyen, vû le froid où elle étoit, qui avoit comme concentré tout son sang, & qui auroit rendu la saignée inutile, ce qui me la fit abandonner à elle-même, & lui donner des restaurans, comme bouillons, rôties au vin, & d'autres confortatifs de même qualité.

J'en ai accouché de si malades, qu'elles ne faisoient penser à elles pour leur donner les secours nécessaires, que par des mouvemens des bras, d'autres du siége, & d'autres des lèvres, qui en sont échappées, quoiqu'accouchées en totale perte de connoissance, dans des maladies violentes, dont leurs enfans se sont tirés heureusement, & les mères aussi.

OBSERVATION CXXXIII.

Le 2 de Décembre de l'année 1699, une Boulangere de cette ville, grosse & à terme, m'envoya prier de venir la voir. Elle étoit attaquée de la plus violente douleur qui se puisse exprimer, qui se faisoit ressentir dans tout l'intérieur de la cuisse, depuis l'aîne jusqu'au genou, du côté droit ; elle faisoit des mouvemens & des contorsions, qui ne prouvoient que trop la violence de sa douleur. J'eus quelque soupçon que l'accouchement pourroit bien avoir part à ces douleurs si violentes. Je touchai la malade, & je trouvai que les eaux étoient toutes formées & prêtes à sortir ; ce qui arriva environ une demi-heure ensuite, l'enfant les suivit, & je délivrai la mère, le tout fort promptement. La douleur cessa, comme si on la lui avoit ôtée avec la main.

RÉFLEXION.

Je croyois que la cause de cette insupportable douleur, étoit quelqu'humeur âcre & corrosive qui s'épanchoit sur le ligament rond, qui occupe cette partie, & sur ces membranes, qui sont d'un sentiment très-exquis ; mais j'en fus détrompé, quand je vis que la douleur cessa au moment que l'accouchement fut fini ; & je fus en même-tems persadé que le poids de l'enfant faisoit faire quelque mouvement à la matrice, dont le ligament rond étoit tiraillé, ce qui donnoit occasion à cette douleur : ce qui fait voir que bien que les douleurs que la femme grosse souffre, n'ayent rien de commun avec celles qui ont du rapport à l'accouchement, elles peuvent cependant les y conduire, mais particulièrement quand elles sont à leur terme ; ce qui fait que l'Accoucheur ne doit rien négliger de ce côté-là ; mais au contraire y donner sa principale attention.

CHAPITRE VIII.

Du mauvais effet des eaux, quand elles ſont en trop petite quantité, ou qu'elles ſont trop abondantes.

LES eaux ſont d'un grand ſecours pour faciliter l'accouchement, & leur écoulement prématuré donne lieu d'en appréhender les ſuites; mais pour que la femme groſſe en tire l'avantage qu'elle doit en attendre, il faut que leur quantité ne ſoit ni trop petite ni exceſſive. La petite quantité fait douter qu'elle ſoit groſſe, parce que la matrice n'ayant point aſſez d'étendue, ou n'étant pas aſſez dilatée par la préſence de ces eaux, tient l'enfant comme enveloppé & dans une poſture ſi gênante, qu'à peine la mere ſe peut-elle appercevoir de ſes mouvemens, & ce doute fait qu'elle s'expoſe plus volontiers à quantité de dangers qui peuvent la faire accoucher avant le tems.

Mais la quantité exceſſive de ces eaux eſt auſſi un poids accablant pour une femme groſſe, qui lui fait croire qu'elle eſt groſſe de pluſieurs enfans & qui l'expoſe à l'avortement par la facilité qu'a la matrice de ſe dilater & delivrer paſſage à l'enfant avant ſa perfection.

Quelquefois l'écoulement des eaux ſe fait longtems avant l'accouchement, mais ſouvent la femme n'eſt pas pour cela en plus grand danger. Nous allons rapporter des exemples, qui confirment la vérité de ce que nous avançons.

OBSERVATION CXXXIV.

Le 3 de Juillet de l'année 1702, la femme d'un Peintre de cette Ville, grosse de sept mois & demi ou environ, dont les eaux venoient de s'écouler tout-à-coup, m'envoya prier de venir la voir. Je la trouvai ayant de legeres douleurs, l'orifice intérieur de la matrice dilaté à y introduire le doigt sans peine, l'enfant bien situé, & ayant toutes les dispositions qui pouvoient faire espérer un accouchement prochain, pour peu qu'il fût secondé des douleurs pour le terminer; mais ces douleurs au lieu d'augmenter, comme il y avoit lieu de l'espérer, cesserent entiérement, & la femme se porta bien le reste du temps que dura sa grossesse, vaquant aux soins de son ménage, & à ses affaires domestiques, comme avant l'écoulement de ces eaux, jusqu'à ce que le temps des neuf mois fût accompli, qui fut celui où les douleurs se firent sentir assez fortement pour m'en donner avis. Je me rendis aussi-tôt auprès d'elle; elles augmenterent de telle sorte, que je l'accouchai presque aussitôt que je fus arrivé, quoique les eaux fussent écoulées depuis si long-tems, & qu'il n'en parut point de nouvelles; c'étoit d'une grosse fille, que se portoit fort bien. Je délivrai la mere avec la même facilité, & le tout se termina très-heureusement.

OBSERVATION CXXXV.

Le 7 Juin de l'année 1711, la femme d'un Couvreur d'ardoise de cette Ville, grosse de huit mois, entendit un espèce de craquement dans son ventre en se couchant, & se trouva ensuite toute baignée dans son lit; mais comme cet écoulement ne fut suivi d'aucune douleur, elle regarda cet ac-

cident avec beaucoup d'indifférence, & n'en reposa pas moins bien pendant la nuit. Le matin elle me vint trouver pour me dire ce qui s'étoit passé, & l'état où elle étoit; mais comme elle se portoit parfaitement bien, je lui conseillai de ne se fatiguer que le moins qu'elle pourroit, dont elle tint si peu de compte, que je la rencontrai plusieurs fois dans les rues, jusqu'à la fin de son terme, que les douleurs se firent sentir. Elle me manda, & je l'accouchai en moins d'une heure de travail, d'un gros garçon, quoique les eaux fussent écoulées depuis plus d'un mois. Je la délivrai ensuite, & la laissai aussi bien que son enfant en très-bon état.

RÉFLEXION.

Ce n'étoit point des hydropisies de matrice, dont la nature se déchargea dans ces deux occasions, non plus que les premières eaux, dont parle M. Peu, lorsqu'il se récrie sur les mauvais discours que tiennent certaines Sages-Femmes, en des rencontres à peu près semblables; la dilatation que je trouvai à la matrice de la première de ces deux femmes, & la situation de l'enfant, dont je touchai la tête à nud, faisoient évidemment voir que c'étoient les véritables eaux; ce qui me fut confirmé par l'accouchement de l'une & de l'autre, qui vint dans son tems, sans être précédé d'aucunes autres eaux; leur travail, n'en fut ni plus difficile ni plus laborieux, quoiqu'il auroit semblé qu'il dût l'être, après un accident, puisque souvent l'écoulement prématuré des eaux d'un seul jour, peut produire ce mauvais effet, au lieu que ceux-ci furent très-naturels, en ce que la matrice conserva une espèce d'humidité glaireuse (nonobstant la dilatation que je remarquai à son orifice intérieur) qui tint lieu des eaux, & qui l'entretint dans son état ordinaire, & dans la même souplesse où elle auroit pû être, quand ces eaux ne se seroient point écoulées, comme elles firent si long tems avant qu'elles accouchassent.

Ce sont de ces choses rares, sur lesquelles l'on ne doit faire aucun fond; mais qui font voir, qu'il faut

attendre que la nature se déclare, avant que de vouloir tenter l'accouchement, quelque marque que l'on puisse avoir qu'il doit être prochain, & ne jamais mettre une femme en travail mal-à-propos, de peur qu'en voulant éviter un péril qui n'est qu'apparent, l'on ne l'expose dans un danger très-effectif.

De toutes les femmes auxquelles j'ai vu rendre les eaux avant leur accouchement je n'en ai remarqué aucune à qui cet accident soit arrivé tant de fois en si grande abondance, ni si long-tems avant que d'accoucher, qu'à celle qui fait le sujet de l'Observation qui suit, ni qui m'ait fait plus craindre un accouchement avancé, outre que sa grossesse étoit acompagnée d'un flux si excessif de fleurs blanches qu'elle ne croyoit jamais avoir d'enfans, parce que depuis quatre à cinq ans qu'elle avoit fait sa dernière couche, elle n'avoit eu que deux fois ses ordinaires.

OBSERVATION CXXXVI.

Dans le commencement du mois de Mai 1714, une femme de cette Ville me vint consulter sur plusieurs accidens qu'elle souffroit, comme étoient les nausées, les vomissemens, les lassitudes, & un dégoût général pour tout ce qu'elle avoit coutume de manger, & même pour les alimens qu'elle aimoit le mieux; je l'assurai que tous ces accidens étoient des signes convaincans de sa grossesse; ce qu'elle ne voulut point croire, parce qu'elle n'avoit point eu ses ordinaires il y avoit bien quatre années, & que depuis ce temps-là, & même avant la derniere grossesse, elle avoit été continuellement affligée d'un flux excessif de fleurs blanches, & que ses ordinaires n'ayant pas paru depuis, elle ne pouvoit se persuader d'être grosse: comme je lui voyois toutes les marques de plénitude, je la saignai le lendemain matin; cette saignée lui ayant procuré un peu d'appétit, je la réitérai quelques jours après; l'effet en fut si heureux, que tous ces accidens disparurent; en sorte qu'elle ne songea plus à la

groſſeſſe, juſqu'à ce que les mouvemens de ſon enfant l'en aſſurerent, trois mois & demi après; quinze ou vingt jours enſuite, elle m'envoya prier de l'aller voir. Je la trouvai très-allarmée, à cauſe d'une quantité d'eaux qui venoient de s'écouler, dans la crainte que l'accouchement ne ſuivît, dont elle regardoit ce ſubit écoulement d'eau, comme l'avant-coureur; mais comme elle ne reſſentoit aucune douleur dans le ventre, ni vers les reins, je lui conſeillai le repos dans ſa maiſon, ſans autre précaution. Elle ſe porta très-bien, & continua de ſentir ſon enfant, dont les mouvemens qui augmentoient tous les jours, perſuadoient qu'il ſe fortifioit de plus en plus, quoique l'écoulement de fleurs blanches continuât toûjours. Un mois après, qui étoit le ſixiéme de ſa groſſeſſe, elle eut une ſeconde évacution, comme la premiere, je lui conſeillai la même choſe; ce qui arriva encore deux autres fois à un mois d'intervalle, & ne revint plus qu'au cinq de Janvier, qui fut le temps que les douleurs de l'accouchement ſe firent ſentir, mais qui furent ſi foibles & ſi éloignées, que les véritables eaux, qui contenoient l'enfant, s'écoulerent dès ce premier jour, ſans que je puſſe accoucher cette femme que le huitiéme du mois. Je la délivrai dans le même temps; elle ſe porta très-bien pendant la durée de ſes couches; mais ſon écoulement de fleurs blanches ne laiſſa pas de continuer.

RÉFLEXION.

C'étoit une néceſſité que les eaux qui s'écoulérent en ſi grande quantité pendant les cinq derniers mois de la groſſeſſe de cette femme, fuſſent contenues dans des membranes particulières, ſoit qu'elles ſe formaſſent peu à peu, comme ſe font les kiſtes, qui contiennent des abſcès, ou qu'elles euſſent commencé à ſe former au moment de la conception, & qu'elles s'accruſſent à proportion de la quantité de ſéroſités qu'elles pouvoient

contenir, en s'étendant jusqu'à un certain point, après quoi elles étoient forcées de s'ouvrir & de laisser échapper ces sérosités, mais ensuite la poche se remplissoit & s'ouvroit de nouveau, ainsi successivement, jusqu'à quatre fois.

Il est probable que les choses se sont passées de la sorte, parce que si ces eaux (*l*) eussent été une portion de celles qui étoient contenues dans les membranes qui contenoient l'enfant, elles se seroient toutes écou-

(*l*) L'amas de sérosité dans la matrice peut se faire dans une quantité très-considérable, & c'est presque toujours aux dépens de l'enfant, qui profite moins de cette hydropisie de matrice, que s'il ne flottoit que dans une quantité d'eau ordinaire. Les femmes ne sont pas aussi sujettes à l'enflure des extrémités dans cette maladie, dit M. Puzos, pag. 86, que lorsqu'elles sont grosses de plusieurs enfans, parce que les eaux renfermées dans la matrice, font bien un poids & un volume considérable; mais ce volume comprime les parties du voisinage, avec bien plus de mollesse & n'oppose pas aux vaisseaux qui ramènent les liqueurs de bas en haut, des résistances pareilles à celles de deux ou de plusieurs enfans dans la même partie. Si la grande quantité d'eau renfermée dans la matrice se trouve entre les membranes du placenta & les parois de ce viscère, elles s'écoulent d'elles-mêmes, aussi-tôt que l'orifice commence à se dilater, & il n'est pas toujours certain que l'accouchement suive de près cette évacuation d'eau, parce que les membranes subsistant dans leur entier, peuvent conserver entr'elles & l'enfant assez d'eau pour faciliter ses mouvemens, & le faire rester jusqu'à la fin de son terme.

Madame Bourgeois dans ses Observations diverses, ch. 38, pag. 125, dit avoir été appellée pour voir une pauvre femme grosse de six mois, qui avoit de grande douleurs causées par une extrême tension & dureté de ventre. Je croyois, dit Madame Bourgeois, que par le moyen d'un clystère carminatif les excrémens & les vents étant sortis, elle en seroit soulagée, comme il lui arriva; néanmoins elle porta son enfant encore un mois avec beaucoup d'incommodités de la part de cette tension, au bout de ce tems elle sentit un écoulement d'eau si considérable qu'elle inonda la chambre, & il en tomba encore bien trois pintes dans un chaudron qu'elle mit sous elle. Elle se sentit bien soulagée & resta en cet état encore deux mois, au bout desquels elle accoucha. Elle ne laissa pas d'avoir les eaux de son enfant, tellement que c'étoit une hydropisie de matrice, dont les eaux n'étoient contenues que dans cette partie.

lées par l'ouverture qui s'y feroit faite, sans qu'il s'en fût formé de nouvelles, dont la mort de l'enfant s'en feroit ensuivie étant demeuré à sec, ce qui n'arriva pas, puisqu'il en vint une quantité assez raisonnable au tems de l'accouchement, outre que l'enfant, qui étoit un garçon, se portoit très-bien.

Si les eaux n'eussent pas été contenues dans des membranes particulieres, mais seulement entre la matrice & les membranes, qui contenoient celles de l'enfant, elles se seroient écoulées à mesure qu'elles se seroient séparées des vaisseaux dans la matrice, comme faisoient les fleurs blanches, dont l'évacuation continua en très-grande quantité, jusqu'au tems de l'accouchement, qui ne finît qu'après trois jours d'un travail continuel, malgré les avantages que les Auteurs prétendent qu'une femme en doit recevoir en facilitant la sortie que cet écoulement doit rendre infiniment plus glissante.

Ce continuel écoulement de fleurs blanches, plus abondant encore que l'on ne peut se l'imaginer, qui affligeoit cette femme depuis un si long-tems, sans que ses ordinaires eussent paru depuis plus de quatre années, lui persuadoit avec bien de la raison qu'elle n'étoit pas grosse, puisque si je n'étois moi-même accoutumé, comme je le suis, à voir des choses tout-à-fait extraordinaires, je ne me le serois pas persuadé, tant ce fait-ci est particulier ; car comment l'œuf, ou les semences, ont-elles pu être retenues dans une matrice, qui permettoit un continuel écoulement à ces fleurs blanches, qu'on ne peut pas dire venir d'ailleurs, à moins d'accuser Mr M. de supposition, qui ne l'a dit, qu'après Hippocrates, dans le quarante-cinquième Aphorisme du Livre cinquième, ce qui fait voir que Galien, & tous ceux qui ont parlé de la génération après lui, ont dit que l'orifice intérieur de la matrice restoit si absolument fermé après la conception, qu'il n'est pas possible d'y introduire une aiguille la plus fine, se sont lourdement trompés, cette décision n'étant fondée, ni sur l'expérience, ni sur la raison, en ce que je pourrois joindre plus de deux cens exemples à celui-ci de femmes qui étant affligées d'un continuel écoulement de fleurs blanches, sont devenues grosses, sans qu'elles se soient supprimées ; la raison n'y est pas moins opposée après la conception ; puisqu'il n'y a

point de matrice, dont l'orifice intérieur ne souffre sans difficulté, non-seulement l'introduction de l'aiguille la plus fine, mais celle de la sonde la plus grosse, comme je l'ai déja dit ailleurs.

J'ai même été surpris que Galien ait fait une telle avance, puisqu'Hippocrates rapporte, suivant cet Aphorisme, pour cause de l'avortement, le tempérament humide de la femme, l'écoulement continuel de fleurs blanches; car si cet accident peut causer l'avortement, en humectant & lubrifiant la matrice, ensorte qu'elle puisse laisser échapper l'enfant, c'est donc une possibilité physique, que son orifice intérieur, outre sa figure & sa composition, est susceptible de l'introduction de la plus grosse sonde, sans néanmoins que je convienne avec Hippocrates, que les femmes humides, & que celles qui sont sujettes aux fleurs blanches, soient plus exposées à souffrir un accouchement avancé, que les plus séches, & celles qui sont de la meilleure constitution, par le grand nombre de celles que j'ai accouchées, qui avoient cet écoulement de fleurs blanches, & quelques-unes, mais qui ont été très-rares, dont la grossesse étoit accompagnée d'un flux de sérosités qui les incommodoit beaucoup, & qui augmentoit à proportion du tems de leur grossesse qui s'est également bien conservée, tant aux unes qu'aux autres, à moins que quelqu'accident imprévu n'ait produit ce mauvais effet, comme il peut arriver à toutes autres sans exception.

OBSERVATION CXXXVII.

Le 17 Novembre de l'année 1692, une femme pour la premiere fois, m'envoya prier de venir la voir, pour me consulter sur l'état extraordinaire où elle se trouvoit, pour le peu de temps quelle étoit grosse, soupçonnant l'être de deux enfans. Je tâchai, autant quil me fut possible, de la tirer de cette inquiétude, quoique je le crusse pour le moins autant qu'elle; mais qu'au pis aller, il n'y avoit à craindre que l'incommodité que l'on peut souffrir pendant la grossesse, puisqu'un accouchement de deux enfans est autant & même plus fa-

cile, que lorsqu'il n'y en a qu'un seul, quoique les femmes qui sont frappées de cette idée, en pensent autrement, parce que les enfans étant plus petits, viennent plus aisément.

Cette grossesse ayant continué, comme elle avoit commencé, les jambes enflées à l'excès, les mouvemens de l'enfant s'étant fait sans cesse ressentir des deux côtés tout à la fois, & cette jeune femme grosse ayant beaucoup de peine à se remuer, étoient autant de sujets de l'entretenir dans son inquiétude, & le temps de l'accouchement ayant commencé à se manifester par de vives douleurs, plûtôt qu'elle ne l'avoit compté, & qui l'obligerent de me faire avertir, étoient des preuves comme certaines, selon M. M. du soupçon dont nous étions frappés; je pris mes précautions, comme si très-sûrement cette jeune femme alloit accoucher de deux enfans. Il ne s'en trouva pourtant qu'un seul, encore n'étoit-il que médiocre en toutes ses dimensions; l'excessive grosseur de cette femme ayant été causée par une si grande quantité d'eaux, qu'il faut l'avoir vû pour le croire. L'accouchement, quoiqu'avancé, fut fort prompt; je délivrai la mere, après que ces eaux furent écoulées, laquelle ne tarda pas à se bien porter; mais l'enfant, qui paroissoit fort & vigoureux, quoique d'une médiocre grosseur, mourut presque aussi-tôt qu'il fut né.

RÉFLEXION.

Une grossesse de la nature de celle-ci est plus facile à comprendre qu'à expliquer, c'étoit une nécessité qu'il se fît une grande fonte dans le sang, pour qu'il s'en séparât tant de sérosités, quoique cette femme se nourrît d'alimens qui auroient dû fournir un bon suc, sans s'être trouvée dans l'état où sont beaucoup d'autres femmes qui sont réduites à ne vivre que de mauvais

alimens. Le mouvement que cette femme ressentoit également des deux côtés tout à la fois, & qui lui persuadoit être celui de deux enfans, venoit de l'extension que cette quantité d'eaux, causoit à la matrice, qui donnoit la liberté à l'enfant de prendre toutes sortes de situations, & de s'étendre à son gré de long & de travers. Il n'étoit pas surprenant que les jambes de cette femme fussent enflées, tout le corps même le seroit sans doute devenu, si cette prodigieuse quantité de sérosités ne se fût pas déchargée par la matrice, & sur les parties inférieures, comme elle fit durant le cours de sa grossesse : toutes ces marques jointes ensemble, ne me permettoient pas de douter que cette femme ne fût grosse de deux enfans quoiqu'elle ne le fût que d'un seul, aussi-bien que celle qui suit.

OBSERVATION CXXXVIII.

Une Dame demeurant à quatre lieues de cette Ville; m'ayant fait prier d'aller chez elle le 22 Janvier de l'année 1701, pour m'engager à la venir accoucher dans le temps qu'elle marqua, n'osant s'en tenir à la Sage-Femme, à cause de l'extraordinaire grosseur où elle se trouvoit, par rapport au peu de tems qu'elle étoit grosse : elle ne pouvoit quasi porter son ventre, tant il étoit grand, les jambes étoient très-enflées, & elle sentoit des mouvemens si violens & si continuels, qu'elle me dit qu'il lui sembloit avoir plusieurs enfans qui se battoient dans son ventre, qu'elle se consoleroit s'ils n'étoient que deux; mais que la crainte d'un plus grand nombre lui causoit beaucoup d'inquiétude. Je mis tout en usage pour la rassurer; je lui promis que je ne manquerois pas de me rendre auprès d'elle dans le temps marqué, & je la laissai avec des incommodités, qui augmenterent tous les jours, jusqu'au temps que le travail commença à se déclarer par de fortes douleurs, qui l'obligerent de me faire avertir, beaucoup

avant le temps que nous avions crû fixer pour la fin de son terme ; ce qui rendit toute la diligence que je fis inutile, n'ayant pû arriver assez tôt ; la Dame étant déja accouchée d'un enfant mort, après avoir vuidé une si prodigieuse quantité d'eaux, que la chambre en fut non seulement inondée, mais qu'elle couloit à ruisseaux sur l'escalier. Je délivrai la mere avec assez de facilité, elle rendit en peu de temps toutes ces eaux, & se porta bien ensuite : quoiqu'elle eût été d'une grosseur surprenante, son enfant étoit fort petit.

RÉFLEXION.

Les accouchemens de cette espèce doivent absolument être prématurés, parce que la mauvaise qualité du sang de la mère, qui est la nourriture des enfans, les entretient dans une continuelle indisposition ; ce qui fait qu'ils ne sont jamais gros, & que la matrice sans cesse abreuvée par une quantité de sérosités, s'ouvre à la première occasion que la nature lui fournit. Il est même surprenant qu'elle puisse se conserver dans une exacte clôture, jusqu'à un tems aussi avancé que celui où ces deux femmes accoucherent, dont les grossesses étoient si extraordinaires, par rapport à la violente extension que la matrice étoit forcée de souffrir, qui auroit dû avancer encore plus l'accouchement.

Si je fus trompé à la première, la seconde ne me surprit pas moins, parce qu'il n'y avoit rien qui n'assurât, que tant l'une que l'autre, étoient grosses de plusieurs enfans, quoiqu'elles ne le fussent que d'un seul, encore étoient-ils assez petits. Mais comme ce ne sont pas les seules eaux qui donnent occasion à cette méprise, celle qui suit n'est pas moins extraordinaire, & prouve bien le peu de fond que l'on doit faire sur des marques si douteuses ; & par conséquent que l'on risque toujours de se tromper, en prononçant décisivement sur l'événement d'une grossesse.

OBSERVATION CXXXIX.

Le troisiéme Février de l'année 1699, une Marchande de cette Ville, après avoir été très-incommodée pendant tout le temps de sa grossesse, avoir eu les jambes enflées à l'excès, & le ventre si gros, qu'à peine le pouvoit-t-elle porter, sentant au surplus des mouvemens continuels, violens & douloureux, des deux côtés du ventre tout à la fois; étant malade pour accoucher, elle envoya chercher sa Sage-Femme, qui en arrivant trouva la douleur assez forte pour s'assurer de la situation de l'enfant, les membranes s'ouvrirent, les eaux s'écoulerent, & la main de l'enfant suivit; elle m'envoya prier de me rendre chez cette malade, que je trouvai en situation pour l'accoucher; & sitôt que je me fus disposé pour cela, je coulai ma main le long du vagin & du bras de cet enfant, pour aller chercher les pieds, que je trouvai si petits, que je ne les osai prendre pour les attirer dehors, qu'auparavant je n'eusse fait plus d'un tour de ma main dans la matrice, pour m'assurer s'il n'y avoit pas un autre enfant avec celui que je trouvois, ne pouvant pas croire qu'il fût seul, en me représentant combien la mere avoit été incommodée pendant cette grossesse, & de quelle surprenante grosseur étoit son ventre, pour n'avoir qu'un enfant, aussi petit que celui-là paroissoit être. Etant donc assuré qu'il étoit seul, je finis l'accouchement très-promptement; mais l'arriere-faix étoit d'une grosseur plus que double, & des plus gros qui se voyent pour l'ordinaire, que je ne pus tirer, qu'en introduisant ma main dans la matrice, pour le prendre, & l'attirer dehors, le cordon ayant eu assez de force pour le détacher de toute sa circonférence; mais pas assez

pour en faire l'extraction, ſans le ſecours que je lui donnai. L'enfant mourut preſque auſſi-tôt, mais la mere ſe porta bien en peu de temps.

RÉFLEXION.

Peut-on rien voir de plus bizarre, ni ſur quoi le Chirurgien puiſſe moins faire de fond, que ſur les marques qui ſembleroient devoir aſſurer qu'une femme eſt groſſe de deux enfans, comme celles qui ſont rapportées dans ces Obſervations, quoiqu'elles ne le fuſſent que d'un ſeul ? Ce qui fait voir qu'un Chirurgien ſe doit tenir prêt à tout événement, puiſqu'aidé d'un peu de pratique, il ne ſera point embarraſſé ſi la femme accouche d'un ou de pluſieurs enfans, la difficulté étant plus grande dans l'imagination, qu'elle ne l'eſt en effet.

L'on voit ſouvent de gros arrière-faix, mais il eſt très-rare d'en voir un du volume de celui-ci, je n'en ai pas même vu un ſi gros, fut-il commun à deux enfans, ce qui m'obligea de porter la main dans le vagin, comme je le dis, & juſqu'à l'entrée de la matrice, où je le pris pour aider à ſa ſortie, le cordon ſeul ne l'ayant pu faire, quoiqu'il fût très-fort. Il n'eſt pas néceſſaire que l'arrière-faix ſoit de cette extrême groſſeur pour être obligé de lui prêter quelquefois ce ſecours, mais il ne le faut jamais faire, à moins que l'on ne s'apperçoive que le cordon eſt trop foible pour ſuffire à en faire l'extraction, d'autant que c'eſt l'ouvrage de la nature aidée du ſeul cordon, qui ne doit être ſecondé que dans la néceſſité ; ce qui me fait condamner ceux qui imprudemment laiſſent le cordon ſans s'en ſervir, & introduiſent leur main dans la matrice, avec laquelle ils attirent l'arrière-faix. C'eſt une pratique oppoſée à l'expérience & à la raiſon, au moins autant qu'étoit celle d'attacher le cordon à la cuiſſe de l'Accouchée, quand l'arrière-faix ne pouvoit ſe détacher, dont on ne parle plus aujourd'hui ; il faut garder un juſte milieu entre ces deux extrémités ; c'eſt-à-dire, qu'il faut tirer doucement ce cordon, juſqu'à ce que l'arrière-faix ſuive, & ſi après un eſpace de tems raiſonnable, il ne vient pas, pour lors il faut le détacher, comme je l'ai rapporté ci-devant. Car dans l'une de ces manières

de délivrer une femme, l'arrière-faix peut rester tout entier par l'exacte clôture de l'orifice intérieur de la matrice, qui rendoit l'extraction impossible; & dans l'autre une plus ou moins considérable partie de ce même arrière-faix pourroit rester à cause de l'empressement qu'auroit l'Accoucheur à le prendre & à l'attirer dehors; ces deux manières entraînent ainsi après elles un pareil danger.

CHAPITRE IX.

Des situations les plus utiles aux femmes en travail.

JE n'ai point trouvé un secours plus assuré à donner aux femmes, ni un meilleur moyen de les aider dans leurs travaux longs & difficiles, que de ne les fatiguer par aucune situation (*m*),

(*m*) Dans presque tous les pays on permet à la femme de s'asseoir, de se promener, ou de se tranquilliser sur son lit, jusqu'à ce que l'orifice de la matrice ait été un peu dilaté par le poids des eaux, ou lorsqu'elles sont en petite quantité, par la tête de l'enfant, dit M. Smellie, p. 206. t. 1., alors on la place dans la position la plus avantageuse, la plus commode & la plus convenable pour cet effet. Mais on peut mettre la femme en travail de trop bonne heure, & cette précipitation a ordinairement de mauvaises suites.

Les Egyptiens, les Grecs & les Romains avoient coutume de placer les femmes sur un escabeau élevé. En Allemagne & en Hollande on se sert de cette sorte de chaise dont *Deventer* & *Heister* ont donné la description. Dans les pays chauds l'usage de l'escabeau est fort bien inventé; mais dans les pays du Nord & dans les climats froids il seroit dangereux pour la malade de l'assujettir à une pareille position.

Dans les Isles occidentales & dans quelques endroits de la Grande-Bretagne on fait asseoir les femmes sur un escabeau d'une forme demi-circulaire; dans d'autres endroits on les place sur les genoux d'une autre femme; en quelques en-

autre que celle où elles trouvent leurs commodités, ſans les obliger de ſe promener, d'être

droits encore on les fait agenouiller ſur un couſſin, & on les accouche par derrière.

La méthode qu'on pratique à Londres eſt de les faire coucher de côté ſur un lit, on leur fait plier les cuiſſes & appuyer les genoux ſur ſon ventre, on les tient écartés, dans cette poſture au moyen d'un oreiller qu'on place entre deux.

La méthode la plus avantageuſe, ſelon M. Smellie, eſt de préparer un lit & une couche dans la même chambre, d'étendre en travers ſur chacun par-deſſous le ſecond drap, un autre drap, ou une ſerviette imbibée d'huile, ou une peau de mouton préparée, & d'étendre encore ſur ce même drap des linges pliés en pluſieurs doubles, couſus ou attachés avec des épingles de chaque côté du lit ou de la couche. Ces linges ſont deſtinés pour abſorber l'humidité dans le tems du travail, & après l'accouchement, & les linges huilés, ou la peau de mouton, pour empêcher que le lit ne ſoit gâté. Pour cet effet quelques-uns mettent encore ſur le lit pluſieurs draps les uns par-deſſus les autres, afin d'en avoir un à tirer tous les jours & de pouvoir par ce moyen maintenir le lit propre & ſec.

La couche ne doit pas avoir plus de trois pieds de largeur & être bien garnie. Quant à la femme elle ne doit avoir pour tout vêtement, qu'une chemiſe fort courte, une petite juppe ouverte par-devant & un manteau de lit. Elle couchera dans cet habillement & ſera plus ou moins couverte, relativement à la température du tems & à la différence des ſaiſons. On la fait ordinairement coucher ſur le côté gauche; mais on peut là-deſſus choiſir le plus commode. On prend un grand drap plié en quatre double ou davantage, dont on lui gliſſe un des bouts par-deſſous les feſſes, on laiſſe pendre l'autre au-devant de la couche pour être étendu ſur les genoux de l'Accoucheur ou de la Sage-Femme, qui ſe place derrière elle ſur un ſiége un peu bas; auſſi-tôt qu'elle eſt accouchée, on la débarraſſe de ce drap, on applique à l'orifice externe ou ſur les parties de la génération un linge mollet & chaud, & on lui tire l'oreiller d'entre les jambes; on la change enſuite & on lui paſſe une autre chemiſe blanche & chaude, on lui donne une camiſole de nuit, & on lui ſerre le ventre avec une ſerviette dont on attache les bouts croiſés l'un par-deſſus l'autre, avec des épingles. Après toutes ces précautions on approche la couche à côté du lit, & l'on paſſe doucement la malade de l'un ſur l'autre. Au défaut de couche, on garnira le lit du même appareil.

aſſiſes ou couchées, & ſans les engager à faire valoir les douleurs, juſqu'au tems que ces dou-

D'autres font coucher les femmes en travers des pieds du lit, ayant eu la précaution de renverſer les couvertures ſur le chevet juſqu'après l'accouchement & juſqu'à ce qu'on ait remis la femme en place; après quoi on les rabaiſſe par deſſus elle, pour la couvrir & la tenir chaudement; par ce moyen on ſupplée au défaut d'une couche, & l'on conſerve le chevet du lit en état & propre; au lieu que, quand on couche les femmes par-deſſus la couverture, il faut les lever & changer pendant qu'on raccommode le lit; en ce cas elles ſont fort ſujettes à s'évanouir, & la fatigue qu'elles eſſuient alors, eſt ſouvent fatale à celles qui ſon foibles ou fort délicates.

Lorſque les femmes ſont couchées ſur le côté, on les touche plus aiſément, elles ſe fatiguent moins & conſervent mieux leur chaleur; mais ſi le travail devient ennuyeux & long, la méthode de Paris paroît mériter la préférence, parce que la malade étant moitié aſſiſe & moitié couchée, le bord du baſſin ſe trouve dans une ſituation horizontale: dans cette poſture, ſi l'on ſuppoſe une ligne droite tomber perpendiculairement de l'eſpace mitoyenne entre le nombril & le creux du cœur, cette ligne doit traverſer exactement le milieu du baſſin. Par conſéquent ſi l'on place la femme à la renverſe à moitié aſſiſe & à moitié couchée ſur un des côtés ou aux pieds du lit; ou ſi l'on hauſſe la femme avec des oreillers ou avec une chaiſe qu'on met deſſous, le poids des eaux & celui de la tête de l'enfant doit le déterminer à baiſſer & favoriſer en même-tems l'ouverture & la dilatation des parties. C'eſt pourquoi dans les accouchemens naturels dans leſquels le travail traîne & devient ennuyeux, il eſt bon d'eſſayer cette poſition ou autre équivalente, ſoit debout ou à genoux, afin que ce changement de poſture puiſſe aider la nature pour expulſer la tête & lui faire prendre une autre direction, lorſqu'elle n'avance pas directement au paſſage. Au reſte il faut que la tête & les épaules ſoient plus élevées, afin que la femme puiſſe reſpirer aiſément.

Dans les accouchemens laborieux & contre nature, la femme eſt couchée ſur le dos pour l'ordinaire, ayant la tête & les épaules plus baſſes que les feſſes, parce qu'il eſt plus aiſé d'avancer en droite ligne la main & le bras le long de la partie poſtérieure de la matrice, & même juſques dans ſon fond. Quelquefois cependant lorſque les pieds de l'enfant ſont du côté du ventre de la mère, on a moins de peine à les trouver & à les diriger, ſi elle eſt couchée ſur le côté. Quelque-

leurs viennent à redoubler, & que les efforts de l'enfant s'y joignent, ou lorsque les douleurs, fois il sera plus avantageux de faire appuyer la femme sur les genoux & sur les coudes, selon la méthode de Deventer, d'autant que cette posture diminue en partie la forte résistance qui vient de la pression & du poids de la matrice & de l'enfant, au moyen de quoi l'on aura quelquefois moins de peine à trouver & à dégager les pieds. Mais lorsque l'on en est à ce point, il est plus sûr pour l'enfant, plus aisé pour l'Opérateur & plus commode pour la mère de de se faire retourner sur le dos, avant que de procéder plus avant à l'extraction du corps & de la tête.

Si les douleurs se rapprochent, si elles sont très-fortes; si l'inquiétude & l'agitation s'emparent de la femme, on doit juger que le travail avance, & que le tems de l'accouchement n'est pas éloigné. Après s'en être assuré par le toucher, on fait mettre la femme sur le lit, où elle doit accoucher; ce lit ne doit différer en rien du lit ordinaire, dit M. Puzos, page 113, sinon que ce lit doit être plus étroit & garni d'une quantité suffisante de linge pour recevoir les humidités qui sortent de la matrice avant & après l'accouchement. La malade sera couchée à-peu-près comme elle est ordinairement dans son lit; on aura cependant soin de lui tenir la tête & la poitrine assez élevées pour qu'elle puisse faire facilement des grands efforts d'expiration, lorsqu'il sera tems: du reste sa situation sera la même que celle qu'on doit avoir pour l'opération du toucher. On placera au pied du lit deux personnes pour lui assujettir les genoux pliés & l'empêcher d'étendre les jambes dans l'instant de la douleur. Deux autres personnes placées au chevet du lit tiendront les mains de la malade, sur lesquels elles feront effort au tems de la douleur, appuyant de l'autre main sur les épaules, pour l'empêcher de se retirer. L'Accoucheur placé à côté de la malade à droite ou à gauche selon sa commodité passera sa main sous la couverture entre les cuisses de la malade, & portera un ou deux doigts dans le vagin, jusqu'à ce qu'il sente les membranes ou la tête de l'enfant. Pendant la douleur il examinera à quel dégré la matrice se dilate, si la tête de l'enfant n'a pas encore fait faire de saillie au dehors, & si elle se trouve déja engagée dans l'orifice; il verra les progrès qu'elle a fait pendant les douleurs. Lorsque les choses avancent, que les douleurs sont bonnes, & que la malade les fait valoir courageusement, l'Accoucheur se contente de suivre le travail du doigt sans faire aucun effort. Si au contraire les douleurs sont languissantes, si la malade est paresseuse à les faire

quoiqu'elles ne redoublent pas, deviennent plus piquantes & plus vives, que l'enfant avance au passage, & que les eaux sont écoulées, car il faut pour lors chercher la situation la plus commode, tant pour la mere que pour l'enfant, en laquelle tout doit contribuer à faire avancer l'accouchement, & l'on ne peut fixer cette situation que selon le besoin, les unes devant être assises ou debout, & les autres agenouillées ou couchées.

valoir, l'Accoucheur pressera l'endroit où il sent de la résistance, assez fort pour mettre la femme dans la nécessité de faire valoir ses douleurs. Si les eaux ne sont pas percées & qu'elles ne nuisent point au progrès de l'accouchement, bien loin de se presser de les percer, on les conservera le plus long-tems qu'il sera possible, & on les laissera percer d'elles-mêmes, puisqu'elles sont d'un si grand usage pour la dilatation de l'orifice de la matrice ; ou si on les perce, il ne faut en venir à cette opération, que quand elles sont inutiles, c'est-à-dire lorsqu'elles feront une si grande saillie au dehors, qu'elles seront à fleur des grandes lèvres. On les perce aussi, quand on s'apperçoit que la lenteur des membranes à s'ouvrir, retarde l'accouchement. Il arrive quelquefois que les douleurs sont fortes, quoique la dilatation ne soit pas fort avancée : l'Accoucheur alors doit soutenir la matrice pendant la douleur, afin d'empêcher qu'elle ne se précipite avec l'enfant, qu'elle ne sorte au dehors. Il faut donc que le Chirurgien continue de soutenir la matrice, jusqu'à ce que la tête de l'enfant soit assez engagée dans le cercle formé par la dilatation de l'orifice de la matrice, afin que tout l'effort de la douleur portant sur l'enfant, n'agisse point, ou n'agisse que foiblement sur les parois de la matrice.

Dès que les douleurs ont poussé au dehors la tête de l'enfant, & qu'on peut la saisir, le Chirurgien, ou la Sage-Femme profite de la douleur, & ayant porté ses mains sur les parties laterales de la tête, l'ébranle, la dégage entièrement du cercle membraneux qui l'environne, & la tire au dehors, dirigeant toujours supérieurement, pour éviter d'interresser la fourchette.

OBSERVATION CXL.

Le 3 Janvier de l'année 1684, la femme d'un Gantier de cette Ville me fit prier de venir la voir. Je la trouvai très-accablée par la longeur du tems qu'il y avoit qu'elle souffroit de très-grandes douleurs & très-fréquentes. Je la touchai pour m'assurer de la situation de son enfant, que je trouvai bien placé, encore fort éloigné, & que les eaux commençoient à se former; mais je conseillai à cette malade de se coucher, & m'offris de lui faire un petit lit, ce qu'elle refusa opiniâtrement pendant un long espace de tems, jusqu'à ce qu'abbatue à n'en pouvoir plus d'être toujours debout, m'assurant qu'elle n'accouchoit jamais autrement, le lit lui étant insupportable; je la fis résoudre enfin à se coucher, & lui promis en même-tems qu'elle auroit la liberté de se relever aussi-tôt qu'elle le voudroit, à quoi elle consentit; mais les douleurs ayant aussi-tôt augmentées considérablement, les membranes se gonflerent, les eaux percerent, & l'enfant s'avança au couronnement, qui vint ensuite après deux ou trois douleurs. Je délivrai la mere qui se porta bien, ainsi que l'enfant, qui étoit une fille.

RÉFLEXION.

Quoiqu'il ne paroisse rien de particulier dans cette situation, qui est la plus naturelle & la plus ordinaire, elle étoit néanmoins extraordinaire à cette femme, qui avoit eu plusieurs enfans, toujours debout, sans jamais avoir pu accoucher sur le petit lit, ne croyant pas même la chose possible; elle rapporta le sujet de cet accouchement à la manière dont j'avois fait ce petit lit fort différente de celui sur lequel on l'avoit voulu accoucher, & au secours que je lui faisois rendre, par le moyen de la nappe passée par-dessous les reins,

avec laquelle je la faisois élever dans le tems de ses douleurs dont elle me sçut bon gré, je l'ai depuis toujours accouchée dans la même situation, ce qui est arrivée bien des fois.

Si cette Observation prouve combien une situation est avantageuse, celle qui suit le confirme encore plus.

OBSERVATION CXLI.

Le treize Septembre de l'année 1697, une Dame voisine de cette Ville, ayant une entiere confiance à une Sage-Femme qui avoit été sa Nourrice, ne put se résoudre de se servir d'un homme, se sentant là-dessus une répugnance qu'elle ne pouvoit vaincre; elle fut trois jours & trois nuits dans les plus violentes douleurs qu'une femme en travail puisse souffrir : ses forces & son courage étant à bout, Madame sa mere m'envoya querir en diligence, du consentement de la malade. Je m'y rendis très-promptement, n'y ayant qu'une petite lieue : je trouvai la malade dans une situation toute opposée à celle où elle auroit dû être, la tête & les pieds pendans, les reins, le siége, & par-conséquent le ventre très-élevés, & l'enfant si avancé au passage que l'on pouvoit voir le sommet de sa tête de la grandeur de la main. Je demandai s'il y avoit long-tems qu'il étoit en cet état; l'on m'assura qu'il y avoit plus de deux à trois heures. Les mouvemens de l'enfant, dont la malade s'appercevoit de tems-en-tems, quoique petits, persuadoient qu'il étoit en vie; & les douleurs qui ne discontinuoient point, me firent assurer la Dame d'un prompt secours, & que la mauvaise situation de la malade étoit la seule cause de la longueur de son travail. Je trouvai une Femme de Chambre forte & vigoureuse, que je fis asseoir dans un fauteuil, dont le dossier étoit appuyé contre le

mur. J'aidai à lever la Dame, que je fis asseoir sur cette Femme de Chambre, dont les jambes étoient fort écartées, de crainte d'incommoder la malade, qu'elle embrassa par dessous les bras, sans trop serrer la poitrine, avec un carreau, entr'elle & la malade, ainsi que par tout ailleurs où il étoit nécessaire qu'il y en eut, les pieds soutenus, les genoux élevés & écartés, le siége & toutes les parties basses dégagées de tout ce qui pouvoit nuire à la sortie de l'enfant. Le tout disposé de cette maniere, la Dame accoucha à la seconde douleur, d'un garçon qui se portoit bien, à un peu de foiblesse près. Je délivrai la mere, & la remis sur son petit lit que j'avois fait tenir tout prêt, afin de l'accommoder comme il falloit qu'elle fût pour prendre un peu de repos, & être mise après cela dans son lit ordinaire.

RÉFLEXION.

Cette situation est celle que je trouve la plus avantageuse, lorsque l'enfant est avancé au passage, comme l'étoit celui-ci. Il semble alors que tout comtribue à sa sortie, c'est aussi celle où la mère peut mieux faire valoir ses douleurs; il est vrai qu'il y a à souffrir pour celles qui aident; mais on peut les substituer les unes aux autres, quand elles sont lasses; c'est aussi celle où il faut le plus de monde à aider; car outre la personne sur laquelle est la malade, il en faut deux pour la tenir sous les bras, deux aux jambes & aux genoux, & encore quelqu'autre pour donner beaucoup de choses dont on peut avoir besoin. En un mot c'est ma situation favorite dans les travaux longs, en laquelle j'ai accouché un nombre infini de femmes; mais quelqu'utile que cette situation puisse être, & quoiqu'elle paroisse plus facile à soutenir à une malade que celle d'être debout, cela n'empêche pas que celle-ci ne réussisse quelquefois, où celle-là n'a point eu de succès, comme on en peut juger par l'exemple qui suit.

OBSERVATION CXLII.

Une Dame qui demeuroit à une lieue de cette Ville, que j'avois accouchée plusieurs fois, m'envoya prier le 24 Avril de l'année 1692 de venir pour secourir une de ses plus proches voisines, qui étoit en travail depuis trois jours. J'y allai à l'instant, & je trouvai cette femme avec des douleurs assez fortes, qui redoubloient quand elle étoit levée, mais qui discontinuoient absolument aussi-tôt qu'elle étoit couchée; ce qui engageoit la Sage-femme & les assistans à la tenir autant levée que ses forces lui pouvoit permettre d'y rester, dans l'espérance qu'ils avoient qu'elle alloit accoucher d'un moment à l'autre; ce que j'examinai pendant quelque tems, aussi-bien que la situation de son enfant, que je trouvai bonne, l'enfant étant bien avancé, & même assez prêt de venir, ce qui m'engagea à faire asseoir cette malade sur une femme forte, avec les mêmes précautions que j'ai rapportées en l'Observation précédente, ne doutant pas que les choses étant dans cet état, cette femme n'allât accoucher en très-peu de tems; mais j'y fus trompé comme je l'ai été en d'autres occasions. Ses douleurs cesserent absolument, ce qui me fit prendre le parti de faire coucher la malade dans son lit, où je la laissai reposer deux grosses heures, après qu'elle eut pris une rôtie au sucre, & un bouillon à son réveil: cette nourriture & ce repos donnerent une nouvelle vigueur à la malade: je la fis lever ensuite, & la fis soutenir par deux femmes: les douleurs qui avoient cessé, recommencerent, & elle les fit valoir si à propos, qu'à la deux ou troisième douleur elle accoucha d'une fille qui se porta bien. Je délivrai la mere d'un très-gros arriere-faix, & la fis coucher ensuite fort fatiguée.

RÉFLEXION.

RÉFLEXION.

Il eſt facile de remarquer que les ſituations d'être couchée & aſſiſe n'étoient point celles qui convenoient à cette femme pour accoucher, puiſque dans l'une & dans l'autre les douleurs diſcontinuoient abſolument, ſans qu'elle en reſſentit aucune, & qu'elle recommençoient auſſi-tôt qu'elle étoit debout ; ce qui fait voir qu'une ſituation convenable eſt d'un grand ſecours à l'accouchement, puiſque la longueur de celui-ci n'étoit cauſée que par l'impuiſſance où cette femme étoit de s'y tenir, dans l'épuiſement où elle étoit réduite faute de nourriture & de repos, par le peu de ſoin que les Sages-Femmes ont des malades, leur ſeul but étant de les faire accoucher promptement, pour aller prendre le repos qu'elles ont négligé d'accorder aux femmes auprès deſquelles elles ſont appellées.

OBSERVATION CXLII.

Le 2 Mars de l'année 1692, une femme de cette Ville, que j'avois accouchée pluſieurs fois, & qui étoit de nouveau malade pour accoucher, m'envoya prier de venir la voir. Je la trouvai avec des douleurs foibles & éloignées, qui commencerent à devenir plus fortes & plus fréquentes deux heures après que je fus arrivé : l'enfant bien ſitué, & les eaux formées, étoient autant de marques qui me flatoient d'une fin prochaine, d'autant plus que les eaux s'écoulerent, & que les douleurs augmenterent conſidérablement. J'y fus encore trompé, les douleurs devenoient à tous momens de plus en plus fortes ſans rien décider. Ce fut en vain que je lui fis éprouver toutes les ſituations d'être debout, couchée ou aſſiſe, & elles furent toutes également inutiles, ce qui me fit abandonner cette malade à celle qu'elle pouvoit la mieux ſoutenir. Ennuyé de lui en faire

changer, je lui conseillai enfin de se mettre sur les genoux, appuyée sur ses mains à terre. Je fus surpris qu'à la premiere violente douleur la femme accoucha d'un enfant, qui, en cette posture, vint la face en bas, qui étoit opposée à la naturelle, parce que si la femme eut été couchée sur le dos, il seroit venu le visage en haut, qui étoit l'obstacle que je n'avois pu prévoir, & qui rendit cet accouchement si long & si difficile. C'étoit une fille qui s'est bien portée, & la mere aussi dans la suite, quoique très-épuisée par les continuelles douleurs qu'elle souffrit, sans parler de l'Accoucheur qui en eut sa bonne part.

RÉFLEXION.

La situation d'être levée, ou assise, ou couchée, ne convenoient point à cette malade pour favoriser son accouchement, quoique ses douleurs ne cessassent point, dans aucune de ses situations, mais bien celle d'être sur les genoux & sur les mains, parce que l'enfant changea pour lors quelque chose à sa propre situation qui mettoit un obstacle à sa sortie : ce qui arriva plutôt par un effet du hazard, que par un dessein prémédité, c'est cette raison qui me fait mettre tout en usage en pareille occasion, pour parvenir à la fin que je me propose, pourvu que l'épreuve que j'en fais ne jette la malade dans aucun péril ; outre la quantité de femmes que j'ai accouchées en ces situations différentes, j'en ai encore accouché beaucoup à genoux sur les carreaux, & d'autres appuyées sur des chaises ou sur une table ; mais je n'en ai jamais voulu accoucher sur une chaise percée, comme font plusieurs de ceux qui se mêle d'accoucher dans la ville de Caën, par l'embarras que je crois que la chaise peut causer, sur-tout quand la femme est difficile à délivrer, soit par l'adhérence de l'arrière-faix, par sa grosseur, ou quand le cordon vient à se rompre, tous accidens qui ne font aucune difficulté dans les autres situations où je mets les malades.

CHAPITRE X.

De la méprise qui peut arriver quelquefois en prenant une des parties de l'enfant qui se présente la première, pour une autre, & des dangereuses conséquences qui en sont à craindre.

Quoique toutes les parties de l'enfant soient différentes les unes des autres, il y en a cependant qui trompent non seulement la Sage-Femme la plus éclairée, mais aussi l'Accoucheur le plus expérimenté, dans la situation que ces parties prennent, quand elles se présentent au tems de l'accouchement, sur tout quand l'enfant est encore dans ses eaux, & enveloppé de ses membranes : cette méprise peut même continuer après que cet obstacle est levé, & que l'on touche ces parties à nud, par le rapport que quelques-unes de ces moindres parties ont avec d'autres, & par l'éloignement où elles sont, qui en rend l'attouchement difficile, & le jugement douteux. Comme le siége, la hanche, le moignon de l'épaule, ou l'un des genoux, toutes parties qui par leur rondeur & leur solidité peuvent d'abord être prises pour la tête, & de cette façon tromper les connoisseurs, jusqu'à ce qu'elles soient assez avancées pour lever cette difficulté.

Si la pratique & l'expérience viennent échouer à un port que l'on croit assuré, que ne peut-on pas dire de la méprise, non seulement d'une

main tirée hors du vagin jusqu'au poignet, mais d'un bras sorti jusqu'à l'épaule, que l'on prit pour un pied? quoique la chose paroisse difficile à croire, elle n'en est pas moins arrivée, ayant été appellé à des accouchemens de cette espece, qui font le sujet des deux Observations qui suivent.

OBSERVATION CXLIV.

Le 22 de Décembre de l'année 1712, un Menuisier de cette Ville vint à deux heures après minuit me prier de venir accoucher sa femme, qui étoit en travail depuis dix heures du soir. Je trouvai la main droite de l'enfant qui sortoit hors du vagin, sans avoir pû être attirée plus loin, & sans que la Sage-Femme eût pû trouver l'autre; elle m'assura que c'étoit un pied; mais je lui fis bien changer de croyance, quand j'eus touché cette main, & que je lui eus fait remarquer que c'étoit la droite; ce qui me détermina à l'accoucher incessamment. Je coulai pour cela ma main le long de celle de l'enfant, & la portai jusqu'au fond de la matrice, où je trouvai la tête du côté droit, & les pieds du côté gauche, & son autre main vers son ventre. Je pris les deux pieds & les attirai au passage, & en donnant un tour au corps de l'enfant, je mis les talons en dessus qui étoient en dessous, & finis ainsi cet accouchement en un instant. Je délivrai la mere en aussi peu de tems, & laissai l'enfant & la mere qui se portoient bien, malgré le longtems qu'il y avoit que la Sage-Femme la tourmentoit, en tiraillant sans cesse & violemment le bras de cet enfant; mais la situation de cette partie ne lui permit pas de l'attirer plus loin.

RÉFLEXION.

Il m'auroit été aussi facile de réduire la main de cet enfant au dedans de la matrice, qu'il m'auroit été difficile de lui repousser derrière la tête, pour ensuite attirer & placer cette tête au passage, comme Mr M. dit l'avoir fait en quantité de ses Observations; mais puisque cette main n'apportoit aucune difficulté à l'introduction de la mienne, de quelle utilité m'auroit été cette réduction & de placer cette tête au passage, si non, de prolonger ce travail & le rendre peut-être laborieux & contre nature, au lieu que je ne fis aucunement souffrir la mère, à qui j'aurois causé des douleurs considérables en le réduisant, outre que l'enfant ne souffrit pas plus dans cet accouchement, qu'il auroit fait dans le plus naturel?

La méprise de la Sage-femme n'étoit pas si criante, tant qu'elle n'eut que sa main pour témoin de son action, & que celle de l'enfant fut enfermée dans le vagin. Mais elle devint impardonnable, quand elle se laissa tromper les yeux avec aussi peu de réflexion, & encore plus quand elle voulut me soutenir que c'étoit un pied. L'éloignement de l'autre main fut ce qui l'empêcha de trouver l'autre prétendu pied.

En effet la chose ne pouvoit pas être autrement dans la situation où je trouvai l'enfant, qui ayant la tête & les pieds au fond de la matrice, & le dos vers son orifice, c'étoit une nécessité que son autre main fût éloignée du passage, & que la main qui sortoit hors du vagin, ne put être tirée plus loin, sans que le corps eut suivi; ce qui ne se pouvoit faire à moins qu'il ne changeât de situation, comme il lui arriva, si-tôt que j'eus pris ses deux pieds, de céder au premier mouvement que je leur fis faire, après quoi l'accouchement se fit à l'instant & sans nulle peine.

Quand l'enfant est dans cette situation, le bras ne peut être tiré plus loin, au lieu que, quand les deux bras sortent, & que l'enfant présente la poitrine, ils peuvent sortir jusqu'aux coudes ou environ, & quand la tête s'avance & se place jusques dans l'une des deux cavités des os des isles, pour lors le bras peut sortir jusqu'à l'épaule, & une portion de l'épaule peut

ſuivre & s'avancer, ſans qu'il ſoit néceſſaire de la tirer beaucoup, comme il arriva dans l'accouchement qui ſuit.

OBSERVATION CXLV.

Le 20 Janvier de l'année 1713, l'on me vint prier d'aller accoucher la femme d'un Maçon à un quart de lieue de cette Ville. Je trouvai le bras de l'enfant ſorti, avec une portion de l'épaule, & la Sage-Femme qui s'étoit eſquivée, quand elle me ſentit prêt à venir. Les femmes qui y étoient préſentes, & qui aidoient cette malade, furent étrangement ſurpriſes, quand je leur dis que c'étoit le bras, cette Sage-Femme leur ayant aſſuré que c'étoit un pied, & qu'elle en avoit accouché pluſieurs de la ſorte, je veux dire en tirant l'enfant par un pied ſeulement, & que l'autre venoit replié ſur le ventre, en ſorte qu'il ne faiſoit aucune difficulté; mais comme par malheur c'étoit un bras, elle abandonna l'ouvrage, ſoit qu'elle s'apperçut de ſa mépriſe, ou dans la crainte qu'en ayant trop fait, je ne l'euſſe vivement tanſée de ſa témérité.

J'appliquai ma main applatie ſous l'aiſſelle & le long des côtes de cet enfant, dont je repouſſai le corps ſuffiſamment pour me permettre l'entrée de la matrice, & me donner la liberté d'aller chercher les pieds, que j'eus beaucoup de peine à trouver, & à quoi cependant je réuſſis. Je fus ſurpris après les avoir pris, de voir avec quelle facilité le corps ſuivit le mouvement que je leur fis faire, & de la maniere dont ce bras rentroit, à meſure qu'ils ſortoient, cela paroiſſant ſe faire de concert, & avec tant de facilité, que ſi l'enfant n'eût pas été mort quand j'arri-

vai, il y avoit déja quelque tems, je l'aurois très-certainement tiré vivant, sans qu'il eut reçu aucun dommage, quoique ce fut un accouchement dont le succès me paroissoit si peu favorable, qu'il m'avoit fait trembler pour les suites. Je délivrai la mere avec quelque sorte de difficulté, mais fort bien, en sorte que ses couches furent très-heureuses, & qu'elle se releva en fort peu de tems.

RÉFLEXION.

J'aurois eu la même facilité à repousser la tête de cet enfant, si la chose m'eut été également favorable; mais comme je trouvois dans la route opposée un guide pour me conduire au pied de l'enfant, ce fut la raison qui me fit préférer celle-ci; mais que j'aurois abandonnée pour choisir l'autre, si me laissant entraîner aux mauvais conseils de quelques Auteurs, j'eussent en abandonnant ma propre expérience, voulu réduire ce bras sorti jusqu'à l'épaule, & placer la tête au passage, rien n'auroit été plus facile que de la toucher, tant elle étoit proche; mais aussi rien ne m'auroit été plus difficile que d'executer cette intention. Réduire un bras sorti jusqu'à l'épaule dans le fond de la matrice, & placer la tête de cet enfant au passage, c'est ce à quoi je ne puis me résoudre, tant que j'aurai un moyen plus court & plus facile à pratiquer.

Comme je crois avoir assez réfuté cette pratique ailleurs, je dirai seulement ici, que je ne puis concevoir comment cette Sage-Femme s'aveugla, jusqu'à vouloir tirer non-seulement la main de cet enfant jusqu'au poignet, comme avoit fait la précédente, ou même jusqu'au coude, ce qui devoit la faire revenir de sa méprise, par la différence qu'il y a du coude au genou; mais de le tirer jusqu'à l'épaule, dont même il sortoit une portion; c'est ce qui fut pour moi le sujet d'une étrange surprise, & qui me fit croire que cette femme avoit perdu l'usage de tous ses sens.

L'épaule ne peut jamais s'avancer de la sorte, que

la tête ne soit fort proche, & que toutes ses parties ne remplissent excessivement l'entrée de la matrice, ce qui rend ces accouchemens très-difficiles, sur-tout quand il y a long-tems que les parties sont en cet état, & que la malade continue à souffrir des douleurs, comme heureusement le contraire se trouva à celle-ci, qui n'avoit aucune douleur, outre qu'il y avoit assez peu de tems que les eaux étoient écoulées, ce qui rendoit la matrice capable de dilatation ; ainsi j'eus le bonheur, quoique contre mon attente, de finir cet accouchement avec facilité.

Ces deux accouchemens montrent évidemment que le peu d'attention fit la faute de ces Sages-Femmes, qui se laissérent emporter à leur première erreur, sans faire aucune réflexion ; c'est cette raison qui me fait dire que l'on ne doit jamais se démonter dans les plus grands périls ; mais au contraire, après une mure reflexion, se faire un point de vue fixe, & le suivre sans s'embarrasser : c'est le vrai moyen de secourir les femmes dans les accouchemens de l'espèce dont il s'agit.

CHAPITRE XI.

L'enfant qui présente la tête en dessus, est une des causes de la longueur & de la difficulté de l'accouchement.

IL est bien difficile de s'assurer lorsque la femme est en travail, que ses eaux sont écoulées, & lorsque l'enfant se présente la tête avancée au passage, s'il a la face (*n*) en dessus ou en

(*n*) Il est très-ordinaire d'y être trompé, dit *M. Puzos*, *pag.* 128, & plus commun de n'y rien connoître quelque expérience qu'on ait ; la face en dessus ou en dessous n'a pas de signes sensibles pour qu'on puisse s'en appercevoir ; c'est toujours le vertex ou le som-

deſſous, à moins que l'enfant, peu avancé dans le commencement du travail, immédiatement après l'ouverture des membranes & l'écoulement des eaux, dans l'intervalle d'une douleur, ne laiſſe à la main du Chirurgien la liberté d'entrer dans la matrice. L'on peut par ce moyen s'en inſtruire; mais l'enfant étant avancé comme je le dis, & l'introduction de la main étant abſolument interdite, il eſt preſque impoſſible de le connoître, parce que la face étant en deſſus ou en deſſous, ne change preſque rien à la figure de la partie de ſa tête qui ſe préſente, ce qui fait que l'Accoucheur y eſt ſouvent trompé, & qu'il ne le connoît que quand il ne peut plus y apporter de remede, les douleurs étant fortes & fréquen-

met de la tête qui ſe préſente à l'orifice de la matrice, dans l'une ou dans l'autre ſituation: or dans les travaux longs & penibles, ce vertex eſt tellement comprimé & tuméfié qu'il eſt preſque impoſſible de connoître ſi la portion des pariètaux qui le forme, eſt celle qui tient à l'occipital ou à l'os coronal. On ſe décide même plus volontiers en faveur de la face en deſſous, parce que de cent enfans qui viennent au monde, à peine s'en trouve-t-il deux qui aient cette fauſſe ſituation; ce n'eſt que par la longueur d'un travail déja fort avancé, par l'inutilité des efforts volontaires & des douleurs, par le défaut de cauſes connues, capables d'opérer un pareil retardement, qu'on a lieu de ſoupçonner la face en deſſus, & qu'on doit ſe déterminer à faire uſage du forceps, qui prévient les fâcheux accidens.

Mais, M. Levret, *ſuite des Accouchemens laborieux, page 157*, prouve qu'il n'eſt pas impoſſible de s'aſſurer ſi un enfant qui préſente la tête, a la face tournée en deſſous ou en deſſus: en effet, comme la fontanelle eſt beaucoup plus près du front que tout autre endroit, elle déſigne, lorſqu'on peut la toucher, la ſituation de la face; ainſi lorſque la tête eſt au couronnement, ſi la fontanelle eſt près de l'arcade de l'os pubis, la face eſt en deſſus; au contraire ſi elle en eſt éloignée elle eſt en deſſous; & ſi elle ſe trouve latéralement, la face eſt auſſi placée de côté ou au moins ſa ſituation eſt oblique.

tes, la femme n'en accouche (*o*) pourtant pas moins bien, quoique l'accouchement en soit plus pénible & plus long.

OBSERVATION CXLVI.

Une Dame que j'avois accouchée plusieurs fois, & dont les accouchemens étoient des plus prompts & des plus heureux, m'envoya querir le 13 Décembre de l'année 1689. Je la trouvai avec des douleurs lentes, qui augmenterent un quart-d'heure après que je fus arrivé, & commencerent plus de deux grosses heures avant que les eaux fussent percées. Je trouvois la tête de l'enfant très-peu éloignée, mais qui n'avançoit qu'avec une lenteur & une peine infinie, de maniere que l'enfant, qui pour l'ordinaire suivoit les eaux dans tous ses accouchemens précédens, ne vint dans celui-ci que deux heures entieres après qu'elles furent écoulées, & suivies des plus violentes & fréquentes douleurs qu'une femme d'un grand courage, forte & vigoureuse puisse soutenir. Je fus surpris de voir que la cause de ce fâcheux accouchement venoit de ce que l'enfant se présentoit la face en dessus, sans que je m'en fusse

(*o*) L'enfant qui a le visage en dessus, est ordinairement plus long-tems arrêté dans le passage; & dans les femmes jeunes & bien constituées, cette différence est peu sensible; mais si une femme est fort grasse, & un peu agée, si elle a quelqu'irrégularité vers les reins, si c'est son premier enfant, elle court risque d'y être long-tems, & de n'accoucher qu'après bien des peines, & après s'être soumise à l'usage de tous les moyens que l'art peut employer dans l'accouchement naturel; quelquefois elle met au monde un enfant mort; d'autres femmes ont après leur accouchement des suppurations, des chutes de vagin, des perforations de vessie, des incontinences d'urines & d'autres accidens, & c'est pour les éviter qu'on est dans l'usage depuis quelques années du forceps qui prévient tous ces fâcheux accidens.

apperçu pendant la durée du travail, quoique j'y eusse donné toute l'attention possible.

J'accouchai cette Dame dix-huit mois ensuite d'un enfant qui étoit situé comme les premiers, c'est-à-dire la face en dessus, dont l'accouchement fut également heureux.

OBSERVATION CXLVII.

J'accouchai la même Dame le 12 Septembre 1703, d'un autre accouchement long & difficile, parce que l'enfant venoit encore la face en dessus, qui fut pareil à celui qui étoit précédemment venu dans la même situation, sans que je pusse l'appercevoir que quand je n'y pûs donner d'autre secours que de laisser agir la nature.

RÉFLEXION.

Je ne puis pas rapporter d'Observation plus juste que celle-ci, pour faire voir qu'une des causes les plus essentielles d'un accouchement long, difficile, & non naturel, est ce qui est arrivé deux fois à cette Dame, au lieu que toutes les fois que je l'ai accouchée, & que les enfans sont venus comme ils doivent, c'est-à-dire, la face en dessous, ont été les accouchemens les plus heureux. Et cette Observation prouve d'autant mieux ce que j'avance, que cette différence d'accouchemens s'est trouvée plusieurs fois sur une même personne : car plusieurs autres femmes qui n'auroient accouché qu'une seule fois, d'un enfant venu en cette mauvaise situation, prouveroient beaucoup moins ; parce qu'elles auroient pu avoir des accouchemens très-difficiles & longs, quoique l'enfant fut venu la face en dessous : d'où par conséquent l'on pourroit inférer que cette situation n'en auroit pas été la cause ; ce que l'on ne peut pas dire apès un exemple aussi juste que celui de cette Dame.

Après toute réflexion faite, je n'ai pas trouvé qu'il ait plus péri d'enfans venus en cette situation, quoiqu'extraordinaire, que dans celles où ils vien-

nent la face en dessous, mais seulement que les accouchemens sont plus longs & plus difficiles : parce que les enfans font mieux valoir leurs secousses & leurs efforts en leur situation ordinaire qu'en celle-ci, comme il peut arriver à deux hommes qui nâgent également bien, & qui veulent faire la même route. Il leur est impossible d'avancer sur le dos comme quand ils nâgent sur le ventre, quelques efforts qu'ils fassent, quoiqu'ils avancent toujours ; la vraie situation d'un nâgeur étant d'être, sur le ventre, comme celle d'un enfant de venir dans l'accouchement la face en dessous.

Rien n'est plus facile que de dire, comme font les Auteurs, que quand l'enfant vient la face en dessus, il faut aller chercher les pieds, & finir l'accouchement ; mais rien n'est plus difficile que de s'en appercevoir ; je ne parle qu'après y avoir été très-souvent trompé depuis près de trente années que cette situation s'est offerte quantité de fois. Je n'en parle, dis je, que pour me lever cette difficulté, & me la mettre en évidence : car quel moyen ceux qui ont écrit avant moi ont-ils eu en touchant la superficie de la tête d'un enfant, enfermé dans les membranes avec ses eaux, de connoître que sa face est en dessus ou en dessous ? Cette superficie ne paroît-elle pas égale en ces deux différentes situations, & pour en faire un juste discernement ne seroit-il pas absolument nécessaire d'introduire sa main dans la matrice, pour s'assurer de cette situation au travers des membranes & des eaux, encore seroit-il nécessaire de les ouvrir, est-ce une chose à proposer ? Au reste, quand les membranes sont ouvertes, les eaux écoulées, & la tête occupant le passage, y a-t-il Accoucheur, quelqu'expérimenté qu'il soit qui puisse juger que l'enfant a la face en dessus ou en dessous ; la partie de la tête qui se présente pour lors & qui est la seule chose qui puisse lui faire connoître cette situation, n'est-elle pas égale au toucher ; & enfin, quand cette tête est assez avancée pour que l'Accoucheur en soit convaincu, est-il en état de retourner l'enfant ? Non, c'est une nécessité qu'il le laisse venir en cette posture : mais quand même je serois assuré que l'enfant seroit placé de cette manière, les douleurs étant fortes & les eaux bien préparées, je ne m'aviserai jamais de le retourner pour finir l'accouchement ; ne m'en étant péri qu'un seul de tous ceux qui

venoient en cette ſituation, au lieu que le même malheur eſt arrivé à un bien plus grand nombre qui venoient la face en deſſous, comme je le ferai voir, lorſque je traiterai des accouchemens contre nature.

CHAPITRE XII.

De l'accouchement où l'enfant préſente la face en devant.

Lorsque la femme groſſe eſt parvenue à ſon terme, qu'elle eſt malade pour accoucher d'un travail prompt & violent, il arrive à la premiere douleur, ſoutenue d'un mouvement impétueux de l'enfant, que les membranes s'ouvrent & que les eaux s'écoulent; mais quoique l'Accoucheur l'eût trouvé dans la ſituation requiſe, c'eſt-à-dire préſentant la partie de la tête qui doit précéder pour venir naturellement, elle change; au lieu d'enfiler le paſſage directement, comme elle y étoit diſpoſée ſelon l'ordre naturel, elle vient par un contre-tems étrange à heurter du front contre l'os pubis de la mere, & s'y eſt arrêté ſans pouvoir ſe redreſſer, en ſorte que l'enfant préſente à plein ſon viſage (*p*) & ſon

(*p*) Il y a cinq ſituations où la face du fœtus peut ſe trouver à l'orifice au ſortir de la matrice : la ſituation en *devant* eſt celle où la face eſt tournée vers les *os pubis* de la mère; en *arrière*, quand elle eſt tournée vers le *rectum*; en deſſous, quand elle eſt à l'orifice; en *deſſus*, quand l'occiput eſt à l'orifice; & de *côté*, quand l'enfant préſente l'oreille.

Lorſqu'on reconnoît, dit *Mauriceau*, *liv. 2, ch. 17*, que la face vient la première, il faut faire coucher la femme, de peur que l'enfant s'avançant davantage dans cette poſture vicieuſe, ne ſoit plus difficilement repouſſé, comme on eſt obligé

menton au passage. Les femmes qui tombent dans ce malheur, sont toutes malades violemment & sans relâche, ce que je n'ai jamais vû

de le faire pour lui faire prendre la véritable & la naturelle, en lui redressant la tête au passage.

La précaution de faire coucher la femme, dit le Commentateur de Deventer, page 215, est insuffisante. Ce n'est pas le seul poids de l'enfant, qui le fait descendre; ce sont les efforts de la femme joints aux douleurs. Il devoit donc ajouter, avec notre Auteur & Dionis, qu'il faut empêcher la femme de faire des efforts.

Il paroît que Mauriceau suppose les eaux percées, puisqu'il veut prévenir l'engagement de la tête; mais en y apportant reméde dans le moment, il n'y a aucune difficulté à repousser les épaules de l'enfant, parce que la matrice n'a pas eu le loisir de se contracter. La méthode qu'il donne peut bien réussir; c'est de glisser les doigts entre la tête & la matrice, & de la ramener petit à petit à sa direction naturelle. Comme l'enfant ne présente la face à l'orifice dans une matrice droite, que parce que son front se trouve arrêté par l'os pubis de la mère, il est beaucoup plus difficile de pratiquer l'opération de Mauriceau que celle de Deventer; mais si c'est le menton qui se trouve arrêté aux os pubis, au lieu du front, l'enfant présentera le col, comme la Motte l'a remarqué le premier: cette posture, comme il le dit fort bien, est très-dangereuse parce qu'elle intérompt la circulation, & beaucoup plus dans une matrice droite que dans une oblique.

Si l'enfant se trouve ainsi placé long-tems avant la rupture des membranes, il ne peut presque manquer de venir mort.

Lorsque la face se présente en dessus, dit M. Smellie, page 292, & qu'elle reste engagée à la partie supérieure du bassin, il faut repousser la tête au fond de la matrice, retourner l'enfant & le délivrer par les pieds, parce que le derrière de la tête est renversé en arrière sur les épaules, & qu'il n'est pas possible d'en faire l'extraction avec les forceps, à moins qu'elle ne soit fort petite: au contraire si elle avance un peu dans le bassin l'enfant pourra quelquefois se délivrer lui-même, sans aucun secours extraordinaire. Mais s'il descend lentement, ou qu'après qu'il est tout-à-fait descendu, il reste engagé long-tems, la longue compression que reçoit le cerveau détruit souvent l'enfant, à moins qu'on n'ait la précaution de le délivrer de bonne heure, soit en le retournant ou en le tirant avec le forceps.

arriver dans les accouchemens longs, dans lesquels quoique fâcheux, je n'ai vû périr aucune femme.

OBSERVATION CXLVIII.

Une Dame des environs de Rouën vint en ce Pays, où quelques affaires particulieres l'appelloient. Etant grosse à terme, & se sentant malade, elle me fit prier le 23 de Mars de l'année 1697 de la venir voir. Je la trouvai avec des douleurs pressantes & redoublées, l'enfant présentant la tête, mais fort éloignée, & les eaux préparées & prêtes à s'ouvrir, ce qui arriva à la premiere douleur qui survint, dans le tems que j'accommodois le petit lit : comme la douleur ne discontinuoit point, je la fis coucher aussi-tôt, dans l'espérance que je n'avois qu'à recevoir l'enfant. Je fus surpris qu'au lieu de trouver la tête, que j'avois touchée un moment auparavant, & dont je m'étois pleinement assuré, tant par la rondeur égale, que par sa dureté & solidité, c'étoit la face qui remplissoit entierement le passage, & qu'elle étoit très-proche. Je voulus essayer de la faire un peu baisser, en repoussant le menton en dessous; je n'y pûs réussir, mais les douleurs fortes & qui se redoubloient sans relâche, soutenues par la vigueur de la malade, furent d'un si grand secours, joint à celui que je pûs lui donner, qu'elle accoucha heureusement une heure & demie ou environ après que je fus arrivé. Je la délivrai & la laissai reposer sans lui rien faire davantage, je veux dire de ce qui étoit nécessaire pour la mettre au lit. Elle étoit si épuisée par la violence du travail, quoiqu'il n'eût pas duré longtems, qu'elle ne pouvoit pas seulement parler. Le grand soin, la bonne nourriture, & l'envie d'être bien-tôt relevée, pour vaquer à ses af-

faires, firent qu'elle ne négligea rien pour en venir à bout.

L'enfant étoit horrible, non-seulement à cause de la couleur plombée de son visage, mais aussi par sa bouffissure, dont la Dame parut fort inquiete : je la tirai de son inquiétude, en l'assurant qu'avant la fin du jour son enfant seroit beau & blanc, comme il arriva en moins de douze heures.

RÉFLEXION.

Cette Dame fut heureuse d'accoucher en si peu de tems, vu la mauvaise situation de son enfant, qui me paroît une des plus fâcheuses en laquelle il se puisse présenter, lors particulièrement qu'il est si avancé, qu'il ne peut être retourné ; mais les douleurs de la mère étoient d'une violence à l'exhorter sans cesse de ne les seconder qu'autant que la nature ne lui permettoit pas d'en user autrement, dans la crainte où j'étois qu'elle ne se crevât la poitrine ou le ventre, ou du moins qu'elle ne s'ouvrit quelque vaisseau qui la feroit mourir : ce fut ces douleurs si violentes & si fréquentes qui m'empêcherent d'aller chercher les pieds, par l'impossibilité qu'il y a de le faire en pareille occasion ; ce qui au contraire flatta mon espérance d'une heureuse issue, voyant que la nature n'oublioit rien pour mener l'accouchement à une heureuse fin.

En effet comment aurois-je pu faire trouver place à ma main, puisqu'il ne me fut pas seulement possible de faire tant soit peu baisser le menton, afin de rendre à la tête sa situation naturelle, qui étoit la seule chose qui manquoit à cet accouchement pour être heureux.

C'est l'ordinaire que les enfans qui viennent au monde de la sorte soient très-livides, parce que l'obstruction que les vaisseaux souffrent par la violente extension du col, fait qu'ils se remplissent extraordinairement, & produisent cet accident, comme il arrive à un homme que l'on veut saigner à la jugulaire, ou qui sert trop son col ; mais cet accident se passe aussi-tôt que les

les vaiſſeaux ont repris leur ſituation naturelle, & le ſang ſon cours ordinaire.

OBSERVATION CXLIX.

La femme d'un Drapier de cette Ville, groſſe de ſon premier enfant, étant à ſon terme, m'envoya prier de la venir voir le 13 Juin de l'année 1699. Je la trouvai avec de très-fortes douleurs, les eaux écoulées, & l'enfant qui préſentoit la face à plein au paſſage : comme il étoit peu avancé, je tentai de le retourner ; mais le paſſage étoit tellement rempli, & la matrice déja ſi affaiſſée ſur l'enfant, que j'aurois plutôt tout crevé que d'en venir à bout. Comme je ne pûs réuſſir par ce moyen, je donnai toute mon attention pour repouſſer un peu le menton en deſſous avec une main, pendant que je tâchois de l'autre de faire baiſſer le deſſus de la tête, afin de la faire préſenter au paſſage, de la maniere qu'elle y doit être pour venir naturellement : mes intentions étoient bonnes, mais elles furent ſans effet, ce qui me réduiſit dans la néceſſité de laiſſer l'accouchement au bénéfice de la nature, qui dura une demie journée, tellement que la mere & l'enfant y auroient péri tous deux s'ils avoient eu moins de force & de courage. C'étoit un gros garçon, qui vint auſſi hideux que le précédent, & qui changea de même. Je délivrai la mere, qui ſe trouva extrêmement fatiguée, & dans un épuiſement univerſel, mais qui ſe porta fort bien dans la ſuite, & ſon enfant auſſi. Je l'ai accouchée pluſieurs fois depuis, & toujours d'enfans mal placés & fort gros.

RÉFLEXION.

Quand les enfans présentent la tête ou le cul, ces parties, quoique grosses, rondes, dures & solides en apparences, se tendent néanmoins & s'alongent dans la suite du travail pour se conformer au passage, & l'accouchement finit avec succès; mais en cette situation, plus l'accouchement est long, plus la tête se grossit par la bouffissure qui y arrive, & plus il devient difficile. C'est même ce que je ne comprends pas, qu'une femme puisse accoucher quand l'enfant vient de la sorte, quoiqu'il me soit arrivé plusieurs fois, comme je l'ai dit, sans qu'il m'en soit encore péri aucun: ce que j'ai trouvé fort différent, quand l'enfant n'est que peu avancé, & la mère avec peu ou point de douleurs; car alors je n'ai eu qu'à introduire ma main, & aller chercher les pieds, comme je le dirai en son lieu.

Ce qui fait bien voir que ce n'est pas assez d'avoir une parfaite connoissance de ce qu'il faut faire, & de le sçavoir bien mettre en exécution, mais que c'est une nécessité de trouver les moyens de le pouvoir accomplir, ce qui manque plus souvent dans les accouchemens, que dans aucune autre opération de Chirurgie, dont ceux-ci sont du nombre, & plusieurs autres que je rapporterai pour justifier ce que j'avance, selon que les occasions s'en présenteront, & particulièrement par l'exemple qui suit.

CHAPITRE XIII.

De l'Accouchement où l'enfant présente la gorge.

Une des plus fâcheuses & des plus bizarres situations en laquelle l'enfant se puisse présenter, est lorsqu'il présente la gorge. Il est aussi

facile de se le représenter, qu'il est difficile de croire que la chose soit possible ; c'est aussi une des plus rares situations que j'aye vûes, car pour que l'enfant se présente en cet état, il faut qu'il ait le derriere de sa tête renversée sur l'épine du dos, & que la partie supérieure du sternum soit d'un côté & le menton de l'autre, soit à droite ou à gauche, en haut ou en bas, entre lesquelles parties se trouve la gorge droit à l'entrée du vagin, qui sont les marques qui le justifient, & la maniere dont je l'ai vû arriver.

OBSERVATION CL.

Le 5 Novembre de l'année 1707, l'on vint me prier d'accoucher la femme d'un Ouvrier en Draps, qui étoit en travail depuis trois jours, & que la Sage-Femme avoit abandonnée. J'y allai promptement, & je trouvai cette femme, quoique naturellement forte & vigoureuse, très-fatiguée, & comme épuisée par la longueur & la violence du travail. Je commençai par m'instruire de la situation de l'enfant, qui me parut des plus extraordinaires ; ce qui me fit attendre à la fin de la douleur pour m'en mieux assurer, sans néanmoins l'avoir pû faire qu'après plusieurs tentatives. Ce n'est pas qu'en conduisant ma main vers la fourchette, je ne trouvasse la partie supérieure de la poitrine de l'enfant, d'autant plus que les clavicules m'ôtoient tout sujet d'en douter, comme aussi le menton, la bouche & le visage, en la portant du côté opposé, c'est-à-dire vers les os pubis, & par conséquent la gorge occupoit le passage ; mais la nouveauté de cette situation faisoit mon embarras & ma peine ; je pris le tems entre les douleurs, quoiqu'elles se suivissent de

près, & qu'elles fussent des plus fortes, de repousser la poitrine d'une main, pendant que je tâchois avec l'autre d'attirer la tête au passage, à quoi je réussis un peu, non pas à la situer comme elle doit être, pour que l'enfant vienne naturellement, mais seulement la face la premiere, qui fut toute la meilleure situation que je lui pûs donner, & en laquelle il vint au monde, quoique mort faute de secours, & par la longueur du travail. Je délivrai la mere ensuite, qui étant, comme je lai dit, d'un bon tempérament, se porta bien, & se releva en assez peu de tems.

RÉFLEXION.

Ne sembleroit-il pas que cette situation seroit plutôt une invention de l'Accoucheur, qu'un effet de la nature ? Car comment s'imaginer qu'un enfant puisse présenter la gorge ; puisque c'est une nécessité que la tête & la poitrine soient descendues & arrêtées dans le vagin, qui est une partie qui ne peut souffrir en apparence une extension assez suffisante pour contenir toutes ces parties sans se rompre ; & quoique l'expérience le justifie, la raison n'y répugne-t-elle pas assez fortement pour ne pas mettre cet accouchement au nombre de mes Observations, dans la crainte qu'un Accoucheur ne m'accusât de supposition, si celui qui suit ne m'étoit un sure garand, que le précédent a été possible.

OBSERVATION CLI.

Le 27 Septembre de l'année 1709, deux de mes Confreres m'envoyerent prier de venir les trouver chez la femme d'un Tanneur de cette Ville, qui étoit en travail de son premier enfant, dont la situation étoit des plus extraordinaires. J'eus peine à me déclarer dans mon premier essai,

parce que les lèvres de l'enfant étoient si tuméfiées, qu'il étoit difficile de juger que ce fussent des lèvres; & plus je m'opiniâtrois à m'instruire de cette situation, plus je m'en ôtois le moyen, parce que pour peu que je touchasse la femme, l'irritation que causoit ma main, excitoit continuellement des douleurs qui ne lui donnoient pas un moment de relâche, ce qui m'obligea d'attendre qu'un peu plus de tranquillité & de repos m'en facilitassent l'occasion, & pour lors je n'eus pas de peine à connoître que la partie qui touchoit la fourchette étoit le menton de l'enfant, ensuite la bouche entre deux grosses lèvres, avec le reste de la face, & que la partie supérieure du sternum étoit vers les os pubis, dont les clavicules étoient la preuve, & que la gorge étoit par conséquent au passage, ce que je déclarai à mes Confreres, & dont ils convinrent; après quoi je voulus leur céder la place, pour qu'ils eussent à finir l'accouchement, leur offrant mes conseils; mais comme j'étois leur Ancien, ils ne voulurent point l'accepter, & m'en déférerent l'exécution. Voyant que c'étoit un accouchement comme le précédent, à la différence qu'à celui-ci la face étoit en dessus, & qu'elle venoit en dessous à l'autre, je donnai toute mon attention en introduisant ma main vers les os pubis, à faire rétrograder la poitrine, en la repoussant avec douceur dans l'intervalle des douleurs, & la tenant assujettie pendant la douleur, afin de ne perdre pas le fruit de ce que j'avois fait; & pendant que je la tenois sujette d'une main, je tâchois avec l'autre que j'introduisois le plus avant qu'il m'étoit possible vers la fourchette & le long du vagin, de ramener la tête au passage; mais tout ce que je pus

faire se termina à y conduire la face seulement ; & ce fut la situation en laquelle cet enfant vint au monde : c'étoit un garçon, qui étoit bien le plus hideux qu'on put voir, ayant plutôt la figure monstrueuse qu'humaine, par l'effroyable couleur & bouffissure de son visage, & la grosseur démesurée de ses lèvres, ce qui le faisoit regarder par ceux qui étoient présens avec étonnement, mais que je rassurai en leur expliquant la cause de cette figure si contrefaite, leur promettant qu'il reviendroit à son état naturel en moins de vingt-quatres heures, & qu'un linge trempé dans le vin tiede ou l'eau-de-vie, appliqué sur cette énorme contusion du visage, produiroit cet effet ; ce qui arriva comme je l'avois prévu, & il s'est fort bien porté. Je délivrai la mere ensuite, & elle se porta depuis si bien, quelque long & difficile qu'eût été ce travail, qu'en dix jours elle fut relevée.

RÉFLFXION.

La reison qui paroît la plus vraisemblable pour expliquer comment ces enfans se sont présentés en cette situation, est une espèce de répétition de celles qui ont été alléguées par les précédentes Observations : car n'est-il pas probable que la tête n'ayant pas suivi directement la route qu'elle devoit tenir, mais que le front de l'enfant s'étant plus avancé qu'il n'auroit dû par la violence d'une douleur brusquement suivie d'une autre encore plus forte, poussant continuellement l'enfant dont la tête étoit descendue dans le bassin, & laquelle ne trouvant pas le passage disposé par une dilatation suffisante pour sa sortie, avoit été par cette raison forcée de se réfléchir en dessous, à mesure que la poitrine s'avançoit, & obligeoit par une suite nécessaire, ces parties à se dilater extraordinairement, au moyen de quoi la gorge avoit été obligée d'occuper directement le passage, au lieu que ç'auroit dû être la tête, ne

regardant autre cause de ces deux accouchemens que l'étroitesse du passage & la violence des douleurs, dont la tête de l'un se trouva en dessus & l'autre en dessous, suivant les différentes manières dont elles se trouvérent suivies avant cet engagement subite & précipité.

Je n'ai pu repousser les épaules de l'un ni de l'autre de ces enfans assez loin, pour mettre la tête directement au passage, dans sa situation naturelle, comme les Auteurs le conseillent, ni couler ma main pour aller chercher les pieds, parce que la matrice après l'écoulement des eaux qui s'étoit fait depuis long-tems, embrassoit trop exactement l'enfant, pour exécuter l'une ou l'autre de ces deux intentions. Je fus assez content de les tirer la face la première, ce que j'exécutai assez bien, moyennant les secours que je leur donnai, aidé de la violence & du redoublement des douleurs & de la vigueur des mères à les faire valoir, joint à la dilatation des parties qui devint peu-à-peu suffisante pour terminer ces deux accouchemens à-peu-près semblables, toutes conditions nécessaires pour les finir heureusement, à la différence néanmoins qu'un des enfans étoit mort par la témérité de la Sage-Femme, & que l'autre étoit vivant par la prudente conduite des Chirurgiens.



CHAPITRE XIV.

De l'accouchement où l'enfant se présente bien, mais qu'une ou plusieurs circonvolutions du cordon de l'ombilic autour du col, ou de quelqu'autre partie du corps de l'enfant, empêchent de sortir.

Lorsqu'une femme en travail a des douleurs violentes, qui redoublent sans cesse, & qui continuent; que les eaux sont écoulées, que l'enfant se présente bien, qu'il avance pendant la douleur, & qu'il se retire ensuite, que ce flux & ce reflux persévèrent pendant ce long espace de tems, que l'enfant ne gagne le terrein que peu à peu, & ne se l'assure que très-difficilement; l'on peu dire que le cordon (q) fait un

(q) La chute du cordon avant ou avec la tête est un accident auquel il n'est pas exactement difficile de remédier, dit *M. Bruyer*, Réflexion sur *Deventer*, p. 225, mais un accident, dont aucun Accoucheur que la *Motte* n'a donné le signe diagnostic, est quand le cordon se trouve faire plusieurs circonvolutions au-tour du col de l'enfant : accident cependant qui peut avoir des suites très-fâcheuses; puisqu'il peut causer la suffocation de l'enfant, ou le détachement du placenta.

M. de la Motte dit, part. 2, liv. 2, chap. 14, qu'on connoîtra que le cordon fait plusieurs circonvolutions autour du col de l'enfant, ou que le cordon est trop court (ce qui fait le même effet) quand on verra l'enfant avancer dans le tems de la douleur, & reculer quand elle est finie. C'est aux Accoucheurs à juger de la vérité de ce signe; s'il est vrai, on peut en tirer des conséquen-

obstacle que l'on ne peut vaincre, jusqu'à ce que l'enfant soit assez avancé ; alors le Chirurgien

ces utiles. On doit en ce cas repousser l'enfant, s'il est nécessaire, & débarrasser la partie. Cette conséquence toute naturelle qu'elle est, ajoute M. Bruyer, n'est cependant point celle que tire la Motte, si l'on en juge par sa pratique ; car il se contente de tirer la tête, pour aider la sortie de l'enfant. Or je trouve cette méthode très-défectueuse ; car ou le placenta est fort adhérent, ou ne l'est pas. Au premier cas l'enfant s'étranglera ou causera un renversement au fond de la matrice. Au second cas, il ne peut manquer de le détacher en tout ou en partie ; ce qui sera certainement suivie d'une perte de sang, qui ne peut qu'être nuisible à la femme.

Deventer dit que si l'on s'apperçoit que l'enfant sorti jusqu'au col, l'a enveloppé de deux ou de trois circonvolutions du cordon ombilical, ce qui retient l'enfant, parce que le cordon ne peut assez avancer, il faut que la Sage-Femme tâche de le faire passer par dessus la tête, ce qui n'est point extrêmement difficile, si les circonvolutions ne sont point trop serrées : quoiqu'il y ait plus de difficultés dans certaines occasions que dans d'autres, j'ai toujours réussi jusques à présent, dit M. Deventer. Mais si elles sont si serrées, qu'il ne soit pas possible de reculer le cordon derrière la tête, il faut avoir recours à l'expédient proposé par presque tous les Auteurs, qui est de faire deux ligatures au cordon à deux ou trois doigts de distance & de le couper au milieu ; mais il faut que l'enfant vienne dans le moment, sans cela il mourra. M. Smellie a reconnu le même dragnostic, dont M. Bruyer doute comme l'on verra dans les accouchemens contre nature, aussi-bien que M. Levret, utilité des forceps, p. 158,

Je fus appellé au secours d'une femme en couche, dit M. Smellie, tome 2, page 438 ; après que la tête de l'enfant fut sortie ..... Je trouvai le cordon ombilical faisant plusieurs circonvolutions au-tour du col de l'enfant, & ayant accroché mon doigt à la partie du cordon qui répondoit au ventre de l'enfant, je le trouvai assez lâche pour le faire glisser par-dessus la tête de l'enfant, je fis passer de même deux autres circonvolutions, & l'enfant vint immédiatement après qu'il fut débarrassé de son cordon.

J'ai réussi dans plusieurs autres cas à dégager l'enfant des circonvolutions de son cordon, en m'y prenant de cette manière, & j'ai été long-tems très-porté à croire qu'il arrivoit rarement, ou peut-être jamais, que l'on fut obligé de couper & de lier ce cordon, jusqu'à ce que les deux Observations suivantes m'ayent fait revenir de mon opinion.

On vint me chercher en

prenant la douleur à propos, peut introduire le bout de ses doigts, dont les mains seront applaties des deux côtés de la tête, les pousser le plus avant qu'il lui est possible dans le vagin; il conserve par ce moyen à la tête de l'enfant le progrès qu'elle a fait pendant la derniere douleur, & l'aide encore en tournant le doigt autour de la tête de l'enfant, mais principalement vers la fourchette, jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion de l'attirer dehors par l'un ou l'autre de ces deux moyens, afin de lui donner ensuite les secours nécessaires : ce sont là les moyens dont je me suis servi en cette occasion, & qui m'ont toujours réussi.

OBSERVATION CLII.

On me manda dans le mois d'Octobre de l'année 1708, pour accoucher la femme d'un Officier, à vingt-cinq lieues de cette ville, dont le travail commença autant bien que je le pouvois désirer; l'enfant se présentoit avantageusement, les membranes étoient prêtes à s'ouvrir,

1749, pour aller au secours d'une femme, dont l'accouchement étoit retardé par une cause pareille à celle dont il a été question dans l'Observation précédente; j'essayai d'abord de dégager les circonvolutions du cordon; mais il ne me fut pas possible d'en venir à bout : alors sans perdre de tems, je fis au cordon deux ligatures; j'insinuai mes doigts par-dessus un des tours que le cordon faisoit au-tour du col de l'enfant, je coupai dans cet endroit le cordon avec mes ciseaux & je délivrai le corps de l'enfant qui étoit mort.

En 1751, je fus appellé pour un autre accouchement à-peu-près pareil, & après plusieurs tentatives inutiles pour dégager le cordon en le faisant passer par-dessus la tête, je fis deux ligatures, puis je le coupai entre deux. Cette opération fut immédiatement suivie de la délivrance d'un enfant fort & en vie, après quoi je fis une autre ligature au cordon plus près de l'abdomen, & je retranchai ce qu'il y avoit de superflu. *Voyez les Accouchemens contre nature.*

& les eaux à s'écouler, avec des douleurs fortes, & souvent réitérées; c'étoient là autant de préjugés favorables, qui m'en faisoient espérer une fin prochaine. J'y fus cependant trompé; les eaux ayant percé, les membranes & les douleurs augmentant de plus en plus, faisoient à la vérité avancer la tête de l'enfant jusqu'au couronnement; mais elle se retiroit si-tôt qu'elles cessoient. Je n'en fus pas surpris d'abord, mais voyant une, deux & trois heures se passerent sans que rien changeât, quelques efforts que la malade put faire, & malgré tous les secours que je pouvois lui donner, je ne doutai plus que le cordon embarassé autour de quelque partie de l'enfant, ne fût l'unique cause de la longueur de ce travail; ce qui me fit redoubler mon attention, & appliquer soigneusement mes deux mains applaties des deux côtés de la tête de cet enfant, & poussant mes doigts en avant à toutes les douleurs, afin de lui faire quelques progrès, ou du moins la tenir assujettie, & empêcher son retour en partie, exhortant sans cesse la malade à se servir de ses forces & de sa raison, pendant que j'étois attentif à toutes les douleurs qui faisoient espérer que ce seroit la derniere, qui arriva enfin après quatre heures de ce fâcheux travail. La tête de l'enfant sortit, & comme toute mon application étoit de songer à dégager le col, je n'y pûs si vîte porter la main que l'enfant ne fut sortit comme une anguille, le dos, le cul & les jambes s'étant pliés, & ayant passé par dessus la tête, qui étoit demeurée attachée avec le cordon tout auprès du passage, sans presque aucune distance, le cordon n'ayant pas un pied depuis sa racine jusqu'au col de l'enfant, à cause de trois tours qu'il faisoit autour de cette partie, dont je le débarrassai dans le moment. Je délivrai ensuite la

mere, où je fus un peu de tems, parce que loin de l'exciter à faire aucun effort, je voulus lui laisser reprendre haleine, rien ne m'obligeant d'en user autrement en l'état où elle étoit : les efforts qu'elle avoit été obligée de faire pour finir ce long & difficile travail, lui fit tellement enfler le visage, qu'elle en étoit méconnoissable, & sa gorge se trouvoit parallele au menton. Cette enflure ne s'étoit qu'en partie dissipée quand je la quittai, quatre jours après son accouchement ; mais elle se dissipa entierement à la fin de ses couches.

RÉFLEXION.

La marque la plus essentielle que j'avois, pour me persuader que c'étoit le cordon trop court qui faisoit la difficulté de cet accouchement, c'est que l'enfant avançoit pendant la douleur, par la compression que la matrice souffroit, aidée de tous les muscles de l'abdomen ; ce qui lui faisoit faire un mouvement de précipitation de son fond vers son orifice intérieur, & pousser par-conséquent vers le bas le placenta, où est la racine du cordon, & lui causer par une suite nécessaire un relâchement, qui pour lors permettoit à la tête de l'enfant de s'avancer, mais qui étoit forcé de rétrograder, lorsqu'après la douleur la matrice reprenoit sa place, en retirant le placenta avec elle, & par-conséquent l'enfant par un mouvement facile à expliquer sur la méchanique, qui se rencontre assez semblable dans l'action de la machine dont le Tourneur se sert, qui est trop connue pour m'expliquer davantage ; à la différence de l'enfant qui a la tête trop grosse, & qui n'avance point dans le vagin, quelques douleurs que la femme souffre, ou bien la difficulté venant du côté des épaules, la tête est poussée aussi avant qu'elle peut dans le vagin, sans avancer ni reculer dans la suite, & laisse presque toujours quelque liberté au-tour d'elle, pour y faire passer le doigt, & souvent la main fort à l'aise, parce qu'elle n'avance pas jusqu'au couronnement, comme je le ferai voir en tems & lieu : mais ce n'est pas une chose impossible que l'enfant s'avance, & qu'il se recule ensuite dans un accouchement,

ſans que le cordon y ait aucune part, la choſe étant même fort ordinaire, lors particuliérement que les épaules de l'enfant ſont trop larges, ou que la tête eſt un peu trop groſſe, par rapport au paſſage ; mais il faut faire réflexion que quand cela arrive, ce n'eſt qu'à cauſe que les douleurs ne ſont pas aſſez fortes, ou qu'elles ne ſe redoublent point ; car les douleurs étant fortes & fréquentes, l'enfant ne fait d'ordinaire que peu ou point ces mouvemens d'avancer & de rétrograder, n'y ayant que le cordon ſeul qui embarraſſe l'enfant, qui puiſſe donner occaſion à un travail pareil au précédent, auſſi-bien qu'à celui qui ſuit.

OBSERVATION CLIII.

La femme d'un Sellier de cette Ville, étant malade pour accoucher, m'envoya prier de venir chez elle le 13 Août de l'année 1694. Je la trouvai avec des douleurs ſi légeres & ſi éloignées, que je ſortis ſans lui toucher. J'y retournai le lendemain, & les choſes n'ayant pas changé, je lui conſeillai de prendre un petit lavement, & je n'en entendis plus parler que dix jours enſuite, que ſon mal ayant recommencé, mais plus vivement, elle me renvoya chercher. Je la trouvai dans les vraies douleurs de l'accouchement, l'enfant bien placé, fort & vigoureux, & les eaux formées, toutes prêtes à s'ouvrir un paſſage, ce qui arriva quelque tems après ; & les douleurs augmenterent à un point que je ne puis exprimer tant elles étoient fortes, & redoubloient ſans relâche : la tête de l'enfant qui étoit pouſſée au couronnement à toutes les douleurs, & qui rétrogradoit ſi-tôt qu'elles diminuoient, ſans abſolument ceſſer, s'y fixa enfin, de maniere qu'il en parut une partie dehors, qui ſembloit devoir venir à toutes les douleurs, & qui ne vint pourtant qu'à trois heures du matin, depuis onze heures du ſoir que les eaux s'étoient écoulées,

quelque secours que je pusse lui donner pendant les cinq heures que les douleurs durerent, que l'on peut même dire n'avoir été qu'une seule douleur pendant ce long espace de tems. Elle eut besoin d'autant de force & de vigueur qu'elle en avoit, pour soutenir un des plus rudes travaux que j'aye vus, & des plus particuliers à l'égard du cordon, qui faisoit un tour au col de la petite fille bien vivante (dont elle accoucha,) & qui passoit ensuite par dessous l'aisselle en figure d'écharpe, puis revenoit après faire encore un tour au col. Il restoit si peu du cordon entre le lieu où ces circonvolutions se terminoient, & sa racine au placenta, qu'à peine y en avoit-il la longueur d'un pied. Je fus au surplus obligé d'aider au délivre, qui ne pouvoit se détacher de lui-même.

RÉFLEXION.

C'étoit un grand sujet de pitié de voir cette femme jeune & belle venir défigurée & méconnoissable au point qu'elle l'étoit, par l'excès des douleurs, les yeux lui paroissoit sortir de la tête, la gorge étoit gonflée à l'égal du menton, l'écume lui sortoit de la bouche, son visage étoit enflée à l'excès, & tout violet, nonobstant quoi elle se seroit bien relevée huit jours ensuite : c'étoit une nécessité que les deux arrière-faix dont je parle dans ces Observations fussent bien attachés, & que les cordons fussent d'une grande force, pour avoir soutenu si long-tems de si violentes secousses sans se détacher, ni se rompre ; mais si ces deux accouchemens sont surprenans, ceux qui suivent ne le sont pas moins.

OBSERVATION CLIV.

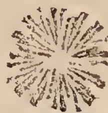
Une jeune femme de cette Ville grosse de son premier enfant, qui avoit joui pendant sa grossesse d'une santé très-parfaite, sentit au tems de

ſon accouchement de légeres douleurs, qui en peu de tems devinrent très-vives & très piquantes. L'on m'y appella en diligence le 13 Novembre de l'année 1697. Je trouvai les eaux écoulées, & l'enfant bien ſitué. Comme les douleurs ſe ſuivoient & redoubloient ſans relâche, je crus que l'affaire ſeroit bien-tôt finie, mais j'y fus trompé; car quoique l'enfant fit de continuels mouvemens, qui marquoient ſa vigueur, qu'il fut dans une ſituation avantageuſe, & fort avancé au paſſage, il fut plus de ſix heures au couronnement. J'étois bien prévenu que rien que le cordon ne pouvoit le retenir en cette ſituation pendant un ſi long-tems, & avec de telles douleurs; mais je ne voyois aucun lieu de lui donner de ſecours, parce qu'il n'y avoit pas de place à paſſer le doigt, ni même l'ongle, entre la tête & l'extrémité du vagin, ſi ce n'eſt vers la fourchette, où je fis tant que j'introduiſis mon doigt bien trempé dans l'huile & que je coulai juſque ſous le menton, que je fis avancer peu à peu, & enſuite la tête; & ayant continué de faire ſans ceſſe avancer mon doigt, malgré la violence des douleurs, je fis tant enfin que je le gliſſai juſqu'au col de l'enfant, que je trouvai, comme je l'avois prévu, embarraſſé du cordon. Je donnai toute mon attention à introduire mon doigt entre le col & le cordon, après quoi je coulai mes ciſeaux deſſus, en mettant la branche des ciſeaux où eſt le bouton du côté du col de l'enfant; en ayant enſuite embraſſé le cordon, je le coupai, l'enfant ſortit à l'inſtant; je le donnai à tenir à une femme, à laquelle je recommandai de ſerrer le cordon, pour empêcher que le ſang n'en ſortît, pendant que j'achevai de délivrer la mere de ſon arrière-faix, que je fus obligé d'aller détacher,

parce qu'il n'étoit pas assez resté du cordon pour en faire l'extraction par son moyen.

RÉFLEXION.

L'enfant que je crus bien des fois mort sur la fin de l'accouchement, vint au monde avec une plainte qui lui dura bien deux heures, & se porta bien ensuite. Il est resté muet. Je ne sçai si cet accouchement auroit dérangé quelque chose aux organes, ou causé quelque obstruction au nerf, qui lui auroient fait perdre son usage, qui est de porter les esprits aux muscles de la langue & du larinx pour former la voix & la parole; car cet enfant qui est à présent un grand garçon, n'est pas sourd, & a d'ailleurs beaucoup d'intelligence; quoiqu'il en soit, j'eus bien de la peine à finir cet accouchement, & j'en aurois encore eu bien davantage, si je n'eusse pas trouvé le moyen de couler mon doigt de la manière que je le fis, parce que j'empêchai que l'enfant ne rétrogradât, & le moindre secours au lieu où il étoit, lui fut d'un grand avantage, tant il avoit peu de chemin à faire, comme l'Observation le fait voir; le cordon faisoit trois tours, dont il n'y eut qu'un de coupé, & s'en fut assez, d'autant que c'étoit le dernier ou celui du côté du placenta; &, comme je le dis, il resta si peu du cordon que je ne pus le prendre pour m'en servir à délivrer la mère, ce qui m'obligea d'aller détacher l'arrière-faix, & de le tirer avec la main.



CHAPITRE

CHAPITRE XV.

De l'accouchement où l'enfant a les épaules trop grosses.

QUAND un Chirurgien auroit assez d'expérience pour prévoir tous les accidens qui peuvent accompagner, suivre ou prévenir la tête de l'enfant, qui se présente au passage, ce ne seroit pas encore assez, puisqu'il s'en trouve d'autres qui ne dépendent point de la tête, & qui ne sont pas moins à craindre, parce que la plus grande difficulté est surmontée par la dextérité de l'Accoucheur, aussi-tôt qu'il peut découvrir la cause de ceux-là ; mais il en est tout autrement à l'égard de ces derniers ; car plus elle se déclare, plus il y a lieu d'en craindre les suites.

C'est ce qui se remarque dans un accouchement où l'enfant a les épaules trop larges ou trop grosses (*r*), qui sont arrêtées par les os sacrum

(*r*) Toutes les fois qu'on trouve la tête sortie, & que les épaules sont si grosses, ou la partie inférieure de la matrice si resserrée, qu'on ne peut dégager le corps en y apportant une force modérée, si les douleurs n'ont pas encore tout-à-fait abandonné la malade, ou qu'elle ne soit point en danger de mourir soit par des pertes, ou par quelques mauvais symptomes, la meilleure méthode est d'attendre l'effet des douleurs du travail.

En 1753, j'assistai à un accouchement qui fut très-long, à cause de la grosseur du corps, qui n'avoit pu suivre la tête ; *dit M. Smellie, tome 2, page 441*, j'essayai de dégager doucement les épaules ; mais je reconnus à la fin qu'il n'y avoit pas moyen d'en venir à bout, sans employer une si grande violence, qu'il y auroit beaucoup de danger d'arracher le col & de faire périr l'enfant, d'autant plus que les épaules étoient si haut,

& pubis, & ne peuvent deſcendre dans le vagin, quoique la femme ſoit travaillée de douleurs très-fréquentes, que les eaux ſoient écoulées, & que la tête les ſuive à ſouhait, & ſoit avancée au paſſage, prête de paroître au couronnement, ſans être ni ſerrée ni engagée, au lieu où elle eſt, laiſſant une pleine liberté à l'Accoucheur de promener ſa main tout au-tour ſans lui pouvoir aider, n'y ayant que le tems qui puiſſe y remédier, lorſque la malade à force de pouſſer en bas par ſes violentes & fréquentes douleurs, fait avancer ces groſſes épaules, qui pouſſent cette tête devant elles, & la font avancer au paſſage; en ſorte que l'Accoucheur à force de lui aider par le moyen de ſes deux mains applaties & appliquées des deux côtés des oreilles, l'attire autant qu'il lui eſt poſſible, ſans pourtant uſer d'une grande violence, de crainte de détacher la tête de l'enfant, en voulant ſe donner du jour pour couler ſes doigts juſques ſous ſes aiſſelles, & attirer les bras l'un après l'autre, pour enſuite finir cet accouchement, qui eſt un des plus difficiles & des plus à redouter.

OBSERVATION CLV.

Le 20 Novembre de l'année 1689, on me man-

que je ne pouvois pas atteindre aux aiſſelles avec mes doigts. J'introduiſis le crochet mouſſe, mais je ne pouvois pas réuſſir davantage par cet expédient, ſans courir riſque de rompre le bras, ou au moins de fatiguer beaucoup l'articulation de l'épaule. Mais comme la femme avoit de fortes douleurs, je pris le parti d'en attendre l'effet, & avec le ſecours de trois douleurs je fis deſcendre l'épaule juſqu'à l'orifice externe; puis ayant tourné un des bras dans la cavité de l'os ſacrum, le corps ſuivit, & l'enfant vint au monde en vie. Cette expérience confirmée depuis par quelques autres de ce genre, m'a appris qu'il vaut bien mieux attendre l'effet des douleurs du travail.

da pour accoucher la femme d'un Marchand de cette ville, les douleurs qui étoient fortes & fréquentes, me firent espérer un prompt & heureux accouchement; confirmé dans cette espérance, par la situation de l'enfant, & les eaux étant formées & prêtes à s'écouler par l'ouverture des membranes, ce qui arriva en assez peu de tems, après quoi la tête de l'enfant s'avança jusqu'au couronnement: tant d'heureux préjugés ne me laissoient plus en apparence que le tems de recevoir l'enfant à la première douleur, & celui d'ordonner à une femme de se tenir auprès de moi avec une serviette bien chaude pour le recevoir; ce que j'exécutai ponctuellement. La première douleur n'ayant pas satisfait ni répondu à mon attente, je remis à celle d'après, qui fut multipliée jusqu'à plus d'un cent, quelques secours que je pusse donner à la malade, & jusqu'à ce qu'enfin à force de tirer de ma part, & la mère de pousser en bas sans relâche, j'achevai de dégager la tête, & me donnai la liberté d'introduire mes doigts jusques sous les aisselles, avec lesquels j'attirai les bras dehors l'un après l'autre; ensuite de quoi je n'eus plus qu'à tirer sans crainte pour finir l'accouchement, ce que j'exécutai; mais ce ne fut pas sans peine, ni sans inquiétude, mon esprit n'ayant pas moins travaillé que mon corps dans cette opération.

L'enfant qui étoit un garçon, conserva sa vie malgré tous ces efforts, l'arrière-faix suivit sans peine; je laissai l'accouchée reprendre haleine, autant de tems qu'elle voulut, avant que de la changer, & de la coucher dans son lit, tant elle étoit fatiguée.

RÉFLEXION.

Cet accouchement fait bien voir le peu de fond qu'un Chirurgien doit faire sur les plus belles apparences, & qu'il ne doit pas plus se flatter d'une heureuse fin, que se rebuter par les accidens les plus fâcheux, parce que les choses peuvent changer en bien ou en mal contre son attente ; ainsi il doit être disposé à tout événement, prendre le bon & le mauvais avec indifférence, comme je l'ai dit ailleurs, & comme je le fis dans cette occasion, où je ne m'hazardai pas plus par l'espérance d'une fin prompte & heureuse, que je m'embarrassai peu à la vue du péril où la femme & l'enfant se trouvérent ; mais plus particuliérement l'enfant, qui néanmoins se tirérent heureusement d'affaire, par le secours qui leur fut donné à propos, qui étoit tout ce que l'on pouvoit faire en cette occasion, où l'on remarquoit visiblement que la largeur des épaules étoit l'obstacle qu'il falloit vaincre pour terminer cet accouchement, tant parce que la tête de l'enfant étoit d'abord beaucoup avancée, que par la liberté qu'elle conservoit dans le vagin, & qu'elle ne rétrogradoit point, quand la femme avoit quelque relâche par la cessation des douleurs, continuant toujours son progrès, quelque lent qu'il fut, depuis qu'elle s'étoit placée au couronnement.

CHAPITRE XVI.

De l'accouchement où l'enfant a la tête trop grosse.

Ce qui peut faire connoître la grosseur de la tête de l'enfant, ce sont les signes suivans. La femme est dans un travail, accompagné des plus vives & piquantes douleurs, les eaux sont écoulées, & l'enfant bien placé, la tête qui est

fort éloignée n'avance qu'après un très-long-tems, & une peine infinie ; dès que cette tête a commencé de s'avancer dans le détroit des os sacrum & pubis, & de s'engager dans le vagin, elle y reste long-tems sans rétrograder entre les douleurs, quoiqu'il y ait de longs intervalles, & l'enfant ne vient au monde qu'après avoir fait un long séjour au passage, sa tête étant tellement contuse & gonflée, par la partie qu'elle présente, qu'il semble que ce soit une tête postiche ; mais cette enflure se passe bientôt, en mettant dessus un linge trempé dans le vin tiéde, comme je l'ai dit ci-devant : Voilà les véritables signes qui font connoître que la tête de l'enfant est trop grosse, ce qui rend l'accouchement long & difficile.

OBSERVATION CLVI.

Le 24 Avril de l'année 1711, je fus mandé pour accoucher une Dame à quatre lieues de cette ville ; je la trouvai avec des douleurs si lentes, que je ne lui fis autre chose, sinon de lui conseiller de se mettre au lit, & prendre tout le repos qu'elle pourroit, afin de conserver ses forces pour le tems où elle en auroit besoin. La nuit se passa de la sorte, jusqu'à six heures du matin, que le travail commença à se déclarer par des douleurs assez fortes, pour me porter à m'assurer de la situation de l'enfant, dont je trouvai la tête, mais encore fort éloignée, & les eaux qui commençoient à se préparer, & qui ne percerent que le lendemain, quoique les douleurs eussent sans cesse continué ; la tête de l'enfant qui étoit fort avancée, paroissoit vouloir venir à la première douleur ; ce qui n'arriva cependant que vingt-quatre heures après l'écoule-

ment des eaux, & après trois jours entiers d'un travail des plus violens, sans même compter le jour que j'arrivai, dont néanmoins l'enfant, qui étoit un garçon, se portoit bien, quoiqu'il eut la tête terriblement allongée, par le séjour qu'elle avoit fait au passage, à cause de son extraordinaire grosseur. Je délivrai la mère, qui étoit très-fatiguée, aussi-bien que moi. Enfin tout alla à souhait dans la suite.

CHAPITRE XVII.

De l'accouchement où l'enfant présente les fesses.

Une des situations qui peut plus aisément tromper le Chirurgien avant l'ouverture des membranes qui contiennent les eaux, est lorsque l'enfant présente les fesses, parce que pendant que la douleur se fait sentir, les eaux avancent, & se placent au devant, c'est-à-dire, entre les membranes & les fesses de l'enfant, ce qui en ôte l'exacte connoissance, & persuade que c'est la tête; & sur cette fausse apparence, il demeure tranquille, jusqu'à ce que les eaux soient écoulées, & qu'à la suite les douleurs aient fait avancer cette partie, dont la connoissance surprend le Chirurgien, qui se trouve obligé de laisser venir l'enfant de la sorte, ce qui ne se termine pas toujours de la même manière; car quoiqu'il vienne quelquefois sans peine, il cause aussi souvent un accouchement long, difficile, & non naturel.

OBSERVATION XCLVII.

Le 7 Juillet de l'année 1706, une jeune femme me pria de lui promettre d'aller l'accoucher à quatre lieues de cette ville, quand elle ſeroit à ſon terme. Comme je lui avois promis, elle m'envoya avertir ſi-tôt qu'elle ſe ſentit malade. Je la trouvai avec de légeres douleurs, & ſi éloignées, que je ne vis rien qui me dût empêcher de me coucher; le mal ayant augmenté, je fus mandé le matin. Je trouvai que les douleurs étoient aſſez fortes pour m'aſſurer de la ſituation de l'enfant, que je trouvai encore fort éloigné, mais dont la rondeur & la dureté de la partie que je touchois au travers des membranes qui contenoient les eaux, me perſuaderent que c'étoit la tête. Les douleurs ayant encore augmenté, les eaux percérent; mais de la toucher de nouveau, pour voir ſi je ne m'étois pas trompé, ou ſi je trouverois la tête fort avancée, ce fut dont il ne fallut pas parler, & il me fut impoſſible pendant le reſte du jour & une partie de la nuit, que les douleurs furent très-fortes, de donner aucun ſecours à cette femme, par le ſcrupule qu'elle avoit de ſe laiſſer toucher à un homme, ſinon dans la grande néceſſité, comme elle fit, lorſqu'elle crut que jè n'avois plus qu'à recevoir l'enfant; ce qui n'arriva pourtant pas ſi-tôt qu'elle s'imaginoit, parce que je trouvai qu'il préſentoit les feſſes au lieu de la tête; ce qui fut cauſe que je ne pus aider la malade que ſon enfant ne fut aſſez avancé pour, au moyen de mes doigts introduits au plis des aînes, l'attirer au dehors & avancer ſa ſortie. J'y eus beaucoup de peine, que je me ſerois épargnée, ſi cette femme, moins ſcrupuleuſe en cette occaſion, m'eut permis de

la toucher encore une fois après que les eaux furent écoulées. J'aurois pour lors retourné l'enfant ſans peine, & rendu l'accouchement moins difficile, bien que dans la ſuite la fin en fut heureuſe. La mère & l'enfant ſe portérent bien, & elle a été plus traitable, lotſque je l'ai ſecourue dans d'autres accouchemens.

RÉFLEXION.

Quand un enfant ſe préſente en cette ſituation, & qu'il eſt auſſi avancé qu'étoit celui-ci, c'eſt une néceſſité abſolue de le laiſſer venir comme il a commencé à ſe préſenter, l'accouchement en eſt plus long; mais il n'en eſt pas moins heureux, j'ai accouché quantité de femmes à qui leurs enfans venoient de la ſorte, ſans qu'il en ſoit péri aucun, j'entens quand ils ſont beaucoup engagés; car quand ils ne s'engagent pas, il eſt facile d'aller chercher les pieds, comme je le dirai en ſon lieu, & d'autres viennent auſſi vite dans cette ſituation comme par la tête, qui eſt ce qui me la fait mettre au nombre des accouchemens naturels, quand il vient de la ſorte.

Au reſte cette malade faiſoit en cette occaſion un mauvais uſage de ſon ſcrupule, qui auroit pu lui couter cher en tout autre tems, & ſi les choſes avoient pris un autre train que celui qu'elle prirent qui étoit le bon: mais comme elle n'a pas été la ſeule femme entêtée de ſcrupule en ces ſortes d'occaſions, j'en pourrai rapporter encore quelques exemples en d'autres endroits.

Il paroît que c'eſt aſſez de rapporter cette Obſervation pour faire voir que l'enfant qui vient le cul devant, comme celui qui préſente la gorge, la face directement ou la face en deſſus, qui a la tête trop groſſe, auſſi-bien que la femme qui a le détroit trop ſerré entre les os ſacrum & le pubis, & celle dont les douleurs ſont lentes, foibles & éloignées, ſont les véritables & eſſentielles cauſes de l'accouchement non naturel, en y joignant les accouchemens avancés, qui ſont ceux dont je vais rapporter des Obſervations qui juſtifieront ce que j'avance.



CHAPITRE XVIII.

De l'accouchement avancé.

DEux ſortes de cauſes peuvent avancer l'accouchement, les unes ſont intérieures (*s*), & les autres extérieures. Les cauſes intérieures

(*s*) Il y a des cauſes internes qui produiſent l'avortement, tel eſt le mauvais ſang de la mère, la trop grande plénitude, la délicateſſe du ſujet, des maladies aigues, dans leſquelles la circulation eſt trop rapide, & le fœtus ſuffoqué. Les avortemens qui viennent de la mort de l'enfant, déterminée par une cauſe interne, ont pour l'ordinaire quelque tems avant l'accouchement, *dit M. Puzos, page* 192, des ſignes précurſeurs, par leſquels on peut connoître le mauvais état de la groſſeſſe, comme un peu de ſang qui paroîtra long-tems avant l'avortement, qui ceſſera par intervalle & reprendra enſuite, dans les intervalles mêmes, il y aura toujours un écoulement ſéreux, & quelquefois noirâtre, & ni les ſaignées, ni le repos ne pourront tarir ces écoulemens. De plus, la femme éprouvera des douleurs, comme par accès & du dégoût pour le manger avec un abattement général; tous accidens qui durent quelquefois un mois & plus avant la déciſion de l'avortement. Puis tout-à-coup les douleurs augmentent, il vient un peu plus de ſang, les eaux coulent en même-tems; après quoi il ſort un fœtus, mais ſans odeur quoique mort depuis long-tems. Il ne faut pas s'attendre à voir le délivre ſuivre de près ces ſortes d'avortemens, quand l'enfant eſt venu mort & quand la perte a été légére; c'eſt-pourquoi on ne doit employer aucuns remédes pour le faire venir; car on doit juger par la médiocrité de la perte, que le placenta eſt encore adhérent à la matrice. Or, le tiraillement qu'on feroit avec un cordon foible ne ſuffiroit pas pour le décoler. On ne peut pas non plus dilater l'orifice de la matrice, pour y introduire pluſieurs doigts; parce qu'après avoir laiſſé paſſer un ſi petit fœtus, cette partie ſe referme, & on la briſeroit plutôt que de la faire céder aux efforts qu'on feroit pour la pénétrer de déhors en dedans: toutes ces circonſtances doivent faire attendre patiemment que la nature ſe déclare. Ce qu'elle fait toujours

ſont les maladies dont les femmes groſſes peuvent être attaquées ; comme ſont les pertes de

à la ſatisfaction de celui qui la laiſſe agir ſans mettre la femme en danger. Il y a deux moyens dont la nature ſe ſert pour expulſer le placenta reſté dans la matrice : quelquefois ce ſont des douleurs vives qu'elle ramène au bout d'un certain tems avec une perte violente ; d'autre fois elle prend la voie de la ſuppuration, c'eſt-à-dire que le placenta tombe en ſuppuration, & il ſort par morceaux, à meſure que la ſuppuration les a détachés.

Le préjugé dont on eſt imbu depuis long-tems, dit *M. Puzos*, *page* 194, qu'un peu de placenta reſté dans la matrice fait périr immanquablement, pourroit faire croire qu'il faut provoquer la ſortie du placenta par des remédes violens, comme la *myrrhe*, *les poudres de ſabine*, *de rue*, *de ſafran*, *ou par des potions hyſtériques jointes aux purgatifs* : mais comme j'ai toujours vu la nature les expulſer, tôt ou tard, ſans danger, je ne conſeille à perſonne ni de forcer la partie pour les avoir, ni de ſe ſervir des remédes ci-deſſus, qui ſont plus capables d'enflammer la matrice, que d'en procurer le relâchement pour faciliter la ſortie du placenta.

On lit dans les Obſervations de *M. Smellie*, *p.* 214, qu'une pauvre femme ayant eu le malheur de faire une fauſſe couche le cinquième mois de ſa groſſeſſe, la Sage-Femme s'étoit mis en tête de décoler le placenta, croyant que ſi le placenta ne ſuivoit pas immédiatement l'enfant, la mère en devoit périr : elle employa tant de violence pour en venir à bout, qu'ellé occaſionna une perte de ſang dont la pauvre malade mourut. Tel fut auſſi le ſort d'une autre femme accouchée au ſeptième mois de ſa groſſeſſe ; elle mourut immédiatement après, d'une perte qu'excita la Sage-Femme par la grande violence qu'elle employa pour décoler le placenta. Ces accidens prouvent combien cette pratique eſt dangereuſe, ſoit que la matrice ſoit trop diſtendue, ſoit que le placenta ſoit trop adherent pour céder à une force moderée.

Mauriceau, *Obſervation* 385, *page* 320, rapporte qu'une femme avoit eu une fauſſe couche à quatre mois. Le fœtus étoit mort huit ou neuf jours avant ſon expulſion ; il n'y avoit pas moyen de dilater la matrice pour avoir l'arrière-faix qui y étoit reſté ; il en avoit remis l'opération à la nature qui l'expulſa douze heures après.

Le 21 Avril 1676, j'ai vu une femme qui a avortée depuis trois heures d'un enfant de quatre mois, qui étoit mort, dit *M. Mauriceau*, *Obſervation* 164, *pag.* 129, l'arrière-faix étoit reſté dans la matrice, après qu'elle eut été bleſſée dans une foule de monde, en ſortant de l'Égliſe ; & depuis trois ſemai-

sang, les convulsions, &c. Les causes extérieures sont toutes sortes d'exercices violents, ou de blessures.

L'accouchement avancé par maladie, est plus ou moins dangereux, suivant la grandeur & la

nes que cela lui étoit arrivé, elle avoit senti de grandes douleurs dans le ventre, & avoit commencé à vuider un peu de sang vers le neuvième jour de sa blessure, ensuite elle n'avoit plus senti remuer son enfant, & en étoit avortée. La Sage-Femme ne l'avoit pu tirer, parce que la matrice s'étoit refermée incontinent après qu'elle eut expulsé cet enfant mort. Je la touchai & ayant reconnu que sa matrice n'étoit ouverte que pour y introduire un seul doigt, je jugeai qu'il étoit plus sûr d'en commettre l'opération à la nature & de la différer à un autre tems, que de lui faire aucune violence. Le lendemain ayant trouvé la matrice plus dilatée, je la délivrai heureusement de cet arrière-faix & elle se porta bien dans la suite.

Les efforts que fait la nature pour expulser l'arrière-faix, ne sont pas toujours triomphans. Il survient quelquefois des foiblesses, des évanouissemens & une si grande perte, qu'on est obligé de porter deux ou trois doigts dans l'orifice entr'ouvert, dit *M. Puzos*, *p.* 193, pour pincer, s'il est possible, ce qui se présente du placenta & tirer adroitement, par l'endroit qu'on tient, en excitant la femme à pousser de son côté, afin que ces efforts réunis de l'art & de la nature fassent sortir un délivre qu'une surface trop large retenoit à l'embouchure de l'orifice trop peu dilaté. Si la perte est modérée, si les douleurs montent par gradation, & si l'orifice obéissant à l'impulsion, promet par sa molesse une dilatation suffisante; l'Accoucheur peut promettre que le placenta tombera incessamment dans le lit ou dans le bassin.

J'ai observé dans le Cours de ma Pratique, dit *M. Smellie*, *pag.* 247, que les pertes diminuent pour l'ordinaire, & que très-souvent elles s'arrêtent, lorsque les membranes viennent à se rompre, & que les eaux s'écoulent. Cependant j'ai vû des femmes dont les pertes ont continué, & d'autres chez lesquelles elles ont cessé tout d'un coup, aussi-tôt que le placenta a été délivré. Cette différence montre que ceux qui suivent constamment les deux extrêmités, soit qu'ils s'empressent de délivrer promptement le placenta dans toutes sortes de cas, ou qu'ils en abandonnent toujours l'expulsion à la nature. les uns & les autres péchent également. En effet, un Praticien doit varier sa méthode dans ces cas-là, comme dans tout autre, selon qu'il le juge plus à propos.

malignité des maladies dont les femmes ſont attaquées ; comme quand il régne des fiévres malignes, pourprées, petite vérole, rougéole, diſſenterie, ou d'autres de cette nature, preſque toutes les femmes groſſes qui ont le malheur d'en être atteintes, accouchent avant le tems, & courent un très-grand riſque de leur vie. Il eſt même rare qu'elles s'en tirent : ce qu'il y a d'avantageux dans ce malheur, eſt que ces petits avortons viennent preſque tous vivans au monde, & qu'ils reçoivent auſſi preſque tous la grace du ſaint baptême, à la différence de ceux qui viennent enſuite d'une grande peur, d'une chûte ; d'un coup, d'un effort violent, d'une perte de ſang, ou d'un autre accident pareil, parce qu'en ces occaſions l'enfant ſouffre une ſi violente ſecouſſe, qu'il change ſa ſituation, de naturelle qu'elle étoit, en une contrainte & forcée, qui empêche que le ſang ne coule dans le cordon comme auparavant, pour lui porter la nourriture, & s'en trouvant privé, il eſt par-conſéquent forcé de mourir avant que de naître ; ce qui n'arrive pour l'ordinaire que quelque-tems après l'accident ſouffert, ſans néanmoins que le terme de neuf jours y ait aucune part ; mais c'eſt qu'un enfant mort ayant ſéjourné neuf jours ou environ dans le ventre de ſa mère, ce tems-là paroît être ſuffiſant pour que la matrice s'en doive décharger, ce qui ſe fait à ſix, à ſept, à dix, ou douze jours, auſſi ſouvent qu'à neuf. Comme cet abus de neuf jours, quelque peu fondé qu'il ſoit, n'eſt pas moins gouté que quantité d'autres, il faut le tolerer, ſans néanmoins que je me diſpenſe d'en dire mon ſentiment, & pour ſoutenir que le tems de neuf jours n'y a nulle part ; c'eſt ce que je fais voir dans mes Obſervations...... qu'une Dame a portée ſon enfant mort pendant

un & deux mois ; ce qui fait connoître que l'accouchement d'un enfant mort au ventre de sa mère, par une cause extérieure, ne se termine que lorsque la matrice s'y trouve disposée, par des moyens dont les Médecins ni les Chirurgiens ne peuvent rendre des raisons bien solides.

A la différence des femmes grosses, qui avancent leur accouchement, lorsqu'elles ont le malheur de tomber dans une maladie dangereuse par elle-même, soit à cause de la violence ou de la qualité de la fiévre, ou des accidens qui l'accompagnent, parce que la foiblesse qu'elle cause à toute l'habitude du corps, fait relâcher les parties, & l'enfant dans ce changement peut faire souffrir de rudes secousses, capables d'y donner occasion, ou bien les humeurs venant à s'aigrir par la chaleur de la fiévre, ou par la malignité de la cause qui la produit, irritent la matrice, & donnent lieu par ce moyen à la sortie de l'enfant, avant qu'il ait eu le tems de se beaucoup affoiblir, ni celui de perdre la vie, sur-tout quand il est secouru à propos ; mais il meurt bientôt après qu'il est venu au monde, quelque près qu'il soit de son terme, par la seule mauvaise impression que la maladie a communiqué à ses humeurs, qui ne peut être par le lait de la nourrice, qui seroit la seule chose qui pourroit y contribuer, supposé qu'ils fussent à-peu-près à leur terme. Mais comment le pouvoir espérer, les enfans dans cet état, n'en pouvant point user pour l'ordinaire, ou n'en pouvant prendre que très-peu, parce qu'ils ne sont pas moins malades que leurs meres.

OBSERVATION CLVIII.

En l'année 1687, la petite vérole régna dans

dans cette ville avec beaucoup plus de malignité, qu'elle ne fut générale, en ce qu'une partie de ceux qui en étoient attaqués mouroient, sans épargner l'âge, la condition, ni le sexe; une femme de considération entr'autres, grosse de six mois ou environ, fut attaquée de cette fâcheuse maladie, elle alloit le mieux du monde, une fiévre médiocrement forte, avec des pustules, grosses élevées & blanches, ne laissoient en apparences rien à desirer, qu'une fin qui ne pouvoit arriver qu'en son tems, lorsque tout d'un coup elle fut prise d'une convulsion; m'y étant heureusement trouvé, je lui donnai quelque cueillerée de vin, quelques douleurs suivirent, je l'accouchai en un moment, l'enfant bien vivant, une convulsion suivit & la mort; mais le tout si promptement, que l'on n'eut pas le tems d'y faire attention, ni presque d'y penser.

RÉFLEXION.

La petite vérole qui paroissoit si belle s'applati & se noircit en une demi-heure de tems, & la femme devint toute noire & toute gangrenée, la bonté de son tempérament, la vigueur & la force d'une constitution merveilleuse, ne purent l'arracher à la mort qui l'enleva à la fleur de son âge, dans les plus belles espérances du monde, ce qui fait bien voir qu'il ne faut rien négliger du côté du spirituel non plus que du temporel, à ces sortes de maladies malignes, le moindre délai étant toujours dangereux, ce fut un bonheur que je me trouvasse sur les lieux, car l'enfant qui suivit la mère de près, n'auroit pas eu le bonheur d'être baptisé.

OBSERVATION CLIX.

En l'année 1692, il nous vint beaucoup de troupes en ce pays, qui nous apportérent la dis-

ſenterie, qui ſe communiqua en cette Ville, & y régna avec beaucoup de violence; enſorte que les vieux & les jeunes mouroient preſque tous. Mais ceux qui avoient la force, la raiſon, & des moyens en réchappoient; peu de gens en furent exempts, depuis le Magiſtrat juſqu'au Berger, excepté les Médecins, les Chirurgiens & Apoticaires, (ou pour mieux dire les Chirurgiens,) parce que nous faiſons ici les trois parties de la Médecine. Au mois d'Octobre la femme d'un Gantier, groſſe de ſix mois & demi, que je traitois depuis ſix jours, qu'elle avoit eu le malheur d'être attaquée de cette fâcheuſe maladie, & dont je crus dès le premier jour qu'elle ne ſe tireroit pas, m'envoya dire l'après-midi du ſixième jour, qu'elle ſentoit de violentes douleurs, & qu'elle me prioit de venir la voir. J'y allai auſſi-tôt, & je la trauvai dans les douleurs de l'accouchement, ſon enfant bien placé, & ſes eaux tout-à-fait formées, & prêtes à s'ouvrir un paſſage pour s'évacuer; ce qui arriva après quelques douleurs. L'enfant ſuivit bientôt, & je la délivrai ſans difficulté de ſon arrière-faix, qui étoit fort petit. L'enfant vécut deux jours, & la mère mourut huit jours après.

RÉFLEXION.

L'accouchement de cette pauvre femme ne fit encore qu'empirer le mal, par les terribles efforts qu'elle faiſoit, voulant être ſans ceſſe ſur le baſſin, joint aux tranchées que lui cauſoient les vuidanges, je me trouvai très-embrraſſé par l'oppoſition qu'il y avoit dans l'uſage des remédes propres à diminuer les accidens de cette fâcheuſe maladie, ſans ſupprimer l'écoulement des vuidanges; car outre tout ce que cette pauvre malade ſouffroit, c'eſt qu'elle ne pouvoit s'échauffer quelque feu qu'il y eut dans ſa chambre, & quelque ſoin que l'on en eut: ce qui me fit déſeſpérer de ſa guériſon plus qu'aucun autre accident. Je pris un milieu dans cette

extrémité, j'eus soin de lui faire faire du bouillon avec le bœuf, le veau, la volaille & un morceau de mouton retranchant la graisse, qui lui auroit donné un goût de suif; j'y fis ajouter une once de rapure de corne de cerf & d'yvoire dans un nouet de linge que je faisois cuire long-tems & à petits bouillons pour sa boisson, un gros de canelle, deux onces de coings confis, un nouet de demi-once de rapure de corne de cerf & d'yvoire, une poignée de racine de chiendent, avec une racine de chicorée sauvage & de scorsonnaire dans deux pintes & demi d'eau mesure de Paris, le soir un julep avec une once d'huile d'amende douces, une once de syrop de capillaire dans deux onces d'eau de pariétaire & autant d'eau de coquelicot, deux demi lavemens chaque jour de la simple décoction d'une tête de mouton avec la laine, le bouillon blanc, le son de froment non lavé, la camomille & le mélilot de chacun une petite poignée dans six pintes deau, & faits dans une marmite de fer. Les vuidanges ayant coulez assez abondamment les deux premiers jours, discontinuérent le troisième, & cessérent entièrement le quatrième; comme les accidens paroissoient diminuer aussi, au sommeil près, dont elle avoit comme perdu l'usage, qui est cependant la chose la plus à souhaiter en cette maladie, & que le Chirurgien doit tâcher de procurer autant qu'il lui est possible, facile en toute autre occasion; mais entièrement contraire en celle-ci par l'opposition qu'y apportoient les vuidanges, je ne manquai pas de le mettre en pratique aussi-tôt que leur suppression m'en eut ouvert le chemin; je lui donnai dès le soir un grain de laudanum dont l'effet fut merveilleux, ainsi que celui de tous les autres, qui paroissoient réussir à souhait, par la diminution considérable de tous les accidens, qui donnoient la plus belle espérance du monde, lorsque le huitième jour d'après ses couches qui étoit le quatorziéme de sa maladie, elle mourut lorsque l'on y pensoit le moins, par l'épuisement où la nature se trouva après avoir eu de si grandes souffrances.

OBSERVATION CLX.

En l'année 1704, l'on fut affligé dans la campagne comme à la ville, d'une maladie assez extraordinaire, qui faisoit mourir la meilleure partie de ceux qui en étoient attaqués ; mais au contraire de la précédente, les vieux, les foibles, les jeunes, & les pauvres mouroient moins que les riches, les forts & vigoureux, & les jeunes ; les malades étoient tourmentés ou d'une chaleur violente, ou d'un frisson continuel, avec oppression, douleur de côté, toux, crachement de sang, & un vomissement. Le meilleur reméde, & celui duquel l'effet nous parut le plus sensible, fut l'émétique, dès que l'on étoit pris, quoique donné dans une occasion où tout sembloit y répugner ; mais comme l'expérience est au-dessus de tous les raisonnemens, il fallut s'y rendre.

Le 22 de Juin une Dame grosse de trois mois ou environ en fut attaquée ; il sembla que tous ces accidens venoient ensemble, & comme de concert pour accabler cette malade, à la différence qu'au lieu de chaleur, elle avoit un froid extrême & continuel. Je ne doutai pas du grand péril où elle étoit, dès que je la vis attaquée d'une maladie aussi dangereuse, avec la grossesse ; ce qui me fit lui conseiller de mettre ordre à ses affaires ; comme c'étoit un esprit d'homme dans le corps d'une femme, elle prit son parti, & comme je ne lui avois jamais vu un moment de foiblesse dans tous les accouchemens dont j'avois été témoin, & qu'elle avoit une parfaite confiance en moi, l'usage de l'émétique étant interdit à cause de la grossesse, & à cause de cette violente oppression, je commençai par vouloir tenter la saignée, la regardant comme le seul

remède qui pouvoit la soulager ; mais le grand froid dont elle étoit saisie, avoit tellement concentré son sang, que les extrémités sembloient en être dépourvûes. Je m'attachai à rappeller la chaleur à un des bras, par une friction violente, & en faisant tenir sous cette partie un réchaud plein de feu, l'enveloppant ensuite avec des serviettes très-chaudes, jusqu'à ce que j'eusse trouvé un vaisseau qui me parut à la fin assez raisonnablement plein ; je l'ouvris, & il me donna avec bien du tems & à plusieurs reprises, deux palettes de sang. Je remis au lendemain à réïtérer, dans l'espérance que la chaleur succéderoit à cet horrible froid, qui étoit d'autant plus surprenant, que c'étoit à la saint Jean ; mais je n'y gagnai rien, le froid continua aussi-bien que l'oppression, & l'estomac ne pouvant, soutenir aucuns remèdes, à cause du vomissement continuel, & je fus forcé par la nécessité absolue de soulager la malade, ou de la laisser impitoyablement périr, à me déterminer, malgré la foiblesse de son poulx, à une seconde saignée, quelque difficulté que j'y trouvasse, & quelque répugnance que j'y eusse, dans un état aussi désespéré qu'étoit le sien. Je pris enfin mon parti, & je me servis pour y réussir, des mêmes moyens que le jour précédent, quelque incommodité que cette chaleur étrangère causât à la malade ; & je fis tant que je lui tirai à cette fois trois bonnes palettes de sang, qui la soulagérent considérablement, le froid, la toux & le crachement de sang cessérent en même-tems, & il ne lui resta plus qu'une légére douleur au côté, avec un peu d'oppression, c'est pourquoi j'allois réitérer la saignée, afin d'achever de calmer ces accidens, si quelques légéres douleurs que la malades sentoit dans le ventre & au-tour des reins, dont elle me parla, ne m'en eussent empêché, par

l'aſſurance que je donnai que l'accouchement alloit ſe déclarer, ce qui arriva effectivement une heure après.

Je ne pouvois pas manquer de prévoir la qualité des douleurs, qui de légéres qu'elles étoient, augmentant d'un moment à l'autre, me firent prendre mes précautions d'une manière à n'être pas ſurpris, & ces douleurs étant devenues plus vives & plus fortes, je touchai la malade, pour me mettre en état de n'en pas douter. Je trouvai les eaux formées, qui percérent à la première douleur, & l'enfant qui ſuivit, bien venant, & gros comme une ſouris écorchée. Je le baptiſai, après quoi je délivrai la mère avec plus de peine que je n'en eus à l'accoucher; & quoique ce ne ſoit pas ici le lieu d'en parler, l'occaſion me fait dire, qu'il eſt aiſé de juger que le cordon d'un ſi petit enfant ne devoit être ni gros ni fort; ce qui m'obligea de le ſuivre juſqu'à la racine, puis avec mes deux doigts je le détachai de la matrice, avant que l'orifice intérieur ſe fût refermé, & j'achevai d'en délivrer la mère, qui fut encore très-malade pendant trois ou quatre jours, quoique la chaleur eut ſuccédé à ce grand froid. Le courage qu'elle eut à prendre les bouillons, la gelée de viande, l'hipocras d'eau avec un peu de vin, & généralement tout ce que je lui conſeillai, fit que les vuidanges coulérent abondamment, comme ſi c'eut été un accouchement à terme; ce qui réuſſit ſi bien, que tous les accidens ceſſérent; en ſorte que l'accouchement qui avoit fait notre crainte dans le commencement, fut le ſalut de cette Dame dans la ſuite, qui en ſix ſemaines fut entièrement rétablie.

RÉFLEXION.

Ne peut-on pas dire avec beaucoup de vraiſemblance qu'il y avoit une eſpèce de venin dans cette maladie, qui par ſa malignité cauſoit une coagulation dans le ſang & dans les humeurs, dont ce friſſon, la lenteur du poulx, & le grand froid, étoient les ſignes?

Ces fâcheux ſymptômes auroient dû, ce ſemble, m'engager à donner quantité de thériaque ou d'autres remédes ſpiritueux & volatiles à cette malade, pour tâcher de diſſoudre cette coagulation, & de rendre au ſang ſa fluidité ordinaire, & décharger la maſſe entière de cette humeur maligne par le moyen de inſenſible tranſpiration.

Mon ſentiment fut tout oppoſé, & je n'eus d'autre idée que de remédier à la réplétion que j'eſtimai être la ſeule cauſe de cette oppreſſion, de cette toux & du crachement de ſang, de la froideur de tout le corps & de la foibleſſe du poulx, & je crus cette réplétion, ſi forte & ſi conſidérable, que je lui attribuai l'interception des eſprits, qu'elle cauſoit à toutes les parties, que je comptois de ſoulager par le moyen de la ſaignée, ce qui me porta à mettre tout en uſage pour y réuſſir, & ce qui m'engagea abſolument à la réïtérer le lendemain, comme je fis, & dont l'effet fit aſſez connoître que mon idée étoit juſte.

Ce qui fut auſſi cauſe que dans la ſuite je donnois l'émétique aux malades qui avoient froid, & que je ſaignois les autres qui avoient chaud, ayant la même intention dans l'uſage de ces différens remédes, qui étoit d'évacuer, à la différence que l'une ſe faiſoit de toute l'habitude du corps en général, & que l'autre ſe faiſoit de l'eſtomac en particulier. J'entends lorſque la groſſeſſe n'y avoit point de part, parce que tant à l'un qu'à l'autre l'on faiſoit ſuivre les potions purgatives de rhubarbe, ſéné, ſel végétal, caſſe, manne, &c.

OBSERVATION CLXI.

La femme d'un pauvre batteur en grange, demeurant à Beaumont, Paroiſſe de Tamerville, groſſe de cinq mois, malade d'une fiévre mali-

gne, & dont le corps étoit couvert de pourpre, se sentit de plus affligée de violentes douleurs à l'estomac & au bas-ventre, c'est pourquoi elle m'envoya prier le 3 Novembre de l'année 1704, de l'aller voir. Outre l'état périlleux où sa maladie l'exposoit, je trouvai que les douleurs qui avoient particulièrement commencé vers l'estomac, avec un vomissement continuel, se communiquoient aux reins & au bas-ventre, & se terminoient par des épreintes aux parties basses; ce qui m'engagea à la toucher, pour m'instruire de l'état auquel elle étoit. Les eaux qui étoient préparées, & plusieurs petites parties de l'enfant que je trouvai en confusion au travers des membranes qui contenoient les eaux, ne me laissérent pas douter de l'accouchement prochain; ce qui me fit disposer dans le moment les choses les plus nécessaires: j'attendis le retour de la première douleur, pendant laquelle je perçai les membranes, après quoi je trouvai les pieds & les mains de cet enfant, si petits, que je n'eus aucune peine à choisir les derniers pour le tirer. Il vint vivant, je le baptisai aussi-tôt & je donnai tous mes soins à tirer le petit arrière-faix, qui vint aussi avec un peu de tems & de peine.

RÉFLEXION.

Cette femme qui étoit très-pauvre & qui n'avoit pour tout bien que ce que la charité de la Paroisse & les Paroissiens lui donnoient, ne manqua pourtant de rien, ce qui fut un bien pour son mari & ses enfans qui en avoient grand besoin, mais pour elle tout cela étoit bien inutile, le vomissement qui continuoit ne lui permettoit point de prendre ni vin, ni cidre, ni bouillon, ni enfin quelque aliment que ce fut: comme la maladie étoit trop considérable pour ne pas exciter ma curiosité & ma compassion, je fus la revoir, & réfléchissant qu'elle vomissoit, tout également, j'envoyai cher-

chercher de belle & bonne eau fraîche à une fontaine voisine de la maison, & lui en fit boire un verre devant moi, elle ne la vomit point. Environ trois quarts d'heure ensuite je lui en fis donner un autre verre qu'elle garda comme le premier sans vomir, & mangea un peu de pain sec, je restai fort long-tems près d'elle, mais aussi-tôt que je fus parti les commeres firent mon procès, & donnérent du vin à la malade avec de la soupe & du bouillon, ce qui lui remit l'estomac dans un aussi mauvais état qu'auparavant. Mais voyant bien que je leur ferois une sévére réprimande, si, quand je reviendrois pour la voir le lendemain, je venois à être instruit de leur manigance, elle redonnérent au plus vite de l'eau à boire & du pain sec à manger à la malade, qui malgré la grandeur de la maladie, l'accouchement & tous les accidens, fut guérie & relevée quinze jours ensuite.

L'effet des remédes donnés à cette malade fait voir qu'il y avoit un mauvais acide dans son estomac, qui aigrissoit toutes les liqueurs vineuses, qui y étoient reçues, qui corrompoient ensuite le bouillon & la soupe, & leur donnoient un dégré d'aigreur, qui causoit un picotement à l'estomac, une grande & excessive chaleur, d'où s'ensuivoit le vomissement, puisque l'eau fraîche pure & simple, en fut le seul reméde, soit en rafraîchissant la partie, en la lavant, & la nettoyant de manière que ce levain se trouvoit détruit par son usage continuel : ce qui est facile à justifier par le retour des accidens au moment que l'on discontinua d'en donner, ce qui persuada aux assistans la nécessité d'en reprendre l'usage.

Ces Observations sont convaincantes, & font bien voir que les femmes grosses qui ont le malheur d'être attaquées de fiévres malignes, ou de maladies contagieuses, sont exposées à un très-grand péril, & que c'est un grand bonheur quand elles en réchappent, quoique pour l'ordinaire leurs enfans viennent en vie.

Au reste ce ne sont pas les seules fiévres malignes, putrides, & pestilentielles, ni les maladies griéves & violentes, dont les femmes grosses sont attaquées, qui les font accoucher avant que d'être à leur terme, la moindre maladie ou fiévre intermittente simple & sans complication d'aucun accident on peut causer un accouchement prématuré, comme les femmes dont je vais parler l'ont éprouvé.

OBSERVATION CLXII.

Le 13 de Juillet de l'année 1696, une Dame de la Paroiſſe d'Huberville, éloignée d'ici d'une demi-lieue, étant groſſe de quatre mois, eût deux accès de fiévre tierce des plus violens ; l'on me vint avertir de l'aller voir, dans le deſſein qu'elle fut ſaignée ce jour-là avant ſon troiſième accès. Comme j'y allois, je rencontrai un ſecond Laquais qui venoit au-devant de moi avec bien de l'empreſſement, ce qui me fit doubler le pas. Je trouvai en arrivant que cette Dame étoit dans les vrais douleurs de l'accouchement, les eaux écoulées, & l'enfant qui préſentoit le cul, ſur lequel je verſai de l'eau pour le baptiſer, au cas qu'il fût vivant, la mère m'aſſurant qu'elle l'avoit ſenti depuis peu. Comme il étoit fort petit, je le laiſſai venir en cette poſture, crainte de faire pis : en lui faiſant changer de ſituation, les douleurs s'étant augmentées, & l'enfant s'étant auſſi avancé, je coulai un doigt de chaque main, le plus avant que je pus, & juſqu'au plis que font les aînes, quand l'enfant vient en cette poſture, ce qui me facilita le moyen de faire avancer les cuiſſes, les jambes & les pieds, que j'attirai dehors. Je pris enſuite un linge, dont j'enveloppai ce petit corps, & j'achevai de le tirer. Je me comportai toujours avec beaucoup de douceur, de crainte que la foibleſſe des muſcles du col ne cédaſſent aux efforts les moins violens, & que la tête ne reſtât dans la matrice, par l'étroiteſſe des parties, quoique l'enfant fut encore très-petit ; ce qui m'auroit fait beaucoup de peine à le tirer. Je délivrai la mère avec beaucoup de difficulté, parce que le petit arrière-faix étoit fort adhérent, & que l'entrée étoit trop peu dilatée pour me permettre de l'al-

ler détacher avec facilité, & tout finit heureusement dans la suite.

RÉFLEXION.

Deux accès de fiévre tierce firent accoucher cette Dame, quoiqu'il n'y eut aucune complication de maladie. J'allois dans le dessein de la saigner & je l'aurois fait plutôt avertir de son état, & si je l'eusse fait, ç'auroit été cause de son accouchement avancé, comme c'étoit au manque de l'avoir fait que l'on prétendoit en attribuer la cause ; mais comme l'on avoit négligé de me le dire, l'on ne pût m'imputer ce défaut, tant le monde est prêt à condamner & à rejetter tout le tort sur les Chirurgiens, pour excuser la nature qui est toujours blanche comme la neige, & qui ne péche jamais, je suis pourtant persuadé que la saignée auroit pu être d'un grand secours à cette Dame, pour prévenir le malheur qui lui arriva, pourtant sans que l'on puisse assurer qu'elle eut produit ce bon effet, d'autant que c'étoit la troisième fois que cette Dame avortoit pour de plus légers sujets, toujours la raison en confirmoit-elle la néceffité, vu que la fievre tierce est l'effet que produit une bile qui péche en quantité ou en qualité, que cette bile regorge dans le sang, & que la saignée peut beaucoup contribuer à en procurer l'évacuation, de sorte que l'on a lieu de croire que la cause étant ôtée, l'effet doit cesser ; ainsi soit que l'on ait condamné ou que l'on ait approuvé mon procédé, j'ai regardé ces jugemens populaires, comme des minuties & des pauvretés, qui ne m'ont jamais empêché de faire mon devoir : en un mot, je l'aurois saignée si j'en avois été averti plutôt.

Comme j'avois ondoyé l'enfant sous condition sur la partie qui se présentoit qui étoit le cul, après l'assurance que me donna la mère de l'avoir senti très-peu de tems avant que je fusse arrivée, je le mis dans un linge sans aucune marque de vie, après que je fus débarrassé & que la mère fut délivrée, je voulus voir si c'étoit fille ou garçon, j'apperçus avec étonnement qu'il jetta un soupir, qui peu de tems après fut suivi d'un autre, ce qu'il continua de faire & qui m'obligea d'appeller aussi-tôt plusieurs témoins de probité & dignes

de foi qui heureusement se trouvérent au logis, devant lesquels je lui administrai le saint baptême, supposé qu'il ne l'eût pas reçu quand je l'avois ondoyé, lorsqu'il étoit encore au sein de sa mère, pour lever la difficulté de ceux qui prétendent que nous ne sommes en état de recevoir les graces de ce Sacrement, que lorsque nous sommes nés en Adam, & ces témoins pour assurer & affirmer que cet enfant quoique très-petit, & dans un accouchement si prématuré, étoit venu bien vivant, & avoit encore donné des marques de vie durant une espace de tems entre les bras de la femme, à qui je l'avois donné à tenir pour éviter un grand procès qui auroit pu s'ensuivre sans cette précaution touchant les droits du mari en cas de prédécès de son épouse, qui se tira fort bien de cette fiévre, dont cet accouchement fut le reméde, & qui ne fut avancé que par la longueur & la violence des accès, quoiqu'elle fut exempte de malignité.

OBSERVATION CLXIII.

Le 11 d'Octobre de l'année 1698, la femme d'un Officier de cette ville, grosse d'environ deux mois, fut attaquée d'une fiévre continue, sans malignité ni redoublement, & qui n'étoit même que très-médiocre. Je la saignai le soir du second jour, & lui tirai deux palettes de sang. Elle sentit quelques douleurs, & comme je l'avois déja accouchée une fois, & qu'elle vit que ces douleurs avoient du rapport à celles qu'elle avoit souffertes à son premier accouchement, elle m'envoya chercher en diligence. Un moment après que je fus entré, elle rendit une petite vessie pleine d'eau, de la grosseur d'un œuf de poulle, que j'ouvris aussi-tôt, & dans laquelle étoit un enfant bien vivant, de la grosleur d'un haneton, que je baptisai, après quoi il fut si bien mêlé dans les linges, qu'on ne put le retrouver. J'ai cru qu'il avoit été écrasé sous les pieds, étant tombé sur le planche avec quelques caillots de sang, dont il étoit

accompagné. La fiévre se passa quelques jours ensuite, & la femme ne s'en trouva non plus incommodée que si elle n'eut point accouché.

RÉFLEXION.

Je ne puis trouver la cause de cet accouchement avancé, que dans le mouvement violent du sang & la chaleur de la fiévre, laquelle aigrit les humeurs qui causérent quelques irritations à la matrice, qui l'excitérent à ce décharger de ce qu'elle contenoit.

Je n'ai vû qu'un embryon plus petit (*u*) que celui-ci, c'étoit celui d'une chandeliere de cette ville, qui ne croyoit pas être grosse, & qui rendit après une seule douleur sans aucune cause manifeste, une petite vessie grosse comme un très-petit œuf de poulle, sans coquille, dans lequel étoient contenues des eaux, & un enfant gros comme une mouche à miel, à peine pouvois-je développer les parties tant elles étoient encore embarrassées dans le cahos, ce qui me fait faire

(*u*) *Amand, Pratique des Accouchemens Observations 9, pag. 94*, dit avoir été appellé dans la rue de la Verrerie pour voir une Dame qui avoit une perte de sang considérable; qu'il l'avoit touchée, & qu'ayant trouvé de la disposition à l'orifice intérieur de la matrice, il l'avoit délivré au plutôt pour faire cesser la perte de sang qui venoit du fond de la matrice, qu'il en avoit tiré un petit arrière-faix avec les membranes dans lesquelles il trouva un fœtus gros comme une féve d'haricot; le cordon ombilical étoit comme trois ou quatre cheveux joint ensemble; il ajoute que toutes les parties de cè fœtus étoient entièrement formées; il paroissoit à la lèvre supérieure un espèce de petit bec de liévre. La perte de sang cessa, dès que la Dame fut délivrée.

Le 8 Février 1694, je délivrai une femme de l'arriére-faix d'un petit fœtus qui n'étoit pas plus gros qu'une grosse mouche à miel, dit M. Mauriceau dernière Obs. 5, p. 3, elle l'avoit rendu un jour & demi auparavant avec une perte de sang si considérable, qu'elle lui avoit causé plusieurs foiblesses. Le délivre de ce petit avorton étoit semblable à ces espèces de corps étrangers qu'on qualifie de faux germe. Celui-ci étoit de la grosseur d'un petit œuf de poule. Aussitôt que j'en eus délivré cette femme, sa perte de sang cessa. Elle s'étoit blessée il y avoit dix jours en faisant un faux pas.

des réflexions que je rapporterai dans un chapitre particulier comme des choses qui le méritent.

Voilà les expériences qui me font dire que les enfans se sauvent plus ordinairement dans les accouchement avancés qui sont causés par des maladies, que dans ceux qui arrivent par des causes extérieures, comme sont les efforts, les chutes, les coups, les sauts, les danses, la peur, la colére, ou d'autres accidens de même qualité, comme les Observations le montrent assez clairement, à la différence que les mères sont moins en risque dans ceux-ci, qu'elles ne le sont dans ceux-là.

CHAPITRE XIX.

De l'accouchement avancé de cause extérieure.

LES causes extérieures (*x*), qui peuvent avancer l'accouchement, sont en si grand nombre, qu'il seroit aussi difficile à un Accoucheur, quelqu'ancien & expérimenté qu'il pût être, d'en

(*x*) Les causes externes de l'accouchement prématuré sont en très-grand nombre, telles sont les efforts, les coups, les chutes, la toux violente, le vomissement; la superpurgation, les convulsions, les fortes odeurs, les passions violentes : dans cet accident le terme plus ou moins avancé est plus ou moins à craindre.

Les avortemens de quatre ou cinq semaines ne sont pas ordinairement accompagnés de beaucoup de douleurs ni de grandes pertes. Le placenta ne sort pas toujours avec l'embryon, souvent cette petite masse se brise & la matrice en expulse à mesure les débris, sans que l'art y ait aucune part; car il arrive quelquefois qu'après la sortie de l'embryon il ne vient ni perte violente ni douleur vive; il s'établit en place un écoulement séreux & brun, qui dans la suite acquiert une odeur fétide, cela annonce que le placenta se détache par parcelles, & que chaque partie détachée se fond & se détruit par la

faire un dénombrement exact ; qu'il seroit impossible à une femme grosse de les éviter, comme

suppuration ; mais ces fontes durent quelquefois six semaines & même deux mois.

Les avortemens qui arrivent depuis deux mois jusqu'à quatre, ont coutume de se terminer assez promptement, parce qu'on ne doit les attribuer qu'au décolement du placenta entier ou en partie, & c'est ce décolement qui produit les pertes & les douleurs qui font ouvrir la matrice pour mettre dehors le fœtus. *M. Smellie, tome 2, page 208*, parle d'une femme grosse de deux mois, s'étant jettée hors de son lit toute effrayée, sentit quelque chose se séparer dans elle : elle fit tout de suite une fausse couche, qui fut suivie d'une hémorrhagie considérable qui ne fut pas de longue durée. Le même Auteur rapporte encore qu'il avoit été appellé en 1750, pour voir une femme grosse de trois mois. Elle avoit une perte pour être tombée le matin dans son escalier : on l'avoit mise au lit, sur le champ. Elle avoit été saignée & avoit pris d'une *teinture de fleurs de roses avec le syrop de diacode* la perte s'étoit un peu calmée, mais elle recommença sur le soir avec beaucoup plus de violence. Un Médecin logé dans la maison, ordonna une seconde saignée avec quelques remédes *styptiques ;* tels que la *teinture antiphthisiques*, *l'alun* & le *sang de dragon.* Lorsque j'entrai chez elle, dit M. Smellie, je la trouvai sans force, exténuée & pâle. L'orifice de la matrice étoit fermé, elle avoit cependant des douleurs légéres & fort éloignées. Comme le danger paroissoit pressant, & que les remédes ordinaires qu'on avoit employés, avoient été sans effet, je suivis le précepte d'Hoffman ; je remplis le vagin de *fines étoupes*, que j'avois trempé dans l'oxicrat ; ce qui arrêta la perte sur le champ. J'ordonnai ensuite la *potion ordinaire* avec *cinq gouttes de teinture anodine & deux gros de syrop de diacode*, & je recommandai qu'on eut soin de lui faire boire souvent de *l'eau de poulet.* Avec ces remédes la malade s'assoupit un peu ; mais ce sommeil étoit interrompu de tems en tems par de légéres douleurs. Sa perte ne revint cependant pas : vers le matin les douleurs devinrent si violentes qu'elles expulsérent les étoupes, & que leur éruption fut suivie d'un petit avorton & de quelques caillots de sang. Depuis ce tems j'ai employé avec beaucoup de succès la même méthode dans plusieurs circonstances où les pertes étoient violentes : en effet la forte compression qu'on peut faire dans le vagin, doit faire refluer les pertes intérieurement dans la matrice, & déterminer le travail par la grande distension qui arrive en conséquence dans ce viscère.

Dans les avortemens prompts, il y a plus d'espé-

ſeroit par exemple de reſſentir une grande joie à la vue inopinée d'un mari, ou d'une perſonne qui

rance d'avoir le placenta de ſuite, parce que l'enfant étant ſorti, le délivre détaché & flottant dans la matrice, eſt pouſſé par la contraction des douleurs dans l'orifice qui n'a pas eu le tems de ſe refermer. Si donc le placenta ſuit l'enfant immédiatement, la grande quantité du ſang qui ſort de l'utérus, le fait gliſſer peu à peu.

Mais ſi le délivre eſt adhérent, quelque petit qu'il ſoit, la matrice ne pourra venir à bout de l'expulſer, parce qu'étant colé à la ſurface interne, il ne donne aucune priſe ſur lui, en ſuivant tous les mouvemens de la partie à laquelle il eſt intimément collé; il peut même ſe faire qu'il en tire quelque nourriture pendant quelque-tems après lequel il tombe en ſuppuration.

M. Smellie, tome 2, page 462, rapporte qu'une Dame ayant été délivrée du fœtus, les douleurs expulſérent le placenta; mais que les membranes s'étoient détachées tout au tour de ſon bord, & étoient reſtées dans la matrice. Comme l'orifice de ce viſcére s'étoit reſſerré étroitement, & qu'il étoit contracté au point de n'être pas plus gros que la tête d'un petit enfant, je laiſſai les membranes venir d'elles-mêmes. Au bout de quatre ou cinq jours elles ſe trouvérent évacuées, ſans qu'il en ſoit arrivé rien de fâcheux à la malade.

Il rappote encore, page 454, qu'ayant été appellé pour délivrer le placenta d'une femme qui venoit d'accoucher au ſixième mois de ſa groſſeſſe, & comme le placenta ne ſuivoit pas, il ne tira que les endroits qui ſe détachoient aiſément, abandonnant à la nature l'expulſion de ceux qu'il trouvoit trop adhérens, & ce qui pouvoit en reſter, ſe trouva expulſé deux ou trois jours après.

Une femme après une ſoupçon de groſſeſſe de ſept mois, étoit avorté d'un petit fœtus corrompus. Comme elle n'avoit point rendu l'arrière-faix; il ne paſſa que des matières purulentes. Nous voyons tous les jours de ſemblables expériences, dit Mauriceau, Obſervation 462, p. 383, qui nous font connoître que certains enfans morts ſe conſervent auſſi très-long-tems dans la matrice ſans grande corruption, lorſque les eaux n'en ſont pas écoulées; c'eſt-pourquoi cette femme conſerva pendant un ſi long tems, ce petit fœtus mort dans ſon ſein, & qu'elle ne laiſſa pas de ſe bien porter, après que l'arrière-faix qui étoit reſté, eut été entièrement converti en ſuppuration, lui ayant ſeulement conſeillé, lorſque je la vis, d'uſer trois ou quatre fois par jour d'une ſimple injection d'eau d'orge dans la matrice, pour nettoyer cette partie. Cela arrive ain-

ſeroit chere; le chagrin d'une injure reçue, la douleur d'une perte conſidérable, le juſte emportement que peut cauſer un affront ou une inſulte, ſans avoir eu le tems d'y réfléchir, le tempérament mélancholique d'une femme qui lui auroit inſpiré la peur de quelque prétendu ſpectre, ou d'avoir vu tomber un enfant, de voir paſſer une ſouris, ou quelqu'autre accident, auſſi mal fondé, dont quantité de femmes ſont capables de s'émouvoir à l'excès, une odeur forte; comme de muſc, d'ambre, ou de civette, ou une mauvaiſe odeur, comme d'une bête morte dans un chemin, du charbon qu'on allume, d'une lampe ou d'une chandelle mal éteinte; la forte amitié ou l'extrême haine que l'on porte à quelque perſonne qui ſe préſente aux yeux d'une femme, lorſqu'elle n'y penſe point, qui lui cauſe une ſurpriſe & une émotion terrible; une fauſſe démarche qui cauſe une légére détorſe à un de ſes pieds; lever un peu le bras trop haut, quelque parole d'un mari un peu plus haute & plus dure qu'à l'ordinaire, & enfin une quantité d'autres accidens de même qualité, que l'on ne peut prévoir, & dont j'ai vu arriver des accouchemens ou des pertes de ſang, accompagnées de douleurs, qui faiſoient craindre que la femme n'ac-

ſi, parce que la communication entre le placenta & la matrice s'altère, la circulation ſe détruit, il ſurvient un engorgement qui finit par la ſuppuration qui ſépare le placenta, & le fait ſortir de la matrice par morceau.

La voie de la ſuppuration eſt plus longue & ces fontes durent quelquefois juſqu'à ſix ſemaines & deux mois, il ſurvient ſouvent pendant ce tems-là des fiévres irrégulières, des dégoûts & des inquiétudes, qu'on ne peut guére attribuer qu'à quelques molecules de matière purulente que la circulation détruit à la fin. Néanmoins on peut aider la nature par l'uſage des amers, par quelques bouillons vulnéraires, déterſifs, par une décoction de quinquina.

couchât avant ſon terme. Je ferois un volume des Obſervations que je pourrois rapporter ſur ce Chapitre ; mais comme ce détail ſeroit inutile, je dirai cependant que je m'en diſpenſe, de peur d'ennuyer le Lecteur.

OBSERVATION CLXIV.

Je fus appellé un certain jour pour voir une femme de mes plus intimes amies que j'avois accouchée pluſieurs fois, qui avoit de l'eſprit, qui étoit d'un bon conſeil, ferme & ſtable dans ſes réſolutions, & fort raiſonnable, qui étant groſſe de quatre à cinq mois, ſouffroit des douleurs aux reins & au bas-ventre, qui répondoient aux parties baſſes, comme celles qui précédent l'accouchement, qui ne s'enſuivit pourtant pas ; & la ſeule cauſe de ce déſordre étoit que ſon mari, qui l'aimoit tendrement, lui avoit dit de changer une armoire de place, & d'y diminuer quelque petite choſe de nulle conſéquence. J'ai dit les bons endroits de cette femme, pour dire enſuite les mauvais ; car il faut convenir que ſi elle avoit d'une part de la force d'eſprit, elle avoit d'ailleurs bien de la foibleſſe, de ſe troubler pour un ſi petit ſujet.

Après cet exemple, le moyen de preſcrire des règles, puiſqu'il n'y a aucune femme qui les puiſſe obſerver, quand elle pourroit ſe réſoudre à tenir la conduite, & à mener la vie que Meſſieurs Peu & Mauriceau leur conſeillent dans les Chapitres où ils en parlent. Je ne dis rien que je ne prouve dans ſon lieu, & c'eſt ce qui m'a porté à me renfermer dans les choſes qu'une femme raiſonnable peut éviter, ou accomplir quand la néceſſité l'y oblige, mais d'une manière à les pouvoir ſoutenir, ſans riſquer ſa vie ou celle de ſon

enfant, rien n'étant plus à craindre que ce qui peut causer un accouchement avancé; comme de faire des efforts outrés, des chûtes, des coups, sauter, danser, où se mettre en colére de gaïeté de cœur, qui sont toutes actions qui peuvent donner occasion à l'accouchement, & qu'une femme attentive à se conserver peut facilement executer.

OBSERVATION CLXV.

Le 7 Décembre de l'année 1688, la femme d'un Voiturier de cette ville grosse de cinq mois, en chargeant des paniers sur un de ses chevaux, soutint le panier dessus son ventre. Elle sentit son enfant remuer beaucoup plus que de coutume, pendant les deux jours & les deux nuits suivantes; après quoi elle ne le sentit plus que comme une masse ou fardeau pesant, qui tomboit du côté qu'elle se couchoit, & qui lui pesoit très-fort sur le bas-ventre quand elle étoit couchée, ce qui l'obligeoit d'uriner très-souvent. Elle perdit l'appétit, & devint d'une couleur toute plombée, avec des lassitudes par tout le corps, ce qui l'obligea à me consulter. Tous ces signes ne m'en laissérent pas chercher longtems la cause, ces accidens n'étant produits que par la blessure qui avoit causé la mort de son enfant. Je lui conseillai de prendre du repos, à quoi elle obéït par nécessité, ne pouvant faire autrement, à cause de la grande foiblesse où elle étoit réduite. Dix-sept jours ensuite les douleurs de l'accouchement se firent sentir; elle m'envoya prier de venir la voir; je la trouvai souffrant de grandes douleurs & très-épuisée; je lui donnai tous les secours que je pus, de vin & de liqueurs vineuses, après quoi je l'accouchai d'un enfant qui venoit les pieds les premiers;

le

le délivre suivit, le tout fort noir, mais sans mauvaise odeur, & la malade n'avoit pas eu tant de peine à se remettre de tous ses autres accouchemens qu'elle eut de celui-ci, dont elle ne laissa pas de se rétablir dans la suite.

RÉFLEXION.

Le grand effort que cette femme fit à charger ces paniers & la pésanteur du fardeau qu'elle soutint sur son ventre, n'étoient que trop suffisans pour faire avancer son accouchement, ce qui fait qu'il n'y a rien de surprenant à ce qui lui arriva. Quoique je fusse bien persuadé de la mort de son enfant, je ne l'accouchai point, parce que c'est une chose que l'Accoucheur doit toujours remettre aux soins de la nature, à moins que quelqu'accident pressant, comme une perte de sang ou des convulsions, n'y donnent occasion ; car pour lors l'accouchement se doit faire sur le champ pour sauver la vie à la mère & à l'enfant, supposé qu'il l'ait conservée jusques à ce tems là, parce qu'il s'est vu des femmes souffrir la plus grande partie, & même tous les accidens que souffrit celle-ci, & accoucher à terme d'un enfant en vie quoique très-foible, c'est-pourquoi il ne faut rien précipiter.

OBSERVATION CLXVI.

Le 19 Juillet de l'année 1693, la femme d'un Laboureur dans la Paroisse de Gourbeville tomba de dessus un cheval si violemment, qu'elle resta long-tems sans connoissance. Elle étoit grosse de six mois, l'on m'envoya querir au plus vîte. Je la trouvai un peu revenue, sans que sa têtê eut souffert, qui étoit la partie à laquelle je croyois avoir plus de lieu d'attribuer sa perte de connoissance, je l'examinai tant sur ce qu'elle avoit souffert avant que je fusse arrivé, que sur l'état présent; elle me dit seulement qu'elle ressentoit son enfant se mouvoir extraordinairement, dont je

ne m'étonnai point, vu la grande commotion qu'elle venoit de souffrir. Je la fis mettre sur un espèce de brancard, & la fis reporter chez elle. Je lui conseillai de prendre de bonne nourriture, & de garder exactement le lit sept ou huit jours. Elle ne sentit plus mouvoir son enfant depuis ce tems-là; mais elle le sentoit du côté qu'elle se couchoit, comme un poids accablant, dont l'extrême pésanteur l'incommodoit fort; mais plus particulièrement sur le bas du ventre, lorsqu'elle étoit levée, ce qui l'obligeoit d'uriner tres-souvent. Elle fut ainsi jusqu'au tems de son accouchement, qui vint droit au terme qu'elle avoit compté, sans que sa chûte l'eut fait avancer ni retarder. Je fus mandé pour l'accoucher; mais elle l'étoit il y avoit déja long-tems, quand j'arrivai, & d'un enfant si foible, qu'il mourut quelques heures après qu'il fut venu au monde; la mère se portoit assez bien, & ses couches se terminérent heureusement.

RÉFLEXION.

Les règles les plus générales souffrent toujours quelqu'exception, comme on le dit en commun proverbe, & cet accouchement en est une preuve convaincante; car qui pouvoit mieux assurer la mort de cet enfant, que la pésanteur que la femme souffroit sur le côté, où elle se tournoit étant couchée, ou sur le bas du ventre, quand elle étoit debout, la continuelle envie de pisser que ce fardeau lui causoit, n'étoit-ce pas le poids de cet enfant qui tomboit sur la vessie & qui la forçoit de se vuider continuellement? Le défaut de mouvement qui suivit les violens mouvemens qu'il fit après la chute & dont la femme se plaignit, quand j'arrivai près d'elle, joint à cette lourde chute, n'étoit-ce pas plus qu'il n'en falloit pour assurer la mort d'un enfant au sein de sa mère, qui néanmoins ne l'étoit pas, & qui peut-être se seroit sauvé, si la mère eût voulu prendre un peu de repos, comme je lui avois conseillé, ce qu'elle

ne fit point. Il faut donc convenir, que bien que l'on ait les marques les plus plausibles de la mort de l'enfant, il faut absolument attendre que la nature se déclare, pour en venir à l'accouchement, & jamais ne l'entreprendre sans nécessité, vu qu'il n'y a rien à craindre à en user de la sorte, & qu'il y auroit tout à risquer de faire autrement.

Ce fut le conseil que je donnai à une Dame à quinze lieues de cette ville, qui me consulta sur des accidens tout semblables à ceux que souffroit cette femme, & à laquelle je ne conseillai autre chose que le repos, qu'elle garda avec soin & accoucha quinze jours après sa chute d'un enfant mort, & par bonheur je ne pus me rendre aux sollicitations qu'elle & plusieurs autres Dames me firent de rester auprès d'elle pendant quelques jours, parce qu'outre que j'étois engagé de conduire une Dame grosse jusques chez elle, de crainte qu'il ne lui arrivât quelqu'accident par les chemins, quoiqu'elle fut dans un bon carosse ; c'est qu'il n'est pas possible, comme les précédentes Observations le prouvent suffisamment, de s'expliquer juste sur le tems auquel l'accouchement peut arriver. Je l'assurai seulement qu'elle n'avoit que faire de s'inquiéter, & que supposé que l'accouchement s'ensuivit, l'enfant seroit si petit, qu'il viendroit peut-être même sans qu'elle eût le tems d'envoyer querir la Sage-Femme, comme j'avois vu la chose arriver quantité de fois, ce qui lui arriva à elle-même, comme je l'avois prévu, quelques jours ensuite, dont elle me fit bien remercier, lui ayant fait un singulier plaisir.

Je suis persuadé que quantité de personnes voudroient que l'on accouchât une femme dès le moment que l'on croit l'enfant mort par la crainte qu'ils ont que cet enfant mort venant à se corrompre par le séjour qu'il fait dans la matrice qui est un lieu fort susceptible du corruption, par son humidité & sa chaleur qui en sont les causes, donne occasion à quantité d'accidens, dont la santé de la mère souffre considérablement, & qui peuvent même lui causer la mort.

Mais ils seront relevés de cette inquiétude, quand ils sçauront que cette corruption ne procéde que de l'air extérieur, & que tant que l'enfant est renfermé non-seulement dans la matrice, mais dans ses membranes avec les eaux, la corruption n'est point à craindre, quand il seroit deux mois mort, comme je le rapporte dans mes

Observations . . . & qu'au cas que les membranes s'ouvrent, l'accouchement s'ensuit, comme les Observations précédentes le font connoître : ce qui fait d'autant mieux voir qu'il n'y a aucune nécessité d'accoucher cette femme, quoique son enfant soit jugé mort dans son sein, & qu'il n'y a aucune bonne raison qui autorisât ce procédé.

OBSERVATION CLXVII.

Le 21 Juin de l'année 1687, la femme d'un Rotisseur de cette ville, grosse de trois mois, que j'avois déja accouché trois fois, m'envoya prier de venir la voir. Je la trouvai dans les douleurs de l'accouchement, à l'occasion d'un coup de pied qu'elle avoit reçu dans la région des lombes, il y avoit sept à huit jours. Je l'accouchai d'un petit enfant mort, qui vint fort aisément ; mais il n'en fut pas de même de l'arrière-faix, je ne le tirai qu'avec bien de la peine, parce que le cordon étoit si foible, que je ne pus m'en servir pour en procurer l'extraction, & la matrice étoit si peu dilatée, que je ne pouvois y introduire mes doigts pour le détacher ; j'y réussis néanmoins avec un peu de tems & de peine.

OBSERVATION CLXVIII.

Une jeune Dame de cette Ville, grosse d'environ trois mois, lia une partie de plaisir avec quelque'autres Dames de ses amies, sur des chevaux fort fatigans. Je ne sçai par quel accident elle sauta de dessus le sien, & tomba sur ses pieds, sans en avoir ressenti aucune incommodité à l'heure même ; mais le soir il parut quelques sérosités roussâtres, les douleurs suivirent, & la Dame accoucha la nuit, sans avoir cru que les choses dussent aller jusqu'à cette extrémité, ni avoir

voulu qu'aucune autre que la Femme de Chambre en sçût rien : comme le petit arrière-faix n'avoit pas suivi, ce fut une nécessité de consulter quelqu'un sur cet accident, ce qui engagea la Dame à en faire confidence à son Chirurgien, qui vint me trouver, & m'emmena avec lui, sans me dire pourquoi, parce qu'il voulut que ce fut la Dame elle-même qui me rapportât la maniere dont les choses s'étoient passées. L'enfant me fut représenté, qui étoit des plus petits, avec un petit bout du cordon, & sans arrière-faix. Voyant ce qui restoit à faire, je fis mettre la Dame dans une situation commode ; je trouvai le petit cordon, que je suivis jusqu'à l'orifice intérieur de la matrice, qui étoit si serré, que j'eus beaucoup de peine à y introduire mon doigt, avec lequel je détachai l'arrière-faix des parois de la matrice, après quoi je fis servir ce petit cordon, dont je retirai plus d'avantage que je n'aurois osé l'espérer, vû la petitesse, dans lequel je trouvai quelque résistance, que je ménageai de mon mieux, y ajoutant le secours de mon doigt, que je faisois agir autour d'un côté & d'autre, avec lequel je soutenois le bon effet de ce petit cordon : j'attirai ce petit arrière-faix en son entier, mais les vuidanges se supprimerent, & la fievre survint. Il ne fallut cependant communiquer le secret à personne. Je la traitai sous les apparences de ses ordinaires supprimées, alléguant que la nature avoit voulu vaincre cette suppression, sans l'avoir pû faire, par la violence de la fiévre, dont elle étoit tourmentée : elle fût saignée du bras & du pied ; je lui donnai pour boisson la tisanne faite avec le chien-dent, la racine de chicorée sauvage, de scorsonnaire, & un peu de cannelle. On lui donna plusieurs lavemens, faits avec la décoction de mauves, pariétaire, armoise, camomille &

melilot, miel de fumeterre & violat, des émulsions le soir, avec la tisanne ordinaire, les amandes douces pellées, le syrop de capillaire, & quelques gouttes spiritueuses d'eau de cannelle. Tous ces remedes, quoique duement administrés à cette malade, ne lui furent d'aucun secours. Elle mourut le quatorzième jour de son accouchement prématuré, & elle souffrit pendant ce tems-là plusieurs accidens très-extraordinaires, entr'autres celui d'être devenue aveugle quelques jours avant que de mourir.

RÉFLEXION.

L'on voit par ces relations combien une femme grosse doit prendre de précautions pour éviter les malheurs qui lui peuvent sans cesse arriver, sans prétendre pour cela l'obliger, à se tenir dans une oisiveté continuelle, mais à ne faire que les actions nécessaires, dans la crainte de trouver la mort où elle peut croire trouver son plaisir.

Cette Dame ne voulut jamais que son accouchement avancé fût manifesté sans qu'aucune raison d'honneur en fût le principe, sinon celle de s'être causée la mort, par une promenade à contre-tems, afin de ne pas laisser cette tache à sa mémoire, ayant toujours été pendant sa vie regardée comme une personne de bon esprit & des plus prudentes de son sexe.

OBSERVATION CLXIX.

Le 17 Novembre de l'année 1703, la femme d'un Officier de Judicature de cette Ville m'envoya appeller à trois heures du matin. Elle me dit qu'elle avoit été à une nôce où la joie avoit été grande, & qu'elle ne s'étoit pû dispenser de danser; que depuis ce tems elle ne s'étoit point trouvée en bonne santé, qu'elle se sentoit pesante, accablée, & lasse à ne se pouvoir remuer; qu'elle

avoit des envies continuelles d'aller à la selle, sans le pouvoir faire, & qu'étant grosse de trois mois, elle craignoit les suites de ces accidens, parce qu'elle avoit senti des douleurs, depuis minuit, pareilles à celles qu'elle avoit coutume de sentir au tems de ses accouchemens : comme elle en eut quelques-unes, & que je l'avois accouchée plusieurs fois, je lui dis qu'il n'y avoit qu'à la toucher pour s'en éclaircir. Je trouvai le tout si bien disposé, que je ne retirai point ma main qu'en tirant en même-tems un très-petit enfant, ses membranes & l'arrière-faix, le tout ensemble, dont la mere ne reçut presque aucun mal, ni au tems de cet accouchement, ni après cet accident, qui ne fut pas même sçu de ses meilleures amies.

RÉFLEXION.

Quand je joindrois un nombre infini d'Observations à celle-ci pour prouver que la femme qui accouche avant son terme, n'est pas en un aussi grand danger, que celle qui a le malheur d'accoucher pendant la durée d'une maladie fâcheuse, ce ne seroit pas pour autoriser les femmes à s'émanciper pendant le tems de leur grossesse, puisqu'elles sont toujours en danger, quoiqu'elles ne le soient pas tant, & pour le faire voir, c'est que les unes pour avoir badiné inconsidérément, & les autres pour voir travaillé à contre-tems, en sont mortes.



CHAPITRE XX.

Il est aussi difficile de pénétrer la cause de plusieurs accouchemens avancés, qu'il est aisé de connoître l'imprudence de quantité de femmes.

C'EST un secret bien difficile, pour ne par dire tout-à-fait impossible à pénétrer, que la cause des accouchemens avancés, puisqu'il y a des femmes qui sont d'une si prudente & si sage conduite, ausquelles ce malheur arrive, que l'on est forcé de suspendre son jugement, quand celles qui se ménagent le moins, ont le bonheur de l'éviter.

Ce qui me fait dire qu'il y a quantité de femmes qui s'avancent dans leurs accouchemens, sans qu'elles en ayent pû pénétrer la cause, afin de l'éviter.

Et d'autres qui s'y sont exposées sans y penser, dont les unes ont heureusement évité l'accouchement, & les autres non.

Et d'autres enfin qui s'y sont livrées de gayeté de cœur, & qui se sont procuré la mort & à leurs enfans, par une témérité tout-à-fait condamnable.

OBSERVATION CLXX.

Le 2 Octobre de l'année 1691, une Dame éloignée de trois lieues de cette Ville, grosse de cinq à six mois, qui s'étoit très-bien portée pendant tout le tems de sa grossesse, se sentit

atteinte de légeres douleurs, qui augmenterent si fort, qu'elle fut obligée de m'envoyer querir vers minuit. Je trouvai cette Dame avec des douleurs qui avoient beaucoup de rapport à celles de l'accouchement; mais la bonté de son tempérament, son humeur agréable, toujours joyeuse, sans jamais se livrer à l'emportement ni à la colere, & n'ayant rien enfin sur quoi je pusse établir aucune crainte d'un accouchement avancé, me faisoit espérer qu'un petit lavement pourroit calmer ces douleurs, qui fut aussi ce que je fis faire d'abord; mais malgré ce petit secours, elles ne firent qu'augmenter, puis diminuer, en sorte que je fus deux jours entiers, & jusqu'à la troisième nuit, entre la crainte & l'espérance, lorsqu'en sept ou huit douleurs les eaux se formerent, l'enfant se présenta bien, & vint un moment après leurs écoulemens. C'étoit une petite fille, qui vécut trois jours.

RÉFLEXION.

Je n'ai jamais pu comprendre comment cette Dame avoit pu avancer son accouchement. Elle eut beau réfléchir elle-même sur sa conduite, elle lui fut toujours irréprochable. Je ne la tourmentai en rien, dans l'espérance que les douleurs cesseroient, quoiqu'elles fussent tout-à-fait semblables à celles qui précédent l'accouchement, ne pouvant me persuader que la chose put arriver, que quand je trouvai les eaux formées, & l'enfant fort avancé au passage. Je ne lui avois pas encore touché, parce que la situation d'un enfant si jeune est trop indifférente pour y faire attention qu'au besoin.

OBSERVATION CLXXI.

Madame la Comtesse de .... grosse de quatre mois, vint en ce Pays sur la fin du mois de Mai de l'année 1703. Elle m'envoya prier de

venir la voir : j'y allai aussi-tôt, & je la trouvai au lit, qui malgré les fatigues d'une longue route, jouissoit d'une santé très-parfaite. Elle me dit qu'elle avoit consulté M. des Forges avant que de partir, qui lui avoit conseillé de demeurer neuf jours au lit, & qu'elle me prioit de venir la saigner dans trois semaines, qu'elle garderoit encore le lit dans ce tems-là, autant de jours & par le même ordre.

Elle me demanda ensuite si les Dames de ce Pays en usoient ainsi : je lui dis que le mérite & la capacité de M. des Forges m'étoient connus il y avoit long-tems, & que sa réputation étoit assez étendue pour être venue jusqu'à nous ; que la longue expérience qu'il avoit de traiter ainsi les Dames de Paris, & l'heureuse réussite qui en arrivoit, pouvoit être une preuve de sa bonne méthode ; que si les Dames de ce pays avoient d'aussi habiles Accoucheurs, & qu'elles y eussent autant de foi, qu'elles pourroient peut-être devenir aussi oisives, mais qu'apparemment la différence du climat mettoit aussi la différence dans les manieres; que les Dames de Paris qui venoient en ce pays, & qui m'honoroient de leur confiance, comme celles qui en sont originaires, étoient saignées quand je le jugeois nécessaire, sans qu'elles cessassent un seul jour de vaquer à leurs petits soins ordinaires, & sans que je leur conseillasse de garder le lit un seul jour ; qu'elles se trouvoient bien de ma méthode, comme elle pourroit aussi se trouver très-bien de celle de M. des Forges. Je la quittai ensuite, & la laissai dans son lit pour les sept jours qu'elle avoit encore à y rester.

Je retournai dans le tems que cette Dame m'avoit prié de la saigner. Elle garda encore le lit neuf jours avec la même exactitude ; je la voyois

toutes les ſemaines, & après deux mois de ſéjour en ce pays, où elle s'étoit conſervée comme une relique, l'ayant quittée le Mardi après ſoupé, jouiſſant d'une ſanté très-parfaite, je fus ſurpris de voir le Jeudi un Laquais me venir chercher pour l'aller voir, diſant quelle avoit une colique depuis minuit. Comme je montois à cheval, un ſecond Laquais vint avec plus d'empreſſement que le premier, me prier d'avancer, & que Madame étoit fort mal. Je me rendis en peu de tems auprès d'elle, & je la trouvai avec toutes les marques d'un accouchement prochain. Ce fut une vraie ſurpriſe pour les aſſiſtans, quand j'annonçai ce qui alloit arriver; mais cette Dame m'ayant donné ſa confiance, elle n'eut aucune inquiétude: je trouvai l'enfant bien ſitué, & les eaux formées prêtes à percer, ce qui arriva un moment après, & l'enfant les ſuivit avec l'arrière-faix: c'étoit un garçon, qui vécut encore une heure; il avoit ſix mois. La malade ſe rétablit en huit jours, & ſix ſemaines après elle s'en retourna à Paris.

RÉFLEXION.

Cette Dame ne put jamais développer la cauſe de ſon accouchement avancé quelqu'examen & quelque réflexion qu'elle fit ſur ſa conduite & ſur elle-même. Elle vivoit ſans inquiétude & ſans chagrin, elle n'avoit fait aucun mouvement violent, & néanmoins elle accoucha à ſix mois, quoiqu'elle eut exactement obſervé toutes les conditions qu'on lui avoit impoſées avant que de partir de Paris, où elle n'en fut pas moins condamnée de Madame ſa mère, qui fut autant ſurpriſe que la Dame même, quand elle en reçut la nouvelle, à cauſe du bon état où elle ſe diſoit toujours être: ce qui l'obligea de mander à Madame ſa fille, qu'elle croyoit dans un pays perdu & dénué de tout ſecours, par une lettre qu'elle reçut le dixième jour après ſon accouchement dans le tems que je dînois avec

elle & avec plusieurs autres Dames, de ne pas mettre les pieds bas de plus de quinze jours, & de se faire bander pendant un mois : comme il y avoit déja deux jours que la Dame se promenoit, & qu'elle ne s'en portoit que mieux, elle ne tint aucun compte de ce premier avertissement. & elle me demanda de quelle conséquence étoit ce second. Je lui dis que l'usage de ce bandange étoit au dire de ceux qui s'en servoient pour retenir la matrice à sa place, pour aider à l'évacuation des vuidanges & pour rendre à la taille de l'accouchée la beauté qu'elle devoit avoir perdue pendant le tems de sa grossesse.

La Dame me répondit brusquement que le premier usage que je donnois à ce bandage lui paroissoit plus désavantageux qu'utile, puisqu'après qu'elle fut accouchée elle sentoit sa matrice comme une grosse boule dans son ventre, qui tomboit du côté qu'elle se couchoit, & que si elle avoit été bandée, au lieu que ce bandage l'eut tenue dans son lieu ordinaire, il l'auroit poussée plus en bas.

Que le second usage ne la persuadoit pas mieux, parce que pour faire vuider la matrice, ç'auroit été une nécessité de serrer beaucoup ce bandage qui lui auroit été non-seulement très-inutile, parce que ses vuidanges alloient parfaitement bien d'elles-mêmes sans ce prétendu secours ; mais qu'il lui auroit encore été fort à charge, parce qu'il devoit être un peu serré pour produire cet effet, & que la saison étant très-incommode par elle-même à l'occasion des grandes chaleurs, sa liberté lui étoit d'un grand avantage.

Mais, dit-elle, pour me rendre la taille comme je l'avois avant la grossesse, il est facile de voir ce qui s'en manque : j'ai ici le corps dont je me servois quand j'étois fille, que je ne pouvois plus faire joindre lorsque je me suis mariée & avant que je fusse grosse, il faut que je l'essaye. Cette Dame l'envoya chercher par sa femme-de-chambre, & l'essaya dans le moment, il se trouva trop grand, quoiqu'il n'eut qu'un tiers de largeur, ce qui l'engagea à me dire fort obligeamment qu'elle approuvoit bien ma manière aisée & facile, en m'assurant que si elle accouchoit quelquefois à Paris elle ne l'oublieroit pas, & qu'elle n'en suivroit jamais d'autre.

Je trouvai ses raisons si solides, que je ne pus m'em-

pêcher d'en paroître surpris, vu que c'étoit sa première grossesse, & que je n'ajoute rien à cette conversation que cette Dame ne m'ait dit. Elle me parla ensuite de l'admirable qualité de l'eau de myrthe dont apparemment Madame sa mère lui avoit envoyé provision; mais après que je lui eus dit mon sentiment sur la friponnerie dont ceux qui l'avoient inventée, étoient capables, & combien sa qualité étoit éloignée de celle que ces charlatans lui donnoient, je lui proposai un reméde nouveau dont aucun Auteur n'a encore fait mention, & dont je lui assurois la réussite, qui est un peu violent à la vérité, mais à quelles peines les Dames ne s'exposeroient-elles pas pour satisfaire un mari qu'on aime? Comme la Dame me conjura de lui dire ce que c'étoit, non qu'elle s'en voulu servir, mais pour satisfaire sa curiosité; je lui dis que deux petits coups de ciseaux & un point d'aiguille étoit l'unique chose qui pouvoit réprimer la nature quand elle péchoit par trop d'excès de ce côté-là, & que c'étoit un reméde spécifique préférable à son eau de myrthe, & à toutes sortes d'eaux de fomentations, & de pommades astringentes, dont je ferai voir l'inutilité dans la suite, qui néanmoins n'établira pas mieux mon reméde.

Toutefois si cette Dame eut eu la fantaisie de se bander & de ne mettre le pied hors du lit de quinze jours, je ne m'y serois point opposé dans la crainte que quelqu'accident imprévu ne l'eut attaquée, & que l'on n'en eut rapporté la cause à cette précaution négligée, quelqu'inutile qu'elle eut été; car si je m'étois opposé le moins du monde à l'observation des règles qui avoient été prescrites à la malade, qu'elle eut accouchée deux mois après la saignée, ç'auroit toujours été cette opposition qui auroit avancé cet accouchement, mais heureusement je ne m'opposai non plus à ce qu'elle gardât le lit neuf jours après cette saignée, qu'aux autres neuf jours qu'elle le garda encore après son arrivée, pour se délasser de la fatigue qu'elle avoit soufferte dans le voyage, c'est cette raison qui a quelquefois fait céder mon expérience à l'usage plutôt qu'à la nécessité; mais si je n'ai pas fait demeurer quantité de femmes au lit pour de légers accidens, je suis inéxorable à l'égard de la moindre perte de sang, ne connoissant rien qui puisse plutôt en arrêter le cours & en prévenir les dangereuses suites, que le lit & le re-

pos : ce fut auſſi le conſeil que je donnai à une Dame de Paris que j'accouchai à une de ſes terres à trente lieües d'ici, où elle vient d'ordinaire demeurer pendant l'été, en cas qu'elle tombât en pareil accident auquel elle étoit ſujette.

OBSERVATION CLXXII.

Cette Dame étant groſſe de trois mois, le volet d'une grande croiſée lui tomba ſur le ventre, dont elle reſſentit, avec une douleur violente, une inquiétude mortelle, à l'occaſion d'un légere perte de ſang qui ſuivit auſſi-tôt. Elle ſe mit au lit à l'inſtant, pour profiter de mon conſeil, & me fit écrire pour ſçavoir ce qu'il y avoit à faire ; de plus, que le ſang venoit très-peu quand elle étoit aſſiſe ou levée, mais que tout au contraire il en venoit beaucoup plus quand elle étoit couchée, & qu'elle me prioit très-inſtamment de prendre la poſte & de la venir voir, ſi je me croyois néceſſaire. Je lui mandai qu'il falloit faire céder les regles générales aux utiles, & que, comme le ſéjour du lit lui faiſoit un effet contraire aux autres femmes, elle ne s'en ſervit que dans la preſſante néceſſité, qu'elle eût à ſe faire ſaigner deux fois, & que l'on ne tirât à chaque fois que deux palettes de ſang, afin de faire diverſion au ſang qui ſe portoit ſur ces parties, & ſur tout qu'elle eut à garder un grand repos ; ce qui réuſſit ſi bien, que je n'en entendis plus parler, juſqu'au tems que je fus mandé pour l'accoucher d'un garçon, qui ſe portoit très-bien, nonobſtant la crainte que cet accident avoit cauſé à ſa mere.

RÉFLEXION.

L'on voit par cette Obſervation que le ſéjour du lit

n'eſt pas toujours également utile dans les occaſions même où l'expérience & la raiſon ont plus de lieu de le recommander, ce qui doit obliger le Chirurgien à eſſayer ſouvent des choſes qui paroiſſent oppoſées à la guériſon de certaines maladies, afin de trouver celles qui ſont actuellement convenables.

J'ai accouché trois femmes en aſſez peu de tems, pour de ſi légérs ſujets, qu'il n'eſt pas poſſible de le croire, dont deux accouchérent à quatre & cinq mois, pour avoir vu des Huiſſiers qui vinrent faire des contraintes au ſujet d'une taxe ſur les charges de leurs maris, & l'autre par la crainte qu'il ne fut arrivé quelque mal à ſon mari qui ne revint point le ſoir, comme il lui avoit promis. Au lieu que pluſieurs autres ont ſouffert des accidens les plus terribles, ſans que ce malheur leur ſoit arrivé.

OBSERVATION CLXXIII.

Madame de ... groſſe de quatre mois, allant d'une de ſes Terres à l'autre, verſa rudement dans le plus mavais pays que l'on puiſſe s'imaginer ; & de plus, en ſortant de ſon caroſſe, elle apperçut un de ſes laquais qui avoit la tête priſe ſous la roue de derriere, dont il fut quitte pour une contuſion à l'œil, & la Dame pour la peur.

OBSERVATION CLXXIV.

Madame la Marquiſe de ..... groſſe de ſix mois, monta dans ſon caroſſe avant que le cocher fut ſur le ſiége. Il courut imprudemment pour s'y mettre ; les chevaux en ayant eu peur, s'ébranlerent inopinément, prirent le grand trot, puis le galop : la Dame, réſolue, ſauta par la portiere, & tomba ſur un mauvais pavé, & ſur le dos, ſans autre mal que la peur, puiſqu'elle accoucha heureuſement à ſon terme.

OBSERVATION CLXXV.

Madame de .... grosse de cinq mois, allant à la campagne pour voir une de ses sœurs, ne descendit point de son carosse pour dîner, & le Cocher n'eut point la précaution de défaire un des côtés des traits pour faire manger l'avoine aux chevaux; ce Cocher allant un peu trop brusquement pour les brider, ces chevaux qui étoient jeunes & vifs, s'ébranlerent subitement, prirent le trot, puis le galop, à l'entrée d'une lande de deux lieues de traverse; par bonheur celui de derriere tomba, ce qui obligea les autres à s'arrêter. La Dame sortit du carosse sans avoir aucun autre mal que la peur que lui avoit causé un péril si évident.

OBSERVATION CLXXVI.

Une femme grosse de six mois, descendant un escalier quarré à lanterne, tomba l'estomac & le ventre sur la rampe de cet escalier, à la hauteur de deux étages. Elle balança entre la tête & le cul à qui l'emporteroit; par bonheur le cul se trouva plus pesant, ce qui lui sauva la vie, sans qu'une aussi violente douleur, accompagnée de l'extrême frayeur qu'elle eut du danger où elle s'étoit trouvée, la fit accoucher sur le champ, non plus que des trois Dames précédentes, qui ne garderent pas seulement le lit une heure de plus, & que j'accouchai toutes à leur terme fort heureusement.

Je ne finirois pas si-tôt cet Article, si je faisois une relation suivie de toutes les femmes à qui j'ai vû arriver de grands & fâcheux accidens, & qui n'ont pas laissé de porter leurs enfans jusqu'à la fin des

des neuf mois accomplis ; au lieu que j'en ai accouché beaucoup d'autres dans tous les différens tems de leurs grossesses, pour des sujets si legers qu'à peine la femme même pouvoit s'en appercevoir, comme j'en ai rapporté ci-devant quelques exemples.

CHAPITRE XXI.

De l'accouchement avancé par l'imprudence des femmes qui s'y sont volontairement exposées.

L'Imprudence ou le manque de ménagement sont des choses si ordinaires aux jeunes personnes nouvellement grosses, qu'il ne me seroit pas possible de le croire, si des exemples trop fréquens ne le justifioient pleinement. C'est aussi sur la nécessité de se comporter prudemment dans cet état, que je tâche de fixer ici toutes leurs attentions, afin que, si quelqu'une est assez malheureuse pour accoucher avant son terme, elle n'ait au moins rien à se reprocher dans sa conduite, & qu'on ne puisse pas lui attribuer le fâcheux accident qui l'expose non-seulement à perdre la vie du corps, mais son enfant à perdre celle de l'ame, malheur que l'on ne peut ni suffisamment exprimer ni trop déplorer. Quelle douleur pour une femme qui a de la religion, d'avoir donné occasion à un événement qui traîne après lui de si terribles conséquences, par une légéreté d'esprit, ou par un petit badinage,

dont elle se seroit si aisément passée, pourpeu qu'elle eût réfléchi sur son état, ou pour avoir fait un travail dont elle auroit pu s'exempter sans peine, si elle ne l'avoit entrepris inconsidérément, & sans en péser les conséquences !

C'est pour cela que je recommande aux femmes grosses d'avoir une continuelle attention à leur conduite, & de ne jamais s'exposer à rien entreprendre, qu'elles ne pensent auparavant si ce qu'elles vont faire, ne portera point de préjudice à leur état, afin de régler ensuite leurs actions sur cette idée, & d'être tellement retenues, qu'elles ne lèvent pas le pied, qu'elles ne sçachent où le placer, parce qu'un pied mal placé peut se détourner, & que ce détour fait que la femme grosse par une espèce de petit saut, se retient sur l'autre, & cet effort, quoique léger, peut causer le détachement d'une portion de l'arrière-faix, d'où s'ensuit une perte de sang, qui peut causer la mort de la mère & de l'enfant ; ce que je justifierai par des exemples, qui feront voir que c'est avec bien de la raison que je conseille une si exacte circonspection aux femmes grosses, à cause des suites fâcheuses que ces conseils négligés entraînent après elles.

OBSERVATION CLXXVII.

J'ai vu une Dame un peu avancée en âge, qui avoit trois filles & quatre garçons, très-mortifiée d'être grosse, non pas tant à cause des peines qu'il y avoit à souffrir dans l'accouchement, ni même de la mort, qui menace toutes les femmes en cet état ; mais par la raison que tant d'enfans ne formeroient pas une aussi opulente maison, qu'elle & l'excès du chagrin ou autrement, elle s'avança sans

en rien dire à perſonne ; ſans la femme-de-chambre qui me dit qu'il étoit venu un petit avorton mort, que l'on avoit jetté dans le feu, je l'aurois ignoré comme les autres. La Dame fut quelques jours au lit, elle perſuada au monde que la nature avoit abondamment ſatisfait à la ſuppreſſion qu'elle avoit ſoufferte les mois précédens, qui lui avoit donné quelque ſoupçon de groſſeſſe ; mais qui ſe termineroit en peu de jours plus heureuſement qu'elle ne l'auroit eſpéré, ce qui arriva comme elle l'avoit dit.

RÉFLEXION.

C'eſt quelque choſe de bien avantageux pour des perſonnes comme celles dont il eſt parlé dans l'Obſervation précédente, d'être délivrées d'un enfant qui leur eſt à charge, un enfant de moins pour ces gens-là qui ſont livrés à l'avarice, & cette décharge qui eſt regardée comme bonne fortune dans une famille, n'eſt pas une choſe indifférente, qui préfére un bien temporel à celui de l'éternité : mais quel malheur ſelon ceux qui ont un peu de religion, de voir une pauvre petite créature, exempte de tous crimes, ſi ce n'eſt de celui dont ſon père & ſa mère, l'ont rendue coupable, être pour jamais privée de la vue de Dieu, & réduite à des peines éternelles ! Des larmes de ſang ne ſeroient pas ſuffiſantes pour pleurer une perte de cette nature, lorſqu'un père & une mère indignes d'un tel nom, s'en réjouiſſent.

J'ai accouché une honnête femme en pareil cas, à qui le malheur eſt ſans ceſſe préſent à ſes yeux, qui ne l'a jamais oublié, qui le pleure tous les jours, & dont elle n'a jamais pu entendre parler, ſans ſe ſentir pénétrée de la plus vive douleur.

La différence que je vois entre ces deux familles, c'eſt que celle-ci ſe voit croître, multiplier, proſpérer, & que l'autre eſt abſolument éteinte, ſans que de trois filles & quatre garçons il en reſte aucun. Ils ſont tous morts grands, ſans qu'il reſte de poſtérité à ce père & à cette mère, qui étoient ſi ravis de voir un enfant

venu mort au monde par accouchement avancé, & dont ils marquérent entr'eux un si grand plaisir, ce qui étoit néanmoins la marque visible de la malédiction que Dieu prononçoit du tems de nos premiers pères sur les familles qui avoient méprisé ses commandemens. Est-ce le même Dieu, ou est-il moins juste, & ne peut-on pas dire qu'il leur arrive comme aux Juifs, de porter eux & leurs enfans l'iniquité de leurs crimes ?

OBSERVATION CLXXVIII.

Le 24 Juillet de l'année *1696*, la femme d'un Sellier de cette ville, grosse de cinq mois & demi, jeune, & tout-à-fait joviale, en badinant dans sa boutique, allongea un coup de pied à son garçon sans le pouvoir atteindre, ce qui fut cause que cette extrêmité inférieure souffrit une très-violente extension, & une secousse considérable; elle en ressentit une si grande douleur, dans la région des reins, vers l'aîne, & par tout le bas-ventre de ce côté-là, que si heureusement elle n'eût pas trouvé une chaise à portée de s'asseoir à l'instant, elle seroit tombée dans le milieu de sa boutique. Elle se trouva aussi-tôt dans une si grande foiblesse, qu'elle fit tout craindre non-seulement pour la vie de son enfant, mais aussi pour la sienne. Les mouvemens violens & continuels que son enfant faisoit, & qui étoient apparens, étoient une preuve de la grande agitation où il étoit, ne doutant presque pas qu'une perte de sang, ou des convulsions n'allassent suivre, dont l'accouchement seroit l'unique remede, ce qui me lia les mains dans cette extrémité, sans que je lui pusse rendre d'autre service que de la faire mettre au lit. La chose étoit d'autant plus aisée, que c'étoit la seule situation qu'elle pouvoit soutenir. Il ne lui arriva, pendant six semaines qu'elle porta encore son enfant, aucun autre accident, sinon cette

extrême foiblesse : j'eus soin de lui faire toujours prendre de bonne nourriture, comme des bouillons, de petites soupes, & de la gelée de viande. Je la saignai deux fois ; elle n'en fut ni plus forte ni plus foible ; je lui donnai quelques prises de *thériaque & des cordiaux* composés avec quatre *onces d'eau cordiale, un gros de confection d'hyacinte*, autant *de confection d'alkermes, & une once de syrop d'œillets*, dont je lui faisois prendre une cuillerée de tems en tems. Il n'en fut ni plus, ni moins, ce qui me fit discontinuer l'usage des remédes, pour m'en tenir aux bons alimens seulement, à quoi j'ajoutai de tems en tems une rôtie au vin, jusqu'au septième mois, qu'elle sentit des douleurs qui lui firent croire que c'étoit pour accoucher ; elle m'en fit donner avis, & je me rendis auprès d'elle. Je la trouvai avec des douleurs assez fortes pour m'assurer de la situation de l'enfant ; je trouvai qu'il présentoit les fesses au travers des membranes, qui contenoient les eaux toutes formées ; je la mis en situation sur le travers de son lit, j'ouvris les membranes, & je repoussai les fesses de l'enfant pour chercher les pieds, & achevai l'accouchement en un instant. Je délivrai la mere, l'accommodai de mon mieux, & j'en eus tout le soin possible pendant sa couche, qui alla assez bien, mais qui fut toute différente des autres. Elle releva trois semaines ensuite, un peu plus forte qu'avant son accouchement, mais bien foible par rapport à son premier état. Une toux survint, les poulmons s'affecterent avec une fiévre lente ; je la purgeai avec *l'eau de casse, dans l'infusion de rhubarbe & de manne, en plusieurs manieres*, & par plusieurs fois, j'y ajoutois quelquefois le *sel végétal* & le *syrop de pommes* ou de *fleurs de pêchers*. Je la mis au *lait d'ânesse*, à celui *de vache*, avec *moitié*

eau d'orge, & puis seul. Rien ne put la retirer du précipice, & ainsi finit une des plus jolies, des plus vives & vigoureuses jeunes femmes que l'on pût voir, à l'âge de vingt-quatre ans, par un inconsidéré badinage, dans un tems où tout doit être suspect de ce côté-là.

RÉFLEXION.

C'étoit ici la plus folle & la plus badine de toutes les femmes, qui à la vérité éprouva le passage de l'Apôtre, qui dit, quiconque aime le danger, périra dans le danger. Elle étoit d'une force surprenante, d'un teint & d'un embonpoint à faire plaisir; mais elle perdit cette force en un instant, & toutes les autres marques de cette parfaite santé, dont il ne lui resta qu'une grande foiblesse, & une extrême langueur en partage.

L'usage de la thériaque, ainsi que des autres cordiaux que je lui fis continuer pendant quelques-tems, étoit pour ne pas paroître mépriser l'avis de ceux qui en disent tant de bien, sans que j'en aye jamais connu les bons effets, du moins en pareille occasion; car si ce que l'on en dit étoit vrai, ce reméde n'auroit-il pas animé les esprits chez cette femme, augmenté le cours de son sang, qui étoit si lent, & ne lui auroit-il pas rendu enfin sa fluidité qu'il avoit perdue, au moment de cette blessure; aussi ne lui fis-je user de ces remédes que dans la crainte d'être condamné de quantité de gens, chez qui l'effet de ces magnifiques compositions agit plus par la foi, que par une véritable efficacité, à la réserve de la thériaque, qui peut être bonne à quelques maladies contagieuses; mais dont il ne faut pas faire une selle à tous chevaux, comme certains Empyriques le font aujourd'hui.

OBSERVATION CLXXIX.

La femme d'un Paysan demeurant aux Forges de Briquebec, à deux lieues de cette Ville, âgée de dix-huit ans, grosse de son premier enfant,

plus forte & vigoureuſe que ſon âge ne le devoit permettre, battant à la grange, à chaque coup qu'elle donnoit ſur le bled, ſe frappoit le ventre avec le bout du manche du fleau, qui lui cauſa une meurtriſſure de la grandeur des deux mains, laquelle parut fort noire. Elle ceſſa dès ce moment de ſentir ſon enfant : comme elle étoit environ au terme de huit mois, elle ne fit pas grand cas de cet accident, mais quelque tems après elle eut des douleurs pour accoucher. Après trois jours de travail, ſon mari me vint prier de la venir voir; je la trouvai groſſe comme une barique, ayant le ventre juſqu'au menton, tendu comme un tambour, & dur comme du bois; je la fis mettre ſur un petit lit fort commode, & lui fis prendre un bouillon. Après m'être informé de tout ce qui s'étoit paſſé avant que je fuſſe arrivé, avoir ſçu la conduite qu'elle avoit tenue, avoir vu cette grande échymoſe au côté droit de ſon bas ventre, & avoir ſenti l'odeur cadavereuſe qui exhaloit des parties baſſes, avec un bruit que M. Peu appelle ſemblable à celui qui ſort des moutons, quand on les habille : tout conſidéré, je ne doutois non plus de la mort de l'enfant, que du péril où étoit la mere; le bouillon, un peu de rôtie au vin, & le repos qu'avoit pris la malade depuis que j'étois arrivé, réveillerent un peu ſa vigueur, & les douleurs étant venues à propos, joint à la ſituation commode où je l'avois fait mettre, le tout enſemble parut réuſſir ſi bien, que l'enfant, dont je trouvai la tête bien avancée, me fit prendre le parti de le laiſſer venir de la ſorte, ſans lui donner d'autre ſecours, quoique je fuſſe perſuadé qu'il étoit très-certainement mort. Cette tête ſortit enfin par la continuation des douleurs; je comptois qu'il n'y avoit qu'à lui aider en la tirant un peu avec mes deux

mains, appliquées à plat des deux côtés & vers les oreilles, en coulant mes doigts jusqu'au col. J'y fus trompé, ce petit corps étoit si pourri que tous les muscles du col & de la gorge avoient perdu leur consistance, & que je n'y trouvai pas plus de solidité qu'à du papier mouillé, ce qui fit que la tête me demeura à la main. Je repoussai aussi-tôt le moignon, & allai chercher les pieds; je voulus attirer le premier que je trouvai, il me demeura dans la main; je pris l'autre, & pour éviter pareil accident, je joignis les deux jambes ensemble, dont le pied de l'autre étoit arraché, & comme je les avois prises, & que je les attirois en même-tems, celle qui avoit son pied se sépara au genou, sans pourtant m'appercevoir que j'en tirassent une plus que l'autre, quoique ce fût une nécessité que la chose eût été ainsi; je repris l'autre jambe, dont le pied étoit arraché, & l'attirai le plus doucement que je pus, jusqu'à ce que je l'eusse mise hors du passage; je joignis l'autre cuisse dont la jambe s'étoit séparée au genou, à celle où la jambe tenoit encore; je donnai toute mon attention à faire avancer celle-ci, après quoi je tirai un peu l'autre jambe, & de cette maniere j'engageai les deux cuisses au passage: je les enveloppai d'un linge fin, les pris toutes deux avec mes deux mains, & achevai ainsi cet accouchement, dont le détail persuade assez ce que j'y souffris; heureusement l'enfant étoit si petit que je ne crois pas qu'il eût plus de sept mois; il étoit si pourri, que prenant ce petit reste de cadavre par la main pour le lever, elle resta dans la mienne, & le petit corps tomba, qui ne devoit pas être bien pesant. Je délivrai la mere d'un petit arriere-faix, qui étoit aussi pourri & aussi puant que l'enfant. Cette pauvre jeune femme souffrit cet accouchement

avec toute la tranquillité & la résignation que l'on pourroit attendre de la plus raisonnable personne du monde : la noirceur de son ventre continua son progrès jusqu'au col, & elle mourut le quatrième jour de son accouchement, toute sphacelée.

RÉFLEXION.

Quoique la femme se crût grosse de huit mois, la petitesse de son enfant persuadoit le contraire ; comme c'étoit son premier, il n'est pas surprenant qu'elle s'y fût trompée, puisqu'une pareille méprise arrive aux femmes qui en ont eu en grand nombre. La tête étant séparée, je n'aurois eu aucune peine à achever l'accouchement, si l'enfant n'eût pas été aussi pourri qu'il étoit, comme je le ferai voir lorsque je traiterai de la tête arrachée, & du corps resté dans la matrice. Je n'avois aucun lieu d'espérer pour la mère ni pour l'enfant, le mal qu'elle s'étoit fait, étoit trop grand pour pouvoir y apporter du reméde ; la gangrene universelle dont elle fut attaquée dans la suite, en est une preuve. Cette jeune femme ne différoit en rien de la précédente. Elles eurent un pareil sort, par des causes différentes. Je rapporte ces Observations non-seulement pour servir de modéle aux Accoucheurs, mais aussi d'exemples aux jeunes femmes qui les liront ; je remets à m'expliquer dans un autre lieu sur la grosseur du ventre de cette femme, vû que son enfant étoit si petit.



CHAPITRE XXII.

La raiſon qui fait que pluſieurs femmes accouchent prématurement ſans cauſe manifeſte.

QUOIQUE la matrice ſoit une partie membraneuſe, qui paroît devoir s'étendre autant qu'il eſt néceſſaire pour contenir non-ſeulement un ou pluſieurs enfans, mais généralement tout ce à quoi elle eſt deſtinée, ce qui fait que nous la voyons ſouvent remplie d'eaux ou d'autres corps étrangers, juſqu'à un tel excès, que les femmes qui ſouffrent ces incommodités ſont quelquefois obligées de chercher des ſecours étrangers pour ſoulager cette partie ſurchargée par l'exceſſive peſanteur du fardeau qu'elle contient; il ne faut pourtant pas croire qu'elles ſoient toutes capables de pareille extenſion, le contraire ſe trouve trop ſouvent pour que l'on puiſſe en douter; mais ſuppoſé qu'il y eut quelque choſe qui s'oppoſât à ce raiſonnement, l'expérience pourra le juſtifier par les Obſervations ſuivantes.

OBSERVATION CLXXX.

Une jeune femme de deux lieues de cette Ville, étant parvenue au cinquième mois de ſa groſſeſſe, ſe ſentit malade de douleurs violentes, qu'elle prenoit pour des douleurs de colique. Sa mere m'envoya querir en toute diligence, dans la crainte

que ces douleurs ne fussent pour accoucher, comme elles étoient en effet, puisque je trouvai cette femme accouchée d'un enfant de cinq mois, qui vivoit encore quand j'arrivai; comme le petit arrière-faix avoit suivi, je n'eus rien à faire que de la laisser aux soins de sa mere, qui étoit prudente & sage, & m'en retournai.

Cette jeune femme devint grosse quelque tems après, & accoucha de même à cinq mois ou environ, mais si brusquement que l'on n'eut pas le tems de me le faire sçavoir, ce qui la surprit étrangement, aussi-bien que ses parens. Elle se tira pourtant aussi-bien de cette seconde grossesse, qu'elle avoit fait de la premiere.

Etant devenue grosse une troisième fois, elle se tint mieux sur ses gardes, & eut une continuelle attention à sa conduite, & quoiqu'elle fût naturellement fort modérée, elle évita autant qu'elle put tout ce qu'elle croyoit avoir contribué à avancer ses premiers accouchemens. Je la fis saigner trois fois jusqu'au sixième mois, & lui fis garder un régime assez exact & fort humectant, ce qui fit qu'elle porta son enfant jusqu'à sept mois, qu'elle accoucha sans pouvoir aller jusqu'à son terme; l'enfant vécut quelques jours, & mourut ensuite.

Rapportant à sa conduite plus réguliere un peu plus de tems qu'elle avoit porté cet enfant, elle fit résolution de se conduire avec encore plus de précaution la premiere fois qu'elle se verroit grosse, & pour y réussir, je la fis saigner & purger par deux fois après qu'elle fut relevée de cette troisième couche; je fis réitérer la saignée si-tôt que je la sçus grosse, & continuai tous les mois. Je lui fis prendre tout ce qui pouvoit l'humecter & la rafraîchir, sans manger de rôti, ni boire

aucune liqueur vineuſe, que le moins qu'elle pouvoit; ſoit par cette conduite ou autre raiſon à moi inconnue, elle porta cet enfant juſqu'à la fin des neuf mois, dont je l'accouchai fort heureuſement, & de deux autres enſuite avec le même ſuccès.

Mais étant encore devenue groſſe & plus incommodée de beaucoup à cinq mois, qu'elle ne l'étoit à neuf des trois groſſeſſes précédentes, dont elle étoit heureuſement accouchée, & d'enfans qui ſe portoient bien, elle fut étonnée de ſe ſentir au terme de ſix mois des douleurs égales à celles qu'elle avoit coutume de ſouffrir dans ſes accouchemens; les eaux ayant percées, l'empêcherent de douter de ſon état. Elle m'envoya chercher en diligence : je la trouvai véritablement en travail; je l'accouchai en très-peu de tems de deux petits garçons bien vivans, mais qui moururent bien-tôt après. Je la délivrai enſuite d'un gros arrière-faix commun aux deux enfans, & elle ſe porta bien après quelque tems.

Je l'ai encore accouchée pluſieurs fois depuis d'un enfant ſeul, qu'elle a porté à terme ſans aucune incommodité.

RÉFLEXION.

Ce ſeroit inutilement que j'expliquerois dans cette Réflexion les accidens que cette femme a eſſuyés dans ſes différentes groſſeſſes, apres l'avoir fait dans l'Obſervation; ſi j'étois perſuadé qu'elle fût ſuffiſante pour bien inſtruire les Chirurgiens qui accouchent; mais l'utilité qu'ils pourront tirer d'une plus ample explication, m'engage à lui donner toute l'étendue dont elle a beſoin pour ne leur laiſſer rien à deſirer ſur cet article.

L'on voit donc par cette Obſervation que cette matrice ſe trouva trop dure, denſe & ſolide, dans cette jeune perſonne, pour ſouffrir une extenſion capable de con-

tenir l'enfant & les autres choſes qu'on ſçait l'accompagner juſqu'au neuvième mois, & qu'elle ne lui permit de s'étendre quejuſqu'à un certain point, de ſorte que le volume des choſes contenues venant à s'augmenter étoit cauſé des douleurs qui augmentoient à proportion que ce volume groſſiſſoit, par la violence qu'il cauſoit à ſes fibres, en les forçant au-delà de la portée de leur extrenſion, & cette extenſion devenoit ſi exceſſive que tout le corps de la matrice s'en trouvoit irrité; de manière que ne pouvant s'étendre davantage, il donnoit occaſion à de ſi violentes contractions, qu'elles forçoient l'enfant, qui en étoit la cauſe, à ſortir avant qu'il eut atteint ſon entière perfection : ce qui par-conſéquent avançoit ſes accouchemens.

La ſeconde groſſeſſe montre aſſez la juſteſſe de l'idée que j'ai eue de cette première & de la ſeconde groſſeſſe, ſans que je m'en explique davantage; & la troiſième groſſeſſe ſoit que l'enfant fût plus petit ou que cette matrice ſe rendît dans la ſuite ſuſceptible d'une plus ample dilatation, ſe conſerva plus long-tems que les deux précédentes, & donna lieu à cette quatrième qui fut heureuſe, ſoit que la femme n'étant plus ſi jeune, elle veillât de plus près ſur ſa conduite, ou que les remédes faits à propos tant devant que pendant la groſſeſſe, y contribuaſſent, en rendant la matrice plus capable de la dilatation néceſſaire à contenir un enfant, comme il arriva cette fois, & les deux autres enſuite, & non davantage; puiſque cette même matrice s'étant trouvée occupée de deux enfans tout à la fois, elle ne put ſupporter une plus ample extenſion que celle qu'elle avoit ſoufferte dans les trois précédentes groſſeſſes, dont les accouchemens avoient été d'enfans à terme; ce qui fit qu'étant parvenue à ce point d'extenſion, quoique ce ne fût qu'à cinq ou ſix mois, mais plus qu'elle ne l'étoit à neuf, des groſſeſſes précédentes; elle commença à ſentir des douleurs légéres dans le commencement, mais qui augmenterent à proportion qu'elle groſſiſſoit, de la même manière qu'elles avoient fait dans ſa première groſſeſſe, dans & ſon premier accouchement prématuré, & continuérent juſqu'à ce que la matrice par la même raiſon, expulſât & mît dehors ce qui cauſoit ſa peine, qui fut ſur la fin du ſixième mois par l'accouchement avancé de deux garçons.

Non-seulement les trois dernières grossesses & l'accouchement à terme, qui ont précédé ce dernier des deux enfans; mais aussi les grossesses qui ont suivi, qui ont encore été des plus heureuses font voir que cette matrice s'étoit rendue dans la suite capable de se dilater jusqu'à un certain point, & non davantage; ce qui avoit causé ces accouchemens avancés: celui dont il est parlé dans l'Observation suivante confirme la même chose.

OBSERVATION CLXXXI.

Une Dame éloignée de quinze lieues de cette Ville, que j'avois toujours vû accoucher heureusement, sans qu'elle souffrît aucun accident dans ses grossesses, vint en ce pays avec M. son époux pour quelques affaires de famille. Comme elle étoit grosse, & que contre son attente elle demeuroit plus long-tems qu'elle ne l'avoit espéré, elle se trouva si incommodée, qu'après m'avoir consulté une fois ou deux par écrit, elle me fit prier de venir la voir. Je la trouvai aussi grosse qu'elle avoit coutume de l'être à son terme, & même encore davantage, & bien plus incommodée, quoiqu'elle ne fut que sûr la fin de son sixième mois. Elle souffroit de continuelles douleurs depuis plus de quinze jours, non pas comme celles qui dénotent un accouchement prochain, mais comme si son ventre eût été prêt à s'ouvrir; & la Dame étant couchée sur le dos, & les genoux élevés, son ventre me parut fort dur, très-tendu, & laissant si peu d'espace à l'estomac, qu'elle rendoit par gorgée une partie de ce qu'elle mangeoit, sans que les alimens y restassent assez pour être digérés; de plus son enfant ne remuoit que bien peu, ce qui me fit juger qu'elle étoit grosse de plusieurs enfans, que sa matrice s'étoit

trouvée plus remplie à cinq mois & demi, qu'elle n'avoit coutume de l'être à neuf dans ses grossesses ordinaires, en sorte qu'elle avoit souffert ce dégré d'extension sans beaucoup de peine; mais que s'étant trouvée plus remplie qu'à l'ordinaire, après ce tems-là elle s'étoit trouvée violentée par l'augmentation des corps qu'elle contenoit, ce qui donnoit lieu aux douleurs que la malade souffroit, & qui augmentoient à proportion que le volume des choses contenues devenoit plus considérable; qu'elle seroit heureuse si elle n'avoit que quelques jours à souffrir, mais qu'étant encore à trois mois ou environ de son terme, il n'y avoit pas d'apparence, vû l'extrême grosseur de son ventre, & ses douleurs presque continuelles, qu'elle pût conserver son fruit jusqu'au terme de neuf mois, mais que celui de sept approchant, il n'y avoit rien qui dût l'inquiéter; qu'un accouchement à ce terme n'étoit pas plus à craindre que quand il vient dans un tems plus avancé. Je la saignai dans l'intention de la désemplir, & de lui procurer un peu plus de liberté, & lui conseillai seulement le repos, sans lui prescrire d'autre situation que celle qu'elle trouveroit la plus commode. Huit jours après ma visite l'on me vint querir, mais quelque diligence que je pusse faire, je ne pus arriver si-tôt qu'elle ne fût accouchée de deux enfans vivans, mais qui moururent quelques heures après. La Dame se porta fort bien, & elle a eu plusieurs enfans depuis, & des couches fort heureuses, parce qu'elle n'en a eu qu'un à la fois.

RÉFLEXION.

Ces Observations font bien voir qu'il y a des ma-

trices qui peuvent se dilater jusqu'à un certain point & pas d'avantage; ce que l'on connoît par la dûreté du ventre de la femme grosse, & les douleurs qui surviennent, & qui sont causées par l'extension violente que souffrent les fibres nerveuses de cet organe; puisque les deux femmes dont je viens de parler, ne se sont avancées étant grosses chacune de deux enfans, que par la raison que leur matrice qui ne s'étoit étendue que pour en contenir un seul, n'avoit pu se dilater assez, pour en contenir deux, ce qui l'avoit forcé de s'en défaire avant le terme complet.

Le peu de mouvement de ces enfans, faisoit assez juger combien la matrice étoit remplie, puisqu'il n'y avoit que cette raison qui pouvoit rendre le mouvement si obscur & si foible, parce que ces deux fœtus étoient si étroitement serrés par la petitesse du lieu, qu'il ne leur restoit aucune liberté pour se mouvoir.

Ce qui me fait dire que ce n'est pas une nécessité que la femme soit grosse de deux enfans pour qu'elle accouche avant le tems, puisque l'accident n'arrive pas moins à celle qui ne l'est que d'un; mais que c'est seulement la disposition que peut avoir la matrice à s'étendre plus ou moins, qui donne occasion à l'accouchement prématuré, comme ces Observations le font voir; je pourrois en ajouter plusieurs autres, si celles-ci n'étoient pas suffisantes pour établir cette vérité.



CHAPITRE

CHAPITRE XXIII.

De l'accouchement naturel & non naturel

L'On trouvera ſans doute de l'incompatibilité dans la nature de cet accouchement, juſqu'à ce que l'on ait fait réflexion que la définition de l'accouchement naturel, largement priſe, eſt celui où l'enfant vient au monde ſans autre ſecours que celui de la nature, ſoit qu'il ait atteint l'âge de pouvoir vivre, qui eſt depuis ſept mois juſqu'à neuf, & même davantage, ou qu'il ſoit avancé, comme depuis la conception juſqu'à ſept mois, qui eſt celui dont j'entends parler dans ce Chapitre, où l'enfant n'étant aucunement en état de vivre, cet accouchement peut être compris dans ce genre, mais avec cet différence eſſentielle, qui eſt d'être prématuré ſans cauſe ni accident manifeſte, & dont j'ai accouché des femmes depuis un mois & ſix ſemaines, juſqu'à ſept mois. C'eſt la raiſon qui me fait parler de ces accouchemens, à la différence de pluſieurs autres ſemblablement prématurés, & d'enfans auſſi petits que j'ai rapporté ailleurs, ſuivant que l'ordre l'a exigé, mais tous par des cauſes extraordinaires; ce qui me fait dire que, quoique cela paroiſſe plutôt ici une répétition que de nouvelles Obſervations, l'on pourra néanmoins faire une juſte différence entre les derniers accouchemens & ceux dont j'ai déja traité; & quand même il y auroit beaucoup de rapport entre quelques-unes des Obſervations précédentes & celles-ci, ce ſeroit toujours une répétition utile, parce

que l'Accoucheur doit prendre des mesures dans des accouchemens comme ceux-ci, qu'il ne prend pas dans les autres.

OBSERVATION CLXXXIII.

Le 22 Juin de l'année 1689, la femme d'un de mes Confreres, grosse de cinq à six mois, étant attaquée de violentes douleurs, ausquelles elle donnoit le nom de colique, m'envoya prier de la venir voir. Je la trouvai atteinte de douleurs qui commençoient vers le nombril, & qui se terminoient aux parties basses, avec de fortes épreintes. Je ne balançai pas à lui dire que ces douleurs de colique étoient les avant-coureurs, même fort prochains, d'un accouchement avancé. Comme je l'avois accouchée, elle consentit volontiers à me laisser éclaircir de mon doute; je la touchai, & l'assurai que l'enfant étoit si proche, qu'elle alloit accoucher incessamment, comme il arriva à l'instant, & dont elle fut d'autant plus surprise, que quelque réflexion qu'elle fit sur sa conduite, elle en ignoroit absolument la cause; l'enfant vint bien & vivant, mais il mourut une heure ensuite. Je la délivrai, & la fis coucher. Elle se porta si bien qu'elle se seroit bien relevée dès le lendemain, sans que pareil accident lui soit arrivé dans les autres accouchemens, où je l'ai depuis secourue.

OBSERVATION CLXXXIV.

Le 7 Février de l'année 1697, la femme d'un Chapelier de cette Ville, se sentant tourmentée d'une prétendue colique, qui résista à tous les lavemens, rôties au vin, & liqueurs chaudes, dont elle & ses commeres se purent aviser, fut

obligée le second jour de m'envoyer chercher pour trouver le moyen d'en diminuer la violence. Comme elle étoit grosse de quatre à cinq mois, & qu'elle sentoit son enfant se bien mouvoir, sans qu'elle eût souffert aucun accident qui dût la faire songer à un accouchement avancé, elle n'avoit pas la moindre inquiétude de ce côté-là, & je crois fort que, si elle avoit été traitée par des lavemens doux, & avec quelques petits juleps anodins, comme l'huile d'amandes douces, & autres de cette qualité, ses douleurs se seroient dissipées; mais ayant au contraire pris des lavemens très-forts & très-âcres, avec quantité de liqueurs chaudes, au lieu de tranquiliser une bile fort émue, ces remèdes la mirent encore plus en mouvement, & lui causerent des tranchées; en sorte que les douleurs de l'accouchement se firent sentir bientôt; après que j'y fus arrivé, & avant même que je me fusse déterminé sur le choix des remèdes que je lui pourrois faire, ces douleurs ayant augmenté d'un moment à l'autre, je la touchai, & trouvai les eaux qui occupoient le passage, & qui vinrent avec l'enfant & le délivre; l'enfant étoit bien vivant, & vêcut plusieurs heures, quelqu'avancé que fût l'accouchement. Ce qui fait voir qu'il y a toûjours des précautions à prendre dans l'administration des remèdes que l'on fait ou que l'on donne à une femme grosse, le danger de les faire mal-à-propos, ne tendant pas moins qu'à mettre l'enfant & la mère dans celui de perdre la vie.

OBSERVATION CLXXXV.

Le 8 Septembre de l'année 1702, Madame la Marquise de...... m'envoya quérir en diligence, à cause des douleurs de colique dont elle étoit vio-

lemment tourmentée. Comme elle étoit éloignée de cinq à six lieuës de cette Ville, je ne pûs arriver aussi-tôt que je l'aurois souhaité, parce qu'étant grosse de trois à quatre mois, je craignois qu'on ne lui fit quelques remèdes mal-à-propos, ou de n'être pas à tems de lui donner les secours nécessaires, comme il arriva, ayant été obligé de l'accoucher dès que je fus arrivé, mais d'un enfant mort, auquel j'aurois peut-être procuré la grace du saint Baptême, si heureusement j'avois été à portée de la secourir dès le moment qu'elle fut malade, comme je fis dans ce tems-là, mais trop tard pour le pauvre enfant, quoi qu'heureusement pour la Dame, qui n'en eut pas la moindre incommodité, & qui ne pût concevoir par quelle infortune cet accident lui étoit arrivé, ne sçachant y avoir donné aucune occasion. Cet accouchement se termina sans peine, quoique l'enfant fût mort, parce que les parties se trouvèrent assez bien disposées pour cela, ce qui n'est pas toûjours de même.

OBSERVATION CLXXXVI.

Le 26 Décembre de l'année 1711, la femme d'un Fermier éloignée d'un quart de lieue de cette Ville, étant tourmentée de douleurs très-vives, & grosse de deux mois & demi ou environ, m'envoya demander mon avis, & me fit prier de l'aller voir, si je croyois qu'il fut nécessaire. J'y allai aussi-tôt, & je rencontrai en y allant un homme qui venoit au devant de moi, lequel me pria d'avancer, la chose étant pressante. Je trouvai cette femme qui avoit des douleurs infiniment plus fortes que celles qu'elle souffroit dans ces autres accouchemens, lorsque l'enfant venoit au monde. Elle ne douta pas que ce ne fût pour accoucher,

comme il arriva un quart d'heure après que je fus entré chez elle, qui fut la seconde fois que je la touchai, quoique l'orifice intérieur ne fût pas plus dilaté cette seconde fois que la première, pour me permettre l'introduction de mon doigt, au bout duquel néanmoins je trouvai les petites membranes qui contenoient le peu d'eaux qui étoient nécessaires à un aussi petit enfant qu'étoit celui-là, qui vinrent le tout ensemble; je veux dire les membranes, les eaux & l'enfant, que je trouvai vivant, après avoir rompu les membranes, & il reçut la grace du saint Baptême, quoiqu'il ne fut pas plus gros qu'un haneton; mais bien deux fois plus long. Ces membranes ont toûjours, comme je l'ai dit ailleurs après M. M. la forme d'un œuf sans coquille, où l'on remarque le commencement de l'arriere-faix, qui occupe le bout qui vient le dernier par son épaisseur, qui est beaucoup plus considérable que l'autre, & que l'on connoît encore par le peu de sang qui en coule, & par la figure toute différente de celle de l'extrêmité qui lui est opposée. Cette figure d'œuf prouve aussi parfaitement bien que ces membranes tiennent à l'arriere-faix, ou plûtôt que l'arriere-faix est entr'elles & la matrice; ce qui fait qu'elles n'y sont que peu ou point adhérentes, aussi bien dans leur état de perfection, qu'en tout autre tems; ce qui fait voir qu'on peut les tirer au tems de l'accouchement sans conséquence.

OBSERVATION CLXXXVII.

Le 13 Mars de l'année 1707, je fus prié de voir la femme d'un Potier d'étain, qui paroissoit par ses cris être tourmentée des plus violentes douleurs qu'elle pût ressentir, quoiqu'elle fût naturellement douce & patiente, elle me dit qu'elle

croyoit que la ſuppreſſion de ſes ordinaires depuis 15 jours, après en avoir ſouffert une abondante évacuation, il y avoit ſix ſemaines, lui cauſoit ces violentes douleurs, que je trouvai très-reſſemblantes à celles d'un accouchement prochain, tant elles étoient vives & piquantes, & quoiqu'elle m'aſſurât le contraire, par le peu de ſéjour que ſon mari avoit fait avec elle depuis ce tems, n'y ayant été que deux jours, il y avoit cinq ſemaines; je n'en rabattis rien, & lui dis que pour m'aſſurer du contraire, c'étoit une néceſſité que je la touchaſſe, à quoi elle conſentit volontiers, & je n'en retirai mon doigt qu'avec une petite eſpece de veſſie de la figure d'un petit œuf ſans coquille, plus gros que celui d'un pigeon, mais moins gros que celui d'une poule; je l'ouvris auſſitôt, & je trouvai dedans un petit fœtus de la groſſeur d'une mouche à miel, auquel on remarquoit une petite tête, mais toutes les autres parties étoient tellement confuſes & racourcies, qu'il y avoit plus à diviner qu'à décider juſte; ſans doute qu'un microſcope m'auroit été d'un grand ſecours, pour m'aider à achever de débrouiller ce cahos, qui ne l'étoit encore qu'à demi; il s'enſuivit une auſſi conſidérable évacuation de ſang, que ſi c'eût été un accouchement à terme, & la femme n'en ſouffrit pas moins que dans ſes couches précédentes, dont néanmoins elle ſe tira heureuſement dans la ſuite, ſans qu'elle pût rapporter la cauſe de cet accouchement avancé à aucun mouvement violent, jamais femme n'ayant vêcu plus tranquillement qu'elle faiſoit, ni plus doucement dans ſon ménage, ſon mari même étant abſent.

M. Mauriceau rapporte plus de cent vingt accouchemens avancés, entre leſquels une grande partie ſont de la nature de celui-ci, qui ſont tous

venus dans une vessie en forme d'œuf, dans l'ouverture desquels il a trouvé de petits fœtus de la grosseur d'une mouche à miel, qu'il regarde comme autant d'avortons, ne jugeant pas que ces petits fœtus eussent un âge aussi avancé que celui du tems que les mères s'en disoient grosses, sans qu'il décide dans cette quantité d'observations la grosseur que doivent avoir ces prétendus petits avortons, sinon dans sa DLVIII. Observation, où il dit avoir vû une femme qui venoit d'avorter d'un petit fœtus, tout enveloppé de ses membranes & de ses eaux, qui n'étoit pas plus gros qu'une féve de haricot, n'étant pas plus gros que s'il n'avoit qu'un mois, quoiqu'elle se crût grosse de deux mois & une semaine.

J'aurois bien de la peine à croire qu'un enfant d'un mois fut gros comme une grosse féve de haricot. Ce seroit trop de besogne faite pour un tems si court; mais je n'assure pas aussi qu'un enfant de deux mois & une semaine, qui étoit l'âge de celui-ci, dût être si petit; cependant si c'étoit une nécessité que je décidasse sur l'un de ces deux tems, je me déterminerois plus volontiers en faveur du dernier; mais sans avoir égard à l'un ni à l'autre de ces tems trop courts ou trop longs, je me servirois plûtôt de la raison que ce même Auteur rapporte dans l'Observation CDLXXXII. où il dit que la femme qui se croyoit grosse de huit mois, n'ayant accouché que d'un fœtus, pas plus gros qu'une médiocre mouche, s'étoit grandement trompée, ne la croyant pas grosse de plus de trois semaines; par où je conclurois que les mères peuvent s'être trompées dans le tems qu'elles se sont crû grosses, & qu'un enfant de quatre ou cinq semaines, ne peut ni ne doit pas être plus gros qu'une mouche à miel des plus grosses, par la raison que je rapporterai à la fin de ce Chapi-

tre; ce qui est confirmé par ces petits avortons que M. M. rapporte avoir trouvé, dont la grosseur n'excéde pas celle d'un grain de froment ou de chenevi, dans les Observations LXXXI & DXCVI; enveloppés dans une membrane en forme d'œuf de pigeon, avec leurs eaux; ce qui doit absolument être un commencement de formation de fœtus, puisque les mêmes dispositions s'y rencontrent comme à un plus gros, & ne différent que du plus au moins, selon le tems qu'il y a que la nature a commencé d'y travailler, vû que les môles ou faux germes ne se trouvent jamais dans une espece d'œuf sans coquille, avec des eaux & le reste.

Ces petits fœtus viennent souvent enveloppés dans leurs membranes, enfermés dans un œuf sans coquille; ce qui arrive par la trop grande foiblesse des vaisseaux qui les tiennent attachés à la matrice, qui ne pouvant soutenir ses contractions sans se rompre, sortent ensuite toutes entières avec les eaux & le fœtus, plus ou moins gros qu'elles contiennent; mais quand ces vaisseaux se trouvent assez forts pour soutenir ces contractions & ces efforts, qu'elles s'ouvrent & qu'elles permettent la sortie des eaux & du fœtus, l'orifice intérieur de la matrice qui ne s'est que très-peu dilaté, & qui se resserre incessament, fait que l'accoucheur ne peut sans d'extrêmes peines y introduire son doigt pour tirer ce petit arriere-faix, encore est-il quelquefois obligé de s'en remettre à la nature.

RÉFLEXION.

Ces Observations prouvent toutes également, que souvent la cause d'un accouchement avancé est si cachée, qu'on ne la peut pénétrer; ce qui fait voir que quelque précaution qu'une femme puisse prendre, elle

ne peut quelquefois éviter ce dangereux accident, sans pourtant que j'aye remarqué, comme quelques Auteurs le disent, qu'un accouchement avancé fait craindre que pareille chose n'arrive dans la grossesse suivante. Quand cela se fait, c'est plutôt par la raison que j'ai rapportée dans le XXII[e] Chapitre de ce II Livre ; ce qui aussi n'a été d'aucun préjudice à la femme qui fait le sujet de cette première Observation, puisque je l'ai accouchée plusieurs fois depuis fort heureusement.

Il faut être très-réservé dans l'administration des remédes que l'on prescrit à une femme grosse, & sçavoir distinguer les douleurs de coliques d'avec celles de l'accouchement, dans la crainte de donner des remédes à contre-tems à une personne qui est en cet état, qui sont toujours pernicieux, quand ils sont âcres ou qu'ils purgent violemment, parce qu'il vaut mieux pêcher en moins qu'en plus, attendu que l'on peut réitérer & augmenter la dose d'un reméde, quand il n'opére pas suffisamment, & que l'on ne peut arrêter l'action de celui que l'on a donné indiscrettement. Il ne faut pourtant pas abandonner la malade en cas que pareille chose arrive, les lavemens doux avec le petit-lait & la décoction émolliente sans miel, & les juleps anodins avec l'huile d'amendes douces, & le syrop de capillaires, de chacun une once, avec quatre cuillerées d'eau de roses & de plaintain, ou quatre onces de décoction d'orge mondé, sont d'un grand secours pour appaiser la douleur, & arrêter l'action du reméde, supposé que la malade en eût prit un trop violent.

J'ai vu plusieurs accouchemens d'enfans très-petits, qui causoient des peines extrêmes, & d'une longueur ennuyeuses, parce que l'orifice intérieur de la matrice est pour l'ordinaire plus solide dans un tems peu avancé, qu'au terme de l'accouchement ; ce qui fait qu'il est aussi plus difficile à dilater. Quoique par bonheur, le contraire soit arrivé à cette Dame, dont l'accouchement fut des plus heureux pour elle, quoique funeste à son enfant. Et quand je dis que j'aurois pu lui sauver la vie, si j'avois été à portée de la secourir plutôt, c'est que je trouvai les membranes ouvertes, & les pieds, les mains & la tête, tout en confusion, assez prêts de l'orifice, pour choisir les pieds & tirer l'enfant à l'instant, sans néanmoins manquer à aucune précau-

tion; car la tête d'un tel enfant, quoique petite, n'est pas moins à craindre que celle d'un enfant à terme, même encore davantage, en ce qu'elle est très-foiblement attachée, que l'orifice intérieur de la matrice est plus difficile à dilater, par la raison que je viens de dire, & ne l'étant qu'à proportion de cette tête, cela fut cause que je tirai cet enfant jusques au col; mais au lieu de lui mettre mon doigt dans la bouche, comme je le fais d'ordinaire, quand il y a quelque chose à craindre, j'en coulai sans peine deux par-dessus la tête qui n'étoit ni grosse ni longue, avec lesquels en les recourbant un peu, je la conduisis & l'attirai dehors.

Ces précautions qui paroissoient avoir consommé quelque tems, ne durérent pas six minutes, tant cet accouchement fut prompt, & doucement terminé, qu'il n'auroit pas eu une fin moins fâcheuse sans ce secours, vû la petitesse de l'enfant & celle des parties, mais avec plus de tems & de douleurs pour la mère, qui se seroit bien relevée quatre jours ensuite, pour ne pas dire dès le lendemain, quoique la chose eut pu se faire également.

J'éprouvai dans un accouchement ce que je dis dans le précédent, qui peut arriver à l'occasion de la dureté de l'orifice intérieur, qui ne se dilate pas aisément dans le commencement de la grossesse; & la raison de cette difficulté, c'est qu'il ne le peut encore, par rapport au petit corps que la matrice contient, qui ne l'oblige qu'à une mêdiocre dilatation: ce qui m'empêcha la premiere & la seconde fois, de couler mon doigt jusques où il auroit été nécessaire, pour m'assurer de ce qu'il y avoit à venir, n'ayant qu'à peine touché du bout l'extrémité des membranes qui contenoient quelque chose, sans pouvoir décider ce que c'étoit; mais la nature plus habile ouvrière me le fit bientôt connoître, ayant poussé ce corps membraneux que je touchois, qui étoit gros comme un œuf de poule d'inde, que j'ouvris à l'instant, dans lequel étoient les eaux & un enfant bien vivant, qui fut baptisé comme je le dis dans l'Observation. J'y remarquai le cordon qui se trouva rompu, n'étant que de la grosseur d'un fil de lin, dont il restoit un bout attaché au nombril, & l'autre bout au milieu & au dedans de cette membrane, qui étoit beaucoup plus épaisse en ce que par tout ailleurs, dont le dehors qui répondoit à

cet endroit, paroissoit le lieu où l'arrière-faix commençoit de se former, & où l'on remarquoit comme un sang caillé ; au contraire de l'autre bout, qui n'étoit que simplement membraneux, l'on y voyoit les bras, avant bras, & les mains, les cuisses, les jambes, & les pieds ; mais tout cela fort court & très-menu : c'étoit un garçon bien formé, & connu pour tel.

Je remarquai à ce corps membraneux, en forme d'œuf ou de vessie, dans lequel l'enfant vint de la sorte, que les membranes se tiennent sans être attachées à la matrice, mais bien à l'arrière-faix, & l'arrière-faix à la matrice ; ce qui fait voir que losqu'un accouchement se déclare, en sorte qu'il est nécessaire de tirer l'arrière-faix le premier, l'on ne doit pas différer un moment à le faire, sans craindre que ces membranes y soient d'aucune conséquence, & y mettent aucun obstacle, quoiqu'en dise MM. Peu & Mauriceau.

Cette femme perdit assez de sang après cet accouchement, & plus même qu'on n'auroit dû l'attendre pour un si petit enfant qui vint si naturellement, ce qui n'empêcha pas qu'elle se porta bien, elle se releva huit jours ensuite.

J'ai cru que cet enfant n'avoit pas plus de deux mois, & que la femme pouvoit s'être trompée, en comptant du jour que ses ordinaires avoient cessé de couler, quoiqu'elle put bien n'être devenue grosse que douze ou quinze jours ensuite, tant les extrémités de cet enfant étoient petites, aussi-bien que son corps, dont la tête étoit la plus grosse partie, sans que néanmoins j'y aye pû remarquer autre chose que la place de la bouche & des yeux, & s'il avoit des os ils étoient encore bien mous, assurant très-certainement qu'il n'y en en avoit aucun de formé, mais seulement une matière propre à les produire.

Pour celle-ci il n'y a aucun doute que l'enfant n'eut cinq semaines, en ce que le compte de la femme est juste, & que plusieurs raisons le confirment, sur tout l'approche de son mari, pendant deux nuits, après une abondante évacuation, en est une des plus fortes, & dont néanmoins la petite vessie ou corps membraneux n'étoit pas plus gros qu'un de ces plus petits & premiers œufs d'une jeune poule, & dont l'embryon n'étoit que de la grosseur d'une mouche à miel des plus

petite, auquel je ne pus remarquer qu'une espèce de séparation entre deux grosseurs, dont l'une étoit moindre & plus courte que l'autre, que je jugeai être la tête, mais le tout si confus, que l'on ne pouvoit rien décider sur une telle structure. Je n'y remarquai point de cordon, quoique je compte bien qu'il y en avoit un, mais qui se trouva imperceptible par sa grande délicatesse, & détruit dans les mouvemens que ce petit corps fut obligé de faire, tant en sortant qu'après être dehors; ce qui me le persuade, c'est que la partie de ce petit corps membraneux qui étoit du côté du fond de la matrice, étoit sanglant & plus épais que l'autre, pour former le commencement de l'arrière-faix, & ce qui prouve qu'il y étoit attaché, est la quantité de sang que la femme perdit ensuite, comme il arrive après le détachement de l'arrière-faix, dans les autres accouchemens.

Cela fait voir qu'aussi-tôt que les semences sont reçues dans la matrice, la matière venant à se débrouiller & à prendre sa forme, les membranes prennent leur consistence & leur figure, dont une portion s'attache à son fond pour faire l'arrière-faix, du milieu duquel sort le cordon qui est la réunion des veines & des artères qui se communiquent à l'enfant, afin de lui porter le sang de la mère pour lui servir de nourriture, & lui être ensuite rapporté, & continuer ainsi depuis le commencement de sa formation jusques à son entière perfection, qui est pour l'ordinaire au terme de neuf mois.

Ce qui prouve bien que M. Harvée se trompe, quand il dit que le placenta ne paroît point à un enfant de trois mois : M. Mauriceau fait voir le contraire en plus de 50 Observations, mais sur tout dans sa CCCXCIX, où il parle ainsi : *J'ai délivré une femme de l'arrière-faix d'un petit fœtus de six semaines.* Ajoutez à cela mes propres Observations qui sont conformes à celles de cet excellent Auteur, puisqu'il n'y a point d'autre moyen par lequel un enfant puisse prendre son accroissement. Aussi-tôt qu'il est formé, ce qui arrive avant cinq semaines, qui étoit le tems juste & précis de celui-ci, c'étoit une nécessité qu'il eut un placenta, mais proportionné à la grosseur de cet embryon, que j'ai cru vivant quelque petit qu'il fut, mais qui a échappé à ma vigilance, quelqu'attention que je pusse donner pour le connoître.

Cet Auteur a-t il parlé plus juste, quand il dit qu'il ne se trouve rien dans la matrice le premier mois que la femme est grosse ? Supposera-t-on que ce prétendu œuf ou corps membraneux, qui contenoit le petit embryon, quoiqu'il ne fut que gros comme une mouche à miel, avec ses eaux, qui achevoient de le remplir, se soit formé en quatre ou cinq jours ? Cette supposition seroit sans doute opposée au bon sens & à la raison qui persuade que la nature commence dès le premier jour de sa conception à travailler à cet excellent ouvrage, & qu'elle le conduit sans discontinuer jusques à sa dernière perfection, mais tout d'une autre manière que MM. Harvée & Kerkrin & tous les autres ne l'ont pensé, ne trouvant rien dans leurs écrits qui soit soutenu de l'expérience.

Je souhaiterois grandement que M. Kerkrin m'eut fait voir dans cet enfant de cinq semaines ce qu'il dit avoir trouvé dans celui d'un mois, où les os étoient déja formés en plusieurs endroits, & particulièrement ceux des clavicules, les fociles, ceux des hanches, des côtes & des bras, ainsi que celui de six semaines, qui avoit, dit-il, la machoire composé de six os, & les calvicules assez solides.

L'embryon dont je parle dans mon Observation étoit aussi sûrement de six semaines que celui-ci l'étoit de cinq, & par la même raison. Je veux dire que la femme, qui en est l'objet, avoit de même resté deux ou trois jours avec son mari, après avoir eu ses ordinaires, & qu'elle vint ensuite garder cette Dame éloignée de six lieues de chez elle, sans avoir eu d'autre commerce depuis ce tems, elle accoucha à six semaines justes; l'enfant qui étoit contenu dans le petit corps membraneux, en forme d'œuf (dont le détachement lui causa une si violente perte de sang, qu'elle manqua d'en mourir, dont je la délivrai) & que j'ouvris à l'instant pour le voir, n'étoit pas plus gros qu'une mouche à miel, mais des plus grosses; or en suivant l'esprit de cet Auteur, je demanderois quelle solidité l'on peut trouver aux os de la tête aussi-bien qu'à ceux des clavicules, des hanches & des fociles d'un pareil enfant ? je laisse à penser ce qu'un chacun voudra sur ce sujet, pour moi je sai parfaitement bien à quoi m'en tenir.

Mais dira-t-on ces enfans étoient apparemment des

avortons, qui n'ayant pas plus groffi dans fix femaines, auroient pu ne groffir pas davantage ; ce qui fait que de telles expériences ne détruifent point le raifonnement, non plus que l'opinion de ces favans Hommes ! Je réponds que ces Auteurs ne peuvent parler que par expérience ou par raifon ; par expérience ils n'en peuvent jamais avoir de plus juftes, & par raifon chacun a fon fentiment, & eft en droit de le dire ; mais bien loin que ce foit des avortons, je trouve au contraire que la nature a beaucoup travaillé que d'avoir mis fon ouvrage en cinq & fix femaines dans une perfection telle qu'étoit celle de ces deux enfans, parce que quand ils ont atteint cet état, ils augmentent à proportion qu'ils avancent en âge, & groffiffent fi fenfiblement dans la fuite qu'ils augmentent plus en deux des derniers mois de la groffeffe, qu'en trois & demi, même en quatre des des premiers ; ce qui eft d'autant plus facile à juftifier, qu'il n'y a point de Sage-Femme un peu éclairée, qui n'en affure la vérité, fans qu'il foit néceffaire d'en appeller à un Accoucheur. Toutes les femmes mêmes donnent des preuves dans le commencement de leurs groffeffes du peu de progrès que cet enfant fait en difant, fuivant un langage vulgaire (qu'à ventre plat, enfant il y a, & qu'après grand val, grand mont) fans que néanmoins je prétende ôter la liberté à perfonne de penfer ce qu'il voudra, me renfermant à dire feulement que fi mon raifonnement ne fatisfait pas ces gens difficiles, mes expériences ne laiffent pas d'être exactes & fidelles.



CHAPITRE XXIV.

De l'accouchement de plusieurs femmes boiteuses & bossues.

MR. Peu s'est tellement déchaîné contre les filles qui souffrent l'une ou l'autre de ces indispositions, qu'il sembleroit à ceux qui liroient son livre, que l'usage du mariage devroit absolument leur être défendu, & quoique la Demoiselle qu'on lui destinoit pour femme, & qu'un autre épousa, fut boiteuse, (*x*) & qu'elle eut eu un ac-

(*x*) Les femmes boiteuses & bossues ne sont pas ordinairement sujettes à des accouchemens fâcheux ; car souvent la bosse n'a pas de rapport au bassin, & les femmes avec cette difformité peuvent accoucher aussi heureusement que d'autres.

Néanmoins l'on ne doit point conseiller en général de marier des filles petites & mal faites, dit *M. Puzos*, *page* 9; elles peuvent à la vérité être bossues, quoique leur bassin n'eut aucun vice de conformation; ainsi elles pourront, si l'on veut, accoucher aussi heureusement que d'autres; mais n'est-il pas à craindre que le vice qui a causé la perversion de leur épine, si elle est naturelle, n'influe sur l'enfant & qu'il ne devienne semblable à sa mère ? Quoique cela n'arrive pas toujours, il est certain que des mères bossues sont plus sujettes à avoir des enfans bossus. Si les jeunes filles ont été nouées dans leur enfance, & qu'elles conservent encore dans leurs jambes des vestiges de nouage, il est bien difficile que le bassin soit exempt des impressions de ce vice; il est même plus exposé à en être affecté que les autres os, parce que le bassin soutient le poids du tronc, de la tête & des extrêmités supérieures, soit que l'enfant se tienne debout, soit qu'on le tienne assis; ainsi le propre du virus rachitique étant de rendre les os mollasses, il est évident que la pression plus grande qu'éprouveront les os du bassin, les exposera davantage au danger d'être déformés, il sera donc bien rare que des filles qui ont été nouées dans l'enfance, n'ayent pas dans les os du bassin quelque vice de conformation, qui, si elles deviennnt grosses, peut rendre l'accouchement difficile & quelquefois impossible.

couchement des plus mauvais, eſt-ce une raiſon convaincante pour inférer que toutes les boiteuſes ſoient ſujettes à un tel malheur. Il eſt à craindre qu'un dépit amoureux n'ait porté cet Auteur à répandre ce trait malin ſur toutes celles qui ſouffrent cette incommodité, comme un fâcheux évenement, qui leur ſeroit immanquable; ce qui ſeroit d'une fâcheuſe conſéquence pour elles, puiſqu'elles, n'ont pas moins de paſſion que les autres pour le Sacrement, pendant qu'il s'en voit de très-bien faites qui ſe conſacrent au Seigneur, en s'enterrant, pour ainſi dire, toutes vivantes dans le fond d'un Cloître.

Ce qui me fait dire par une expérience oppoſée à celle de cet Auteur, que s'il arrive par malheur qu'une femme attaquée de l'une ou de l'autre de ces maladies, ou des deux en mêmes-tems, ſouffre pour accoucher un travail long, penible & laborieux, ce n'eſt que par la même raiſon que de pareils accouchemens arrivent aux femmes les mieux conformées, ſans que ces conformations vicieuſes en ſoient la cauſe, puiſque le contraire arrive auſſi fréquemment à ces mêmes perſonnes.

OBSERVATION CLXXXVIII.

Madame la Marquiſe de ...... demeurant à vingt-cinq lieues de cette ville, m'ayant fait prier de la venir accoucher, je m'y rendis dans le mois de Juin de l'année 1698, qui étoit le tems marqué. Elle étoit devenue boiteuſe par la diſlocation d'une de ſes hanches, qui lui étoit arrivé dans ſon enfance, dont elle n'avoit pas été bien traitée, & dont elle étoit incommodée conſidérablement. Elle commença de reſſentir de legères douleurs à onze heures du matin, qui continuerent de cette ſorte juſqu'à cinq heures & demie du ſoir, qu'elles

qu'elles redoublerent, je trouvai l'enfant bien situé, & les eaux formées, qui percerent un moment après; l'enfant suivit, & je la délivrai à l'instant. Elle se releva sans aucun accident, & son enfant se porta aussi très-bien.

RÉFLEXION.

Si j'avois eu de la disposition à m'inquiéter, j'aurois dû être fort en peine au sujet de cette Dame après avoir lû cet endroit du Livre de M. P.; mais réfléchissant à l'obstacle que pouvoit causer cette vieille dislocation du fémur avec l'ischion au passage de l'enfant, & connoissant que le déplacement de ces os ne pouvoit ni ne devoit y en faire aucun; je n'y fis pas plus d'attention que j'y en ai fait depuis, sinon d'avertir que pendant la grossesse, les femmes attaquées de pareilles incommodités, sont à la vérité fort sujettes à se laisser tomber, comme c'est un malheur qui arrive souvent aux plus droites & à celles qui sont les mieux plantées sur leurs pieds, je leur remontre qu'elles sont plus obligées que celles-ci, de donner toute l'attention possible à leurs démarches pour prévenir un tel accident.

Ce ne sont pas seulement celles qui souffrent la dislocation du fémur qui doivent se garder de tomber en marchant, il y en a qui ont les pieds mal conformés, aussi-bien que les jambes qui marchent avec autant de difficulté, & qui ne sont pas moins en danger de tomber que celles-là.

OBSERVATION CLXXXIX.

La femme d'un Officier éloigné de cinq lieues de cette Ville, & qui étoit boiteuse des deux pieds par un vice de conformation, qui ne marchoit qu'avec beaucoup de peine, & qui tomboit à tout moment, mais qui étoit d'ailleurs fort raisonnable, étant devenue grosse, prit tant de précaution pendant tout le tems de sa grossesse, qu'elle n'eut aucune chûte, & se conduisit heureusement

à son terme, dans lequel tems elle sentit quelques avant-coureurs, qui lui annoncerent un accouchement prochain; elle m'envoya chercher, le travail se déclara peu après que je fus arrivé, & je l'accouchai en moins d'une heure.

RÉFLEXION.

Par où cette mauvaise conformation des pieds auroit-elle pû rendre cet accouchement difficile, & quel rapport ces parties peuvent-elles avoir avec celles qui se trouvent intéressées dans l'accouchement? Une femme prudente qui marchera avec autant de précaution que celle-ci, conduira, quoique boiteuse, sa grossesse jusqu'à son terme, & n'en accouchera pas moins heureusement; & ce n'est pas par-conséquent une raison qui doive empêcher celles qui ont cette incommodité de se marier, quoiqu'en dise M. Peu.

Les Bossues auroient ce semble plus à craindre, parce qu'à quelques-unes l'épine se portant beaucoup en dehors par le milieu du dos, elle se retire souvent plus qu'elle ne devroit en dedans, vers les vertébres inférieures des lombes; en sorte que l'os sacrum doit étrécir le passage, entre cet os & l'os pubis, & causer par-conséquent, une très-grande difficulté à l'accouchement, supposé qu'il ne le rende pas impossible.

Mais il faut faire réflexion que je n'exempte de cet inconvénient, ni boiteuses ni droites, ni grandes ni petites, comme je le ferai voir en son lieu.

OBSERVATION CXC.

Une Dame éloignée de cinq lieues de cette Ville, extraordinairement bossue du dos & de la poitrine, jouissant d'une mauvaise santé, très-maigre, & qui avoit la respiration fort fréquente, étant mariée & grosse, prit le partie de venir demeurer avec Madame sa mere, en cette Ville même. Elle m'envoya prier de venir la voir, & me dit que comme elle ne pouvoit pas m'avoir assez-tôt à sa campagne, elle s'étoit approchée de

moi pour se mettre entre mes mains. Je lui promis de lui donner dans l'occasion tout le secours dont j'étois capable; mais la trouvant atteinte de tant de fâcheuses indispositions, je désesperai dès lors de la pouvoir tirer d'affaire, sans néanmoint lui en rien dire, & je lui donnai au contraire toute l'espérance possible.

Comme je la voyois souvent; je trouvois qu'à mesure qu'elle avançoit dans sa grossesse, ses incommodités augmentoient; ce qui étoit si vrai, que vers les six & septiéme mois, elle ressentit quelques legères douleurs, dont elle me fit donner avis. Je me rendis auprès d'elle, où je jugeai d'abord que c'étoit les douleurs de l'accouchement qui même me parurent assez fortes pour m'engager à m'instruire de la situation de l'enfant, dont je touchai la tête au travers des membranes & des eaux, qui étoient en petite quantité. Je trouvai cette tête très-molle, ce qui me fit juger que l'enfant étoit très-petit, les eaux se préparerent, s'écoulerent bien-tôt après, & l'enfant suivit en moins d'une heure. Il étoit très-petit, & vêcut huit jours sans prendre de nourriture.

Le cordon que je trouvai très-foible, n'empêchoit pas que l'arriere-faix ne tint un peu trop. Je voulus de peur d'accident aller lui aider, mais il me fut impossible de passer ma main, les os sacrum & pubis qui étoient trop serrés & proche l'un de l'autre, m'en interdirent l'entrée; ce qui me fit ménager ce foible cordon, & encourager la malade le plus que je pus, en l'obligeant de pousser en bas, de souffler dans sa main étant fermée, & de mettre son doigt assez avant dans sa gorge pour s'exciter à vomir; ce qui me réussit si bien, que cet arriere-faix vint tout entier.

La Dame se releva, mais elle ne recouvra jamais une bonne santé, une petite toux survint, sa

poitrine s'affecta, & ce fut en vain qu'on lui fit tous les remédes possibles; ils ne purent l'empêcher de mourir six mois après cet accouchement, étant tombée dans un hydropisie universelle.

RÉFLEXION.

Cette jeune Dame étoit un petit corps d'une très-mauvaise habitude, chez qui la nature s'étoit presque toujours oubliée dans ses fonctions ordinaires, & qui n'avoit pas joui en sa vie durant huit jours de suite d'une bonne santé; il n'étoit pas surprenant qu'elle eût la respiration courte & fréquente, avec une poitrine d'une aussi mauvaise conformation; car il n'étoit pas possible que les poumons pussent s'étendre assez pour recevoir autant d'air qu'il en auroit fallu pour rafraîchir la masse du sang sans respirer très-souvent, & les poumons chargeant par trop le diaphragme sur lequel ils tomboient, l'empêchoient de se mouvoir comme il auroit dû pour procurer à la malade une respiration aisée, le défaut d'air diminuoit la circulation du sang, ce qui fut cause que le sang se convertit en sérosités, lesquelles venant à se séparer & à se filtrer dans les glandes de la peau, se répandirent ensuite dans tous les tégumens, & donnérent occasion à cette hydropisie universelle, dont la malade mourut; & c'est l'accident le plus ordinaire des asthmatiques, qui a pour cause principale, le vice d'une respiration fréquente & difficile.

Il semble que le travail de cette Dame doit être trouvé court, n'ayant duré qu'une heure, vu les indispositions dont elle étoit attaquée, mais par rapport à la violence avec laquelle les douleurs se firent sentir, & la petitesse dont étoit l'enfant, il auroit été sans doute beaucoup plus prompt, si le passage entre les vertébres inférieures du dos, l'os sacrum & l'os pubis eut été moins serré.

Ce fut un vrai bonheur que cette Dame accouchât avant son terme, parce que l'enfant n'auroit jamais pu passer si elle y eut été, & s'il eut été aussi plus gros qu'il n'étoit, ces dispositions étant des obstacles invincibles pour l'Accoucheur, comme je l'ai fait voir dans une Observation précédente, puisqu'il ne pû trouver lieu d'introduire sa main pour aller chercher

les pieds de l'enfant ; ce fut la raison qui me fit prendre tant de mesures pour délivrer cette accouchée, ce qui sans cela ne m'auroit pas plus embarrassé que quantité d'autres délivres que j'ai tiré avec la dernière facilité.

Qoiqu'il se trouve quelques bossues du genre de celle-ci, dont le vice de conformation ne se fixe pas à la poitrine & au dos seulement, mais qui se continue jusqu'aux vertébres des lombres & à l'os sacrum, en formant une espèce de glacis, depuis le milieu des vertébres du dos jusqu'à cette partie, ce qui est cause que ces vertébres s'approchent plus qu'elles ne devroient des os pubis, & forment un détroit incapable de laisser passer un enfant à terme, aussi-bien que la main de l'Accoucheur, pour le secourir, & qui mettent par cette raison la malade dans la dernière nécessité de souffrir l'opération césarienne, comme le seul & unique moyen de la tirer, elle & son enfant du péril où ils sont ; l'accouchement par les voies ordinaires, étant alors absolument impratiquable.

Il ne faut pas croire pour cela que toutes les bossues soient également malheureuses, puisque j'en ai accouché plusieurs qui s'en sont tirées très-heureusement. Il n'y a même rien de particulier dans ce vice de conformation, dont les plus droites ne soient susceptibles, puisque l'étroitesse du passage que je connois presque pour l'unique cause capable de rendre l'accouchement long, difficile, laborieux, & souvent contre nature, comme je le fais voir au Livre où je traite de ces sortes d'accouchemens ; j'en ai accouché depuis celle-ci d'aussi contrefaites, & toutes deux d'enfans morts, & très-difficilement, dont l'une mourut, & l'autre eut bien de la peine à se tirer d'affaire.

OBSERVATION PARTICULIÈRE CXCI.

Le 16 de Mars de l'année 1714. un homme de cette Ville vint me prier d'aller voir sa fille, qui étoit malade depuis quelques jours d'une pleuresie qui la mettoit dans un danger évident. Je trouvai qu'au lieu d'une pleuresie, cette fille, qui étoit une des plus petites que j'eusse jamais vûe, dont les extrêmités étoient toutes contrefaites, étoit

dans les douleurs d'un accouchement, mais si éloignées les unes des autres, qu'elles étoient incapables de faire avancer la tête d'un très-petit enfant; qui étoit engagée au passage, & si serrée, que les os de son petit crâne chevauchoient les uns sur les autres, accompagnée d'une sortie du meconium, en telle quantité, que je crû cet enfant mort, d'autant plus certainement, que sa mere ne l'avoit point senti remuer depuis le jour précédent, outre que le col de la vessie qui se trouvoit tellement serré, qu'il n'en sortoit aucune goutte d'urine, lui grossissoit tellement le ventre, qu'il lui touchoit le menton, étant foible, froide & presque sans poulx; ce qui me fit résoudre à l'accoucher, ce que j'exécutai sur le champ, en ouvrant le crâne de cet enfant, dont je tirai une portion des os, & toute la cervelle, ce qui diminua tellement le volume de cette petite tête, que j'en fis l'extraction sans beaucoup de peine, quoique les épaules parussent disposées à y faire quelque obstacle, n'ayant pû, à cause de l'étroitesse du passage, couler aucun de mes doigts sous les aisselles pour m'aider à les tirer dehors; ce ne fut pas sans beaucoup de ménagement que j'y réussis, dans la crainte que j'avois d'arracher la tête; après quoi il fut question de délivrer la mere; mais comme le cordon étoit très-petit & très-foible, je donnai toute mon attention à le ménager, en sorte qu'il put attirer l'arriere-faix sans se rompre, en faisant souffler la malade dans sa main, puis pousser en bas, après mettre son doigt dans sa bouche, jusques bien avant dans sa gorge, afin qu'en s'excitant à vomir, les secousses du vomissement pussent être de quelque secours. Tous mes soins furent inutiles, le cordon se rompit, ou plutôt se détacha dans sa racine d'avec l'arriere-faix; & comme le passage d'entre

les os étoit si étroit, qu'il m'étoit impossible d'y introduire ma main pour le détacher; la difficulté de cette extraction ne dépendant pas de l'étroitesse de l'orifice intérieur de la matrice, comme tous ceux qui en ont écrit avant moi le disent, puisque je puis assurer que cette orifice ne m'a jamais fait d'obstacle, lorsque j'ai pû introduire ma main entre les os; l'impossibilité de l'introduction de mes doigts me força de l'abandonner à la conduite de la nature, qui l'expulsa trois jours après, sans qu'il fut corrompu en aucune manière, & la femme se porta bien ensuite, contre mon espérance. Si cet enfant se fut malheureusement présenté en toute autre situation, étant certain de sa mort, j'aurois été contraint de laisser périr la mere sans la pouvoir secourir; & s'il eut été certainement vivant, pour lors j'aurois pris tel parti que la nécessité m'auroit pû suggerer, qui n'auroit pû être que la section Césarienne, puisque je me serois trouvé dans la seule occasion où l'on doive la pratiquer.

RÉFLEXION.

Je tirai un bon augure de ce qu'en allant soigneusement tous les jours voir cette femme, je ne trouvois point son ventre dur, tendu, ni douloureux, & ne m'appercevois d'aucune fâcheuse odeur, ce qui n'auroit pas manqué d'arriver si cet arrière-faix avoit fait un plus long séjour, comme il fit à une femme de la Paroisse de Gourbeville, à laquelle l'arrière-faix étoit resté, qui moins heureuse que celle-ci, ne m'ayant appellé que le septième jour, lorsque la corruption y étoit au suprême dégré, malgré tous les remédes qui lui furent faits par l'ordonnance des Médecins & Chirurgiens qui avoient négligé le secours de la main, qui étoit seul capable de réussir, si au lieu du septième jour ils m'eussent mandé dès le premier ou le second jour, vu que l'enfant qui étoit très-gros, vint en très-peu de tems; je lui aurois évité une longue suite de fâcheux accidens,

dont néanmoins elle se tira après avoir croupi plus de six semaines dans la plus fâcheuse & insupportable odeur que l'on se puisse imaginer, & après plus de six mois de maladie, avant que de se pouvoir rétablir.

Il convenoit en apparence de faire prendre à la malade en question ces remédes tant vantés pour faire sortir l'enfant mort, ou l'arrière-faix resté après l'accouchement, dont le nombre est si grand, qu'il est rare que le plus petit Chirurgien de village n'ait le sien; mais moi qui ne veux faire tort à personne, & laisser à la nature ce qui lui appartient, je ne lui en fis prendre aucun, pas même un seul lavement.

Les malheurs que j'ai vu arriver par les tristes & funestes expériences que plusieurs filles ont faites de l'usage de ces remédes pour procurer la sortie de ce qui étoit contenu dans leur matrice, sous la violence desquels la nature a bien plus souvent succombé, qu'elle n'a produit l'effet qu'elles en attendoient, m'a d'autant plus déterminé à ne m'en jamais servir, que j'en ai été détrompé par ma propre expérience, dans la certitude où je suis que les douleurs de l'enfantement dépendent d'une action propre à la matrice (*y*), (sans

(*y*) Ce qui prouve que la contraction de la matrice est le seul agent expulsif du fœtus, ce sont les fœtus qui en sont sortis morts. On trouve *dans le Journal d'Allemagne*, *Dec. 2*, *an. 4. Obs. 107*, *pag. 206*, l'histoire d'un fœtus pourri, resté dans la matrice d'une femme morte. Après avoir gardé le cadavre le tems prescrit par la loi, & lorsqu'on vint à en laver les parties selon la coutume du pays, on trouva entre les cuisses de la Dame morte le fœtus pourri qu'il n'avoit pas été possible de retirer. Et dans le même *Journal*, *Dec. 1*, *an. 3*, *Obs. 310*, *p. 461*, on rapporte qu'une Dame étant au dernier mois de sa grossesse, se trouva si mal qu'elle mourut en moins d'une demie heure; trois jours après sa mort le fœtus sortit de la matrice. Il ne paroît pas possible, ajoute l'Auteur, que l'enfant eut pu survivre si long-tems après la mère, n'ayant pu prendre d'aliment par l'ombilic; car le placenta étant la mammelle de l'embryon, selon *Harvée*, & ne recevant plus rien de l'utérus après la mort de la mère, il faut qu'il périsse faute de nourriture.

Thomas Bartholin, *Hist. anat. 99*, *cent. 2*, *p. 304*, rapporte l'histoire d'une femme, dont le fœtus vint après sa mort; elle mourut six semaines avant le terme ordinaire; on croyoit que l'enfant étoit mort dans son sein; ainsi on prépara tout

qu'auçuns remédes y puissent contribuer) de même que celui du cœur pour pousser le sang dans les artères, & recevoir celui des veines & celui des intestins, pour expulser les matières fécales, & tous les autres mouvemens involontaires qui se font dans l'intérieur des viscéres : car comment comprendre que la vertu de ces remédes prétendus spécifiques puisse être portée à la matrice pour en faire sortir l'enfant & l'arrière-faix, puisqu'elle n'y peut arriver que par la voie de la circulation, & qu'elle doit par-conséquent être beaucoup altérée avant que d'y parvenir ? Quel moyen d'expliquer ensuite comment les particules actives d'un reméde se séparent de sa masse, pour faire précisément leur impression sur cette partie & y causer l'irritation convenable, à produire cet effet ; c'est ce que je ne puis comprendre, & dont je demande l'explication, sans quoi je n'aurai non plus de foi pour cette qualité oculte, que pour la vertu spécifique du médicament, mais je croirai trouver plus de ressource dans les lavemens & les fomentations émollientes, quand le ventre sera dur, tendu & douloureux, avec un bon régime & jamais d'injections, dans le dessein de les pousser dans la matrice, parce que pour y être introduites, qu'elles produisissent quelqu'effet, ce seroit une nécessité que l'on introduisit l'extrémité ou le bout de la canulle dans la cavité de la matrice, dont la clôture empêche qu'il n'entre dans son orifice intérieur ; & comme cette introduction est impossible, c'est inutilement que l'on en fait la tentative ; l'injection des liqueurs ne peut donc être poussée que dans le vagin, lorsqu'un fâcheux travail est suivi de pourriture ; ou à l'occasion des fleurs blanches, parce que cette partie peut quelquefois, & peut-être plus souvent qu'on ne se l'imagine, être la source de cette maladie ; mais au surplus ces injections sont toujours bonnes aux femmes qui souffrent une chaudepisse ou une gonnorhée, étant le lieu où cette maladie a le plus particulièrement son siége.

pour son enterrement ; on l'ensevelit à l'ordinaire, quarante-huit heures après sa mort, on s'apperçut que l'abdomen & le thorax s'enfloit, le suaire dont elle étoit enveloppée se déchira & les lochies parurent couler avec abondance. Les femmes qui étoient présentes ayant écarté les genoux du cadavre, virent un fœtus mâle qui sortoit de sa prison, mais qui étoit mort. On prit ce petit enfant & on l'enterra avec la mère.

OBSERVATION CXCII.

Une Dame demeurant à deux lieues de cette Ville m'engagea à lui promettre de l'aller accoucher lorsqu'elle seroit à son terme, dans la crainte où elle étoit que la mauvaise figure de son corps ne l'exposât à un accouchement difficile. Je lui promis. Elle étoit des plus bossues devant & derriere, & très-mal figurée en tout le reste. Aussitôt qu'elle se sentit quelques douleurs pour accoucher, elle m'envoya quérir en diligence. Je la trouvai avec de legères douleurs, courtes & passageres; mais qui augmenterent environ deux heures après que je fus arrivé, & qui suivirent si brusquement, qu'elle fut accouchée d'un gros garçon, & délivrée en moins d'une demie heure, après que ce redoublement de douleurs eut commencé.. Je laissai le lendemain l'enfant & la mere en assez bonne santé.

RÉFLEXION.

La facilité que les femmes bossues comme celle-ci, ont d'accoucher, par rapport aux précédentes, vient de ce que les vertébres inférieures des lombes & l'os sacrum, au lieu de se recourber en dedans pour s'approcher des os pubis, se jettent en dehors, & loin de faire obstacle à la sortie de l'enfant elles la facilitent; c'est cette différence, qui m'autorise de plus en plus à dire que la cause la plus vraisemblable de la longueur & de la difficulté d'un laborieux travail, vient de ce que ces os par trop serrés forment un passage trop étroit pour laisser sortir un gros enfant, dont le sortie est toujours facile, quand ces parties dans la situation naturelle lui laisse un passage un peu plus étendu.

Celle-ci jouissoit aussi d'une meilleure santé que la prédente, elle avoit plus d'embonpoint, & enfin elle étoit plus forte & plus robuste. Au reste, elles ont tant les unes que les autres, pour l'ordinaire, la respiration dif-

ficile. Il n'y a qu'un peu de plus ou de moins, & une chose à observer, c'est qu'il est fort rare qu'aucunes de ces sortes de femmes vieillissent, ce qui fait voir que les mieux composées ne le sont guère bien.

Je n'ai plus accouché cette Dame depuis, parce que ses accouchemens ont été si prompts nonobstant sa mauvaise conformation, qu'ils n'ont pas donné le tems de me venir chercher.

Il y a encore deux femmes en cette ville, dont les accouchemens sont si prompts & si heureux, quoiqu'elles soient extraordinairement bossues, qu'elles sont presque toujours accouchées quand j'arrive chez elles, quelque diligence que je fasse, & quoi qu'elles accouchent de fort gros enfans.

CHAPITRE XXV.

Des potions laxatives, poudres, eaux, & autres drogues que l'on donne pour avancer l'Accouchement.

LEs anciens Médecins & Chirurugiens qui n'avoient pas encore l'usage des acccouchemens par l'opération de la main, se sont exercés à inventer tous les remedes qu'ils ont pû imaginer pour en rendre la fin moins longue & plus heureuse. Ils se sont fondés sur quelques expériences qu'ils ont prétendu avoir, de l'effet de certaines drogues appellées Hystériques, propres à remettre une nature déréglée dans son premier état; & ils les mettoient en usage lorsqu'une femme étoit engagée dans un travail long & difficile, espérant que ces remédes n'auroient pas moins de vertu pour pousser l'enfant hors de la matrice, qu'ils en avoient eu pour ouvrir les vaisseaux, & déchar-

ger la nature, par cette voye, de ce qui pouvoit lui être à charge.

Cette méthode de ſecourir les femmes dans leurs longs & penibles travaux, par le moyen des potions, auſſi-bien que par les autres remédes, n'a pas ſeulement été pratiquée par les Anciens, les Modernes n'ont pas jugé la vertu de certaines drogues moins efficaces, puiſqu'ils les ont employées, & qu'ils eu uſent encore dans la même intention, & qu'elles ſont étallées avec pompe dans toutes les Pharmacopées. Il y en a même qui ont fait un ſi grand fond ſur leur vertu, qu'ils leur ont rapporté le ſuccès de quantité d'accouchemens, qui ont fourni la matière de pluſieurs Obſervations, où néanmoins il ne ſe voit rien qui en puiſſe juſtifier l'effet, & leur inutilité eſt ſuffiſamment démontrée par les exemples qui ſuivent.

OBSERVATION CXCIII.

Un célébre Accoucheur de cette Ville, avoit une poudre prétendue merveilleuſe pour provoquer les douleurs & avancer l'enfantement, qui étoit compoſée de galbanum, de myrrhe, de ſabine, de rhue, & d'autres drogues de cette qualité, dont il faiſoit prendre à une femme malade pour accoucher, quand le travail étoit lent, depuis une demie drachme juſqu'à une drachme; & après l'effet de ce remède, qui ſe terminoit pour l'ordinaire à laiſſer la malade au même état où elle étoit avant que de l'avoir priſe, il y ſubſtituoit celui de ſon crochet, qui étoit un infaillible expédient pour le terminer promptement. Les Chirurgiens de ce pays en faiſoient un uſage très-meurtrier, n'ayant pour lors aucun autre moyen pour ſecourir les femmes dans leurs accouchemens contre nature, le ſecours des mains

bien conduites ne leur étant pas encore connu. Mais pour revenir à cette Obſervation, ce Chirurgien Accoucheur fut mandé pour ſecourir une Dame qui étoit en travail depuis trois jours, à laquelle il propoſa une priſe de ces poudres, qu'elle accepta avec plaiſir, dans l'eſpérance qu'elle alloit accoucher bien vîte; mais par malheur, n'ayant pas eu la précaution d'en apporter, il fut obligé de retourner chez lui, & la Dame accoucha comme il entroit dans la chambre pour les lui faire prendre. Combien l'effet de ces poudres auroit été vanté, ſi l'accouchement eut tardé ſeulement un demi quart-d'heure, qui néanmoins n'y auroit eu nulle part, puiſque ce n'auroit pas moins été l'ouvrage du tems & de la nature.

Ce célébre Accoucheur fut appellé à deux autres femmes de ma connoiſſance, dont les travaux paroiſſoient être ſemblables à celui de cette Dame, mais dont les ſuites furent bien différentes. Il leur fit prendre de ces poudres fort inutilement; & voyant qu'un jour s'étoit paſſé ſans produire l'effet qu'il en attendoit, il eut recours à ſon crochet, dont il finit tant l'un que l'autre de ces accouchement, en moins de tems & plus ſûrement qu'avec ſes poudres, qu'il regardoit comme un ſpécifique, parce ce qu'il pouvoit l'avoir donné pluſieurs fois dans un moment favorable, comme il auroit pû faire encore à celle dont j'ai parlé, ſi par bonheur il en eut eû ſur lui.

OBSERVATION CXCVI.

Un homme qui vivoit de ſon bien, ſans vouloir faire profeſſion de la Chirurgie, quoiqu'il en eut fait apprentiſſage, & même qu'il l'eut exercée, non-ſeulement en France, mais encore en Italie, & en d'autres pays étrangers, me dit dans

une converſation que nous eûmes enſemble, qu'il avoit un remède infaillible pour faire accoucher une femme en un moment, quelque long & difficile que fût le travail, dont il avoit quantité d'expériences par devers lui. Qu'il tenoit ce ſecret d'un Italien, ſous ſerment de ne le déclarer à perſonne. Il fut aſſez ſurpris de me trouver ſans curioſité, ni empreſſement d'apprendre de lui ce prétendu ſecret, qui lui ſembloit devoir m'intéreſſer beaucoup dans la profeſſion ouverte que je faiſois des accouchemens; encore plus quand il vit que ſans y faire d'attention, je parlai d'autre choſe.

Le tems vint que s'étant marié, & ſa femme qui étoit groſſe, étant malade pour accoucher, il fut pour lors queſtion de me déclarer ce ſecret tant vanté, qui étoit un demi gros de Borax, dans un verre de liqueur au gout de la malade; mais étant donné par un homme ſans foi, le remède n'eut aucun effet. Sa femme fut quatre jours & quatre nuits en travail, l'enfant mourut un moment après, & la mere manqua d'en faire autant. Pour moi j'eſſuyai toute la fatigue, qui eſt inſéparable des travaux de cette nature, malgré ce prétendue ſpécifique pluſieurs fois réiteré.

OBSERVATION CXCXV.

Comme j'étois à Caën pour accoucher une Dame de conſidération, un ancien Chirurgien du lieu, habile & fort entendu, me dit qu'il avoit été appellé depuis peu pour voir une femme travaillée depuis pluſieurs jours de douleurs lentes & legères; comme il trouva l'enfant bien ſitué, il fit prendre à la malade une infuſion de trois gros de ſenné dans le jus d'une orange aigre, afin d'accélerer les douleurs & avancer l'accouchement, qui

arriva dix ou douze heures ensuite; mais la femme mourut presque aussi-tôt.

A quoi j'opposai pour réponse, qu'étant à Bayeux pour le même sujet, un ancien Chirurgien du lieu, avec lequel je fus appellé pour voir une malade, me dit dans la conversation qu'il s'entendoit fort bien aux accouchemens, & qu'il en avoit même fait un depuis peu qu'un autre Chirurgien avoit abandonné, que l'enfant dont le bras sortoit, étoit mort avant qu'il y mit la main, & que la mere, quoique bien accouchée, mourut bientôt après.

RÉFLEXION.

Il est aisé de juger par ces exemples combien je suis éloigné de me servir de ces poudres dégoutantes, par le souvenir qu'il me reste de leurs mauvais effets, quoique beaucoup vantés par les anciens Auteurs, pour rappeller la nature quand elle s'oublie dans le tems périodique de l'écoulement des menstrues, tant aux filles qu'aux femmes, par la prétendue qualité spécifique de ces drogues, qui est de lever les obstructions qui ferment & bouchent les vaisseaux aux unes, & de faire vuider la matrice, & provoquer l'accouchement aux autres, dont néanmoins la belle qualité demeure toujours sans effet, à moins que le hazard n'y ait la meilleure part.

Ce demi gros de borax, qui faisoit l'ame du secret de cet excellent Chirurgien, dont il devoit faire accoucher les femmes qui étoient en travail, dès le moment qu'il leur en faisoit prendre, ne trahit-il pas son maître, dans la triste & fâcheuse expérience qu'il fut obligé d'en faire sur la personne du monde qu'il chérissoit davantage? Cette épreuve le persuada trop bien de la fausseté du reméde, qu'il croyoit infaillible, pour ne pas douter qu'il n'avoit eu aucune part au prompt accouchement qu'il croyoit qu'il eut opéré à quelques femmes, auxquelles il en avoit fait prendre, dont il ne rapportoit la cause avant cette épreuve, qu'à l'ex-

cellence de ce remède, quoiqu'elles n'en eussent l'obligation qu'à la nature.

Y avoit-il du bon sens à cet ancien Maître de Caën, de me vanter comme une belle proüesse, la potion laxative qu'il donnna à cette femme qui étoit en travail depuis trois jours, dont l'effet fut si heureux, selon lui, qu'elle accoucha douze heures ensuite, mais qu'elle mourut bientôt après ? Ne peut-on pas dire avec beaucoup de vraisemblance que cette potion, ayant fatigué cette femme, qui ne l'étoit déja que trop, pouvoit avoir contribué à sa mort, & retardé plutôt son accouchement en l'ayant affoiblie que d'y avoir été d'aucun secours douze heures après l'avoir prise, qui étoit plus de huit heures après son effet ? Et que pouvois-je lui répondre, sinon comme je fis, aussi bien que celui de Bayeux, qui tiroit avantage d'une chose qu'il auroit dû souhaiter être ensévelie dans l'oubli, plutôt que d'en faire trophée ? Je ne dis pas qu'un autre eut pu mieux que lui sauver la vie à cette femme, qui souffrit un si long & si laborieux travail, mais je dis qu'il auroit dû s'en taire.

Loin d'imiter cet ancien Chirurgien, quoiqu'il ait un sur-garand de son action, en la personne de Mr M. je n'ai pas, comme lui, attendu à l'extrémité d'un travail, où il faut qu'une femme accouche ou qu'elle meure, pour donner l'infusion de senné avec le jus d'une orange aigre ; je veux rendre à César ce qui appartient à César, & en suivant ce principe, j'ai cherché les occasions les plus favorables pour pratiquer ce remède, & sçavoir à quoi je m'en devois tenir sur son utilité : les Observations que j'ai faites à son sujet, s'exliqueront assez pour prouver qu'il ne doit pas être pratiqué.

OBSERVATION CXCXIV.

Le 24 Juillet de l'année 1688, la femme d'un Menuisier de cette Ville, ayant accouché six fois sans avoir jamais été moins de trois jours & trois nuits en travail, se trouvant malade pour accoucher la septiéme fois, m'envoya prier de venir la voir. Je trouvai que les eaux commençoient à se préparer, & que l'enfant étoit bien situé; mais ne voyant

voyant dans ce premier ſoir, que ce que j'avois vû en tous ſes précédens accouchemens, je donnai ordre à la Garde de me faire avertir lorſqu'elle remarqueroit certains accidens que je lui fis comprendre, & m'en retournai chez moi. Je mis trois grains de ſenné en infuſion dans un verre d'eau ſur les cendres chaudes, juſqu'au matin, que je coulai cette infuſion, & l'emportai avec moi chez la malade, que je trouvai au même état que je l'avois laiſſée, j'exprimai le jus d'une orange aigre dans cette infuſion de ſenné, que je lui fis prendre; elle lui cauſa quelque douleur de colique, comme font d'ordinaire ces potions laxatives; elle fut quatre fois à la ſelle, & ſe trouva enſuite comme elle étoit avant qu'elle eût prit cette potion, & n'accoucha à ſon ordinaire que le troiſiéme jour du travail, qui fut plus de vingt-quatre heures après l'effet du reméde.

OBSERVATION CXCXVII.

Le 18 Août de l'année 1692, la femme d'un Jardinier de cette Ville, que j'avois accouchée pluſieurs fois, & dont tous les accouchemens avoient été longs, mais aſſez heureux, étant malade pour accoucher aſſez tôt après ſa précédente couche, me fit appeller à ſept heures du matin. Je mis trois gros de ſenné dans un verre d'eau, & lui fis jetter un bouillon; je coulai l'infuſion, & y joignis le jus d'une orange aigre, & portai cette potion à la malade. Je trouvai en arrivant que les eaux s'étoient écoulées, que l'enfant étoit bien placé, & que la malade ſouffroit des douleurs aſſez fortes, pour eſpérer que le moindre ſecours pourroit terminer cet accouchement; je ne balançai pas un moment à lui faire prendre cette potion, dont j'attendis l'effet, eſpérant qu'a-

vec de si heureuses dispositions, je verrois bientôt finir cet accouchement; j'y fus trompé, la malade souffrit plusieurs tranchées, toutes différentes des douleurs de l'accouchement, qui se terminerent de même par plusieurs selles. La malade me donna le tems de m'aller coucher le soir, & je n'y retournai que le matin, où je l'accouchai sur les huit heures, après environ trois quarts d'heure de douleurs redoublées, & vingt-quatre heures après la prise de cétte potion si vantée par son Auteur.

RÉFLEXION.

Si ces deux femmes auxquelles je fis prendre cette potion, eussent accouché dans le moment qu'elles l'eurent prise ou pendant l'opération du reméde, je ne lui aurois pas refusé l'avantage d'y avoir contribué; si même je ne lui eus pas donné la potion toute entière, quoique la nature eut toujours pû y avoir beaucoup de part, je n'aurois pas laissé de me prévenir en sa faveur; mais au contraire, elles n'accouchérent tant l'une que l'autre, que vingt-quatre heures après, tems beaucoup trop long, pour croire qu'il y eut contribué le moins du monde : je juge au contraire, que ce reméde est essentiellement mauvais par lui-même en cette occasion, quoique mis en pratique par Mr M. qui le vante & le préconise dans plusieurs de ses Observations : mais après tout, quelle raison cet excellent homme a-t-il eu, pour en continuer si opiniâtrément l'usage ? Peut-on dire qu'il en ait jamais fait remarquer un effet sensible, & peut-il accorder à ce reméde la vertu d'avoir avancé un accouchement ? Y a-t-il une seule de ses Observations qui le justifie ? Et n'y en a-t-il pas plusieurs qui prouvent le contraire, dont la DVI^e en est une ? Ne dit-il pas précisément dans cette Observation que nonobstant la saignée, plusieurs lavemens & la potion, avec l'infusion du senné, & le suc d'une orange aigre, la femme fut très-long tems à accoucher, parce que l'enfant avoit le cordon au-tour du col, joint à la largeur des épaules, & pour d'autres raisons qui faisoient obstacle à cet accouchement, qui auroit été infiniment

plus heureux, si au lieu de diminuer les forces de cette malade par les deux saignées, ces lavemens âcres, & purgatifs, & cette potion, Mr M. l'avoit fait fortifier avec de bons bouillons, & d'autres confortatifs de cette qualité ? Car à quoi peuvent servir cette potion, ces saignées, & ces lavemens en pareille occasion, puisqu'il n'est pas possible que le Chirurgien prévoie par aucune marque certaine la véritable cause qui fait la longueur & la difficulté d'un accouchement, & qu'il ne peut avoir là-dessus que des conjectures fort incertaines.

Si Mr M. prétend prouver l'efficacité de cette potion, par d'autres exemples, il n'y a qu'à lire les Observations CXXXV, CCXV & plusieurs autres, l'on connoîtra que l'usage de ces potions est tout-à-fait contraire à l'intention que doit avoir l'Accoucheur, en ce qu'elles affoiblissent la malade, qui se trouvant épuisée par un travail de deux & trois jours, demande à être fortifiée, afin de pouvoir, en faisant valoir ses douleurs, mettre son enfant au jour ; au lieu qu'il est arrivé aux femmes à qui Mr M. a donné cette potion, de n'en tirer aucun secours, ce qu'on connoît par le long intervalle qu'il met entre l'effet du reméde, & leur accouchement. Et en effet, n'est-il pas tems qu'une femme accouche après deux, trois & quatre jours de travail, sans le secours d'aucune potion, ni d'aucun autre reméde ? Ce sont sur ses exemples que je me suis fondé, pour suivre une route opposée, dont je n'ai jamais eu lieu de me repentir, comme je le fais voir dans quantité d'accouchemens longs & difficiles, où j'ai, grace au Ciel, réussi sans le secours des saignées, des lavemens & des potions, parce que l'épreuve de ces reméces n'a pas satisfait une seule fois mon intention.



CHAPITRE XXVI.

Du peu d'utilité des lavemens, quand la femme est en travail.

JE dis trop de bien des lavemens donnés aux femmes grosses, & je parle trop en leur faveur, pour n'en pas conseiller l'usage pendant tout le cours de leur grossesse, & même jusqu'au commencement du travail; mais autant je connois ce reméde avantageux pendant la grossesse, autant me paroît-il inutile, lorsque la femme est véritablement malade pour accoucher, quoique les Auteurs les conseillent pour deux raisons; la premiere, afin d'exciter les douleurs & accélerer l'accouchement; & la seconde, pour vuider les matiéres fécales endurcies dans l'intestin droit, qui par leur présence rendroient, selon eux, la sortie de l'enfant plus difficile.

J'ai toujours trouvé que les tranchées que causoit un lavement, à l'occasion des drogues qui entrent dans sa composition, sont très-différentes de celles qui précédent & terminent l'accouchement, en ce que celles-là ne se font ressentir que dans les intestins, & que celles-ci ne doivent être que de la matrice seulement, & des parties qui sont propres à seconder ses efforts; ce qui fait que les douleurs qui viennent à l'occasion d'un lavement tourmentent la malade, sans qu'elles lui procurent aucun avantage, puisque c'est un effet que l'on ne doit attendre que de la nature.

Quelques endurcies que soient les matières dans l'intestin, elles ne peuvent résister à la violence

des épreintes que souffrent la femme en travail; mais supposé que ces matières n'y cédassent pas, il n'y a qu'à examiner la manière dont la tête de l'enfant descend dans le bassinet, & s'avance dans le vagin, pour s'assurer qu'elle poussera devant elle la matière contenue dans cet intestin, de quelque consistance & qualité qu'elle puisse être, sans y en laisser absolument aucune portion, c'est une vérité dont on ne peut douter, à moins de se roidir opiniâtrement contre l'expérience & contre la raison.

Ce ne sont pas là les seules raisons qui rendent ce remède odieux à quelques femmes, qui ne pouvant résister à des autorités supérieures, fondées seulement sur l'usage, sont obligées de prendre des lavemens, la nécessité de se présenter souvent & par plusieurs fois pour les rendre, & la malpropreté où elles se trouvent à chaque douleur, ne leur fait pas peu de peine: car si les tranchées que cause le lavement, ne font pas accoucher, les douleurs de l'accouchement font aller à la selle, & vuider autant qu'il y a de matiéres disposées à sortir du gros intestin, sans que la volonté de la malade y ait aucune part; mais ce leur est encore un tourment bien plus grand, quand ce lavement réveille les douleurs des hémorroïdes, qui se font sentir à l'instant à plusieurs femmes qui y sont sujettes, & que le travail ne réveille que trop sans ce secours, dont on auroit pû se passer.

Les matières fécales par trop endurcies, qui remplissent l'intestin dans le commencement du travail, & dès qu'une femme s'apperçoit ou que l'on se doute être bientôt dans cet état, quand même cette nécessité ne seroit point évidente, & que la femme auroit le ventre plutôt libre que constipé, un lavement dans ce tems-là fait tou-

jours un bon effet, en ce qu'il vuide les inteſtins ; qu'il ne cauſe aucune peine à la femme pour le rendre, & qu'il la maintient dans la propreté au tems de l'accouchement; mais quand la tête de l'enfant eſt une fois deſcendu dans le baſſinet, & qu'elle rend difficile l'introduction du reméde, qui peut cauſer beauconp de peine à la malade, ſans qu'elle en tire aucun fruit ; on peut dire alors que ce prétendu ſecours eſt plus nuiſible que profitable.

Car après tout, de quelle utilité ſeroient un ou pluſieurs lavemens, donnés à une malade pour la faire accoucher, lorſque le Chirurgien ignore la cauſe de la longueur du travail? Comment un cordon qui tient l'enfant lié & garoté dans la matrice, ſera-t-il débarraſſé par l'uſage d'une ſaignée ou d'un lavement? & remédiera-t-on par ces moyens à quantité d'autres obſtacles que l'on peut s'imaginer, & qui ne ſe trouvent que trop ſouvent dans la pratique, & qu'il ſeroit d'autant plus inutile de rapporter ici, que je laiſſe la liberté de s'en ſervir à qui le voudra, ſans prétendre aſſujettir perſonne à ma méthode particuliére? mais faiſant toujours voir, autant qu'il m'eſt poſſible, que j'ai l'expérience pour fondement, & la raiſon pour guide, & dans les moindres choſes, & dans celles d'une plus grande conſéquence, ſans que je me rende à l'autorité non plus qu'à l'uſage ; mais uniquement à ce qui m'a paru de plus ſalutaire aux malades.



CHAPITRE XXVII.

De l'usage de quelques autres liqueurs données intérieurement, & de quelques topiques pour avancer l'accouchement.

APrés avoir parlé des potions & des lavemens administrés pour avancer l'accouchement, il est à propos de parler aussi des liqueurs spiritueuses que l'on donne dans la même intention, du nombre desquelles sont l'eau de tête de cerf, l'eau des Carmes, & quantité d'autres de même qualité. Cet article auroit une longue étendue, si je voulois parler de toutes les liqueurs qu'on peut employer en cette occasion; je m'en tiendrai à ces deux seulement, qui sont les plus vantées, & dont l'usage est si commun, que je ne puis les passer sous silence. Il y a des topiques qui ne sont pas en moindre réputation; étant pendus ou appliqués à quelques parties extérieures, dont le plus recommandable est la pierre d'aigle. Les merveilleux effets que ses partisans lui attribuent, doit sans difficulté lui donner le premier rang entre ces topiques. Les effets de cette pierre d'aigle les plus éprouvés, selon eux, sont qu'étant pendue au col de la malade, elle la préserve d'accoucher avant son terme, quelque coup, chûte, & autre accident qui lui puisse arriver, & de faire remonter l'enfant lorsqu'il tombe trop bas, & qu'il incommode par sa pesanteur celle qui le porte, le tenant toujours par une vertu occulte, suspendu & arrêté dans la

matrice, en ſorte qu'il ne puiſſe s'en échapper ſans permiſſion.

Un autre effet tout oppoſé eſt de faciliter l'accouchement, lorſqu'elle eſt attachée à la cuiſſe, auſſi-tôt que la femme eſt en travail, ou qu'elle ſe ſent malade pour accoucher; ſi bien qu'ils donnent à cette pierre des propriétés ſi conſidérables, qu'elles tiennent plutôt du miracle que du naturel; de l'effet de laquelle, auſſi-bien que de ces eaux ſi vantées, l'on pourra néanmoins juger plus ſainement par les Obſervations que je vais rapporter.

OBSERVATION CXCVIII.

Le 22 Octobre de l'année 1706, une Dame demeurant à ſix lieues de cette Ville, qui étoit naturellement inquiéte & craintive, auprès de laquelle je me rendis, parut fort raſſurée par ma préſence; mais elle le fut encore davantage quand elle eut reçu par le Meſſager de Paris, une caiſſe dans laquelle il y avoit une phiole pleine d'eau de tête de cerf, dans l'eſpérance que cette eau étoit d'un merveilleux effet pour faciliter & avancer l'accouchement, ſelon que quantité de Dames de Paris l'en avoient aſſuré, dans un voyage qu'elle y avoit fait, ce qui faiſoit qu'elle y ajoutoit beaucoup de foi, quoique je n'y en euſſe aucune; mais comme je ſuis perſuadé qu'il n'entre rien de mauvais dans la compoſition de cette eau, je ne m'oppoſai pas à l'uſage que cette Dame en voulut faire, auſſi-tôt qu'elle ſe ſentit malade, & que l'écoulement prématuré des eaux, accompagné de quelques légeres douleurs lentes & entrecoupées, m'eurent porté à l'aſſurer que ces douleurs tendoient à l'accouchement, avec d'autant plus de certitude que l'enfant ſe préſentoit

bien, quoiqu'encore fort éloigné ; ſon travail dura plus de vingt-ſept heures, nonobſtant l'uſage de cette eau, pluſieurs fois réitéré, ſans que je me puſſe appercevoir que ce remede fit d'autre effet à cette Dame, que de lui cauſer un grand dégoût pour tout ce qu'elle prenoit pendant la durée de ce long travail.

OBSERVATION CXCXIX.

Le 12 Septembre de l'année 1707, je ne remarquai pas un meilleur effet de l'eau des Carmes, à laquelle une Dame que j'allai accoucher à vingt-deux lieues de cette Ville, n'avoit pas moins de confiance que la Dame précédente en avoit à celle de tête de cerf. Cette Dame en prit pluſieurs doſes, mais l'âpreté & la violence dont elle eſt, par la qualité des drogues qui entrent en ſa compoſition, lui cauſerent auſſi-tôt une telle irritation à toute la gorge & à l'eſtomac, que le vomiſſement lui ſurvint. Je crûs qu'en mettant une cuillerée de cette eau dans une certaine quantité de bouillon, ſes parties ſe trouvant plus dilatées, ſeroient moins capables de picoter l'eſtomac, & n'en communiqueroient pas moins leur vertu ; mais mes précautions & mon raiſonnement furent inutiles ; la Dame fut forcée d'en diſcontinuer l'uſage, & ſon accouchement dura plus de dix-huit heures, avec les plus violentes douleurs qu'une femme puiſſe avoir, quoiqu'elle eût pris par pluſieurs fois de cette eau dès le commencement de ſon travail, & qu'elle n'eut commencé à vomir que cinq à ſix heures après ; ce qui a fait que dans la ſuite cette Dame n'en a point uſé, ni la précédente de tête de cerf, quoique je les aye accouchées pluſieurs fois l'une & l'autre depuis ce tems-là.

OBSERVATION CC.

Madame la Marquiſe de . . . . . auprès de laquelle je m'étois rendu pour l'accoucher de ſon premier enfant, demeurant proche de Falaiſe, à vingt-ſept lieues de cette Ville, avoit ſoigneuſement portée une pierre d'aigle pendue au col, pendant le tems de ſa groſſeſſe. L'heure de l'accouchement étant venue, les douleurs ſuivirent ſi bruſquement, que j'eus à peine le tems de faire le petit lit pour la coucher deſſus, ſans qu'on eut celui de penſer à ôter la pierre d'aigle de ſon col, auquel elle étoit pendue, & de l'attacher à la cuiſſe, ce qui cauſa une extrême ſurpriſe à une Dame qui y étoit préſente, & à qui appartenoit cette pierre, de voir que malgré ſa merveilleuſe vertu, qui eſt de retenir l'enfant de peur qu'il ne tombe, il étoit pourtant ſorti ſi promptement, la choſe ne s'étant jamais fait de la ſorte, ſelon le dire de cette crédule perſonne, à moins que cette pierre ne fut attachée à la cuiſſe. Elle voulut mal-à-propos m'en attribuer l'honneur, quelque raiſon que je puſſe apporter pour m'en défendre, n'étant dû qu'à la nature, comme nous le voyons arriver journellement.

OBSERVATION CCI.

Le 28 Mai de l'année 1703, la choſe fut bien différente à une voiſine de cette Dame, où elle ſe trouva, auſſi-bien que ſa pierre d'aigle, & où je me trouvai auſſi. Cette Dame étant malade pour accoucher, me fit avertir : je me rendis dans ſa chambre, où je trouvai la pierre d'aigle déja ôtée de ſon col où elle étoit pendue, & attachée à la cuiſſe, ſans qu'elle fût d'aucun ſecours à la

Dame malade, dont le travail dura plus de vingt-quatre heures, quoique les douleurs fussent violentes & très-fréquentes, qui est tout ce qui peut finir un accouchement en peu de tems.

RÉFLEXION.

Je passe légérement sur l'utilité de l'eau de tête de cerf, que je ne crois mauvaise qu'autant qu'elle peut dégoûter une malade qui ne l'est déja que trop par les douleurs qu'elle souffre, mais à l'égard de celle qui en peuvent user sans dégoût, étant persuadé qu'elle abonde en parties spiritueuses, qui sont très-nécessaires en cette occasion pour remplacer celles qui se dissipent continuellement dans la durée d'un travail pénible & laborieux, je la regarde comme une chose très-utile à une femme, épuisée à moins que le travail ne fut accompagné d'une perte de sang; qui seroit alors une raison plus forte que la première, pour en interdire l'usage à la malade.

Celle des Carmes est moins dégoutante, mais elle a plus de feu, plus d'apreté, & est beaucoup plus vive, plus pénétrante, & plus capable d'exciter la perte de sang pendant le travail, & de causer la fiévre après l'accouchement; ces raisons m'engagent à être très-réservé sur la quantité de l'une & de l'autre de ces liqueurs.

A l'égard des remédes appliqués au dehors dans le dessein d'avancer l'accouchement, comme leur effet ne consiste que dans l'imagination de celles qui s'en servent, & qu'il n'y a que le hazard qui y ait part, je laisse la liberté de s'en servir à celles qui le voudront, & d'établir sur leurs qualités telle confiance qu'elles le jugeront à propos.

Je n'en dis pas autant en faveur de celles qui s'en servent pendant leur grossesse, dans la crainte qu'une jeune femme sur la foi qu'elle aura à la prétendue qualité spécifique de cette pierre d'aigle, ne se livre avec trop de confiance à des parties de plaisirs outrées, comme de monter à cheval, courir, sauter, danser, & faire d'autres exercices violens.

Loin de condamner ces sortes d'inventions, sinon dans

ce cas-là, je les regarde au contraire comme quelque chose d'utile, non par elles-mêmes, mais par accident, comme par exemple une femme grosse s'apperçoit de quelque pésanteur ou d'une légére perte de sang à l'occasion d'un coup, d'une chute, ou de quelqu'autre accident semblable ; elle en connoît la conséquence, le danger, elle s'en inquiéte, l'inquiétude agite les esprits, augmente la circulation, précipite le mouvement du sang, & le fait couler avec plus d'impétuosité & de violence ; en pareille occasion la confiance que la femme peut avoir en sa pierre d'aigle jointe au repos qu'elle doit se donner en gardant le lit, conserve la tranquillité chez elle, & donne par ce moyen occasion au sang de s'arrêter, supposé qu'il ne coule pas d'une violence à donner lieu à l'accouchement, par où l'on peut dire que la plus essentielle & meilleure qualité de la pierre d'aigle, & des remédes que l'on applique au dehors, comme la rose de Jérico, & autres semblables topiques, consiste dans la foi de celles qui s'en servent, sans que la raison y ait nulle part, & que ces babioles opérent par aucune vertu qui leur soit propre & particulière.

Si ces Observations montrent évidemment que tout ce que les femmes prennent pendant leur travail pour faire avancer l'accouchement, est inutile & sans effet, celles qui suivent ne persuaderont pas moins que loin de remplir l'intention que l'on se propose en les donnant, elles y sont assez souvent absolument contraires & mêmes très-funestes à celles qui ont le malheur d'en éprouver les effets.

OBSERVATION CCII.

Le 19 Décembre de l'année 1712, je me trouvai à quatre lieues d'Avranches, pour accoucher une Dame dont le travail s'étoit déclaré par des douleurs assez fortes pour espérer un accouchement prompt & heureux, en ce que l'enfant étoit bien situé, & les eaux preparées & prêtes à s'ouvrir, lorsque l'on s'avisa de lui donner deux cuillerées d'eau de Melisse, dans un peu de vin ; la forte odeur de cette eau lui causa de telles va-

peurs, que ſon eſprit s'en trouva troublé plus de deux heures, pendant lequel tems elle eut pluſieurs friſſons, & les douleurs de ſon travail ceſſerent abſolument. Je ne la tirai de tous ces accidens que par la quantité de bouillons que je lui fis prendre, avec quelques cuillerées de vin, d'un moment à autre, après quoi les douleurs recommencerent, & je l'accouchai aſſez heureuſement, ſans que les vapeurs la quittaſſent entierement, mais elles furent bien moindres qu'auparavant, & le trouble de ſon eſprit ſe calma.

OBSERVATION CCIII.

Le 4 Février 1714, une jeune femme de cette Ville étant malade pour accoucher, dont le travail alloit auſſi-bien qu'on le pouvoit ſouhaiter; puiſqu'elle étoit prête de mettre ſon enfant au jour, une de ces commeres intriguantes qui ſe mêlent de tout, lui donna une ſeule cuillerée d'eau des Carmes, afin, dit-elle, de ſoutenir ſes forces, qui n'étoient ni épuiſées ni languiſſantes; elle fut à l'inſtant ſaiſie d'une fievre effroyable, & d'une ſoif qu'elle ne pouvoit éteindre. Elle ne ceſſa de boire pendant le reſte du tems que dura ſon travail, ce qui n'alla pourtant pas à une demie heure. Elle fut très-bien accouchée & délivrée par la Sage-Femme. Je la vis pluſieurs fois; ſes vuidanges couloient à ſouhait, ſon ventre étoit plat & bien molet, ſans qu'elle ſentit aucune douleur; mais elle ſouffroit un mal de tête & une fievre des plus violentes, à laquelle ſe joignit un cours de ventre le troiſième jour, mais ſi peu conſidérable qu'elle n'alloit que trois fois au plus pendant le jour & la nuit. Je lui fis donner de petits lavemens déterſifs & anodins, & pour ſa boiſſon une tiſanne faite avec la ra-

cine de petit houx, de chicorée ſauvage, de ſcorſonnaire, & un peu de régliſſe; de bons bouillons pour ſa nourriture : ſes lochies ne ſe ſuprimerent point, & elle ne ſouffrit ni douleur de poitrine ni oppreſſion, & cependant elle mourut le huitième jour, ſans que ſa fievre eût diſcontinué, depuis l'eau des Carmes qu'elle avoit priſe ſans néceſſité.

RÉFLEXION.

L'on me dira ſans doute qu'une cueillerée d'eau des Carmes n'eſt pas capable de cauſer la mort, ce ſeroit une choſe ſans exemple, je ne ſoutiendrai pas l'affirmative de cette propoſition, mais après tout, la fiévre qui ſurvint à cette malade auſſi-tôt qu'elle l'eut priſe, & qui ne la quitta qu'avec la vie, ne permet pas d'en chercher la cauſe ailleurs, outre que ſon tempérament tout de feu pouvoit y avoir beaucoup contribué, comme on le peut voir par l'extrême ſoif qui la ſaiſit auſſi-tôt.

Pour ce qui eſt de l'eau de Méliſſe, qui loin de donner occaſion aux vapeurs, eſt de toutes les compoſitions celles qui eſt la plus vantée pour les combattre, je conviendrois de ſon uſage ſi tous les tempéramens étoient égaux, mais tant s'en faut, puiſque l'expérience nous fait voir tous les jours qu'un reméde qui convient à une perſonne eſt contraire à un autre, & que c'eſt aſſez que cette eau ſoit odoriférente & ſpiritueuſe pour être contraire à cette Dame qui eſt tout de feu & rarement ſujette aux vapeurs, de maniere que quand elle feroit bien à toutes les autres, je ne lui conſeillerois jamais d'en prendre une autrefois à cauſe du mauvais effet qu'elle reſſentit de ſa première épreuve.

Je ne blâme pas l'uſage de ces eaux, à quelques femmes dont les forces ſeroient épuiſées par la longueur d'un laborieux travail & qui ſeroient d'un tempérament froid & mélancolique, mais de les donner à toutes ſans diſtinction ſelon le commun uſage, c'eſt dont je me garderai bien, & s'il m'arrive de conſeiller d'en prendre dans l'occaſion que j'ai dite, ce ſera ſans croire qu'elles puiſſent avancer l'accouchement, mais ſeulement réparer les forces languiſſantes de ces ſortes de malades, & je leur préférerai toujours l'eau-de-vie, l'eau clairette,

le vin d'Eſpagne ou quelqu'autre liqueur qui ſera du goût de la malade, & ſur tout le bouillon bien ſucculent à celles qui en peuvent avoir, & qui peuvent le ſoutenir ſans qu'il leur excite le vomiſſement ; le bouillon n'eſt-il pas chargé des parties ſpiritueuſes & nourriſſieres qui ſont contenues dans la viande dont il eſt fait, & n'eſt-il pas par-conſéquent plus capable de fortifier la malade, & de rétablir l'épuiſement où elle ſe trouve par la longueur du travail, en ſe diſtribuant par l'habitude du corps, que ces liqueurs remplies d'eſprits ſubtils plus propres à procurer une exceſſive tranſpiration dans la ſuite, & affoiblir la malade qu'à lui conſerver ſes forces ? Je conſeillerois auſſi, au défaut du bouillon, une rôtie au vin faite de la manière que je l'ai dit ci-devant, que je regarde comme les deux rémédes les plus capables de donner des forces à une femme pour ſoûtenir ſon travail & lui aider à finir ſon accouchement, à l'excluſion de tous les autres choſes ſoit eau, drogues & autres telles qu'elles puiſſent être ; & en effet comment peut-on penſer que la qualité d'une drogue priſe par la bouche, ſera conduite à la matrice par une intelligence particulière, & qu'elle l'obligera à faire d'aſſez violentes contractions pour pouſſer l'enfant dehors, lorſqu'elle demeure inſenſible à la main d'un Accoucheur introduite juſques dans ſon fond, lorſque la néceſſité l'oblige d'en venir à cette extrémité, pour ſauver la vie à la mère & à l'enfant par l'accouchement, ce qui eſt une preuve aſſurée de l'inutilité de ces remédes, dont je n'ai jamais vu de ſuccès.



CHAPITRE XXVIII.

De l'Accouchement d'un enfant sans cerveau & de plusieurs autres de différentes figures.

TOUS les Auteurs qui ont traité des Accouchemens se sont fait un mérite de rapporter quelques faits extraordinaires qui leur sont arrivés, tant pour faire voire combien la nature est bizarre dans ses productions, qui devroient être les plus uniformes, qu'afin d'instruire les Chirurgiens de la maniere dont ils se sont comportés pour les finir heureusement; comme deux enfans unis & attachés ensemble, un enfant à deux têtes, ou un enfant avec une masse de chair au lieu de tête, ou une tête sans cerveau, ainsi que de plusieurs

(*y*) Nous avons plusieurs Obs. d'enfans nés sans cerveau : *Nicolaus Fontanus*, *respons. & curat. med. lib. 1. page 26*, dit avoir vu de ses propres yeux un enfant sans cerveau, né le 24 Déc. 1629.

On lit dans les *Journaux d'Allemagne*, *Dec. 1*, *an. 8. Observation 64*, *page 107*, qu'il étoit né à Presbourg une fille sans cerveau & sans crâne quoique les autres parties fussent bien conformées; mais qu'à la place du cerveau & du crâne, elle avoit une masse charnue à l'extrémité de laquelle on sentoit des pulsations & qui laissoit couler quelque sérosités. Cet enfant à sa naissance ne cria pas, comme font tous les enfans nouveau nés; mais au lieu de cris l'on entendoit un bruit comme d'une personne qui ronfle; elle remuoit d'ailleurs assez facilement la tête & les autres membres. La Sage-Femme qui lui avoit introduit son doigt dans la bouche, sentit qu'elle le suçoit. Elle mourut au bout de vingt-quatre heures, accablée de convulsions & de mouvemens épileptiques. Entre cette masse charnue étoient deux cavités

plusieurs autres figures, avec défaut de parties, ou avec des parties superflues.

J'ai crû, à l'exemple de ces grands Hommes,

assez semblables aux ventricules; le reste de la substance étoit spongieux & dissout. On ne trouva rien de la moelle spinale, & ce que l'épine contenoit n'étoit point différent du sang coagulé, les nerfs optiques étoient plus rouges qu'à l'ordinaire & s'inserroient dans les yeux qui faisoient saillie, & dont la partie supérieure de l'orbite manquoit: ces nerfs venoient de la masse susdite, & jettoient de côté & d'autre une infinité de filamens rouges semblables aux nerfs, ou qui du moins suppléoient à leur défaut.

On peut consulter *le même Journal Dec. 1. an. 2. Observation 36, page 60*, au sujet d'un autre enfant né sans front, sans crâne, sans cerveau & sans cervelet: le tronc & les extrémités étoient assez bien conformés; mais à la tête on ne trouvoit que le front & la place des oreilles. A la partie opposée de la face étoit un corps dur, ayant la figure de la première vertébre, il étoit enveloppé d'une masse charnue; dessous étoit un grand trou qui communiquoit avec celui des vertébres cervicales & dorsales.

M. Mauriceau, tom. 1. pag. 115, fait mention d'un enfant né en 1665, qui au lieu de cerveau & de crâne portoit une masse charnue, il étoit venu à terme. Il ne vécut pas long-tems après sa naissance.

On lit dans le *Journal des Sçavans* 1673, l'histoire d'un enfant né sans cerceau au mois de Novembre 1673, il étoit à terme; il mourut en venant au monde: il étoit gros, assez robuste, d'une grandeur ordinaire. L'os du front lui manquoit. Il n'y avoit ni cheveux ni peau à la partie supérieure & postérieure de la tête. Les parties qui manquoient, étoient remplacées par une masse charnue & rouge, semblable à du sang coagulé, qui couvroit la partie postérieure de la tête. On y trouva un os, qui n'approchoit en rien des os du crane. Par sa partie antérérieure il étoit adherent à un os de la face, sans l'être aux vertébres du col. Une membrane particulière couvroit tellement la première vertébre du col, qu'on n'auroit pas pu croire qu'il y eut eu communication de la moëlle de l'epine avec la tête. Cependant celle-ci avoit des nerfs ordinaires. Au reste la mère du tems de sa grossesse a toujours senti remuer l'enfant.

On pourroit demander comment un enfant sans cerveau peut se mouvoir: il est aisé de répondre à cette question; car quoique cet enfant ait manqué de cerveau, pour recevoir & communiquer les esprits, néanmoins il lui suffisoit d'avoir la moëlle de l'épine qui est un prolongement du cerveau & l'origine des nerfs des autres par-

en devoir rapporter quelques-unes de même nature, mais plus particulierement celui-ci, non par rapport à l'accouchement, puisque je regarde la situation en laquelle il est venu au monde, comme la plus avantageuse & celle qui sur toutes les autres, mérite à plus juste titre le nom de naturelle, ce qui se prouve évidemment par le peu de tems & par la maniere dont j'accouchai la mere, quoique l'enfant fut mort, mais pour donner lieu à bien des raisonnemens, & aux conséquences que l'on peut tirer de la structure d'un pareil enfant.

OBSERVATION CCIV.

Le 22 Août de l'année 1694, l'on me vint chercher pour secourir une revendeuse de vieux habits, qui étoit en travail depuis le soir précédent,

ties; c'est par leur moyen que les esprits ont fait mouvoir les membranes & les autres parties du corps. Leur matière a pu être fournie à la moëlle de l'épine par les artères carotides & vertébrales qui l'arrosent de toutes parts; mais le mouvement en ce cas en est bien moins fort & moins durable que dans l'état naturel.

M. de Blegny dans son zodiac. an. 3. pag. 54. parle d'une fille dont la capacité du crâne ne contenoit qu'une eau claire, qui remplissoit totalement les membranes, sans aucune cervelle ni substance solide; d'où il conclut que, quand le cerveau est bien constitué, les fonctions de l'ame se font bien, les sensations sont plus vives, & les esprits s'y filtrent plus subtilement, & s'y distribuent en plus grande abondance; mais quand le cerveau est consumé dans son tout ou dans sa plus grande partie, il suffit que les autres parties contenues dans le crâne & dans l'épine n'aient rien changé dans leur état naturel, pour continuer toujours le mouvement des actions animales, quoique plus imparfaitement. Ainsi quand le cerveau est détruit en tout ou en partie, il ne peut y avoir dans l'homme ni connoissance ni raisonnement; & le mouvement qui semble être le principe de la vie, ne laisse pas de subsister dans le sang & dans les parties solides, pourvu qu'il n'y ait rien de changé dans l'état naturel des meninges, de la moëlle allongée, de la moëlle de l'épine.

& dont l'enfant étoit mal placé : comme les eaux étoient écoulées, & les douleurs fortes & continuelles, je n'eus d'autre vûe que de m'assurer de la situation de l'enfant, dont je trouvai un pied, & l'autre assez proche pour les joindre tous deux, les attirer hors du vagin, & finir l'accouchement en un instant; l'arrière-faix suivit avec la même facilité. C'étoit une fille, à laquelle je ne connus aucunement de vie, quoique la mere & les femmes qui lui aidoient, m'assurassent toutes qu'elle avoit beaucoup & très-vivement remué pendant tout son travail, & qu'il n'y avoit qu'un moment qu'elle avoit cessé de se mouvoir.

RÉFLEXION.

Cette petite fille étoit d'une grandeur ordinaire, & très-bien formée en toutes les parties de son petit corps, depuis les pieds jusqu'aux paupieres supérieures, avec les yeux dans leurs orbites, & les oreilles, comme aux autres enfans; mais au lieu de l'os coronal, des os pariétaux, & de l'os occipital, il n'y avoit qu'une calotte osseuse qui étoit intimément unie aux os de la machoire supérieure, sur lesquels reposent le cerveau dans l'ordre naturel; mais dont il n'y avoit pas la moindre parcelle non plus que du cervelet.

Ce spectacle me parut assez extraordinaire pour mériter quelqu'attention : ce qui fit que j'assemblai Messieurs Doucet & Portin, Docteurs en Médecine, tous deux sçavants & très-éclairés, avec ce que je pus de personnes curieuses, en présence desquels je fis ce qui suit pour tâcher de connoître de quelle manière cette tête étoit composée. Voici où se termina nôtre recherche.

Après avoir levé le cuir chevelu & découvert cet os qui étoit sans division de membranes, de fontanelle ni de suture; mais partout égal en sa partie extérieure, j'essayai d'en lever une portion pour voir s'il n'y avoit point une partie intérieure ou une seconde table, avec quelque portion de cerveau, de cervelet, de meninges, ou membranes, mais fort inutilement, la première table ou sa superficie levée, tout le reste étoit d'une substance spongieuse & tendre,

approchante de celle du diploë, si ce n'est qu'elle n'étoit pas si molle, & que le scalpel l'enlevoit sans difficulté, dans laquelle étoient confondus les os ethmoide & sphénoide, sans aucune division, ni séparation. La partie extérieure de la machoire supérieure qui sert à former le palais, lui servoit comme de seconde table, n'y ayant pas un pouce d'épaisseur entre les deux. Je veux dire, de la partie supérieure de cette tête osseuse, à la partie extérieure & inférieure de la machoire supérieure appellé le palais, dans laquelle je ne pus remarquer ni nerfs, ni veines, ni artères, avec toutes les mesures que je pus prendre, pour m'en éclaircir: la moëlle de l'épine allongée, s'attachoit ou se terminoit à cet os, comme elle fait aux autres têtes bien formées, desquelles elle sort, pour être le principe, ou la fin du cerveau, selon les différentes pensées des Auteurs, n'en différant en rien par sa partie intérieure: les yeux avec toutes leurs tuniques, & leurs humeurs se terminoient aux nerfs optiques au fond de l'orbite, qui paroissoit s'attacher & se perdre dans ce cerveau osseux, comme faisoit la moëlle de l'épine, & de la même manière qu'à ceux où il n'y a rien d'extraordinaire, ainsi que les autres vaisseaux qui étoient tous dans la même disposition & arrangement du côté de la machoire supérieure, & à l'égard de leur apparente entrée & sortie du cerveau.

Ces Messieurs me demandérent où je croyois que les esprits se séparoient chez cet enfant, pour fournir aux mouvemens sensibles que faisoit ce fœtus au sein de sa mère, puisqu'il n'avoit pas de cerveau, qui est le lieu où cette séparation se fait, & où est le réservoir des esprits, ces mouvemens ne s'étant pu faire que par leur secours, non plus que celui du cœur & des artères, pour entretenir la circulation de la mère à l'enfant, & de l'enfant à la mère.

Je leur dis que voyant la disposition de ces parties, sçavoir des veines, des artères & des nerfs, qui paroissoient entrer & sortir de cette tête, ou cerveau osseux, comme des autres têtes, bien formées & bien conditionnées, dans la structure desquelles la nature n'a rien oublié, je doutois si cette tête toute informe qu'elle étoit, n'y contribuoit pas en quelque manière, puisque l'expérience nous faisoit voir que des artères considérables s'introduisoient dans les os & y conservoient leur battement; mais que ces mouvemens se

ſenſibles étant faits par les bras & les jambes qui reçoivent leurs nerfs de la moëlle de l'épine, & que cette moëlle de l'épine paroiſſant bien conditionnée, dans ſa ſituation, quantité & qualité, il n'étoit pas néceſſaire de chercher le ſecours de ceux du cerveau pour ces mouvemens ; mais bien pour la vue, l'ouie, la langue, &c. leſquelles parties en étant dépourvues, on auroit pu dire de cette fille, ſi elle avoit un peu vécu, qu'elle avoit des yeux, & ne voyoit point, qu'elle avoit des oreilles & n'entendoit point, & ainſi du reſte.

Qu'à l'égard du mouvement du cœur, il n'étoit pas néceſſaire qu'il reçut des eſprits du cerveau, pendant que cet enfant étoit au ſein de ſa mère, ou qu'il en falloit bien peu pour faire ce mouvement de ſiſtole & diaſtole ; ou de contraction & de dilatation, puiſque le ſang paſſe d'un ventricule à l'autre, par le trou ovalaire, ſans avoir que peu ou point de beſoin d'autre ſecours que la ſeule impulſion qu'il reçoit de celui de ſa mère, ce qui paroît ſe prouver de ſoi-même, en faiſant réflexion ſur ce que la nature, s'étant par trop oubliée dans la conſtruction de cet enfant, qui n'avoit vécu qu'autant de tems qu'il avoit joui de cette parfaite union, pendant la groſſeſſe, puiſque ſa vie n'avoit pû ſe conſerver juſqu'à ce qu'il eut été au monde, mais qu'elle avoit diſcontinué auſſi-tôt qu'il s'étoit trouvé dans la diſpoſition prochaine d'y venir, par la clôture qui s'étoit faite dans ce moment du trou ovalaire, & l'impuiſſance où le cœur avoit été de ſe mouvoir, afin de recevoir le ſang & le diſtribuer aux autres parties, par le défaut d'eſprits, le manque de cerveau, qui avoient rendu l'uſage du nerf de la huitième paire (nommé par les Anciens *ſexta vaga*) inutile, qui eſt l'organe de ſon mouvement, le *pathétique* ne lui ſervant que pour marquer ou faire ſentir les paſſions.

Ce que j'avançois, ſe prouvoit aſſez par les mouvemens ſenſibles que cet enfant faiſoit au ſein de ſa mère, qui diminuérent à meſure que l'accouchement approchoit de ſa fin, par l'ouverture des membranes & l'écoulement des eaux, pour n'être plus apperçus, quand il fut au jour, dont nous fûmes tous également ſurpris juſqu'à ce que j'euſſe vu ce défaut de conformation, qui ne me laiſſa pas chercher la cauſe de cette mort plus loin.

Je demandai à mon tour à quelques-uns de ces Meſſieurs, ſi, ſelon M. Deſcartes, cela ſe devoit appeller

enfant ou bête, ame ou machine, puisque l'enfant différe de la bête, en ce que l'enfant a une ame, & que la bête n'en a point, que l'ame est une substance qui pense, & que la bête ou machine étant incapable de penser, n'a par-conséquent point d'ame.

Or l'ame, leur dis-je, Messieurs, selon M. Descartes, dont vous êtes Sectateurs, étant une substance qui pense, il faut sçavoir ce que c'est que penser, & le lieu où réside cette substance qui pense, & si penser, est avoir l'idée de quelqu'objet sur lequel on puisse réflechir, il y a beaucoup d'apparence que l'enfant dans le sein de sa mère, n'est non plus capable de penser ni de réfléchir à des objets, qu'un sourd né, de comprendre ce que c'est que son chant, ou parole, non plus qu'à un aveugle né, ce que c'est que couleur ; & si en suivant l'idée de cet Auteur, ils font, comme lui, résider cette substance, qui pense dans la glande pinéale, placée, comme il dit, dans une si heureuse situation au milieu du cerveau, avec une entière liberté de se promener dans des espaces qui se trouvent en cet endroit, qui ne sont que peu ou point occupées, & le *septum lucidum* pour se tirer, & dont les parties sont spiritueuses, sont échauffées par la chaleur douce du sang artériel qui est contenu dans cette quantité de petites artères qui forment le plexus coroide, pour être ensuite distribués par toutes les parties du corps, afin d'executer les volontés de cette ame & le reste ; mais que cette glande ne se trouvant pas dans cette tête, non plus qu'aucun autre partie du cerveau, c'étoit un nécessité qu'ils convinssent de la fausseté de leur principe, ou que cet enfant étoit une pure machine, ce qui ne se pouvoit raisonnablement dire, & qui paroissoit tout-à-fait insoutenable, puisque cette petite fille étoit des mieux formées, & qu'elle avoit un des plus beaux visages qui se put voir à un enfant nouveau né, & à laquelle j'aurois administré le saint Baptême, si j'étois venu au moment qu'elle étoit encore envie, quoiqu'au sein de sa mère, sur le premier pied que j'aurois attiré dehors, ce que le manque de mouvement & les autres marques de vie qu'elle ne donnoit point, quand j'arrivai, m'empêcherent de faire, ne doutant pas que ce Baptême n'eut procuré à ce pauvre enfant le même bonheur dont jouissent les mieux formés qui meurent en cet état.

Comme les deux opinions opposées se trouvérent

assez soutenables, je leur laissai débattre la question, n'étant plus mon affaire, & repliai ma prétendue machine, que je reportai à sa mère, dont je ne pus l'obtenir pour l'envoyer à un Sçavant de mes amis, afin de sçavoir en faveur de qui la question auroit été décidée, quoiqu'elle ne soit d'aucune conséquence pour le fait des accouchemens dont il s'agit.

OBSERVATION CCV.

Le 7 Mai de l'année 1700, je fus prié d'accoucher la femme d'un Charpentier de cette ville, qui étoit malade depuis deux jours; comme les douleurs étoient fortes & très-fréquentes, je fis changer la malade de situation, & de couchée qu'elle étoit, je la fis asseoir sur les genoux d'une femme forte. L'avantage qu'elle trouva dans cette situation à mieux faire valoir ses douleurs, aida si bien à pousser l'enfant dehors, dont la tête étoit fort avancée, & présentoit la face la première, qu'il sortit en deux ou trois douleurs redoublées, je la délivrai ensuite avec beaucoup de facilité.

Je fus surpris de voir cet enfant assez semblable au précédent, à la différence qu'au lieu d'une couverture osseuse aux os de la machoire supérieure sphenoïde, & ethmoïde, comme à l'autre, ces os de la machoire étoient comme aux autres têtes, où il paroît une portion du crâne assez semblable à celle qui reste après que la calotte est levée pour faire la démonstration du cerveau, dont il n'y avoit pas la moindre portion, non plus que de cervelet; mais seulement une membrane fort épaisse, du milieu de laquelle sortoit une considérable excroissance de chair, qui prenoit sa naissance par un petit pédicule, environ sur les os sphenoïde & ethmoïde qui augmentoit son volume en élargissant

comme ces grands champignons, environ de la grandeur du fond d'une assiette, où je ne trouvai rien au reste qui ne fut assez égal au précédent.

OBSERVATION CCVI.

Le 11 Janvier de l'année 1703, je fus mandé par une Sage-Femme, pour secourir une malade qui étoit en travail du jour précédent, sans qu'elle y put rien connoître. Comme je me trouvai heureusement chez moi, je m'y rendis à l'instant. Je trouvai cette malade sur le petit lit, ses eaux écoulées, & l'enfant si éloigné, que je ne pus m'assurer de sa situation dans ce premier essai. Je demandai à la mère si son enfant étoit encore vivant, elle m'assura qu'elle l'avoit beaucoup & très-sensiblement senti il n'y avoit pas long-tems, ce qui me fut confirmé par les femmes qui lui aidoient, lesquels en étoient des témoins oculaires. Je fis mettre cette femme dans une situation plus commode pour moi, que celle en laquelle elle étoit. Après quoi je m'assurai que cet enfant présentoit un côté. J'allai avec bien de la facilité chercher les pieds, que je pris tous deux, les attirai hors le vagin, & baptisai l'enfant sur ces parties, à condition qu'il fut vivant, & achevai ensuite cet accouchement avec toute la facilité possible, d'autant plus que l'arrière-faix se détacha & suivit sans que j'y touchasse d'avantage. Je mis l'un & l'autre dans le linge que la Sage-Femme tenoit prêt pour cet effet, afin qu'elle y donnât ses soins, pendant que je donnois les miens à la mère, tant pour la mettre dans une situation commode que pour le reste, & j'allai ensuite à l'enfant que je n'entendois pas crier, qui étoit une funeste marque, & auquel j'avois remarqué quelque chose de monstrueux

dans le visage. Je fus convaincu de l'un & de l'autre en même-tems, n'ayant donné aucun signe de vie ; je le fis porter chez moi à l'insçu du père & de la mère, sous prétexte qu'on le portoit enterrer à quelque coin. J'appellai M. de Fromont, Docteur en Médecine, & quelques autre Messieurs, auxquels je le fis voir ; & voici ce qu'il y avoit de particulier dans sa conformation.

C'étoit une fille qui n'avoit rien en tout son corps de différent des autres enfans depuis les pieds jusqu'aux épaules, sur lesquelles la tête étoit immédiatement attachée, sans nulle apparence de col ; deux petites oreilles assez semblables à celles d'un chat, étoient attachées à ces épaules, le menton étoit contigu à la partie supérieure du sternum, & des clavicules, la bouche, les lèvres, & le bas du nez, étoient assez au naturel, mais ce nez en continuant son progrès, passoit par-dessus les os ethmoïde & sphenoïde, ou du moins par le lieu où ces os auroient dû être, parce que en cet endroit ce visage quittoit la figure humaine & en prenoit une si bizarre, qu'elle n'avoit aucun rapport à quelqu'animal qui me fut connu. Il n'y avoit point de front, les yeux étoient plus sur le derrière, qu'en la partie supérieure, avec une espèce de petit cartillage qui formoit le derrière, comme celui qui se remarque au derrière d'une tête de veau, le panicule chevelu paroissoit comme si on l'avoit levé exprès, & qu'on l'eut fendu depuis l'intervalle des yeux où étoit son principe, qui se séparoit environ à trois doigts de distance d'un côté à l'autre, & venoit se terminer par deux queues en la partie postérieure & inférieure des fausses côtes. L'intervalle qui paroissoit au milieu dans toute cette étendue, étoit une figure de chair, comme quand les premiers tégumens

font levés ; les cheveux étoient attachés à ce panicule ; & formoient les deux côtés de cette chair, comme si on les avoit tirés très-fortement pour les faire allonger, afin de gagner le lieu où ils alloient s'attacher, & ces cheveux y faisoient une espece de broderie, qui sembloit faite exprès, pour y servir d'agrément, parce qu'ils devenoient plus courts, à mesure qu'ils s'éloigoient de la tête.

J'ouvris cette petite fille, je ne trouvai rien dans le ventre inférieure ni dans le ventre moyen qui lui fut particulier ; mais une confusion que je ne pus débrouiller dans les muscles du col, de la langue, de l'œsophage, & du reste appellé parmi nous autres Chirurgiens la petite myologie, non plus qu'aux vaisseaux. Je ne trouvai aussi aucune des meninges, ni cerveau, ni cervelet, toute cette tête ne faisant qu'un seul os. Après avoir ouvert & examiné tout cela, je pris soin de bien laver ces parties, afin que le sang ne me fit aucun obstacle pour tâcher de les distinguer ; mais toute ma précaution pour en apprendre davantage, ne servit qu'à m'assurer que je n'y pouvois rien connoître.

Je m'arrêtai aux yeux, qui étoient dans des espèces de petits orbites très-superficiels, qui les laissoient régner au-dessus de cette tête, comme s'il n'y en avoit point eu, quoiqu'ils fussent attachés au fond & au milieu de ces petits orbites, par le moyen des nerfs optiques, de la même manière qu'à celle qui fait le sujet de la précédente Observation, & ces yeux étoient composés de toutes leurs humeurs & tuniques, n'étant pas tout-à-fait conformes en tout aux autres sujets ; mais y ayant beaucoup de rapport, & dont on peut tirer les mêmes conséquences, ainsi que de la moëlle de l'épine, à la

différence ſeulement que celle-ci manquant de col, les vertébres faiſoient une figure recourbée en forme d'arc ou croiſſant, pour gagner cette eſpèce de cartillage oſſeux, qui terminoit le derrière de cette tête imparfaite, nonobſtant quoi je ne doutai nullement que la moëlle, quoique dérangée en apparence dans ſa route, par cette figure de l'épine, fort éloignée de la naturelle, ne contribuât ou plutôt ne fut le principe des mouvemens ſenſibles, dont la mère s'étoit toujours apperçue dans les derniers mois de ſa groſſeſſe, & qui devinrent ſi ſenſibles lors du travail, que les femmes qui l'aſſiſtoient, les remarquérent long-tems, & juſqu'après que les eaux fuſſent écoulées, après quoi elles n'en apperçurent plus aucun, qui fut le tems qu'il ceſſa de vivre, comme le précédent.

OBSERVATION CCVII.

Le 25 Août de l'année 1710, une femme de cette ville, que j'avois accouchée pluſieurs fois, & qui commençoit d'être en travail, m'envoya prier de venir la voir. Je la trouvai avec des douleurs fortes & très-fréquentes, & les eaux percérent preſque auſſi-tôt que je fus entré; mais les douleurs ayant diſcontinué, & l'enfant étant encore fort éloigné, je m'en retournai depuis le matin juſqu'au ſoir, que les douleurs ayant conſidérablement augmenté, je trouvai en la touchant quelque choſe d'aſſez mou, pour me perſuader que c'étoit encore des eaux; mais ne changeant ni ſa conſiſtance ni ſon volume, non plus avant, pendant, qu'après les douleurs, quelquelques légéres ou fortes qu'elles fuſſent, je commençai à douter de ce que ce pouvoit être; mais ſans m'en embarraſſer, en ce que ce corps

mou avançoit à toutes les douleurs, ſans retrograder en aucune manière, & que cette femme ſentoit toûjours remuer ſon enfant; ce qui m'étoit autant de sûrs garants de la réuſſite. Les douleurs ayant continué, augmenté & redoublé, terminerent enfin mon doute, par l'accouchement d'un enfant en vie, mais des plus difformes, puiſque cette partie molle qui ſe préſentoit, étoit une longue tête, qui n'étoit compoſée que du panicule chevelu, & du cerveau ſans coronal, parietaux, ni occipital; mais ſeulement les os de la mâchoire ſupérieure, ſphenoïde, & ethmoïde, qui ſervoient de baſe au cerveau, dont les bras & avant-bras n'avoient pas plus de trois pouces de longueur, avec deux mains de la grandeur & figure de la patte de devant d'une taupe. Les cuiſſes & les jambes avoient environ quatre pouces, & les pieds comme les pattes de derriere d'une taupe, qui au lieu de s'allonger à l'ordinaire, & d'avoir leur articulation avec l'iſchion, étoient directement de côté, & s'écartoient en dehors, de manière qu'elles gardoient le niveau, ou une droite ligne avec le perinée; en ſorte que ſi cet enfant ne ſe fût pas préſenté par la tête, comme il faiſoit, j'aurois été très-embarraſſé de lui trouver une bonne priſe, pour en délivrer la mère, ne m'étant pas ſervi du crochet, il y a plus de vingt années, qui auroit pourtant été le ſeul inſtrument dont j'aurois été forcé de me ſervir en cette occaſion; mais comme je n'ai pas fait vœu de ne m'en ſervir jamais, je n'aurois fait alors nulle difficulté de le remettre en uſage, puiſque je ne me ſuis diſpenſé de l'employer, que parce que je lui ai trouvé un ſupplément plus favorable, qui remplit mieux mon intention, & dont le ſecours eſt non-ſeulement moins à craindre, mais beaucoup plus aſſuré.

Il paroît par le rapport que M. Peu fait dans ſon deuxiéme livre, page 164, d'un accouchement à peu près ſemblable à celui-ci, qu'il ſe ſervit de cet inſtrument; je ne ſuis pas embarraſſé de ſçavoir comment il a fait, pour terminer cet accouchement, puiſqu'il le dit; mais je le ſuis beaucoup de ſçavoir comment il a pû faire pour ondoyer cet enfant: ce ne fut pas ſur les pieds, puiſqu'il n'en avoit point; & s'il eut préſenté la tête, ſa mauvaiſe conformation l'auroit tenu dans l'incertitude, juſqu'à ce qu'il eût été hors de la matrice, comme il m'arriva à celui-ci, & d'autant plus encore, en ce que l'un n'avoit point de crâne, & que l'autre avoit la tête bien formée.

Je donnai avis de la naiſſance de cet enfant à M. de Fromont, Docteur en Médecine, & à quelques-uns de mes Confrères, qui ſe trouvèrent chez moi, en préſence deſquels je fis l'ouverture de cette tête ſans crâne. Je trouvai le cerveau complet, je veux dire, le cerveau, le cervelet, la dure, & la pie-mère, les vaiſſeaux, & les anfractuoſités, le *ſeptum lucidum*, le *plexus* choroïde, la glande pinéale, & enfin toutes les parties & les nerfs, ſans qu'il manquât aucune des parties que l'on a coûtume de démontrer dans le cerveau des têtes les mieux formées. Les deux autres ventres n'avoient rien de particuliers; je ne fis autre attention aux bras ni aux jambes, que celle que l'on doit faire à un vice de conformation de la nature de celui de cet enfant, qui heureuſement ne vêcut qu'autant de tems qu'il fut néceſſaire pour le baptiſer.

Il n'eſt pas à douter que ce pauvre enfant ſi informe, ne fût ame & machine, ſelon les Carteſiens; ame, en ce qu'il avoit le cerveau bien formé, & ſur tout la glande pinéale, qui eſt juſ-

qu'où j'en conduis la démonſtration, ſans ennuier le lecteur du reſte; mais c'étoit en même tems une machine, par rapport à ſa ſtructure ſi imparfaite, & beaucoup au-deſſous de ces autres, auxquels le cerveau manquoit.

OBSERVATION CCVIII.

Le 13 Avril de l'année 1712, l'ont me vint quérir avec empreſſément pour ſecourir une femme de cette ville, qui étoit malade pour accoucher. J'y allai avec toute la diligence poſſible. Je trouvai cette malade avec de violentes douleurs, qui redoubloient ſans ceſſe. Mon premier ſoin fut de m'aſſurer de la ſituation de ſon enfant; & comme je voulus m'en inſtruire, les eaux percerent, & l'enfant ſuivit. Je me ſerois inquiété de ſa vie, ſi pendant que je délivrai la mère, à quoi j'employai un peu de tems, outre la peine que j'eus, je ne l'euſſe pas vû remuer ſans ceſſe, parce que contre l'ordinaire de preſque tous les enfans, qui pleurent en naiſſant, celui-ci ne faiſoit aucuns cris; mais je fus ſurpris en l'ôtant d'entre les jambes de ſa mère, avec l'arrière-faix pour le donner à la garde, afin que j'euſſe plus de facilité à lui lier le cordon, je fus, dis-je, ſurpris, de voir un viſage des plus monſtrueux, quoiqu'il eût le reſte de la tête bien formée, ainſi que tout le corps.

Ce viſage avoit un front plus large qu'il ne devoit être, du bas duquel & entre les deux ſourcils, ſortoit ou pendoit une appendice en manière de verge, pareille à celle qu'il avoit au bas du ventre; avec le prépuce & le gland, qui s'attachoit à la partie inférieute du coronal, & pendoit de la longueur d'un bon pouce, ſur un ſeul orbite, qui étoit à la place du nez, dont il n'avoit aucune

marque, & dans cet orbite, qui étoit oval, & plus grand qu'il n'est ordinairement pour un œil, étoit le globe des deux yeux avec leurs tuniques, leurs humeurs & leurs membranes, attachés aux deux nerfs optiques, qui s'unissoient, en sorte que cet orbite étoit un trou, au lieu de la bouche, qui avoit la même figure que s'il avoit été fait d'un vilbrequin, sans lévres ni commissure, avec un menton aussi long que le front étoit grand; comme il remuoit sans cesse, & même assez fortement, j'envoyai chercher le Vicaire, pour le baptiser au logis, afin d'ôter au public la vûe d'un tel enfant, & la honte aux parens de faire voir un tel spectacle, qui bien qu'ils n'en soient pas reprochables, n'en fait pas moins de peine à ceux qui s'y intéressent. Je n'aurois pas donné cette peine au Vicaire, si j'y avois vû le moindre risque; mais je ne crûs point le devoir faire, ni y être autorisé sans une urgente nécessité. Je me persuadai bien qu'il ne vivroit pas long-tems, parce qu'il ne pouvoit ni têter ni boire, à cause de la mauvaise structure de ses lévres. Toutes les autres parties du corps de cet enfant paroissoient d'une belle & bonne conformation. Il mourut quelques heures après sa naissance, & la mère se porta bien, peu de jours ensuite.

Je passe sous silence plusieurs autres enfans, dont j'ai accouché les mères, auxquels la nature avoit donné par profusion plus qu'il n'étoit nécessaire, comme ceux où elle s'est oubliée, & ceux encore au corps desquels quelques figures de certains animaux ou poissons se trouvoient attachés, ou en défiguroient les plus belles parties.

OBSERVATION CCIX.

Le 19 Décembre de l'année 1694, j'accouchai

la femme d'un Boulanger à deux lieues de cette Ville, dont l'enfant avoit six doigts à chaque main & à chaque pied, dont les cinq doigts ordinaires étoient bien formés & bien mobiles, comme aux autres enfans; mais les sixiémes doigts n'étoient que des doigts de chair, sans mouvement, & attachés au petit doigt hors de rang, sans qu'il parut y avoir ni os ni tendons; ce qui me fit prendre le parti de les lier avec un fil ciré, dont je fis deux tours au nœud, afin de serrer de tems en tems, sans qu'il pût se relâcher; ils tomberent tous quatre en trois ou quatre jours, sans que l'enfant eut donné aucune marque d'avoir souffert de ces ligatures, & les cicatrices se renfermerent d'elles-mêmes, quand ces appendices furent tombés.

Je vois souvent un homme qui est venu au monde avec de pareils doigts superflus, auquel on les a laissés, qui lui sont très-incommodes; parce que comme il n'y a ni os ni tendons, ils s'accrochent souvent, & n'ont aucun soutien, ce qui lui cause de sensibles douleurs, lorsque cela arrive.

J'en ai vû un autre à qui toute la verge n'étoit point percée, auquel il se fit une ouverture au-dessus du scrotum, ensuite d'un petit abscès par où l'urine prit son cours, comme il étoit déja un peu âgé, quand on me le fit voir, & que la fistule étoit trop calleuse, il auroit été nécessaire d'ôter & enlever ces calosités par une incision tout autour, ou par d'autres moyens tendans à la même fin, ils auroient fait une déperdition de substance considérable, & très difficile à réunir, cette fistule étoit au-dessus du col de la vessie, & n'endommageoit en rien son sphincter, par le moyen duquel il retenoit bien son urine, il n'en souffroit aucune incommodité; d'ailleurs, comme il auroit fallu faire une ouverture le long de l'urethre, & l'entretenir,

l'entretenir ouverte, je n'osai en entreprendre la guérison, dans la crainte de n'y pas réussir.

Ce n'est pas seulement dans la perforation de la verge que la nature s'oublie, il en arrive quelquefois autant au fondement, qui se trouve fermé quand l'enfant vient au monde, d'une maniere si exacte, qu'il faut en venir à l'ouverture, pour lui conserver la vie.

OBSERVATION CCX.

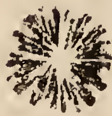
J'ai trouvé de deux sortes de fondemens clos, les uns dont la clôture étoit si profonde dans l'intestin, que la sonde, la canule ni le doigt, ne pouvoient atteindre jusqu'à sa profondeur, ce qui en rendoit la séparation impossible, ne trouvant aucun moyen d'y porter l'instrument & le *speculum-ani* étant inutile, les enfans sont morts sans que j'aye pû les secourir.

L'autre espece n'étoit qu'une membrane ou corps membraneux un peu épais qui recouvroit l'anus, ou faisoit une simple union de ses parties extérieures, que j'ai ouverte avec la lancette, & après avoir bien laissé vuider l'anus, & l'avoir nettoyé avec de l'eau-de-vie, j'ai mis un plumaceau de charpies séches par dessus, & une emplâtre. Je pansois ces enfans le lendemain avec un plumaceau couvert de digestif, & j'avois soin de les panser toutes les fois qu'ils se salissoient, nettoyant la playe avec de l'eau-de-vie. Le quatrième jour je n'y mis autre chose qu'un linge trempé dans l'eau-de-vie, sans m'etre servi de tentes, qui auroient fait l'office de suppositoire, & auroient excité sans cesse à ces enfans des envies d'aller à la selle : en me conduisant de cette maniera, j'ai guéri en peu de jours ces deux clôturés également.

Quand le Chirurgien aura ainsi pris soin d'examiner l'enfant, il faut qu'il ait encore celui de l'emmailloter, qui est une chose à laquelle il faut avoir égard, dans la crainte qu'une garde ou une nourrice ne l'entendant pas assez bien, ne lui serre trop la poitrine; ce qui seroit d'une dangereuse conséquence pour le présent, & pour la suite du tems; pour le présent, en ce que la respiration seroit interceptée par cette bande trop serrée; & pour la suite, en ce que ce bandage trop serré rendroit la poitrine encore tendre, susceptible d'une compression vicieuse, qui causeroit une difformité telle que je l'ai vû arriver plusieurs fois, sans que j'aye pû y apporter de remède; mais entr'autres, à l'enfant d'un Gentilhomme de cette ville, lequel pour avoir eu la poitrine par trop serrée par sa nourrice, quoique fort étendue en apparence, elle lui est à peu près restée de la figure de celle d'un poulet d'inde, les bras ayant fait leur impression des deux côtés, & forcé le sternum à s'avancer beaucoup en devant.

Il n'en est pas de même des jambes crochues, ou forjettées en dehors ou en dedans; ce n'est jamais dans ce tems-là que les enfans sont susceptibles de cette difformité. Ce que je dis est si vrai, que j'ai vû plusieurs enfans de deux filles, qui étoient la suite & le fruit de leurs débauches, lesquels sans avoir jamais été emmaillotés, mais abandonnés à leur mauvais sort, & au gré de la nature dans de mauvaises enveloppes, sont à la fin venus grands & droits, sans que rien péche dans leur taille, moins qu'aux enfans dont l'on a eu tout le soin possible. Mais quand les enfans commencent à marcher, ces parties étant foibles & faciles à se courber par le poids de leur corps; il faut pour lors que les nourrices ou les teneuses ayent soin de ne les laisser dessus leur jambes que le moins

qu'elles peuvent. J'en ai vû quantité à qui la chose est arrivée, pour les avoir voulu faire marcher trop tôt, & non pour avoir été mal emmaillotés. Au reste, il n'y a rien à faire à des jambes forjettées; je n'en ai point vû à qui l'âge n'ait redressé ces parties, & je n'en ai jamais vû à qui les bandages, les attelles, les bottines de fer blanc, ni d'autres instrumens ayent été d'aucun secours, si ce n'est d'incommoder beaucoup les enfans, & avec si peu de succès, que les entrepreneurs étoient enfin forcés de les abandonner au tems, qui y réussit si bien, que je n'en connois aucuns de tous ceux qui ont été dans le cas, qui ne soient hauts & droits, à moins qu'ils n'ayent été gennés par ces sortes de bandages. Et quand les enfans ont été noués à un tel point, que la nature n'a pû les rétablir entiérement, ceux à qui l'on n'a rien fait, ont toûjours été moins difformes, que ceux qui ont été mis à la torture par ces prétendus secours. Après cela il faut dire que nous avons le bonheur que les enfans ne se nouent jamais en ce pays, qui est un avantage qu'ils ont sur ceux de Paris, dont quantité ont le malheur d'être attaqués de cette maladie. C'est beaucoup qu'une nourrice sçache emmailloter l'enfant; mais comme il lui faut bien d'autres qualités d'une plus grande conséquence, c'est une nécessité de la sçavoir bien choisir.



CHAPITRE XXIX.

Du Meconium.

COMME les Auteurs sont en controverse touchant le jugement que l'on doit faire de la sortie du *Meconium* (z) les uns disant que c'est

(z) Le *Meconium* est une matière de la consistance & de la couleur de la moëlle de casse qui se rencontre dans les intestins des fœtus, quand ils viennent au monde; les gros intestins & l'appendice vermiforme en sont remplis vers le tems de l'accouchement; comme cette matière est semblable au suc de pavot qu'on appelle en grec *mecon*, on lui a donné le nom de *meconium*. Mauriceau, tom. 1, pag. 470, dit qu'il provient du sang superflu qui se décharge journellement, comme il se fait en toutes personnes & à tout âge, par le moyen du canal Hepatique, qui sortant de la partie cave du foye, va décharger dans l'intestin *duodenum* ce sang superflu; c'est de ce sang qu'est formé le *meconium*, qui sert pour tenir les intestins du fœtus ouverts & dilatés, afin qu'ils puissent bien faire leur action après sa naissance; & pour faire connoître qu'il est vrai que cela se fait ainsi, & que le superflu du sang est continuellement déchargé par ce canal hépatique dans le *duodenum*, c'est qu'il se voit des gens, qui à l'âge de 80 ans n'ont jamais été saignés, ni n'ont perdu de sang extérieurement, qui néanmoins en font & en ont fait tous les jours; or s'il ne s'en vuidoit pas de cette manière, ils suffoqueroient bien-tôt par sa grande abondance. Je sai bien qu'on pourroit me dire, ajoute Mauriceau, qu'il est bien plus croyable que cette décharge se fait par les rameaux de la *veine-porte*, qui se distribuent par tout le mésantere: mais ceux qui connoissent le mouvement circulaire du sang, sçavent que cela ne se peut pas naturellement.

Quant à la noirceur du *meconium* la plûpart l'attribuent au séjour qu'il fait dans les intestins; car dans les embryons de quatre à cinq mois, dit *Viel*, *tom. 2, page 334*, il est verdâtre, & dans ceux de trois mois il est jaune. Il se peut faire que le *meconium* devienne noir peu à peu, à cause de la bile qui paroît ordinairement noire dans la

une marque assurée de la mort de l'enfant, & les autres prétendant le contraire, la chose mérite

vésicule du fiel de ces embryons. Cela vient de ce que le fœtus respirant peu, fournit aussi peu de parties nitreuses, qui soient capables de rendre seulement la bile jaune. Ainsi une petite quantité de leur bile noirâtre tombant peu à peu dans le *duodenum*, se mêle avec le chyle & les matières grossières qui s'en séparent dans la suite & produisent la couleur noirâtre du *meconium*.

M. Mery faisant la description d'un fœtus humain monstrueux (*Acad. Royal des Sc. 1720*, *Mem. p. 8*). dit que ses gros boyaux se sont trouvés vuides de *meconium*; d'où il tire cette conclusion : donc il paroît d'autant plus vrai que du mêlange du suc des glandes intestinales, de la bile & de la liqueur Pancréatique qui s'y déchargent, se forme une matière épaisse & noirâtre qu'on trouve toujours dans tous les fœtus humains, dans lesquels le ventricule, les intestins grêles, le foie, la vessicule du fiel & le pancreas se rencontrent. Or, toutes ses parties manquent à ce petit monstre ; donc le *meconium* ne peut être produit que du mélange de ces trois liqueurs.

Mais d'où vient qu'un fœtus à terme ne peut se décharger de cette matière grossière & gluante, qu'après qu'il est sorti de la matrice ? c'est parce que, pendant qu'il y est renfermé, la puissance du ressort du sphincter du *rectum*, qui forme cet intestin, ne peut être surmontée par l'effort de l'esprit animal qui ne peut couler volontairement dans les fibres de ce muscle qui ouvre l'anus, que lorsque l'enfant est sorti du sein de sa mère. C'est par la même raison qu'il n'y peut respirer : ce qui fait bien voir que l'air est le premier mobile qui donne & entretient la vie du fœtus humain, & que la capacité des gros intestins est suffisamment grande pour contenir tout ce qui s'y décharge d'excrément pendant les neuf mois que le fœtus humain demeure enfermé dans la matrice.

Il arrive quelquefois, dit *Palfin*, *anat. p. 222*, après l'écoulement des eaux, lorsque l'enfant présente le fondement, qu'il sort du *meconium*. *Viardel* prétend que c'est un signe assuré de la mort de l'enfant. Mais cela n'indique autre chose, sinon que le ventre de l'enfant est fortement comprimé ; car c'est une régle presque générale, qu'un enfant est forcé de se vuider quand il vient au monde dans cette situation : cela est aisé à comprendre, pour peu qu'on fasse attention à la violente contrainte qu'il souffre dans cette posture, jointe aux fortes contractions de la matrice & aux efforts redoublés de la mère, qui causent aux intestins une telle compression, qu'il faut nécessairement qu'ils se vuident.

d'être éclarcie, parce qu'elle arrive fort souvent; mais auparavant il faut sçavoir ce que c'est que le *Meconium*.

Le corps de l'enfant, pendant qu'il est au sein de la mère, fournit deux excrétions sensibles, qui lui sont particulières, dont l'une est une serosité claire, qui se précipite dans la vessie, appellée urine, & l'autre, qui a une consistance de miel ou de vin cuit, qui est d'une couleur brune, que l'on appelle *Meconium*, qui se précipite dans les intestins. Ces parties étant destinées de la nature pour recevoir ces excremens, & les conserver jusqu'après la naissance de l'enfant, à moins que par une situation fâcheuse ou contrainte, comme dans un accouchement long, difficile ou laborieux, & contre nature, il ne soit forcé de se vuider par la compression violente que souffrent les organes où elles sont contenues; soit que l'accouchement se fasse naturellement, ou par le secours du Chirurgien. On doit regarder la sortie du *Meconium* comme un signe plus ou moins mauvais, suivant la situation en laquelle est l'enfant; car s'il est bien placé, & que le travail soit long, c'est un accident dangereux. Si le cordon de l'ombilic accompagne la tête, ou qu'il la dévance, cela est d'un si mauvais augure, que la mort s'ensuit presque toûjours; quand l'accouchement finiroit à l'instant même que le cordon se présenteroit, & que la premiere dou-

Je ne prens pas pour un signe de la mort de l'enfant, dit *M. Levret*, *Accouchement laborieux*, *page 100*, l'issue du *meconium*; car on reçoit tous les jours des enfans en vie, qui en ont rendu, & des enfans morts qui n'en ont pas rendu; mais la sortie de cette matière annonce que le vente de l'enfant est comprimé par la contraction de la matrice.

leur le feroit ſortir hors de la matrice : ce qui me fait conclure que la ſortie du *Meconium* doit cauſer de l'inquiétude dans un accouchement long & lent, où l'enfant vient toûjours très-foible, & ſouvent mort ; mais qu'elle eſt indifférente dans tous les accouchemens où les enfans ſont dans une ſituation forcée, ou contre nature.

OBSERVATION CCXI.

Dans le mois de Juin de l'année 1686, j'accouchai les deux ſœurs, femmes de Rotiſſeurs de cette Ville, à quelques jours l'une de l'autre, de deux accouchemens très-ſemblables, dont les enfans venoient le cul devant. A la premiere où je fus appellé, une femme dit, comme j'entrois dans la chambre, que les eaux étoient percées, & que la femme vuidoit beaucoup de matiere noire. A cette premiere nouvelle, je ne doutai point de la maniere dont l'enfant étoit ſitué, ſans que je le touchaſſe ; cette marque en étoit une preuve preſque aſſurée, lors particulierement qu'elle paroît dès le commencement du travail, ſans toutefois que l'on s'en doive faire une régle infaillible. Je touchai donc la femme pour m'en aſſurer ; je trouvai une groſſeur ronde & molle, qui étoient les feſſes avec la ſéparation qui commençoit au bas de l'épine, & ſe terminoit par les cuiſſes. Le ſcrotum acheva de me perſuader que c'étoit le cul que cet enfant préſentoit, à la différence de la tête, qui eſt non-ſeulement groſſe & ronde, mais dure & ſans ſéparation.

Lorſque je me fus aſſuré par ces marques indubitables que cet enfant préſentoit le cul, qui

n'étoit point encore beaucoup engagé, & la mère ſans douleurs, je n'eus aucune peine à le repouſſer, pour attirer les pieds au paſſage; & comme l'enfant étoit dans la ſituation requiſe, c'eſt-à-dire la face en bas, je finis en très-peu de tems un accouchement qui auroit pû devenir difficile & très-laborieux, par la ſituation de l'enfant, l'écoulement des eaux, & les foibles douleurs, & aſſez éloignées, ſi j'en avois uſé autrement.

RÉFLEXION.

Cette matière noire que la femme, qui étoit auprès de cette malade, me dit quand j'arrivai, qui ſortoit depuis l'écoulement des eaux, étoit le *meconium*; ce fut ce qui me perſuada que l'enfant préſentoit le cul, & c'eſt une régle preſque générale qu'un enfant eſt forcé de ſe vuider, quand il vient en cette ſituation, ce que l'on comprend aiſément, pour peu que l'on faſſe d'attention à la violente contrainte qu'il ſouffre en cette poſture, jointe aux fortes contractions de la matrice, & aux efforts redoublés de la mère qui cauſent aux inteſtins une telle compreſſion, qu'il faut néceſſairement qu'ils ſe vuident. Ainſi loin que cette évacuation ſoit un ſigne certain de la mort de l'enfant, comme le dit M. Viardel, cela n'indique autre choſe ſinon que le ventre de l'enfant eſt fortement comprimé; c'eſt ce qui a obligé M. Peu de s'en expliquer d'une autre manière, pour éviter l'inquiétude que cet accident pourroit cauſer aux nouveaux Accoucheurs.

OBSERVATION CCXII.

Le 3 Décembre de l'année 1698, l'on me vint prier de voir une Bourgeoiſe de cette Ville, qui étoit malade pour accoucher, mais d'un mal ſi lent, qu'elle ne m'avoit point voulu faire venir,

quoiqu'il eût déjà deux jours qu'elle fut en travail. J'y allai aussi-tôt, & je trouvai cette femme avec ses eaux écoulées, & le *Meconium* qui sortoit en abondance, dont les douleurs étoient si foibles & si éloignées, qu'elle avoit eu quelque raison de ne me pas demander plûtôt, quoique la tête de son enfant se fût assez avancée, pour espérer un accouchement aux premieres douleurs qui redoubleroient ; mais sçavoir quand, ce fut ce que je ne pus prévoir ; je lui fis donner un lavement un peu âcre, qui lui causa beaucoup d'épreintes, mais qui ne changea rien à la nature du travail. L'enfant marquoit être toûjours vivant, par de petits mouvemens qu'il faisoit, mais si foibles que l'on ne pouvoit pas trop en juger. Elle eut quelques douleurs redoublées vers minuit, où je l'accouchai d'un enfant mort, tout plein de *Meconium*; je la délivrai ensuite, & la fis coucher. Elle étoit si épuisée, qu'elle eut beaucoup de peine à se retirer de ses couches : ce qui n'arriva que six semaines ensuite.

RÉFLEXION.

Je ne pus pénétrer la cause de la mort de cet enfant, que je crus très-certainement vivant quand j'arrivai, mais que je jugeai très-foible, & dont j'augurai fort mal, dès que je vis sortir le *meconium*, que je regarde comme un funeste présage, quand l'enfant est bien situé. J'en ai vu arriver plus de dix de cette nature, sans que les mères fussent ni promptes ni violentes dans leurs actions, & dont je ne pouvois approfondir la cause non plus que de celle-ci, ni de celles que je rapporte dans une autre Observation ..... où à la vérité l'enfant n'étoit pas mort, mais il étoit si foible, que je ne croyois pas qu'il valut beaucoup mieux, il se tira pourtant d'affaire ; ce qui me confirme dans ce que

j'ai déja avancé, que la ſortie du *meconium* eſt d'un mauvais augure, après l'ouverture des membranes, & l'écoulement des eaux, quand l'enfant eſt bien placé, mais que cette ſortie eſt indifférente, quand il ſe préſente dans une ſituation qui force les inteſtins à s'en décharger. Ce qui me fait croire que cet excrément ne ſort point, quand l'enfant ſe préſente dans ſa ſituation ordinaire, à moins qu'une autre maladie ne l'ait fait périr, ou ne l'ait tellement affoibli, que le relâchement des fibres inteſtinales ne leur permette plus de retenir ce *meconium* dans le corps de l'enfant.





